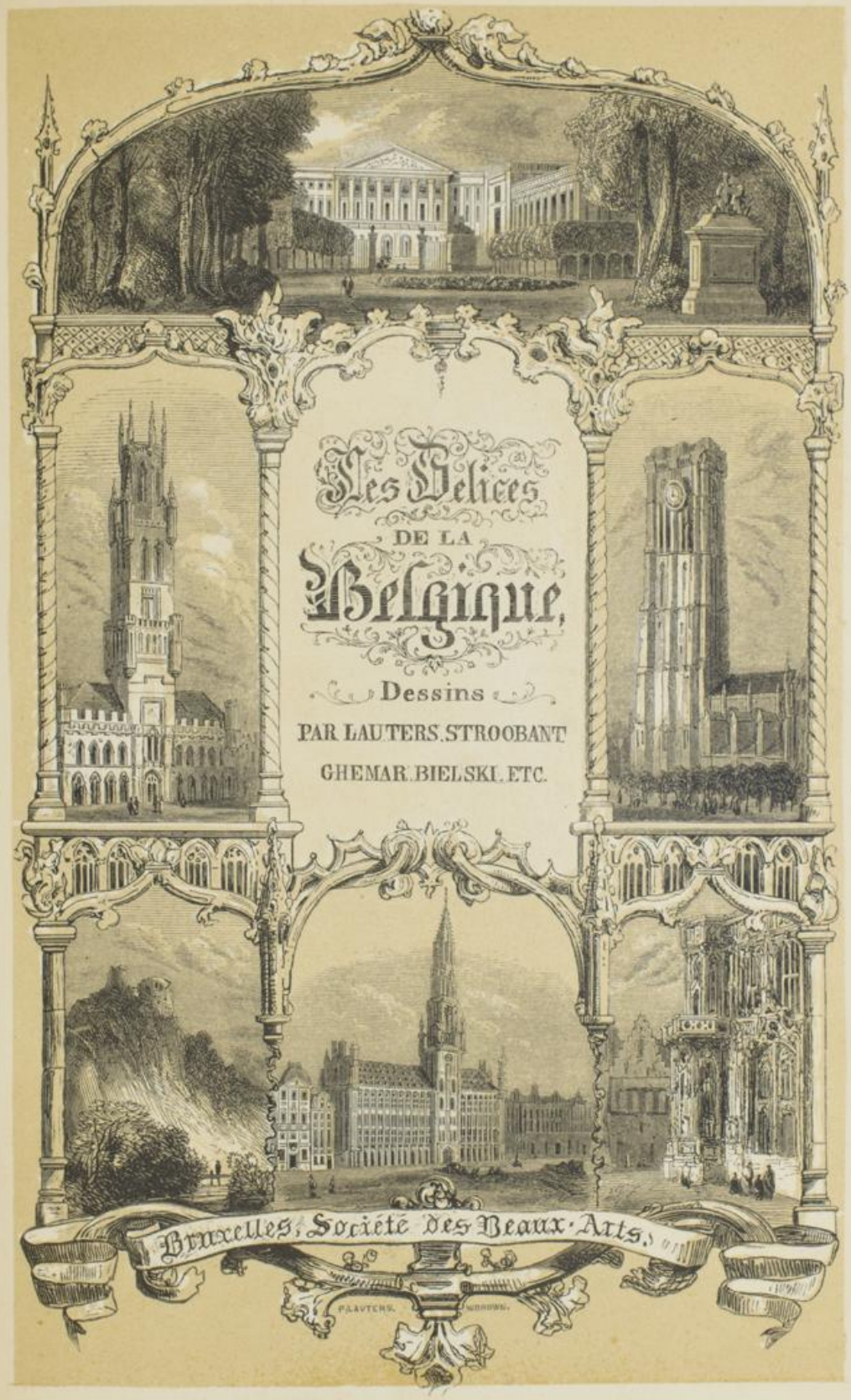
Mit 112 (!) Lithographien,
1 Plan u. 1 Karte.

coll. Ys

LES DÉLICES

DE LA BELGIQUE.

VUE DE BRUXELLES, PRISE DU CHEMIN DE FER DU MIDI.



BRUXELLES & LEIPZIG,
C. MUQUARDT.

LES DÉLICES

DE LA BELGIQUE,

OU

DESCRIPTION HISTORIQUE,

PITTORESQUE ET MONUMENTALE DE CE ROYAUME.

PAR ALPHONSE WAUTERS,

ARCHIVISTE DE LA VILLE DE BRUXELLES.

ORNÉE D'UNE CARTE ET DE CENT PLANCHES

DESSINÉES PAR MM. LAUTERS, STROOBANT, GHÉMAR, VANDERHECHT, BIELSKI, ETC.

BRUXELLES ET LEIPZIG,

C. MUQUARDT.

1844

19 Rara
G. m. St. 5122
Fz
HT 013328530

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DÜSSELDORF

52. 2049

12943590 1

Depuis la révoluti
une vie toute nouve
de l'Europe, a attir
grandes choses qu'il
à bonne fin, malg
horizon politique.
les institutions de
asservi, mais acti
dans la mauvaise
arts agricoles, riva
sants d'entre eux,
libérales.

PRÉFACE.

Depuis la révolution de 1830, qui a donné à la Belgique une vie toute nouvelle, ce royaume, le plus jeune des états de l'Europe, a attiré l'attention du monde civilisé par les grandes choses qu'il a osé entreprendre et qu'il a su mener à bonne fin, malgré les nuages qui assombrissaient son horizon politique. On est venu de toutes les contrées étudier les institutions de ce peuple né d'hier, qui, longtemps asservi, mais actif et industrieux dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, dépasse tous les autres dans les arts agricoles, rivalise dans l'industrie avec les plus puissants d'entre eux, et jouit, sans en abuser, des lois les plus libérales.

Mais cette terre, où l'on n'aperçoit de tous côtés que canaux, chaussées, rivières, que filatures, établissements métallurgiques, usines et fabriques de tout genre; où l'ingénieur, l'économiste, le géologue, trouvent à chaque pas de nouveaux sujets d'études, combien aussi n'a-t-elle pas d'attraits pour l'artiste et l'historien! A celui-ci la Flandre ouvre ses communes pleines encore de la gloire de leur passé; le Brabant, sa superbe capitale, avec tous ses souvenirs des ducs de Bourgogne, de Charles-Quint et des troubles du XVIe siècle; le Hainaut, ses résidences féodales, habitées encore par les descendants de ceux qui les fondèrent il y a tant de siècles; le pays de Liége, ses antiquités romaines, ses ruines des villas carlovingiennes, ses souvenirs du temps des évêques. Pour l'artiste, les merveilleuses basiliques du moyen âge, les vitraux, les tombes somptueuses, les tableaux des maîtres de l'école flamande, sont autant de sources de profondes jouissances, et la partie orientale du pays, moins riche en objets d'art, lui prodigue les sites les plus variés, les merveilles naturelles les plus étonnantes.

Décrire tout ce qu'il y a de curieux et d'intéressant en Belgique, c'eût été une tâche trop au-dessus de nos forces. Nous nous sommes borné à tracer l'esquisse d'un tableau auquel on devrait donner des dimensions colossales pour y retracer le sujet d'une manière digne de lui. Nous avons, autant que possible, élagué les détails oiseux, pour ne rien omettre de ce qu'il y a de vraiment remarquable; pour les villes de premier ordre cette tâche nous a été assez facile, la plupart d'entre elles ayant été l'objet de travaux approfondis; nous avons rencontré plus de difficultés pour les cités de peu d'importance et les cam-

pagnes, qui sont en général assez mal connues, mais que l'on commence heureusement à explorer avec une ardeur louable. La partie historique a été débarrassée d'une foule d'assertions qu'on répète depuis des siècles et qui ne peuvent qu'induire en erreur. Pour l'histoire des monuments du moyen âge et l'époque de leur construction, nous avons suivi l'excellent travail de M. Schayes sur l'architecture ogivale en Belgique, et les monographies écrites par d'autres écrivains. Pour ce qui concerne les travaux publics, l'industrie, la population, nous avons eu recours aux documents officiels; enfin nous n'avons rien négligé pour faire de notre livre un ouvrage utile à nos concitoyens et à tous ceux qui visitent notre pays.

I.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL.

Le royaume de Belgique, situé entre la France, l'Allemagne, la Hollande, et l'Angleterre dont il est séparé par la mer du Nord, est d'une importance beaucoup plus grande que ne semble le comporter sa faible étendue. Celle-ci ne dépasse pas 1200 lieues carrées, mais dans ce point imperceptible de la surface du globe, l'activité des habitants a multiplié les travaux d'utilité publique et les monuments. Participant à la fois du caractère industrieux des peuples du Nord et des goûts artistiques des populations méridionales, les Belges, même aux époques les plus

calamiteuses de leur histoire, n'ont cessé d'étendre leur commerce, de pousser leur agriculture à un degré de perfection rare, d'imiter les produits manufacturiers de leurs voisins, et de consacrer une partie du fruit de leurs travaux à l'embellissement de leur patrie.

C'est à juste titre qu'on a décoré la Belgique du nom d'Italie du nord. Où rencontrer d'ailleurs tant de villes à peine distantes de quelques lieues, glorieuses de leur passé, riches en objets d'art, les unes plus commerçantes, les autres industrieuses, les dernières enfin populeuses encore malgré la disparition de leur ancienne prospérité? Et cependant combien ce beau pays, jeté comme une pomme de discorde au milieu de l'Europe occidentale, n'a-t-il pas eu de traverses à essuyer! Combien de fois ses plaines n'ont-elles pas vu combattre les armées des puissances voisines!

Conquise par les légions romaines, après la destruction partielle de plusieurs des peuplades qui l'habitaient, les Nerviens, les Aduatiques, les Éburons, la Belgique devient l'extrême frontière nord de la Gaule, et ses campagnes, ses cités, sont périodiquement livrées aux invasions des Germains. Quand la corruption des mœurs et les guerres civiles amènent la chute de l'empire romain, les Francs Saliens, conduits par le roi Clodion, s'y établissent en maîtres (428), et pendant un siècle Tournai est leur ville capitale. Dans les temps qui suivent la mort de Clovis, notre pays est partagé en deux parties inégales dont l'Escaut forme la séparation, et dépendant l'une de la France orientale ou Austrasie, l'autre de la France occidentale ou Neustrie. Bientôt il reçoit le christianisme et donne au monde chrétien Pepin de Herstal, Charles-Martel, Pepin de Landen,

Charlemagne. L'épée de ces vaillants chefs arrête les Sarrasins qui menaçaient d'envahir toute l'Europe, et les Saxons dont les victoires auraient fait reculer de plusieurs siècles la civilisation. Cependant arrivent les Normands, et après eux le morcellement du vaste empire du grand Charles. La Belgique neustrienne, ou comté de Flandre, devient un fief du royaume de France; la partie austrasienne de la Belgique forme quelque temps un royaume particulier sous le nom de Lotharingie ou royaume de Lothier, puis reconnaît après maintes vicissitudes la suzeraineté des empereurs d'Allemagne.

Pendant les temps féodaux, le pays fut morcelé en états indépendants : les duchés de Brabant, de Limbourg et de Luxembourg, les comtés de Flandre, de Hainaut, de Namur, l'évêché de Liége, la seigneurie de Malines, la principauté de Stavelot. C'est alors qu'on vit les Belges prendre une large part aux croisades et aux guerres entre la France et l'Angleterre, tandis que leur pays, malgré de fréquentes révolutions, s'enrichissait par le commerce et l'industrie.

Au xve siècle, Philippe le Bon réunit ces domaines au duché de Bourgogne. Seuls, l'évêché de Liége et la principauté de Stavelot continuèrent pendant plus de quatre cents ans une existence distincte. Le règne de Philippe fut long et prospère; il attira à sa cour un grand nombre de savants et d'artistes, parmi lesquels brillèrent Hubert et Jean Van Eyck, les fondateurs de la première école de peinture flamande. Charles le Téméraire, son fils, se rendit redoutable à ses voisins et se vit au moment de ceindre la couronne royale; mais ses projets gigantesques, poursuivis avec obstination, causèrent la ruine de sa puissance. Il fut vaincu par les Suisses à Granson et à Morat, et mourut

dans sa dernière bataille, livrée en 1477 sous les murs de Nancy. Sa fille, Marie, sur laquelle le roi de France, Louis XI, conquit la Bourgogne, épousa l'archiduc Maximilien d'Autriche.

La Belgique resta unie et puissante sous Philippe le Bel, fils de Marie et de Maximilien, roi d'Espagne par son mariage avec Jeanne d'Aragon, et sous Charles-Quint, élevé en 1519 à la dignité impériale. Les troubles religieux qui éternisèrent si tristement le règne de Philippe II amenèrent les premiers démembrements du pays. Enlevée après un soulèvement général à l'autorité du roi, puis reconquise par le prince Alexandre de Parme, la partie méridionale des Pays-Bas resta à l'Espagne, tandis que la Hollande, la Zélande, la Gueldre, la Frise, etc., formèrent la république des Provinces-Unies, sous le stathoudérat de la famille de Nassau. A sa mort, le roi Philippe II céda les Pays-Bas à sa fille Isabelle et à l'archiduc Albert d'Autriche, mais ces princes moururent sans laisser de postérité, et la guerre ne se termina qu'en 1648, par le traité de Munster, qui abandonna aux Provinces-Unies la possession de Maestricht, d'une partie du Brabant et de quelques villes de Flandre. D'autre part, les guerres entre la France et l'Espagne, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, coûtèrent au pays l'Artois, une partie de la Flandre, du Hainaut et du Luxembourg.

En 1713, la souveraineté de la Belgique passa à l'Autriche par le traité d'Utrecht, et elle resta à cette puissance jusqu'en 1794, excepté pendant la conquête de nos contrées par Louis XV (1745-1748), la révolution brabançonne (1789-1790) et la première invasion des Français en 1792. En 1794, la victoire de Fleurus rendit à ceux-ci la Bel-

gique, qui fut réunie à la république, ainsi que l'évêché de Liége et la principauté de Stavelot. Fraction de l'empire français, puis annexée aux Provinces-Unies pour former le royaume des Pays-Bas, la Belgique est devenue en 1830 un état distinct, sur lequel, en 1831, le prince Léopold de Saxe-Cobourg a été appelé à régner par le congrès national.

Deux grands fleuves traversent la Belgique et reçoivent les cours d'eau qui sillonnent son territoire. L'Escaut et la Meuse viennent tous deux de France et se jettent dans la mer en Hollande. Les principaux affluents du premier sont la Lys, la Dendre, le Rupel formé des eaux des Deux-Nèthes, de la Dyle et de la Senne. Le second reçoit la Sambre, la Lesse, le Jaar, l'Ourthe, grossie de la Vesdre et de l'Amblève. Le chemin de fer, se prolongeant vers le nord jusqu'à Anvers, vers l'ouest jusqu'à Ostende, vers le sud jusqu'à Tournai, Quiévrain et Namur, vers l'est jusqu'à la frontière prussienne, relie toutes les parties de ces deux vastes bassins. Il est glorieux pour la Belgique de pouvoir revendiquer la première place parmi les états du continent européen qui ont apprécié l'utilité des chemins de fer. État nouveau, à peine sorti d'une révolution, entouré d'ennemis, notre pays n'a pas hésité à se charger d'une œuvre gigantesque. Entreprise avec audace, poursuivie avec persévérance depuis dix ans (1833-1843), celle-ci avance à grands pas vers sa fin. Déjà le railway atteint au nord Anvers, à l'ouest Ostende; déjà au midi il touche sur deux points la frontière française, et à l'est Liége. Quelques efforts lui restent à faire pour arriver à la frontière prussienne et à Namur. Toutes les lignes de cette artère-mère de la Belgique présentent un ensemble de 549,000

mètres ou 112 lieues, sur lesquelles 90 lieues sont achevées. La dépense totale s'élèvera à 153 millions de francs. Au commencement de l'année 1842, il avait été transporté par le chemin de fer 11,707,402 voyageurs, qui avaient produit une recette de 17 millions. Le transport des marchandises, qui n'a pris de l'extension qu'en 1839, acquiert d'année en année plus d'importance. La plupart des rivières de la Belgique sont canalisées, et des canaux en grand nombre facilitent encore la navigation dans l'intérieur du pays.

La partie occidentale de la Belgique, c'est-à-dire les deux Flandres, une fraction du Brabant et du Hainaut, sont d'une grande fertilité; le sol morcelé à l'infini y est cultivé avec le plus grand soin; le froment, le seigle, la pomme de terre, le colza, le lin, le chanvre, le houblon, sont ses productions principales. Partout on rencontre des villages populeux, de beaux bois, des prairies, des vergers. Sur les bords de la Meuse, le sol plus accidenté, plus rocailleux, est riche en productions inorganiques; la pierre de taille, la pierre bleue, le marbre, le fer, le plomb, le zinc, la houille, les ardoises, s'y trouvent à profusion. Moins favorisées de la nature, la Campine, au nord-est du pays, et l'Ardenne au sud-est, contrastent avec les contrées voisines, l'une par ses immenses bruyères, l'autre par ses hauteurs désertes et boisées ou stériles.

C'est à la patience, à l'amour du travail, qualités distinctives du Belge, qu'est due la grande fertilité du pays. Autrefois nos contrées étaient presque en leur entier couvertes de bois et de marais. La forêt des Ardennes, qui existe encore en partie entre le Rhin et la Meuse, la forêt Charbonnière, entre la Sambre et l'Escaut, et des bois nom-

breux dont la Flandre ne garde plus que de rares vestiges, étaient l'asile de l'ours, du loup, du sanglier, du bœuf sauvage. Aujourd'hui la civilisation a changé l'aspect de notre sol, et les bêtes féroces qui le désolaient se cachent reléguées dans quelques recoins de l'Ardenne. Dans les cantons où des tribus peu nombreuses vivaient de la chasse, de la pêche et de la culture de quelques champs, l'industrie nourrit un peuple nombreux et étale ses merveilles. Comment dénombrer ici toutes les productions d'un travail intelligent : ces dentelles de Bruxelles et de Malines, ces draps de Verviers, ces fines toiles de Flandre, ce linge damassé de Courtrai, ces tapis de Tournai, ces armes de Liége, ces locomotives, ces machines de toute espèce, sortant des grands ateliers de Seraing, du Renard et du Phœnix?

La population du pays s'élevait au 1er janvier 1841 à un peu plus de quatre millions d'habitants, répartis comme il suit :

Brabant.	621,000
Anvers.	371,000
Flandre orientale.	780,000
Flandre occidentale.	646,000
Hainaut.	661,000
Namur.	239,000
Luxembourg.	175,000
Liége.	410,000
Limbourg.	170,000
Total. . . .	4,073,000

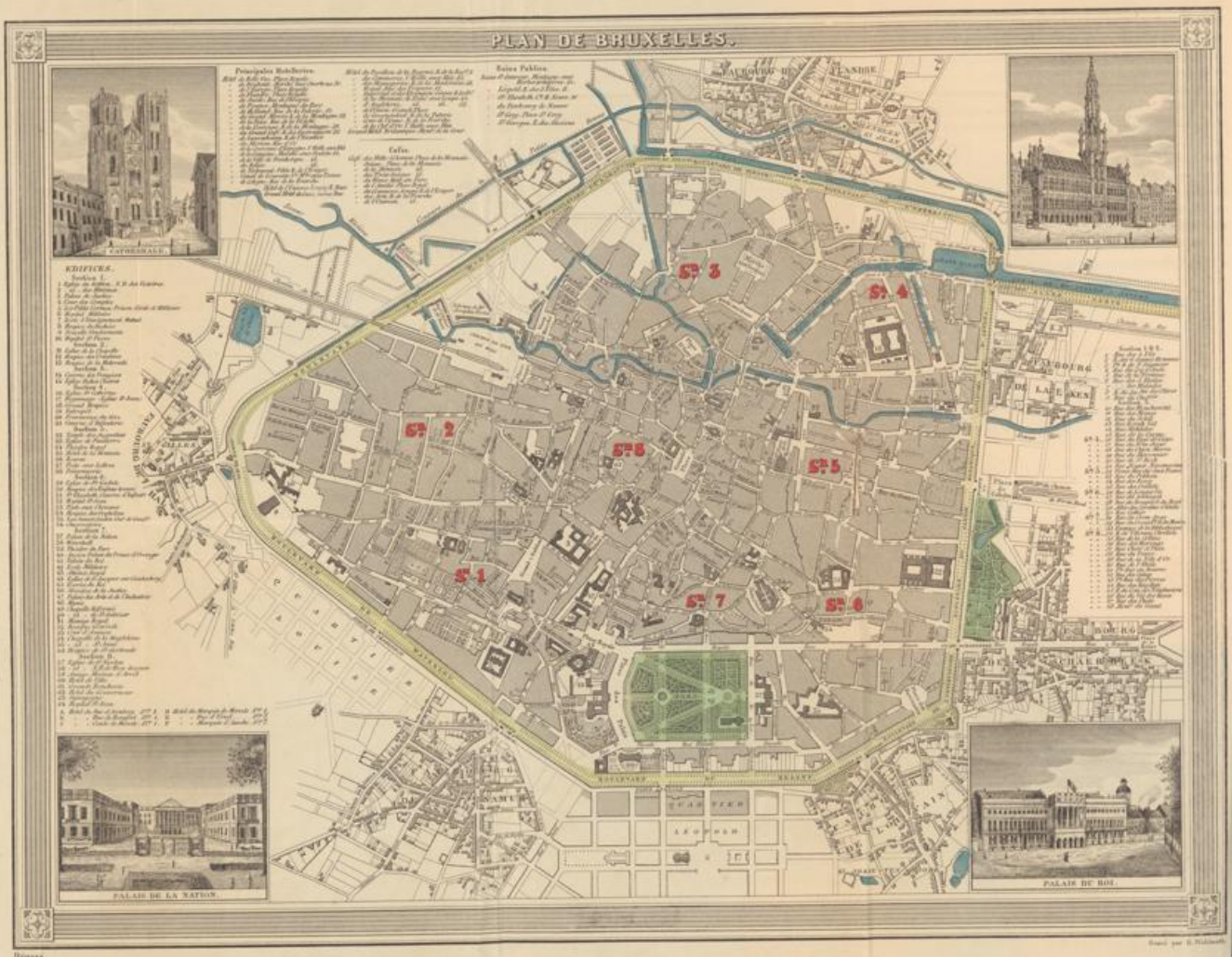
Un quart de la population habite les 86 villes du pays; les trois autres quarts occupent ses 2,418 villages.

La grande majorité de la nation professe la religion catholique; le nombre des personnes attachées aux dogmes du protestantisme et de la religion hébraïque ne forme guère plus d'un 400e de la population totale. Pour ce qui est du langage, on parle le flamand, dialecte germanique, dans les deux Flandres, les provinces d'Anvers et de Limbourg, les arrondissements de Bruxelles et de Louvain, en Brabant; le wallon, patois français, est généralement adopté dans le reste du pays.

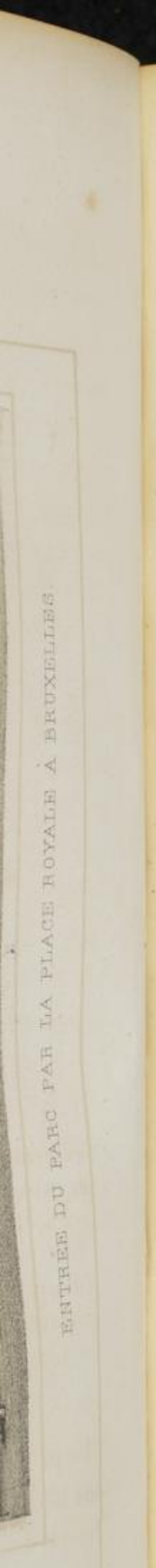
L'organisation politique du royaume, créée par le congrès national en 1831, est formée de trois pouvoirs: le roi et ses ministres, ces derniers responsables des actes contresignés par eux, gouvernent; le sénat et la chambre des représentants, composés des élus du peuple, délibèrent; les tribunaux, formés de juges inamovibles, rendent la justice. La constitution a sanctionné la liberté des cultes, de la presse, de l'enseignement, du droit d'association.

eligion ca-
ux dogmes
e ne forme
ur ce qui est
nique, dans
Limbourg,
en Brabant;
opté dans le

par le con-
voirs : le roi
actes contre-
nbre des re-
libèrent; les
nt la justice.
de la presse,


PLAN DE BRUXELLES.
Principales Hôtelleries.
Bains Publics.
Cafés.
EDIFICES.
CATHEDRALE
PALAIS DE LA NATION.
PALAIS DU ROI.
Sᵗᵉ 1
Sᵗᵉ 2
Sᵗᵉ 3
Sᵗᵉ 4
Sᵗᵉ 5
Sᵗᵉ 6
Sᵗᵉ 7
Sᵗᵉ 8
FAUBOURG DE LAEKEN
FAUBOURG DE SCHAERBEEK
LEOPOLD
Déposé.
Gravé par E. Nicklaus

ENTRÉE DU PARC PAR LA PLACE ROYALE À BRUXELLES.



II.

PROVINCE DE BRABANT.

COMMENCEMENTS, PROGRÈS ET SPLENDEUR DE BRUXELLES. — ÉTAT ACTUEL ET PRINCIPALES INDUSTRIES DE CETTE VILLE. — PROMENADES ET PLACES PUBLIQUES. — PALAIS. — HÔTEL DE VILLE ET MAISON DITE DU ROI. — HÔTEL DE LA MONNAIE ET THÉATRE. — ÉGLISES. — ÉTABLISSEMENTS DE CHARITÉ. — ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PUBLIQUE. — MUSÉE ET COLLECTIONS PARTICULIÈRES. — CANAUX ET STATIONS DU CHEMIN DE FER. — CONSTRUCTIONS ET CURIOSITÉS DIVERSES.

La province de *Brabant* (appelée département de la Dyle sous la domination française) est composée d'une partie de l'ancien duché de ce nom. D'abord comte de Louvain et de

Bruxelles, Godefroid le Barbu, créé duc de la Basse-Lotharingie en 1106, transmit à ses descendants ce nouveau titre, qui fut dans le XIIIe siècle remplacé dans le langage ordinaire par celui de duc de Brabant. Neuf princes de la maison de Louvain, les trois Godefroid, les trois Henri, les trois Jean, le portèrent successivement. Leur vaillance héréditaire les rendit redoutables, et les plus grands monarques recherchèrent leur alliance. Quel homme que ce Henri Ier, dont le long règne, de plus de soixante ans de durée, fut une suite non interrompue d'expéditions militaires! Et Jean Ier, ce type de la chevalerie libérale, courtoise et amoureuse du XIIIe siècle, ce capitaine valeureux qui brisa à Woeringen la ligue des comtes de Gueldre et de Luxembourg et de l'archevêque de Cologne, et qui finit dans un tournoi une vie qu'il avait si souvent exposée dans les batailles et dans les joutes! Jean III ne le cédait pas en qualités brillantes à son aïeul; lui aussi montra qu'il n'avait pas dégénéré, quand il répondit par un chant de guerre au défi que lui apportaient les hérauts de dix-sept princes.

Le Brabant déclina sous l'administration de Jeanne, fille aînée de Jean III, et de son indolent mari, Wenceslas, duc de Luxembourg. Il perdit sa considération au dehors et de sanglantes émeutes troublèrent sa tranquillité. Jeanne eut pour héritier son petit-neveu Antoine, fils du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, et petit-fils de Marguerite de Brabant. La nouvelle dynastie dont Antoine fut le chef s'éteignit en la personne des deux fils de ce souverain, successivement investis de la puissance ducale: Jean IV, dont le règne ne fut qu'un long orage, et Philippe de Saint-Pol, qui ne survécut pas longtemps à son frère. En 1430, l'an-

cien patrimoine de la maison de Louvain fut réuni aux états de Philippe le Bon et depuis occupa toujours le premier rang parmi les provinces des Pays-Bas. Il n'était jadis pas de contrée qui eût de plus grandes immunités et de plus beaux priviléges. Sa joyeuse-entrée, pacte inaugural par lequel le souverain, à son avénement, promettait au peuple le maintien de ses franchises, est un monument remarquable de l'antique amour de ses habitants pour l'indépendance.

La nature du sol dans le Brabant varie dans ses différentes parties et participe de celle des provinces voisines. Ainsi la partie occidentale offre une bonne culture et un terroir riche; l'arrondissement de Nivelles se rapproche pour l'aspect de celui de Mons; enfin dans l'arrondissement de Louvain, sur les limites de la Campine, on trouve beaucoup de bruyères. Dans ce dernier district, l'agriculture a fait depuis un quart de siècle d'immenses progrès. Le froment, le seigle, l'orge et l'avoine sont les principales productions du Brabant; on n'y récolte que peu de lin, de chanvre, de sarrasin, de tabac. Les bois, qui occupent environ un septième du territoire, y sont d'un bon rapport; les prairies nourrissent une grande quantité de bestiaux. La province est littéralement couverte de routes; le roulage, la navigation, y sont très-actifs; elle emprunte une grande importance de sa situation centrale et de la possession de la ville de Bruxelles.

L'heureuse situation de la capitale du royaume de Belgique, sur une côte rapide dont le pied est baigné par la Senne, a depuis longtemps attiré dans ses murs les souverains du pays; la fertilité de ses alentours, la proximité de la vaste forêt de Soignes, la salubrité du climat,

y ont retenu les ducs de Brabant, les ducs de Bourgogne et leurs descendants, les princes de la maison d'Autriche. Combien furent modestes les commencements de l'opulente cité, rivale aujourd'hui des métropoles du monde! Humble hameau sous le gouvernement des Mérovingiens, à une époque où ses voisines, aujourd'hui éclipsées, étaient déjà des bourgades de quelque importance, à peine citée dans les temps antérieurs aux invasions des Normands, *Bruxelles* dut ses premiers accroissements à un duc de la Basse-Lotharingie, Charles de France, qui l'adopta pour résidence et y fit transférer vers l'an 980 le corps de sainte Gudule. Les comtes de Louvain, issus de sa fille Gerberge et ses héritiers, entourèrent de murs sa ville favorite (1040), y fondèrent un chapitre (1047), et donnèrent aux habitants quelques priviléges. Devenus en 1106 ducs de la Basse-Lotharingie, ils préférèrent leur château de Bruxelles à la ville qui avait été le berceau de leur race et dont ils avaient porté le nom.

A partir du XIIe siècle, Bruxelles prit un grand essor; pendant le moyen âge, sa prospérité alla toujours en croissant et fut à peine interrompue par des orages passagers. Les disputes des nobles et des métiers couvrirent plus d'une fois ses rues de morts; la rivalité des principales familles de la bourgeoisie les ensanglanta souvent; mais ces fruits des mœurs de l'époque n'eurent aucune influence sur sa destinée. C'est au XIVe siècle que Bruxelles s'enrichit d'édifices; c'est alors que fut projeté son hôtel de ville, et que sa population, couvrant au loin les dehors des anciens murs, une nouvelle enceinte devint nécessaire. Cette splendeur continua pendant le règne des deux ducs de Bourgogne, Philippe et Charles le Téméraire, mais

après la mort de celui-ci commencèrent de longues dissensions, dans lesquelles Bruxelles eut beaucoup à souffrir, surtout lorsqu'elle prit le parti des villes flamandes insurgées contre Maximilien d'Autriche, et lorsqu'une peste, ajoutant ses maux à ceux de la guerre, vint frapper 30,000 de ses habitants selon quelques historiens, 15,000 selon les relations les plus modérées. Après cette époque malheureuse, le règne de Charles-Quint fut réparateur. Un long repos cicatrisa les plaies des guerres civiles, de nouveaux monuments s'élevèrent, on commença en 1550 le canal allant de Bruxelles à Willebroeck, et de fastueux hôtels bâtis par les principaux nobles du pays témoignèrent de la nouvelle importance acquise par la capitale des Pays-Bas.

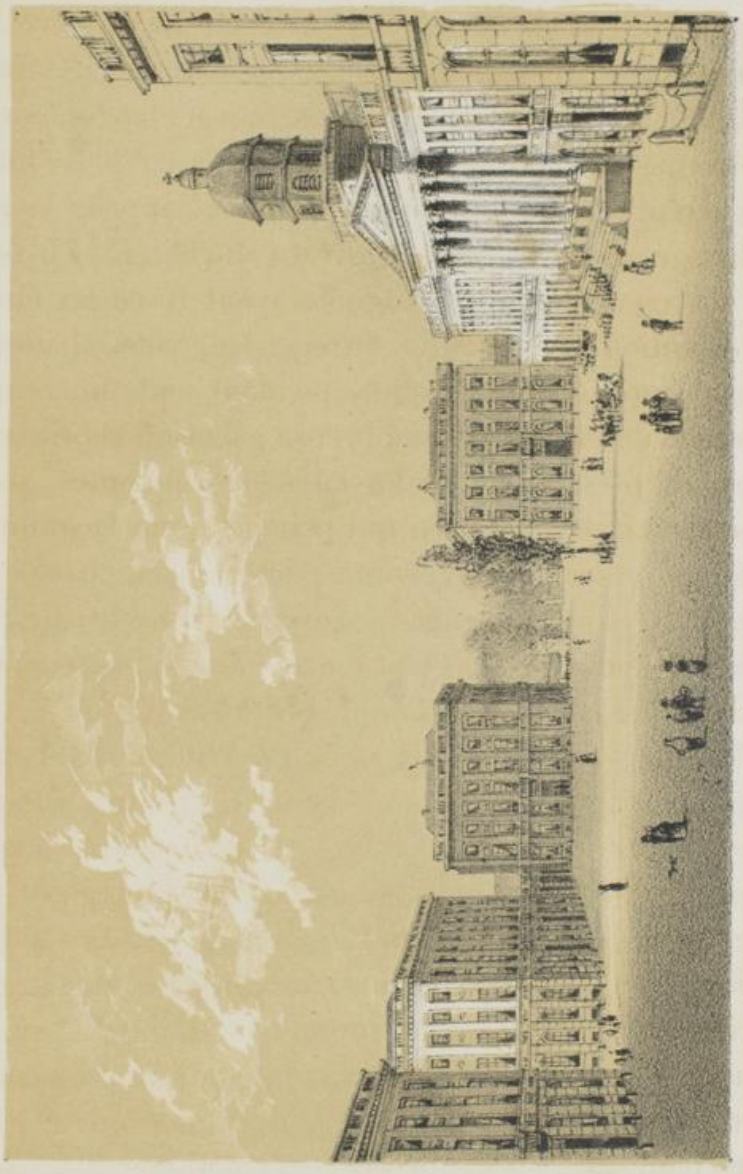
Les progrès des idées de réforme religieuse amenèrent bientôt des troubles dont les suites pèsent encore sur le pays. Bruxelles fut le théâtre des principales scènes de ce long drame. Dans la salle principale de l'ancien palais des ducs, le grand empereur du XVIe siècle avait abdiqué le pouvoir en faveur de son fils Philippe II; ce fut là aussi que les gentilshommes confédérés, flétris par leurs adversaires du nom de gueux, présentèrent leur requête à la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite de Parme (1566).

Grâce au zèle de ses magistrats, la capitale fut une des quelques villes de la Belgique où la rage des Iconoclastes ne put s'exercer sur les monuments du culte; mais deux années après elle fut le théâtre des vengeances du duc d'Albe. A peine entré dans Bruxelles, le terrible proconsul fit arrêter les comtes d'Egmont et de Hornes, et après que le glaive du bourreau eut atteint un grand nombre de victimes d'un rang moins élevé, ces deux vaillants capitaines

reçurent le coup mortel sur un échafaud placé devant la maison dite du Roi, au marché (5 juin 1568).

Quand le gouvernement oppressif du duc eut excité dans le pays un trop vif mécontentement, et que la mort de son successeur Requesens eut ranimé le courage des Belges, ce furent les Bruxellois qui s'armèrent les premiers contre les troupes espagnoles, qui arrêtèrent le conseil d'État, et amenèrent ensuite les États de Brabant à appeler le prince d'Orange au poste de *Ruward* du duché (1577). Bientôt les succès de l'armée espagnole ayant forcé les chefs de la révolution à se retirer à Anvers, leur ville, abandonnée à ses propres ressources, lutta pendant sept années contre le prince de Parme. Sa nombreuse garnison reprit successivement presque toutes les cités environnantes ; il fallut cependant céder. Le parti qui penchait pour la soumission avait été opprimé et rançonné, les prêtres chassés de la ville, les églises dépouillées, l'exercice du culte défendu ; mais la Flandre entière étant rentrée dans le devoir, on ne pouvait que suivre cet exemple (13 mars 1585).

Quelques années plus tard le roi Philippe II donna les Pays-Bas en dot à sa fille Isabelle en l'unissant à l'archiduc Albert. Le règne de ces princes vit s'effacer peu à peu les traces des malheurs publics, mais le commerce et l'industrie frappés au cœur ne purent se relever. Cependant la présence de la cour entretint dans Bruxelles quelque prospérité. Le bombardement ordonné par Louis XIV en 1695 causa des pertes énormes, la ruine de plusieurs édifices, l'incendie de 4,000 maisons et la destruction de marchandises pour une valeur de plusieurs millions. Toutefois de nombreux secours et l'activité des habitants eurent bientôt réparé le mal. En quelques années les quartiers endom-



PLACE ROYALE À BRUXELLES.

magés sortirent plus beaux de leurs ruines. On les reconnaît encore à leurs maisons à façades ornées de pilastres, de dorures, de vases.

La dernière moitié du XVIIe siècle avait été marquée à Bruxelles par une suite de troubles qui se prolongèrent pendant les premières années du XVIIIe et se terminèrent en 1719 par la mort du doyen Agneessens. Si l'on en excepte le siége de la ville par le maréchal de Saxe en 1746, l'histoire de Bruxelles ne présente ensuite aucun épisode d'un grand intérêt. Nous ferons seulement remarquer que le commerce, l'industrie et les beaux-arts reprirent de nouveau sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse, et que son règne vit la construction de la place Saint-Michel et de la place Royale, ainsi que la plantation du Parc et le percement des rues qui l'environnent. Les innovations commencées par l'impératrice, poursuivies sur un plan plus vaste par son fils Joseph II, amenèrent la révolution dite Brabançonne, qui pour quelque temps mit le pouvoir aux mains des États de provinces. Chassés de Bruxelles le 12 décembre 1789, les Autrichiens y revinrent le 1er décembre suivant, et l'abandonnèrent deux fois aux républicains français victorieux.

Devenu simple chef-lieu d'une préfecture française, Bruxelles déchut considérablement. Le traité de Paris, en réunissant la Belgique aux Provinces-Unies, qui en étaient séparées depuis deux siècles et demi, lui rendit son rang de résidence royale, alternativement avec La Haye, tandis qu'Amsterdam devenait la capitale du nouveau royaume des Pays-Bas. Inauguré à Bruxelles le 21 septembre 1815, quelques mois après la bataille de Waterloo, le roi Guillaume régna quinze années, et pendant ce temps la ville reçut

des embellissements continuels. La révolution de 1830, qui commença à Bruxelles le 25 août et y fut signalée par les journées des 23, 24, 25 et 26 septembre, a définitivement placé Bruxelles à la tête d'un état indépendant. Depuis, son importance n'a cessé d'aller en grandissant, et sa population, qui dans le siècle dernier s'élevait à 80,000 habitants, est aujourd'hui de 110,000, et, en comptant d'immenses faubourgs, de plus de 150,000.

Bruxelles a jadis été renommée pour ses draps, ses camelots, ses tapisseries. Ces branches d'industrie sont tombées aujourd'hui, mais on fait dans la capitale un commerce très-considérable en objets de luxe et d'ameublement. La typographie, la gravure sur pierre, y font des progrès rapides. De nombreuses brasseries, dont le produit est connu sous le nom de *faro*, des fabriques de machines à vapeur, et entre autres le bel établissement dit du Renard, des ateliers de carrosserie, des imprimeries sur soie et coton, des verreries, des manufactures de porcelaine et de faïence, des teintureries, des tanneries, y occupent un grand nombre de bras. Enfin la fabrication des dentelles conserve depuis des siècles son ancienne réputation. Bruxelles possède plusieurs grandes institutions de commerce. Nous citerons entre autres la Société Générale pour favoriser l'Industrie Nationale, la Société de Commerce, la Banque de Belgique, etc.

Un des plus beaux ornements de la capitale est sa ligne de boulevards construite sur l'emplacement de fortifications datant des années 1357 à 1379. Cette promenade, composée de trois et en quelques points de quatre rangées d'arbres, la plupart ormes et peupliers, est décorée dans la majeure partie de son étendue d'habitations bien bâties,

LE PALAIS DE LA NATION, À BRUXELLES

de jardins, et est en d'autres endroits bordée de riantes campagnes. Elle est embellie par un grand nombre d'édifices, tels que le Jardin Botanique, le nouvel hôpital Saint-Jean, l'Observatoire, le palais dit d'Orange, l'hospice Pacheco, l'Abattoir. Commencés en mars 1818, les travaux n'ont été terminés qu'en 1840 par la destruction de la grande écluse sur la Senne, entre les portes de Hal et d'Anderlecht. Les boulevards sont percés de 13 portes, dites de l'Allée-Verte, de Laeken, de Cologne, de Schaerbeek, de Louvain, Léopold, de Namur, Louise, de Hal, d'Anderlecht, de Ninove, de Flandre et du Rivage ou du Canal. La plupart de ces entrées sont ornées de jolis pavillons; une seule offre encore un débris de la vieille enceinte; l'antique porte de Hal, bâtie en 1381, contraste par ses formes massives avec les habitations modernes des alentours. Cette construction du moyen âge, destinée, paraît-il, à recevoir un musée d'antiquités et d'armures, offre au rez-de-chaussée une salle très-vaste, soutenue par des colonnes.

L'Allée-Verte, plantée en 1704 et composée de quatre rangées de vieux tilleuls, se prolonge le long du canal de Bruxelles à Willebroeck, l'espace d'une demi-lieue environ. Dans les beaux jours de l'été, cette charmante promenade se remplit de voitures, de cavaliers et de piétons.

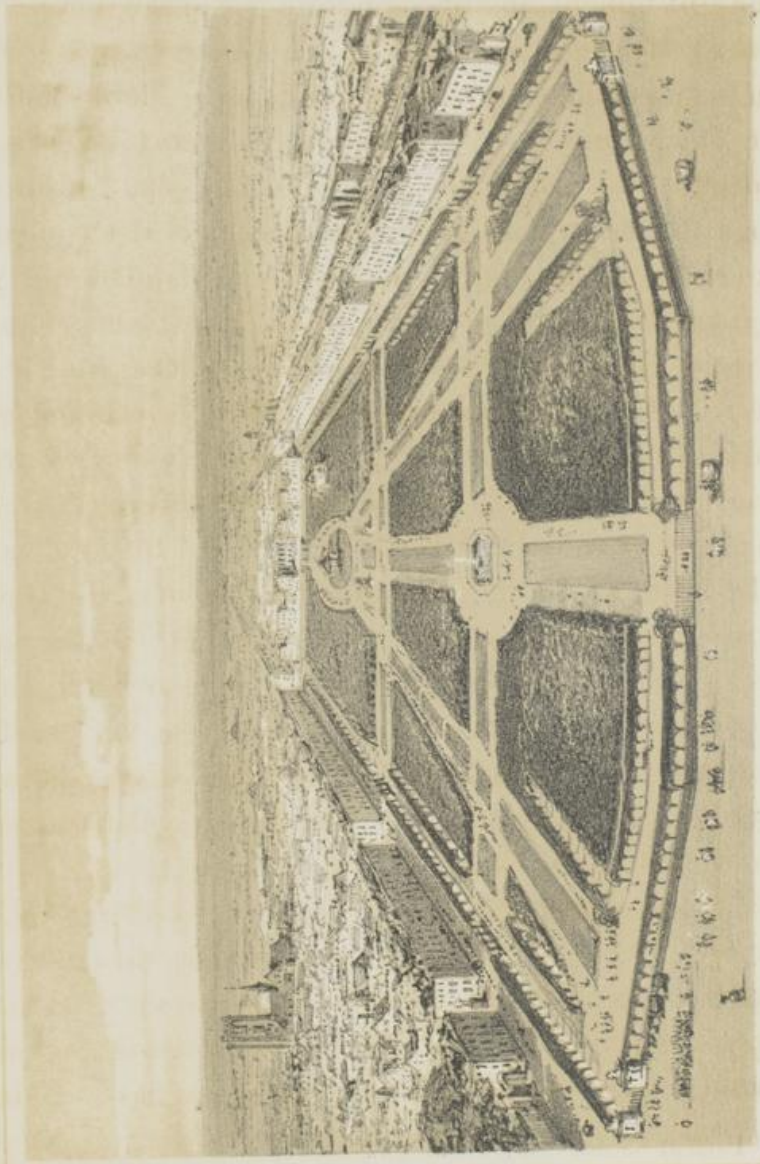
Le Parc, planté sur les dessins de Zinner et commencé en 1774, forme à peu près un quadrilatère, percé dans sa largeur de deux grandes allées, et en longueur, de trois autres aboutissant à un rond-point appelé le Bassin vert, à cause de la corbeille de fleurs qui en garnit le centre et au milieu de laquelle on a placé un pavillon en fer de fonte, servant aux fêtes musicales. A l'entour du rond-point on remarque un grand nombre de statues, et entre

autres des bustes d'empereurs romains, Diane et Narcisse par Grupello, Apollon par Janssens, Vénus par Olivier, Thétis et Léda par Vanderhagen de Malines; dans les bosquets du milieu, Méléagre attaqué par le sanglier de Calydon et Méléagre vainqueur, par Lejeune; près des bas-fonds faisant face au palais du roi, sainte Marie-Madelaine par Duquesnoy [1], la Charité par Vervoort, Vénus à la coquille, etc. L'un des bas-fonds, le plus voisin de la place Royale, a considérablement souffert des combats de septembre, et le nombre des soldats hollandais qui y ont reçu la mort est très-considérable; dans l'autre, une inscription sur le bord d'un bassin rappelle que le czar Pierre le Grand, après un repas qui lui fut donné en ces lieux en 1717, y a bu de l'eau d'une fontaine aujourd'hui tarie. Dans un autre massif du Parc sont placés le petit théâtre et le café dit le Vauxhall.

Le Parc est entouré de quatre larges rues, dont les bâtiments présentent un aspect monumental. On les appelle des Palais, Ducale, de la Loi et Royale. Par deux percées, la vue s'étend au-dessus de la partie basse de la ville sur les campagnes environnantes. Dans l'un de ces dioramas, se dessine la statue en marbre du général Belliard, sculptée par Guillaume Geefs.

L'ancien palais des ducs de Brabant à Bruxelles, était un des monuments les plus remarquables du pays par les souvenirs de gloire et de splendeur qui s'y rattachaient. Simple forteresse féodale, bâtie vers la fin du XIe siècle, quand les comtes de Louvain et de Bruxelles abandonnè-

[1] Partout où nous parlerons d'un Duquesnoy sans y joindre de nom de baptême, ce sera Jérôme Duquesnoy. Son frère François, dit le Flamand, a laissé peu d'ouvrages en Belgique.



STATUE DU GÉNÉRAL BÉLIARD, A BRUXELLES

rent leur demeure primitive située dans le bas de la ville, elle alla toujours en s'embellissant. Le duc Jean III au XIVe siècle, Philippe le Bon, Charles-Quint, les archiducs Albert et Isabelle, en rebâtirent des parties. Sa chapelle, commencée en 1525 sur les plans de l'architecte Rombaut Van Mansdale dit Kelderman, maître général des œuvres de l'empereur, et achevée en 1553, était citée comme un monument remarquable. Sa grande salle était le lieu ordinaire des séances des états généraux; nous avons déjà dit qu'on y vit Charles-Quint abdiquer en faveur de son fils Philippe II, épisode de notre histoire que le pinceau de M. Gallait a retracé avec tant de bonheur. Devant le palais s'étendaient *les bailles*, place entourée d'une balustrade en pierres bleues; au fond des bailles, entre les bâtiments royaux et ceux de l'abbaye de Caudenberg, une impasse appelée le Borgendael, domaine des châtelains de Bruxelles, jouissait de grandes franchises. C'était l'asile des banqueroutiers, des débiteurs insolvables; ceux qui y demeuraient pouvaient y exercer librement une industrie sans faire partie des métiers de la ville.

Plus loin jusqu'aux remparts et depuis la rue de Namur jusqu'à celle de Louvain, un immense parc, clos de murs de tous côtés, ajoutait aux beautés de la résidence de nos princes. Une cour spacieuse réservée aux tournois et aux joutes y témoignait de l'esprit chevaleresque des anciens maîtres du pays. Plus loin des vignes, des vergers, un labyrinthe, des jardins plantés d'arbustes rares, des parcs spacieux, retraites de daims et de sangliers, des pavillons, un mail, conduisaient le visiteur de surprise en surprise. A l'extrémité du Parc, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le Palais de la Nation, on ne contemplait pas

sans émotion la modeste demeure dans laquelle se retira Charles-Quint après qu'il eut renoncé au trône.

Il n'existe plus rien aujourd'hui de ces constructions du passé. Un violent incendie, qui éclata la nuit du 3 au 4 février 1731, réduisit tout le palais en cendres. L'archiduchesse Marie-Élisabeth, alors gouvernante des Pays-Bas, eut à peine le temps de se sauver; une quantité incroyable de richesses et de curiosités, réunie à grands frais par de puissants monarques, fut anéantie. Les frais énormes qu'aurait occasionnés la reconstruction de la Cour, décidèrent son abandon, et quarante années plus tard ses ruines et les bailles disparurent. On les remplaça par la place Royale et les bâtiments qui l'entourent, construits sur les dessins de Guymard; la place était ornée jadis d'une statue de Charles de Lorraine, élevée à ce bon prince par les états de Brabant, et abattue en 1794 par les démagogues. Plusieurs souverains, et entre autres le roi des Pays-Bas Guillaume Ier, et notre roi Léopold, ont été inaugurés sur cette place, le premier en 1815, sur une estrade élevée contre la colonnade qui fermait la place au midi; le second en 1831, sur une estrade adossée à l'église de Saint-Jacques sur Caudenberg. Le Parc actuel et les rues qui l'entourent datent aussi des temps qui ont vu la construction de la place.

A peu de distance de la place Royale, à l'extrémité de la rue de la Régence, qui passe sur une autre rue au moyen d'un pont dit le Pont-de-Fer, est la place du Petit-Sablon, peu régulière, mais embellie par l'église gothique de Notre-Dame des Victoires, dite du Sablon, et par le magnifique hôtel d'Arenberg. Tout ce quartier était au siècle dernier la demeure préférée de la haute aristocratie. On y voyait

LA GRANDE PLACE A BRUXELLES.

les hôtels des princes de Bournonville, de la Tour-Taxis, des marquis de Wemmel, des Chasteler, de plusieurs autres personnes du plus haut rang. On y remarque encore l'hôtel de Mérode, dont les jardins occupent une étendue immense. Le Grand-Sablon, séparé seulement de la petite place du même nom par l'église et quelques maisons avoisinantes, est d'une grande étendue. On y remarque la belle fontaine dont lord Bruce, comte d'Ailesbury, ordonna la construction en 1740, en mémoire des heureuses années qu'il avait passées à Bruxelles. Elle fut élevée en 1751, et on la surmonta d'une statue de Minerve tenant le buste de Marie-Thérèse en médaillon, sculptée par Bergé.

Le Marché ou Grand'Place, antique forum d'une commune agitée, théâtre de tant d'événements curieux, est remarquable par l'architecture des bâtiments qui l'entourent et dont les ornements variés forment un ensemble admirable. Ici est l'Hôtel de Ville avec ses vastes corps de logis, son admirable flèche découpée à jour, ses tourelles festonnées; en face, la maison du Roi étale son gracieux frontispice, dans lequel les ornements du style grec se mêlent aux ogives et aux fleurons de la période féodale; ailleurs les anciennes maisons des métiers, toutes dissemblables, montrent leurs faces surchargées d'ornements bizarres, de pilastres, de dorures. Des bas-reliefs, des inscriptions, rappellent leur ancienne destination. Toutes ces habitations ont été rebâties après le bombardement de l'an 1695. La plus belle, sans contredit, est la maison des Brasseurs, bâtie en 1752, réparée depuis peu avec le plus grand soin. La maison dite la Balance, à l'entrée de la rue de la Colline, et la maison des Bateliers, ont également

été réparées avec goût. Il serait à désirer que les propriétaires des autres maisons imitassent cet exemple ; la Grand'Place offrirait alors un coup d'œil unique.

Cette place, aujourd'hui si paisible, a vu depuis six siècles bien des émeutes et bien des révolutions. Elle a aussi toujours été le théâtre ordinaire des tournois et des exécutions. Philippe le Bon, Charles-Quint, y ont donné des fêtes brillantes ; sous Philippe II, il s'y est passé de plus tristes scènes. C'est là que les comtes d'Egmont et de Hornes ont perdu la vie sur l'échafaud, le 5 juin 1568 ; là quelques années plus tard, en 1579, ont lutté la garnison de Bruxelles, aidée par les bourgeois calvinistes, et les troupes du jeune comte d'Egmont, qui voulut en vain rétablir dans la ville la domination espagnole. Là est encore tombé en 1719 le vieux doyen Agneessens, qui défendit avec tant de courage et d'obstination les libertés des corps de métier, coupable peut-être, mais certainement animé de bonnes intentions ; arrêté par surprise et condamné à mort, il rappela à ses juges qu'il est un tribunal suprême devant lequel ils devaient un jour comparaître, et il monta à l'échafaud avec fermeté. Les annales locales pourraient en quelque sorte se résumer dans l'histoire de la place, ou dans celle de la maison communale qui en est le plus bel ornement. A toutes les époques, c'est là qu'a fermenté la fureur populaire.

Citons encore au nombre des belles places de Bruxelles le Nouveau Marché aux Grains ; la place de la Monnaie, entourée du Théâtre, de la Bourse, de la Monnaie et des plus beaux cafés de la capitale ; enfin la place de Saint-Michel, dite aujourd'hui des Martyrs ; au milieu de cette dernière, qui date de 1775, on admire le beau

PLACE DES MARTYRS, A BRUXELLES.

PALAIS DU ROI A BRUXELLES.

monument construit en l'honneur des braves tués dans les combats de 1830. Entre deux jardins se trouve un bas-fond en maçonnerie, entouré d'une galerie dans laquelle sont inscrits sur des tables de marbre noir les noms des victimes ; du centre du bas-fond s'élève un large piédestal en pierres bleues, surmonté de la statue en marbre de la Belgique par Geefs. Quatre anges occupent les angles du piédestal, et des bas-reliefs doivent en garnir les faces.

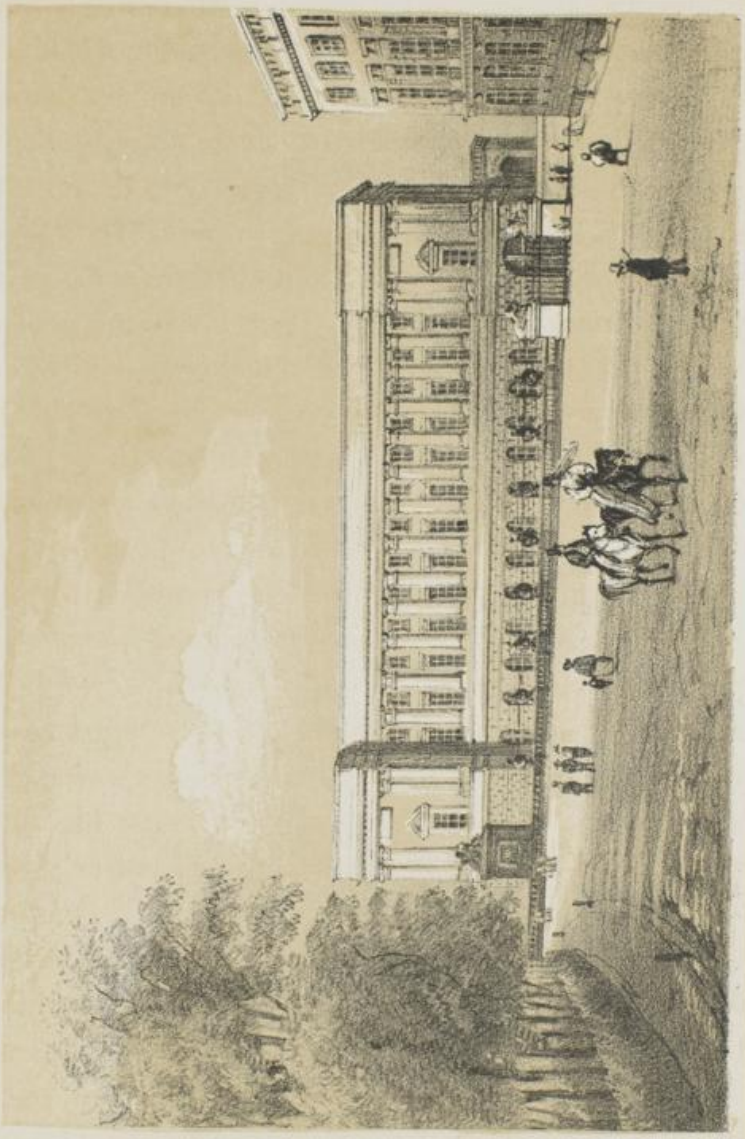
La plus belle rue de Bruxelles, et sans contredit de la Belgique, est la rue Royale, qui se prolonge depuis la place du même nom jusqu'à la place de la Reine, faubourg de Schaerbeek; son étendue est de plus de 1,600 mètres, environ un tiers de lieue. Les rues Neuve, du Marché aux Herbes, de la Madelaine, de la Régence, de Laeken, sont aussi remarquables par leur beauté ou l'animation qui y règne.

Le Palais du roi est bâti dans un style très-simple. Sa façade, élevée sur les dessins de MM. Henri et Suys, est ornée d'un avant-corps ouvert et soutenant six colonnes corinthiennes d'une seule pièce et pesant chacune trente milliers. Les deux ailes, qui étaient auparavant séparées par une impasse, remontent au temps de Joseph II et servaient alors de demeure au ministre d'Autriche et au commandant des troupes ; la première, devenue résidence royale depuis 1815, est meublée avec le plus grand luxe. On y remarque un grand nombre des meilleures productions de nos artistes, que le roi protége avec sollicitude. Derrière le Palais s'étend un jardin peu vaste; sur les côtés règne un mur avec balustrade, que terminent d'une part l'hôtel du marquis d'Assche, de l'autre, l'hôtel de Belle-Vue. Les équipages et les chevaux de la cour se

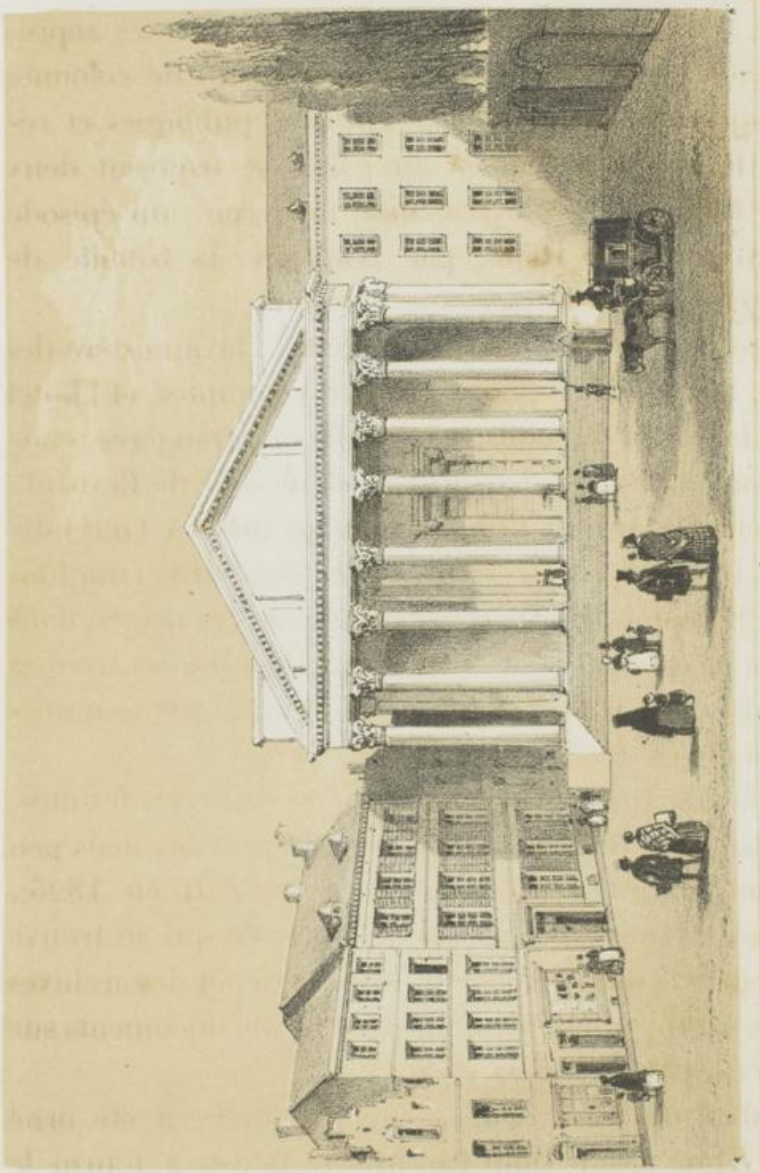
placent dans un vieux bâtiment, rue de Namur, servant à cet usage depuis le XIVe siècle.

Près de la résidence royale, sur une des faces de la place des Palais, on voit l'ancienne demeure du prince d'Orange, construite en 1823 sur les plans de M. Vanderstraeten père, et décorée à l'intérieur sur les dessins de M. Suys. Elle offre l'aspect d'un vaste pavillon italien. Les vestibules, les deux grands escaliers, ornés de rampes en bronze, et les appartements, veufs aujourd'hui des belles toiles qui les décoraient, et qui ont été transportées depuis quelques années en Hollande, tout est d'une perfection rare. Rien de plus coquet que la salle de bal, lambrissée en marbre blanc de Carrare et recevant le jour du haut. L'ameublement de ce palais était évalué vingt millions. Les écuries sont aujourd'hui transformées en un bazar. Cette charmante habitation, bâtie aux frais du pays pour le prince d'Orange, aujourd'hui Guillaume II, roi de Hollande, vient d'être cédée par ce prince au gouvernement belge.

Le palais de la Nation ou des chambres législatives occupe le centre de la rue de la Loi, vis-à-vis le palais du souverain. Bâti aux frais de la ville par l'architecte Guymard pendant les années 1779 à 1783, il servit d'abord aux séances du conseil de Brabant; pendant la domination française, les tribunaux y tinrent leurs séances; en 1817, on destina cet édifice aux réunions des deux chambres des États Généraux, qui s'y installèrent le 18 octobre 1818. Les travaux, exécutés sous la direction de l'architecte Vanderstraeten, furent en partie recommencés après l'incendie du 29 décembre 1820. La façade du palais est décorée de huit colonnes cannelées supportant un fronton trian-



ANCIEN PALAIS DU PRINCE D'ORANGE, À BRUXELLES



gulaire dont le bas-relief représente la Justice ; celui-ci a été sculpté en 1782 par Godecharles. De vastes escaliers en marbre rouge de Beaumont conduisent aux salles de réunion des deux branches de la législature. Celle du sénat est très-simple ; celle de la chambre des représentants est ornée d'un rang semi-circulaire de colonnes entre lesquelles sont placées les tribunes publiques et réservées. Dans les vestibules du palais se trouvent deux grandes toiles de l'école flamande moderne : un épisode de la révolution de 1830, par Wappers ; la bataille de Woeringen, par De Keyser.

Près de ce monument sont d'un côté : le ministère des finances, bâti en 1778 pour la cour des comptes, et l'hôtel Engler ; de l'autre, le ministère des affaires étrangères, construit pour servir de demeure au chancelier de Brabant, occupé ensuite par le prince d'Orange jusqu'à l'incendie de 1820 ; le ministère de l'intérieur, ancien hôtel Torrington, brûlé le 26 septembre 1830 par les volontaires belges, dans le but de chasser du palais des États Généraux les troupes hollandaises. La maison du coin est occupée par le ministère de la guerre.

Le Palais de Justice, anciennement couvent des Jésuites, puis collége Thérésien, est un bâtiment vaste, mais peu intéressant. Il est orné d'un péristyle, bâti en 1823, imitation du temple d'Agrippa à Rome. Ce qui se trouve de plus curieux dans ses locaux, c'est le dépôt des archives générales du royaume, mine inépuisable de documents sur l'histoire du pays.

Le Palais de l'Université, rue des Sols, a été orné en 1760 d'une façade dont l'architecte Dewez a fourni le plan. Ce bâtiment formait anciennement la demeure du

cardinal Granvelle, ainsi que l'école primaire, qui y est attenante et dont la construction, dirigée par l'architecte Van Noye, remonte au XVIe siècle. L'hôtel Granvelle a appartenu au président Roose, et c'est là, dit-on, que Jansénius a composé une partie de ses ouvrages; plus tard il passa à la famille Coloma et fut acheté au siècle dernier pour servir aux réunions des conseils privé et des finances. Un grand nombre d'institutions diverses ont successivement occupé ces locaux, dans lesquels on a installé en 1842 l'université libre. L'école primaire, dont l'architecture est remarquable, a subi des vicissitudes semblables. Elle a été en partie dévorée par les flammes le 12 août 1823.

L'Hôtel de Ville est l'édifice qui présente le plus d'intérêt sous le double rapport de l'art et des souvenirs historiques. Le bâtiment, formé de quatre ailes, entoure une cour ornée de deux fontaines dues à Plumiers et à Kinders. Sa partie postérieure ne remonte pas au delà des nées 1706 à 1715, mais la partie antérieure a été commencée en 1401. Au-dessus du portail s'élève à la hauteur de 350 pieds une tour, modèle de hardiesse et de légèreté, surmontée de la statue colossale de saint Michel, haute de quinze pieds. Cette tour, dont le portail est orné de voussures, de dais, de statuettes, est carrée jusqu'au niveau du toit des bâtiments latéraux. La partie supérieure, de forme octogone, consiste en trois étages surmontés d'une pyramide. Trois rangées de fenêtres à jour, trois galeries ornées de balustrades, des clochetons placés à tous les angles, enfin une flèche de pierre dont le couronnement supporte la statue du patron de la ville, œuvre de Martin Van Rhode et placée en 1454, sont les principaux ornements de cette construction, en apparence si frêle, en

réalité si solide. On prétend que l'architecte de la tour, Jean Van Ruysbroeck, se pendit après l'achèvement de son ouvrage, parce qu'il ne l'avait pas placée au milieu de la façade. C'est là un conte inventé après coup.

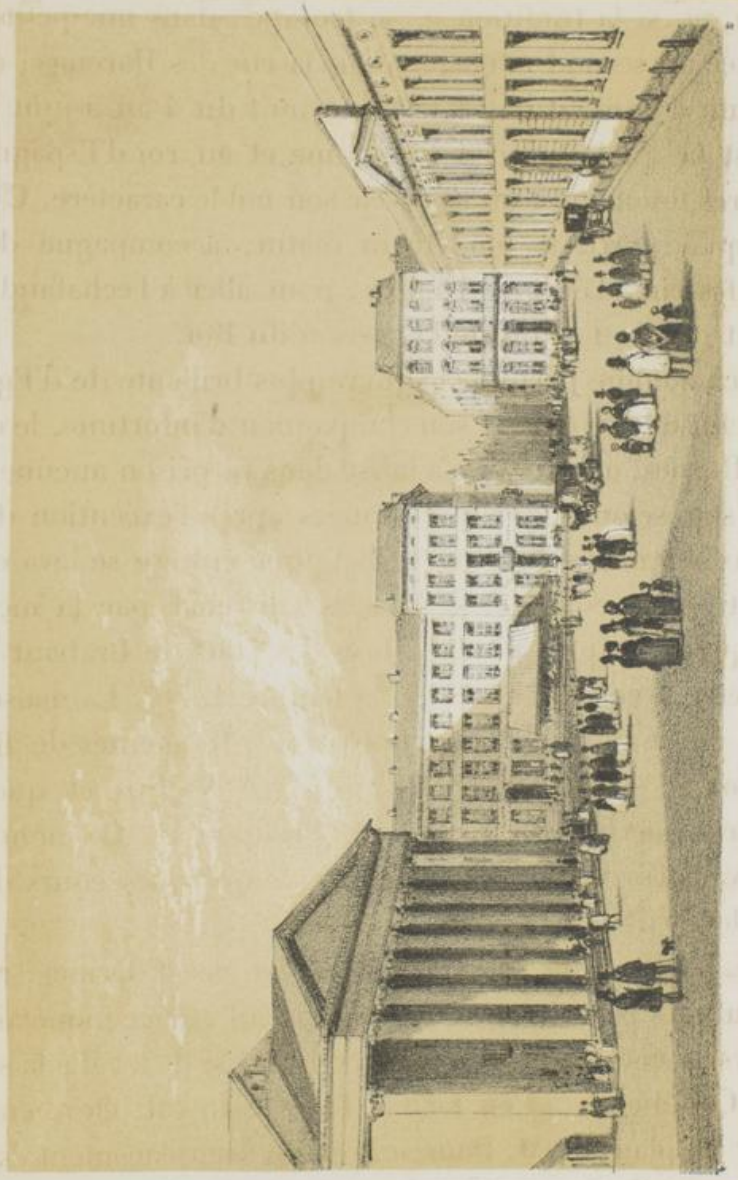
L'intérieur de la maison commune est très-vaste. L'ancienne salle du magistrat, dite la salle du Trône, est remarquable par son étendue et son ornementation. Celle dite du Christ intéresse par les souvenirs de son passé. C'est là que se réunissaient les neuf nations de Bruxelles, composées des gens des métiers. Le consentement de ces corporations redoutables, indispensable pour le vote des aides demandées par le gouvernement, fut souvent refusé, et bien des fois on vit dans cette salle les métiers rester en permanence et refuser de se séparer, avant qu'on eût satisfait à leurs réclamations. Les salons occupés autrefois par les états de Brabant sont meublés avec magnificence. On y arrive par une galerie dans laquelle on voit une suite de portraits en pied d'anciens souverains. La salle principale, dans laquelle délibéraient autrefois les états et où se réunit aujourd'hui le conseil communal, est ornée de glaces, de dorures et de tapisseries de haute-lisse, exécutées par Leyniers sur les dessins de Janssens. Ce dernier a peint le plafond, qui passe pour son chef-d'œuvre et qui représente *l'Assemblée des Dieux*. Dans d'autres appartements contigus, les tapisseries représentent la vie de Clovis.

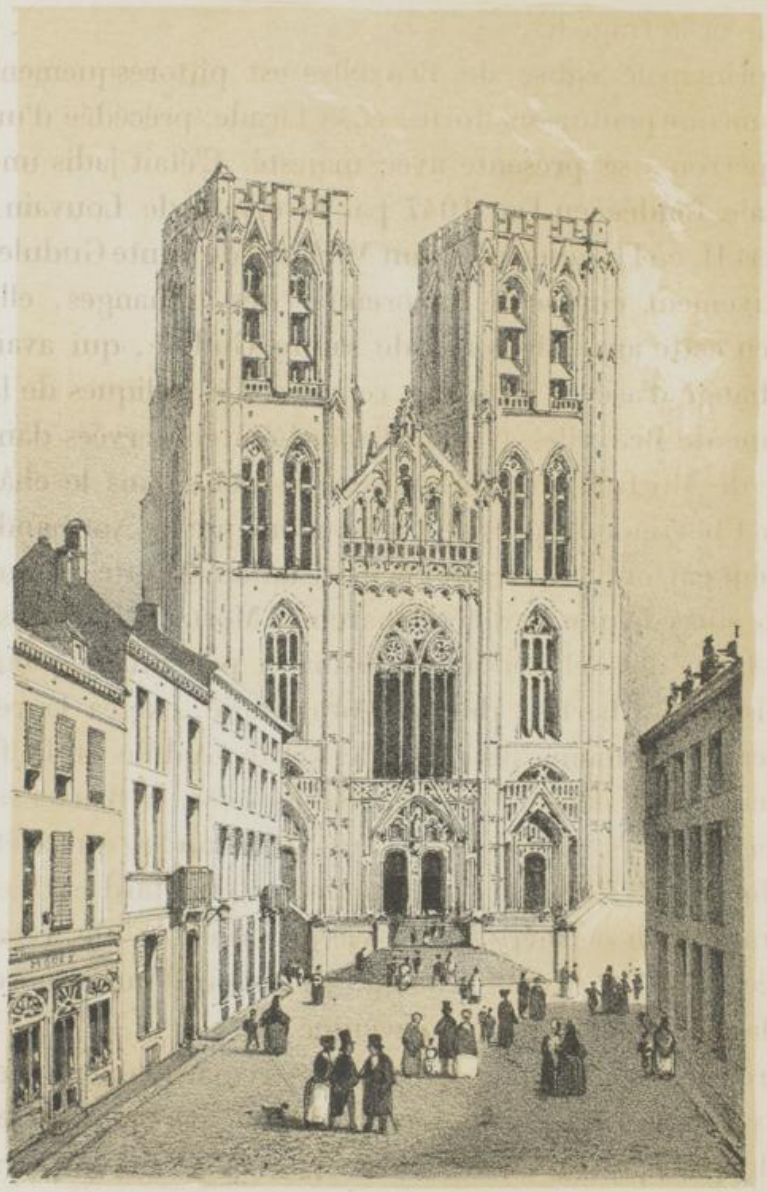
En face de l'Hôtel de Ville est la maison dite au Pain ou du Roi, construite de 1515 à 1525, dans un style moitié gothique et moitié renaissance, d'après le plan donné par Antoine Keldermans, architecte du roi Charles, depuis Charles-Quint. Sa façade est ornée d'une statue de la Vierge, placée en 1625 par l'infante Isabelle. Ce beau bâtiment

dont les vastes salles sont occupées aujourd'hui par la société de la Loyauté, a été restauré avec le plus grand soin en 1841. C'est dans un des appartements de cet édifice, et, si la tradition ne se trompe, dans une petite salle située au second étage et dans la rue des Harengs, que le comte d'Egmont passa la triste nuit du 4 au 5 juin 1568. C'est là qu'il écrivit à sa femme et au roi d'Espagne ces lettres touchantes où se révèle son noble caractère. C'est de là qu'il partit le lendemain matin, accompagné de son confesseur, l'évêque d'Ypres, pour aller à l'échafaud, qui était placé en avant de la maison du Roi.

Ici, comme partout, la gloire plus brillante de d'Egmont a éclipsé le renom de son compagnon d'infortune, le comte de Hornes, et celui-ci n'a laissé dans sa prison aucune trace de son séjour. Quelques années après l'exécution de ces deux seigneurs, lorsque la Belgique entière se leva contre les troupes espagnoles, laissées sans chef par la mort de Requesens, quelques membres des états de Brabant firent arrêter le conseil d'État (4 septembre 1576). La maison du Roi reçut alors des hôtes nouveaux : les comtes de Berlaimont et de Mansfeld, le président Viglius et quelques autres serviteurs dévoués de Philippe II. Ce monument servait d'ordinaire aux réunions de quelques cours domaniales et de quelques corporations.

L'Hôtel de la Monnaie, bâti au siècle dernier, reconstruit en partie en 1821, est le seul atelier monétaire du pays. A côté est la Bourse, servant aussi de local à la société de Commerce, et en face le Théâtre-Royal, élevé en 1817 sur les plans de M. Damesme et sur l'emplacement de l'ancienne salle de spectacle, qui datait de 1700. Ce bâtiment, isolé de toutes parts, est orné d'un avant-corps soutenu par





ÉGLISE DE ST MICHEL ET GUDULE, A BRUXELLES.

huit colonnes ioniques, surmonté d'un fronton inachevé ; au pourtour règne une galerie. La construction du Théâtre a coûté un million et demi. On y joue l'opéra, le ballet, la comédie et la tragédie.

La principale église de Bruxelles est pittoresquement assise sur une pente assez forte, et sa façade, précédée d'un vaste perron, se présente avec majesté. C'était jadis une collégiale fondée en l'an 1047 par le comte de Louvain, Lambert II, en l'honneur de saint Michel et de sainte Gudule. Primitivement consacrée au premier des archanges, elle reçut en cette année le corps de sainte Gudule, qui avait déjà changé d'asile à plusieurs reprises. Les reliques de la patronne de Bruxelles avaient d'abord été conservées dans l'église de Mortzel près d'Alost; on les cacha dans le château de Chevremont, près de Liége, alors que les Normands portaient partout la terreur et la dévastation. A cette époque funeste succéda une complète anarchie. Mortzel, son église et les biens de celle-ci furent usurpés par un seigneur du voisinage. Charles, duc de Lotharingie, exigea la remise entre ses mains du corps de sainte Gudule et le fit déposer en 976 dans l'église de Saint-Géry, à Bruxelles, qui servait alors de chapelle à son château et qui a été démolie en 1799. Soixante et dix années plus tard eut lieu une translation dernière, et la vierge, dont la vie s'était écoulée dans un obscur village, est aujourd'hui honorée dans la principale église du royaume.

L'architecture de la basilique est remarquable, bien qu'il y ait mélange de différents styles, parce qu'on est resté longtemps à la bâtir. On en posa la première pierre en 1135. Le chœur et la croisée, d'une grande beauté, datent du XIIIe siècle; les tours et la grande nef, du XIVe; les

bas côtés, du XVe. En outre, la grande chapelle du Saint-Sacrement, à gauche du chœur, élevée en mémoire des hosties miraculeuses poignardées par les Juifs en 1369 et conservées depuis cette époque dans l'église de Sainte-Gudule, date des années 1535 à 1539. Celle qui est dédiée à Notre-Dame de la Délivrance, à droite du chœur, a été bâtie de 1649 à 1653, et la chapelle de Sainte-Marie-Madelaine, à l'extrémité de l'église, en 1665. La façade de Sainte-Gudule est ornée de deux tours carrées ; sa grande nef est d'une hardiesse rare. Il est à regretter qu'un très-grand nombre de tableaux, jadis placés dans toutes ses parties, aient disparu par suite des spoliations commises à la fin du siècle dernier. Toutefois de beaux vitraux, des tombes somptueuses, des sculptures, dédommagent de ces pertes l'amateur des beaux-arts.

Dans le grand chœur sont enterrés Jean II, duc de Brabant, mort en 1312, et sa femme Marguerite d'York ; Antoine de Bourgogne, fils de Philippe le Bon, mort jeune en 1431 ; l'archiduc Ernest d'Autriche, gouverneur général des Pays-Bas. Deux mausolées, élevés par ordre de l'archiduc Albert, rappellent la mémoire de ces princes : d'un côté, un lion d'airain doré, pesant six milliers et exécuté par Jérôme de Montfort en 1610 ; de l'autre, la statue couchée de l'archiduc, en costume de guerre. Catherine de France, fiancée de Charles le Téméraire, Joachim, premier-né de Louis XI, roi de France, Jean de Bourgogne, évêque de Cambrai, mort en 1480, et le premier enfant du roi et de la reine, ont aussi été ensevelis dans le chœur de Sainte-Gudule. Au-dessus du maître-autel, qui, rare exemple de bon goût, laisse pénétrer le regard jusqu'à l'extrémité de l'église, sont quatre beaux vitraux peints,

ÉGLISE DE Ste GUDULE À BRUXELLES.

INTERIEUR DE Ste GUDULE.

représentant Maximilien d'Autriche et Marie de Bourgogne, Philippe le Bel et Jeanne de Castille, Charles-Quint et son frère Ferdinand, Philippe II et sa première femme.

Dans le pourtour du chœur on a placé en 1842 quatre vitraux exécutés par M. Capronnier sur les dessins de M. Navez. Ils représentent des épisodes du Nouveau Testament.

La chapelle du Saint-Sacrement est ornée de cinq immenses fenêtres peintes, dont les dessins sont de Coxie et Bernard Van Orley et la peinture de Jean Ack d'Anvers. Elles ont été données par Charles-Quint et sa femme Isabelle, Ferdinand, roi des Romains, et sa femme Anne, François Ier, roi de France, et Éléonore d'Autriche, Marie de Hongrie, Jean, roi de Portugal, et Catherine, sa femme. Ces grandes compositions, placées en 1546 et 1547, offrent au bas le portrait des donateurs et plus haut des scènes de l'histoire des hosties miraculeuses. Trois tombes fastueuses, sépultures d'hommes d'état du XVIIe siècle, règnent le long du mur ; une autre, celle du savant Corselius, fait face à l'autel. Près de l'autel, une grande pierre recouvre le caveau où sont ensevelis les archiducs Albert et Isabelle, ainsi que Charles de Lorraine. Nulle inscription ne rappelle la mémoire de ces princes, qui ont laissé tant de souvenirs dans le pays.

La chapelle de Notre-Dame de la Délivrance est aussi ornée de vitraux exécutés par Jean de la Bar d'Anvers, sur les dessins de Théodore Van Thulden. Ils offrent des épisodes de la vie de la Vierge et au bas les portraits de l'empereur Ferdinand III, de son fils Léopold Ier, des archiducs Albert et Isabelle et de l'archiduc Léopold. Quelques paysages d'Artois, Achterschelling, Van Heil et Coppens

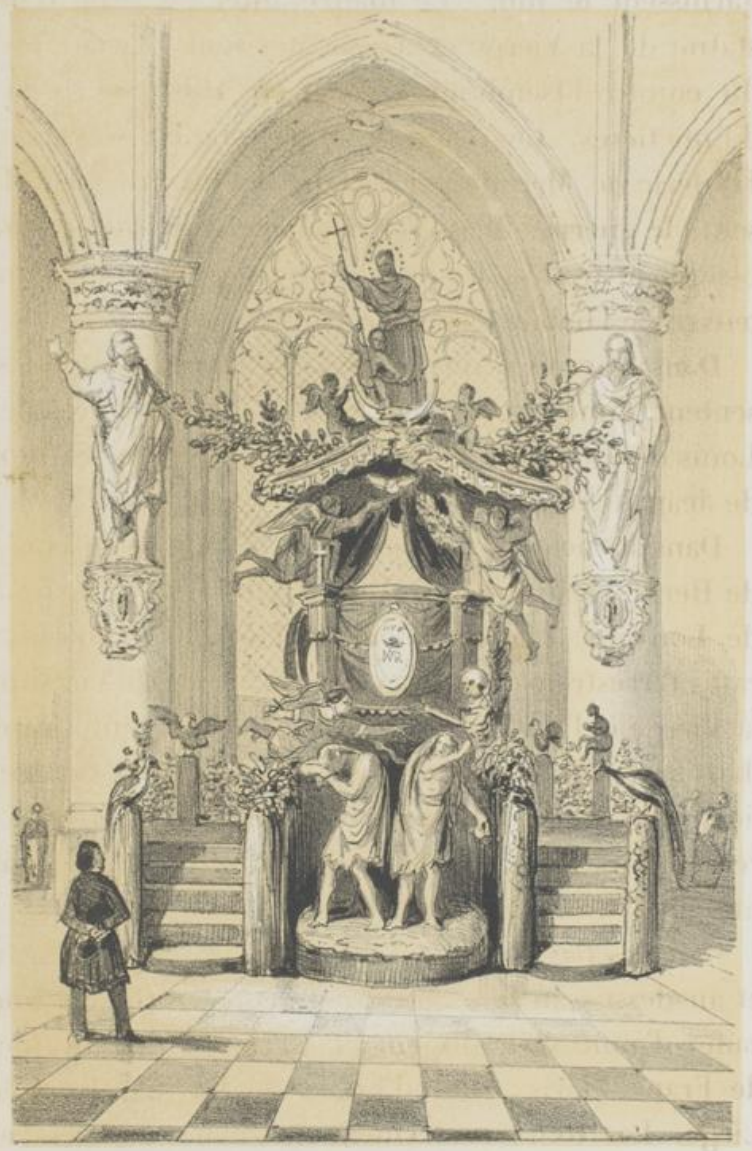
garnissent le mur. Le maître-autel est orné d'une belle statue de la Vierge et à ses côtés sont placées les tombes du comte d'Isembourg, mort en 1664, et de la famille d'Ennetières. Le magnifique cénotaphe élevé au comte Frédéric de Mérode par sa famille, lui fait face. Il représente le guerrier blessé et regardant fuir les ennemis. Une belle balustrade à dessins gothiques protége ce monument, œuvre de l'habile ciseau de Guillaume Geefs.

Dans la croisée de l'église, les fenêtres latérales représentent, l'une l'empereur Charles-Quint et sa femme, l'autre Louis de Hongrie et sa femme Marie. On les croit aussi de Jean Ack.

Dans la nef est placée une belle chaire en bois, travail de Henri Verbruggen qui la fit en 1699 pour les Jésuites de Louvain. Elle représente Adam et Ève chassés du paradis terrestre par un ange, et l'arbre de la Vie supportant la Vierge et l'Enfant Jésus. L'escalier est entouré de haies dans lesquelles se jouent différents animaux. Contre les piliers sont douze statues colossales des apôtres. Les plus remarquables sont celles des saints Barthélemi, Paul, Thomas et Mathias, par Duquesnoy.

Dans les bas côtés sont quelques beaux confessionnaux, et au-dessus du jubé gothique, construit il y a une quinzaine d'années, le Jugement Dernier, magnifique vitrail de Franc Floris, don d'Érard de La Marck, évêque de Liége. Les tours renferment une belle sonnerie et entre autres la cloche dite Sauveur, pesant 14 milliers.

L'église de Saint-Jacques sur Caudenberg ou Froid-Mont, d'un style moderne et simple, mais de bon goût, était jadis annexée à une congrégation de religieux de l'ordre de Saint-Augustin, dont le prévôt était chapelain



LA CHAIRE DE STE GUDULE A BRUXELLES.

perpétuel du palais. Godefroid Ier et Henri Ier, ducs de Brabant, furent les principaux bienfaiteurs de ce couvent, qui fut érigé en abbaye en 1731, et dans lequel les Bollandistes ont travaillé à la continuation de leur grand ouvrage, pendant le règne de Joseph II. La façade de l'église, qui s'élève au sommet de la ville, est composée d'un portique élevé de 15 marches au-dessus du niveau du sol de la place Royale, et formé de six colonnes corinthiennes surmontées d'un fronton triangulaire et d'une petite tour en forme de dôme. Ce bel édifice a été commencé en 1776 et continué en 1785, d'après les plans de Guymard. Il a servi de temple de la Raison du temps de la république française. L'intérieur, formé d'une seule abside, ne contient aucun objet d'art, sauf les décors du maître autel qui sont de Godecharles ; sous le péristyle se trouvent les statues de Moïse, par Olivier, et de David, par Janssens.

A l'extrémité de la rue de la Régence, on voit l'église consacrée à Notre-Dame-des-Victoires. L'opinion commune en attribue la fondation au duc Jean Ier, vainqueur à Woeringen, mais par erreur, car ce fut seulement en 1304 que le terrain occupé par l'église fut cédé par l'hôpital Saint-Jean au Serment des arbalétriers, et l'édifice actuel ne date que des XVe et XVIe siècles. On y vénère une statue miraculeuse de la Vierge, apportée d'Anvers à Bruxelles en 1348 par une pauvre femme nommée Béatrix Soetkens. La procession qui a lieu le dimanche avant la Pentecôte était autrefois une cérémonie communale. Toutes les autorités de la ville, les corporations, les Serments d'arbalétriers, d'archers, d'arquebusiers, y assistaient et formaient une cavalcade appelée l'Ommegang et accompagnée de chars figurant des épisodes de l'Ancien et

du Nouveau-Testament, de représentations d'animaux, de géants. Une société particulière promène encore parfois ces derniers.

Le Sablon est l'église de Bruxelles la plus riche en objets d'art et surtout en statues; il s'en trouve une à chaque pilier de la nef et des bas côtés. Dans le bas côté de droite on remarque le beau mausolée de Flaminio Garnier, secrétaire du conseil privé, orné de plusieurs bas-reliefs représentant des scènes de la vie de la Vierge. Aux côtés du chœur sont deux chapelles bâties par les princes de la Tour-Taxis. La première, éclairée par le haut, contient le mausolée de cette famille, en marbre noir et blanc, orné d'emblèmes allégoriques sculptés par Van Beveren. Sur l'autel est une statue de sainte Ursule, œuvre de Duquesnoy, et dans quatre niches, des statues dont la plus belle est la Charité, par Grupello. La chapelle de Saint-Marcou, moins riche, est remarquable par les incrustations qui couvrent ses murs. Dans la sacristie sont huit tableaux gothiques attribués à Van Eyck. On y conserve aussi les restes de Jean-Baptiste Rousseau, mort à Bruxelles en 1741 et enterré jadis dans l'église des Carmes déchaussés. Une curiosité de cette église que nous allions oublier est l'homme en fer, qui, placé sur un pilier en face du chœur, frappe les heures sur une petite cloche. On ne trouve pas d'ordinaire dans la Belgique flamande de ces jaquemarts, assez communs en France. Le premier de ces pays les a depuis longtemps remplacés par des carillons.

A peu de distance est l'église des Saints Jean et Étienne, ci-devant des Minimes, temple commencé en 1700, achevé en 1715. La façade n'a reçu qu'une des deux tours qui devaient la surmonter, mais l'intérieur, imitation en petit

INTÉRIEUR DE N D DES VICTOIRES DU SABLON

de Saint-Pierre à Rome, est extrêmement gracieux. En hors-d'œuvre, à droite, est la chapelle de Notre-Dame de Lorette, bâtie en 1621 sur le modèle de l'église de Lorette en Italie. Le couvent, transformé en hôpital militaire par Joseph II, occupé par un atelier de charité pendant les treize premières années du XIXe siècle, ensuite régie du tabac, puis imprimerie lithographique, est redevenu l'infirmerie des casernes de la capitale.

Un singularité de la ville de Bruxelles, c'est qu'il est un de ses quartiers, celui du Sablon et des Minimes, où le peuple parle un patois français, appelé des Marolles, parce qu'en cet endroit il y avait jadis un couvent de religieuses de ce nom. Dans le reste de la ville et dans les villages à trois lieues aux alentours, le langage ordinaire est le flamand, bien que le français soit parlé dans la classe aisée et que son usage se répande de plus en plus par l'établissement à Bruxelles d'un grand nombre d'étrangers ou de Belges des provinces méridionales. Le patois des Marolles, qui n'est pas connu en dehors d'un rayon très-restreint, doit son origine aux ouvriers wallons qui venaient et qui viennent encore travailler à Bruxelles, et qui habitent de préférence de ce côté. Il est fortement mélangé de flamand.

Notre-Dame-de-la-Chapelle, ancienne prévôté de bénédictins fondée en 1131 par Godefroid, duc de Lotharingie, est une basilique gothique, dont la partie postérieure date du XIIe siècle et la partie antérieure du XVe. Elle a un peu souffert du bombardement de 1695, et c'est alors qu'un tableau de Rubens, l'Assomption, qui ornait le maître autel, a été remplacé par une copie. Dans la grande chapelle adjacente, dédiée au Saint-Sacrement et bâtie en 1654, on remarque un mausolée de la famille Spinola, par Plu-

miers, quelques paysages d'Achterschelling et Artois, et le monument élevé par les comtes de Mérode et de Beaufort au doyen Agneessens, décapité en 1719 pour avoir défendu avec trop d'ardeur les libertés de la ville. Contre le pilier qui supporte ce monument, mais vers le croisillon, on voit le tombeau du duc de Croy, Charles-Alexandre, orné de son buste. Dans la grande nef est une belle chaire représentant Élie dans le désert, et sculptée par Plumiers. Contre les piliers sont les statues des apôtres, parmi lesquelles on remarque saint Pierre, par Duquesnoy, saint Mathieu et saint Jacques par Fay d'Herbe. Dans les bas côtés, un des chefs-d'œuvre de Crayer, Jésus-Christ apparaissant à la Madelaine, attire les regards par son beau coloris. Près du grand portail est le cénotaphe consacré au peintre Lens, le restaurateur de la peinture en Belgique ; c'est le dernier ouvrage du sculpteur Godecharles.

Le quartier de la Chapelle était autrefois peuplé de tisserands et de foulons. La fabrication du drap était florissante à Bruxelles aux XIIIe et XIVe siècles, quand les Anglais n'avaient pas encore appris à travailler la laine excellente que leur pays fournissait en abondance. Les étoffes fabriquées dans cette ville étaient de la meilleure qualité, et elle s'était acquis aussi une haute réputation pour la teinture en rouge écarlate. La multitude d'ouvriers qui peuplaient cette partie de la ville s'insurgea en 1360 ; après un long combat devant la Steenporte, porte de l'ancienne enceinte démolie en 1760, elle fut attaquée en flanc, mise en déroute et forcée de fuir en laissant sur le terrain un grand nombre de morts. Un autre désastre vint la frapper en 1405. Un incendie dévora une partie de l'église de la Chapelle et détruisit 1400 métiers de tisserands et 2,000 maisons. Dans les années qui

ÉGLISE DE LA CHAPELLE, A BRUXELLES

BASSIN DE Ste CATHERINE, A BRUXELLES.

suivirent, la draperie belge ne fit que décliner, à mesure que la concurrence étrangère prenait de l'extension.

Notre-Dame-de-Bon-Secours, jadis chapelle de l'hôpital Saint-Jacques, est remarquable par le beau dôme qui la couronne. Elle a été rebâtie de 1664 à 1694 sur les plans de Jean Cortvriend.

Sainte-Catherine, que surmonte une assez jolie tour, renferme un beau Crayer : sa patronne reçue dans le ciel, et le Christ au tombeau, par Otto Venius. On y voit aussi deux mausolées sculptés par Godecharles, en mémoire de deux peintres morts tous les deux en Italie, à la fleur de leur âge : Delvaux, mort à Bologne en 1817, et Jacobs, mort à Milan en 1812. C'est dans cette église, autrefois chapelle écartée, que des Juifs enlevèrent plusieurs hosties qu'ils percèrent ensuite à coups de couteau et dont il jaillit miraculeusement du sang. Les sacriléges, dénoncés par une femme de leur race, convertie depuis peu au catholicisme, furent brûlés le jour de l'Ascension 1370. Les hosties sont depuis cette époque conservées à Sainte-Gudule.

L'église du Béguinage, commencée en 1657, est ornée d'un beau frontispice. Le maître autel est surmonté d'une statue colossale de saint Jean-Baptiste. On y voit plusieurs tableaux de Van Loon et de Crayer.

Les Béguinages, qu'on retrouve encore aujourd'hui dans la plupart de nos villes, sont des institutions pour ainsi dire particulières au pays. Les femmes et les filles qui y entrent ne se lient que par de simples vœux et peuvent rentrer dans le monde. Pendant la féodalité, ces retraites spécialement protégées étaient des asiles assurés pour la veuve ou l'orpheline. La plupart étaient défendues contre toute agression par une enceinte de murailles, des portes

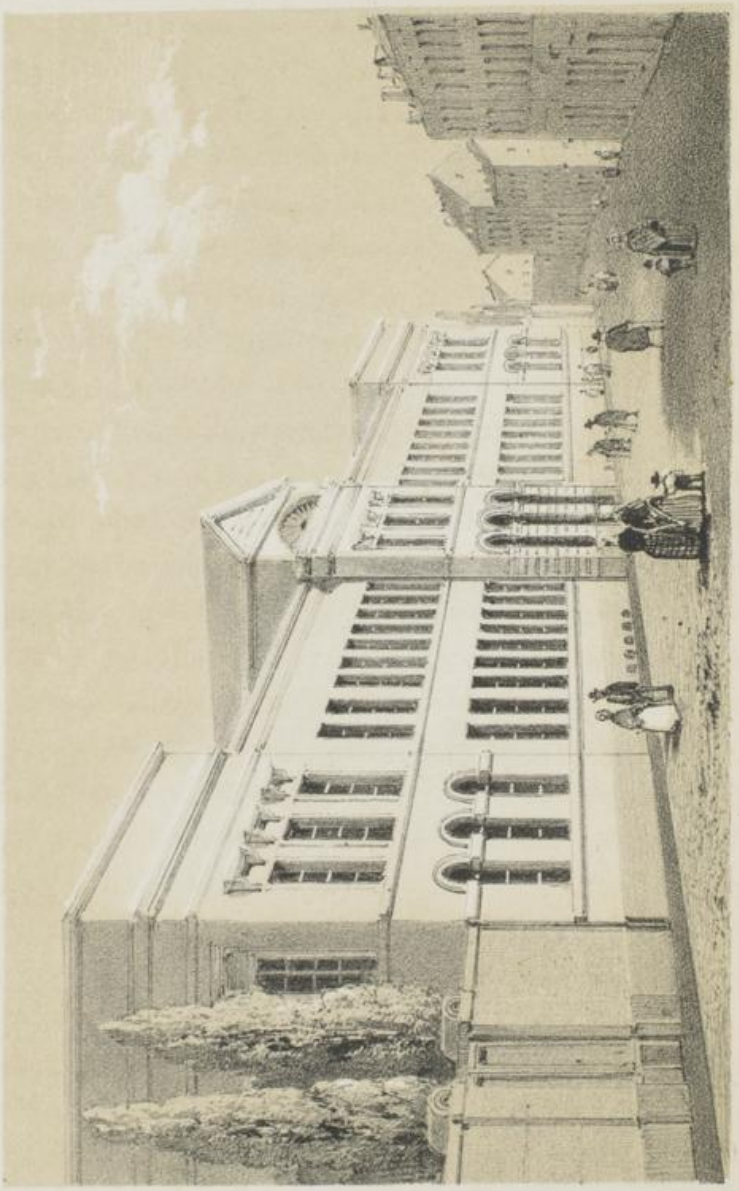
massives, de larges fossés. Un saint prêtre nommé Lambert le Bègue, et vivant à la fin du XIIe siècle, fonda à Liége la première communauté de cet ordre, qui se répandit rapidement en Belgique et en Allemagne. Le béguinage de Bruxelles a été supprimé pendant la domination française.

Saint-Nicolas, entouré de maisons, est un édifice peu intéressant. Ce qu'il renferme de mieux est une petite toile attachée au pilier faisant face à la porte latérale et représentant la Vierge et l'Enfant Jésus ; on l'attribue à Rubens. La tour qui dominait autrefois cette église, et qui servait de beffroi communal, remontait au XIIIe siècle. Endommagée par un ouragan en 1367, incendiée par le bombardement de 1695, elle s'affaissa en 1714 après l'achèvement des réparations, parce qu'on n'avait pas pris garde au mauvais état des fondements. Derrière le chœur de l'église était autrefois une fontaine dite des Trois-Pucelles, parce qu'elle offrait trois femmes nues adossées à un pilier et jetant l'eau par le sein.

Il n'y a rien de curieux dans les églises des Riches-Claires et de Finistère. La première, dont le chœur aux formes romaines et la nef remontent aux années 1665 à 1671, a été agrandie en 1833 par les soins du curé, M. Ocreman. La seconde, bâtie en 1712, a été ornée d'une tour en 1828; en 1842, on a placé sur sa façade une statue de la Vierge, en relief, supportée par deux anges.

Dans la chapelle Sainte-Anne, rue de la Montagne, on voit sur l'autel un beau groupe de Duquesnoy : sainte Anne et la Vierge.

L'église des Augustins, qui sous le règne du roi Guillaume servait d'oratoire pour le culte protestant, est aujourd'hui consacrée aux cérémonies publiques, dis-



FAÇADE DU GRAND HOSPICE, A BRUXELLES

tribution des prix aux lauréats des concours ouverts par le gouvernement, concerts, etc. Ce beau temple, dont la façade surtout est remarquable, a été commencé en 1642, sur les dessins de Coeberger. On y a placé une grande toile de M. Decaisne : les Grands Hommes de la Belgique.

Les fondations pieuses établies à Bruxelles sont en assez grand nombre; la plupart occupent de vastes locaux. Nous citerons en premier lieu les hôpitaux de Saint-Pierre et de Saint-Jean. D'abord léproserie fondée au XIIe siècle, converti ensuite en couvent de religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, l'hôpital Saint-Pierre, accru de nouveaux bâtiments, contient aujourd'hui 400 lits, et les personnes aisées y sont soignées dans un quartier à part, moyennant une rétribution. L'hôpital Saint-Jean, situé au centre de la ville et spécialement destiné aux pauvres atteints de phthisie, de pulmonie, d'hydropisie, d'ulcères, etc., ou victimes d'accidents, remonte à la fin du XIIe siècle. Son église, qui, dit-on, a été consacrée en 1131 par le pape Innocent II, est un des plus anciens monuments de la ville; mais depuis longtemps elle est convertie en salle de malades. Cet hôpital sera bientôt transféré dans de magnifiques bâtiments élevés en face du Jardin Botanique, d'après le plan de l'architecte du conseil des hospices, M. Partoes, qui a également dirigé la construction des trois édifices dont nous allons parler.

Sur l'emplacement d'une partie du Grand-Béguinage, à l'endroit où on ne voyait que des ruelles et des jardins, on a percé plusieurs larges rues et commencé en 1824 un bâtiment qui reçoit aujourd'hui un grand nombre de vieillards. Sur le fronton au-dessus de l'entrée, on lit : *Egenis senibus* (aux pauvres vieillards), 1828. Quelques fondations particulières ont été réunies dans le couvent des

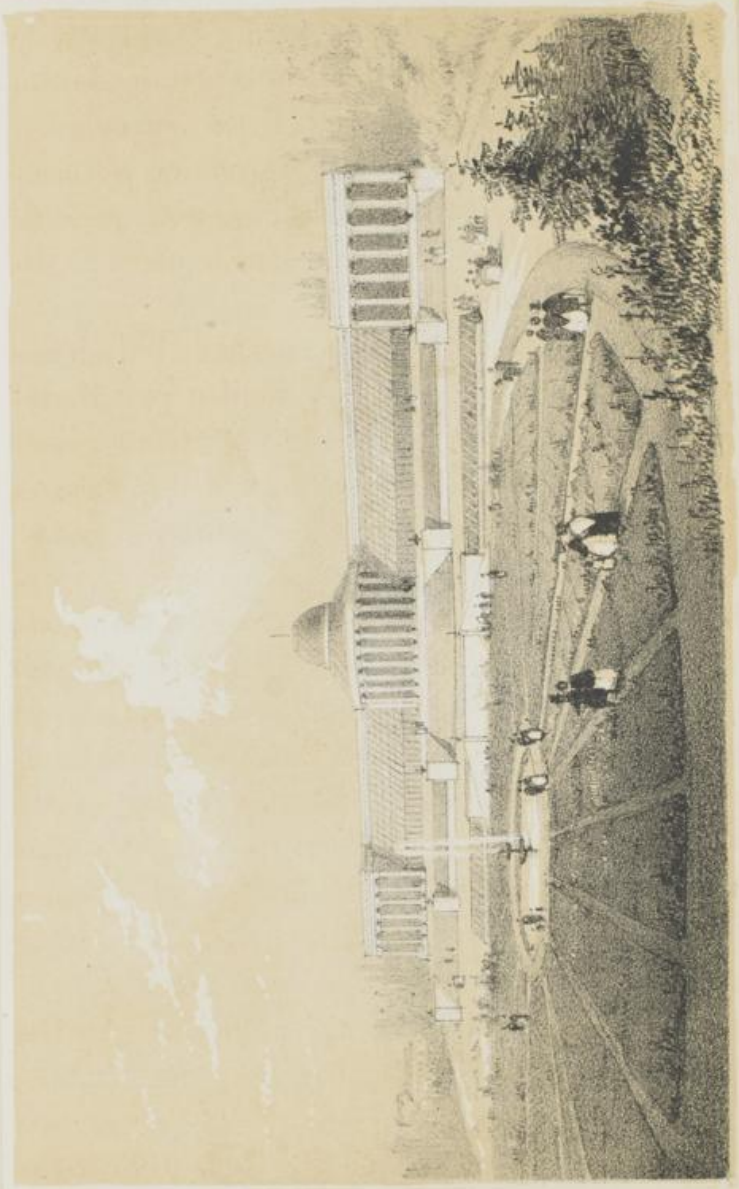
Alexiens, reconstruit avec élégance. L'hospice Pachéco, fondé en 1718 au lieu où se trouve le nouvel hôpital Saint-Jean, orne depuis quelques années le boulevard de Waterloo.

Deux hospices, d'une construction plus récente et ne se soutenant que par des cotisations particulières et des quêtes dans les fêtes publiques, reçoivent encore, l'un, celui des Ursulines, plus de 200, et l'autre, dit de Sainte-Gertrude, plus de 170 vieillards. Une ressource particulière à ce dernier consiste en collectes quotidiennes faites dans les principaux estaminets. Tous deux doivent leur fondation à un habitant nommé S'Jongers.

Il y a encore à Bruxelles un hospice pour les enfants trouvés; un autre pour les orphelines, jadis couvent des Oratoriens; un hospice de la maternité; un hôpital militaire; un hospice, rue aux Laines, fondé par la société philanthropique; un institut pour les aveugles et les sourds-muets; enfin un mont-de-piété, fondé par l'archiduc Albert et l'infante Isabelle en 1618, et le premier qui ait existé aux Pays-Bas.

Les établissements consacrés à l'instruction publique sont: l'Université, fondée en 1834 par des particuliers en opposition de l'Université catholique de Louvain, et occupant aujourd'hui une partie de l'ancien palais de Granvelle; l'Observatoire, bâti en 1827 à l'angle du boulevard entre les portes de Schaerbeck et de Louvain; l'École militaire, qui occupe les bâtiments de l'abbaye de Caudenberg; l'École vétérinaire et d'économie rurale, au faubourg de Cureghem, près la porte d'Anderlecht; l'Athénée, le collége Saint-Michel, rue des Ursulines; l'École de commerce; l'Académie royale des Beaux-Arts, dont les commencements

NOUVEL HOPITAL ST JEAN À BRUXELLES.



JARDIN BOTANIQUE A BRUXELLES

remontent à l'année 1712, et dont les locaux, situés dans les souterrains du palais de l'Industrie, contiennent une belle collection de modèles d'après l'antique; l'École royale de gravure; le Conservatoire royal de musique; le Jardin Botanique, dont les vastes serres, au centre desquelles se montre un dôme, sont situées dans une situation pittoresque, au sommet d'une hauteur qui s'abaisse avec rapidité et laisse planer le regard au-dessus du jardin, dans la direction du palais de Laeken, etc.

Entre autres sociétés savantes nous citerons : l'Académie royale des sciences et belles-lettres, fondée par Marie-Thérèse en 1769 et rétablie en 1816; l'Académie royale de médecine, fondée en 1840; la Société des sciences naturelles et médicales; le Comité de salubrité publique, etc.

De riches collections sont déposées dans les bâtiments dits de l'Ancienne Cour, commencés au milieu du XIVe siècle, pour servir d'hôtel au riche seigneur Guillaume de Duvenvoorde, agrandis vers 1500 par Engelbert de Nassau, possédés longtemps par les descendants de celui-ci, et devenus la résidence des gouverneurs généraux des Pays-Bas après l'incendie de la Cour des Ducs en 1731. C'est le prince Charles qui lui a donné son aspect actuel. La façade de l'entrée est de Folte, et la statue qui en couronne le milieu, sculptée par Delvaux, représente Marie-Thérèse. Au bas du grand escalier on remarque un Hercule, en marbre, qui passe pour le chef-d'œuvre de cet artiste. En montant l'escalier, on arrive à la bibliothèque dite de la Ville, riche en ouvrages anciens et possédant une collection précieuse d'incunables. Au fond de la cour, est l'entrée du cabinet d'histoire naturelle, de physique et de chimie, du musée

de tableaux et de la bibliothèque de manuscrits dite de Bourgogne.

Cette dernière, dont le nom indique suffisamment la provenance et qui a été considérablement augmentée lors de la suppression des monastères, et depuis quelques années par l'acquisition de plusieurs belles collections, possède des richesses inestimables. Philippe le Bon, dont la cour splendide éclipsait celle des autres souverains de son temps, et qui encourageait les lettres et les arts avec sollicitude, commença la formation dans son palais d'une librairie considérable, continuellement augmentée par les travaux des copistes et enlumineurs qu'il avait à ses gages. Son fils, Charles le Téméraire, suivit son exemple, et Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne, répara les dommages causés à la bibliothèque par la mauvaise administration de son père, toujours accablé de dettes. Un inventaire, rédigé en 1577, mentionne comme appartenant à ce dépôt 1641 volumes, parmi lesquels on comptait 958 manuscrits. Les révolutions et la négligence avaient réduit ces derniers au nombre de 527; le maréchal de Saxe, après avoir pris Bruxelles en 1746, en fit emporter un grand nombre qui ne furent restitués que plus tard, en 1770; après la seconde invasion française, une nouvelle spoliation priva la bibliothèque, qu'on avait ouverte au public en 1772, des plus beaux manuscrits; la plupart revinrent de Paris en 1815, avec une riche reliure en maroquin rouge, au chiffre de Napoléon. Les richesses précieuses amassées par nos anciens souverains ont longtemps été négligées; le gouvernement hollandais ne s'en était jamais soucié; une des premières suites de la révolution de 1830 a été la réorganisation de la Biblio-

PLACE DU MUSÉE, À BRUXELLES

thèque de Bourgogne, et le gouvernement en a fait dresser un exact et minutieux inventaire par le conservateur, M. Marchal. On admire surtout dans cette riche collection le missel du roi de Hongrie, Mathias Corvin, sur lequel plusieurs de nos souverains ont juré la joyeuse-entrée ; le psautier de Louis de Mâle, un grand nombre de copies des poëmes de chevalerie, et des chroniques précieuses pour l'histoire nationale. Une suite de portraits de souverains du pays orne la première salle de la bibliothèque ; quelques-uns sont anciens.

Dans le cabinet de tableaux, riche surtout en productions de l'école flamande, on admire plusieurs beaux Rubens : le martyre de saint Liévin, l'Assomption, le Seigneur voulant foudroyer le monde, l'Adoration des Mages, les portraits d'Albert et d'Isabelle; quelques bonnes toiles de Crayer ; des compositions de Sallaert, figurant des épisodes de l'ancienne histoire de Bruxelles, et curieuses surtout pour les costumes du temps; un grand nombre de portraits, une suite très-curieuse de peintures gothiques, parmi lesquelles il en est d'infiniment gracieuses, et d'autres où la naïveté est poussée à l'extrême; des sculptures, et entre autres une fontaine et des bas-reliefs sculptés par Grupello pour la maison des Poissonniers. Le nombre des objets d'art réunis au Musée s'élève à plus de 500. La plupart sont placés dans une vaste galerie, bâtie après un incendie qui éclata en 1826.

Dans l'ancienne chapelle du Musée, dont l'entrée actuelle est par la rue Montagne de la Cour, on voit les œuvres de feu le sculpteur Kessels, qui ont été achetées par le gouvernement. Cette chapelle remonte au XIVe siècle; elle est soutenue par trois piliers d'une grande légèreté; dans le fond

règne une tribune avec une balustrade du plus beau style. La chapelle moderne, commencée en 1770, et convertie aujourd'hui en temple protestant, est bâtie avec goût.

La partie moderne du Musée, dite Palais de l'Industrie, a été construite en 1829, au lieu où était le Jardin Botanique, autrefois jardin du palais de Nassau. On y a placé le conservatoire des arts et métiers, collection curieuse des nombreuses inventions des siècles modernes; une collection naissante d'antiquités et d'armures, et la bibliothèque royale (section des imprimés), formée en grande partie de la bibliothèque Van Hulthem et ouverte en 1839. Les trois bibliothèques, Royale, de Bourgogne et de la Ville, comprennent ensemble près de 200,000 volumes et plus de 18,000 manuscrits. Dans la collection d'antiquités, on remarque le berceau de Charles-Quint; les chevaux sur lesquels l'archiduc Albert et l'infante Isabelle ont fait leur entrée dans Bruxelles, quand ils y furent reçus comme souverains du pays; de vieux fonts baptismaux de l'église Saint-Germain à Tirlemont, datant de l'année 1149, etc. Les armures sont nombreuses et bien choisies.

Plusieurs particuliers possèdent des richesses artistiques et scientifiques d'une grande valeur. Nous placerons en première ligne Mgr. le duc d'Arenberg, dont le vaste hôtel contient un beau cabinet de tableaux, de curiosités, de sculptures. L'hôtel d'Arenberg, dont une partie date du XVIe siècle, une autre du XVIIe et la dernière du temps actuel, est la plus belle propriété privée de la ville. L'aile moderne surtout, élevée par les soins du duc actuel, offre un aspect riche et imposant. Cette demeure est remarquable d'ailleurs par ses souvenirs historiques. Elle était le lieu de séjour habituel du célèbre comte d'Egmont et de

ses descendants; le roi Louis XV y a habité; plusieurs écrivains y ont reçu une noble hospitalité.

MM. le prince de Ligne, comte Coghen, Van Becelaere, Simons, etc., possèdent aussi de belles toiles; M. Robyns a réuni de riches collections d'estampes et d'insectes; enfin l'établissement géographique de M. Vandermaelen, commencé en 1830, offre des richesses scientifiques telles que peu de particuliers en possèdent de semblables: une bibliothèque nombreuse et formée en grande partie de documents officiels, de mémoires d'académies et de sociétés savantes, d'ouvrages de prix; une riche série de cartes de tous les pays; un musée d'histoire naturelle, où abondent surtout les insectes, les minéraux, les coquillages et les fossiles; un médaillier, des antiquités et des curiosités ethnographiques, forment un ensemble curieux, qu'embellissent d'immenses serres, dans lesquelles on rencontre les plus belles plantes des deux continents. L'établissement géographique publie continuellement des cartes lithographiées. La carte de la Belgique en 25 feuilles, dont une partie a déjà paru, peut servir à constater les progrès que le pays a faits dans la gravure sur pierre, et à témoigner du zèle de M. Vandermaelen pour les progrès de la science géographique.

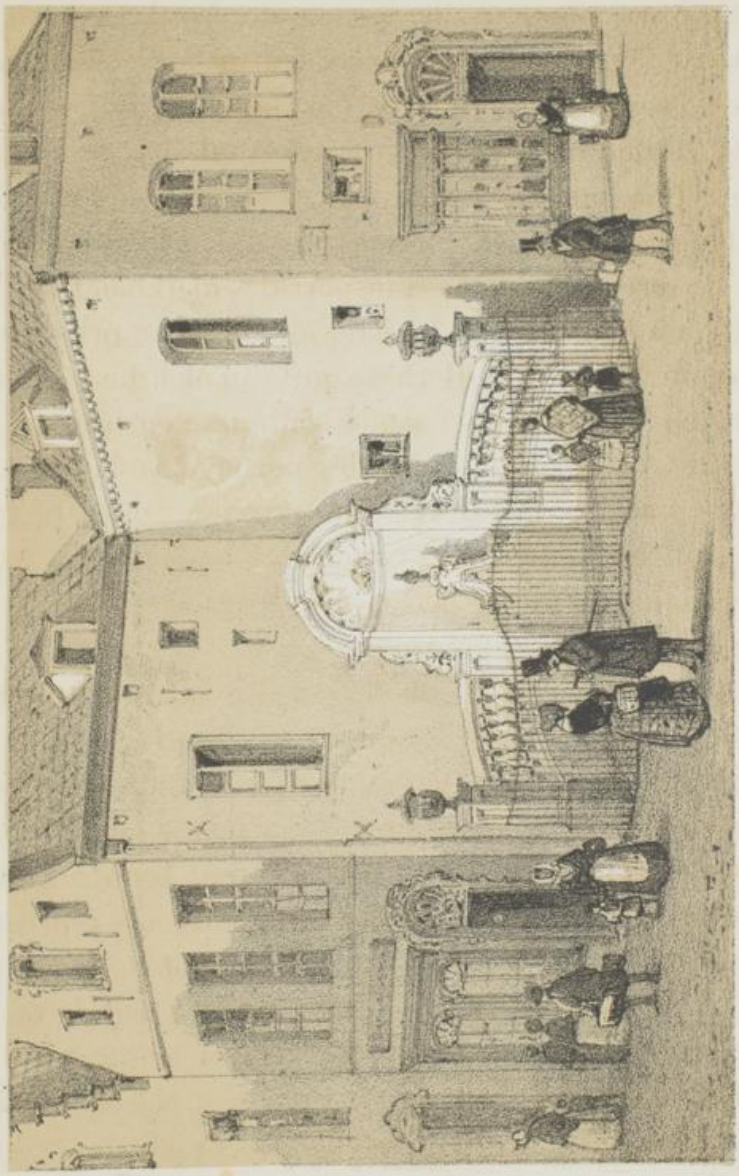
Nous avons parlé de l'industrie de Bruxelles; nous dirons ici que son commerce est facilité par deux canaux, par le chemin de fer, par un grand nombre de routes. Des deux canaux, l'un construit à grands frais par la ville, de 1550 à 1561, va de Bruxelles au Rupel, qui est éloigné de cinq lieues; l'autre, qui amène de Charleroi et d'autres localités du Hainaut la houille, les pavés, que cette province produit en abondance, a été achevé en 1831 et

appartient au gouvernement. Les stations du chemin de fer sont au nombre de trois : la Station du Nord, ne servant plus aujourd'hui que pour les marchandises, près de l'Allée-Verte ; la nouvelle Station du Nord, à l'extrémité de la rue Neuve, destinée spécialement à recevoir les convois de voyageurs ; et la Station du Midi, qui occupe un vaste terrain où il n'y avait auparavant que des blanchisseries. Une ligne de raccordement se prolonge le long des boulevards, entre la Station du Midi et celle du Nord. Elle ne sert que pour le transport des marchandises.

Il y a à Bruxelles six boucheries, dont la principale est située au Marché-aux-Herbes ; un beau Marché au Poisson, avec un Marché à la Volaille contigu, construit en 1825 et 1826 ; un Abattoir, entre les portes d'Anderlecht et de Ninove, achevé en 1841 ; un Entrepôt, près du canal, construit en 1780. On a commencé en 1842 les travaux d'un édifice du même genre que ce dernier, mais dans de plus vastes proportions.

Entre autres monuments et curiosités que nous ne devons point passer sous silence, nous placerons la fontaine, dite Manneken-pis, petite statue d'enfant, coulée en bronze d'après un modèle de Duquesnoy et placée en 1648. Cette figurine, pour laquelle les habitants ont beaucoup d'attachement, a été enlevée furtivement à plusieurs reprises ; en compensation, plusieurs souverains lui ont donné des insignes et des habillements, entre autres l'électeur de Bavière, gouverneur des Pays-Bas, en 1698, et le roi Louis XV, en 1747. Au coin des rues des Pierres et Marché-au-Charbon, est une autre fontaine, dite le Cracheur ; c'est une tête d'homme penchée sur un bassin.

Citons encore l'antique hôtel de Ravenstein, aux vieux



murs couronnés de frontons crénelés, aux tribunes gothiques, bâtisse du XVe siècle, située rue Terarcken; le beau local de la Société royale de la Grande Harmonie, et surtout sa magnifique salle de concert, élevée en 1841 sur les dessins de M. Cluysenaer; la salle du grand concert, qui servait de local au tribunal criminel pendant la domination de la république française; la jolie façade de l'église des Brigittines, aujourd'hui boucherie; la prison dite des Petits-Carmes, commencée en 1813, sur l'emplacement où a existé l'hôtel de Culembourg, rasé par ordre du duc d'Albe parce que les gentilshommes confédérés s'y étaient réunis avant de présenter leur requête à Marguerite de Parme, et devenu ensuite le couvent des Carmes déchaussés; la maison d'arrêt dite l'Amigo; l'hôtel du Gouvernement; les casernes de Sainte-Élisabeth, des Annonciades, du Petit-Château, de la Gendarmerie et des Pompiers; l'établissement du gaz, dont la création date de 1819, etc.

Un décret royal a ordonné l'érection à Bruxelles d'une statue de Godefroid de Bouillon, et le sculpteur Simonis a été chargé de l'exécuter. On a aussi l'intention de placer, sur une des places de la capitale, la statue du célèbre anatomiste Vésale, né en cette ville en 1513 ou 1514. Il est à désirer que l'idée d'honorer ainsi la mémoire d'un des bienfaiteurs de l'humanité ne reste pas à l'état de projet, comme cela n'arrive que trop souvent.

Outre Vésale, Bruxelles peut compter au nombre de ses plus glorieux enfants : Jean Ier, duc de Brabant, mort en 1294; Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, née en 1480, morte en 1530, gouvernante générale des Pays-Bas; le médecin Jean-Baptiste Van Helmont; les peintres Roger Vanderweyden, Bernard Van Orley,

Philippe de Champagne, Vandermeulen, etc.; les sculpteurs François et Jérôme Duquesnoy, Godecharles; les graveurs Raphaël Sadeleer, Cardon vieux et jeune, et Jean Simon; le jurisconsulte Christyn; les historiens Lemire, Foppens, Leroy, de Nény; le prince Charles-Joseph de Ligne, maréchal au service d'Autriche, vaillant guerrier et écrivain spirituel, mort en 1814; le comte de Clerfayt, l'un des plus habiles généraux que l'Autriche ait opposés aux chefs des armées de la république française, mort en 1798; Dumonceau, comte de Bergendael, maréchal du royaume de Hollande, mort en 1821; Jean T'Serclaes, comte de Tilly, l'un des capitaines de la ligue catholique dans la guerre de trente ans, etc.

III.

Faubourgs et environs de Bruxelles. — Wespelaer.

L'importance nouvelle acquise depuis un quart de siècle par la capitale du royaume a rejailli sur ses environs immédiats ; le superflu de sa population s'est déversé sur les communes limitrophes, qui ne sont séparées d'elle que par un simple mur et un fossé de peu de largeur. Les villages qui formaient autrefois sa banlieue, et qui tous ensemble contenaient à peine 7 à 8,000 habitants, ont vu leur population s'élever dans des proportions étonnantes et comptent aujourd'hui plus de 44,000 âmes, réparties comme il suit :

Schaerbeek	4,550
Saint-Josse-Ten-Noode	8,400
Etterbeek	2,500

Ixelles	7,500
Saint-Gilles	2,700
Forêt	1,068
Anderlecht	4,600
Molenbeek	7,300
Koekelberg	2,300
Laeken	3,360

Le plus beau des faubourgs est sans contredit celui situé près de la porte de *Schaerbeek,* où on aurait à peine trouvé il y a vingt ans plus de deux ou trois chaumières, et qui comprend aujourd'hui environ 1,000 maisons et plus de 4,000 habitants. Là se trouvent la nouvelle Station du Nord, sur la place Locquenghien, à l'extrémité de la rue Neuve ; le Jardin Botanique ; la rue Royale *extra-muros,* qui, en faisant un coude, va rejoindre la chaussée de Laeken ; l'École de commerce et d'industrie ; l'atelier de Geefs, le régénérateur de notre école de sculpture ; le pavillon italien construit par feu le marquis de Cazeaux ; l'élégante habitation de M. Suys, etc.

Le faubourg de *Louvain* ou de *Saint-Josse-Ten-Noode,* aussi populeux, plus ancien, mais moins régulier et moins somptueusement décoré, offre de belles promenades le long du ruisseau qui le traverse. On y voit une ancienne habitation, ornée de tours, longtemps la propriété des ducs d'Ursel ; la machine hydraulique, qui fournit l'eau à la partie supérieure de la ville ; et au delà du grand étang deux métairies, restes de la villa du cardinal Granvelle. Sur la hauteur voisine, jadis bois de Linthout, se trouvent le nouveau champ des courses aux chevaux, qui sert aussi de champ d'exercice à la garnison de la capitale ; et le cimetière de l'église de Sainte-Gudule, où quelques tombes se font remarquer par leurs proportions élégantes.

Le *quartier Léopold,* commencé depuis quelques années aux frais d'une société dite Société Civile, au dehors du boulevard, entre les portes de Louvain et de Namur, est déjà orné d'hôtels construits dans le meilleur goût : son église, dédiée à saint Joseph et bénie en 1842, montre déjà sa nef imposante et sa belle façade, élevées sur les dessins de M. Suys. Une large rue, qui formera la principale artère de ce nouveau village, reliera à la ville le faubourg d'Etterbeek.

Une immense agglomération de maisons s'étend hors de la porte de Namur jusqu'aux bords pittoresques d'une longue suite d'étangs. C'est *Ixelles,* où nombre de fonctionnaires, d'artistes, de notables, ont fixé leur résidence. La campagne de M. Dubois de Bianco est le plus bel ornement de cette localité. Au fond du vallon et à proximité de la forêt de Soignes est située l'ancienne abbaye de la Cambre, fondée en 1201 et transformée en 1811 en dépôt provincial de mendicité.

Le quartier appelé *quartier Louise,* du nom de la reine, et situé près du boulevard de Waterloo, commence à peine ; *Saint-Gilles,* jadis un des faubourgs les plus importants, ne présente rien de très-remarquable, si ce n'est la fertilité de son sol, où se recueille une quantité considérable d'excellents légumes. Il n'y a qu'une distance peu considérable de là à *Forêt,* village où l'on rencontre tour à tour des bois, de belles maisons de campagne, de vastes prairies, des hauteurs d'où l'œil embrasse un immense horizon.

Le bourg d'*Anderlecht* contient un grand nombre de belles habitations. Son église, jadis collégiale, est un bel édifice du XVe siècle ; une ancienne crypte, située au-

dessous du chœur et datant du XIIe siècle, quelques tombeaux et plusieurs bonnes toiles, y attirent les curieux. Le hameau de Cureghem, situé vers la ville, le long de la chaussée de Bruxelles à Mons, comprend plusieurs grandes fabriques et l'école vétérinaire. Les prairies environnantes, fréquemment inondées par la Senne, fournissent un beurre renommé.

De la hauteur entre Anderlecht et Molenbeek, où on voit encore la chapelle ruinée de Scheut, reste d'une chartreuse fondée en 1454, on jouit d'une vue admirable de la ville et de ses alentours. C'est de ces lieux, traversés par la chaussée de Ninove, que l'armée française, commandée par le maréchal de Villeroy, bombarda la ville pendant les journées des 13, 14 et 15 août 1695. Cette entreprise barbare, tentée dans le but de faire lever aux alliés le siége de Namur, n'eut d'autre résultat que de dévaster inutilement la plus belle ville des Pays-Bas espagnols.

Molenbeek, hors la porte de Flandre, est de tous les faubourgs celui où règne le plus de mouvement industriel. Peu de localités du pays offrent autant d'usines importantes. Nous citerons en première ligne la scierie à vapeur de bois indigènes et exotiques; le moulin à vapeur pour farines, des tanneries, des fonderies, etc. Le bel établissement géographique de M. Vandermaelen et quelques jolies campagnes embellissent ce quartier animé.

Laeken est une réunion de villas qui forment un ensemble enchanteur. Au milieu d'elles on voit l'église, dont la construction est fort ancienne et qui fut élevée, dit-on, par les sœurs d'un prince nommé Hugues, mort en combattant en ce lieu les Normands. Plusieurs inscriptions et tableaux placés dans l'église rappellent cet événement. Le

PALAIS DU ROI A LAEKEN

chœur est fort beau. Le cimetière, lieu de repos de prédilection, est encombré de tombes. La plus remarquable est celle de Mme Malibran, petite chapelle dont l'intérieur est orné de la statue de cette cantatrice par Geefs. Un peu plus loin est le cénotaphe du général Belliard. Le président Nény, le peintre Lens, le commandeur de Nieuport, le bourgmestre de Bruxelles Rouppe, sont aussi ensevelis à Laeken. Une belle allée, plantée par ordre de l'infante Isabelle, conduit à une chapelle dédiée à sainte Anne, et à une source dont les eaux sont regardées comme un remède contre la fièvre.

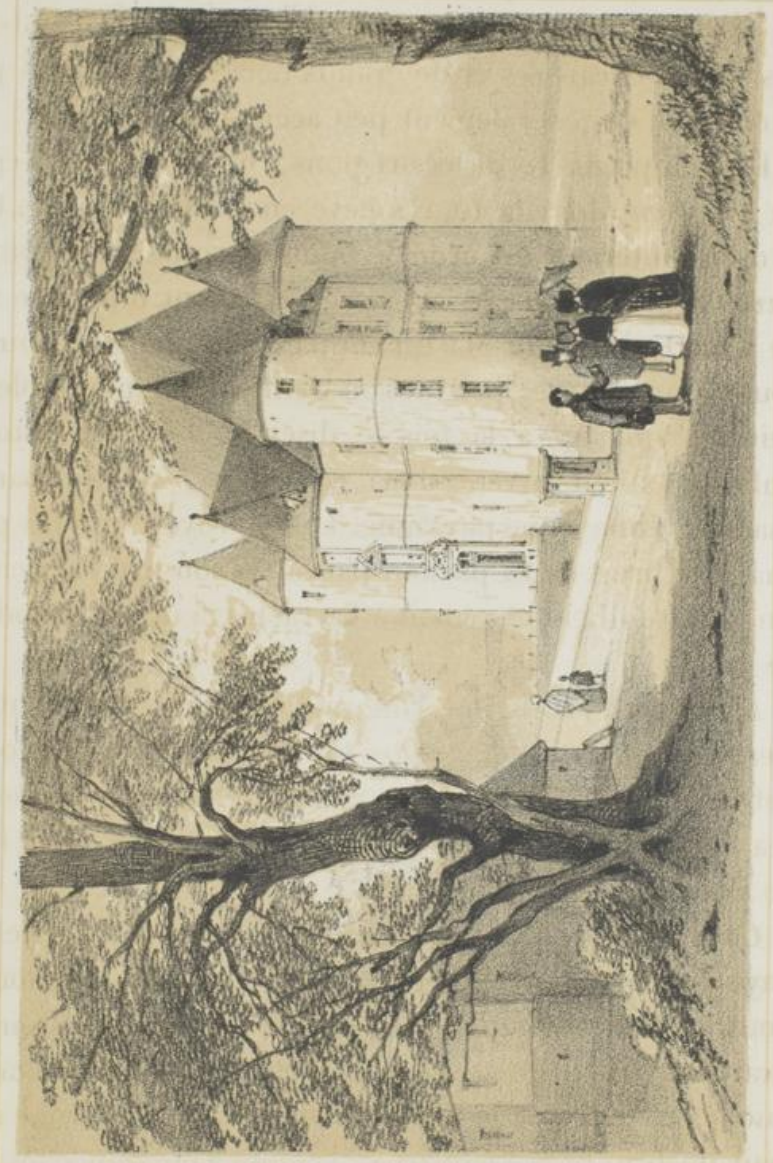
Sur la hauteur dite Schoonenberg, c'est-à-dire Beau-Mont, au haut de la côte appelée Donderberg ou montagne du Tonnerre, on aperçoit le château de Laeken, vaste bâtiment construit avec goût et surmonté d'un large dôme. Il fut bâti de 1782 à 1784, sur les plans de l'archiduc Albert de Saxe-Teschen et sous la direction de l'architecte Montoyer. La façade d'entrée, précédée d'une vaste cour, est ornée d'un fronton sur lequel Godecharles a sculpté le Temps présidant aux heures, aux parties du jour et aux saisons. Plusieurs bas-reliefs, dus au ciseau du même artiste, ornent la rotonde du côté opposé. Une terrasse magnifique s'étend vers le sud; bordée de deux côtés par des bosquets touffus, traversée dans son milieu par un vaste étang, elle descend rapidement vers la Senne et le canal de Willebroeck; au loin on aperçoit la ville de Bruxelles, ses tours, ses promenades. C'est à Laeken que Napoléon se détermina à envahir la Russie, décision funeste qui entraîna la chute de sa colossale puissance. Le roi Léopold a fait à cette résidence de nombreux embellissements.

Abandonnant les faubourgs de la capitale pour parcourir les campagnes environnantes dans un plus vaste rayon, nous remarquerons que le sol y varie étrangement. Au nord-est il offre de grandes plaines sablonneuses; au sud-est, des vallées encaissées et de grands bois; à l'ouest, un pays plus fertile et généralement peu accidenté.

Dans la première de ces régions, on remarque l'église de *Dieghem*, dont la tour s'élève en forme de triple tiare et dont l'intérieur est orné de bonnes orgues; plus loin est *Saventhem*, où l'on conserve précieusement une belle toile de Van Dyck : saint Martin coupant son manteau pour en couvrir un pauvre, production d'un coloris inimitable. Le peintre, qui fut à la fois le disciple, le rival, l'ami de Rubens, s'était arrêté dans ce village, retenu par les charmes d'une jeune paysanne. On le croyait loin du pays, quand le bruit de sa passion parvint à son maître. Celui-ci vint à Saventhem et réussit à l'arracher à un repos indigne de lui.

A *Steenockerzeel*, on voit un charmant castel entouré d'eau, défendu par de sveltes tourelles; c'était autrefois un fief relevant du chapitre de Saint-Rombaut à Malines, et il a appartenu au célèbre Lannoy, qui reçut à Pavie l'épée de François Ier.

Cortenberg, où il n'y a plus qu'un faible reste de l'abbaye de religieuses fondée vers 1090 par sainte Colombe, nous rappelle quelques épisodes de l'ancienne histoire du Brabant. C'est là que se réunissaient d'ordinaire les états du duché; c'est là que le prince Henri renonça au trône en faveur de Jean Ier le Victorieux; là enfin a été signée en 1312 la charte dite de Cortenberg, qui créait un tribunal chargé de contrôler la conduite des officiers du souverain.



CHÂTEAU DE STEENOCKERSEEL, PROVINCE DE BRABANT

A *Eversberg*, la famille de Mérode possède un château moderne et un immense parc.

Plus au sud la belle forêt de *Soignes* étale sa végétation vigoureuse. Plusieurs chaussées la coupent en tous sens; des villages, de naissance récente, s'accroissent chaque jour de ses débris, et cependant combien n'y reste-t-il pas de charmantes solitudes, de délicieux vallons! Chacune de ces tranquilles retraites est riche de souvenirs. *Auderghem*, sur la route de Wavre et de Tervueren, avait son couvent de dominicains, fondation de la duchesse Aleyde, mère de Jean Ier. *Rouge-Cloître*, situé entre deux vastes étangs, dans une vallée dominée par des côtes ombragées, était un couvent de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin; beaucoup de ses religieux se distinguèrent par leurs connaissances et réunirent une bibliothèque riche en manuscrits précieux; une teinturerie occupe aujourd'hui leur asile. Au hameau de *Trois-Fontaines*, il existe encore quelques vestiges de la tour qu'affectionnait Jean III, et dans laquelle on enfermait les braconniers et les maraudeurs. A *Boitsfort*, on trouvait la vénerie ducale dont il est fait mention pour la première fois du temps de Jean Ier. Dans une expédition contre l'archevêque de Cologne, ce prince fit venir sa meute de Boitsfort et chassa dans les parcs de son ennemi, en témoignage de ses succès. Charles-Quint aimait à chasser dans la belle forêt voisine de sa capitale. C'était aussi un des délassements de sa tante Marguerite d'Autriche et de sa sœur Marie de Hongrie, toutes deux successivement gouvernantes des Pays-Bas. Marie de Hongrie surtout avait un goût décidé pour cet exercice violent; aussi lui avait-on donné le surnom de *Chasseresse*. Aujourd'hui meutes et gibier ont

disparu à la fois. On ne trouve plus dans la forêt ni loups, ni cerfs, ni daims, ni chevreuils, ni sangliers. Le héron, qui en affectionnait autrefois les étangs, ne s'y voit plus que rarement. Boitsfort est aujourd'hui une promenade très-fréquentée. A quelque distance se trouvent *Groenendael*, ancien couvent situé dans une charmante vallée, et les chapelles de *Willerieken* et de *Notre-Dame-au-Bois*.

La forêt de Soignes, consacrée au soleil du temps des Gaulois, devenue ensuite un domaine des souverains du pays, était sagement administrée. Outre le terrain planté en basse futaie, elle contenait dix mille bonniers; tous les ans on en coupait cent, et au bout d'un siècle la forêt entière se trouvait renouvelée. Malheureusement l'empereur Napoléon y ordonna des coupes dévastatrices, et peu d'années après, le roi Guillaume, à qui la nation en avait abandonné la propriété, la céda à la Société Générale. Celle-ci en a fait vendre une grande partie dont le défrichement s'opère avec une grande activité. Aujourd'hui que la Société l'a rétrocédée au gouvernement belge, elle ne comprend plus que 5,000 hectares.

Sur la lisière orientale est situé *Tervueren*, ancien séjour de prédilection de nos souverains. Ils y avaient un château qui fut agrandi et embelli à plusieurs reprises et dont la grande salle gothique était renommée pour son étendue; Joseph II, ce démolisseur d'institutions, de coutumes et de monuments, en ordonna la destruction. Il n'en est resté que les écuries, occupées actuellement par le haras du gouvernement, et la chapelle de saint Hubert, datant du règne d'Albert et d'Isabelle. Le beau parc, entouré de murailles par cette dernière princesse, est aussi resté en son entier. Le roi de Hollande, Guillaume II, auquel il

MONUMENTS DU CHAMPS DE BATAILLE DE WATERLOO

appartenait, l'a cédé au gouvernement belge, ainsi que le beau pavillon élevé pour ce prince aux frais du pays, sur les dessins de Vanderstraeten père. Dans l'église paroissiale sont ensevelis Antoine, Jean IV et Philippe de Saint-Pol, ducs de Brabant, ainsi que les trois fils du duc Jean III, morts avant leur père.

Quelques historiens placent à *Duysbourg*, près de Tervueren, la résidence des rois des Francs Saliens, avant que l'un d'eux, Clodion, eût conquis la ville de Tournai, où ses successeurs habitèrent pendant près de soixante et dix ans. Le joli bourg d'*Yssche* s'honore d'avoir vu naître Juste-Lipse, le plus célèbre de nos écrivains, mort en 1606 à Louvain, professeur à l'Université. Le château de *Limale*, à M. le sénateur Joseph d'Hoogvorst, et celui d'*Argenteuil*, à M. le comte Meeus, méritent d'être visités. Le dernier, qui ne date que de quelques années, est dans une situation admirable. Son nom lui vient de la rivière d'Argent qui baigne le pied de la côte sur laquelle il est bâti.

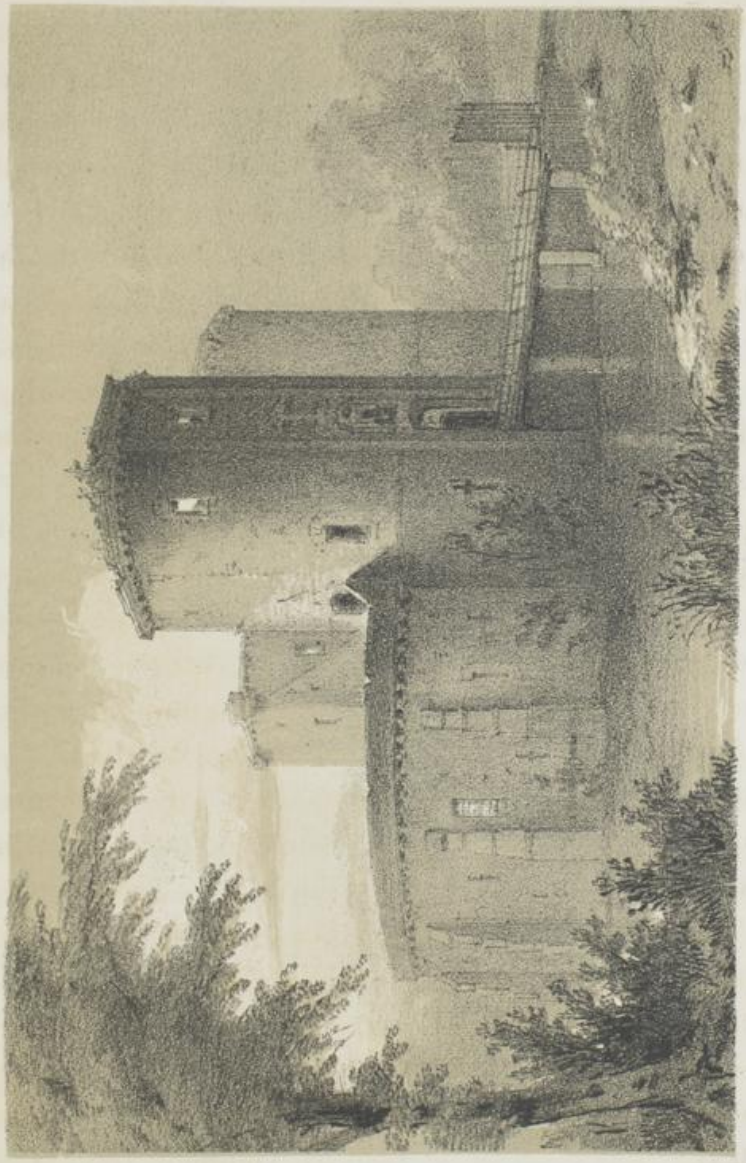
Le village de *Waterloo*, où s'est livrée la plus décisive bataille des temps modernes, est situé au sud de la forêt de Soignes. L'église, construction du XVIIe siècle, renferme quelques tombeaux d'officiers morts dans la journée du 18 juin 1815. Au hameau de Mont-Saint-Jean, prolongement et dépendance de Waterloo, la route de Bruxelles à Charleroi se bifurque et un embranchement se dirige vers Nivelles. Vers la droite est le bourg de Braine-l'Alleud, où était posté le général Chassé avec quelques troupes belges ; ainsi que le château ruiné et le parc de Hougoumont, qui fut défendu avec intrépidité par les alliés. Entre les routes de Nivelles et de Charleroi on remarque le monument élevé par le gouvernement des Pays-Bas en mémoire

MONUMENTS DU CHAMPS DE BATAILLE DE WATERLOO

de la bataille ; c'est une montagne artificielle, figurant un cône immense, haute de 150 pieds environ et surmontée d'un lion colossal en fer de fonte. Le long de la seconde des chaussées, on trouve successivement la ferme de la Haie-Sainte, près de laquelle eurent lieu les charges les plus sanglantes ; le monument des Prussiens ; la ferme de la Belle-Alliance, où se rencontrèrent le duc de Wellington et le prince Blücher ; enfin celle dite du Calliou, où Napoléon eut son quartier. La plaine est bordée à l'est par un canton montueux, entrecoupé de forts ravins ; c'est par là que les troupes prussiennes débouchèrent le soir du 18 juin et décidèrent la victoire en attaquant en flanc l'armée française qui, depuis le milieu de la journée, s'efforçait de déloger les Anglais de leur position. La victoire complète des alliés amena le terme des guerres qui depuis vingt-trois années ensanglantaient l'Europe.

La chaussée d'Alsemberg, qui part de Bruxelles à la porte de Hal, conduit à *Uccle*, dont le territoire est riche en sites pittoresques ; à *Alsemberg*, où une statue miraculeuse de la Vierge est honorée dans une belle église gothique ; à *Beersel*, dont le vieux château est abandonné aux injures du temps. Un de ses seigneurs, Henri de Witthem, ayant en 1488 pris le parti du roi Maximilien contre les Flamands et les Brabançons révoltés, les Bruxellois vinrent à deux reprises entourer Beersel ; ils durent lever le premier siége ; mais le second fut suivi de la prise et de la ruine du manoir. Les tours redoutables et les épaisses murailles qu'on voit encore aujourd'hui datent de cette époque.

Le chemin de fer du Midi conduit de Bruxelles à *Hal*, Lembecq et Tubise. Dans la première de ces localités (6,400 h.), des milliers de pèlerins viennent tous les ans



CHÂTEAU DE BEERSEL, PROVINCE DE BRABANT.

honorer une statue miraculeuse de la Vierge donnée à l'église paroissiale au XIIIe siècle par Mathilde de Brabant, comtesse de Hollande. L'église, dont la première pierre fut posée en 1341, et dont la consécration eut lieu en 1409, est encombrée d'*ex-voto* et de tableaux. Dans une caisse grillée sont déposés des boulets qui, selon la tradition, furent pendant un siége recueillis par la Vierge elle-même. L'opinion populaire est qu'on ne peut les compter sans trouver chaque fois un nombre différent. Les fonts baptismaux, en cuivre, datant de l'an 1449, et le maître-autel, méritent de fixer l'attention. L'hôtel de ville, bâti en 1616, est un assez bel édifice. La principale industrie de la ville de Hal consiste en boisselleries, et il s'y fait en ce genre des ouvrages d'une délicatesse et d'une beauté peu communes. Hal faisait jadis partie du comté de Hainaut et de la prévôté de Mons; elle fut entourée de murailles jusqu'en 1677, et ses fortifications n'étaient pas inutiles, car plus d'une fois elle fut assiégée, entre autres en 1489 et en 1581. Ses habitants se défendirent vaillamment dans ces deux occasions, et leur bravoure triompha de l'audace des assaillants.

A *Lembecq*, on remarque la distillerie de M. Claes et le château seigneurial appartenant à M. le duc d'Ursel. Lembecq était une terre franche, et ses habitants jouissaient de grands priviléges. Près de Tubise sont les carrières de *Clabecq*, où on extrait une grande quantité de pavés.

Au sud-ouest de Bruxelles on trouve le château baronnial de *Gaesbeke*, si riche en souvenirs historiques, si bien situé au sommet d'une haute colline, que couronnent sa ceinture de tours et son vaste parc. Longtemps patrimoine d'une branche cadette de la race ducale de Brabant, ce

manoir fut assiégé et détruit en 1388 par les Bruxellois, pour venger le meurtre de leur premier échevin Éverard T'Serclaes, blessé à mort et mutilé par des serviteurs du seigneur Zweder d'Apcoude. Plus tard les de Hornes, les d'Egmont, le comte de Warfusée, rendu célèbre par l'assassinat du bourgmestre de Liége Laruelle, les comtes de Tirimont, ont tour à tour possédé Gaesbeke, qui est aujourd'hui la propriété de M. le marquis d'Arconati. A ce château obéissait autrefois tout le territoire qui s'étend de la Senne à la Dendre, et qui comprend entre autres les populeux villages de *Leeuwe Saint-Pierre*, de *Lennick*, de *Goyck* et celui de *Lombeke-Notre-Dame*. Les paroisses de Leeuw et de Lennick-Saint-Quentin renferment des toiles de Crayer, peintre dont les productions sont nombreuses dans les localités des environs de Bruxelles : à Leeuw, le Martyre de saint Pierre ; à Lennick, le Crucifiement et le Martyre de saint Quentin. A Lombeke, on admire un beau tabernacle en bois, sculpté avec un art infini.

A Ternath est situé le vieux château de *Cruykenbourg*, où vécut T'Serclaes, longtemps l'idole des Bruxellois pour avoir en 1356 chassé de leur ville les Flamands, et trente ans plus tard victime de l'ambition du sire d'Apcoude. Depuis deux siècles c'est un domaine de la famille des Fourneau de Cruykembourg. Plus au nord *Assche* et *Merchtem* sont remarquables seulement par leur grande population. Non loin du premier de ces bourgs, on voit quelques faibles restes de l'abbaye d'*Afflighem*, de l'ordre de Saint-Benoît, fondée vers 1080. Ici la destruction a pour ainsi dire été complète. A peu de distance de Laeken, près du village de Meysse, le beau manoir de *Bouchout* s'élève au milieu d'un vaste étang entouré de jardins. Longtemps

CHÂTEAU DE GAASBEEK, PROVINCE DE BRABANT.

ses maîtres servirent avec fidélité les ducs de Brabant, et le dernier seigneur du nom de Bouchout, Daniel V, mourut à la bataille de Montlhéry en 1466. M. le comte Amédée de Beauffort a réparé Bouchout avec goût; il a remplacé les clochers de ses tours par une ceinture de créneaux, a donné un aspect plus imposant aux corps de logis, et, à l'intérieur, meublé les salles de tableaux, d'armures, de sculptures en bois.

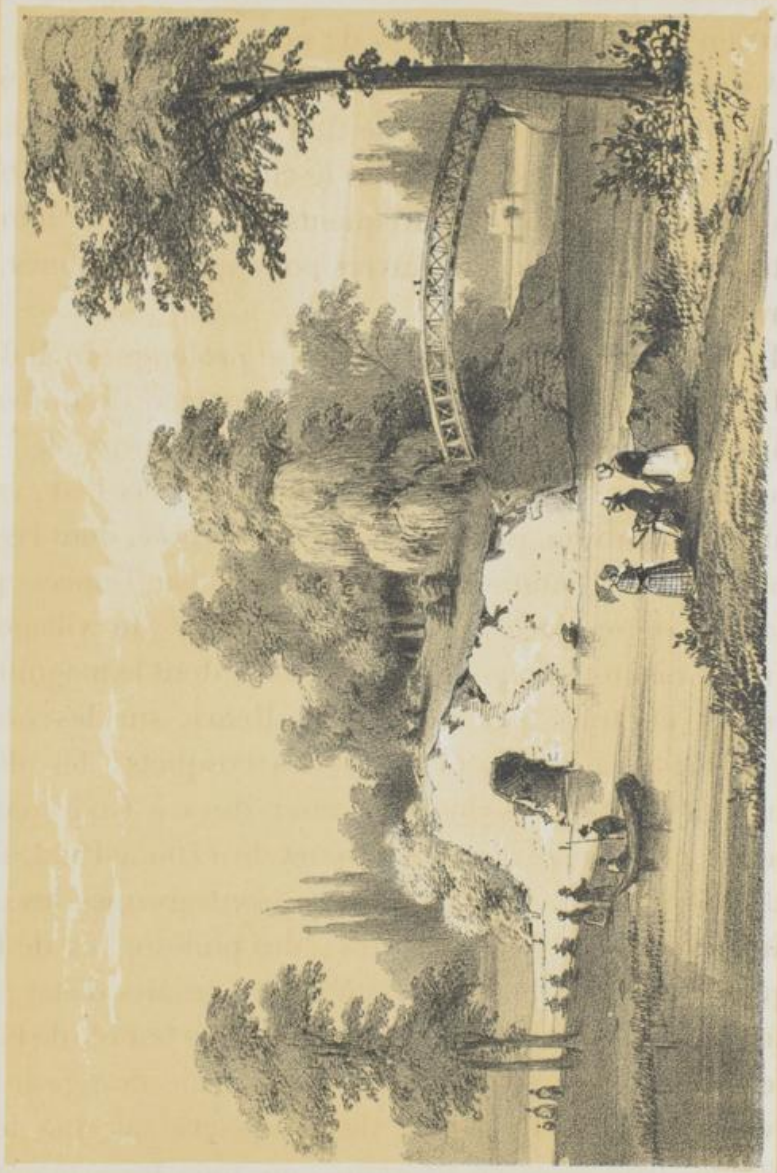
Il n'y a qu'un pas de là à *Grimberghe*, dont les puissants seigneurs ont jadis guerroyé contre les ducs de Brabant. Tout le monde a entendu parler de cette prétendue bataille de Ransbeke dans laquelle le jeune duc Godefroid III, encore au berceau, aurait animé ses guerriers par sa présence. Grimberghe a longtemps appartenu aux comtes de Nassau, princes d'Orange; son château, de peu d'apparence, appartient aujourd'hui à la famille de Mérode. L'église, jadis annexe d'une congrégation de Prémontrés, congrégation rétablie depuis peu, est ornée d'une belle tour et a été commencée en 1700. A *Strombeke* est le château de *Bloementhal*, qui fut, selon l'opinion commune, le séjour préféré de Guillaume le Taciturne; dans l'église est enseveli Henri Vandernoot, le principal moteur de la révolution brabançonne, mort en 1827.

La ligne septentrionale du chemin de fer parcourt en quittant Bruxelles les belles plaines de Monplaisir, où ont eu lieu pendant quelques années les courses de chevaux; elle longe ensuite une côte embellie par de jolies maisons de campagne. Elle atteint bientôt *Vilvorde* (4,800 h.), jolie petite ville assez ancienne, dont l'église renferme de belles stalles. La maison de correction qu'on y voit a été bâtie en 1776 par l'architecte Dewez, sur l'ordre des états de

Brabant; près du lieu qu'elle occupe s'élevait autrefois un château fort, qui fut construit en 1375 par ordre du duc Wenceslas, pour tenir en bride les villes de Bruxelles et de Louvain, et a longtemps servi de prison d'état.

A droite du railway sont *Perck*, aux belles pépinières, et où on voit une vieille ferme dite *De Dry-Toren*, habitée jadis par Teniers; *Elewyt* et le château de *Steen*, où le grand Rubens a fait de fréquents séjours. Plus loin on entre dans la province d'Anvers pour gagner Malines, où le railway se partage.

La section du chemin de fer qui se prolonge de Malines à Termonde rentre bientôt dans la province de Brabant, mais elle ne rencontre que des lieux peu remarquables, tels que *Capelle-au-Bois*, *Malderen*, *Opwyck*. Vers l'est, entre Malines et Louvain, on arrive à *Boort Meerbeke*, dont l'église renferme une Tentation de saint Antoine par Teniers; puis à la station de *Haeght*, à quelque distance du village de ce nom. Bientôt on aperçoit *Wespelaer*, dont le magnifique jardin a été tracé par l'architecte Henri, sur les ordres de M. Plasschaert. Les pelouses, les bosquets, les allées, sont ornés de statues presque toutes dues à Godecharles, qui les a exécutées pour la plupart de 1795 à 1822. Dans l'enclos appelé les Champs-Élysées, sont groupés les écrivains français les plus célèbres, des philosophes de l'antiquité, italiens, allemands, quelques hommes d'état, etc. Partout règne une variété charmante. Ici le temple de Flore, là celui du soleil, plus loin des serres, une orangerie, un pavillon chinois. Le jardin de Wespelaer est une de ces créations trop rares en Belgique, où tous les arts ont été appelés à relever l'aspect d'un sol peu accidenté.



VUE DU PARC DE WESPELAER.

LOUVAIN.

IV.

LOUVAIN. — SON HISTOIRE. — SON ANCIEN CHATEAU. — SON HÔTEL DE VILLE. — SES ÉGLISES. — SES HÔPITAUX ET HOSPICES. — SON UNIVERSITÉ. — SES AUTRES INSTITUTIONS ET MONUMENTS. — SES ENVIRONS. — VALLÉES DU DÉMER ET DE LA GETTE. — WAVRE. — VILLERS. — GENAPPE. — NIVELLES.

En approchant de Louvain, on commence à apercevoir les hauteurs qui avoisinent cette ville du côté du nord, tandis qu'à l'ouest le sol, que traversent le canal et la route de Louvain à Malines, conserve un aspect uniforme. Enfin, après avoir passé la Dyle, après avoir salué du regard la belle église de l'abbaye de *Vlierbeek*, construite par l'architecte Dewez en 1790, et devenue paroissiale depuis vingt-cinq années environ, on s'arrête dans la station de Louvain, au milieu de forts remblais.

La première mention de la ville de *Louvain* dans l'his-

toire remonte au IXe siècle. Vers l'an 884, une horde nombreuse de Normands, qui depuis plusieurs années dévastait la Belgique, vint s'y établir et en fit son centre d'opérations. C'est de là que ces barbares allèrent assiéger Paris, dont les habitants se défendirent avec résolution. Ils avaient établi leur camp sur la hauteur située vers l'est et appelée alors *Loo-veen,* ou hauteur boisée. L'empereur Arnoul de Carinthie, pour mettre un terme à leurs déprédations, vint les attaquer en 895, donna l'assaut à leurs retranchements et leur fit essuyer une défaite complète. On porte à cent mille le nombre des Normands qui périrent frappés du fer ennemi ou noyés dans la Dyle et les marais qui couvraient ses bords.

Un siècle plus tard, un prince de la maison de Hainaut, appelé Lambert, y fixa sa résidence, acquit par mariage la possession du comté de Bruxelles, et devint ainsi le chef d'un petit état qui s'étendait de la Dendre à la Gette, et de Nivelles à Aerschot. Après avoir défendu sa capitale contre les troupes de l'empereur et vaincu l'évêque de Liége à Hougarde, ce prince périt victime de son ardeur guerrière dans le combat livré à Florennes en l'année 1015. Le sixième des comtes de Louvain, Godefroid Ier, ayant obtenu de l'empereur Henri V la dignité de duc de la Basse-Lotharingie, c'est-à-dire de lieutenant impérial dans la contrée entre le Rhin et l'Escaut, Louvain acquit une nouvelle importance ; mais ses maîtres préférèrent le séjour de Bruxelles, et, à partir de la fin du XIIIe siècle, ne firent plus à Louvain que des séjours de courte durée. Cette ville conserva néanmoins le premier rang dans les assemblées des villes brabançonnes, et tous les ducs, jusques et y compris les archiducs Albert et Isabelle, y furent inaugurés.

Les priviléges obtenus par ses habitants avaient de bonne heure donné un grand élan à leur industrie. Au moyen âge, on évaluait leur nombre à 200,000 âmes (chiffre qui devrait, à ce qu'il semble, être réduit de moitié, ce qui serait encore très-considérable), et on comptait parmi eux des milliers de tisserands. On rapporte même que le nombre des ouvriers y était si grand, qu'il fallait sonner la cloche à midi, au moment où ils retournaient chez eux, afin que les parents retirassent leurs enfants des rues. La puissance des métiers amena des guerres civiles, qui se terminèrent par l'exil des plus audacieux artisans. Des dissensions terribles durèrent presque sans interruption de 1360 à 1383.

L'officier du souverain ou mayeur, appelé Pierre Coutrel, fut le premier auteur de ces divisions. Il voyait avec jalousie la toute-puissance des sept familles patriciennes, associations composées des bourgeois nobles et en possession de donner des magistrats à la ville. Il souleva contre elles les métiers en réclamant pour ceux-ci une part dans la magistrature. Une insurrection renversa en 1360 l'ancien gouvernement municipal. Le duc Wenceslas réunit l'année suivante une armée pour réduire Louvain, mais on obtint par des négociations son adhésion à la révolution. Les troubles continuèrent toutefois et amenèrent un nouveau siége qui se termina, le 8 février 1362, par un accord à peu près semblable au précédent. Coutrel, qui s'était rendu odieux, quitta la ville et alla demeurer au village d'Asten en Campine. Après avoir été déclaré ennemi de la patrie par ses adversaires redevenus dominants, il fit la paix avec eux et cessa de prendre part aux troubles qui ensanglantaient Louvain.

Ces déchirements renaquirent quelques années plus tard,

lorsque la captivité du duc Wenceslas, fait prisonnier à Bastweiler par le duc de Juliers, puis la mauvaise administration de ce prince prodigue, soulevèrent le Brabant. Les Gantois étaient à cette époque en guerre avec leur comte ; les Louvanistes firent alliance avec eux et rétablirent dans leur ville le gouvernement populaire. Le duc, alors en France, revint en hâte dans ses états; mais voyant peu d'espoir de réduire par la force sa ville principale, il lui fit de grandes concessions le 8 septembre 1378. La paix ne fut acceptée par les patriciens ou membres des lignages qu'avec répugnance; la plupart se tinrent éloignés de leur ville natale et ne cessèrent d'entraver le commerce de leurs compatriotes; de cruelles et sanglantes représailles avaient déjà été exercées, lorsqu'on apprit à Louvain le meurtre du maître de la commune, Jean de Leyden, assassiné par le chevalier Jean de Calster. L'irritation fut aussitôt à son comble; on se saisit de plusieurs patriciens qu'on soupçonnait d'avoir eu part à cette mort et on les enferma à l'hôtel de ville. Le 16 novembre 1379, le peuple se réunit en armes, entra en tumulte dans la maison communale, et en précipita par les fenêtres les prisonniers au nombre de seize. Le duc voulut tirer une vengeance éclatante de ces attentats, mais les seigneurs et les villes parvinrent à conclure un accord qui condamnait les auteurs de ce massacre à un pèlerinage à l'île de Chypre, et les assassins de Jean de Leyden à un bannissement perpétuel hors de Louvain. La lutte entre les deux partis continua cependant; enfin le duc profita de la terreur inspirée par la bataille de Roosebeke, gagnée par le roi de France sur les Gantois; il réunit une armée formidable, assiégea Louvain et la força à la soumission (janvier 1383).

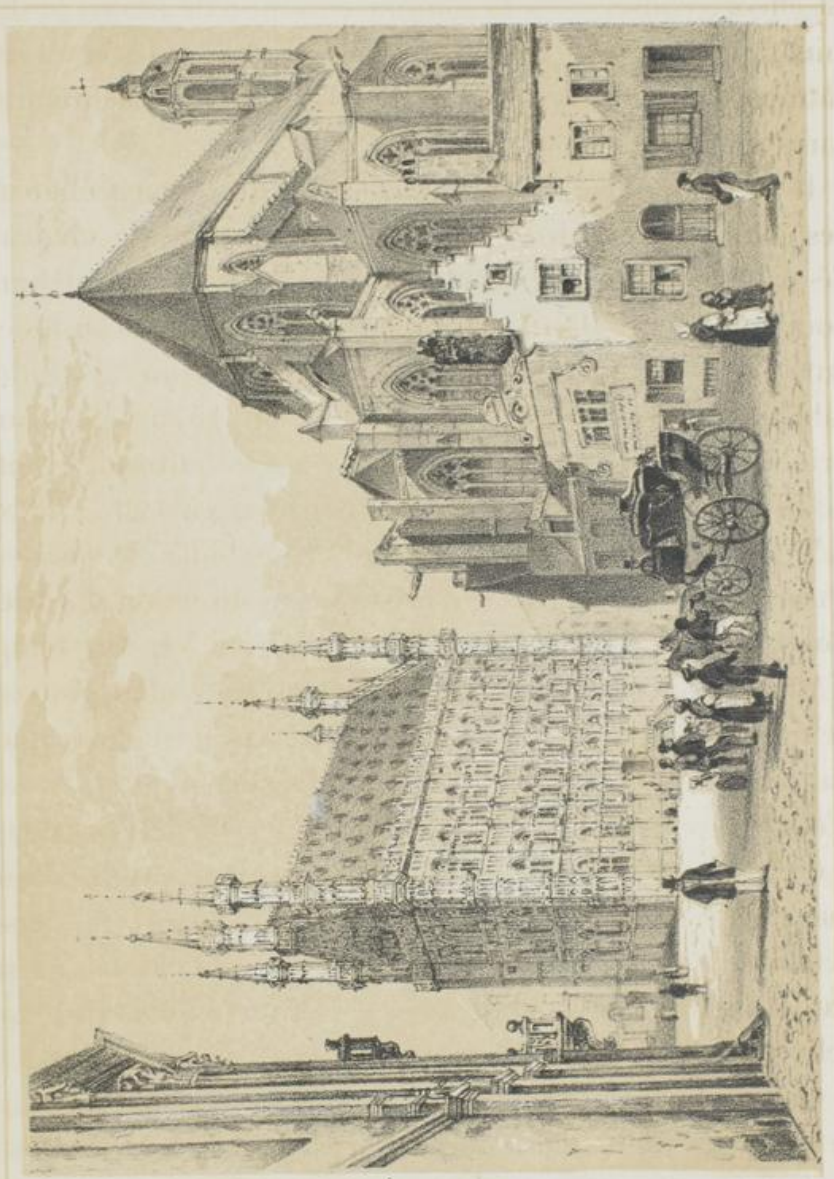
La ville de Louvain ne se releva jamais du coup funeste que lui porta ce long enchaînement de révoltes, de siéges, de paix achetées à prix d'argent; un grand nombre d'artisans furent bannis et portèrent en Angleterre leur expérience dans l'art de fabriquer des étoffes. D'autres parcoururent longtemps le pays, et, sous le nom de *Sangliers*, dévastèrent ses campagnes; mais poursuivis à outrance, ils périrent successivement ou s'éloignèrent. Pour arrêter la décadence de Louvain, Jean IV, grand ami des lettres, la dota en 1426 d'une université, depuis quatre siècles son principal titre de gloire. Son commerce, pour lequel la commune a fait construire en 1750 le beau canal qui va rejoindre le Rupel, consiste principalement en grains et en bière, dite de Louvain, dont il s'exporte des quantités considérables. Sa population, qui n'a jamais rempli la vaste enceinte construite au XIVe siècle, et qui dans les derniers siècles allait toujours en déclinant, s'élève aujourd'hui à 24,600 âmes.

Dans plusieurs occasions, les Louvanistes ont fait preuve d'intrépidité. Le général gueldrois, Van Rossem, qui parcourut le Brabant en 1543 avec un corps de troupes peu considérable, sans qu'on se présentât pour le combattre, les attaqua inutilement; en 1582, un assaut donné au milieu de la nuit par les garnisons calvinistes des villes voisines n'eut pas plus de succès; en 1635, une armée considérable de Français et de Hollandais, conduits par le prince Frédéric-Henri de Nassau, un des plus habiles guerriers du temps, ne put s'emparer de la ville, dont la défense couvrit de gloire le commandant Grobbendonck. Enfin en 1710 le partisan français Dumoulin, qui avait pénétré à l'improviste dans l'ancienne capitale du Brabant, fut repoussé par

les bourgeois. En récompense de ce fait d'armes, l'empereur Charles VI éleva à la dignité de vicomte le bourgmestre Vandevenne et donna à la ville une clef d'or qui est encore conservée à la maison communale. Sous la domination française, on avait établi à Louvain, dans un des bâtiments de l'Université, un hôtel des invalides qui disparut en 1814.

Il ne reste plus que de faibles restes de l'ancien château des comtes et des ducs, appelé vulgairement le château César, parce que la tradition lui donne ce conquérant pour fondateur. Il est plus que probable que les comtes en ont jeté les premiers fondements. Des travaux considérables y furent exécutés en 1177 et en 1375; plusieurs princes y furent retenus prisonniers, entre autres le comte de Hollande, Thierry, vaincu à Heusden en 1203; le roi Édouard III d'Angleterre y passa l'hiver de 1339; Charles-Quint et ses sœurs y furent élevés sous la direction d'Adrien Boyens, depuis pape sous le nom d'Adrien VI. Du temps d'Albert et d'Isabelle, alors que Puteanus en était gouverneur, le château était encore entretenu avec quelque soin; dans la suite, on le laissa tomber insensiblement en ruine. L'empereur Joseph II le fit démolir en 1783 et en aliéna l'emplacement. L'église voisine de Saint-Jean, annexe d'une maison de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, fut aussi détruite en 1799 et 1801. La colline sur laquelle s'élevaient l'un et l'autre de ces édifices, et de laquelle on jouit d'une belle vue sur le canal, a perdu ainsi tous ses ornements.

Qui n'a entendu parler de l'Hôtel de Ville de Louvain, ce gracieux bijou d'architecture gothique? Ses trois côtés extérieurs offrent un rez-de-chaussée assez élevé et deux rangées de fenêtres; entre chaque fenêtre est une saillie



HÔTEL DE VILLE A LOUVAIN

chargée de feuillages, de niches et de figurines d'un travail exquis. Six légers clochetons surmontent les façades latérales. Une restauration intelligente, dirigée par M. Everaerts, et commencée en l'année 1828, rétablit peu à peu dans son état primitif ce chef-d'œuvre de pierre, dont la construction, commencée en 1447 et achevée en 1463, a coûté 32,786 florins.

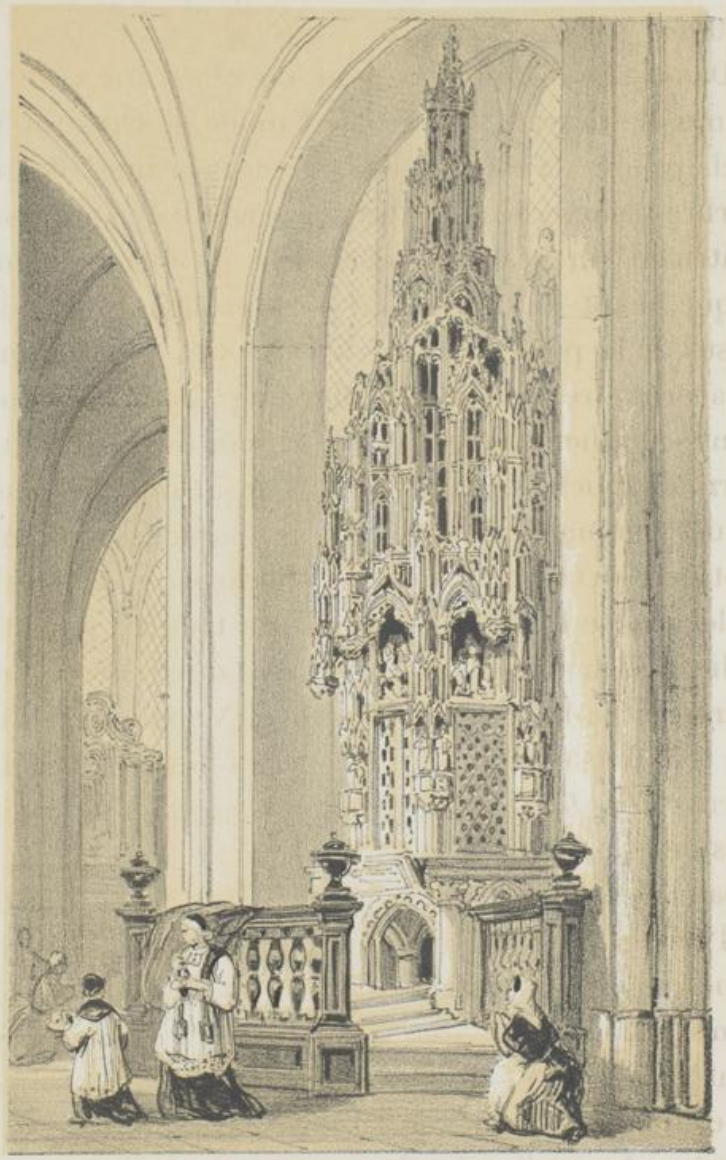
A l'intérieur de l'Hôtel de Ville on remarque le plafond de la salle de réception, représentant la Passion. Dans une salle du second étage, on a réuni un petit musée, riche par le mérite des toiles qui le composent. On y voit entre autres une Sainte Famille de Crayer; le Christ, saint Pierre et saint Paul, de Coxie; deux portes avec portraits du même; des fleurs et fruits de Seghers; les deux Avares, copie de Matsys; deux beaux portraits de Vanderhelst d'Amsterdam; une Élévation de la Croix attribuée à Van Dyck, etc. On y conserve aussi le plan original sur parchemin et le plan en miniature en pierre des immenses tours qui devaient couronner l'église de Saint-Pierre et qui n'ont jamais existé qu'en projet.

L'église de Saint-Pierre, dotée d'un chapitre par le comte Lambert II vers l'an 1040, est un beau vaisseau construit aux XIVe et XVe siècles. C'est une des basiliques belges les plus riches en œuvres d'art remarquables. Le portail dit des Longs Escaliers est un chef-d'œuvre de sculpture en bois; la chaire, travaillée par Bergé en 1742 pour l'abbaye de Ninove, mérite les regards des curieux; le jubé placé devant le chœur, formé de trois arcades soutenues par quatre colonnes, offre un riant modèle de l'art au moyen âge; les orgues, construites en 1634, sont au nombre des meilleures du pays; les portes en fer du

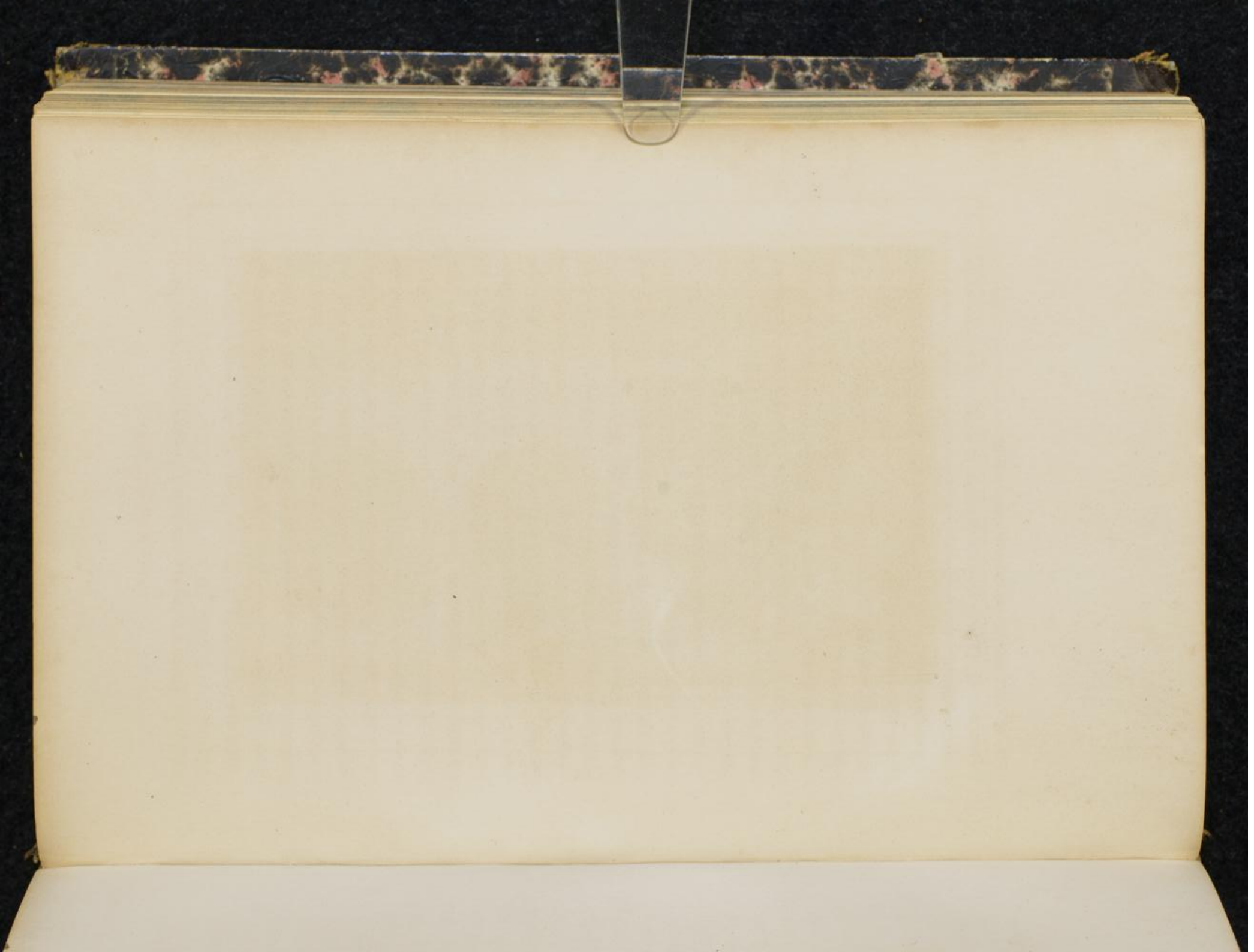
chœur, exécutées en 1811 par Goemans, passent pour un chef-d'œuvre. Devant le jubé est suspendu un magnifique lustre en fer, exécuté au marteau par Quentin Metsys.

Dans le pourtour du chœur on remarque : une Sainte Trinité de Crayer, une Sainte Famille de Quentin Metsys; la chapelle de la communion, fermée par une balustrade en marbre blanc ornée de rinceaux, œuvre de Duquesnoy, et contenant un gracieux tabernacle en forme de tour gothique, haut de trente-cinq pieds et datant de 1433. Au-dessus de la porte de la sacristie on voit trois antiques qui paraissent être de l'école de Memling; dans la chapelle de Sainte-Agathe, le mausolée des femmes du duc Henri Ier, en pierre de touche; à l'autel de la Vierge, une des plus belles statues que nous ait léguées le XVe siècle. Citons encore le baptistère en cuivre, le carillon, l'horloge qui date de 1462, la cloche dite Philippe ou cloche du tocsin, pesant douze milliers, et nous aurons énuméré ce que renferme de plus intéressant la basilique de Louvain. N'oublions pas de dire que les sujets de cette église appelés les hommes de saint Pierre (*Homines sancti Petri, Peetermans*) jouissaient jadis de grandes prérogatives.

Sainte-Gertrude, ancienne chapelle ducale, fut donnée en 1206 par le duc Henri Ier à une congrégation de chanoines réguliers de Saint-Augustin, et érigée en paroisse en l'année 1252, ainsi que Saint-Michel, Saint-Jacques et Saint-Quentin. Sa flèche, construite par la corporation des drapiers et achevée le 19 novembre 1463, s'élève avec élégance. Les stalles du chœur, en bois de chêne et sculptées dans le goût de la renaissance, sont regardées comme les plus belles du royaume. On admire encore à Sainte-



LE TABERNACLE DE St PIERRE A LOUVAIN.



Gertrude quelques beaux mausolées et un Christ à la Croix de Crayer.

L'église de Saint-Michel est un des plus beaux édifices qu'ait bâtis l'ordre des Jésuites, auquel l'Europe doit tant de constructions somptueuses et imposantes ; elle fut commencée en 1650 et achevée en 1666. En 1778, après la suppression du couvent, qui était le plus ancien de l'ordre aux Pays-Bas et qui possédait une riche bibliothèque, elle devint paroisse en remplacement de la vieille église de Saint-Michel, bâtie en 1165, et dont la caducité exigeait la suppression. Pendant le court règne des républicains français, elle fut successivement temple de la Raison, temple dédié à l'Être Suprême et temple de la Loi. M. Vanderschrieck de Louvain a donné à cette église quatre tableaux modernes : le Christ mort, par Wappers ; un Christ devant Pilate, de Philippe Van Brée ; une Descente de Croix dans le goût italien et un Christ en Croix de Mathieu. Les confessionnaux qui garnissent les bas côtés des nefs sont dignes de remarque.

Saint-Jacques-aux-Joncs (*Ter-Biest*), dont la tour est romane, la nef ogivale et le chœur moderne, renferme un précieux tabernacle en forme de tourelle gothique, construit en 1568 et copié de celui de Saint-Pierre ; des fonts baptismaux en cuivre de l'an 1467 et plusieurs bonnes toiles, parmi lesquelles on cite : la Conversion de saint Hubert, par Crayer, avec figures de De Vaddere et animaux de Boel.

Saint-Quentin, située sur une colline et dont Juste-Lipse a trop exalté l'architecture, contient un tableau de Crayer représentant la Vierge et quelques saints ; un antique, la Cène et une bonne statue de la Vierge.

L'ancienne église des Dominicains, aujourd'hui paroisse de Notre-Dame, est un beau temple d'un gothique très-pur, bâti par le duc de Brabant, Henri III, dans une île de la Dyle. Ce prince voulut y avoir son tombeau, que des ouvriers détruisirent en 1805. Il n'y a d'autre objet à citer que les stalles gothiques.

L'église du Béguinage, commencée en 1305, contient quelques belles tombes et deux ou trois vieux tableaux, parmi lesquels on loue fort celui qui représente la généalogie de la Vierge.

Il y a à Louvain un riche hôpital, dont les commencements remontent à des temps très-reculés. De grands travaux de reconstruction y ont été commencés en 1839 et n'y ont laissé debout qu'une vieille porte romane. Entre autres fondations, on cite : plusieurs hospices pour les vieillards des deux sexes ; l'hospice des Orphelins, fondé en 1648 par le professeur Jacques Van Santvoort ; celui des Orphelines, dit École sainte ; celui des Enfants trouvés, qui remonte à l'an 1439.

L'Université, dotée de grands priviléges par son fondateur Jean IV et par le pape Martin V, se composait de cinq facultés, dites des arts, de théologie, des lois, du droit canon et de médecine. A chacune d'elles étaient attachées des pédagogies ou fondations particulières, dont le nombre s'élevait à quarante-deux. Le corps professoral avait pour chefs le recteur, élu pour un trimestre ; le chancelier, prévôt de Saint-Pierre, et le conservateur des priviléges, emploi conféré d'ordinaire au prévôt de Sainte-Gertrude. L'Université, érigée dans le but de retenir dans le pays les jeunes Belges qui allaient s'instruire à Paris et à Cologne, devint bientôt célèbre et brilla surtout d'un

grand lustre au temps de Juste-Lipse, alors que les élèves s'y comptaient par milliers. On sait de quels honneurs y étaient entourés les *primus* ou lauréats. Ses professeurs s'étant montrés hostiles aux innovations de Joseph II, ce prince la mutila et transféra quelques cours à Bruxelles. La révolution brabançonne avait rétabli l'ancien état de choses, quand survint l'invasion française. Abolie par décret du 4 frimaire an VI, l'Université fut rétablie par un arrêté du roi Guillaume, en date du 25 septembre 1816, établissant trois institutions de ce genre dans les provinces méridionales. Supprimée une seconde fois lors de la loi sur l'enseignement supérieur, qui a réduit à deux le nombre des universités du gouvernement, elle s'est relevée bientôt sous le patronage du clergé, qui créa à Malines, en 1834, une institution de ce genre, transférée à Louvain en 1836. Plus de 600 élèves suivent aujourd'hui les cours de l'Université catholique.

On doit placer au premier rang des locaux occupés par elle les Halles, bâtiment dont une partie fut construite en 1317 pour servir de bazar aux drapiers, et qui, cédé à l'Université en 1679, fut en partie reconstruit dans les années suivantes.

Les colléges du Pape, des Philosophes ou du pape Adrien VI, du Saint-Esprit, du Faucon, etc., se distinguent par l'étendue et la somptuosité de leurs bâtiments. Dans un mur du collége Ten-Daele sont placés les loups qui surmontaient autrefois la porte de la vieille enceinte de la ville, à laquelle ils avaient donné leur nom. Ce sont des morceaux de sculpture d'un travail grossier, mais curieux à cause de leur ancienneté.

La Bibliothèque publique, fondée en 1636, placée pen-

dant quelque temps aux Halles, est établie depuis l'année 1723 dans un local qui appartint d'abord aux drapiers, servit ensuite d'arsenal à la commune et fut enfin cédé aux états de Brabant, qui y élevèrent une belle salle longue de 183 pieds, ornée de statues et de portraits. La collection de livres imprimés qui s'y trouve est la plus considérable du pays.

L'Université de Louvain a longtemps été pour la Belgique une pépinière de savants; parmi ceuxqui reçurent le jour dans cette ville, on remarque les historiens Pierre Van Dieven ou Divaeus, mort en 1581, et Florent Vanderhaer ou Haraeus, mort en 1634; le médecin Réga; l'astronome Cornélius Gemma, mort en 1579; le jurisconsulte Van Espen, mort en 1728. Divaeus nous a laissé une histoire de sa patrie à laquelle on n'a jusqu'à présent que bien peu ajouté; Henri-Joseph Réga, mort en 1754, fut l'un des premiers médecins de son siècle, et celui qui le premier a étudié avec soin les rapports intimes des différentes parties du corps humain.

Il y a encore à Louvain un athénée ou collége communal, une académie des beaux-arts érigée en 1800, un jardin botanique, une salle d'anatomie, un cabinet de physique, de chimie et d'histoire naturelle. Parmi les collections particulières, qui sont en assez grand nombre, on place au premier rang le cabinet de tableaux de M. Vanderschrieck, riche en toiles de nos grands maîtres, ainsi qu'en productions des artistes de la nouvelle école flamande, dont M. Vanderschrieck est le généreux protecteur. M. Meynaerts possède une fort belle collection de médailles et de monnaies.

Les remparts de Louvain, dont la construction datait

des années 1356 et suivantes, ont disparu pour faire place à de beaux boulevards. La plupart des portes ont aussi été remplacées par de nouveaux bâtiments. La construction du canal pendant les années 1750 à 1752 a changé la face de tout un quartier. Son vaste bassin, les quais et les belles maisons qui les encadrent, dominées par la hauteur du château César, forment un coup d'œil pittoresque.

Nous terminerons en mentionnant la belle place du Peuple, pavée en 1819; la promenade dite le jardin de Saint-Georges; la Table Ronde, sur le Marché, bâtiment bâti en 1829 sur l'emplacement d'un ancien édifice qui servait autrefois de lieu de réunion aux serments et aux chambres de rhétorique; la salle de danse de Frascati, une des plus belles de la Belgique, construite en 1806; la fabrique monstre des brasseries belges; enfin le manége de la caserne de cavalerie.

En quittant l'ancienne métropole de la science en Belgique pour se rendre dans les parties orientales du pays, le railway entre dans une contrée plus montueuse et moins peuplée, où les ondulations du sol ont nécessité des courbes nombreuses et rendu indispensable la construction d'un tunnel long de 990 mètres. Dans cette partie de son parcours, la voie ferrée sépare les immenses plaines du Brabant Wallon, si riches en céréales, du canton s'étendant vers le Démer et appelé le *Hageland* ou pays des Haies. Ici le sol est peu fertile, sablonneux et couvert de bois.

Le premier lieu remarquable qu'on rencontre entre Louvain et Tirlemont est l'abbaye de *Parcq*, fondée en 1131 par le duc de Lotharingie, Godefroid Ier, encore occupée par quelques religieux. Son église, qui s'élève à l'extrémité d'une gracieuse ligne d'étangs, renferme un beau monu-

ment en l'honneur des anciens abbés. Plus loin est *Roosebeck*, où les troupes espagnoles vainquirent en 1576 le bailli du Brabant Wallon, Jean de Glymes, commandant un corps d'étudiants et d'habitants de Louvain. Enfin après avoir traversé le tunnel et entendu le bruit infernal que produit le convoi en fuyant dans cette voie ténébreuse, on aperçoit sur la hauteur à gauche le village de *Cumptich* et sa nouvelle église, voisins de Tirlemont.

A quelque distance de Louvain, sur les bords de la Dyle, du côté de Wavre, est situé le beau château d'*Heverlé*, résidence du noble chef de la famille d'Arenberg. Après avoir longtemps appartenu aux chambellans héréditaires de Brabant, ce manoir devint la propriété des Croy et fut rebâti par l'un d'entre eux, Guillaume de Chièvres, gouverneur de Charles-Quint. L'ancienne église des Célestins, fondation des Croy, renfermait de magnifiques tombes que le duc actuel a fait transporter dans son palais de Bruxelles et remplacer par de nouveaux monuments. Le beau bois de Meerdael, aux sites pittoresques, aux drèves séculaires, augmente la beauté de ce splendide domaine.

A l'ouest de Louvain on trouve *Ter-Banck*, autrefois léproserie, et la *Montagne de Fer*, côte très-rude où se sont livrés de sanglants combats. Vers le nord on rencontre *Wesemael* et *Rotselaer*, jadis résidences, le premier des maréchaux héréditaires de Brabant, le second des sénéchaux héréditaires. On cultive encore la vigne à Wesemael dans les biens du duc d'Ursel, et à Rotselaer on voit la vieille tour de *Terheyden*, aux sept étages superposés.

Sur les bords du Démer est situé *Aerschot* (3,895 hab.),

où les habitants montrent, comme datant du temps des Césars de Rome, la tour d'Aurélien, appelée ainsi par corruption d'Orléans, parce que des princes de la maison de France et de la branche d'Orléans ont été seigneurs d'Aerschot au xve siècle. L'église est d'un beau gothique et date de l'an 1331 ; le chœur a été commencé en 1537 par l'architecte Jacques Pickart. Jadis une haute flèche couronnait la tour carrée de cet édifice et s'élevait à la hauteur de 400 pieds, mais elle tomba en 1572. Le jubé et les stalles, sculptées avec élégance, un tableau de Crayer, l'Adoration des Mages, et une belle toile de Verhaegen, à l'autel Sainte-Anne, sont aujourd'hui les plus remarquables de ses ornements.

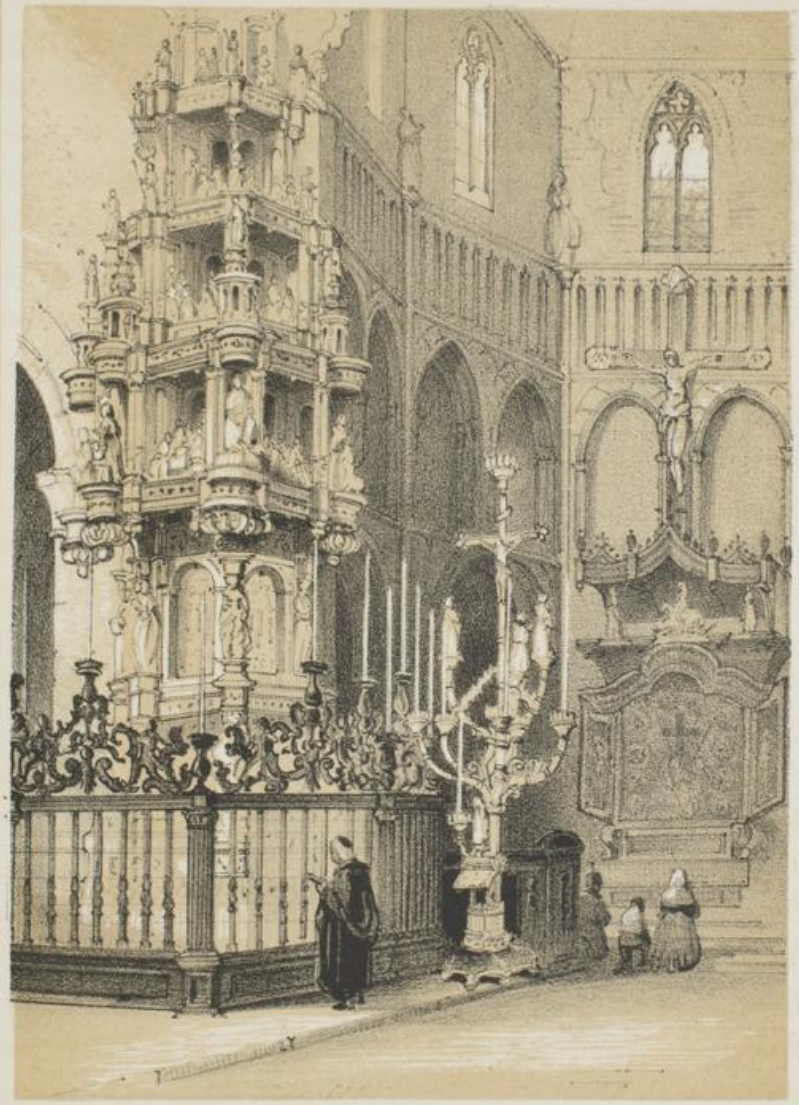
Sur la même rivière, le beau château de *Schoonhoven*, à M. le comte Vandernoot, et la petite ville de *Sichem*, attirent successivement les regards du voyageur. Dans un pâturage voisin de cette dernière est une vieille tour isolée, haute de 126 pieds sur 130 de circonférence, et revêtue à l'extérieur de grosses pierres brunâtres. Les murs, épais de quinze pieds, datent, à ce qu'il paraît, du xiiie siècle. Cette construction dépendait sans doute du château des seigneurs de l'endroit.

Sur une hauteur qui domine le pays d'alentour, *Montaigu* (en flamand *Scherpenheuvel*) montre sa riche église, couronnée d'un dôme, et dont la construction, achevée en 1627, coûta plus de 500,000 florins. On y voit une belle tête sculptée du Christ et sept tableaux de Van Loon, représentant la Vie de la Vierge. C'est un lieu de pèlerinage très-renommé depuis le commencement du xviie siècle ; la ville date du même temps et fut fondée par l'archiduc Albert et l'infante Isabelle.

Diest (7,300 hab.), qui depuis la séparation de la Belgique et de la Hollande a acquis une grande importance stratégique, a été entourée depuis quelques années de fortifications considérables. C'était anciennement une baronnie qui passa à la fin du xve siècle dans la famille de Nassau. La fabrication de draps communs y est assez active, et on y brasse une qualité de bière renommée. Les principaux édifices sont l'église de Saint-Sulpice, ancienne collégiale, où est enterré Philippe d'Orange, fils de Guillaume le Taciturne, mort en 1618; l'église du Béguinage, etc. A Diest est né le savant orientaliste Nicolas Clénard, mort à Grenade en 1542. A quelque distance de cette ville, sur le chemin qui conduit à Westerloo, dans la province d'Anvers, est *Averboden*, abbaye de Prémontrés dont la fondation remonte aux premières années du xiie siècle.

En quittant les bords du Démer pour suivre ceux de la Gette, on arrive à *Léau*, autrefois une des sept villes principales du Brabant, boulevard du pays du côté de l'évêché de Liége, aujourd'hui village peuplé de 1,550 habitants. Il ne reste plus rien de sa forteresse ou prison d'état qui a été plus d'une fois assiégée. L'église de Saint-Léonard contient un beau tabernacle en pierre, orné de figurines et de bas-reliefs représentant des épisodes de l'Ancien Testament. C'est un don fait par Martin Van Wilre, seigneur d'Oplinter, mort en 1558, et par sa femme. Il y a près de Léau un lac d'une grande étendue, entouré de marais. On a tout récemment entrepris de le mettre à sec.

Tirlemont (8,360 hab.), sur les bords de la Gette, sur la route de Bruxelles à Liége, est une ville bien bâtie et



TABERNACLE DE L'ÉGLISE DE LÉAU

le centre d'un grand commerce en produits agricoles. C'est à ses habitants que fut donné en 1164 le plus ancien privilége connu en Brabant ; le duc Godefroid III y confirme leurs antiques libertés. Tirlemont prit plus tard un grand développement, et son immense enceinte en fait foi ; mais de grands malheurs vinrent ensuite l'accabler ; elle fut pillée en 1507, mise à plusieurs reprises à contribution pendant les troubles du XVIe siècle, et cruellement saccagée en 1635 par l'armée coalisée de France et des Provinces-Unies. De son immense enceinte, toute la partie au sud du railway ne contient que peu de maisons. Les portes sont pour la plupart anciennes.

Depuis quelques années la ville de Tirlemont s'est beaucoup embellie ; on a reconstruit l'hôtel de ville, l'hôpital, dont la fondation date du XIIIe siècle, l'hospice du Béguinage. On y voit en outre deux antiques églises, Saint-Germain et Notre-Dame-du-Lac ; la première est remarquable par son antique et massive tour, construction du XIIe siècle ; la seconde, sur le Marché, fondée en 1298 et rebâtie au XVe siècle, est restée inachevée. Les chanoines de cette église pouvaient se marier, mais il leur était défendu de s'allier en secondes noces ; sinon ils perdaient toute participation aux revenus de la communauté et prêtaient, dit-on, serment de ne pas révéler les secrets du chapitre. Il y a à Tirlemont une caserne de cavalerie.

Sous le chemin de fer, à proximité de la station de Tirlemont, passe une chaussée qui conduit à Jodoigne et de là à Charleroy, en côtoyant longtemps la grande Gette. De ce côté on rencontre *Hougarde* (3,500 h.), ancienne enclave du pays de Liége, aujourd'hui renommée pour ses bierres ; *Jodoigne*, en flamand *Geldenaken* (3,300 h.),

jolie petite ville dont les principaux ornements sont : l'église de Saint-Médard, jadis dépendante de l'ordre du Temple, et le château où les ducs de Brabant faisaient autrefois, dit-on, élever leurs enfants, à cause de la salubrité de l'air qu'on y respire.

Aux environs, on remarque le beau château de M. Vandenbossche, jadis abbaye d'*Heylissem ;* le village d'*Orp-le-Grand,* où se retira et mourut la maîtresse de Pepin de Herstal, Alpaïde, mère de Charles-Martel ; les grottes de *Folx-les-Caves,* vastes excavations creusées dans le sol et qui doivent, à ce qu'il paraît, leur origine aux travaux des Romains pour l'empierrement des voies de la Hesbaye.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces cantons, c'est un grand nombre de tombes appelées vulgairement tombes romaines. Bien que quelques-uns de ces monuments funéraires appartiennent en effet à des généraux de cette nation, le plus grand nombre, néanmoins, doit son origine aux peuplades franques qui se fixèrent dans ces contrées presque désertes à l'époque où l'empire romain penchait vers sa ruine.

Les plus connues de ces tombes sont celles de *Middelwinden,* dont une vieille tradition fait la sépulture de trois nobles vierges. Elles sont situées près de Tirlemont, dans la plaine de Racourt, où se sont livrées deux sanglantes batailles, connues sous le nom de Neerwinden. En 1692, le maréchal duc de Luxembourg vainquit en ces lieux le prince d'Orange, Guillaume III, roi d'Angleterre et stathouder de Hollande ; en 1793, les Français, sous la conduite de Dumouriez, y furent à leur tour défaits par le prince de Saxe-Cobourg, commandant l'armée autrichienne.

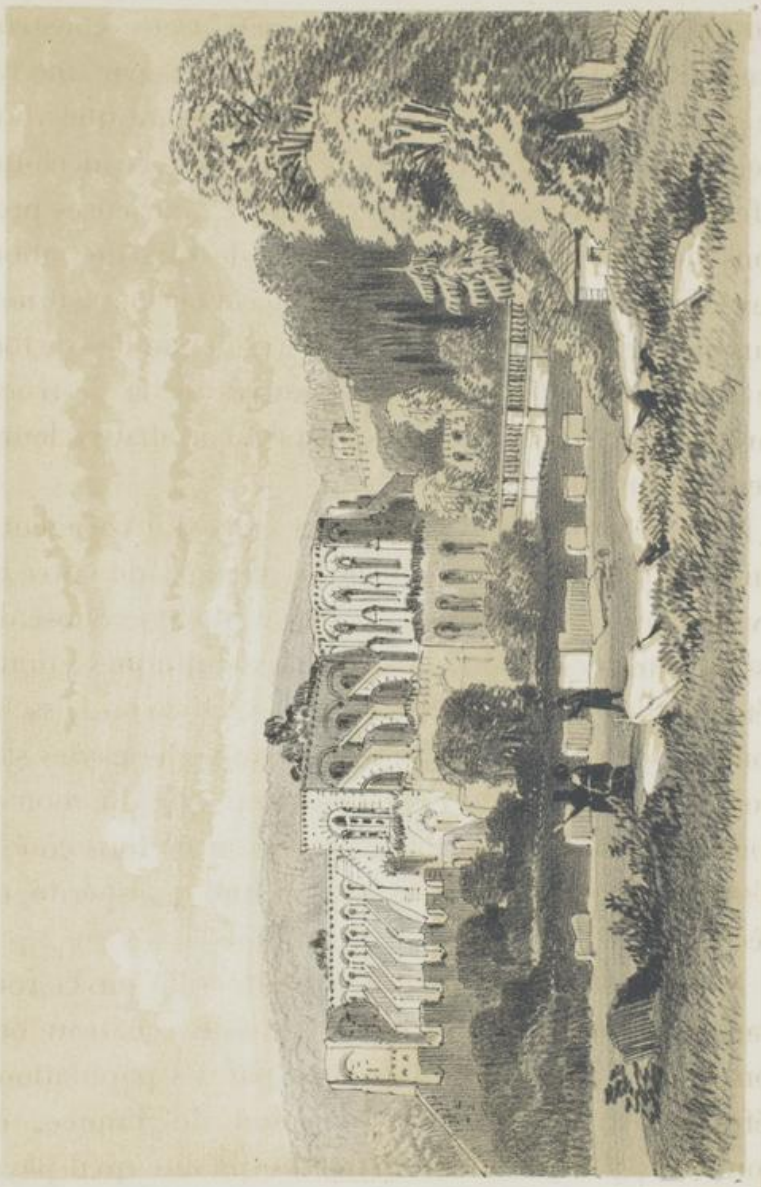
Le bourg de *Perwez* et de nombreux châteaux, les uns en ruine, comme *Walhain;* les autres encore debout, tels que *Bonlez, Corroy, Hévillers,* occupent la contrée entre Jodoigne et la Dyle. Sur les bords de cette rivière est située *Wavre* (5,200 h.), petite ville florissante, où un violent combat se livra, le jour même de la bataille de Waterloo, entre un corps prussien et les généraux français Grouchy et Vandamme. Ceux-ci étaient victorieux et s'apprêtaient à marcher sur Bruxelles, quand ils apprirent la défaite de l'Empereur. L'église de Notre-Dame de Basse-Wavre, ancien prieuré dépendant de l'abbaye d'Afflighem, est toujours un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

Au milieu d'une vaste forêt qui s'étend sur les deux rives de la Dyle, en amont de Wavre, se cachent les ruines imposantes de l'abbaye de *Villers,* fondée en 1147, et le premier établissement de l'ordre de Cîteaux en Brabant. Rien de plus romantique que ces débris d'un autre âge, pittoresquement assis dans une charmante vallée et dérobés à tous les regards par des hauteurs boisées. Ces restes muets et solitaires empruntent un nouveau charme à leur isolement. Seul, l'ancien moulin abbatial, transformé aujourd'hui en une scierie de marbre, est habité par une famille qui montre les ruines aux voyageurs. Combien est imposant le vaisseau de l'église, long de 250 pieds et construit en entier dans le plus pur style ogival! Ce bel édifice, consacré vers l'an 1272, renfermait autrefois la sépulture de deux ducs de Brabant, de Henri II qui refusa la couronne impériale, et de Jean III qui brava à deux reprises une coalition formidable; on chercherait vainement aujourd'hui quelques restes des monuments élevés à ces deux princes; le sol a été retourné en tous sens, et les voûtes, qui

s'écroulent successivement, l'ont couvert de leurs débris. La façade en pignon qu'on voit vers la gauche, à quelque distance de l'église, est celle d'un bâtiment qui, selon la tradition, a servi de chapelle aux premiers religieux, et qui depuis fut converti en brasserie. Cette construction massive est à l'intérieur divisée en deux nefs par une rangée de grosses colonnes cylindriques, supportant une voûte en plein cintre. Vers la droite on trouve un beau cloître, le réfectoire d'hiver, le grand réfectoire, curieuses productions de l'art gothique. Du splendide quartier abbatial, élevé dans la première moitié du siècle dernier, il ne reste plus qu'une longue suite de bâtiments dépouillés de toiture, de fenêtres, de charpente, et sauvés de la destruction, parce qu'on n'aurait eu aucun profit à abattre leurs immenses murailles.

Nous ne saurions assez engager ceux qui voyagent pour s'instruire, ou ceux qui aiment les vestiges de notre passé, à visiter les ruines de Villers. Il y a quelque chose de saisissant dans ces chaînons d'arceaux gothiques, dont il se détache tous les ans quelques pierres, et qu'on laisse abandonnés aux vents, à la pluie, aux intempéries des saisons. Quel contraste avec l'ancienne splendeur du monastère, dont les domaines s'étendaient au loin de tous côtés! Une désolation complète a succédé à une prospérité de six siècles.

Non loin de là est *Genappe,* petite ville sur la route de Namur à Charleroi. Il y avait là jadis un château ou prison d'état. Les Juifs, menacés par les populations, s'y réfugièrent en 1308. Le dauphin de France, depuis Louis XI, y reçut en 1456 une hospitalité qu'il paya bien mal par la suite; son séjour à Genappe donna naissance aux



LES RUINES DE L'ABBAYE DE VILLERS

Cent et une nouvelles nouvelles, recueil de récits licencieux racontés par lui et les seigneurs de son entourage. Le château de Genappe fut détruit en 1672 par ordre du gouverneur général comte de Monterey. Le village voisin de *Baisy* s'enorgueillit d'avoir vu naître Godefroid de Bouillon, le chef de la première croisade et le premier roi franc de Jérusalem. Le hameau de *Quatre-Bras* emprunte son illustration à des temps plus modernes. Le corps du général Ney et les troupes anglo-belges s'y livrèrent un combat dans lequel périt le duc de Brunswick (16 juin 1815).

Longtemps célèbre par son antique chapitre de chanoinesses nobles, fondé vers 645 par sainte Itte, femme de Pépin de Landen, et par sa fille Gertrude, la ville de *Nivelles* (7,844 hab.) révère encore cette dernière, dont les bienfaits ont enrichi son hôpital. L'abbaye de Nivelles était composée d'un double chapitre de trente-six chanoines et de quarante-deux chanoinesses ; une abbesse était la directrice de la communauté entière. Autrefois elle recevait son investiture de l'empereur lui-même, mais les ducs de Brabant, avoués du chapitre, obtinrent l'exercice de cette prérogative, et, après s'être créé un parti puissant dans la ville, y réduisirent l'autorité de l'abbesse à fort peu de chose. Déjà en 1040 on se plaignait du tort causé à l'abbaye par le comte de Louvain, Lambert, et on accusait les habitants d'être une race féroce et opiniâtre. En 1046 l'église fut incendiée ; elle fut réparée et consacrée en 1048 par le pape Léon IX ; l'empereur voulut assister à cette cérémonie et porter sur ses épaules les reliques de la sainte. Le bel édifice qui sert aujourd'hui de paroisse date de cette époque ; il est sans contredit un des monuments de la Belgique les plus remarquables par leur antiquité, leur éten-

due et leur architecture. C'est un vaste vaisseau à trois nefs, éclairé par des fenêtres cintrées. Sa tour massive, construite en pierres énormes et surmontée d'une haute flèche en bois, contient un beau carillon. A côté de cette grande tour en est une autre plus petite, sur laquelle on voit Jean de Nivelles, statue en cuivre d'un homme armé qui frappe les demi-heures. L'intérieur de l'église, qu'on a entièrement restauré au siècle dernier, contient plusieurs tableaux, entre autres une Sainte Cécile de Crayer; des mausolées parmi lesquels on remarque celui d'Albert-François de Trazegnies, prévôt de Nivelles, et de son frère, prévôt de Saint-Pierre, à Louvain; deux chaires, l'une en bois, représentant Élie dans le désert; l'autre en marbre, représentant la Samaritaine, toutes deux du sculpteur Delvaux, à qui l'on doit aussi les statues des apôtres saint Pierre, saint Paul, saint Jacques et saint André. La châsse dans laquelle on conserve le corps de sainte Gertrude est un bel ouvrage de ciselure gothique. A côté de l'église est un vieux cloître dont la construction remonte aussi au XIe siècle. Il y a encore à Nivelles quelques autres églises; celles de Saint-Nicolas et du Saint-Sépulcre renferment des tableaux.

La ville de Nivelles, dont les alentours vers l'est étaient encore couverts de bois en 1147, avait déjà une population et une étendue assez considérable en 1220, car on partagea à cette époque son territoire en onze paroisses, en partie supprimées plus tard. La fabrique de toiles fines connues sous le nom de batistes était florissante à Nivelles depuis longtemps; en 1647, une émeute suscitée par les ouvriers lui porta un coup funeste; Valenciennes, Cambrai et Douai profitèrent de l'émigration des fabricants. Aujourd'hui l'in-

NIVELLES.

dustrie de la localité se réduit à peu de chose. Cependant la ville est généralement bien bâtie et l'aspect en est riant. Le coup d'œil qu'offre la promenade publique dite de la Dodaine est on ne peut plus gracieux. Un des meilleurs musiciens du XVe siècle, Jean le Teinturier, naquit à Nivelles.

Près la route de Nivelles à Hal, route ouverte depuis quelques années seulement, est le village de *Braine-le-Château*. On y voit un manoir appartenant à la famille de Robiano, et, sur la place, un des rares piloris qui ont échappé à la haine des Français pour tout ce qui rappelait les temps du moyen âge. Ce pilori, en pierre, remonte à la fin du XVe siècle. Il est peu de places plus pittoresques que le centre de ce village avec son pilori gothique, les vieux arbres qui le couvrent à moitié de leur feuillage, le clocher de la paroisse qui s'élève au-dessus des maisons, la vieille habitation bâtie au côté opposé, et les tours du château que le jardin seigneurial dérobe en partie à la vue. Près de la même route et sur le territoire de Hal, est l'imposante tour d'*Esschembeek* ou *Escaubecq*, appartenant à M. de Burtin et remontant au moins au XIVe siècle, spécimen curieux et bien conservé de l'architecture de cette époque. C'est un massif de pierres, à peine éclairé par de rares embrasures, cachant sa base dans une pièce d'eau et élevant avec fierté son couronnement crénelé.

V.

PROVINCE D'ANVERS.

Histoire et description de Malines. — Esquisse des environs de cette ville.

La province d'Anvers, que limitent au sud le Brabant, à l'est la province de Limbourg, à l'ouest l'Escaut qui la sépare de la Flandre orientale, et au nord le Brabant septentrional, partie du royaume de Hollande, portait sous la domination française le nom de département des Deux-Nèthes, et s'est formée du marquisat d'Anvers, ancienne

annexe du duché de Brabant, de la seigneurie de Malines, et de quelques parcelles d'autres territoires. On y distingue deux régions bien différentes : l'une, fertile, populeuse, formant en quelque sorte un demi-cercle, dont l'arc est tracé par la position des villes d'Anvers, de Lierre et de Malines, et dont l'Escaut simule la corde; l'autre, connue sous le nom de Campine, et couverte presque en son entier de bruyères.

Malines (24,600 hab.). La station de Malines, centre des chemins de fer du Nord, est remarquable par son étendue et le nombre des bâtiments qui la composent. En arrivant de Bruxelles, on y entre après avoir passé le beau canal de Louvain au Rupel, près de la campagne des comtes de Coloma, qui, transformée en guinguette, a joui, pendant les premiers temps de l'existence du railway, du privilége d'attirer une foule de promeneurs. On voit ici les beaux bâtiments servant aux bureaux, là l'arsenal ou remise pour le matériel, plus loin les ateliers de réparation. Au dehors on aperçoit un grand édifice, élevé pour servir à une filature de lin à la mécanique, mais resté sans emploi. Une porte bien ornée et une nouvelle et magnifique rue introduisent dans la ville les voyageurs.

La ville de Malines et quelques villages voisins formaient jadis une province particulière qui portait le titre de seigneurie. Devenue au xe siècle la propriété des évêques de Liége, elle resta sous cette domination, sauf de courts intervalles, jusqu'en l'année 1333. Elle fut alors vendue au comte de Flandre, Louis de Crécy, devint l'objet de vives contestations entre ce prince et Jean III, duc de Brabant, fut reconnue propriété indivise de tous deux en l'an 1336, cédée en entier au duc en 1346 et reconquise en 1356 sur

les ducs Wenceslas et Jeanne par le comte de Flandre Louis de Mâle, fils de Louis de Crécy, qui la transmit à ses successeurs.

Les Berthout, avoués de Malines pour l'église de Liége, maîtres de possessions considérables s'étendant vers le sud jusque près de Bruxelles et vers le nord jusqu'au cœur de la Campine, ont longtemps joué un grand rôle dans l'histoire du pays. Après avoir lutté pendant plusieurs années contre le duc de Brabant, Godefroid III, ils se soumirent à lui quand Grimberghe, leur principal château, eut été pris d'assaut et brûlé le 1er octobre 1159. Plusieurs Berthout se distinguèrent pendant les croisades, et l'un d'eux périt à la bataille de Woeringen, sans que l'on pût retrouver son corps. La lignée masculine s'éteignit en 1331 en la personne de Florent Berthout, et l'avouerie passa à sa petite-fille, Marguerite de Gueldre, qui en 1333 la céda au comte de Flandre. Marguerite conserva la propriété de grands biens appelés le pays de Malines en Brabant et depuis le quartier d'Arckel; cette partie des domaines des Berthout, après avoir été engagée à plusieurs particuliers, fut donnée par Jean, le dernier sire de Wesemale, au duc Charles de Bourgogne. Les terres de Grimberghe, Duffel, Gheel, etc., anciens démembrements du patrimoine primitif de cette illustre race, étaient depuis longtemps passés à d'autres familles.

Au VIIIe siècle, Malines était encore un lieu presque désert; un prêtre, nommé Rombaud, y fonda une congrégation religieuse au lieu nommé t'Olmerbroeck, le marais des Ormes, et y fut assassiné en 775 par un homme dont il avait censuré les vices. Sa communauté se transforma plus tard en chapitre, et le village voisin, entouré de mu-

railles par l'évêque de Liége Notger vers 992, grandit insensiblement, et vit croître son commerce, grâce à sa situation sur la Dyle et à proximité de plusieurs autres rivières navigables. Toutefois cette dernière circonstance lui occasionna de longs démêlés avec les villes voisines, parce qu'elle prétendait lever des droits sur les bateaux qui traversaient son territoire. Pour se soustraire à ces tributs et à d'onéreuses coutumes, les villes de Bruxelles, de Louvain et d'Anvers se liguèrent plus d'une fois, et livrèrent souvent aux bourgeois de Malines des combats sur terre et sur eau, qui en toutes circonstances déployèrent une grande valeur. Malines serait sans contredit devenue une localité plus importante, si, en sacrifiant quelques prétentions, elle eût admis dans son enceinte le canal de Bruxelles, celui de Louvain, et en dernier lieu la station centrale du chemin de fer.

En 1267, Malines, alors engagée au duc de Brabant, fut assiégée par l'évêque de Liége et défendue avec succès par Walter Berthout; en 1303 elle faisait passagèrement partie du duché, quand le meurtre d'un officier du prince, l'écoutète, attira sur elle les armes de Jean II qui venait de lui donner, au préjudice d'Anvers, le droit d'étape du poisson, du sel et de l'avoine. Un échec essuyé par les assiégeants détermina ceux-ci à changer le siége en blocus. En mémoire de leur victoire, les assiégés instituèrent une procession solennelle dans laquelle on portait, le mercredi après Pâques, les reliques de saint Rombaud; on y voyait jadis la bourgeoisie, habillée de blanc, tête et pieds nus; mais l'inclémence de la saison nécessita l'abolition de cette coutume. Une flottille anversoise ayant vaincu les vaisseaux que Malines envoyait en Flandre pour y chercher des vi-

vres, la ville fut enfin forcée de se rendre. Ses habitants montrèrent encore la même résolution en d'autres occasions.

Plusieurs souverains du pays ont eu pour elle une grande affection. Charles le Téméraire y établit un conseil suprême de justice, appelé le Parlement, et une chambre des comptes, formée des cours de ce genre existant auparavant à Lille, Bruxelles, La Haye. Ces institutions disparurent à la mort de Charles, mais un témoignage plus précieux de sa munificence resta aux habitants; je veux parler de l'exemption de tonlieux que ce prince leur avait accordée en récompense de services rendus au siége de Neuss. L'archiduc Maximilien, pour les récompenser de leur fidélité, alors que les villes de la Flandre et la majeure partie de celles du Brabant avaient levé contre lui l'étendard de la révolte (1488), les exempta encore du tonlieu de Gravelines, réservé dans la concession de Charles. Philippe le Bel, son fils, fixa chez eux le grand conseil, qui fut pendant trois siècles le tribunal suprême du pays; et la sœur de Philippe, Marguerite d'Autriche, avait leur ville en si grande amitié, qu'elle voulut y transférer la résidence du gouvernement.

En l'année 1546, un grand désastre frappa la ville de Malines; le 7 août, la foudre mit le feu à la porte dite *Santpoorte;* cet édifice, qui contenait 2,800 tonneaux de poudre, sauta avec un bruit épouvantable. Plusieurs centaines de maisons furent grandement endommagées, d'autres détruites par l'incendie, et plus de 400 personnes tuées. Les troubles de religion furent très-funestes à cette ville, qui montra toujours un grand zèle pour la foi catholique. Cependant, elle reçut en 1572 le prince d'Orange,

lors de son expédition en Belgique pour délivrer la ville de Mons, dans laquelle son frère Louis de Nassau était assiégé par le duc d'Albe. Celui-ci se vengea cruellement de cette défection ; aucune démarche ne put modérer sa colère, et bien que la ville n'eût fait aucune résistance, il la livra à un effroyable pillage. En l'année 1578, Malines abandonna le parti des états et ouvrit ses portes à don Juan d'Autriche. Son attachement à la domination espagnole fut punie par un nouveau désastre. Le gouverneur de Bruxelles, Olivier Vandentympel, la prit le 9 avril 1580. Les troupes réformées qu'il commandait firent beaucoup de mal aux bourgeois et livrèrent les églises au pillage. Reconquise en 1585 par le prince de Parme, Malines suivit depuis le sort général du pays.

Tout le pays qui s'étend de Cambrai à Anvers et de l'Escaut à la Dyle et à la Sambre, faisait jadis partie de l'évêché de Cambrai ; les autres diocèses des Pays-Bas n'étaient pas moins étendus et populeux. C'est ce qui décida sous le règne de Philippe II la création de nouveaux évêchés. Une nouvelle division, basée sur l'importance relative des dix-sept provinces des Pays-Bas, les partagea en trois archevêchés : Cambrai, chef-lieu des provinces wallonnes ; Malines, centre des provinces flamandes ; Utrecht, métropole des pays hollandais et frisons. Malines, à cause de sa proximité de la résidence du souverain, devint le siége primatial, et l'évêque d'Arras, Granvelle, le conseiller intime de Philippe II, fut élevé en 1561 à ce poste éminent. On donna ainsi au pays une capitale ecclésiastique, comme il y avait une capitale politique, Bruxelles ; une capitale scientifique, Louvain ; une capitale commerciale, Anvers. Le morcellement de la Belgique à différentes époques et de nouveaux

concordats entre le chef de l'Église et les gouvernements français et hollandais, ont introduit une circonscription nouvelle. Il n'y a dans le royaume qu'un archevêché, Malines, auquel ressortissent les évêchés de Gand, Bruges, Tournai, Namur et Liége.

L'église métropolitaine de Saint-Rombaud, dont la belle et massive tour domine tout le pays environnant, est un magnifique vaisseau gothique construit au XIVe siècle. Le chœur et la nef ont été achevés, le premier en 1451, la seconde en 1457, ainsi que l'indiquent des inscriptions flamandes inscrites sur les voûtes. La tour, haute de 375 pieds, a été commencée en 1452 avec le produit des offrandes faites par les pèlerins qui vinrent à Malines pour profiter des indulgences accordées à l'occasion du grand jubilé. Elle est assise sur le sol avec ampleur, et sa masse, qu'on aperçoit au loin, écrase les édifices qui l'entourent. C'est Walter Coolman, chef des maçons de la ville, qui a dirigé la construction de cette partie du monument. Elle repose sur une immense voûte fermée en 1513, et devait être surmontée d'une haute flèche, qui aurait fait d'elle la plus haute des tours connues. On a projeté en dernier lieu d'achever cette œuvre gigantesque, mais on a reconnu qu'il y aurait du danger à le faire. Au haut de la tour sont d'immenses cadrans ayant 144 pieds de circonférence.

Le beau maître autel de l'église est orné de la châsse de saint Rombaud, exécutée en 1631. Sur les côtés sont les tombes des archevêques André Cruesen et Mathias Van Hove, à gauche; Alphonse de Bergues et Humbert de Précipiano, à droite. Dans le pourtour, contre les parois du chœur, on voit les monuments funéraires du cardinal Thomas d'Alsace de Boussu, du comte de Précipiano Humbert

CATHEDRALE DE MALINES

Ambroise, de l'archevêque Jean-Henri de Frankenberg, et enfin le mausolée érigé en l'honneur de quelques membres de la famille de Berthout. Dans les chapelles rayonnant autour du chœur, sont placés vingt-cinq petits tableaux gothiques représentant la vie du patron de Malines. Ils sont attribués à Michel Coxie et datent du moins de son temps. Exposées d'abord dans la petite chapelle de Saint-Étienne, située jadis près de la cathédrale et fondée, dit-on, par saint Rombaud, cachées au XVIe siècle et pendant la révolution française, ces peintures, qui reproduisent avec fidélité les costumes de leur temps, ont heureusement échappé à toutes les révolutions. Un Christ à la croix, de Van Dyck, saint Luc peignant la Vierge et l'Enfant Jésus, par Abraham Janssens, une sainte Famille de Crayer, sont les principales toiles de cette basilique. Des monuments funéraires répandus dans les nefs et les chapelles, le plus beau est celui que M. Jehotte a sculpté pour le prince de Méan, douzième archevêque. Ce prélat, qui a été le dernier prince-évêque de Liége, y est représenté à genoux et priant; un ange vient lui annoncer qu'il va paraître devant le Seigneur.

Dans l'église de Notre-Dame au delà de la Dyle, construite au XVIe siècle sur le modèle de Saint-Rombaud, et collégiale en 1643, on admire une Pêche miraculeuse de Rubens, grande composition avec volets, placée dans la chapelle dite des Bateliers, derrière le chœur. Sur l'un des volets on voit les apôtres, trouvant dans un poisson la pièce de monnaie destinée à payer le tribut; sur l'autre, le jeune Tobie et l'Ange. Sur l'extérieur des volets saint Pierre portant les clefs, et saint André s'appuyant sur sa croix. Ces tableaux, ainsi que trois autres, disparus depuis longtemps, ont été peints en 1618 en dix jours et ont coûté

mille florins à la corporation des poissonniers. Citons encore un paysage de Huysmans; Jésus-Christ porté au tombeau, bonne petite toile de Rombouts; l'Élévation de la croix, bas-relief de Fay-d'Herbe.

Selon le dire de Rubens lui-même, c'est à Saint-Jean qu'il fallait aller pour voir de ses bons ouvrages. Une belle toile de ce peintre est placée au-dessus du maître autel; le milieu représente l'Adoration des Mages, composition magnifique et que l'on considère comme la plus belle de toutes celles que le peintre a faites sur le même sujet, qu'il affectionnait tant et qu'il a si souvent reproduit; sur le volet de gauche est peinte la Décollation de saint Jean-Baptiste; sur celui de droite, le Martyre de saint Jean l'évangéliste. Sur l'extérieur des volets on voit saint Jean-Baptiste dans le désert et saint Jean l'évangéliste dans l'île de Patmos. Trois autres productions plus petites complétaient ce superbe travail: le Christ en croix, la Résurrection du Sauveur, l'Adoration des Bergers; la première seule est restée en Belgique. Ces huit ouvrages, finis avec le soin le plus précieux et la pureté la plus rare, furent peints en dix-huit jours et coûtèrent dix-huit cents florins; l'original de la quittance se voit encore dans les archives de l'église. Un Christ mort, par Janssens, une Présentation au temple par Van Loon, et d'autres toiles, embellissent cette église, qui du temps des iconoclastes a été sauvée de la destruction par un bourgeois appelé Jacques Van Leyen.

On voit à Sainte-Catherine quelques sculptures de Vandermeulen; au maître autel, sainte Catherine devant ses juges, par Navez; à gauche du chœur, une Adoration des Mages de Paul Morillo, qui faisait l'admiration de Rubens.

Saint-Pierre et Saint-Paul, ancienne église des Jésuites,

commencée en 1669 et achevée en 1670, a reçu en 1778 les restes mortels de Marguerite d'Autriche, morte en 1530 et ensevelie aux Récollets. Une table de communion, délicatement sculptée en bois, coupe le chœur dans toute sa largeur.

L'église du Béguinage a été commencée sur les dessins de Jacques Francquart, continuée en 1640 d'après ceux de Fay-d'Herbe et achevée en 1674. Fay-d'Herbe a orné la façade de la statue de sainte Catherine et de celle de Dieu le Père. Deux tableaux de Van Loon, au-dessus de la porte de la sacristie, et trois tableaux sur bois, de Jean de Maubeuge, à gauche en sortant du chœur, en sont les œuvres d'art les plus remarquables. Dans la sacristie on montre un magnifique crucifix en ivoire, haut de vingt-huit pouces et sculpté par Duquesnoy.

Notre-Dame d'Hanswyck, ancien oratoire d'un couvent de l'ordre du Val-des-Écoliers, établi en 1288 et aboli en 1783, a été rebâti en 1676. Sa belle coupole, d'un style noble et élégant, a été construite au moyen des offrandes que venaient déposer de nombreux pèlerins. Le jubilé de vingt-cinq ans de Notre-Dame d'Hanswyck, qui eut lieu en 1838, fut signalé par des fêtes superbes, et entre autres par une cavalcade qui attira à Malines une affluence prodigieuse de voyageurs. Les convois du chemin de fer amenaient incessamment des milliers de voyageurs de tous les points de la Belgique; il n'y eut heureusement aucun malheur à déplorer, grâce aux mesures d'ordre prises par l'administration.

Le palais archiépiscopal, qui avait beaucoup souffert pendant la domination française, a été réparé. C'est un édifice moderne d'une architecture simple.

Le séminaire était anciennement une école pour de pauvres enfants, dirigée par les frères de la vie commune et dotée en 1500 par Jean Standonck, professeur de théologie à l'université de Paris. Devenue séminaire au XVIe siècle, cette institution a été ornée de nouveaux bâtiments vers l'an 1670. Il y a encore un petit séminaire dont on doit la création au prince de Méan.

La place principale de Malines, près de laquelle s'élève la masse imposante de la cathédrale, est ornée de plusieurs bâtiments remarquables par leur ancienneté. Tels sont : l'ancienne Halle, bâtiment d'une structure bizarre, commencé en 1340, et servant aujourd'hui de corps de garde ; les parties de murs voisines, commencements d'un vaste et superbe édifice, qui aurait occupé l'emplacement de la halle et servi de palais au grand conseil ; l'hôtel de ville, dit *den Beyard*, construction élégante servant à la commune depuis 1474 ; la chapelle du Saint-Esprit et le bureau de bienfaisance en face de la cathédrale.

L'académie des beaux-arts, établie en 1773, occupe l'édifice bâti pour maison échevinale en 1374, et converti en 1474 en palais du grand conseil, destination qu'il conserva jusqu'en 1616. Le collége communal est établi dans le beau local de la commanderie de Pitsembourg, de l'ordre teutonique, local dont l'entrée a été bâtie en 1684 par Fay-d'Herbe, et dont le jardin a été converti en promenade publique.

Les établissements de bienfaisance de Malines sont : l'hospice des Vieillards, établi dans les bâtiments du couvent de Leliendael, construit en 1662 par Fay-d'Herbe ; celui des vieilles femmes, dit l'infirmerie du grand Béguinage ; l'hôpital civil ou de Sainte-Élisabeth, fondé au XIIIe siècle ; la

fondation de Saint-Joseph pour les pauvres filles, dite *het Blauwenhuys ;* le Mont-de-Piété, fondé en 1620; l'atelier de Charité, etc.

Citons encore le tribunal de première instance, où ont vécu Marguerite d'Autriche et le cardinal Granvelle, cédé au domaine en 1609 par le comte de Cantecroy et devenu en 1616 le palais du grand conseil. La porte de Bruxelles et l'écluse de défense, ou porte d'Eau, méritent aussi quelque attention, ainsi que les casernes. Jadis les souverains du pays avaient à Malines leur grand arsenal et une fonderie de canons, que le gouvernement précédent a supprimés.

L'industrie de Malines était autrefois très-active. On y comptait un grand nombre de drapiers, et les corroyeurs y occupaient un quartier considérable, dans une partie de la ville coupée de canaux d'eau vive. Malines n'a rien perdu de son antique réputation pour le commerce des dentelles. On y trouve aussi des fabriques de chaises, de chapeaux, de couvertures de laine; des teintureries, des blanchisseries, des fonderies de cuivre. La Dyle, qui y est soumise au flux et au reflux jusqu'à une lieue en amont, y amène des navires d'un assez fort tonnage.

Malines a donné le jour au botaniste Rambert Dodoens ou Dodonæus, mort en 1585; à l'historien François de Nélis, évêque d'Anvers; au comte de Marchin, général au service de France, tué à la bataille de Turin en 1706; aux peintres Michel Coxie, Lucas-François le vieux et le jeune, etc. Le sculpteur Conrad, qui a exécuté le beau mausolée de l'empereur Maximilien Ier à Augsbourg, était aussi de cette ville.

Les environs de Malines forment la partie la plus popu-

leuse et la plus fertile de la province d'Anvers. Cependant vers l'orient un vaste terrain sur lequel s'élevait la forêt dite *Waverwald* n'a été défriché qu'au XIIIe siècle, pour faire place aux villages de Wavre-Notre-Dame, Wavre-Sainte-Catherine et Wavre-Saint-Nicolas ou Putte. Mais au nord et à l'ouest, ce sont en grande partie des terrains d'alluvion, fréquemment inondés par les eaux malgré les fortes digues qui les protégent. Il n'y a qu'une lieue de distance de Malines au Rupel, large rivière formée par la réunion des deux Nèthes et allant se joindre à l'Escaut, après avoir reçu la Dyle, le canal de Louvain, la Senne et le canal de Bruxelles.

Là se trouvent *Waelhem*, bourg jadis florissant, mais souvent maltraité dans les guerres: un combat sanglant s'y est livré au mois d'octobre 1830 entre les volontaires belges et les troupes hollandaises; *Heffene*, où le passage des bateaux sur la Senne était défendu au moyen âge par deux tours dont il reste encore des vestiges et par une chaîne que les Malinois tendaient à volonté; *Willebroeck* (3,100 hab.), où se trouvent les dernières écluses du canal de Bruxelles au Rupel. Plus près de l'Escaut, le château d'*Hingene*, qui appartient depuis plusieurs siècles à la famille d'Ursel, s'enorgueillit de son beau pavillon à l'italienne, bâti sur les bords du fleuve pendant les années 1793 et 1794; *Bornhem* montre encore son vieux château, demeure féodale des comtes de Marnix, et le populeux village de *Saint-Amand* (3,600 hab.), ses chantiers animés.

Sur la rive septentrionale du Rupel sont: *Rumpst*, dont les seigneurs ont toujours appartenu à la première noblesse du pays, et *Boom* (7,500 hab.). Cette dernière localité contient un grand nombre de briqueteries, dont les produits,

confectionnés avec des terres d'alluvion, sont renommés pour leur solidité; des brasseries, des chantiers de construction, des fabriques de cordages et de voiles pour vaisseaux, etc.

La section du chemin de fer qui joint Malines à Anvers, après avoir traversé de riches campagnes, arrive au Rupel, qu'elle passe sur un beau pont, près du château de Ter-Elst, dont les gracieuses tourelles embellissent le paysage. Ce château dépend du bourg voisin de *Duffel* (4,200 hab.), ancien domaine des Berthout, dont une branche le transmit aux Hornes, puis aux Mérode. On y a bâti depuis peu un gracieux hôtel de ville, en style imitant le gothique. Il s'y trouve aussi un pont sur la Nèthe, qui a été détruit à plusieurs reprises.

Un embranchement de peu d'étendue doit relier au railway national la ville de *Lierre* (13,500 hab.), qui, par sa position sur une large rivière navigable et à l'entrée de la Campine, a pris de grands développements. Comme elle était située au centre des domaines de la famille des Berthout, et dans l'espace intermédiaire entre les cités de Louvain, de Bruxelles et d'Anvers, les ducs de Brabant l'ont dotée de grands priviléges. Jean II, entre autres, y plaça en 1308 le grand marché au bétail. En 1595, cette ville fut surprise par un corps de troupes au service des Provinces-Unies; mais les bourgeois d'Anvers et de Malines étant accourus avec précipitation, le gouverneur parvint à repousser les assaillants, dont la plupart périrent par le glaive ou se noyèrent dans les fossés.

Le plus bel ornement de Lierre est son église principale, Saint-Jean, appelée plus communément Saint-Gommaire, en l'honneur d'un prêtre qui y souffrit le martyre au VIIIe

siècle. Il a fallu un siècle et demi pour élever les nefs imposantes, le chœur, la tour de ce vaste édifice, commencé en 1425. La tour, terminée en coupole, était jadis surmontée d'une flèche brûlée par le feu du ciel en 1702. On voit dans l'église deux petites toiles de Rubens : saint François recevant les stigmates et sainte Claire ; c'étaient autrefois les volets d'un tableau représentant la Vierge et l'Enfant Jésus apparaissant à saint François d'Assise, et donné par l'empereur Napoléon au musée de Dijon.

Il y a encore à Lierre plusieurs belles églises, un hôtel de ville bâti en 1740, une vieille boucherie qui date de l'an 1400, plusieurs hospices et des établissements industriels importants, et en particulier des fabriques de velours et de soieries. C'est à Lierre que fut projetée l'union de Philippine de Flandre avec l'héritier de la couronne d'Angleterre, en 1294, union qui valut à la fiancée sa longue captivité au Louvre et causa au pays des maux incalculables ; là se conclut, en 1494, le mariage de Philippe d'Autriche avec Jeanne de Castille, qui n'eut guère des suites plus heureuses pour la Belgique. Là vécut Christiern II, roi de Danemark, pendant son séjour aux Pays-Bas. La situation de cette localité à peu de distance des frontières hollandaises lui a donné quelque importance stratégique, et ses fortifications ont été augmentées depuis peu.

ANVERS

VI.

COUP D'OEIL HISTORIQUE SUR LES COMMENCEMENTS, LA SPLENDEUR ET LA DÉCADENCE DU COMMERCE D'ANVERS. — ÉTAT ACTUEL DE CETTE VILLE. — DESCRIPTION DE SES MONUMENTS ET EN PARTICULIER DE SES ÉGLISES. — SES INSTITUTIONS ARTISTIQUES, COMMERCIALES ET MILITAIRES. — LA CAMPINE ET SES PRINCIPALES LOCALITÉS.

Anvers (79,000 hab.), si longtemps la métropole du commerce et des arts en Belgique, doit ses commencements à quelques habitations réunies près d'une jetée sur les rives de l'Escaut. De là le nom d'*Aen t' Werf*, au quai, devenu depuis *Antwerp*, *Andoverpum*, en français Anvers. Les traditions populaires lui donnent pour fondateur un géant appelé Antigon, qui ravageait les alentours et mutilait les voyageurs en leur coupant une main qu'il jetait dans le fleuve. D'autres nient l'existence de ce tyran fabuleux, dont la représentation colossale en

bois, sculptée avec art par Coeck d'Alost, fait encore le principal ornement de l'*ommegang* ou procession triomphale de la cité; ceux-ci veulent que cette ville ait été autrefois le principal village des Ambivarites, peuplade mentionnée dans César.

Lorsque saint Amand et saint Éloi vinrent au VIIe siècle prêcher l'évangile à Anvers, on n'y voyait encore que quelques maisons; les ravages des hommes du nord ou Normands lui furent très-funestes. Mais bientôt son heureuse situation sur un grand fleuve, à quelques lieues de distance de la mer, à proximité de pays fertiles, et l'importance de sa position sur les limites de la Lotharingie et de la Flandre, dépendance de la France, lui donnèrent quelque prospérité. Elle fut confiée à des comtes de frontières ou marquis, dignité unie ensuite d'ordinaire à celle de duc de la Basse-Lotharingie. En l'an 1106, Godefroid Ier, comte de Louvain et de Bruxelles, ayant été investi de ce poste important, réunit à ses domaines Anvers, qui fit partie du Brabant jusqu'en l'année 1357. Le duc Wenceslas et la duchesse Jeanne la cédèrent au comte de Flandre Louis de Mâle par la paix d'Ath, conclue en cette année; mais un demi-siècle plus tard, Antoine de Bourgogne, descendant de Louis par les femmes, eut pour sa part dans la succession de son aïeule et le Brabant et la ville d'Anvers. Depuis lors celle-ci n'a plus cessé de faire partie du duché, dont elle était une des chefs-villes. Le marquisat du Saint-Empire comprenait la plus grande partie de la province actuelle et se partageait en sept quartiers, savoir : Rhyen, Santhoven, Arkel, Gheel, Turnhout, Hérentals, Hooghstraten. Les villes et banlieues d'Anvers et de Lierre formaient des juridictions distinctes.

A une époque assez reculée, les Anversois avaient obtenu

de beaux priviléges, et entre autres le droit d'étape du sel, du poisson et de l'avoine. Tout batelier remontant le fleuve pour se rendre en Brabant était tenu de venir exposer chez eux sa cargaison, avant de pouvoir continuer sa route. Ce droit, joint à de grandes foires, fut au XIVe siècle enlevé et rendu plus d'une fois aux habitants. Enfin, au XVe siècle, ils étaient déjà parvenus à asseoir sur des bases solides l'activité de leur port, quand les événements du règne de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche assurèrent à cette ville le premier rang parmi les cités commerçantes du pays. Le zèle avec lequel elle soutint le parti de ces princes, et la tranquillité dont elle jouit à cette époque, tandis que Gand et Bruges étaient en proie à des discordes intestines, attirèrent dans son sein un grand nombre d'étrangers, et en quelques années toutes les nations commerçantes y établirent des comptoirs. Sous le règne de Charles-Quint, sa prospérité parvint à son apogée. L'enceinte communale fut considérablement agrandie vers le nord ; les institutions civiles et religieuses, les maisons de commerce et les particuliers rivalisèrent de zèle pour l'ornement de la cité.

Dans quelques anciens auteurs à peu près contemporains, on trouve à ce sujet des détails peut-être exagérés, mais qui donnent une idée de ce qu'était alors la capitale du commerce aux Pays-Bas. On y comptait, disent-ils, 12,000 maisons et 200,000 habitants; il se trouvait dans la ville 42 églises et chapelles; 5,000 personnes se rendaient deux fois par jour à la bourse; on voyait parfois 2,500 vaisseaux amarrés dans ses canaux et le long des quais, et on évaluait à 500 le nombre de ceux qui arrivaient et partaient journellement. Ce dernier chiffre

s'élevait à 700 les jours de marché. Le nombre des chariots et charrettes qui venaient des lieux circonvoisins et de pays éloignés n'était pas moins considérable. Au XVIe siècle, beaucoup d'Allemands, d'Italiens, d'Espagnols, de Portugais et d'Anglais vinrent fixer leur demeure à Anvers, et servirent de facteurs à leurs compatriotes pour la vente des productions des deux mondes.

Cette splendeur elle-même fut la cause des malheurs que le port d'Anvers essuya dans la suite; les étrangers y apportèrent les dogmes de Luther et de Calvin, et y commirent de grands excès lors du brisement des images en 1566. Plus tard ses richesses excitèrent la convoitise des troupes espagnoles, aussi ardentes au pillage que braves le jour du combat. Déjà elles avaient plus d'une fois essayé d'entrer dans Anvers, quand la mort du commandeur de Requesens et l'emprisonnement à Bruxelles du conseil d'État livrèrent la Belgique aux désordres de l'anarchie. Les Espagnols, déclarés par les états ennemis de la nation, se réunirent dans la citadelle d'Anvers, et attaquèrent avec impétuosité les troupes nationales et la bourgeoisie. Dans ce jour funeste, dix mille habitants furent massacrés, 800 maisons, l'hôtel de ville et d'autres édifices incendiés, des richesses incalculables dissipées (4 novembre 1576). Peu de temps après, la paix conclue avec don Juan d'Autriche, gouverneur général, amena le départ des Espagnols; mais une nouvelle rupture ne tarda pas à éclater.

Après la bataille de Gembloux, Anvers devint le séjour habituel des états généraux, de l'archiduc Mathias, appelé par eux au gouvernement du pays, et du prince d'Orange, le chef des calvinistes; cette dernière secte y domina bientôt

entièrement et fit chasser de la ville les ecclésiastiques et les partisans du roi Philippe II. En 1583, le duc d'Alençon, qui venait d'être reçu comme duc de Brabant, voulut obtenir dans Anvers une domination absolue; déjà il était parvenu à introduire dans la ville une grande partie de ses troupes, mais au premier cri d'alarme la bourgeoisie se rassemble, attaque les assaillants avec fureur, les chasse vers les remparts, en massacre une grande partie et force l'autre à se jeter dans les fossés ou à se rendre prisonnière. Le duc perdit dans cette tentative la plupart de ses gentilshommes, et, poursuivi par l'indignation générale, dut quitter en fugitif un pays qui l'avait reçu en libérateur. Le prince de Parme, commandant l'armée du roi Philippe II, vint ensuite occuper les rives de l'Escaut et commença ce siége qui dura un an et forme sans contredit le plus curieux épisode des guerres du XVIe siècle. Ce grand capitaine osa attaquer Anvers, contre le sentiment des chefs les plus expérimentés, avec une armée de 12,000 hommes; et en l'assiégeant, il était lui-même menacé par les garnisons de plusieurs villes belges encore insoumises et par les flottes de la Hollande et de la Zélande. Sa position était périlleuse, mais elle lui évitait les lenteurs qu'auraient occasionnées le siége de Bruxelles et celui de Malines. En s'attaquant à Anvers, il amenait inévitablement la reddition de ces deux villes, bien qu'elles fussent protégées par des fortifications redoutables, par des garnisons aguerries, par des populations exaltées et nombreuses. Tout ce que l'art militaire offre de ressources pour hâter ou prévenir la perte d'une forteresse fut mis en usage des deux côtés. Le prince ferma le fleuve au moyen d'une estacade ; les assiégés construisirent de puissants brûlots pour l'incendier,

Un seul réussit, et son explosion occasionna la mort d'un grand nombre d'assiégeants ; mais le prince de Parme eut le temps de réparer le dégât, et les tentatives tardives des Anversois et des Zélandais pour s'emparer des digues voisines, les couper et rétablir ainsi les communications de la ville avec la Hollande, n'eurent pas le succès désiré. Enfin Anvers ouvrit ses portes au prince, qui y fit son entrée le 17 août 1585.

La continuation des hostilités entre l'Espagne et les Provinces-Unies, et plus tard le traité de Munster, qui fermait l'Escaut aux navires venant directement de la mer, portèrent le coup de mort à l'opulence de cette cité, à laquelle quinze ans de guerre avaient déjà causé un notable préjudice. Des troubles, des maladies pestilentielles, l'émigration des habitants les plus actifs, achevèrent sa ruine et la décadence de son commerce. Elle reprit quelque activité sous le régime français, et surtout pendant le court intervalle de paix qui suivit la conclusion du traité d'Amiens. Nous parlerons plus loin des grands travaux exécutés au port par ordre de Napoléon. Sous la domination hollandaise, la navigation prit un grand essor. Anvers souffrit considérablement de la révolution de 1830 ; le bombardement de la ville par la citadelle et la flottille hollandaise stationnant sur le fleuve, le 27 octobre 1830, fit essuyer aux habitants des pertes considérables ; le blocus du port pendant plusieurs mois ne leur fut pas moins funeste. Ils restèrent ensuite sous le coup d'appréhensions continuelles jusqu'à ce qu'une armée française, commandée par le maréchal Gérard, vînt investir la citadelle qui fut prise le 23 décembre 1832 après un siége qui avait duré un mois. La construction du chemin de fer, qui se prolonge de l'Es-

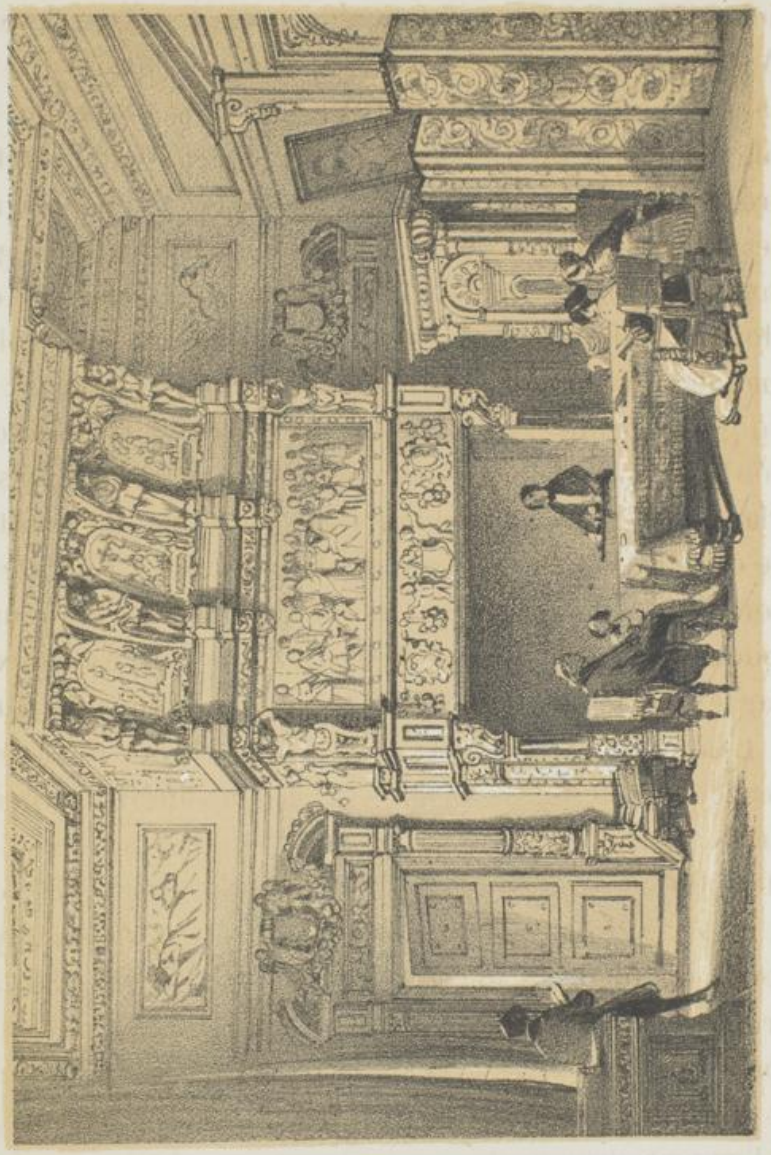
caut à Liége et au Rhin, rendra au port d'Anvers, il est permis de l'espérer, une partie de son ancienne splendeur.

Ses industries les plus importantes sont le raffinage des sucres exotiques; la fabrication de tissus de soie, d'étoffes mêlées, de broderies; la chapellerie, le tirage d'or, la taille des diamants, les constructions navales, etc. Le principal commerce du port d'Anvers se fait avec l'Angleterre, la Hollande, Hambourg, la mer Baltique, la France, les États-Unis, la Havane, le Brésil, etc. Le nombre des navires qui y sont entrés en 1838 s'est élevé à 1,531, jaugeant ensemble 257,000 tonneaux; et le nombre de ceux qui en sont sortis est monté à 1,538, jaugeant 255,000 tonneaux. Il se fait en outre un grand commerce avec les villes de l'intérieur par l'Escaut, ses affluents et les canaux qui s'y rattachent.

Les places les plus remarquables sont: la place de Meir, irrégulière, mais grande et bordée de beaux bâtiments, parmi lesquels on doit citer le Palais du Roi, bâti par un particulier nommé M. Van Susteren et acheté par le gouvernement français; l'intérieur a plusieurs salles ornées de belles peintures. — La place Verte, autrefois cimetière de l'église de Notre-Dame, aujourd'hui entourée de belles maisons et de cafés; le milieu est planté d'arbres et entouré de chaînes attachées à des piliers de pierre bleue; c'est là que se trouve l'hôtel du gouvernement, autrefois refuge de l'abbaye de Saint-Bernard et ensuite palais épiscopal; l'église de Notre-Dame orne le côté opposé. — Le marché aux Gants, que domine la tour majestueuse de la cathédrale, et où l'on voit un puits dont les ornements ont été faits au marteau sans le secours de la lime, par le célèbre forgeron Quentin Metsys, qui depuis, pour obtenir

la main de la femme qu'il aimait, fille du peintre Franc Floris, étudia la peinture, et se plaça en peu d'années au rang des premiers maîtres. — La Grand'Place, embellie par la belle façade de l'hôtel de ville, près duquel on voit plusieurs vieilles maisons de métiers. — La place de Sainte-Walburge, autrefois occupée par l'église de ce nom, ou de Saint-Pierre et de Saint-Paul, la plus ancienne de la ville et datant du VIIe siècle, ornée en 1840 de la statue en bronze de Rubens, exécutée par les soins de la Société royale des sciences, lettres et arts d'Anvers, coulée à Liége par Buckens, d'après un modèle de Guillaume Geefs, l'un de ces glorieux enfants d'Anvers qui ont su rendre à l'école flamande la splendeur dont elle était entourée pendant la vie du grand peintre. — La place du marché au Vendredi, où l'on remarque la maison du célèbre imprimeur Christophe Plantin et de ses descendants les Moretus. Le frontispice de cette demeure est orné de deux statues, Hercule ou la Force et une femme représentant la Constance ; sur un cartouche on lit : *Labore et Constantia ;* ce groupe a été exécuté par le sculpteur Arthur Quellyn sur les dessins de Rubens.

L'hôtel de ville d'Anvers est un bel édifice de style moderne. Il a été bâti en 1560 sur les dessins de Corneille de Vriendt dit Floris ; il a été achevé en cinq ans et a coûté 400,000 florins. Il fut ensuite incendié en 1576 lors de la *furie espagnole* et réparé en 1581. Il consiste en quatre corps de logis en pierres blanches et bleues. Sa façade principale, longue de 250 pieds, est décorée d'un avant-corps de cinq étages à colonnes de marbre ondé de blanc et de rouge. A l'intérieur on remarque la salle des Mariages, et l'on voit plusieurs beaux tableaux parmi lesquels il en est qui représentent des batailles livrées aux environs de la



LA SALLE DES MARIAGES, À ANVERS.

ville. Là se trouvent un médaillier et la bibliothèque publique, dont les commencements remontent à l'an 1480, et qui, plusieurs fois délaissée et rétablie, compte aujourd'hui 15,600 volumes.

L'église principale, qui a été le siége d'un évêché depuis l'an 1559 jusqu'à la révolution française et au concordat de l'an 1801, est, grâce aux chefs-d'œuvre qui la décorent, un de ces monuments connus du monde entier. D'abord simple chapelle dédiée à Notre-Dame-à-la-Branche (*O. L. V. op 't Stockxken*), elle devint en 1124 l'église principale. Trois siècles plus tard on commença la vaste basilique qu'on admire aujourd'hui. La tour, dont Jean Amelius jeta les premiers fondements en 1422, fut achevée en 1518 par Appelmans, dont le nom se trouve sur une des pierres de sa plus haute galerie. Elle a 430 pieds de hauteur, et c'est par conséquent un des monuments les plus élevés de l'Europe. Elle devait avoir une rivale dans la tour voisine, commencée en 1430 et restée au tiers de sa hauteur. Elle renferme un beau carillon; la plus grande des cloches, pesant seize milliers, a été placée en 1440 et baptisée en 1509. L'église, rebâtie presque en entier, après un grand incendie qui éclata en 1533 et qui épargna seulement le chœur, construction du XIVe siècle, a plus de 500 pieds de longueur sur 230 de large. Elle a sept nefs et 230 arcades, que soutiennent 125 piliers. On a commencé en 1826 à la restaurer avec soin.

A l'entrée, au pied de la grande tour, on lit l'épitaphe de Quentin Metsys. La nef, dont l'aspect est sombre et imposant, est ornée d'une chaire sculptée par Verbruggen. A droite se trouve un cénotaphe élevé à l'évêque Ambroise Capello par les administrateurs des pauvres: vis-à-vis sont

quatre vitraux peints par Van Diepenbeke en 1635. La chapelle voisine, du saint Sacrement, est ornée d'une table de communion, sculptée par A. Quellyn, et de vitraux, représentant la sainte Cène, du même peintre que les précédents.

Dans la croisée, dont le milieu est surmonté d'une coupole, sur laquelle Schut a peint la Vierge environnée d'anges, on voit deux des chefs-d'œuvre de Rubens, la Descente de Croix et l'Élévation de la Croix. Ces immortelles productions de l'art flamand attireront toujours les admirateurs du beau. Elles conservent impérissable la mémoire de l'homme célèbre qui, à Anvers, éclipse le souvenir de Napoléon lui-même. Dans cette lutte des créations sublimes de l'imagination et des vastes conceptions du grand empereur, le conquérant, dont le coup d'œil d'aigle appréciait si bien le parti qu'il pouvait tirer du beau port d'Anvers, le cède à l'artiste, dont le pinceau a retracé avec tant de bonheur les scènes imposantes des livres sacrés.

L'histoire de la Descente de Croix est assez connue. Personne n'ignore que le peintre, en jetant les fondements de sa nouvelle demeure, empiéta sur le terrain du serment des arbalétriers ; de là des contestations qui se terminèrent par un accord, grâce à la médiation du bourgmestre Rockox, ami de Rubens et chef du serment. Le terrain fut cédé, et en retour Rubens promit de composer pour la chapelle de la corporation à la cathédrale un tableau représentant une scène de la vie de saint Christophe. Ne pouvant créer un chef-d'œuvre avec un sujet aussi ingrat, il s'attacha à l'étymologie du mot Christophoros qui en grec signifie porteur du Christ, et il exécuta allégoriquement le sujet demandé. Dans le milieu du tableau, il

NOTRE-DAME A ANVERS

représenta le corps du Sauveur qu'on descend de la croix; sur l'un des volets, la Vierge enceinte, qui visite sainte Élisabeth; sur l'autre, le prêtre Siméon qui tient l'Enfant Jésus entre ses bras. On prétend que les arquebusiers ne furent pas satisfaits de cette ordonnance, et qu'à leur demande, Rubens peignit leur patron sur le revers de l'un des volets et un ermite avec sa lanterne sur le revers de l'autre. Le hibou qu'on voit près de l'ermite est un emblème de l'ignorance des membres du serment, qui n'avaient pas compris l'allégorie. Ce chef-d'œuvre réunit les qualités les plus diverses ; à une hardiesse admirable de composition, à une énergie de couleur rare, se joint un fini précieux. Dans la Descente de Croix, toutes les têtes sont animées d'une expression de tristesse indicible ; les volets sont exécutés avec le plus grand soin.

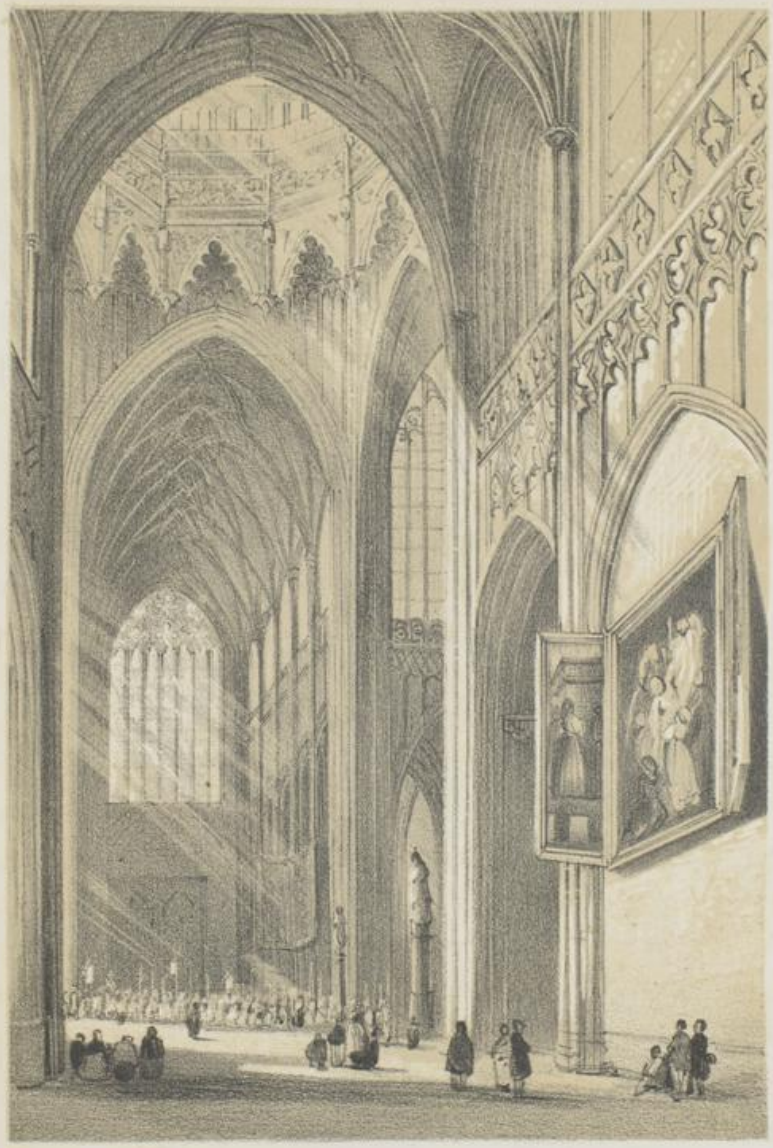
Le tableau de Rubens placé vers la gauche avait été peint en 1610 pour le maître autel de l'église de Sainte-Walburge, aujourd'hui abattue. La composition de cette splendide peinture, dit M. Van Hasselt, est si riche et si variée qu'aucune description, quelque détaillée qu'elle fût, ne pourrait donner une idée de sa grandeur ni de sa magnificence. Elle est conçue de la manière suivante : au centre on voit le Christ cloué à la croix, dont le poids énorme fait faire à plusieurs hommes vigoureux les efforts les plus énergiques pour la placer debout et la planter en terre. A droite de la croix se trouvent cinq femmes et trois enfants ; saint Jean est placé près de la Vierge et cherche à la consoler. Parmi le groupe des femmes, on en voit une, la plus rapprochée du spectateur, qui est assise à terre avec un enfant dans ses bras et qui se rejette en arrière avec terreur. De l'autre côté, on voit quatre soldats romains

à cheval, dont l'un, sans casque sur la tête, étend sa main armée d'un bâton de commandement, en paraissant donner un ordre. Le crucifiement des deux larrons et une multitude de spectateurs complètent cette composition. Cet immense tableau d'autel est divisé en trois parties. Sur l'extérieur de l'un des volets est représentée sainte Catherine, sur l'autre saint Éloi.

Le chœur de Notre-Dame a un maître autel magnifique qui date de 1816 et a coûté 100,000 florins; mais son plus bel ornement est une Assomption de Rubens, œuvre du coloris le plus suave et d'un dessin à la fois correct et hardi. Ce tableau fut, dit-on, peint en seize jours pour seize cents florins, et placé en 1642. Les stalles, en marbre blanc et ornées de bas-reliefs, font honneur à MM. Durlet et Geerts, qui les ont exécutées.

Dans le pourtour du chœur, en entrant du côté de la Descente de Croix, on voit : dans la seconde chapelle, le monument de l'imprimeur Moretus, orné d'une Résurrection, par Rubens, et d'un portrait de Moretus par le même; dans la troisième chapelle, une petite statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus, sculptée par Duquesnoy; dans la chapelle suivante, le tombeau de Plantin, orné d'un Jugement dernier de Van Baelen, et d'un portrait de Plantin, Par Herreyns: plus loin est le mausolée de l'évêque Capello, sculpté par Verbruggen et surmonté d'une Cène d'Otto Venius, et un Christ, en marbre de Paros, par Vanderneer; dans la dernière chapelle du pourtour, Jésus parmi les Docteurs, par Franc le Vieux : le peintre a donné à quelques personnages la figure de Luther, de Calvin, d'Érasme, etc.

L'église de Saint-Jacques peut aller de pair avec Notre-



INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'ANVERS.

LA DESCENTE DE CROIX D'APRÈS RUBENS (À ANVERS)

INTÉRIEUR DE LA BOURSE D'ANVERS.

Dame pour les richesses artistiques. Elle fut érigée en paroisse en 1477 et en collégiale en 1656. L'église actuelle fut commencée en 1479, sa belle tour, restée inachevée, entreprise en 1491, et le chœur terminé en 1507. Les autels sous le jubé à l'entrée du chœur sont ornés, l'un d'une Assomption de Boyermans, l'autre d'une toile d'Érasme Quellyn: le maître autel, de marbre noir et blanc, a été élevé sur les dessins d'Arthur Quellyn, qui y a sculpté la statue du patron de l'église, regardée comme son chef-d'œuvre.

Dans le pourtour du chœur, on trouve derrière le maître autel la chapelle de la famille de Rubens, bâtie en 1642, entièrement revêtue de marbre et ornée d'une toile du grand maître de l'école flamande représentant la Vierge assise sous un berceau de verdure et tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus, devant lequel saint Bonaventure est agenouillé. Derrière celui-ci sont disposés trois saints et saint Georges, revêtu d'une armure étincelante, ayant à la main une bannière et tenant à ses pieds le dragon vaincu. De l'autre côté, saint Jérôme à genoux tient un livre ouvert. La figure de saint Georges est le portrait de Rubens lui-même, Marthe et Madeleine offrent les portraits de ses deux femmes, saint Jérôme celui de son père, et un ange celui de son fils. Le savant Gevaerts composa pour son ami une épitaphe qui ne fut placée sur sa tombe qu'en 1755, par les soins du chanoine Jean-Baptiste Van Parys. Au-dessus de l'entablement de l'autel, la veuve de Rubens fit placer une tête de Vierge en marbre blanc, rapportée d'Italie par son mari et attribuée à François Duquesnoy dit le Flamand. Vis-à-vis de la dernière chapelle, à droite, on a posé contre un pilier un beau tableau de

Schut : Notre-Seigneur mort sur les genoux de la Vierge.

Dans la croisée, on voit à gauche des vitraux peints par Van Diepenbeke, à l'autel de la Vierge ; dans la nef de gauche, le portrait de Corneil Lantschot, par Van Dyck, et plus loin l'épitaphe de la famille Rockox, ornée d'un Jugement dernier de Van Heemsen ; dans la nef de droite, l'épitaphe du peintre Henri Van Baelen, pour laquelle il a peint lui-même une Résurrection, son portrait et celui de sa femme ; saint Roch mourant, par G. Seghers ; une Cène d'Otto Venius ; une toile de Van Diepenbeke, dans la petite chapelle où reposent les vases sacrés.

L'église de Saint-André a d'abord appartenu aux Augustins de la congrégation saxonne, qui s'établirent à Anvers en 1514, mais leur couvent fut supprimé quelques années après et leur oratoire devint une paroisse en 1529 ; la tour ne date que de 1756. Vis-à-vis de l'autel, dans la croix, à droite, est un bon tableau d'Érasme Quellyn, l'Ange gardien ; à l'entrée méridionale, on remarque un mausolée élevé à la mémoire de Marie Stuart par deux dames anglaises réfugiées aux Pays-Bas ; il est orné d'un beau portrait dans la manière de Van Dyck. Près de l'entrée du côté du nord est un Martyre de saint André, par Otto Venius. Le maître autel tout en marbre et ses beaux bas-reliefs sont de Verbruggen et proviennent de l'abbaye de Saint-Bernard ; la statue de saint Pierre, qu'on voit à gauche, est une bonne production de Quellyn.

L'église de Saint-Augustin a été bâtie en 1602, d'après les plans de Coeberger, aux frais de Henri Vandergoes, échevin d'Anvers, et de Jean Balbi, noble Génois ; en 1604 elle fut donnée à une congrégation d'Augustins. Le maître autel est orné d'une toile de Rubens, le Mariage mystique

de sainte Catherine : au bas sont quelques saints, et entre autres saint Georges, qui est le portrait du peintre ; la couleur de cette œuvre est vigoureuse et vraie et la composition ingénieuse. A l'autel de gauche, Van Dyck a peint saint Augustin en extase devant Jésus-Christ ; à droite, à l'extrémité de la nef, est le Martyre de sainte Apolline, beau tableau dû à Jordaens.

Saint-Charles-Borromée, ancienne église des Jésuites, a été construite en 1614 sur les dessins du père jésuite François Aguillon, et non pas de Rubens, comme on le dit ordinairement. Avant l'incendie qui le dévora le 18 juillet 1718, cet édifice passait pour un des plus beaux construits par l'ordre ; il avait trois nefs et deux galeries supérieures, soutenues par trente-deux colonnes de marbre blanc ; les voûtes étaient formées de trente-deux plafonds peints par Rubens. Le seul balustre de marbre qui fermait le maître autel avait coûté 40,000 florins. Il n'échappa à l'incendie que le grand chœur, deux chapelles et le portail. L'édifice fut relevé sous la direction du frère Pierre Huyssens, et converti en paroisse après l'abolition de l'ordre. Le tableau du maître autel est une Assomption de Schut ; sur les côtés, dans des niches, sont les statues de saint François de Borgia, de saint Ignace, de saint François-Xavier et de saint Stanislas-Kotska, par Quellyn. A l'autel de gauche, est une bonne toile de G. Seghers, représentant saint Xavier à genoux devant la Vierge ; vers la droite, au-dessus du confessionnal, on voit une toile de Crayer : Un cavalier à qui un prêtre présente l'eucharistie, et qui tombe en approchant.

L'ancienne église des Dominicains, élevée sur un terrain donné en 1262 par Gérard d'Yssche et sa femme Ode

d'Anderstadt, fut bâtie en 1276; mais ce premier édifice disparut en 1549 pour faire place à un nouveau temple, commencé l'année suivante et achevé en 1571, sauf la tour qui fut brûlée par la foudre en 1679 et ensuite réédifiée; il est devenu en 1803 une paroisse sous l'invocation de saint André. Le maître autel, qui a coûté 80,000 florins, a été sculpté par Verbruggen et donné par l'évêque Capello qui, après avoir payé l'artiste, lui fit cadeau d'un grand plat et d'une aiguière d'argent, exemple d'encouragement également honorable pour tous deux. L'autel à droite de l'entrée du chœur est orné d'un Christ mort, par Crayer, et celui de gauche d'une toile du même peintre, la Vierge apparaissant à saint Dominique. A gauche sont : une Flagellation du Christ par Rubens, Jésus-Christ portant sa croix par Van Dyck et un Crucifiement de Jordaens. Plus loin, Notre-Seigneur entre les docteurs, par Quellyn. En sortant de l'église, par la petite nef de droite, on remarque un Calvaire orné d'un grand nombre de figures, travaillées par Kerckx, de Baurschiet, Verbruggen, De Kockx, Papenhoven et Vervoort.

A Saint-Antoine de Padoue, jadis des Capucins, on conserve deux belles toiles : saint François à genoux devant la Vierge et l'Enfant Jésus, par Rubens; et Jésus-Christ mort sur les genoux de sa mère, par Van Dyck.

Dans l'église de Saint-Joseph, dite des Thérésiennes, jadis oratoire d'un couvent fondé en 1611, il n'y a rien de remarquable, sauf une Assomption de Langen Jan, et la Mort de la Vierge, peinte par un disciple de Van Dyck.

Il y a à Anvers un hôpital pour les pauvres malades, dédié à sainte Élisabeth, existant déjà au XIIIe siècle, agrandi en 1841; une congrégation d'Alexiens ou frères Cellites,

LE CALVAIRE A ANVERS.

ordre fondé à Anvers en 1345 et se vouant au soin des aliénés et des malades ; un grand nombre d'hospices de charité, parmi lesquels nous remarquerons l'hospice de Saint-Julien, où l'on reçoit encore les pauvres voyageurs pendant une nuit ; un hospice d'enfants trouvés, fondé en 1530 ; un hospice de garçons orphelins ; un atelier de charité, où l'on occupe à différents travaux des pauvres de tout sexe et de tout âge.

Le principal établissement d'instruction publique, celui dont la ville est fière à juste titre et que le gouvernement surveille avec un soin spécial, parce qu'il est pour la Belgique une véritable pépinière d'illustrations, l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture, est placé dans l'ancien couvent des Récollets. Cette institution s'est soutenue avec éclat pendant plusieurs siècles. Elle a dû son premier éclat à Quentyn Metzys, le forgeron devenu peintre (mort en 1529), et à Floris ou Florent de Vriendt (m. 1570). Adam Van Oort (m. 1641), Gilles Coignet (m. 1600), Martin de Vos (m. 1604), etc., avaient continué sa splendeur, malgré le tort infini causé aux arts par les guerres et les dévastations, et déjà Wenceslas Coeberger (m. 1630) et Abraham Janssens (m. 1631) avaient produit des œuvres remarquables, quand un élève de Van Oort et d'Othon Van Veen, Pierre-Paul Rubens, fils d'un Anversois, mais né à Cologne en 1577 pendant un voyage entrepris par ses parents, vint se placer au premier rang des artistes, étonna sa patrie par le nombre et la beauté de ses compositions, et donna un nouvel élan à l'école flamande. Antoine Van Dyck, le premier de ses disciples, atteignit à son tour les plus hautes régions de l'art, et se distingua surtout dans le portrait, genre dans lequel il n'a été surpassé par per-

sonne. Mais Rubens et Van Dyck moururent à une année d'intervalle, le premier en 1640, le second en 1641 ; leurs amis, leurs imitateurs et leurs rivaux tombèrent successivement, Henri Van Baelen en 1632, Théodore Rombouts en 1637, François Franck en 1642, David Teniers le vieux en 1649, Jean Van Hoeck en 1650, François Snyders en 1659, Daniel Seghers en 1660, Gaspar de Crayer en 1669, Corneille Schut en 1676, Érasme Quellyn et Jacques Jordaens en 1678, David Teniers le jeune en 1694. Ces nobles enfants d'Anvers n'eurent que des successeurs dégénérés, et l'art suivit la décadence de la prospérité publique et l'affaissement de l'énergie morale de la nation. Plus tard, quand il parut que des jours meilleurs allaient naître pour le pays, sous le gouvernement de Marie-Thérèse, ce fut encore d'Anvers que sortirent les nouveaux chefs de l'école de peinture. André Corneille Lens, qu'on peut appeler le régénérateur de cet art en Belgique, mort en 1822, et Balthasar Ommeganck, excellent peintre d'animaux, mort en 1825, étaient Anversois. Et maintenant encore la plupart de ceux dont les premières productions nous promettent des chefs-d'œuvre ne sont-ils pas de cette ville? Il semble qu'il y ait dans les habitants de cette cité une aptitude naturelle à la culture de l'art, et qu'il suffise de circonstances favorables pour y faire naître des talents de premier ordre.

Dans le même local se trouve le Musée, le plus riche sans contredit de la Belgique en toiles remarquables. On n'y compte pas moins de quinze Rubens et des plus beaux : une Sainte Famille, dont ce grand homme fit cadeau à la société de Saint-Luc, ou corporation des Peintres, lors de sa réception ; sainte Thérèse intercédant pour les âmes du

purgatoire ; l'Éducation de la Vierge ; la Communion de saint François ; les portraits du bourgmestre Rockox et de sa femme Anne Pérès ; Jésus-Christ montrant ses plaies à saint Thomas ; Jésus-Christ mort entre les Maries, Joseph d'Arimathie et saint Jean ; la Vierge et l'Enfant Jésus, saint Jean l'évangéliste, l'Adoration des Mages, le Christ entre les Larrons, le Christ mort sur les genoux de Dieu le Père, le Christ en croix. On conserve encore au Musée une esquisse de la Descente de Croix et cinq des arcs de triomphe érigés lors de l'entrée de l'archiduc Ferdinand. Van Dyck, l'émule et l'ami de Rubens, est représenté dans cette collection par les toiles suivantes : la Mère de Douleur, le Christ mort sur les genoux de sa Mère, Jésus-Christ en croix, sainte Catherine de Sienne et saint Dominique, Jésus-Christ en croix, figure isolée ; portraits d'Alexandre Scaglia et de l'évêque Malderus. Pour ne pas entrer dans des détails infinis, nous nous bornerons à mentionner encore : un Ensevelissement du Christ, avec volets, par Quentin Metsys ; trois Franc-Floris : saint Luc à son chevalet, l'Adoration des Bergers et la Chute des Anges ; un Albert Durer, l'Adoration des Mages. Michel Coxie, Martin et Corneille de Vos, Franck le Vieux, Abraham Janssens, Jordaens, Schut, Van Thulden, Érasme Quellyn, etc., peuvent y être étudiés dans plusieurs belles compositions ; Teniers manquait à ce musée, mais une belle toile de ce maître lui a été donnée par le gouvernement.

Les richesses artistiques de la ville d'Anvers viennent d'être considérablement augmentées par l'ancien bourgmestre, feu M. Van Ertborn, qui lui a légué son magnifique cabinet d'antiques, composé de 100 à 120 tableaux, tous

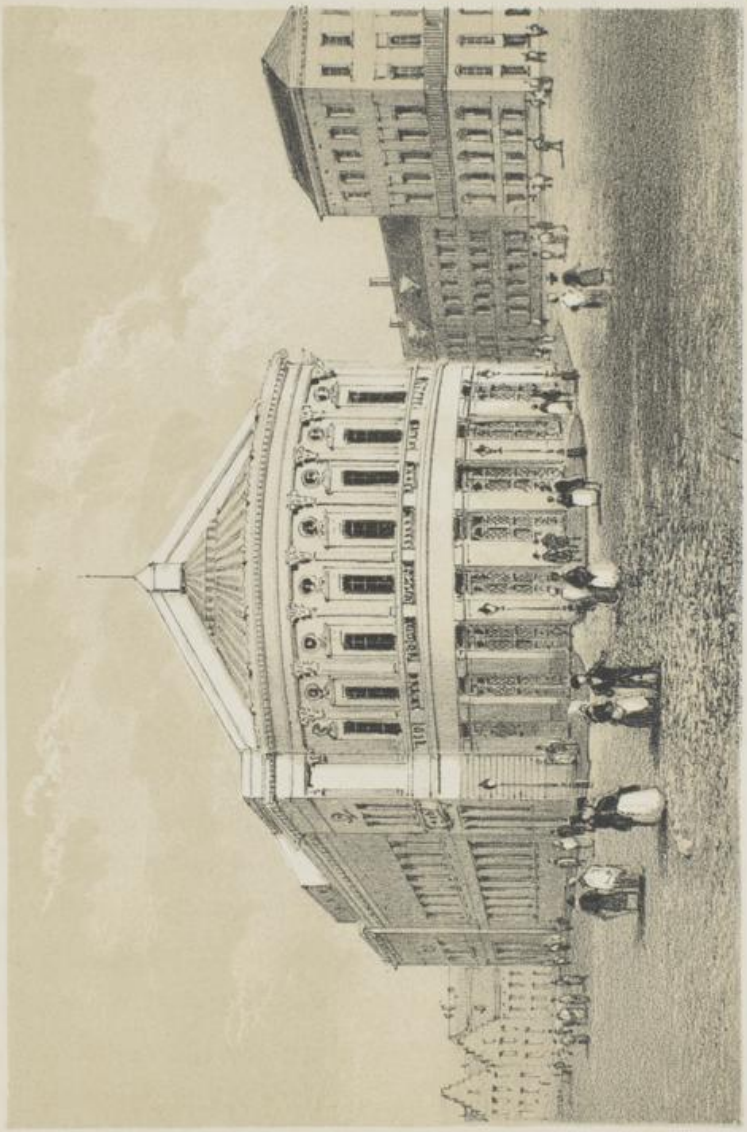
remarquables. Les principaux sont : une Adoration des Mages, de Lucas de Leyde ; la Vierge et l'Enfant Jésus, de Memling ; un beau portrait, par Jean Van Eyck, et la Vierge et l'Enfant Jésus, par son frère Hubert ; le Christ en croix, attribué à Roger Vanderweyde ; une Sainte Famille, de Marguerite Van Eyck ; six tableaux qu'on croit de Quentin Metsys ; Adam et Ève, par Lucas Cranach ; un tableau et un portrait d'Antonello de Messine ; la Vierge recevant une châsse des mains d'une sainte, admirable composition de Jean de Maubeuge ; une Mère de Douleur, d'Albert Durer ; deux portraits de Holbein, etc.

Il y a à Anvers une salle pour les expositions d'objets d'art, commencée en 1830, rue dite de Vénus.

Les plus belles collections particulières sont : les cabinets de tableaux de MM. le baron de Pret, Verhaegen ; la bibliothèque de M. Dellafaille ; le cabinet d'histoire naturelle de M. Kets, etc.

Il y a à Anvers un athénée, auquel on a joint un cabinet de physique et un laboratoire de chimie ; un jardin botanique ; un théâtre, construit en 1711 dans l'ancienne Halle des tapissiers, incendié en 1746, reconstruit en 1751 et rebâti une troisième fois de 1829 à 1834 sous la direction de M. Bourla. Cet édifice, qui a coûté plus de 1,200,000 francs, est un des plus gracieux temples élevés en Belgique aux plaisirs de la scène. La distribution en est faite avec art, l'élégance de ses ornements est sans égale.

Les édifices et autres constructions destinés au commerce sont très-nombreux à Anvers, comme on peut le penser. Il faut citer en première ligne la Bourse, une des plus belles et des plus anciennes du pays. Elle forme une galerie, régnant à découvert autour d'une cour carrée, et



LE THÉATRE D'ANVERS.

soutenue par quarante-quatre piliers taillés de différentes manières. Au-dessus de la galerie, sont des salles occupées jadis par l'académie de dessin, et aujourd'hui par le tribunal et la chambre de commerce. Deux tourelles surmontent la Bourse, dont la construction date de 1531 et a coûté 500,000 écus. En longueur elle a 180 pieds et en largeur 130.

Avant l'entrée des Français, Anvers ne possédait point de bassins proprement dits, mais six canaux intérieurs en communication directe avec le fleuve. Le principal déchargement des navires se faisait au lieu dit le quai (*werf*): de part et d'autre de ce point saillant, se présentaient deux quais avec embarcadères, et à l'exception du premier d'entre eux, tous les quais étaient très-rapprochés des maisons; la communication le long de l'Escaut ne pouvait avoir lieu que par quelques rues étroites parallèles au fleuve. On ne pouvait arriver à celui-ci que par des passages fermés de portes; une seule de ces portes existe encore; elle est ornée d'une statue de vieillard couché, représentant l'Escaut. Le premier consul, ayant visité le port le 18 juillet 1803, ordonna les travaux nécessaires pour l'embellissement de la rive. Une suite de quais, larges de vingt-quatre mètres, s'étend aujourd'hui depuis l'arsenal jusqu'au grand bassin. On les a plantés d'arbres; on les a joints par des ponts à bascule imitant ceux de la Hollande et jetés sur les canaux qui pénètrent dans l'intérieur de la cité; on a porté à trois le nombre des cales d'embarquement. Une idée généreuse, qu'on devrait imiter ailleurs, leur a fait donner le nom des plus illustres enfants d'Anvers: Plantin, Jordaens, Van Dyck, Ortelius, et du souverain qui voulait faire de cette ville un des plus beaux ports de l'Europe,

l'empereur Napoléon. Le quai portant le nom de ce dernier a été achevé en 1842.

C'est à ce prince que la ville d'Anvers doit ses plus beaux bassins, situés à son extrémité nord. Son port devait recevoir la flotte nombreuse que Napoléon avait dessein d'y réunir; mais dépourvu de bassins éclusés, il n'offrait pas la sécurité nécessaire: l'établissement de constructions de ce genre fut décidé en 1803 et leur emplacement fixé au nord de la ville, un peu au-dessus du coude que forme le fleuve vers l'ouest. Le petit bassin, commencé en 1807, reçut le premier navire de guerre vers le milieu de 1810. Le grand, séparé du précédent par la maison des Oosterlings, entrepris en 1808, ne fut occupé par une partie de la flotte que vers la fin de 1813. Tous deux peuvent prendre place parmi les plus beaux de la France et de l'Angleterre, non-seulement par leur étendue et la profondeur des eaux, mais encore par leur position abritée. L'un mesure 402 mètres sur 173, l'autre 173 sur 147; celui-ci peut contenir 100 vaisseaux de moyenne grandeur, l'autre en contiendrait un nombre triple. Ils ont coûté environ 11 millions de francs et sont entièrement revêtus de pierre de taille. En 1814 la flotte française y fut bombardée par les Anglais, auxquels l'entrée de l'Escaut avait été ouverte par la défection de la Hollande; plusieurs vaisseaux furent endommagés et l'un d'eux coulé à fond. Aujourd'hui les vaisseaux marchands ont remplacé les bâtiments de guerre.

Entre les deux bassins et dans une situation extrêmement favorable, est la maison hanséatique ou des Oosterlings, bâtie en 1568 par Henri de Pas ou Paschen, qui donna les plans de la bourse de Londres, brûlée en 1666. Elle servait de consulat et d'entrepôt aux villes de la Hanse

teutonique. Elle a 230 pieds de long sur un peu moins de large, et on peut y loger un régiment entier.

Avant la révolution de 1830, l'entrepôt général était placé dans l'ancienne abbaye de Saint-Michel, mais déjà en 1829 on avait commencé à bâtir un nouveau magasin de commerce, à l'est du grand bassin, sur les dessins de M. Roelandt. Le nouvel entrepôt, bâti sur pilotis à cause de la situation marécageuse du terrain, est un édifice imposant et de grandes proportions. Le chemin de fer vient y déposer et y prendre les marchandises qu'il transporte.

L'aspect du port d'Anvers est des plus imposants; la largeur du fleuve qui dépasse 700 mètres, le nombre des bateaux à vapeur et à voile qui le sillonnent, l'animation des quais, excitent tour à tour l'étonnement et l'admiration. Au moyen de paquebots, Anvers est en communication constante avec l'Angleterre et la Hollande. Le gouvernement belge a acheté un bateau à vapeur de grande dimension, la *British Queen*, pour relier aussi le royaume à l'Europe entière et aux États-Unis d'Amérique; mais le colossal navire, après avoir plusieurs fois traversé l'Océan avec une rapidité sans égale, a été consigné dans le grand bassin d'Anvers, à cause des grandes dépenses qu'il occasionnait.

Citons encore ici la nouvelle Poissonnerie, élevée en 1841 et 1842, construction à la fois élégante et commode; la Boucherie, datant des années 1500 à 1503, bâtiment gothique à façade percée de fenêtres ogivales, et couronné de tourelles octogones; la Machine Hydraulique, due à Gilbert Van Schoonbeke, qui, de 1540 à 1555, construisit toutes les fortifications d'Anvers, les quais et les maisons de la

nouvelle ville (depuis remplacée par les deux bassins), et qui, dit une description d'Anvers, après tant de travaux, est mort à l'hôpital âgé de trente-huit ans. La Machine Hydraulique, dont il est l'inventeur, reçoit les eaux du canal d'Hérenthals et les distribue aux brasseries; le Poids de la Ville a été aussi bâti par Gilbert en 1549.

La maison de Rubens, dont quelques parties offrent une architecture admirable, existe encore rue de Rubens, près de la place de Meir. Le peintre, revenu d'Italie à l'annonce de la maladie de sa mère, était près de retourner dans ce pays, quand les instances de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, ainsi que des grands belges, parvinrent à le faire changer de détermination. Il acheta alors une habitation à Anvers et la fit rebâtir à l'italienne d'après un plan donné par lui-même; elle lui coûta 60,000 florins, somme énorme pour le temps. Il y réunit à grands frais des statues précieuses, des bustes antiques, des tableaux, des vases, des pierres gravées, des médailles, des bas-reliefs; vers l'année 1625, il vendit au duc de Buckingham pour 100.000 florins cette collection, et en forma une seconde qui ne le cédait en rien à la première, et dont la vente, jointe à celle de ses propres tableaux et dessins, produisit, à sa mort, une somme triple.

Comme bâtiments remarquables par leur antiquité ou leurs souvenirs, nous devons mentionner encore la maison du Géant, rue des Nattes, grand bâtiment qu'on dit avoir été habité par le fabuleux Antigone, et longtemps occupé par les frères de l'ordre Teutonique; la façade est ornée d'écussons et de la statue de Brabon, le vainqueur du géant; dans la maison de M. d'Hanis Van Cannaert, même rue, une chapelle du xve siècle, ornée de culs-de-lampe et d'armoiries, parmi lesquelles on remarque celles de l'archiduc

Philippe le Bel, avec la date 1497 ; les restes de l'ancien *Steen* ou prison criminelle, reconstruite en partie en 1520 et 1539, etc.

Anvers est entourée de fortifications considérables, qui en font une place de guerre du premier ordre. Des forts jetés sur les rives de l'Escaut défendent l'entrée de cette ville de toutes parts ; la Tête de Flandre, située de l'autre côté de l'Escaut et protégée par plusieurs redoutes, la couvre vers l'ouest. Au sud est la citadelle, pentagone régulier, bâtie en 1568 sous la direction de l'ingénieur espagnol Paciotto, afin de maintenir sous le joug les habitants d'Anvers. Cette forteresse, dont la partie regardant la ville fut détruite en 1577 par les Anversois et rétablie en 1586 par le prince de Parme, a été rendue plus forte vers l'an 1701 et en 1809. Le siége de 1832 a détruit toutes les anciennes constructions qui s'y trouvaient, et entre autres la chapelle ; depuis on ne les a rétablies qu'en partie. Le duc d'Albe s'était érigé au milieu de la citadelle une statue ornée d'inscriptions fastueuses et sculptée par Jacques Jongelinck; l'irritation de tous les Belges, sans distinction de parti, obligea son successeur, le commandeur Requesens, à la faire enlever.

L'arsenal occupait dans le voisinage l'emplacement de l'ancienne abbaye de Saint-Michel, fondée par saint Norbert en 1124, et où logeaient d'ordinaire les princes quand ils venaient à Anvers. Après la suppression de la communauté, les bâtiments devinrent une maison centrale de détention, et l'église fut convertie en entrepôt. En 1803 on y commença la construction d'un vaste chantier maritime, qui fut détruit en partie par les Anglais en 1814. Depuis on y établit l'arsenal, que la garnison hollandaise incendia

le 27 octobre 1830 ; on parvint heureusement à sauver une grande partie des munitions de guerre, qui auraient occasionné d'effroyables malheurs, mais il périt dans l'incendie pour plusieurs millions de marchandises. L'arsenal est aujourd'hui établi dans l'ancien couvent des Carmes.

La ville d'Anvers a quatre portes, dont la plus belle est celle de Malines, dite aussi porte Impériale, parce que Charles-Quint y a passé le premier. On se rend par là à *Berchem* (3,050 hab.), où il y a un joli parc, et à *Saint-Laurent,* où se trouvent de belles promenades. Hors de la porte de Kipdorp est le populeux village de *Borgerhout* (4,500 hab.), dépendance d'Anvers. Il doit son existence au général Carnot, qui ne voulut pas le détruire, bien que dans l'intérêt de la défense de la ville on eût d'abord jugé cette mesure nécessaire.

Outre les peintres dont nous avons cité les noms en parlant de son académie, Anvers a vu naître les imprimeurs Christophe Plantin et son gendre Balthazar Moretus; le géographe Abraham Ortelius; les graveurs Paul Pontius, Edelinck et Gilles Sadeleer ; les historiens Emmanuel Van Meteren, Jean-Baptiste Gramaye, Christophe Butkens, Antoine Sanderus, le père Dierckxsens, dont les noms se rencontrent à chaque instant dans les ouvrages concernant les annales du pays ; le père Papebroch, l'un des plus actifs collaborateurs au grand ouvrage des *Acta Sanctorum* ou Vies des Saints, recueil auquel on travailla pendant plus d'un siècle et demi au couvent des Jésuites, et dont il a paru 53 volumes in-folio. Cette immense série de légendes et de dissertations doit se continuer à Bruxelles par les soins de quelques religieux du même ordre.

Les localités les plus remarquables des environs d'Anvers

sont : *Deurne* (2,266 hab.), l'ancienne *Turninum*, détruite par les Normands au IXe siècle, aujourd'hui embellie par plusieurs belles maisons de campagne; *Cantecroy*, sous Mortsel, château qui a longtemps appartenu à la famille Granvelle; le manoir de *Wineghem*, ancienne propriété des Schets, des Bossut, des Vanderwerve; les vieux manoirs gothiques de *Broechem* et de *Schooten*, ainsi que l'antique refuge de l'abbaye de Villers, dans cette dernière commune, etc.

Sur les rives de l'Escaut, en amont d'Anvers, on voit *Hoboken*, érigé en duché en faveur de la famille d'Ursel; *Saint-Bernard*, ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1235 par Egide Berthout à Vremde et transférée à Hemixem en 1241, transformée par le gouvernement français en hôpital pour la marine, où l'on pouvait recevoir 1,500 malades, et convertie aujourd'hui en une maison de reclusion pour les jeunes criminels.

En aval de la ville s'étendent près du fleuve de vastes terrains défendus contre les inondations par des digues et contre les invasions par des forts échelonnés le long de l'Escaut : *Saint-Philippe*, *la Croix*, *Lillo*, dont les abords ont été inondés en 1830 par la garnison hollandaise; *Santvliet* (1,874 hab.), fortifié au temps d'Albert et d'Isabelle et démantelé par les troupes alliées en 1705.

La Campine, vaste région de plaines arides, bornée au nord par la Meuse, à l'est par les marais tourbeux du Peel-Land, au sud par la vallée du Démer et à l'ouest par les environs plus fertiles de la capitale de la province, tire son nom de son aspect même. Les Taxandres y habitèrent pendant la domination romaine et firent ensuite place aux Francs-Saliens. La population y fut longtemps peu con-

sidérable, et au commencement du XIIe siècle, on n'y trouvait pas une seule bourgade importante. La fondation des abbayes de Prémontrés de Tongerloo, Averboden et Postel, fut le premier pas fait pour arracher cette contrée à son état sauvage, et bientôt après, les ducs de Brabant, Godefroid III et Henri Ier, ce dernier surtout, y fondèrent un grand nombre de villes franches. Celles-ci attirèrent les artisans et les commerçants, tandis que les abbayes défrichaient les terres incultes que leur abandonnait la piété des fidèles.

C'est aux guerres du XVIe siècle qu'il faut attribuer l'état stationnaire dans lequel est restée la Campine jusque dans ces derniers temps. Pendant près de soixante-dix ans (1580-1648), elle fut constamment, pour ainsi dire, le théâtre de la guerre entre l'Espagne et les Provinces-Unies des Pays-Bas. Ses bourgades et ses campagnes, périodiquement livrées à la dévastation, perdirent la plupart de leurs habitants. Après le traité de Munster, qui morcela la Campine entre les deux partis belligérants, ce pays, de part et d'autre, ne fut plus considéré que comme une frontière, et comme tel, il n'attira jamais la sollicitude d'aucun des deux gouvernements.

Bien qu'on ait depuis quelques années travaillé sur nombre de points à rendre à la culture ce recoin du pays, le quart du territoire de la province d'Anvers (74,000 hectares) consiste encore en bruyères. Dans ces landes, le sol se compose entièrement de sable pur, et n'offre pas de terre végétale. En beaucoup d'endroits, le sable recouvre des bancs de pierres ferrugineuses, que les racines des arbres ne sauraient percer, et qui, pour cette raison, sont funestes à toute plantation de bois. Le défaut de pente

et d'écoulement des eaux pluviales a formé dans la Campine une grande quantité d'étangs, de petits lacs et de marécages. Les prairies artificielles de cette contrée nourrissent de nombreux bestiaux qui sont très-recherchés. On y trouve aussi de nombreux troupeaux de moutons dont la laine est estimée. A plusieurs reprises on a voulu donner à la Campine une nouvelle importance par la construction d'un grand canal entre l'Escaut et le Rhin, et de voies de communications moins considérables destinées à faciliter le transport des engrais. En 1626 on proposa à l'infante Isabelle l'établissement d'une navigation directe entre Anvers et le Rhin ; un canal devait suivre la Petite Nèthe, arriver à la Meuse près de Ruremonde, suivre ce fleuve jusqu'à Venloo et de là aller à Rinsberg. Isabelle fit commencer les travaux ; mais en 1628 on dut les abandonner. Ce projet fut repris lorsque les conquêtes de la république française eurent réuni sous une même domination les provinces belges et les provinces rhénanes. Des arrêtés des consuls, en date des 5 et 8 thermidor an XI (24 et 28 juillet 1803), ordonnèrent des études pour l'ouverture d'un canal de l'Escaut à la Meuse, et de la Meuse au Rhin. On se mit à l'œuvre dans cette dernière partie, mais une influence étrangère obtint qu'on renonçât à une entreprise destinée à vivifier toute une contrée. La construction du railway national ayant rempli en quelque sorte le but qu'on se proposait jadis, on a conçu l'idée de fertiliser la Campine en y creusant des canaux destinés principalement à y déverser les eaux et à former, avec les rivières et les principaux ruisseaux canalisés, un système de navigation locale, de dimensions restreintes et surtout économiques. Ce plan a reçu en 1842 l'approbation des chambres législatives.

A proximité de West-Wezel, situé sur la route d'Anvers à Breda, se trouve *Hooghstraeten,* dont le nom provient, à ce qu'il paraît, de ce qu'il y passait une voie romaine (*strate,* rue) conduisant dans la Batavie. Le château de ses illustres seigneurs, les Cuyck, les Borsele, les Lalaing, décoré successivement des titres de comté et de duché, est devenu en 1809 le dépôt des mendiants de la province. Destinée étrange, mais trop commune pour étonner! L'église paroissiale est ornée à l'intérieur par de magnifiques mausolées, douze somptueux vitraux, des bas-reliefs, des tableaux; et à l'extérieur par une belle tour, haute de 364 pieds, construite de 1540 à 1546 par ordre du premier comte du lieu, Antoine de Lalaing.

Un peu plus loin, à *Wortel* et *Merxplas,* la société de Bienfaisance du royaume des Pays-Bas a acheté, en 1823, 516 bonniers de bruyères et a fait bâtir en 1825 un dépôt pour mille mendiants et quatre grandes fermes. Le but de cet établissement, connu sous le nom de Colonie Agricole, est à la fois d'amener la moralisation des individus livrés au vagabondage et le défrichement d'une portion de cette immense étendue de terres stériles qui s'étend de l'Escaut à la Meuse.

Une fondation, dont le but est à peu près semblable, mais conçue dans un autre esprit, est le *couvent de la Trappe,* fondé à Westmalle depuis quelques années. Les religieux, qui mènent une vie à la fois sévère et active, ont déjà livré à la culture les alentours du monastère.

Westmalle est situé sur la route qui conduit d'Anvers à Bois-le-Duc par *Turnhout* (13,500 hab.), longtemps localité peu importante, mais qui prit un nouvel aspect quand Wenceslas et Jeanne, duc et duchesse de Brabant, l'eurent

donnée en apanage, en 1356, à leur sœur Marie de Brabant, duchesse de Gueldre. C'est elle qui y bâtit un château, y fonda un chapitre, et, par un long séjour, y attira une nombreuse population. Réunie au domaine après la mort de Marie, la terre de Turnhout fut donnée par Charles-Quint à sa sœur Marie de Hongrie qui, elle aussi, à son tour, embellit le château. Cédée en 1648 à une princesse de Nassau, passée en 1708 au roi de Prusse, cette propriété revint en 1735 aux souverains du pays. Aujourd'hui le château sert de palais au tribunal de première instance, ainsi que de prison. On y voit encore un portrait de Marie de Hongrie, attribué à Holbein; un de la princesse Amélie de Nassau, par Mytens; un du roi d'Angleterre, Guillaume III.

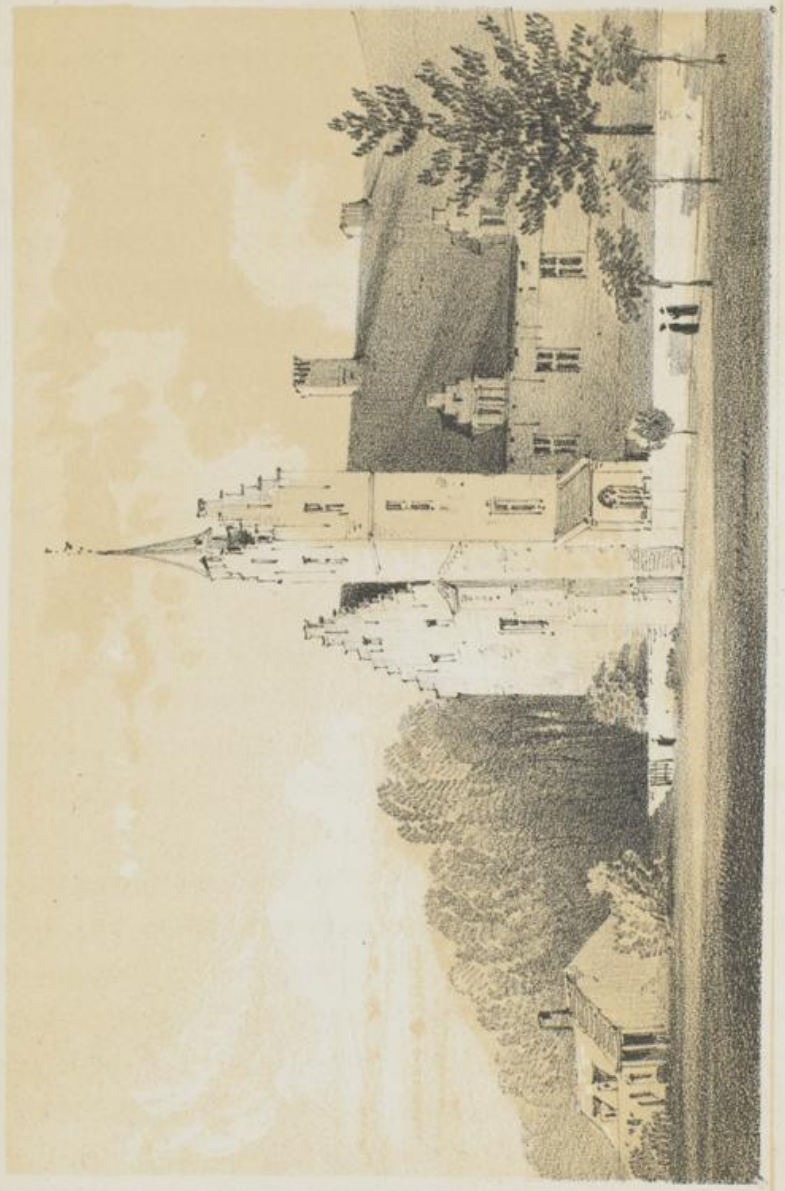
Deux combats célèbres portent le nom de Turnhout. Dans l'un, le comte Varas, général espagnol, fut défait par le prince Maurice de Nassau (24 janvier 1597); dans l'autre, livré dans la ville même, le 27 octobre 1789, les patriotes brabançons, sous le commandement de Vandermersch, forcèrent à la retraite les troupes autrichiennes. Turnhout est une ville bien bâtie, populeuse, animée par un grand nombre de fabriques. Il y a plusieurs églises, des écoles et un hôpital richement doté, dont la fondation remonte au XIIIe siècle. La principale église, dédiée à saint Pierre, offre une Cène de Boyermans, et saint François et sainte Claire, par David Téniers. A Vieux-Turnhout on voit une Cène de Quellyn et une toile de Crayer, saint Bernard adorant la Sainte Trinité.

D'immenses bruyères s'étendent au dehors dans toutes les directions, et surtout vers le nord et l'est. Et cependant dans ces contrées isolées, il y a encore de l'activité industrielle. C'est ainsi qu'à *Arendonck* (3,500 h.) on fabrique

en grande quantité des bas et des bonnets de laine. Déjà au xve siècle il se confectionnait en cet endroit des coutils et des toiles, ainsi que nous l'apprennent de vieilles chartres. Non loin de là, à *Postel,* l'ancienne abbaye de Prémontrés a été convertie de nos jours en un château, auquel est annexé un domaine contenant plusieurs milliers d'hectares de terre, la plupart improductifs.

En remontant depuis Lierre la Petite Nèthe, dont on a poussé la canalisation jusqu'à Hérenthals, on passe près du gothique manoir de *Grobbendonck,* appartenant au duc d'Ursel, dont les ancêtres se sont longtemps illustrés sous ce nom glorieux; puis on vient à *Hérenthals* (3,350 h.): cette localité, aujourd'hui obscure, s'appelait autrefois, à ce que dit la tradition, *Heerendale* ou Vallée des Seigneurs, et c'était la capitale des Taxandres. Donnée depuis au chapitre de Sainte-Waudru à Mons, érigée ensuite en ville franche par le duc de Brabant, Henri Ier, vers 1210, elle fut entourée de murs. On y voit un hôtel de ville et une église dédiée à sainte Waudru et bâtie en 1417

Près des bords de la Grande Nèthe, qu'il nous reste à parcourir pour avoir terminé la description de la province, on voit : *Heyst-op-den-Berg* (5,021 h.), bourg populeux situé, comme l'indique son nom, sur une hauteur; de là un horizon immense se déroule devant vous. On aperçoit au loin *Tongerloo,* dont les beaux chênes rappellent au souvenir l'abbaye de Prémontrés fondée dans ces déserts au commencement du xiie siècle; *Westerloo,* où la famille de Mérode possède un vieux château qui appartint longtemps aux Wesemael, et dont les fondements, dit-on, reposent sur pilotis; *Geel* (7,079 h.), bourgade célèbre à un titre bien singulier. On sait qu'il est d'usage dans plusieurs



L'ABBAYE DE TONGERLOO, (PROVINCE D'ANVERS).

de nos villes de confier le soin des aliénés aux paysans de cette bourgade, qui les traitent avec douceur et intelligence et leur laissent une liberté dont il est rare qu'il soit abusé. Il paraît que cet usage provient de ce que sainte Dympne, patronne du lieu, est particulièrement invoquée contre la folie. Sainte Dympne souffrit à Geel le martyre et son corps y est conservé. On remarque dans l'église qui porte son nom plusieurs tombeaux de membres de la famille de Mérode, des sculptures en bois, des portraits. L'église de Saint-Amand offre aussi quelques objets d'art; il en est de même de l'hôpital, où l'on voit deux tableaux gothiques.

VII.

PROVINCE DE LA FLANDRE ORIENTALE.

L'ancien comté de Flandre. — La province de la Flandre orientale — Coup d'oeil sur l'histoire de la ville de Gand.

Cette belle partie de la Belgique, qui s'étend de la Dendre à la mer, et qui portait autrefois le nom de comté de Flandre, a formé longtemps, malgré son peu d'étendue, un état puissant, dont le développement n'a été arrêté que par sa sujétion aux royaumes voisins. Longtemps elle avait été la partie la plus reculée, la plus sauvage, la plus inconnue de la Gaule; longtemps les tribus qui l'habitaient, les Ménapiens et les Morins, repoussèrent avec une égale

énergie la domination romaine et le christianisme. Mais lors du démembrement de l'empire de Charlemagne, ce pays fut gouverné par un chef redoutable, qui sut se rendre à peu près indépendant du roi de France, son suzerain, et repousser les Normands, dont les ravages couvraient à cette époque la Belgique de ruines et de sang. Baudouin Bras de Fer, qui rendit sa puissance respectable aux peuples par son alliance avec la princesse Judith, régna sur toute la contrée qui s'étend de la Zélande à la Somme, et de l'Escaut au Pas-de-Calais, et qui prit le nom de Flandre, réservé jusqu'alors au canton dont Bruges était la capitale (864). Ses successeurs, et surtout Arnould le Grand et Baudouin à la Barbe, luttèrent avec énergie pour conserver et étendre leurs droits, pendant que leurs états, grâce à leur position admirable et à l'activité de leurs habitants, devenaient en quelque sorte l'entrepôt général du commerce de l'Europe septentrionale.

Baudouin de Lille, qui s'empara du château de Gand et de toute la Flandre impériale (1047), dont l'empereur d'Allemagne lui accorda plus tard l'investiture, porta à son apogée la gloire de sa maison, en forçant la comtesse de Hainaut, Richilde, à prendre pour époux son fils, Baudouin dit de Mons; mais après sa mort et celle de ce dernier, les deux contrées se séparèrent de nouveau. Le Hainaut resta soumis à Richilde et à son fils Baudouin; la Flandre passa sous le sceptre de Robert le Frison, fils de Baudouin de Lille, qui avait vaincu sa belle-sœur dans deux batailles, bien qu'elle fût soutenue, à Cassel, par une armée française, et à Broqueroie, par les forces de toute la Basse-Allemagne. Pendant les années qui suivirent, on vit régner successivement Robert de Jérusalem (1093-1111), qui se distingua

à la première croisade; le sévère justicier Baudouin à la Hache (1111-1119), en qui s'éteignit la postérité masculine de Robert le Frison; Charles de Danemark, surnommé le Bon (1119-1127), célèbre par son amour pour ses peuples et sa fin tragique; Guillaume Cliton ou de Normandie (1127-1128), imposé au pays par le roi de France Louis le Gros, et tué en assiégeant son successeur dans Alost; Thierry d'Alsace (1128-1168), que la nation avait appelé au gouvernement; et son fils Philippe (1168-1191), qui gouverna sagement la Flandre, mais qui l'affaiblit considérablement, en constituant une forte dot à sa nièce Isabelle de Hainaut, épouse du roi de France Philippe-Auguste, ce qui fit naître de longs démêlés, dont la suite fut la séparation de la Flandre et de l'Artois.

Philippe d'Alsace n'ayant pas laissé d'enfants, sa succession échut à son beau-frère Baudouin le Courageux, comte de Hainaut, descendant en ligne directe de Baudouin de Mons et de Richilde. Vint ensuite Baudouin de Constantinople, qui planta l'étendard de la Flandre sur les murs de la capitale de l'Orient, y reçut dans Sainte-Sophie la couronne impériale et mourut bientôt, après un combat inégal, livré contre les Bulgares près d'Andrinople (1205). Il laissait deux filles, Jeanne et Marguerite, dont le long règne fut une époque de calme. Les premiers jours de Jeanne furent seuls difficiles; Philippe-Auguste profita de sa minorité pour se créer en Flandre une influence funeste, et le premier mari de la comtesse, Ferrand de Portugal, s'étant joint à Jean sans Terre, roi d'Angleterre, et à l'empereur d'Allemagne, Othon IV, pour combattre le roi de France, fut vaincu et pris à Bouvines (17 juillet 1214); une captivité de douze années punit sa rébellion. Jeanne

n'eut de lui aucun enfant, non plus que de Thomas de Savoie. Le règne de sa sœur fut troublé par des contestations pour son héritage. Elle avait été secrètement unie avec Bouchard d'Avesnes ; mais son mari étant prêtre, ce mariage avait été annulé, et elle avait épousé ensuite le sire de Dampierre. L'arbitrage du roi de France, saint Louis, mit fin aux querelles des princes des deux lits ; le Hainaut fut adjugé aux d'Avesnes, la Flandre resta aux Dampierre.

Le règne de Guy de Dampierre fut orageux. Il avait déjà eu de longs démêlés avec les magistrats de ses principales villes, quand il dut soutenir une guerre contre la France, pour avoir voulu marier sa fille au prince d'Angleterre. La lutte étant trop inégale, il ne put résister; mais lorsque la domination étrangère eut lassé le pays, lorsque l'amour de la liberté vint animer tous les cœurs, la nation entière courut aux armes; elle anéantit à Courtrai une armée nombreuse commandée par le comte d'Artois (1302), disputa la victoire au roi lui-même à Mons-en-Puelle (1304), et le contraignit, par son attitude ferme et imposante, à lui accorder la paix (1305). Le vieux Guy, prisonnier de la France depuis la conquête de son comté, venait de mourir. La pacification ne devint toutefois complète qu'en 1320.

A peine le pays voyait-il son horizon s'éclaircir de ce côté, que des discordes intestines menacèrent son existence. Le comte Louis de Mâle eut d'abord à lutter contre les puissantes cités de Bruges et d'Ypres; et quand le roi d'Angleterre, Édouard III, passa sur le continent pour combattre Philippe de Valois, roi de France, il vit tous ses sujets lui refuser obéissance et reconnaître pour chef le fameux tribun gantois, Jacques d'Artevelde. Tandis que leur seigneur restait fidèle à son suzerain, les com-

munes flamandes ne consultaient que les intérêts de leur commerce, et profitaient de la lutte entre les deux puissances pour accroître leurs prérogatives. Elles ne voulaient toutefois porter aucune atteinte aux droits de leur comte, et quand d'Artevelde proposa de reconnaître pour souverain le prince de Galles, il excita un vif mécontentement qui amena sa mort. On sait qu'il fut assassiné à Gand, le 17 juillet 1345, par le peuple ameuté.

Le comte Louis mourut l'année suivante à Crécy ; son fils, qu'on appelait de même et qu'on surnommait de Mâle, ne put rentrer en possession de son héritage qu'au moyen de larges concessions. Son amour du luxe et sa prodigalité amenèrent bientôt de nouveaux troubles, et ce fut sous son règne que Philippe d'Artevelde, fils de Jacques, fut élevé par les Gantois au poste de ruwart ou régent. Vaincue à Roosebeke, cette indomptable bourgeoisie, sans s'effrayer de la mort de son chef et de la soumission des villes d'Ypres et de Bruges au roi de France et au comte, continua pendant plusieurs années la lutte qu'elle soutenait. Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, qui succéda en 1384 à son beau-père Louis de Mâle, ne put fléchir sa résistance qu'en lui accordant une paix honorable. Un long repos suivit cette période d'agitations ; et depuis la réunion des provinces belges sous la domination des ducs de Bourgogne, réunion qui s'opéra vers l'an 1430, la Flandre cessa d'avoir une existence distincte, et son histoire se confondit avec celle du reste du pays.

La province de la Flandre Orientale se compose, comme l'indique suffisamment son nom, de la partie de l'ancien comté de Flandre qui s'étend vers l'est. Pendant longtemps son territoire a été morcelé en deux parties, annexées à

des pays différents, tout en appartenant au même prince. L'origine de cette division remonte au morcellement de l'empire des Francs en deux grandes fractions, l'Austrasie et la Neustrie, auxquelles l'Escaut servait de limite. Cette frontière resta la même quand, après la mort de Charlemagne, l'Austrasie prit le nom de Lotharingie et la Neustrie celui de France, qui lui est resté. Les territoires d'Audenaerde et de Gand dépendirent alors de cette dernière et du comté de Flandre; une partie de l'ancien territoire appelé le Brabant, partie qui forma depuis le comté d'Alost, la seigneurie de Termonde, le petit canton de Wasda ou Waes, et celui qui porta plus tard la dénomination de Quatre-Métiers et où on trouvait Hulst, Axel, Bouchont, Assenede, dépendirent de la Lotharingie. Othon le Grand, roi de Germanie, ayant soumis celle-ci à ses lois, et voulant arrêter les incursions des Flamands, bâtit un château fort à Gand, près de l'abbaye de Saint-Bavon. Mais trop éloignée pour être bien défendue, cette forteresse ne put longtemps arrêter des princes puissants, dont les tentatives furent d'ailleurs secondées par les révoltes continuelles des seigneurs lothariens. En l'an 1047 le château de Gand fut assiégé par le comte de Flandre, Baudouin V, qui rangea sous ses lois toute la Flandre Impériale, restée depuis indissolublement unie au comté, et jointe par la république française aux châtellenies de Gand et d'Audenaerde, lors de la création du département de l'Escaut.

Le sol de la Flandre Orientale est en général très-fertile; il est cultivé avec un soin tout particulier. Le morcellement de la propriété, l'emploi judicieux des engrais, l'art avec lequel l'agriculteur varie les assolements, suivant la nature

du terrain, y produisent ces riches récoltes qui excitent l'admiration des étrangers. Les céréales, le lin, le chanvre, l'orge, le houblon, le colza, y forment les bases d'un immense commerce; de nombreux établissements industriels entretiennent dans les villes une grande activité. Peu ou même point de pays contiennent une population plus agglomérée; en 1815 elle s'élevait déjà à 621,000 âmes; elle atteint aujourd'hui le chiffre de 780,000, soit 6,000 habitants par lieue carrée, et elle augmente sans cesse dans des proportions effrayantes. Au moyen âge, le pays ne pouvait nourrir ses habitants, et les grains de la mer Baltique lui étaient nécessaires; aujourd'hui, grâce au perfectionnement de l'agriculture, les récoltes sont plus que suffisantes. D'ailleurs, la population des villes a sensiblement diminué pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles; les villages au contraire ont crû en importance, presque tous les bois ont disparu, et une grande quantité de terrains vagues, de marais, de bruyères, ont été défrichés. La Flandre orientale produit pour le roulage des chevaux excellents, remarquables par leur énorme carrure et très-recherchés; le bétail y est d'une belle espèce, sauf les moutons, auxquels la température humide de la contrée ne semble pas convenir.

Entre la frontière brabançonne et Termonde, il n'y a guère à citer qu'*Opdorp*, dont les habitants naissaient flamands et mouraient brabançons, parce qu'on les ensevelissait dans le cimetière de Malderen. Au delà de Termonde, en se dirigeant vers Gand, en longeant la rive de l'Escaut, les localités les plus importantes sont : *Wetteren* (8,850 h.), où se trouvent plusieurs belles maisons de campagne; *Melle* et *Ledeberg*. En traversant ces deux derniers endroits,

on s'aperçoit qu'on s'approche d'une grande cité, au grand nombre de *villas* disséminées de tous côtés.

Le chemin de fer entre dans la ville de *Gand* au lieu dit les Prés des Moines, dont l'emplacement est occupé, en partie par la station, en partie par des blanchisseries. La vue dont on jouit en cet endroit est pleine de grandeur; vers le nord est le centre de la ville, que dominent les tours de la cathédrale, de Saint-Jacques, du Beffroi et de Saint-Nicolas; vers l'ouest, sur une hauteur connue dans l'antiquité sous le nom de Mont-Blandin, se développe le quartier populeux de *Saint-Pierre* et se montre la belle église moderne consacrée au prince des apôtres. A l'orient, on n'aperçoit qu'une immense agglomération d'habitations.

La vieille commune flamande, la cité qu'on peut à juste titre surnommer le *Manchester* de la Belgique, est située au milieu d'un pays complétement plane, ou, pour mieux dire, n'offrant que la seule élévation occupée par le quartier de Saint-Pierre, au confluent de deux rivières : l'Escaut et la Lys. Un peuple industrieux a doublé les avantages que lui avait procurés la nature, en construisant des canaux qui ont mis Gand en communication directe avec Bruges, Damme, la Flandre Zélandaise et le pays de Waes. Deux de ces cours d'eau artificiels, la Lieve et le Moervaert, sont très-anciens. Le premier, commencé vers 1231 et continué en 1251, reliait la ville de Gand au célèbre port de Damme; son lit envasé ne peut plus recevoir aujourd'hui que des nacelles tirant au plus soixante centimètres. Quant au Moervaert, qui se dirige vers Hulst, il a été commencé en 1238 et approfondi en 1778. A toutes les époques, les magistrats de Gand ont fait de grands efforts pour faciliter

le développement de leur commerce. Sous le règne de Charles-Quint, ils ordonnèrent de creuser un canal qui allât rejoindre le Brackman, près du Sas-de-Gand, ouvrage commencé en 1551, achevé dix années plus tard, et devenu inutile quand les événements politiques eurent amené le fractionnement des Pays-Bas en deux états ennemis. On songea alors à gagner l'Océan par Bruges et Ostende; les travaux, dans ce but, furent commencés en 1613, et ensuite plusieurs fois repris et abandonnés. Le beau canal qui existe maintenant entre les deux villes a été entrepris dans l'année 1751, aux frais des états de Flandre; la construction de la *Coupure*, qui traverse la ville de Gand et joint le canal à la Lys, ne fut achevée qu'en 1758. Enfin depuis 1826, le beau canal de Terneuzen amène de l'Escaut oriental dans la capitale de la Flandre les vaisseaux du plus fort tonnage. Un magnifique bassin, dont les dimensions frappent d'étonnement, a été creusé pour les recevoir. Il s'étend entre les portes d'Anvers et du Sas, et n'a pas moins de 1,700 mètres de longueur sur 60 de large.

L'origine de la capitale de la Flandre remonte à une époque très-reculée. Au VIIe siècle elle existait sous le nom de Gand (*Gent, Gandavum*), et elle était la capitale d'un *pagus* ou canton. Quand saint Amand y vint prêcher l'Évangile, dans la première moitié du VIIe siècle, ses habitants refusèrent avec obstination le baptême, et il fallut à l'apôtre de l'Évangile une grande persévérance pour adoucir des cœurs que les menaces du roi Dagobert trouvaient insensibles. La fondation des abbayes de Saint-Pierre, bâtie par saint Amand, et de Saint-Bavon, élevée par celui dont le nom de ce monastère conserve le souvenir, prépara la splendeur de la cité gantoise en y attirant un grand con-

cours de peuple. Charlemagne y fit équiper une flotte pour protéger les côtes de son empire contre les incursions des Normands, et il y vint en 811 inspecter sa marine.

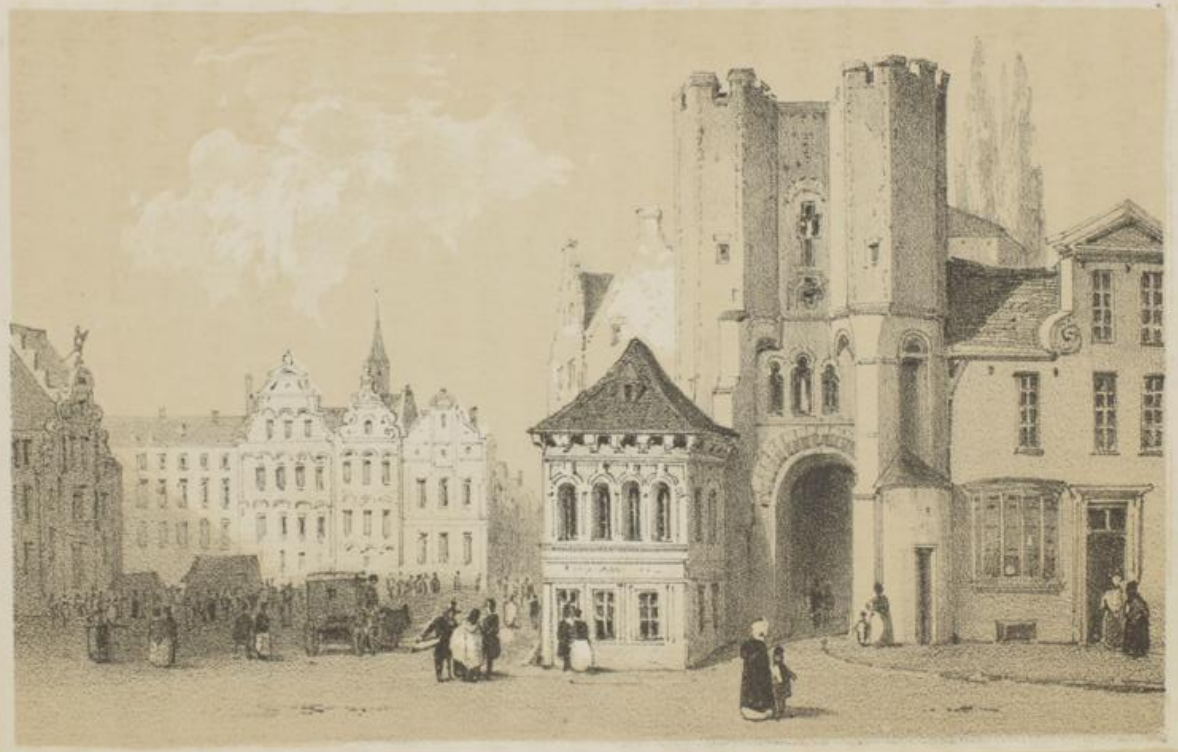
Dans les temps qui suivirent, Gand fit partie des Etats du comte de Flandre Baudouin Bras de Fer et de ses successeurs. Nous avons déjà dit qu'au xe siècle l'empereur Othon y bâtit une forteresse. En 1006, un des successeurs de ce souverain, Henri II, vint assiéger Gand; mais cette place était déjà assez bien fortifiée et assez suffisamment garnie de défenseurs pour repousser ce redoutable ennemi. En l'an 1047, le château impérial qui s'élevait près de ses murs tomba au pouvoir du comte Baudouin, qui en donna la garde à Lambert, le premier des châtelains ou vicomtes de Gand, et le chef d'une race longtemps puissante.

Depuis lors, les progrès de la prospérité de la ville de Gand furent continus, surtout au xm^e^ siècle, pendant l'administration des magistrats nommés les Trente-Neuf, qui augmentèrent ses revenus, étendirent son enceinte et ouvrirent de nouvelles voies à son commerce. Depuis que l'Artois et Arras avaient été cédés au roi de France Philippe-Auguste, elle était devenue la première cité du pays et la résidence ordinaire du souverain. Dans les premières années du règne de Louis de Crécy, elle resta fidèle à ce prince, tandis que toutes les autres villes de la Flandre, à l'exception d'Audenaerde, s'étaient insurgées contre lui; mais quelques années plus tard, à la voix du fameux Jacques d'Artevelde, elle prit à son tour parti contre le comte; ses habitants préféraient l'alliance de l'Angleterre à celle de la France, parce que de la première de ces contrées ils tiraient de grandes quantités de laine,

matière première indispensable à leurs fabriques de draps. Artevelde, élevé au rang de ruwart, gouverna quelques années avec sagesse et avec gloire, mais sans pouvoir calmer les dissensions qui déchiraient les villes de la Flandre. Telle était l'exaltation des masses qu'à Gand même, les tisserands et les foulons se livrèrent un combat sanglant sur le marché du Vendredi, et que cinq cents d'entre eux restèrent sur le champ de bataille. Il était, comme nous l'avons vu, devenu suspect, quand au retour d'un voyage à Bruges et à Ypres il fut attaqué dans sa maison, située rue de la Calandre, et tué d'un coup de hache, le 17 juillet 1345.

La prodigalité du comte Louis de Mâle avait déjà fait murmurer son peuple, et surtout les Gantois, quand il fournit à ces derniers un nouveau sujet de mécontentement, en autorisant les Brugeois à creuser un canal qui, partant de leur ville, devait rejoindre la Lys à Deynze. C'était leur enlever tout le commerce de la Flandre méridionale; aussi ne laissèrent-ils pas leurs rivaux terminer leur entreprise. Après avoir attaqué et chassé les travailleurs, les chaperons blancs, association formée par les plus fougueux adversaires du prince, vainquirent les bateliers et les bouchers, qui lui étaient au contraire dévoués (5 octobre 1379), et mirent le feu à son magnifique château de Wondelgem, son séjour ordinaire. Jean Yoens, leur chef, sut entraîner dans la rébellion les autres villes de la Flandre, mais une mort inopinée arrêta ses succès.

Ce ne fut pendant plusieurs années qu'un long enchaînement de siéges, de combats, de pillages et de trêves. Cependant les Gantois, après avoir essuyé quelques échecs, étaient tombés dans le découragement, quand leurs capitaines offrirent le commandement suprême au fils du ru-



ANCIEN CHATEAU DES COMTES DE FLANDRE, A GAND.

ward, à Philippe d'Artevelde. Ce jeune homme, étranger au métier des armes, ouvrit d'abord des négociations; puis, trouvant le comte inflexible, il engagea ses concitoyens à une résistance désespérée. A la tête de 5,000 d'entre eux, il les conduisit vers Bruges, d'où le comte sortit aussitôt à la tête de sa chevalerie et de la bourgeoisie. Sa troupe, peu nombreuse, mais composée de soldats d'élite, soutint avec vigueur le choc de troupes bien supérieures en nombre, et après un combat de peu de durée, les refoula dans Bruges où elle entra victorieuse (3 mai 1382). Après cette journée, qui porte le nom de Beverholt, toute la Flandre entra de nouveau dans le parti de la puissante commune. Louis de Mâle, réfugié à Paris, arma en sa faveur le roi de France, et, le 27 novembre de la même année, d'Artevelde tomba à la bataille de Roosebeke, après avoir longtemps, avec une armée de 40,000 hommes, disputé la victoire au roi de France Charles VI. Les métiers de Gand, sans se décourager, continuèrent pendant trois années encore à combattre pour leur indépendance.

Sous le règne de Philippe le Bon, la ville de Gand, après avoir joui d'une grande tranquillité pendant un demi-siècle environ, vit éclater dans son sein de nouveaux troubles. Après la levée du siége de Calais, levée amenée par la retraite des communes flamandes, les Gantois se soulevèrent contre leur souverain (1436). Ce différend n'eut pas, il est vrai, de suites fâcheuses, mais une lutte terrible, occasionnée par les prétentions contraires du duc et de la cité, commença en 1451. Les bourgeois montrèrent dans ces circonstances la plus grande persévérance. Sans s'effrayer du nombre de leurs ennemis, ils leur disputèrent le terrain pied à pied; mais leur courage seul ne pouvait toutefois suf-

fire contre des troupes aguerries ; après plusieurs combats malheureux, ils marchèrent avec toutes leurs forces vers Gavre, où le duc était campé. Leur infanterie, protégée par une nombreuse artillerie, repoussa d'abord les chevaliers de la Bourgogne et du Hainaut; mais l'explosion d'un chariot de poudre ayant jeté quelque désordre dans leurs rangs, les archers picards, et ensuite la cavalerie du duc, rompirent leurs lignes et les mirent en déroute. Une troupe de Gantois, refoulée vers l'Escaut, se défendit avec acharnement et fut entièrement massacrée. Le duc, qui avait failli périr sous les coups de ces braves, s'écria en considérant le champ de bataille : « Qu'ai-je gagné ? c'étaient mes sujets! » (23 juillet 1453). Quatorze échevins et sept mille habitants de Gand étaient tombés en combattant pour la défense de leurs immunités ; la ville consternée demanda et obtint la paix.

A l'avénement de Charles le Téméraire, ce prince, s'étant rendu à Gand, fut obligé de rendre à la commune ses anciennes prérogatives ; mais après qu'il eut vaincu les Liégeois, la crainte de sa puissance engagea les métiers à venir lui remettre leurs priviléges et à lui demander pardon (1469). A peine la nouvelle de sa mort et de la bataille de Nancy était-elle parvenue en Flandre, que le torrent populaire emporta de nouveau les digues qui le contenaient. La duchesse Marie de Bourgogne ne put empêcher l'arrestation des deux plus fidèles conseillers de son père, le chancelier Hugonet et Guy de Brimeu, sire d'Humbercourt; vainement, au moment de leur supplice, elle essaya d'obtenir leur grâce; sa beauté, ses supplications, ses larmes, ne purent désarmer un peuple furieux (3 avril 1477). Quelque temps après, on célébra à Gand le mariage de Marie et de

Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III ; la mort prématurée de la duchesse, en 1482, rompit trop tôt cette union.

Maximilien, dont le caractère était insouciant et léger, était peu aimé en Flandre ; il ne put obtenir dans cette province la tutelle de ses enfants qu'après une guerre qui dura un an (1485). Sa prodigalité et les ravages de ses troupes lui avaient aliéné tous les cœurs ; sa perfidie, après son emprisonnement à Bruges en 1488, amena une lutte cruelle, qui porta un coup mortel à la prospérité du pays.

Du mariage de Philippe le Bel, fils de Maximilien, avec Jeanne, héritière des royaumes d'Aragon et de Castille, naquit à Gand, le 25 février 1500, le prince qui devait porter un jour la couronne impériale et donner des lois à la moitié de l'Europe. La ville de Gand n'eut pas à se féliciter d'avoir donné le jour à ce puissant monarque. S'étant refusée à voter des impôts demandés par le souverain, et ayant fait périr quelques-uns de ses partisans, elle devint la proie d'un parti qui prit le nom de *Cressers* (Alarmistes). Charles-Quint ne balança pas à traverser les états de François Ier, son implacable ennemi, pour venir écraser dans sa naissance cette révolte dangereuse. Il entra dans sa ville natale avec des troupes nombreuses, sans que les habitants, sans alliés ni protecteurs, eussent osé tenter la moindre résistance. Il abolit leurs priviléges, confisqua leurs propriétés communales, leur imposa une amende de 150,000 florins, et fit décapiter vingt-six d'entre eux. Une citadelle, destinée à les tenir en bride, s'éleva sur l'emplacement de l'abbaye de Saint-Bavon et du quartier avoisinant (1539).

Quand les Pays-Bas se levèrent contre les Espagnols

en 1576, ce fut à cette forteresse que s'attaquèrent d'abord les bourgeois. Après avoir forcé la garnison à capituler, ils travaillèrent avec ardeur à la destruction de ce témoignage de leur humiliation. Le 8 novembre de la même année, la pacification de Gand fut signée dans leur ville ; mais à cet acte d'union entre les différentes provinces du pays succéda bientôt une complète anarchie, causée par les excès des calvinistes. Deux gentilshommes gantois, Jean d'Hembize et François de la Kethulle, seigneur de Rihove, se mirent à la tête de ces sectaires, interdirent le culte catholique et emprisonnèrent le duc d'Aerschot, gouverneur de la Flandre, d'autres nobles et quelques ecclésiastiques. Le prince d'Orange lui-même ne put arrêter le mouvement, et son départ fut le signal du pillage des églises et des couvents. Ces excès, qui soulevèrent une grande indignation dans les provinces wallonnes et causèrent leur séparation des autres provinces, retombèrent bientôt sur leurs auteurs. Hembize, pour avoir voulu suivre une marche politique contraire à celle de Guillaume le Taciturne, fut forcé de quitter la ville (1579). On le rappela en 1583, mais il voulut profiter de son pouvoir pour soumettre sa patrie à l'Espagne ; ses projets furent découverts et il fut décapité le 24 août de l'année suivante. Toutefois la situation s'empirant de plus en plus et le parti modéré gagnant des forces de jour en jour, un traité fut conclu avec le prince de Parme (17 septembre 1584).

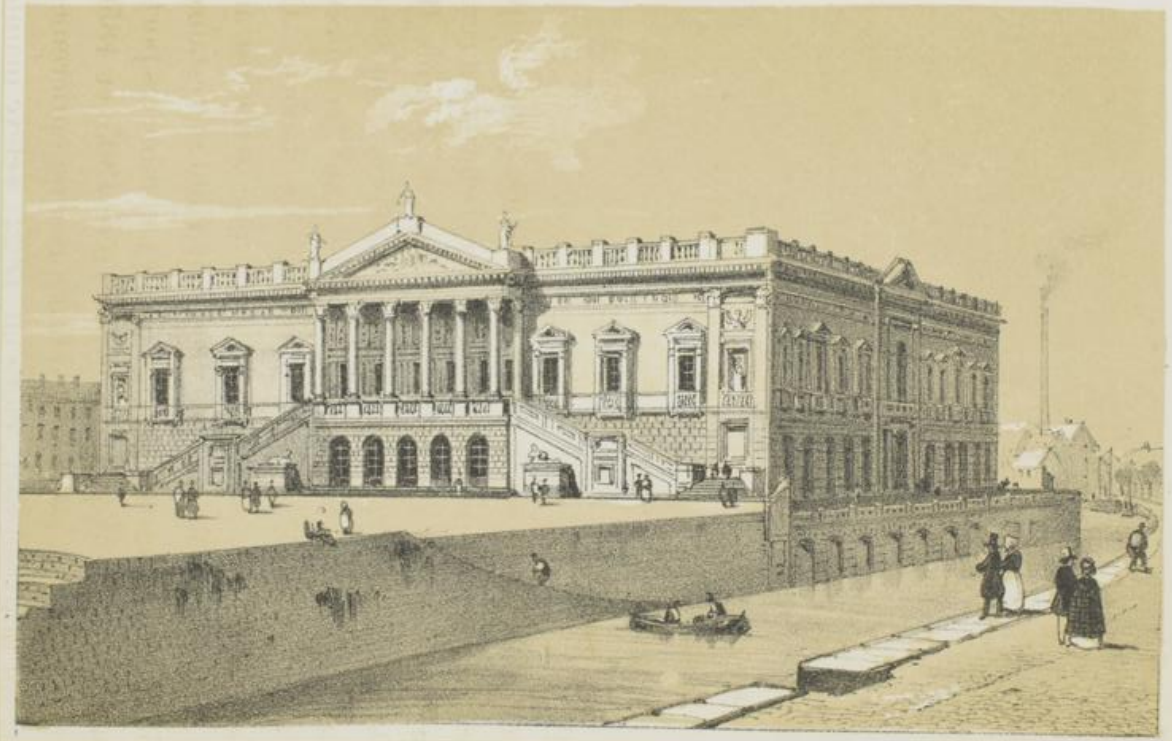
Pendant deux siècles, Gand, ruiné par les guerres, les émigrations, la chute du commerce, resta dans un état complet de marasme, et son histoire n'offre d'autres épisodes que l'entrée des Français en 1678, après un siége de six jours, et en 1745 à la suite d'une surprise. Lors de la ré-

volution brabançonne, Gand fut le théâtre de combats sanglants qui se terminèrent par la retraite des troupes autrichiennes. Pendant les Cent Jours, en 1815, le roi de France, Louis XVIII, le comte d'Artois, son frère, depuis Charles X, et le duc de Berry, séjournèrent à Gand. Le roi occupa l'hôtel de M. d'Hane de Steenhuyse, rue des Champs, et durant trois mois, la première cité de la Flandre, devenue le séjour d'une cour et des ambassadeurs des puissances étrangères, offrit encore l'aspect d'une capitale. Louis XVIII était arrivé le 30 mars, il partit le 22 juin.

Au moyen âge la population de Gand était nombreuse et habituée au maniement des armes. Toutefois, malgré ce que disent la plupart des historiens, elle paraît n'avoir jamais excédé de beaucoup le chiffre de 100,000 âmes, et les corps d'armée fournis par la commune ne se composaient d'ordinaire que de sept à huit mille hommes. En l'année 1784, la cité de Charles-Quint ne comptait pas, dit-on, plus de 51,000 habitants; encore la population de cette ville avait-elle augmenté d'un quart depuis l'année 1745. En 1815 elle ne s'élevait qu'à 60,000 âmes, mais en 1830 ce chiffre s'était augmenté d'un tiers, et aujourd'hui Gand renferme 95,000 habitants. Depuis soixante-dix ans son importance a donc doublé.

L'industrie gantoise prit un grand essor sous le régime français. En 1800, Liévin Bauwens y érigea la première filature de coton qu'ait possédée la Belgique, et depuis, l'activité industrielle de la capitale de la Flandre n'a cessé de croître. On y compte un grand nombre de filatures de coton et de lin, de blanchisseries, d'imprimeries de coton, de fabriques de machines, parmi lesquelles on remarque le bel établissement dit *le Phœnix;* de raffineries de sucre, et

une foule d'autres usines de tout genre. Il y a quelques années, on évaluait à 19,000 le nombre des ouvriers employés dans les filatures, blanchisseries et imprimeries de coton, et à 35,000 celui des tisserands disséminés aux environs et travaillant pour les mêmes fabriques. Gand a un grand commerce de consommation, de transit et d'expédition.



VUE DU PALAIS DE JUSTICE À GAND

VIII.

Description de Gand

L'enceinte de Gand comprend une immense étendue qui surpasse de beaucoup celle des autres cités belges. Ses remparts ont été démolis pendant le règne de Joseph II, mais elle est encore entourée de boulevards et d'un large fossé. En plusieurs endroits la Lys et l'Escaut l'entourent en quelque sorte d'une seconde ligne de défense. On entre dans Gand par sept portes, dont une seule est ancienne : la porte de Bruxelles, bâtie en 1300 et restaurée en 1523. Quelques autres sont très-belles, comme les portes de Courtrai et d'Anvers, construites en 1803 et 1830. L'ancienne citadelle est aujourd'hui presque entièrement détruite ; un nouveau fort, élevé en 1822, s'élève maintenant sur le mont Saint-Pierre et protége la ville du côté

du sud. Il peut contenir 10,000 hommes. En 1830, après les journées de septembre, le colonel hollandais Destombes s'y enferma avec 4,000 soldats, mais sans pouvoir s'y maintenir au delà de quelques jours.

Les principales places de Gand sont: le marché au Beurre, que décorent l'hôtel de ville et le beffroi; la place de Sainte-Pharaïlde, où existait autrefois l'église de ce nom qui servait de chapelle aux comtes, et où l'on voit aujourd'hui le marché aux Poissons et les restes du palais dit le *Gravensteen;* le marché aux Grains, où se trouvent la vieille église de Saint-Nicolas, le bureau de l'octroi, rebâti au siècle dernier, et plusieurs hôtels; le *Kouter,* ou place d'armes, promenade plantée de tilleuls et embellie aujourd'hui par la nouvelle salle de spectacle; la vaste plaine de Saint-Pierre, en face de l'église de ce nom; et enfin le marché au Vendredi, où se sont passés tant d'épisodes de l'histoire de la vieille commune flamande: le sanglant combat de 1345 entre les tisserands et les foulons, l'adoption de Philippe d'Artevelde comme capitaine de la ville en 1381, le supplice du chancelier Hugonet et du sire d'Humbercourt en 1477. Là aussi se faisait l'inauguration des comtes de Flandre; là se voient plusieurs édifices curieux : la maison appelée la Tourelle (*het Toreken*), servant autrefois de lieu de réunion à la Collace ou Assemblée des métiers; la maison où l'on mesure les toiles et où l'on expose au blâme public celles défectueuses apportées au marché. Dans une impasse voisine est placé un vieux pierrier, qui fut, à ce qu'il paraît, forgé dans la dernière moitié du XIVe siècle, pris par les habitants d'Audenaerde, quand les Gantois furent obligés de lever le siége de leur ville en 1452, et ramené à Gand en 1578. Cette pièce curieuse, qu'on appelle vulgairement

la merveille de Gand ou Marguerite l'enragée (*Dulle Griete*), pèse 33,600 livres. Elle est formée de lattes de fer forgées et entourées de cercles de même métal. Sa longueur est de dix-huit pieds et sa circonférence de dix pieds six pouces; l'ouverture a près de trois pieds de diamètre.

La plus belle promenade de Gand est celle dite de *la Coupure,* qui longe le bassin creusé en 1758 pour joindre la Lys au canal de Bruges. Elle se compose de deux allées de grands arbres, embellies par la vue de l'entrepôt, bâti en 1777, de la maison de détention, du Casino et d'un grand nombre de fabriques et d'habitations.

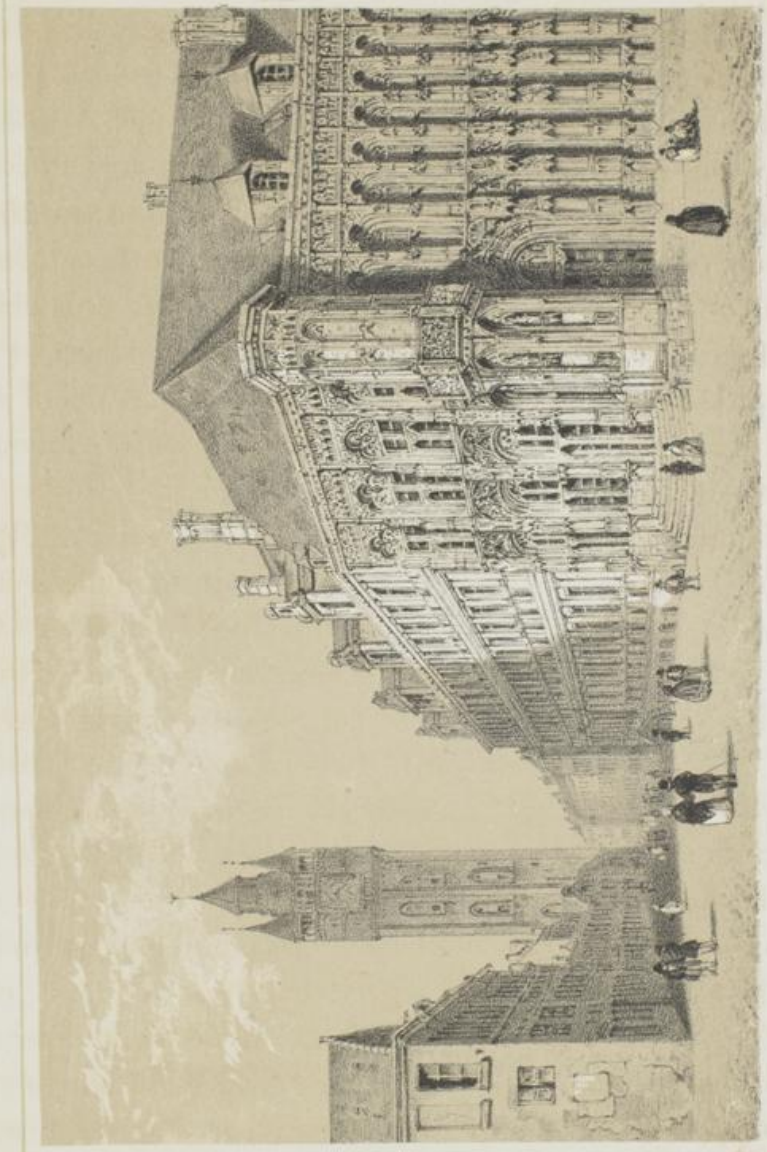
Parmi les rues de Gand, on remarque celles dites de Brabant, de Catalogne et de l'Université, toutes trois percées depuis quelques années.

Gand a conservé quelques parties des habitations que s'y élevèrent les souverains du pays. La plus ancienne est le *Graven-steen* ou *Vieux-Bourg,* dont la construction est attribuée au premier comte, Baudouin Bras de Fer, et qui fut agrandi et orné de deux tours, élevées en 1180 par Philippe d'Alsace. Au XIVe siècle il fut abandonné et servit en partie, de 1419 à 1778, de siége au grand conseil de Flandre, en partie de prison et de résidence à la cour féodale. Enfin en 1779, ce vieux manoir, dont on voit les restes près de la place Sainte-Pharaïlde, fut vendu et des fabriques s'y établirent. La cour de la Poterne (*t'Hof ter Posterne*), occupée par Louis de Mâle en 1346 et abandonnée par Philippe le Bon, et le château dit l'*Hof ten Walle* ou Cour du prince, ancienne demeure des châtelains de Gand, acquis vers 1366 par le même Louis de Mâle et vendu par parties aux XVIIe et XVIIIe siècles, offrent encore quelques vestiges de leur passé. Il reste du dernier deux de ses

six portes, et quelques autres débris ; le cabinet où naquit Charles-Quint n'existe plus.

L'hôtel du gouvernement, où l'on conserve avec le plus grand soin les riches archives du comté, gardées autrefois au château de Ruppelmonde, et de nombreux documents provenant des célèbres abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon, est un édifice de style moderne, mais il intéresse par son passé. En 1543, quand le monastère de Saint-Bavon fut transféré dans l'église Saint-Jean et transformé en chapitre, il devint la demeure du prévôt de cette communauté; en 1581 il fut confisqué et donné à Guillaume le Taciturne, prince d'Orange ; l'archiduc Albert et l'infante Isabelle y séjournèrent, et l'infant Ferdinand en fit le palais épiscopal. Depuis la révolution française, il est occupé par l'administration de la province.

L'hôtel de ville de Gand, malgré le manque d'unité qu'on peut reprocher à son ornementation, est un édifice remarquable. La première pierre en fut posée le 4 juillet 1481, par le premier échevin Adrien Vilain, sire de Rassenghien ; mais les guerres civiles arrêtèrent plusieurs fois les travaux. En 1516, l'architecte Jean Taesens ou Stassius bâtit la partie du bâtiment donnant sur le marché au Beurre ; à sa mort, arrivée en 1527, son successeur, Eustache Polleyt, abattit la plus grande partie des constructions qu'il avait exécutées et recommença le monument tel qu'il se voit aujourd'hui. Il est à regretter que ce bâtiment, où le gothique flamboyant déploie une richesse d'ornements incroyable, soit resté inachevé en 1580; il fut, il est vrai, continué de 1600 à 1618, mais on adopta alors un nouveau mode d'architecture : trois étages ornés de colonnes accouplées, des ordres dorique, ionique et corinthien. Une cage



HÔTEL DE VILLE, À GAND.

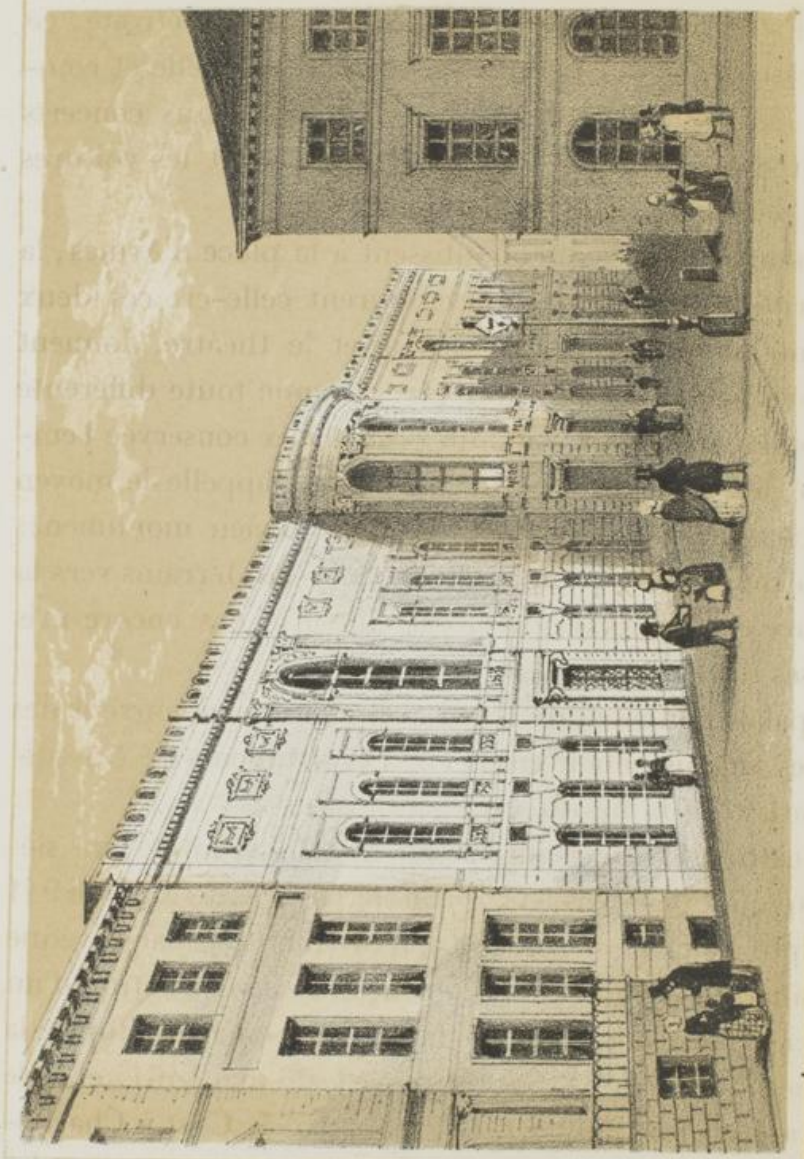
d'escalier saillante se voit au milieu de la façade gothique dans la rue Haute-Porte, et une tribune au coin de cette rue et du Marché. Un escalier en pierre, qui n'est nullement en harmonie avec l'édifice, a remplacé en 1815 des degrés plus beaux et plus anciens. L'hôtel de ville, selon le plan de Polleyt, devait avoir deux étages au-dessus d'un rez-de-chaussée, et un toit décoré de lucarnes et de fenêtres. Le premier étage a seul été terminé, et la toiture dont on l'a recouvert est fort simple et sans ornement.

Dans la salle du trône, embellie en 1827, a eu lieu la célèbre pacification de Gand au traité d'union entre les provinces des Pays-Bas, conclue en 1576. A côté, dans la salle dite l'arsenal, on voit un vieux tableau représentant un fils prêt à décapiter son père, tableau peint en 1571. La salle de la chapelle offre un beau portrait du préfet Faypoult par Paelinck et une composition de Mathieu Van Brée : le prince d'Orange intercédant auprès des calvinistes de Gand en faveur des catholiques opprimés.

Le Beffroi, le premier en date des édifices de la commune, est, après le Vieux-Bourg, le plus ancien monument civil de Gand. Sa construction fut commencée en 1183 et continuée au XIVe siècle. Il consiste en une tour carrée, percée de fenêtres en lancette. Il était couronné par cinq tourelles en bois qui contenaient la grosse cloche et un excellent carillon. Ce dernier consistait en trente-deux cloches d'un poids total de 68,000 livres ; la cloche appelée vulgairement Roland, et pesant 14,000 livres, a été coulée en 1314 et refondue en 1660. Jadis elle sonnait le tocsin, et son lugubre tintement portait au loin la terreur et l'effroi. Au sommet du clocher était placé un énorme

dragon en fer doré, servant de girouette. On dit que cette œuvre informe est une capture faite par les Brugeois à Constantinople en 1204, et que les Gantois l'ont conquise à leur tour après la bataille de Beverholt. La tradition paraît avoir tort, car cette grossière ébauche ne répond guère à l'état des arts dans le Bas-Empire. Toute la partie supérieure du beffroi a été récemment démolie, afin qu'on pût réparer cette vieille construction, à laquelle le temps a causé quelques dommages. La partie inférieure sert de prison municipale et s'appelle le *Mamelokker*, parce qu'au-dessus de la porte on voit un vieux bas-relief représentant une femme allaitant un vieillard. Le bâtiment adjacent, bâti en 1424 pour servir de halle, est depuis l'an 1613 la salle d'armes de la confrérie de Saint-Michel ou des escrimeurs. On y voit les portraits de 26 doyens de cette corporation.

Le tribunal, près de l'Université, a appartenu anciennement au fameux Hembyse. Il a depuis été successivement occupé par le conseil de Flandre, par le collége royal, fondé par Marie-Thérèse, et, pendant la révolution française, par le club des Jacobins. Un nouvel et splendide palais de justice s'élève aujourd'hui à quelque distance du Kouter, près de l'endroit où la Lys coupait autrefois la première enceinte de la cité gantoise. Bien que cet édifice, digne entre tous du nom de monument, ne soit pas encore achevé, on peut déjà juger de l'effet grandiose qu'il produira, surtout du côté du quai des Récollets. La façade offre un péristyle, servant d'entrée principale et auquel on arrive par deux escaliers latéraux. Ce péristyle est orné de six colonnes, qui supportent un fronton. Toutes les dimensions du palais sont colossales; à



LE THÉATRE A GAND

l'intérieur on remarque l'étendue de la salle des Pas-Perdus.

Le nouveau théâtre, bâti sur l'emplacement de l'ancien, est malheureusement situé dans une rue fort étroite, ce qui écrase sa façade. La salle de spectacle est belle et commode, ainsi que les salles voisines, destinées aux concerts et aux redoutes. Un passage couvert introduit les voitures jusque dans l'intérieur du bâtiment.

Les nouvelles rues qui aboutissent à la place d'Armes, la régularité des bâtiments qui entourent celle-ci, ces deux constructions modernes, le palais et le théâtre, donnent aux environs du Kouter une physionomie toute différente de celle du quartier voisin, où s'est mieux conservée l'empreinte des siècles passés. Ici tout vous rappelle le moyen âge; chaque rue vous conduit à un ancien monument; au contraire, au delà du Kouter, dans les terrains vers la Coupure et vers Akkerghem, la ville n'a pas encore pris tous ses développements.

Le palais épiscopal de Gand occupe l'ancien couvent des Jésuites anglais, aboli en 1773. Les bâtiments de cet édifice datent de la fin du XVIIIe siècle.

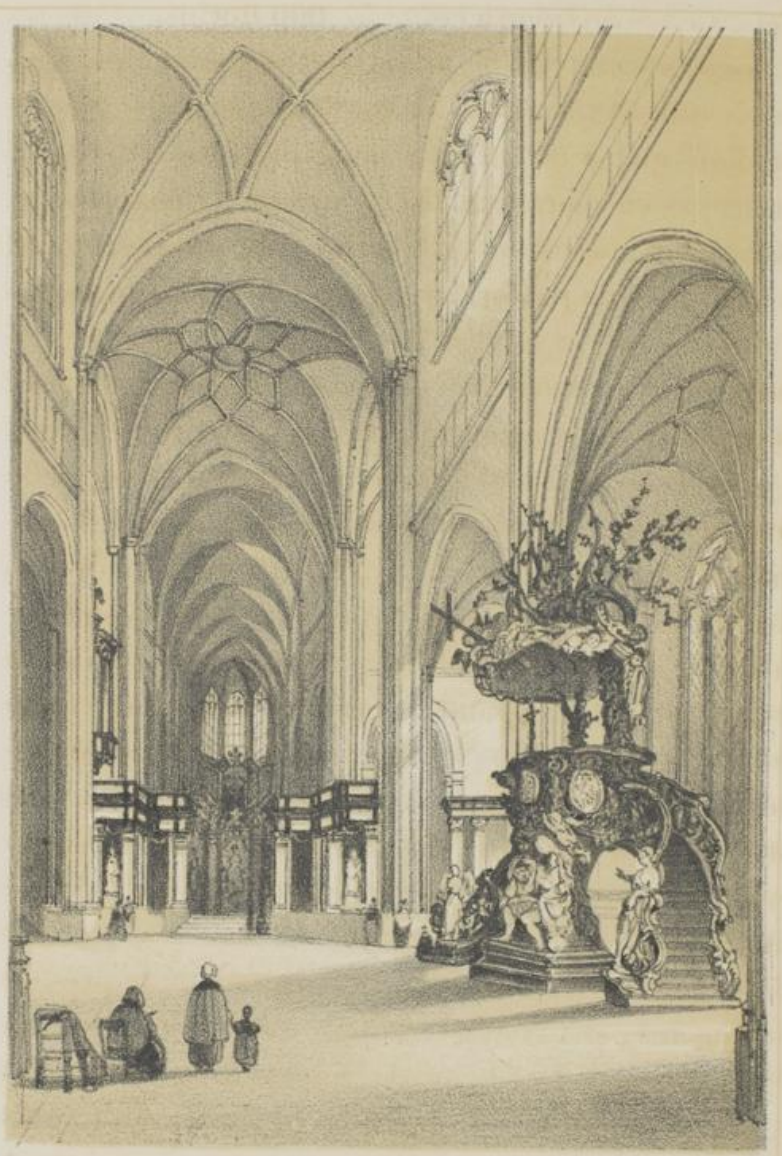
La cathédrale de Saint-Bavon n'était, avant le XVIe siècle, qu'une église paroissiale consacrée à saint Jean. En 941 la crypte ou chapelle sous le chœur fut bénie par l'évêque Transmar; en 1274, on commença la reconstruction d'un nouvel édifice et on éleva le chœur, qui est magnifique; la première pierre de la tour fut posée le 26 mai 1461, et celle de la nef et des transsepts le 7 août 1533. C'est à Charles-Quint que cette église doit son achèvement, ce prince lui ayant fait don de 15,000 couronnes italiennes; c'est lui aussi qui y transféra la communauté de Bénédictins de Saint-Ba-

von, changée en chapitre; l'église devint le siége d'un évêché sous le règne de Philippe II. La tour, qui fut achevée en 1554 sur les dessins de l'architecte Stassius, est en partie carrée, en partie octogone; elle s'élève à la hauteur de 272 pieds et portait autrefois une flèche en bois qui fut consumée par la foudre en 1603. Du sommet on découvre une grande partie de la Flandre. Cette église est sans contredit une des plus riches du pays en objets d'art; le chef-d'œuvre des Van Eyck est le plus beau joyau de la magnifique collection qui encombre ses différentes parties et qui a échappé à tous les désastres et à toutes les révolutions.

L'église basse comprend huit chapelles, fermées par des grilles de fer. On trouve à gauche, dans la première chapelle, une Descente de Croix, par T. Rombouts. C'est le chef-d'œuvre de ce grand artiste, qui mourut de désespoir de n'avoir pu égaler Rubens, contre lequel il nourrissait une basse jalousie; dans la troisième chapelle, un beau Crayer: saint Macaire atteint de la peste au moment où il implore le ciel en faveur des pestiférés. Dans la première chapelle du collatéral de droite, la Décollation de saint Jean, par le même peintre; dans la seconde, une toile de Paelinck: sainte Colette recevant des magistrats de Gand le diplôme par lequel ils lui cèdent une demeure pour sa communauté; au-dessous est la châsse de la sainte, et cette gracieuse épitaphe:

Dulcis Ancilla Dei, Rosa Vernalis, Stella Decora.

La chaire, sculptée par Laurent Delvaux, représente l'arbre de la vie et le temps qui soulève un voile épais pour



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE ST BAVON, A GAND.

contempler la vérité. Les faces de la chaire sont ornées de bas-reliefs. Ce bel ouvrage a coûté 37,000 florins.

Dans la croisée ou transsepts, on voit à gauche les fonts baptismaux qui servirent à baptiser Charles-Quint; ils ont la forme d'un globe d'azur, parsemé d'étoiles et soutenu par deux anges en marbre blanc; à droite, la chapelle du Saint-Sacrement, décorée en marbre sur les dessins de Charles Van Poucke par ordre du prélat Fallot de Beaumont.

Au pourtour du chœur règne une suite de chapelles, fermées de murs de marbre à portes en cuivre; on y voit, dans la première chapelle, le Martyre de saint Liévin, belle toile de G. Seghers, et en face de l'autel la tombe de l'évêque Van Eersel; dans la sixième, la résurrection de Lazare, par Otto Venius; dans la septième, saint Bavon reçu dans l'abbaye fondée à Gand par saint Amand, toile de Rubens dans laquelle ce grand peintre a montré une grande entente de la composition; dans les huitième et neuvième chapelles, les mausolées de deux évêques de la famille Vandernoot; dans la dixième, la magnifique composition d'Hubert et de Jean Van Eyck, représentant l'Adoration de l'Agneau céleste.

Quoique ce chef-d'œuvre, dit M. Voisin, date de près de quatre cents ans, il a conservé, après un si long laps de temps, la première fraîcheur de son coloris. Toutes les parties, mais surtout les draperies, sont du travail le plus achevé et le plus précieux. Les têtes en sont expressives et toutes les figures sont dessinées et peintes d'une manière vigoureuse et correcte. La partie principale représente l'Agneau céleste, entouré d'anges, adoré par les saints; à droite se tiennent les patriarches et les prophètes; à gau-

che, les apôtres et les martyrs de la foi nouvelle, parmi lesquels on remarque les portraits des deux frères. Dans le lointain on aperçoit deux groupes d'évêques, de religieux, de vierges, et les tours de Jérusalem, copiées sur celles de Maestricht. Au-dessus du grand tableau sont trois compositions plus petites; celle du milieu représente le Sauveur du monde, assis sur un trône et bénissant l'assemblée des fidèles; sa physionomie est empreinte d'une majesté indicible; la tête est ceinte d'une tiare, ornée de pierres précieuses, et les habits pontificaux de la plus grande richesse et de la dernière élégance. De la main gauche, le Christ tient un sceptre de cristal, d'une transparence admirablement rendue, et enrichi de pierreries. A sa droite, la sainte Vierge, à sa gauche, saint Jean-Baptiste, offrent un beau contraste de grâce et d'austérité. L'œuvre des Van Eyck était accompagnée de huit volets, dont deux seulement se trouvent encore à Saint-Bavon, dans la sacristie; ils représentent Adam et Ève. Les six autres, sur lesquels on voyait : un chœur d'anges et un concert de voix et d'instruments, les milices du Christ, et parmi elles le duc Philippe le Bon et les frères Van Eyck, les ermites et les saints pèlerins, furent vendus en 1816, pour 6,000 francs, par des personnes qui n'en connaissaient pas la valeur. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, en est devenu possesseur pour 410,900 francs. Ce souverain a fait aussi l'acquisition de la magnifique copie, peinte par Michel Coxie pour le roi Philippe II, sauf six volets qui sont au palais du roi de Hollande, Guillaume II.

Ce chef-d'œuvre de peinture, le plus précieux objet d'art, sans contredit, que possède le royaume, a été peint à Gand de 1411 à 1432, dans la maison de Hubert Van

Eyck, qui faisait le coin de la rue des Vaches et du marché aux Oiseaux, près du Kouter, et sur l'emplacement de laquelle M. l'architecte Minard a élevé une élégante façade, portant en médaillons le portrait des deux frères.

Reprenant notre tournée dans l'église de Saint-Bavon, nous remarquerons dans la onzième chapelle le tombeau commun des deux premiers évêques de Gand, Jansénius et Lindanus; et vis-à-vis, près du chœur, celui de l'évêque Desmet; dans la douzième chapelle, Jésus entre les deux larrons, vieille composition de Vandermeiren, élève des Van Eyck; dans la treizième, le Martyre de sainte Barbe, par Crayer; et dans la quatorzième, Jésus entre les docteurs, par François Pourbus : selon son habitude, ce peintre a reproduit dans sa toile les portraits de quelques personnages de son temps, et entre autres de Charles-Quint, de Philippe II et de lui-même.

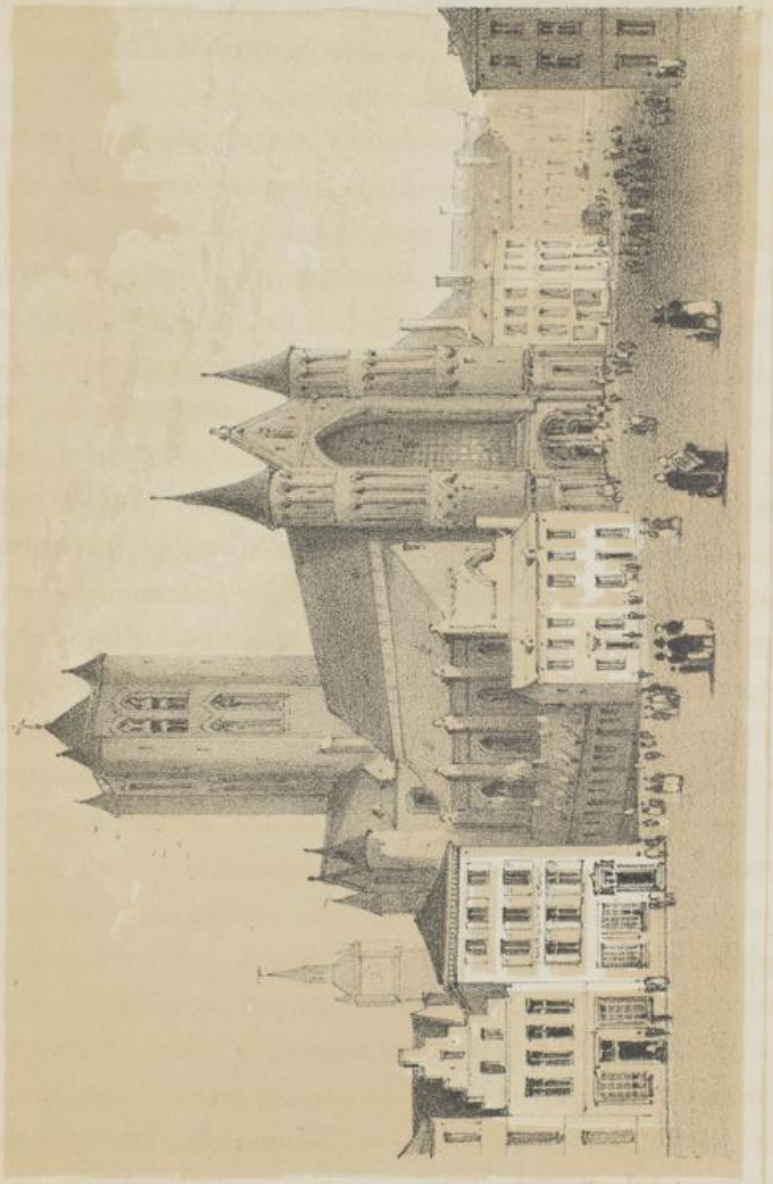
Le chœur de Saint-Bavon est, ainsi que son pourtour, élevé de quelques marches au-dessus du niveau de la nef ou église basse, ce qui lui donne un aspect très-majestueux. L'entrée est ornée de deux statues sculptées par Van Poucke, saint Pierre et saint Paul; les stalles, placées au nombre des plus belles de l'Europe, sont d'un style sévère; elles ont été achevées en 1767 et ont coûté 46,000 florins. Plus haut, sous les fenêtres, sont les armoiries des chevaliers de l'ordre de la Toison d'or qui ont assisté aux chapitres tenus à Saint-Bavon en 1445 et 1559. Sur les côtés, on voit quatre mausolées : d'un côté, le prélat Vandenbosch à genoux devant Jésus-Christ ressuscité, ouvrage de Géry Helderenberg; et l'évêque Maes couché sur sa tombe, par Paoli; de l'autre côté, l'admirable mausolée de l'évêque Triest, sculpté par Jérôme Duquesnoy avec un art infini,

et représentant l'évêque devant le Sauveur tenant sa croix; la Vierge est du côté opposé; au bas du monument, deux anges appuyés sur un sablier offrent un modèle de ce que la sculpture a produit de plus gracieux. Plus loin on voit l'évêque Allamont, en adoration devant la Vierge et l'Enfant Jésus, par Delcourt de Liége.

La crypte, qui est divisée en quinze chapelles, contient un grand nombre de sépultures : là sont enterrés les Van Eyck et leur sœur Marguerite.

L'église paroissiale de Saint-Jacques, près du marché au Vendredi, est un édifice gothique, modifié à différentes époques; elle est surmontée d'une belle tour carrée ornée d'une haute flèche. On y voit entre autres un Jugement dernier, vaste composition de Van Cleef; une toile du même maître, représentant le Rachat des captifs; un tableau de Langen Jan, le Martyre de saint Jacques; au maître autel et à côté de la chaire, le monument élevé par l'école de médecine de Gand au chirurgien Palfyn de Courtrai, l'inventeur du forceps. Sur le pilier opposé est le premier cénotaphe érigé en 1783 à ce savant professeur. On conserve à Saint-Jacques depuis plus de trois cents ans un magnifique ciboire d'or massif pesant trente-trois marcs et garni de perles et de diamants.

Saint-Nicolas, sur le marché aux Grains, est un des plus anciens monuments de Gand; il remonte en partie au commencement du XIIe siècle, en partie au XVe, et plus tard l'édifice a encore été embelli à plusieurs reprises, et entre autres après les guerres du XVIe siècle, pendant lesquelles il servit de magasin à fourrages. Le tableau du maître autel, représentant le Sacre du patron, passe pour le chef-d'œuvre de N. Roose. Au quatrième pilier de la



L'EGLISE St NICOLAS, À GAND.

nef, à gauche, on lit l'épitaphe d'Olivier Minjau et de sa femme Amalberge Slangen. Ils avaient eu de leur union vingt et un garçons et dix filles, et Minjau, lors de l'entrée de Charles-Quint à Gand, ayant paru à la tête de tous ses fils en uniforme, avait obtenu du prince une pension pour avoir élevé une aussi nombreuse famille ; la maladie appelée *la suette* les enleva tous, parents et enfants, dans le courant du même mois, en l'année 1526.

L'église de Saint-Michel, jadis dépendance de la paroisse d'Akkerghem, a été commencée en 1440, mais on y travailla très-lentement ; la tour, qui devait avoir 400 pieds de haut, n'a jamais été achevée et n'a même été fermée du haut qu'en 1824. L'église devint le temple de la Raison pendant la domination des républicains français. On y voit un magnifique portrait de François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, peint par Ribera dit l'Espagnolet ; une Assomption de Crayer ; saint Grégoire enseignant le mode de chant auquel il a donné son nom, par Philippe de Champagne ; la Conversion de saint Hubert, par Langen Jan ; saint Sébastien et saint Charles Borromée, par Van Mander ; une allégorie de Langen Jan représentant l'Ancien et le Nouveau Testament ; une Vierge, par Maes ; le Jugement et la Pénitence de David, par Langen Jan ; une Flagellation, belle toile de G. Seghers ; le Martyre de saint Adrien, par Van Thulden ; la Pentecôte, par Crayer ; le Christ mourant sur la croix, composition de Van Dyck, la seule que possède la ville de Gand et une des plus belles de ce grand peintre ; l'Invention de la Croix, par Paelinck, et enfin saint Joseph, saint Bernard et saint George adorant la Sainte-Trinité, bon tableau de Crayer. L'orgue de cette église, placé en 1821, passe pour le

meilleur qu'ait fait M. de Volder, artiste habile dans ce genre d'instruments.

L'oratoire des Dominicains, peu distant de l'église paroissiale de Saint-Michel, remonte au XIIIe siècle. On y admire une voûte en bois, de 60 pieds de largeur, construite vers 1700 par le frère Romain, qui fut ensuite appelé à Paris pour achever le Pont Royal. Cet édifice est orné de tableaux de Van Cleef, représentant les Mystères; le peintre Crayer y est enterré. Les religieux dominicains, qui ont racheté une partie du couvent lors de sa suppression en 1796, y célèbrent les offices.

Saint-Martin ou Akkerghem, rebâtie en 1615, n'offre de remarquable qu'une Résurrection, citée comme un des chefs-d'œuvre de Crayer.

Le Grand Béguinage, situé rue de Bruges et dont les commencements remontent à l'an 1227, forme un quartier entièrement isolé et habité par plusieurs centaines de religieuses. L'église, d'une grande propreté, a été bâtie au XVIIe siècle; au maître autel est placé une Descente de Croix, de l'école de Rubens.

L'ancienne église des Augustins, dédiée à saint Étienne, ne date que de l'année 1607. Elle a été incendiée en 1838. Le couvent, dont la fondation remontait à l'année 1295 et était due à la noble famille gantoise des Borluut, est occupé aujourd'hui par l'académie royale de peinture et de dessin.

Dans l'ancienne citadelle, bâtie en 1540 par ordre de Charles-Quint, afin de maintenir les Gantois dans le devoir, et qui, devenue inutile par suite de la construction d'une nouvelle forteresse du côté du sud, a été démolie depuis la révolution de 1830, on voit encore quelques

ÉGLISE DE ST PIERRE, À GAND.

débris de l'ancienne abbaye de Saint-Bavon, dont l'origine remontait au VIIe siècle. Tels sont : le réfectoire, bâti au XVe siècle et converti en église en 1835 ; le cloître, la chapelle de Saint-Macaire et la crypte de Sainte-Marie. Celle-ci, dans laquelle on a découvert un second pavé en marqueterie, d'un travail fort remarquable, a été bénie en 1148 par l'évêque de Tournai, Anselme. La chapelle est une tour octogone d'un effet très-pittoresque, consacrée en 1067 aux reliques de saint Macaire, qui mourut en cet endroit, après avoir obtenu du ciel la cessation d'une peste qui enlevait par jour neuf cents personnes. A côté se trouve le puits de saint Macaire, remarquable par son antiquité ; l'eau, qui en est pure et claire, passe pour guérir la peste et la fièvre.

Saint-Sauveur, Sainte-Anne, autrefois dédiée à sainte Catherine, et l'église du Petit Béguinage (dit le béguinage au Pré-Vert), bâtie en 1720, n'offrent rien de très-remarquable. Cette dernière est réservée à une congrégation de béguines, qui sont au nombre de 400 environ.

Saint-Pierre, dont le dôme imposant embellit la station du chemin de fer, s'élève sur la hauteur appelée jadis le mont Blandin et la seule qu'on trouve dans cette contrée. L'antique monastère fondé en ces lieux par saint Amand a existé douze siècles. L'église ayant été détruite par les calvinistes en 1578, un nouvel édifice fut commencé en 1629 par l'architecte Jean Van Santhen d'Utrecht (appelé aussi Sanzio), et achevé en 1720. Ce magnifique monument, un des plus beaux que l'art architectural moderne ait élevé dans le pays, fut converti en musée de tableaux en 1797 et échappa de la sorte à la destruction ; la vieille église adjacente de Sainte-Marie disparut en 1799, parce qu'elle me-

naçait ruine. Saint-Pierre devint une paroisse en 1809. Les principaux tableaux sont : dans l'église basse, une Pêche miraculeuse, d'Abraham Janssens ; deux allégories de Van Thulden, d'après Rubens, représentant le Triomphe de la Religion et de la Foi, et Luther et Calvin terrassés par la Religion catholique. Dans l'église haute, une belle composition de Crayer : l'écuyer de Totila, roi des Goths, reconnu par saint Benoît ; et une résurrection de Lazare, par G. Seghers. Devant l'église s'étend une vaste plaine formée en 1811 par la destruction de quelques-uns des bâtiments abbatiaux ; une autre partie de ceux-ci est devenue la petite caserne, qui peut contenir 4,000 hommes.

Il y a de beaux confessionnaux dans l'oratoire des Carmes chaussés, rue Longue du Château.

Les principaux établissements de charité sont : l'hôpital dit de la Byloque, fondé en 1225 et joint ensuite à une abbaye de religieuses instituée en 1228 et abolie en 1796. Cette utile fondation peut recevoir aujourd'hui 600 malades. Dans une partie des bâtiments se trouve l'hospice de Miséricorde pour les vieillards, où l'on a découvert, il y a quelques années, deux peintures à fresque du XIIIe siècle ; la première représentant le Sauveur donnant sa bénédiction à une dame que l'on croit être la comtesse Jeanne, protectrice de l'abbaye ; l'autre offrant saint Jean et saint Christophe. Les vieilles femmes sont logées dans un autre local, dit de Saint-Antoine, sur le quai de la Lièvre. Il y a encore plusieurs autres refuges pour les personnes âgées des deux sexes, et quatre hôpitaux, parmi lesquels nous citerons celui de Saint-Laurent, au marché au Poisson, où l'on voit un beau lustre gothique à douze branches, une

bonne toile de Crayer et le tombeau du fondateur Guillaume Wenemar.

L'administration des hospices a encore sous sa surveillance deux maisons pour aliénés, dont une pour hommes et une pour femmes; l'hospice des Enfants trouvés, et trois écoles d'enfants pauvres orphelins, savoir : l'hospice des Garçons bleus, derrière Saint-Bavon, celui des Filles bleues et celui des Corsets rouges, appelés ainsi d'après l'habillement de ceux qui y sont reçus, logés et élevés. Le chanoine Triest, mort en 1836, et auquel la Belgique doit un grand nombre d'institutions charitables, a fondé à Gand, en 1818 et en 1822, deux instituts pour les sourds-muets des deux sexes.

Le couvent appelé *le Riche Hôpital*, établi au temps des croisades pour recevoir les malheureux atteints de la lèpre, est aujourd'hui converti en un atelier de travail, fondé en 1817, afin de parvenir à extirper la mendicité. On y occupe un grand nombre d'artisans sans ouvrage et on leur confie parfois, sous caution, du travail à domicile. Les objets confectionnés par eux servent aux militaires et aux individus entretenus dans les établissements publics.

Le mont-de-piété de Gand, fondé à la même époque que les autres établissements de ce genre existants en Belgique, possède un fonds particulier pour prêter sans intérêt, sur gages, à la classe indigente, jusqu'à concurrence de douze francs. C'est un don de l'évêque Triest.

Gand possède une université fondée en 1816, et la seule, avec celle de Liége, qui soit, depuis 1835, soutenue et dirigée par le gouvernement. Un arrêté ministériel y a joint depuis quelques années une école de génie civil. Le palais consacré à cette institution occupe l'emplacement de l'an-

cien couvent des Jésuites; il a été commencé le 4 août 1819, jour de la pose de la première pierre, et achevé en 1826, sous la direction de M. l'architecte Roelandt. Ce bel édifice est malheureusement entouré de constructions ordinaires, et sa façade, composée de huit colonnes corinthiennes soutenant un fronton, ne produit aucun effet, parce qu'elle se trouve dans une rue. L'intérieur de l'édifice est orné avec magnificence; l'architecte, sans sortir jamais des bornes qu'impose le bon goût, semble y avoir prodigué toutes les richesses et tous les ornements du style antique. Un somptueux vestibule conduit à la salle de promotion, qui est circulaire et décorée de dix-huit colonnes d'ordre corinthien, en stuc blanc poli imitant le marbre; elle est divisée en deux parties; l'une, destinée au public, est formée de gradins disposés en amphithéâtre; l'autre, réservée au sénat académique, est composée d'une estrade. L'Université possède de riches collections, et entre autres un des plus beaux musées d'histoire naturelle du pays, un cabinet d'anatomie comparée, une collection d'antiquités, enrichie en 1822 de celle du chanoine De Bast, un bel herbier, une suite d'instruments de physique et de modèles de machines.

La bibliothèque de l'Université est placée dans l'église de l'ancienne abbaye de Boudeloo, église bâtie en 1625 et longue de 142 pieds sur 58 de large; la tourelle qui surmonte ce local est ornée d'un carillon fondu en 1613. Le nombre des livres imprimés monte à 62,000; celui des manuscrits à 500 environ. Parmi ces derniers, il s'en trouve de très-curieux, comme une vie de saint Amand, écrite au VIIIe siècle. Les autres bâtiments de l'abbaye sont devenus l'Athénée, fondé en 1797 sous le nom d'école centrale, et

le jardin a été converti dans la même année en un jardin botanique. On y cultive environ huit mille espèces de plantes. Disons ici que la ville de Gand est de toute la Belgique celle qui professe le goût le plus vif pour l'étude des productions du règne végétal. C'est dans la capitale de la Flandre qu'eurent lieu les premières expositions publiques de fleurs, établies bientôt dans presque toutes les autres villes du royaume et dans beaucoup de cités étrangères. Le nombre de serres qu'elle renferme est très-considérable, et le commerce de plantes y est devenu d'une extrême importance.

L'Académie de peinture et de dessin, fondée en 1751 par le peintre Marissal, reçut de l'impératrice Marie-Thérèse, en 1771, le titre d'Académie Royale; elle fut placée en 1804 dans les bâtiments conventuels des Augustins, bâtis en 1738. L'étage est occupé par la collection de tableaux, renfermant environ cent cinquante objets d'art. Dans la grande salle sont placées quatre-vingt et une toiles d'anciens maîtres, parmi lesquelles on voit : de Rubens, saint François recevant les stigmates; de Coxie, le Jugement dernier; de Crayer, le Martyre de saint Blaise, œuvre peinte par cet artiste à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et cependant remplie d'une fougue incroyable; du même, plusieurs épisodes de la vie de Charles-Quint, autrefois placés à l'hôtel de ville, etc. La salle voisine est ornée des tableaux des lauréats de l'académie. Un musée de plâtres d'après les antiques et une bibliothèque d'architecture sont annexés à l'académie.

Comme établissements d'instruction publique, nous citerons encore : le séminaire épiscopal, près de Saint-Bavon, fondé en 1622; l'école provinciale de Maternité, près de la

Byloque, fondée en 1827; le collége Sainte-Barbe, l'École industrielle, le Conservatoire de musique, etc.

Les sociétés instituées à Gand pour favoriser les progrès des sciences et des arts sont : la société des Beaux-Arts et de Littérature, la société des Amis des Beaux-Arts, les sociétés d'Agriculture, de Botanique et de Sainte-Cécile réunies au Casino, la société Médico-Chirurgicale, formée en 1812, et la société de Médecine, établie en 1834. La première des institutions que nous venons de nommer est composée de littérateurs et d'artistes, auxquels est imposée l'obligation de faire hommage d'un produit de leurs talents. Le salon de la société, hôtel du Prince, n° 24, est ouvert aux étrangers. Les sociétés réunies ont fait en commun construire sur la rive droite de la Coupure le Casino, construction élégante qui date de 1835, et qui a été élevée sous la direction de M. Roelandt, à qui la ville de Gand doit la plupart de ses nouvelles richesses monumentales. Le milieu de l'édifice, dont la longueur totale est de 320 pieds, est occupé par une belle rotonde, qui sert alternativement aux concerts d'hiver et aux expositions. Une ancienne butte de moulin a été métamorphosée en un vaste amphithéâtre en hémicycle, qui peut contenir six mille personnes.

Il est peu de villes en Europe qui possèdent autant de belles collections particulières que la ville de Gand. C'est d'ailleurs un goût inné chez les Flamands. La plupart d'entre elles ont une réputation européenne. Celle de feu M. Schamp n'existe plus, mais MM. Van Saceghem, de Coninck, etc., possèdent de beaux cabinets. Les collections de gravures de MM. Delbecq, Goetghebuer, Brisart, Versturme-Roegiers; les antiquités réunies par MM. d'Huyvetter, Regnault, etc.; le cabinet d'histoire naturelle de M. Benoni-Verhelst; les bi-

LE CASSINO À GAND

bliothèques de MM. Van Alstein, Willems; le médaillier de M. Serrure, font honneur à leurs propriétaires.

La grande Boucherie, située sur le marché aux Herbes, près de la Lys, date du XIVe siècle et a été agrandie en 1542. Il n'y avait autrefois à Gand que quatre familles, appelées Van Melle, Van Loo, Minne et Deynoodt, en possession du droit d'exercer le métier de boucher. Elles obtinrent, dit-on, ce privilége de Charles-Quint, et, selon la tradition, ce prince n'aurait pas dédaigné de mêler son sang à celui de ces lignages roturiers. De là le nom d'*enfants du prince*, porté encore de nos jours par les bouchers de Gand.

Sur la place de Sainte-Pharaïlde on voit la belle façade du marché au Poisson, construite en 1689 sur les dessins d'Arthur Quellyn. Ce monument est surmonté d'une statue de Neptune, debout sur un char attelé de deux chevaux marins, œuvre de Géry Helderenberg. Au-dessous règne un attique, et aux côtés de l'entrée sont couchés la Lys et l'Escaut, statues colossales sculptées par Paoli d'Anvers.

Quelques bâtiments attirent encore l'attention par leur ancienneté ou par leurs souvenirs. Tels sont : la maison de Jacques d'Artevelde, située rue de la Calandre, n° 16, rebâtie en 1854 et ornée à cette époque d'une inscription et d'armoiries ; la maison des Bateliers, quai aux Herbes, bâtie en 1531 dans le genre gothique ; la caserne des Pompiers, rue Basse de l'Escaut, anciennement maison de Gérard le Diable, seigneur issu de la famille des châtelains de Gand et qui vivait au XIIe siècle. Ce dernier édifice, construit en pierres bleues et orné de deux tourelles, a servi longtemps de lieu de reclusion pour les malfaiteurs.

La maison de correction ou *Rasphuys*, située près de la Coupure, est remarquable en ce que c'est l'une des premières

prisons où l'on ait introduit de grandes améliorations dans le sort des prisonniers et tenté d'utiliser leur captivité. Elle a été élevée en 1772, par ordre des États de Flandre, sous le règne de Marie-Thérèse, et continuée en 1825 aux frais du pays entier. La partie ancienne, construite par Malfaison, directeur des travaux de la Flandre, coûta 600,000 florins, sans y comprendre le prix du terrain ; la partie moderne, bâtie par M. Roelandt, en a coûté 500,000. La maison de correction forme un immense octogone, divisé en huit triangles, dont les sommets aboutissent à une cour centrale, disposition qui a été imitée aux États-Unis, à Londres et en Prusse. Le premier bâtiment, qui sert d'entrée, est habité par le commandant, le directeur des travaux, etc. ; on arrive de là à la cour octogone du milieu ; des portes, dont quelques-unes sont armées de herses, conduisent aux sept autres parties de la maison. Le premier et le second quartier sont occupés par les prisonniers mâles, le troisième par les femmes, le quatrième par l'infirmerie et l'hôpital, le cinquième ne renferme que des ateliers où quelques centaines de détenus sont conduits tous les matins, le sixième sert de maison de dépôt civil et militaire pour tous les individus condamnés à moins de six mois d'emprisonnement, enfin le septième est réservé, depuis 1835, à la reclusion des détenus incorrigibles. La maison entière peut contenir 2,600 prisonniers, mais il n'y en a jamais eu plus de la moitié.

Les États de Flandre y avaient établi quelques fabriques ; Joseph II les supprima, et ne conserva que la filature. Sous le gouvernement français, on adopta le principe d'entreprise, et l'établissement coûta annuellement environ 50,000 florins ; on est heureusement sorti de cette voie et il en est résulté un bénéfice supérieur au déficit qui exis-

tait auparavant. On s'occupe principalement dans cette prison du tissage de la toile et de la confection des chemises, pantalons et guêtres nécessaires à l'armée. Autrefois les condamnés étaient totalement privés des fruits de leur travail ; maintenant on leur cède une partie de leur gain, qui leur est remise à l'époque de leur sortie. Afin de rendre la corruption impossible, la seule monnaie de zinc a cours dans l'établissement ; on ne peut y conserver ni or, ni argent.

Il y a à Gand plusieurs belles casernes : la grande caserne d'infanterie, commencée en 1687 et achevée en 1732, une des plus commodes et des plus saines du pays, située vis-à-vis de la citadelle ; la petite, où l'on peut loger au besoin 4,000 soldats, et la caserne de cavalerie.

Gand a vu naître l'empereur Charles-Quint, les deux Artevelde, les historiens Philippe Mouskes, dont la chronique en vers est un des plus anciens monuments de la langue française, mort en 1282 ; Philippe Wielant (m. 1519) et Philippe d'Espinoy (m. 1633), dont les savants travaux ont fait connaître les antiquités de la Flandre ; Luc Vandervynckt (m. 1779), qui a fait le récit des troubles du seizième siècle ; Charles-Louis Diericx (m. 1835), qui s'est occupé avec tant de zèle d'éclaircir les annales de sa patrie ; le théologien Henri Goethals, dit de Gand, connu au moyen âge sous le nom de docteur solennel (m. 1293) ; l'astronome Philippe Lansberg (m. 1632), le frère dominicain François Romain (m. 1735), excellent architecte ; le sculpteur Laurent Delvaux (m. 1778).

Les faubourgs sont peu considérables et ne renferment rien de remarquable, sauf quelques belles maisons de campagne.

IX.

ENVIRONS DE GAND. — PAYS DE WAES. — VALLÉE DE LA DENDRE. — PLATEAU ENTRE LA DENDRE ET L'ESCAUT. — AUDENAERDE ET SES ALENTOURS.

La section du chemin de fer entre Gand et Deynze sillonne une contrée peu accidentée, et jusqu'à la frontière de la Flandre Occidentale suit la Lys en la laissant à droite. Après avoir passé à peu de distance du vaste château d'*Oydonck*, sous Bachte-Maria-Leerne, brûlé en 1491 par les Gantois, aujourd'hui manoir orné de cinq grandes tours et entouré d'un beau jardin, on arrive à *Deynze*. Cette petite ville était autrefois formée de deux parties aujourd'hui séparées : *Peteghem* (1,500 hab.), où s'arrête le rail-way, et Deynze (3,600 hab.), au delà de la rivière. Peteghem, dont le nom dérive, dit-on, de Pœtus, général romain, était pri-

mitivement la section principale, mais un de ses châtelains, Bertulphe, prévôt de Saint-Donat à Bruges, ayant fait assassiner le comte Charles le Bon, Peteghem fut privé de toute juridiction et remplacé par Deynze, dont il devint une annexe (1152). Deynze fut réunie par achat au domaine de Flandre en 1316, puis eut de nouveau des seigneurs particuliers et fut enfin érigée en marquisat en 1625 en faveur de Don Diego de Mexia, qui la vendit sept années plus tard à Florent de Mérode. On y voit encore quelques restes du château seigneurial, l'ancienne porte dite *Tolpoort* ou porte du péage, et celle dite porte de Gand, bâtie au XVIe siècle. L'église principale, du même temps, renferme un beau tableau, attribué par les uns à Adam Van Oort, par les autres à Jordaens; il représente la Vierge dans l'étable.

Après avoir quitté la capitale de la Flandre pour se rendre à Bruges, après avoir vu disparaître à l'horizon le dôme imposant de Saint-Pierre, on passe la Sneppe à Afsné et on aperçoit bientôt la tour de l'ancienne abbaye de *Tronchiennes,* fondée au VIIe siècle, devenue une fabrique de garance. On gagne ensuite *Landegem,* qui n'est pas éloigné de *Nevele* (3,700 hab.), bourg populeux, jadis célèbre par son château baronial qui a appartenu aux Villain, aux de Hornes, aux Montmorency, et qui depuis longtemps est la propriété des Dellafaille. Plus loin le pays change complétement d'aspect. On entre dans un canton stérile, partie d'une bande de terrains couverts de bois et de bruyères, qui se prolonge du sud-ouest vers le nord-est, et semble occuper l'emplacement d'une ancienne ligne de dunes. C'est là que se trouve le village d'*Aeltre* (5,950 hab.), près de la frontière de la Flandre Occidentale.

Plus au nord, au delà du canal de Gand à Bruges, on rencontre un grand nombre de villages importants. Citons encore *Wondelgem*, où le comte de Flandre, Louis de Mâle, avait bâti une magnifique villa, que les Gantois incendièrent en 1379 ; *Evergem* (7,800 hab.), *Waerschot* (6,100 hab.), le grand bourg d'*Eecloo* (9,100 hab.), et *Maldeghem* (7,000 hab.), qui doit au dévouement d'un de ses seigneurs le noble surnom de *la Loyale*. C'était pendant la guerre du comte Guy de Dampierre contre le roi de France, Philippe le Bel, et la Flandre était à moitié conquise par les ennemis. Philippe de Maldeghem osa les combattre à la tête de ses vassaux ; mais sa faible troupe, forte à peine d'un millier d'hommes, fut aisément vaincue, lui-même pris et son château livré aux flammes (17 janvier 1300). Les descendants de ce vaillant chevalier relevèrent son manoir ; il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines.

Sur la frontière de la Flandre Zélandaise, qui appartient à la Hollande en vertu du traité de Munster, sont : *Middelbourg* (870 hab.), jadis dépendance de la paroisse de Heylen, devenue une petite ville au xve siècle, grâce à son seigneur Pierre Bladelin, conseiller et receveur général de Philippe le Bon, qui entoura cette localité de murs, y fonda une église, un chapitre de chanoines, un hôpital, un château, une foire, un tribunal d'échevins ; *Assenede* et *Bouchoute*, autrefois chefs-lieux de petites juridictions, formant avec celles de Hulst et d'Axel ce qu'on appelait *les Quatre-Métiers*.

Près de la ville de Gand, vers l'est, on trouve *Oostacker*, village embelli par plusieurs belles maisons de campagne ; et *Laerne*, dont le vieux château, aux tourelles massives,

aux vastes salles, mérite d'attirer l'attention ; il a longtemps appartenu aux sires de Masmines.

Entrons maintenant dans le *Pays de Waes,* canton formé par l'Escaut, la rivière la Durme et la Flandre Hollandaise. Ce coin de pays était autrefois peu fertile et ne comprenait au XIIIe siècle que trois ou quatre paroisses. Aujourd'hui on y trouve deux villes : Saint-Nicolas et Lokeren, et 26 villages ; la population des cantons de Saint-Nicolas, Lokeren, Beveren, Saint-Gilles, Tamise, forme un total de 110,600 habitants, et si l'on y joint celle de deux petits cantons voisins, Zele et Hamme, autrefois dépendants de la seigneurie de Termonde, ce chiffre monte à 145,700. Dans ce district, pas un pouce de terrain n'est perdu, et c'est à cette agglomération d'habitants sur un point circonscrit qu'on doit attribuer l'étonnante fertilité des campagnes, chaque cultivateur étant forcé de retirer le plus de produit possible de la petite partie de terre qui lui est échue. Le Milanais et la Toscane n'offrent pas d'exemple d'une population aussi prodigieuse ; on y compte 5,210 individus par lieue carrée. Sur 100 habitants 60 y sont voués à l'agriculture et à ses rapports, 25 aux manufactures et métiers et 15 à diverses autres professions ; enfin, ce qui donnera une dernière idée de sa richesse territoriale, c'est que les valeurs actives formant la valeur totale de tous les objets qui y existent, donnent, par lieue carrée, environ 6,100,000 fr. (Voisin, *Documents pour servir à l'histoire des bibliothèques de la Belgique et de leurs principales curiosités littéraires,* p. 2 et 3).

Sur la route de Gand à Anvers, on rencontre : *Lokeren* (16,200 hab.), ville très-commerçante et renfermant un grand nombre de fabriques de coton, de blanchisseries, etc. ;

elle est située sur la Durme, rivière canalisée qui se jette dans l'Escaut près de Tamise. Le principal édifice de cette localité, qui est plutôt un immense village qu'une ville, est l'église, construite en 1720 et ornée d'une tour de 80 mètres de hauteur, en pierres de taille. La belle place du Marché, le quai près la Durme, l'hôpital élevé en 1829, l'hôtel de ville, embellissent encore Lokeren, dont les rues sont en général bien bâties. Près de là est *Dacknam,* dont la vieille église n'est pas indigne d'attention, et plus loin *Saint-Nicolas* (18,850 hab.), la localité la plus importante de la Flandre Orientale, après Gand. Ce n'était autrefois qu'un village ordinaire; en 1661 on n'y comptait que 5,000 habitants, en 1774 il n'y en avait encore que 8,000; mais les progrès de l'agriculture et de tous les arts qui s'y rattachent ont depuis un demi-siècle accru sa population avec une rapidité incroyable; le nombre d'établissements industriels qu'elle renferme, fabriques d'étoffes, de rubans, de bougies, de tabac, brasseries, vinaigreries, distilleries, tanneries, raffineries de sel, etc., est très-considérable; la Place, la plus grande du royaume, et occupant une superficie de neuf bonniers, ne peut contenir la foule qui s'y presse les jours de marché. Les rues sont en général larges, droites et bien bâties. On y voit à l'hôtel de ville un buste de Napoléon et une belle composition de Smeyers représentant l'Inauguration de l'archiduc Philippe le Bel comme seigneur du pays de Waes, en 1497; la principale église, dont les cinq nefs reposent sur quatre rangées de colonnes doriques, renferme quelques sculptures et tableaux, la plupart modernes. Plusieurs particuliers possèdent de belles collections. *Beveren* (6,370 hab.), est plus intéressant pour celui qui se plaît aux souvenirs historiques. Ses seigneurs

ont longtemps brillé à la cour des comtes de Flandre. On y a trouvé des monnaies romaines, et l'église est un édifice gothique surmonté d'une belle flèche de forme pyramidale; celle-ci est terminée par une croix colossale en cuivre doré, qui passe pour un chef-d'œuvre. Les châteaux dits *Cortewalle* et *t'hof ter Saxen* dépendent de cette commune, ainsi que les ruines de l'ancien château seigneurial, à l'endroit appelé *Cingelberg*. Le dernier endroit qu'on rencontre avant d'arriver à la Tête de Flandre, vis-à-vis d'Anvers, est *Zwyndrecht*. L'église, reconstruite en 1545, renferme quelques tombes et des tableaux.

Vers le nord on trouve : *Saint-Gilles*, qui se compose d'une seule rue, longue d'un quart de lieue et bordée de jolies maisons, et dont l'église possède plusieurs bons tableaux de maîtres de l'école flamande; *Vracene* (5,400 hab.), où l'on voit un Crucifiement, de Van Dyck; *Calloo*, où les Hollandais, en essayant de débarquer en Flandre, furent défaits en 1638; une inscription placée dans l'église, et les monuments funéraires de plusieurs officiers espagnols tués dans ce combat, rappellent le souvenir de cet événement. En descendant le fleuve, on voit plusieurs forts élevés pour défendre ses rives, entre autres celui de *Liefkenshoek*, en face de celui de Lillo, dans la province d'Anvers. La contrée voisine se compose de *polders*, dans lesquels règnent des fièvres qui s'attaquent de préférence aux personnes étrangères à ce pays.

En suivant l'Escaut en amont d'Anvers, on arrive à *Burcht*, où les troupes hollandaises enfermées dans la citadelle d'Anvers avaient coupé la digue, afin que leurs vaisseaux de guerre pussent éviter de passer devant les batteries de la ville; il en a coûté des sommes considérables pour

réparer les dégâts occasionnés par cette mesure de défense. Près de Burcht on voit un château très-élevé, dit *Crayenhof;* plus loin sont la vieille église et le beau manoir de *Cruybeke*. A *Basele* (5,000 hab.), on remarque la résidence de M. le comte Vilain XIIII, qui a conservé à sa demeure son caractère gothique et considérablement embelli le parc environnant; la belle église du lieu, dont le chœur a été bâti en 1550, contient plusieurs tableaux, des mausolées et un excellent orgue. Sa tour est très-élévée.

De là on gagne *Ruppelmonde* (2,750 hab.), ainsi appelée parce qu'elle fait face au confluent de l'Escaut et du Rupel. L'ancien manoir, servant aux comtes de Flandre de forteresse, de prison d'état et de dépôt d'archives, est aujourd'hui remplacé par le pavillon que fit construire en 1817 le baron de Feltz. En 1320, Robert de Béthune, comte de Flandre, y fit emprisonner son fils aîné Louis, accusé de trahison, et ordonna de lui trancher la tête; le commandant eut la prudence de surseoir à l'exécution, et sauva ainsi la vie au jeune prince dont l'innocence fut bientôt reconnue. Un siècle plus tard, en 1430, le même incident se renouvela, quand Philippe le Bon donna l'ordre de faire mourir Franc de Borsele, qui avait épousé secrètement Jacqueline de Bavière.

Le port de Ruppelmonde est sûr et les briques fabriquées aux environs sont renommées pour leur solidité. Le géographe Gérard Mercator (m. 1594) était né dans cette ville. Dans le voisinage est *Tamise* (7,650 hab.), autrefois *Tempseke,* petite ville bien bâtie et animée. Sainte Amalberge y mourut en 772 et y fonda l'église, dans laquelle on voit le mausolée de Roland Lefebvre, trésorier général de Charles-Quint; il y a près du fleuve un beau château élevé

au siècle dernier par M. de Pestre, comte de Seneffe, aujourd'hui propriété de M. de Snoy. *Waesmunster,* (5,400 hab.), dont le nom signifie le monastère de Waes, date d'une époque très-reculée. Le terrain qu'elle recouvre offre en abondance des vestiges de l'antiquité. Sur la place du Marché on voit un piédestal supportant un lion qui tient un sabre et un écusson aux armes de la commune; le bourg est bien bâti et son territoire comprend plusieurs jolies maisons de campagne, entre autres celle dite Bloemendael.

Au sud de la Durme, dans l'ancienne seigneurie de Termonde, sont *Hamme* (9,400 hab.) et *Zele* (11,000 hab.), bourgades qui renferment un grand nombre d'établissements industriels. Au commencement du XVIe siècle, Zele était déjà citée comme une localité très-populeuse et sa cure passait pour une des plus riches du pays.

La station de *Termonde* se trouve dans les fortifications de cette ville, qui ont été rétablies et augmentées pendant le règne précédent, et dont la force est doublée par de grandes écluses, qui permettent d'inonder les alentours. Termonde ou *Dendermonde,* ville appelée ainsi à cause de la proximité du confluent de l'Escaut et de la Dendre, et son territoire, qui s'étendait au nord jusqu'à la Durme et à l'ouest jusque près de Gand, formaient une seigneurie relevant du comté de Flandre. Philippe de Valois, roi de France, en fit l'acquisition de Marie de Nesle et de son mari, Ingelram d'Offemont; il la céda en 1347 au comte Louis de Mâle, quand celui-ci consentit à épouser Marguerite de Brabant. Depuis, toujours fidèle à ses souverains, la ville a souvent été assiégée par les Gantois. En 1484 les troupes de l'archiduc Maximilien la prirent par stratagème; un siècle plus

tard, le prince de Parme, après l'avoir conquise sur les états-généraux, y fit bâtir une citadelle. En 1667, Louis XIV vint l'assiéger avec une armée redoutable par le nombre des soldats et les talents des généraux, mais il dut se retirer devant l'inondation. En 1784, l'empereur Joseph II fit démolir les fortifications de Termonde, mais elles ont été rétablies, ainsi que la citadelle, en 1822, et on y a construit deux arsenaux et une caserne.

Des antiquités trouvées à Termonde font supposer que cette localité a été peuplée dès le temps des Romains, mais on n'en fait guère mention dans l'histoire avant le XIe siècle. L'édifice le plus ancien qu'elle possède est l'église de Notre-Dame, où l'on admire deux excellents Van Dyck : le Crucifiement et l'Adoration des bergers ; un Crayer, représentant la Vierge et quelques saints, d'antiques fonts baptismaux, etc. On remarque à l'église des Capucins un Ensevelissement du Christ, attribué à Abraham Janssens, et deux tableaux gothiques dans l'hôpital Saint-Blaise, rebâti en 1827. On doit citer encore le palais de justice, où siége le tribunal de première instance ; la maison d'arrêt, le grand corps de garde, dont la tour a été bâtie en 1401 et la façade, en pierres de taille, en 1408 ; le grand pont sur l'Escaut, construit en 1825. Il existe dans cette ville plusieurs cabinets de tableaux et on y trouve des vestiges du séjour qu'y fit David Téniers. Termonde est commerçante et son marché d'huiles d'une grande importance. Sa population s'élève à 7,900 âmes.

En remontant le long de la Dendre canalisée de Termonde à Alost et navigable jusqu'à Ath, on trouve un grand nombre de localités mémorables, telles que : Alost, Ninove, Grammont, etc.

Après avoir dépassé *Mespelaer* où, en 1607, un cultivateur trouva des pierres précieuses et 1,500 monnaies romaines en or, dont la valeur fut évaluée à huit florins chacune, et qui pour la plupart dataient du second siècle de notre ère; *Mortzel*, où a vécu sainte Gudule, au VIIe siècle; *Baerdeghem*, lieu de sépulture du fameux avocat Vonck, qui souleva les Belges contre la domination autrichienne, on arrive à *Alost* (14,896 hab.), dont les premiers développements sont dus à des seigneurs de la famille de Gand, qui y fixèrent leur séjour à la fin du XIe siècle, l'environnèrent de murs et lui donnèrent des priviléges. Le dernier d'entre eux, Thierry, étant mort sans enfants, ses domaines, qui s'étendaient de l'Escaut à la Dendre, furent réunis à ceux des comtes de Flandre. Alost, boulevard du pays du côté du Brabant, fut pendant plusieurs siècles assaillie à chaque prise d'armes entre ce duché et la Flandre. En 1127, Thierry d'Alsace y fut assiégé par Guillaume de Normandie, à qui il disputait le comté, et par le duc Godefroid Ier; un archer d'Alost délivra sa patrie en perçant Guillaume d'un coup mortel. Alost fut prise d'assaut et pillée en 1576 par les troupes espagnoles et en 1582 par les troupes des États, parce qu'elle était retournée sous l'obéissance du roi d'Espagne. En 1583, la garnison, composée de mercenaires anglais, la livra au prince de Parme moyennant une somme de 30,000 pistoles, montant de leur solde arriérée. Quand elle fut démantelée du temps de Joseph II, on perça sur l'emplacement d'une partie des fortifications la belle rue de l'Empereur.

Près de l'hôtel de ville, construit depuis peu sur les dessins de M. Roelandt, se trouve l'ancienne maison commune, qui remonte à l'année 1200, comme l'apprend une

inscription. Sa tour a été élevée en 1487, et la jolie tribune de sa façade est à peu près du même temps. La vaste église de Saint-Martin qui, achevée, aurait été une des plus vastes basiliques du pays, mais à laquelle il manque les deux tiers de sa nef, la tour et le grand portail, est un édifice construit avec goût. On y conserve un Rubens : Saint Roch priant pour les pestiférés; une bonne toile de Crayer et quelques tableaux de Van Cleef et Janssens. On y remarque encore les bas-reliefs de la tombe du maître-autel, et, dans la chapelle de Saint-Sébastien, le mausolée de Thierry Maertens, le premier des imprimeurs belges, mort plus qu'octogénaire en 1534. Il y a à Alost un collége, une école de dessin, plusieurs hospices, une maison de reclusion, exclusivement destinée aux militaires. Il se fait en cette ville un grand commerce de houblon. A Alost est né le peintre Pierre Koecke (m. 1550). Le judicieux Georges Chastelain, cet excellent chroniqueur du xve siècle, a vu le jour dans le pays d'Alost, mais on ne peut préciser en quel endroit.

On franchit rapidement la distance de là à *Ninove* (4,540 hab.), lieu emmuraillé seulement vers 1194. C'était alors une propriété de seigneurs particuliers, achetée par le comte Guy de Dampierre; elle passa de nouveau à différentes familles et appartint en dernier lieu aux princes de Vaudemont, de la maison de Lorraine. Il ne reste plus de son abbaye de Prémontrés que la somptueuse église, bâtie en 1718. Les magnifiques bâtiments conventuels, pour lesquels Dewez avait déployé tout son génie, ont été détruits en 1826. L'église, devenue paroissiale, contient le Martyre de saint Janvier par Crayer, des bas-reliefs représentant le Martyre de saint Corneille et de saint Cyprien, deux

anges en marbre blanc, sculptés par Duquesnoy, etc. Le grammairien Jean Despautère naquit à Ninove en 1460 et mourut à Commines en 1520.

En continuant à remonter la Dendre, on trouve successivement le vieux château ruiné de *Santbergen; Schendelbeke,* qu'une troupe de Gantois défendit vaillamment en 1453 contre les soldats de Philippe le Bon ; *Nederboulaere,* dont le gothique manoir, rebâti en 1600, était jadis une des quatre beiries de la Flandre.

La jolie petite ville de *Grammont, Gérard-Mont, Gerardsbergen* (7,350 hab.), patrie du sculpteur Gabriel de Grupello (m. 1730), est bâtie en partie près de la rivière, en partie sur la côte d'une hauteur assez élevée. Elle doit sa fondation au comte Baudouin de Mons, qui acheta d'un seigneur Gérard une partie de la paroisse de Hunneghem, y fonda une ville et lui donna des lois en l'an 1068, en présence des barons de la Flandre, du Hainaut et du Brabant. En 1296, quand le roi de France, Philippe le Bel, retint au Louvre Philippine de Flandre, en garantie des dispositions de son père, le comte Guy, celui-ci appela à Grammont tous ses alliés et y conclut, le 25 décembre, une ligue avec le roi d'Angleterre Edouard Ier, le duc de Brabant Jean II, les comtes de Hollande, de Juliers et de Bar, et l'empereur Adolphe de Nassau ; à la suite de cette conférence, il fit signifier à son suzerain qu'il ne reconnaissait plus son autorité. Pendant le règne du comte Louis de Crécy, cette ville, qui tenait le parti des Flamands révoltés, fut assiégée par le comte de Namur. Les habitants ouvrirent leurs portes à la première sommation ; mais au moment où les troupes entraient, ils se ruèrent sur elles, les massacrèrent et mirent à mort le sire de Gavre qu'ils pre-

naient pour le comte. Celui-ci en conçut un tel ressentiment qu'il les fit exclure de la paix conclue en 1526. La ville obtint cependant son pardon, à condition que ses portes et ses murs seraient détruits. Une seconde insurrection eut de plus funestes résultats ; en 1581, Grammont, ayant pris le parti des Gantois, fut assailli par Gautier d'Enghien, emporté d'assaut, et ses habitants passés au fil de l'épée.

Dans l'église paroissiale de Saint-Barthélemy on voit le Martyre de ce saint, par Crayer, et la Naissance du Sauveur, par Abraham Janssens. Sur la place, une petite fontaine, imitation du Manneken-Pis de Bruxelles, attire l'attention. Dans la ville haute, au sommet de la montagne, on a bâti une chapelle et un calvaire. De ce lieu de pèlerinage très-fréquenté, la vue s'étend au loin sur les campagnes environnantes. A l'est de Grammont, près de la forêt de Raspaille, on visite à *Viane* le beau château de M. de Blondel, bâti il y a près d'un siècle, orné d'un vaste dôme et de magnifiques jardins, jadis résidence du célèbre comte d'Egmont.

La partie de la Flandre entre la Dendre et l'Escaut ne contient qu'une seule ville, mais il s'y trouve un grand nombre de châteaux célèbres et de vieilles résidences féodales. Que de souvenirs dans cette contrée où ont vécu tant d'illustres familles! Ici *Lede*, dont le titre de marquisat est dû à la victoire; *Massemen* ou *Masmines*, jadis séjour des princes d'Isenghien; *Hautem-Saint-Liévin*, où ce saint fut enterré et où l'on conserva ses restes jusqu'en 1007, époque de leur translation à Gand; *Rassegem* ou *Rassenghien*, autrefois résidence d'une branche de la famille de Villain, qui a joué un grand rôle aux xve et xvie siècles; le vieux manoir de *Herzelles*, *Essche-*

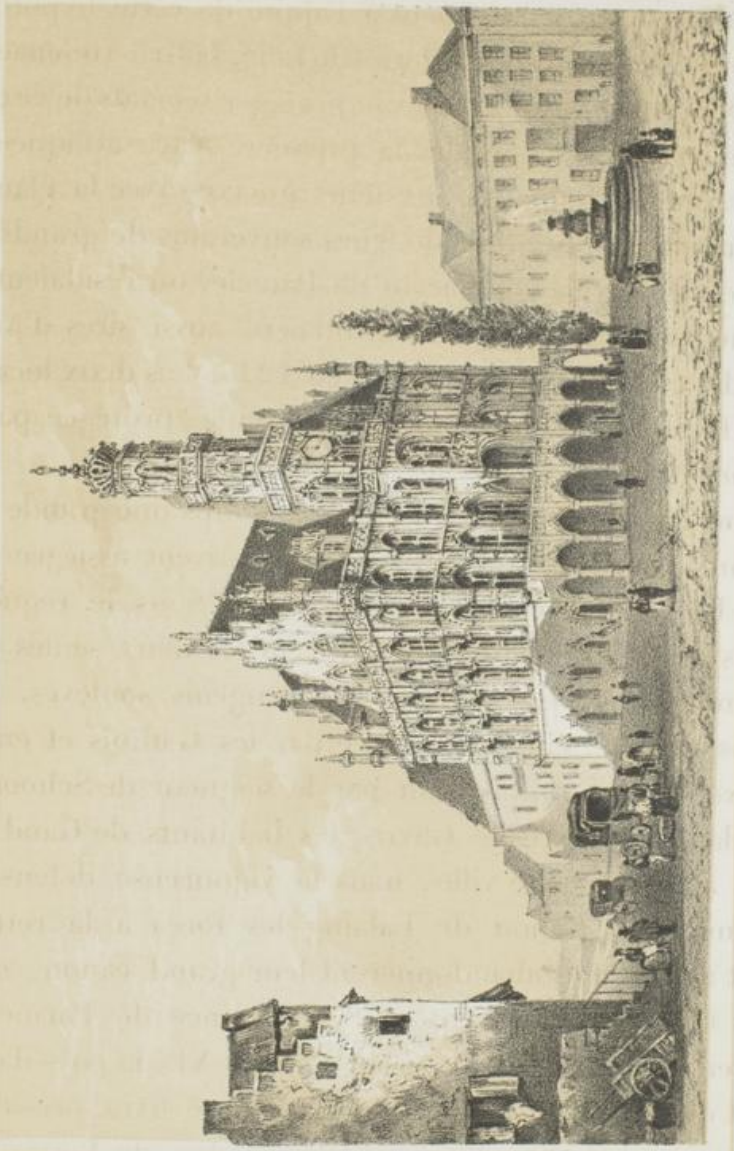
Saint-Liévin, où mourut assassiné ce prédicateur de l'Évangile : plus loin *Velsique*, où le sol offre avec profusion des vestiges de la domination romaine ; *Sotteghem*, où reposent Lamoral d'Egmont, décapité à Bruxelles le 5 juin 1568, sa femme Sabine de Bavière, et leurs fils Philippe et Charles, le premier tué à Ivry en 1590, et le second mort en 1620 ; on voit encore dans cette localité populeuse, mais souvent dévastée par les guerres et les incendies, les débris du vieux château, demeure de prédilection des Egmont. Le caveau sépulcral où ils reposent a été ouvert et visité en 1804. Citons encore *Steenhuyze*, château dont la construction actuelle date de 1628, habitation de l'illustre famille de ce nom, qui s'honorait du titre de prince ; *Escornaix* ou *Schoorisse*, dont le vieux manoir en ruine a appartenu aux Gavre, Lalaing, Berlaimont, Egmont, etc.

Renaix ou *Ronsse* (12,545 hab.), dont le nom dérive de la petite rivière de Rosne, affluent de l'Escaut, formait avec plusieurs villages voisins une vaste seigneurie appartenant primitivement aux religieux de Saint-Corneille d'Inde, près d'Aix-la-Chapelle, qui la vendirent au comte Guy de Dampierre. Il y a quelques sculptures et plusieurs tableaux dans l'église de Saint-Germain ; trois fontaines, construites en 1818, embellissent les places publiques : l'eau de celle du Marché est ferrugineuse. Il ne reste plus que des ruines du château bâti en 1638 par le comte Jean de Nassau de Siegen, et qui passait pour le plus beau du pays. Renaix, la seule ville de Flandre avec Grammont qui soit placée dans un pays montueux, est très-commerçant et peuplé. Il y a un hôtel de ville et un hôpital.

Audenaerde (5,670 hab.) est la cité belge la plus riche en monuments et en œuvres d'art remarquables, en pro-

portion, bien entendu, de son importance. Son nom, qui signifie vieille terre, semble un indice d'une antiquité très-reculée ; les débris du temps des Gaulois et des Romains qu'on y rencontre, viennent à l'appui de cette hypothèse. Le comte de Flandre, Baudouin de Lille, bâtit à Audenaerde, en 1053, un château qui devait protéger ses états de ce côté, et qui en effet fut toujours la première place attaquée par les comtes de Hainaut dans leurs guerres avec la Flandre. Les habitants obtinrent de leurs souverains de grands priviléges, et le village adjacent de Pamele, où résidaient des seigneurs puissants qui s'intitulaient aussi sires d'Audenaerde, en reçut de semblables en 1225. Les deux localités n'en formèrent plus depuis qu'une seule, protégée par les mêmes murs.

Audenaerde montra dans tous les temps une grande fidélité aux comtes ; aussi fut-elle très-souvent assiégée pendant les guerres civiles de la Flandre. Sous le règne de Louis de Crécy, elle et Gand furent les deux seules villes qui ne prirent pas le parti des Brugeois soulevés. Sous Louis de Mâle, elle fut occupée par les Gantois et ensuite enlevée à leur domination par le seigneur de Schoorisse. Pendant la guerre de Gavre, les habitants de Gand vinrent attaquer cette ville, mais la vigoureuse défense du commandant Simon de Lalaing les força à la retraite. C'est alors qu'ils abandonnèrent leur grand canon, repris plus tard par eux, en 1578. Le prince de Parme prit Audenaerde après un long siége ; Louis XIV la posséda pendant quelques années, et en 1708 il se livra près de ses murs une bataille, dans laquelle le duc de Bourgogne, petit-fils du roi de France, fut défait par le prince Eugène, commandant les alliés. Depuis, les annales de l'ancienne



HÔTEL DE VILLE, À AUDENARDE.

forteresse flamande n'ont plus offert de fait important.

L'hôtel de ville d'Audenaerde, qui a emprunté à la maison commune de Louvain sa façade, et à celle de Bruxelles sa galerie du rez-de-chaussée et sa tour, a été bâti sous la direction de l'architecte Van Pede de Bruxelles, pendant les années 1525 à 1530. La tour, haute de 40 mètres, est surmontée d'une statue en cuivre rouge représentant un guerrier qui tient à la main une bannière aux armes de la ville. Elle rehausse admirablement ce bel édifice, dont la construction a coûté 86,600 livres parisis. A l'intérieur on admire : le beau portail de la chambre des échevins, sculpté en bois par Paul Vanderschelden en 1530 ; dans la même salle, une cheminée en grès d'Avesnes, par le même, et une autre plus simple, dans la salle dite du Peuple. On conserve dans cet édifice un beau portrait de Louis XIV à cheval, attribué à Champagne, et un vieux portrait de Charles-Quint. Derrière l'hôtel de ville se trouve la halle aux toiles, bâtiment très-ancien dont le bas servait autrefois d'arsenal et dont l'étage a été converti en 1819 en salle de spectacle. On fait remonter à l'an 1190 la construction de ce bâtiment et celle de son beffroi, détruit depuis deux siècles. Sur le marché, on voit une belle fontaine, élevée pendant la domination française, de 1672 à 1678.

L'église Sainte-Walburge, rebâtie au XVIe siècle, mais dont la nef et le clocher seulement sont de cette époque, tandis que le chœur est encore celui de la construction primitive, renferme le mausolée de l'intendant Claude Talon, œuvre de sculpture exécutée à Paris, et une Assomption de Crayer. Le mariage de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et de Marguerite, héritière de Flandre, y a été célébré.

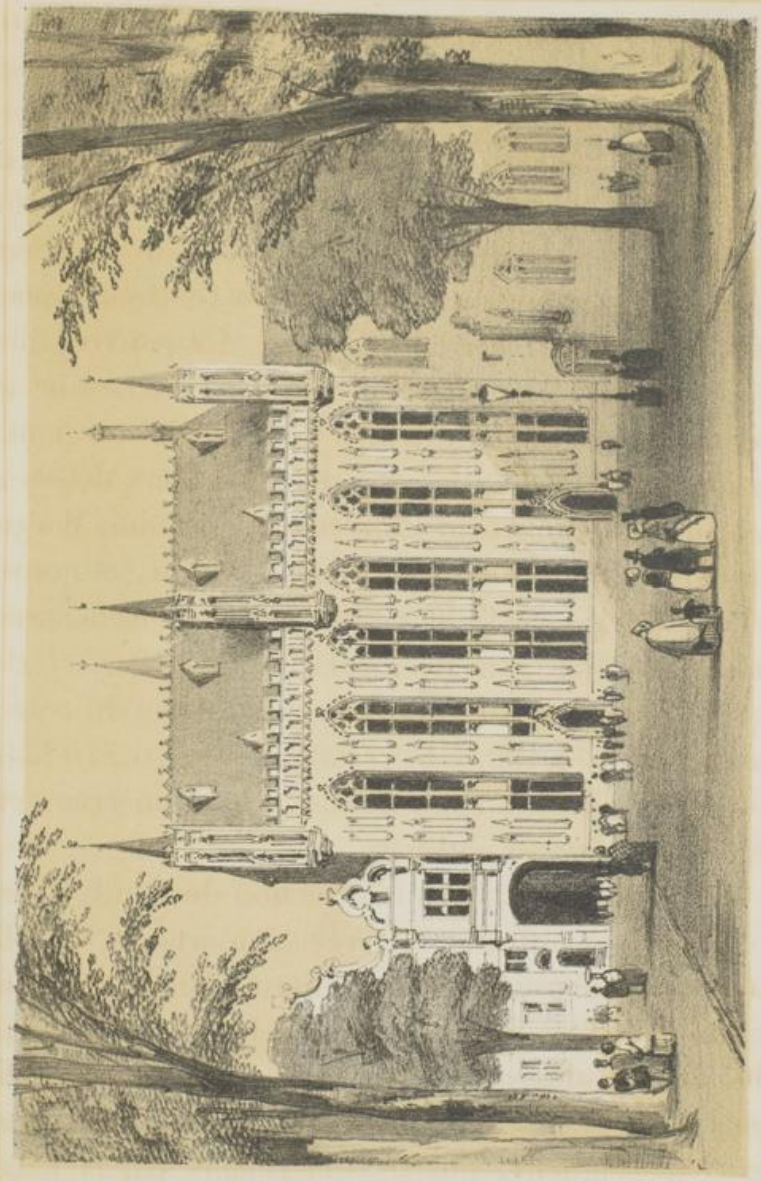
Notre-Dame de Pamele, une des plus belles églises

gothiques du pays, a été commencée en 1235 et achevée en 1239, sous la direction de maître Arnoul de Binche, ainsi que l'apprend une inscription. On y remarque deux vieux tombeaux, l'un de Josse de Joigny, mort en 1504; l'autre, beaucoup plus orné, de Philippe de Locquenghien, personnage postérieur d'un siècle.

Nous devons mentionner aussi l'ancien château des comtes, agrandi en 1404, quand Jean sans Peur établit à Audenaerde le conseil de Flandre; la façade de l'académie des beaux-arts, la fontaine construite en 1830 sur la plaine des Jésuites, la tour carrée de l'école des pauvres filles, jadis appelée *het Saeckxsen* et regardée comme une ancienne maison de péage du temps des Romains; le pont en pierre de la porte d'Eyne; ces deux derniers débris remontent incontestablement à une haute antiquité. Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint, et gouvernante des Pays-Bas de 1560 à 1567, est née à Audenaerde, ainsi que l'historien Jean Raepsaet (m. 1832).

A quelque distance de cette ville, on trouve du côté de Deynze : *Huysse* (4,100 hab.), *Cruyshautem* (6,770 hab.), où l'on voit le château des comtes Vandermeeren; et le bourg de *Nazareth* (5,540 hab.).

Le long de l'Escaut, dans la direction de Gand, on rencontre : *Eenham*, autrefois forteresse importante, chef-lieu du pays appelé depuis le comté d'Alost, conquise en 1046 par le comte de Flandre, Baudouin de Lille, et transformée en 1063 en une abbaye de Bénédictins; le château de *Berleghem*, à M. le marquis de Rhodes; *Gavre*, longtemps résidence de seigneurs puissants et célèbre par la bataille livrée près de son château, en 1453, bataille si funeste aux Gantois.



HOTEL DE VILLE, A BRUGES

X.

PROVINCE DE LA FLANDRE OCCIDENTALE.

ANCIENNE PROSPÉRITÉ DU PORT DE BRUGES. — ÉDIFICES CIVILS ET RELIGIEUX DE CETTE VILLE. — MUSÉE ET COLLECTIONS PARTICULIÈRES. — MONUMENTS DIVERS. — ENVIRONS.

La partie de la Flandre qui longe la mer du Nord, de l'Écluse à Dunkerque, et qui s'étend vers le sud jusqu'à la Lys et l'Escaut, était anciennement un pays peu fertile, en grande partie couvert de bois et de forêts. C'est à son active population qu'il doit le défrichement de son sol. Ce-

pendant, malgré plusieurs siècles de travaux, il reste encore de vastes bruyères au centre de cette province, au sud de Bruges et à l'est d'Ypres. Mais au nord de la première de ces villes, les villages sont fort nombreux et la population très-agglomérée; de ce côté le pays présente l'aspect d'une immense plaine, où l'œil n'aperçoit au loin que des terrains labourés, des habitations, des clochers. Dans la direction de Furnes, le terrain est plus marécageux et on y rencontre de vastes prairies où paissent de nombreux bestiaux. Les cantons limitrophes de la Lys sont les plus importants et les mieux cultivés. Ici le lin et le chanvre sont rouis, tissés, avec un art qu'on ne trouve pas ailleurs ; la culture du tabac y est très-perfectionnée et y a pris beaucoup d'extension. Du reste, les productions de la province sont identiques à celles de la Flandre Orientale, et cette province, qui a obéi aux comtes de Flandre depuis le IXe siècle, a subi les mêmes vicissitudes. Sous le gouvernement autrichien, on l'appelait la West-Flandre; sous la domination française, elle a porté le nom de département de l'Escaut.

Depuis trois siècles, la ville d'Anvers est devenue le centre du commerce et la capitale des arts en Belgique, mais *Bruges* peut revendiquer la gloire d'avoir joué le même rôle dans les temps antérieurs. Il ne lui est guère resté de monuments de l'époque d'Albert et d'Isabelle, mais ses rues, ses places, ses édifices, ses maisons particulières, rappellent le moyen âge. Dans les églises, si riches en tableaux, les productions artistiques appartiennent à une suite de peintres que nulle part ailleurs on ne peut mieux étudier: au XVe siècle Memling, au XVIe les Pourbus, au XVIIe les Van Oost.

Que dire de l'ancienne prospérité de cette ville qui n'ait été répété. La localité sans nom, née près d'un pont (*brug*), au milieu des marais et des bois de la Flandre septentrionale, fortifiée par le comte de Flandre, Baudouin Bras de Fer, était déjà populeuse au commencement du XIe siècle ; elle était dès lors en relations suivies avec l'Angleterre, le Danemark, le nord de l'Allemagne. Elle devint bientôt l'entrepôt des marchandises que les Lombards et d'autres négociants amenaient par terre et par eau de l'Italie, du midi de la France, de l'Espagne, et que les peuples du Nord échangeaient contre des cargaisons de fourrures et d'autres productions des climats glacés. La puissante ligue hanséatique y avait un de ses quatre principaux comptoirs, et toutes les nations de l'Europe occidentale y établirent successivement des consulats. Au XIVe siècle, des galéasses vénitiennes parurent dans la rivière qui l'arrose.

Le premier épisode intéressant qu'offre l'histoire de Bruges est la mort du comte Charles de Danemark et la vengeance exercée contre ses meurtriers. Ce prince, après avoir vaincu ceux qui lui disputaient la succession de Baudouin à la Hache, régnait en paix, redouté des grands et respecté de ses sujets. Ayant fait saisir, lors d'une grande famine, les grains accaparés par quelques riches, il excita contre lui des haines d'autant plus violentes qu'elles avaient pour base des intérêts froissés ; il s'aliéna encore la famille du châtelain de Bruges en l'accusant d'origine servile. Une conjuration se forma contre lui et il fut percé de coups dans l'église de Saint-Donat, le 2 mars 1127. A la nouvelle de ce crime, la Flandre entière s'émeut ; mais les coupables, renfermés dans le bourg ou château, y bravent les efforts des bourgeois et de la Flandre entière. Longtemps les tentatives

des assiégeants furent infructueuses; l'arrivée du roi de France, Louis VI, et de son protégé, le nouveau comte Guillaume de Normandie, ne leur fut d'aucun secours. Enfin cependant une dernière attaque réussit mieux que les précédentes, et une mort affreuse termina la vie des assassins. Les restes de Charles, qui étaient restés abandonnés au lieu même où le crime avait été commis, furent recueillis avec soin, et l'Église plaça au rang des martyrs l'infortuné souverain.

Lorsque les armées du roi de France eurent conquis la Flandre sur Guy de Dampierre, ce souverain alla visiter ses conquêtes en l'année 1301. C'est lors de son entrée triomphale dans Bruges que Jeanne de Navarre, sa femme, s'écria, en admirant le luxe des Brugeoises : « Je me croyais seule reine ici, mais j'en aperçois mille autres autour de moi. » Les conquérants avaient déjà lassé la patience des Flamands par leur hauteur et leurs exactions, et le roi était à peine parti depuis un mois que des mouvements séditieux éclatèrent à Bruges. Le gouverneur de la Flandre, Jacques de Châtillon, se présenta devant cette ville avec cinq cents lances; mais on lui en ferma les portes et on massacra quelques-uns des partisans de l'étranger. Pour punir la bourgeoisie, Châtillon fit raser les remparts de la cité et commença la construction d'une citadelle. Voulant comprimer les mécontents, il avait réuni dans Bruges des troupes nombreuses, quand, à la voix de deux ardents patriotes, Pierre de Coninck, doyen des tisserands, et Jean Breydel, doyen des bouchers, le peuple se soulève, attaque la garnison et massacre indistinctement tous ceux qui ne peuvent prononcer ces deux mots flamands, *schilt en vriendt* (bouclier et ami). Après cette sanglante journée

(18 mai 1302), les révoltés entraînèrent dans leur parti la Flandre presque entière et allèrent repousser les forces qui s'avançaient contre eux.

A cette époque, le comte Robert de Béthune accorda, dit-on, aux Brugeois, l'autorisation d'ériger une société ou chambre d'assurance pour les marchandises ; il leur permit aussi d'agrandir l'enceinte de la ville, ce qu'ils exécutèrent en commençant par l'étang appelé encore aujourd'hui l'eau de l'Amitié ou de l'Amour (*het minnewater, lacus amoris*), et par une partie du canal de Gand nommé *de Nieuwe-Laye*. Les portes de Sainte-Croix et de Gand, dont la construction est remarquable, paraissent dater de cette époque. Au tir à l'arc, qui eut lieu à Tournai en 1393 et où se réunirent 387 tireurs venant de 48 villes différentes, ce furent les Brugeois qui remportèrent le prix de la plus belle tenue. Quelques années plus tard, en 1396, un négociant, Dinas de Répondis, s'y rendit caution de la rançon de Jean sans Peur, fait prisonnier par les Ottomans à la bataille de Nicopolis. La somme garantie par lui montait à 200,000 ducats et fut bientôt fournie par le comté. Les fêtes données à Bruges par les ducs de Bourgogne éclipsèrent en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, surtout celles qui eurent lieu, en 1429, pour le mariage de Philippe le Bon avec Isabelle de Portugal, lors de l'institution de l'ordre célèbre de la Toison d'or, et à l'occasion des noces de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York, en 1468.

Et cependant la ville ne jouissait pas d'une grande tranquillité. Au XIVe et au XVe siècle, les séditions y furent fréquentes, et l'une des suites les plus fâcheuses des troubles fut d'éloigner momentanément d'abord, puis pour

toujours, les négociants étrangers, qui choisirent pour résidence la ville plus paisible d'Anvers. Sous le gouvernement de Louis de Crécy, les Brugeois, mécontents de l'abandon du port de l'Écluse à Jean de Namur et craignant que ce prince n'y fît lever des péages, attaquèrent et forcèrent l'Écluse et y firent prisonnier Jean lui-même. En 1324, une nouvelle émeute fut excitée par un banni de Furnes, nommé Nicolas Zannekin, et dirigée contre les nobles, dont les châteaux furent attaqués et détruits. Le comte, fait prisonnier par les Courtraisiens en 1325, fut livré par eux aux Brugeois, qui le retinrent captif jusqu'à la fin de l'année et le relâchèrent sans reconnaître son pouvoir. A sa demande, le roi de France, Philippe de Valois, conduisit une armée en Flandre. Zannekin était campé à Cassel avec douze mille piquiers. Déguisé en marchand de poisson, il parcourt le camp des Français, observe leur position, et, profitant de leur négligence à se garder, il vient les assaillir. Les Flamands pénètrent jusque près de la tente du roi, mais, accablés par un ennemi supérieur en nombre, ils combattent avec fureur et se font tuer jusqu'au dernier (23 août 1328).

Sous Louis de Mâle, les habitants de Bruges montrèrent plus de fidélité pour leur souverain, ce qui fut cause de la prise et du pillage de leur cité par les Gantois, que commandait Philippe d'Artevelde (1382).

Une nouvelle tempête éclata à Bruges quand les milices de la commune revinrent dans leurs foyers, après avoir forcé le duc Philippe le Bon à lever le siége de Calais. Vaincu par la cessation de son commerce et par les privations, le peuple reçut Philippe en souverain ; mais à peine le duc était-il entré qu'une lutte sanglante s'engagea entre

ses archers et la multitude. La plus grande partie de la suite du prince était encore hors des murs, l'autre fut massacrée, et le duc lui-même aurait péri sans le dévouement de deux bourgeois qui rouvrirent la porte pour assurer sa retraite (22 mai 1437). Les nouveaux malheurs qui suivirent ce déplorable événement, et la punition que le duc en tira, abattirent pour longtemps l'énergie de la commune.

Maximilien d'Autriche gouvernait depuis quelques années le pays au nom de son fils Philippe le Bel, quand, au commencement de 1488, il vint résider à Bruges. Le 1er février une émeute terrible éclata sous ses yeux ; les métiers prirent les armes, occupèrent le marché, le fortifièrent et le garnirent de cinquante canons. Quelques jours après, ils s'emparèrent des principaux conseillers du prince, et, le 9, de Maximilien lui-même, qui fut enfermé dans la maison dite *le Cranenburg*, et qui, de sa prison, vit plus d'une fois le bourreau torturer et décapiter ses confidents. Les efforts des états-généraux parvinrent à amener la conclusion d'une paix qui fut signée à Bruges le 16 mai ; le roi, les états, les magistrats de la ville, en jurèrent solennellement l'observation ; mais, à peine en liberté, Maximilien devint parjure. Son père, l'empereur Frédéric III, était arrivé avec des forces considérables pour venger les auteurs de sa captivité, et la Flandre fut livrée à tous les malheurs de la guerre jusqu'à la paix de l'Écluse, conclue le 16 octobre 1492.

Depuis cette époque et à part les troubles du XVIe siècle, dans lequel le rôle de la ville de Bruges fut tout à fait secondaire, la prospérité de cette ancienne cité alla toujours en décroissant. Un grand nombre de travaux d'une grande utilité ne purent remédier à un mal devenu inévitable.

Pendant le XVIIe siècle, on construisit successivement le canal de Gand à Bruges, et le canal de Bruges à Ostende, commencés en 1613; la prolongation de ce dernier, à partir de Plasschendaele, vers Nieuport, Furnes et Dunkerque, en 1638; le grand bassin de commerce, appelé *den Kom*, entre la porte de Damme et le canal d'Ostende, magnifique travail exécuté en 1665 et ayant coûté, dit-on, 800,000 florins. Lors de l'établissement de la compagnie des Indes à Ostende, on approfondit le canal qui conduit à ce port et on le rendit accessible aux plus grands vaisseaux; en 1737 on fit la même opération, mais sur une moindre échelle, au canal de Gand; enfin dans les années suivantes on mit ces deux voies navigables en communication par l'intérieur de la ville, et le 24 décembre 1743, un vaisseau fit, pour la première fois, le trajet d'Ostende à Gand par Bruges; en 1751 on approfondit encore considérablement le canal de Gand. Depuis quelques années, le commerce brugeois a pris de l'extension. Il serait à désirer que ces immenses bassins qui coupent la ville en tous sens pussent se voir encore encombrés de navires, comme l'était, aux beaux jours de Bruges, le canal de Damme, aujourd'hui réservé au rouissage du lin.

On fabrique à Bruges des toiles, des draps, de la dentelle, des étoffes de fil, de fil et coton, de laine; le lin qu'on y emploie est filé dans les villages voisins; le coton au contraire l'est dans la ville même. Bruges possède aussi des raffineries de sel et de sucre, des tanneries, des corderies, des poteries, des chapelleries; on y trouve un chantier pour la construction et le radoub des navires. La population de Bruges, qui, au moyen âge, devait s'élever à peu près à 100,000 âmes, a diminué à mesure

LA TOUR DES HALLES, À BRUGES.

que le commerce déclinait; au siècle dernier, cette ville, jadis si florissante, ne comptait que 30,000 habitants; aujourd'hui il y en a 47,000.

Les rues de Bruges sont en général larges et régulières; la ville est entrecoupée de plusieurs canaux sur lesquels on a jeté cinquante-quatre ponts, dont douze en bois et tournants et quarante-deux en pierre et en briques. Les principales places publiques sont le Grand-Marché ou Place d'Armes, celles du Bourg, de l'Académie, des Biscayens, etc. Il y a dans cette ville quelques belles fontaines et des puits publics, où l'eau des fossés des remparts est amenée au moyen d'une machine hydraulique, dont les pistons la refoulent dans trois grands tuyaux qui se partagent ensuite en un grand nombre de ramifications.

Le plus bel ornement de Bruges est sa halle, vaste bâtiment quadrilatéral, dont la façade sur le marché est surmontée d'une superbe tour carrée de 108 mètres de haut. Ce beffroi, d'abord en bois, fut brûlé en 1280; on commença à le construire en pierre en l'année 1291. Il était jadis couronné par une flèche en bois que la foudre atteignit plusieurs fois, qu'elle détruisit en 1741 et qui n'a plus été rétablie. Le carillon est regardé comme le plus beau de l'Europe et contient 47 cloches. Il se met en mouvement tous les quarts d'heure et exécute un air différent plus ou moins long, selon qu'il doit annoncer l'heure ou la demie, le quart ou les trois quarts. La principale des pièces qui le composent est un cylindre en cuivre et d'une seule pièce, du poids de 18,000 livres. Il est percé de 30,500 trous carrés au moyen desquels on peut varier les airs à l'infini. Deux des ailes du bâtiment de la halle contiennent une soixantaine d'étaux de bouchers et forment sans contredit

la halle à la viande la plus confortable de la Belgique. Les autres ailes et l'étage servent à divers usages.

Une des faces latérales du marché est occupée par une jolie suite de bâtiments, dont le centre est surmonté d'un beau dôme, et qui a été bâtie en 1789 sur l'emplacement de la halle aux draps ou *Waterhalle,* bâtiment dans lequel les vaisseaux venaient à couvert prendre ou déposer leur cargaison. Vis-à-vis, la maison portant le nom de *Cranenburg* rappelle la captivité du roi Maximilien en 1487.

La place du *Burg* ou du Château est ainsi appelée parce qu'elle remplace la cour de l'ancien palais des comtes de Flandre. Le palais, abandonné par Philippe le Bon et depuis cette époque devenu le siége de l'administration du plat pays des environs, dit le Franc de Bruges, sert aujourd'hui de tribunal. La façade qui donne sur la place, construite en 1722, n'a rien de remarquable, mais ses parties postérieures sont beaucoup plus anciennes. Une des salles renferme une admirable cheminée, sculptée en 1529. Au milieu se trouve la statue de Charles-Quint; sur les côtés, à gauche, Maximilien et Marie, à droite, Charles le Téméraire et Marguerite d'York. La frise est ornée de bas-reliefs en marbre blanc représentant l'histoire de la chaste Suzanne. M. De Hondt, de Bruges, dans une description détaillée de ce monument, a émis l'opinion assez vraisemblable qu'il a été élevé en commémoration de la bataille de Pavie. Plusieurs tableaux, la plupart portraits ou scènes judiciaires, décorent les salles du Franc. Dans cet édifice sont déposées les archives de la province. A côté est l'ancienne prévôté de Saint-Donat, bâtie en 1662 et servant aujourd'hui de caserne à la garde municipale, dite *Stads-Beletters.*

CHEMINÉE DU FRANC DE BRUGES.

L'hôtel de ville de Bruges est le plus ancien édifice de ce genre qui subsiste encore en Belgique. Anciennement les communes élevaient à l'envi des halles pour le commerce, mais les magistrats se contentaient d'ordinaire d'une maison louée pour leur usage. Au XIVe siècle, les villes se montrèrent jalouses d'avoir des maisons échevinales construites avec luxe. Celle dont nous nous occupons a peu d'étendue, mais elle est construite avec la plus grande élégance. Elle est surmontée de six tourelles et sa façade est percée de six fenêtres qui occupent toute la hauteur du bâtiment. Entre ces fenêtres sont des niches occupées autrefois par les statues des comtes de Flandre, que les Français abattirent en 1792. Louis de Mâle posa la première pierre de ce gracieux bâtiment en 1377. La bibliothèque publique, qui se compose de 8,000 volumes environ, imprimés et manuscrits, et les archives communales, riches en documents du moyen âge, y sont placées. Le plus curieux objet d'art qu'il renferme est le plafond de la bibliothèque, voûte en bois à arcs pendants en ogive, et à culs-de-lampe sculptés, en 1398, par un Van Oost.

La chapelle du Saint-Sang ou de Saint-Basile, que le comte Thierry d'Alsace fit bâtir et où il déposa quelques parcelles du sang de Jésus-Christ, rapportées par lui de la Palestine et conservées encore de nos jours, servait autrefois de chapelle aux comtes. La parti einférieure, surmontée d'une gracieuse tourelle dans le goût moresque, date du XIIe siècle ; la façade et la chapelle à l'étage ont été reconstruites en 1533 et réparées avec le plus grand soin de 1829 à 1839, grâce au zèle de Nicolas de Roovere, dernier moine de l'abbaye des Dunes. Dans la chapelle supérieure, on voit plusieurs tableaux, au nombre desquels il s'en trouve deux

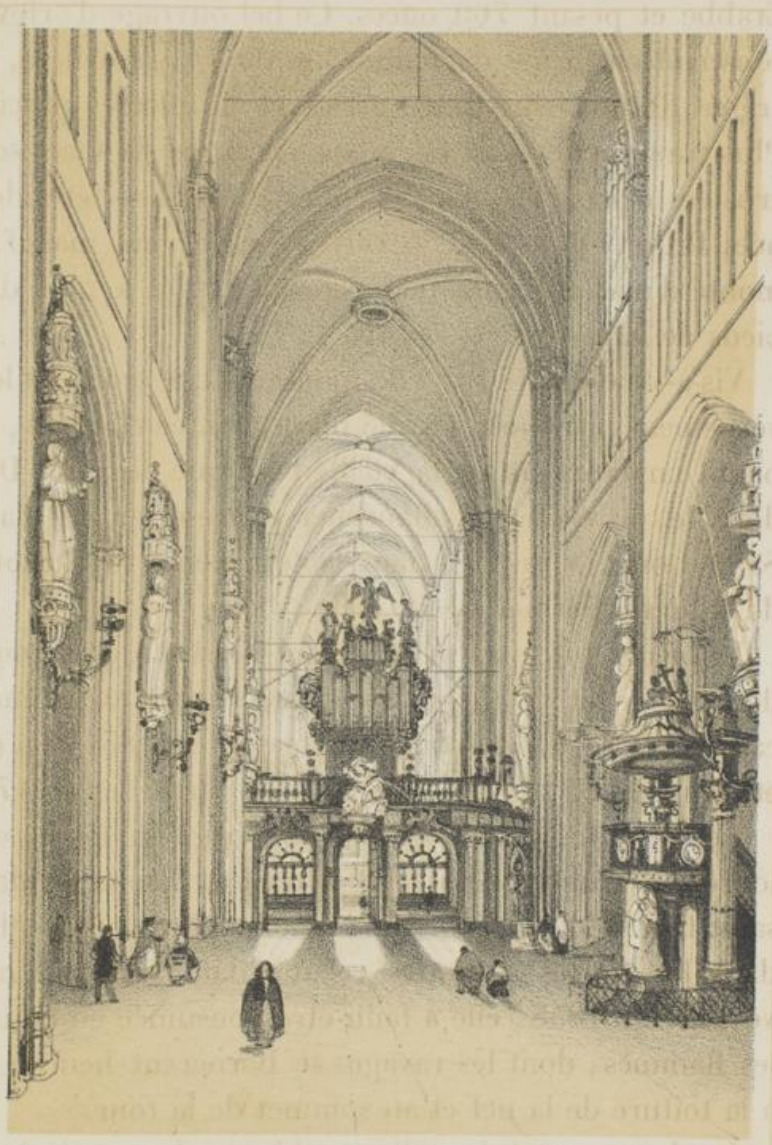
peints sur bois représentant des personnages agenouillés, par Pourbus ; ce qu'elle renferme de plus remarquable est la châsse du Saint-Sang, exécutée en 1617 par l'échevin Jean Crabbe et pesant 769 onces. Ce bel ouvrage d'orfévrerie, construit en forme de temple, et d'un style délicat, est en argent doré et enrichi de perles et de pierres précieuses. Plusieurs parties sont en or massif et ses six faces sont incrustées d'armoiries émaillées. Aux grandes fêtes de l'année, l'autel est orné d'un calvaire en argent massif, surmonté d'une croix de même métal et qui a plus de huit pieds de hauteur.

Vis-à-vis de cette suite de monuments se trouvent le gouvernement provincial et une place plantée d'arbres, occupant l'emplacement de la vieille basilique de Saint-Donat, dont le prévôt était chancelier et trésorier de Flandre ; Saint-Donat a disparu dans la tourmente révolutionnaire de la fin du dernier siècle.

Le palais épiscopal, près de Saint-Sauveur, autrefois hôtel de Pitthem et de Croy, puis successivement séminaire et caserne, a reçu sa nouvelle destination en 1834 et a depuis été embelli. Sa construction date en partie de l'an 1738.

Le siége de l'évêché de Bruges, érigé en 1559, est aujourd'hui Saint-Sauveur, dont on attribue la fondation à saint Éloi. Incendiée en 1358, sauf la tour, cette église fut dans les années suivantes rebâtie dans l'état où nous la voyons. En 1838, elle a failli être consumée en entier par les flammes, dont les ravages se bornèrent heureusement à la toiture de la nef et au sommet de la tour.

Le chœur, orné de stalles gothiques du XVe siècle, d'armoiries des chevaliers de la Toison d'or, de tableaux et de plusieurs tombes, est fermé par une entrée en marbre noir



ÉGLISE DE ST SAUVEUR, A BRUGES.

et blanc, sur laquelle est placée une statue en marbre de Dieu le Père, sculpture très-remarquable due au ciseau d'Arthur Quellyn et exécutée en 1682. Le tableau du maître autel est une Résurrection de Jean Janssens ; sur les côtés sont les portraits de Jésus et de la Vierge, attribués à Van Thulden, de saint Pierre et de saint Jean, par Van Oost.

Dans les chapelles du pourtour du chœur, en commençant par la gauche, on trouve : la châsse qui renferme les restes du comte Charles de Danemark, dit le Bon ; l'autel, en forme de mausolée gothique, date de 1827 ; dans la chapelle Saint-Joseph, ce saint et l'Enfant Jésus, gracieux tableau de Van Oost le père, et le mausolée de Carondelet, archevêque de Palerme, l'un des ministres de Charles-Quint, mort en 1544 à l'âge de 75 ans ; dans la chapelle de Sainte-Croix, la Fuite en Égypte, également de Van Oost le père, et deux têtes peintes dans le genre de Carrache, la Vierge et l'Enfant Jésus ; dans la chapelle du Saint-Sacrement, à l'autel, trois tableaux de François Pourbus, et contre les parois latérales, quatre petites compositions sur bois dans le genre de Memling ; dans la chapelle de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, deux épisodes de la Passion, peints avec vigueur par Van Oost le père, et à gauche un petit portrait de Philippe le Bel, à fond d'or ; dans la dernière chapelle vers la droite, une Annonciation d'Abraham Janssens et une marine de Minderhout ; enfin, au-dessus des confessionnaux, deux grandes toiles de Jean-Érasme Quellyn, et une Assomption dans le genre de Rubens.

Dans la nef, qui est très-belle, mais un peu courte en proportion du chœur, est placée la chaire de vérité, représentant saint Éloi tenant le plan de l'église ; dans les

chapelles, garnies de tableaux avec profusion, on remarque : sous le portail, le Baptême de Jésus-Christ, par Van Oost; la Vierge et saint Joseph à genoux devant l'Enfant Jésus, vieux tableau à volets, et les fonts baptismaux, morceau d'une haute antiquité, d'un seul bloc de porphyre du Nord. Dans le collatéral de gauche : un Crucifiement, par Jean Van Hoeck, disciple de Rubens; la Descente du Saint-Esprit sur les apôtres, par Van Oost; un Crucifiement, dans le genre de Memling; le Martyre de sainte Godelieve, par Van Oost le père; saint Hippolyte écartelé, tableau de Memling. Dans le collatéral de droite, les Œuvres de miséricorde en sept tableaux, dont trois de Van Oost le père ou de Jean Janssens, et quatre de Joseph Vandenkerckhove.

L'église de Notre-Dame ne le cède pas à celle de Saint-Sauveur en richesses artistiques; elle la surpasse en étendue, mais son architecture, formée de constructions de plusieurs siècles, ne forme pas un ensemble imposant. Ses commencements remontent, dit-on, aux prédications de saint Boniface, vers 745. Elle fut rebâtie au XIIe siècle et ornée d'une haute tour commencée en 1230, terminée en 1297. Cette flèche, qui s'aperçoit de bien loin en mer, avait 442 pieds d'élévation; elle a été amoindrie il y a quelques années.

Dans le pourtour du chœur nous devons citer : l'Adoration des bergers, par F. Pourbus, avec volets; ces derniers sont les portraits du célèbre jurisconsulte Josse de Damhoudere et de sa famille; la tribune de Gruythuyse, ancien oratoire de la plus puissante famille de Bruges, construite, en 1472, en bois de chêne du Rhin et d'une architecture gothique très-élégante; les portes en fer battu

qui ferment le chœur derrière le maître autel, ouvrage de Ryckam d'Ostende, en 1699; le Mariage mystique de sainte Catherine, petit tableau sur bois attribué à Otto Venius; la chapelle dite de Lanchals, parce qu'elle fut fondée en mémoire de ce magistrat, décapité en 1488 par les Brugeois révoltés. C'est là que se trouvent les tombeaux de Charles le Téméraire et de sa fille, Marie de Bourgogne. Le mausolée de la princesse lui fut élevé aussitôt après sa mort, occasionnée, comme on sait, par une chute faite dans une chasse au héron, en 1482. La statue couchée est en cuivre doré; les figurines qui occupent les faces du monument et soutiennent un arbre généalogique sont ciselées avec art. Charles le Téméraire avait d'abord été enterré dans l'église de Saint-Georges, à Nancy; mais, à la demande de Charles-Quint, son corps fut ramené aux Pays-Bas, et, en 1558, Philippe II ordonna d'élever au plus belliqueux de ses ancêtres une tombe semblable à celle de Marie de Bourgogne. La dépense de cette construction, confiée à Jacques Jongelinck et achevée en 1562, monta à 24,395 florins. Plus loin, encore dans le pourtour, on voit à droite la Vierge assise, tableau de l'école de Memling, et à gauche une toile de Van Oost, représentant la Vierge, l'Enfant Jésus et plusieurs saints; saint Joseph, placé derrière la Vierge, est le portrait du peintre.

Remarquons encore dans la croisée, à gauche, un grand tableau sur bois représentant Jésus-Christ entre les deux larrons, attribué par les uns à P. Pourbus, par les autres à Michel Coxie. Les volets, qui forment quatre compartiments, sont, suivant l'opinion commune, de Geeraerts et de Martin de Vos.

La nef de Notre-Dame a quatre collatéraux : dans le col-

latéral de gauche, le second en venant du grand portail, on voit : sainte Rosalie offrant une couronne de fleurs à la Vierge, copie d'après Van Dyck; contre le mur, près du grand portail, est un beau Crayer, représentant la Vierge et quelques saints; et, dans le second collatéral de droite, un portrait de la Vierge, et la représentation des donateurs, sur les volets, par Pourbus; saint Joseph averti de prendre la fuite, par Van Oost le jeune, et la Transfiguration du Christ, par Pourbus. Au fond de ce bas côté est placée une statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus, œuvre de Michel-Ange. Selon la tradition, cette sculpture admirable était destinée à la ville de Gênes, mais le navire qui la portait fut pris par un corsaire qui vendit sa prise à Amsterdam, et un négociant de Bruges, en ayant fait l'acquisition à bas prix, la donna à son retour à l'église Notre-Dame. D'autre part, on rejette ce récit au nombre des fables et on assure que le groupe fut donné par Pierre de Mouscron, dont on voit la pierre sépulcrale devant l'autel. A droite, contre le mur, est une Cène de P. Pourbus.

L'église des Capucins, près de la station, a été consacrée en 1620. Il s'y voit un grand tableau représentant la sainte Vierge, sainte Madeleine et sainte Catherine, supportant une petite toile offrant saint François d'Assise en prières. Cette dernière partie est de Van Hoeck et le surplus de Langhen Jan. Les bâtiments conventuels et l'église, occupés encore par une communauté religieuse, ont été commencés en 1617 aux frais de la ville, du Franc et de plusieurs particuliers; une partie a été aujourd'hui sacrifiée pour la station du chemin de fer.

A Notre-Dame-des-Aveugles, située non loin de là, près de la porte Maréchale, et fondée en 1305, comme annexe

VUE DE L'ÉGLISE St JACQUES, A BRUGES.

d'un hospice pour les aveugles, par le comte Robert de Béthune, on remarque une sculpture du XVIe siècle, représentant le Christ en croix, entouré de saints et d'anges.

Saint-Jacques, érigée en paroisse vers 1240, est un des édifices religieux de Bruges les plus riches en objets d'art. Nous nous contenterons de mentionner les Œuvres de miséricorde, tableau divisé en sept compartiments, par Van Oost le père; un tableau sur bois à trois compartiments, représentant des Scènes de la vie d'une sainte, peint en 1480; au maître autel, une Adoration des Mages, par Langhen Jan; derrière le maître autel, un tabernacle décoré de sculptures et d'ornements en marbre, en cuivre et en bois, datant de 1593; à l'autel latéral de gauche, une Présentation au temple, par Van Oost le père; à côté, la Vierge assise, peinte par P. Pourbus, en 1556 (les volets offrent de superbes portraits), et un autre tableau à volets du XVIe siècle, où l'on voit la Vierge à mi-corps et cinq personnages en costumes orientaux; à la sortie du chœur, à gauche, la Madeleine aux pieds du Seigneur, petit tableau de Langhen Jan, et à côté la Vierge et l'Enfant Jésus dans une gloire, pendant du précédent.

Dans l'église des Carmes déchaussés, construite en 1688, on voit Dieu paraissant prêt à foudroyer les humains, la Vierge et quelques saints implorant sa miséricorde, tableau plein d'expression, par Herregouts; un petit tableau sur bois d'une exécution remarquable, le Christ à mi-corps portant sa croix, mérite l'attention des amateurs.

La fondation de Saint-Gilles remonte à l'an 1240; la nef, seule partie datant de cette époque, fut conservée au XVe siècle quand on construisit les bas côtés et le chœur,

mais son pavé fut exhaussé de sept pieds. On y trouve un grand nombre de tableaux des Van Oost, de Deyster, de Maes, de Garremyn. Au maître autel, on voit Jésus-Christ mort sur les genoux de Dieu le Père, par Van Oost le père; saint Bernard ramenant à la foi le duc d'Aquitaine, peint par Marc-Antoine Garibaldo, en 1690.

L'église du Couvent des Dames anglaises, dont la construction date des années 1736 à 1739, est d'ordre corinthien. La partie séparée du sanctuaire forme un octogone surmonté d'une coupole et soutenu par huit colonnes cannelées. L'autel, exécuté à Rome, est composé de vingt pièces de marbres rares d'Égypte et de Perse. L'intérieur du couvent, fondé en 1629, est orné de toiles de Seghers, du Parmesan, du Tintoret, de Jordaens, etc.

L'église de Jérusalem remonte au commencement du xve siècle. Suivant l'opinion commune, elle a été construite sur le plan de celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et le fondateur, Pierre Adornes, fit deux fois le voyage de Syrie pour s'assurer de la ressemblance. Quatre petites tourelles s'élèvent aux angles de l'église qui se termine par une espèce de large tour, formée d'un triple rang de galeries étroites superposées. Au milieu de la nef est placé le tombeau d'Adornes et de sa femme. L'aspect intérieur de l'édifice et de la salle souterraine, où se trouve le tombeau du Sauveur, est très-pittoresque.

L'église Sainte-Anne, très-voisine de la précédente, ne fut bâtie, telle qu'elle existe actuellement, qu'en 1612 et érigée en paroisse qu'en 1668. Elle est ornée d'un grand nombre de tableaux, parmi lesquels nous nous bornerons à citer : dans le chœur, à droite, un grand paysage d'Achtschelling; un autre de Jacques Van Artois et au-

PONT ST JEAN, A BRUGES.

dessus du grand portail, le Jugement dernier, peint en 1685 par Henri Herregouts, immense composition qui s'élève jusqu'à la voûte. Les boiseries sculptées qui entourent la nef méritent d'attirer l'attention.

Sainte-Walburge, ancienne église des Jésuites, bâtie au milieu du XVIIe siècle et convertie en paroisse en 1778, temple de la Raison sous la domination française, est un édifice simple et bâti avec goût. Elle a été placée depuis peu sous l'invocation de saint Donat. A l'autel, au bas côté de droite, est une belle composition d'Érasme Quellyn : saint Ignace de Loyola à genoux devant Jésus-Christ. A l'autel latéral gauche, on voit une toile attribuée au même maître : la Vierge reçue au ciel par la Sainte-Trinité. Le banc de communion qui sépare l'église en deux parties a été sculpté avec art par Vervoort.

Le Béguinage et le couvent de Sainte-Godelieve n'offrent rien de bien remarquable.

L'hôpital Saint-Jean, la principale des institutions de bienfaisance de Bruges, est riche en objets d'art. Dans l'église, Van Oost le père a peint : le Christ mort entre les bras de sa mère ; des saints et des religieuses devant la Vierge et l'Enfant Jésus, et à l'autel une composition du même genre, dans laquelle la Mère du Christ pose une mitre sur la tête de saint Augustin ; vers la droite est un tabernacle de style gothique, ouvrage du XVe siècle. Mais ce qui amène à l'hôpital tous les voyageurs qui visitent la Belgique, c'est la merveille de Bruges, la châsse de sainte Ursule, que Memling a ornée de ses peintures. Rien n'égale le fini de cette admirable production, dans laquelle l'art chrétien se montre dans toute sa sublimité. Le reliquaire, qui a la forme d'un hôtel de ville gothique, offre d'un côté le

départ de sainte Ursule et des onze mille vierges; de l'autre, leur arrivée à Cologne et leur supplice. Il est conservé avec soin. Dans la salle du conseil des hospices, on voit d'autres tableaux du même maître, le Mariage mystique de sainte Catherine, et l'Adoration des rois, compositions à volets, peintes en 1479, toutes deux remarquables par la fraîcheur du coloris et l'expression des têtes. Dans la seconde, le personnage regardant par une croisée est, dit-on, Memling lui-même. La Descente de croix voisine date de 1480, et a été probablement exécutée par un élève de ce grand artiste. Vingt-cinq portraits d'anciens régisseurs de l'institution sont placés autour de la salle; quelques-uns. peints par Van Oost le père, sont très-beaux. Dans la salle des malades est un portrait de la sibylle Sambetha, attribué à Memling, et, dans une petite chambre à côté, se trouvent deux grands bas-reliefs très-anciens.

A l'hospice pour les vieilles femmes, dit de *la Poterie*, on conserve un petit volume manuscrit de l'année 1599 et contenant dix-sept dessins à la plume, que l'on croit être de la sœur des Van Eyck. Dans le réfectoire sont deux tableaux gothiques et un grand nombre de portraits.

L'établissement de charité pour les filles pauvres, érigé en 1816 par M. l'abbé de Foere, occupe l'ancien consulat portugais, rue des Aiguilles, local qui offre encore des sculptures et des tapisseries remarquables; la chapelle, bâtie aux frais de M. de Foere, de 1830 à 1833, est un des plus gracieux édifices que l'architecture moderne ait élevés en Belgique; les Anges en adoration et les trois autres plus petits placés aux côtés de l'autel ont été sculptés par Laurent Delvaux, pour la chapelle de l'ancienne cour à Bruxelles, et ont coûté 18,000 florins. Ils sont de la plus grande beauté.

Entre autres établissements de charité nous citerons : l'hospice Saint-Julien pour les aliénés ; l'école bogarde pour les enfants pauvres ; l'école de Sainte-Madeleine pour des filles pauvres ; l'institut des sourds-muets et aveugles, fondé, en 1836, par M. l'abbé Carton ; le Mont-de-piété occupant, depuis 1626, l'ancien hôtel de Gruythuyse, contigu à l'église Notre-Dame. Il y a aussi à Bruges un dépôt de mendicité.

Le séminaire épiscopal de Bruges est établi dans les bâtiments de l'abbaye des Dunes, fondée en 1107 près de Furnes et transférée à Bruges, en 1628, dans le refuge de l'abbaye de Ter-Doest. Après la suppression de cette communauté, on y a établi l'école centrale, devenue ensuite lycée, puis athénée, et, depuis 1833, consacrée à son usage actuel. L'église, commencée en 1774 et achevée en 1788, est bâtie avec élégance ; les bâtiments conventuels offrent un aspect imposant. La bibliothèque compte environ 7,000 volumes et est ornée d'un grand nombre de portraits de souverains de la Flandre, parmi lesquels plusieurs sont anciens.

L'édifice appelé ordinairement la loge des bourgeois, *het poorters huys*, gracieux bâtiment de style gothique, datant du XIVe siècle, est occupé aujourd'hui par l'Académie royale de peinture, de sculpture et d'architecture, organisée en 1717 par quelques amis des arts. Une partie de ce monument, brûlée en 1755, a été rebâtie dans la même année. L'ours en pierre placé à un des angles rappelle l'ancienne confrérie de l'Ours blanc, dont les membres se réunissaient dans ce local. Un musée peu considérable, mais contenant de belles toiles, y est aujourd'hui placé. On y voit entre autres trois Van Eyck : une Tête du

Christ, le portrait de la femme de l'auteur et la Vierge avec l'Enfant Jésus ; le Baptême du Christ, par Memling ; plusieurs Pourbus; une Vue du port de Bruges, par Minderhout ; une Vue d'Italie, par Wynkelman ; une statue de Van Eyck, en marbre blanc, par Calloigne, etc.

Plusieurs collections particulières de Bruges renferment des peintures remarquables ; chez M. Robert Chantrell on voit une Vierge avec l'Enfant Jésus, chef-d'œuvre de Van Oost le père. Les cabinets de MM. Steyart-Vandenbussche, Van Huerne de Puyenbeke, baron de Marenzi, et la collection de gravures de M. Steinmetz, appellent aussi l'attention des amateurs.

Pour terminer la série des monuments et curiosités de la ville de Bruges, nous mentionnerons : l'Entrepôt, construit près du grand bassin ; le Marché au Poisson, construit en 1821 sur les plans de M. Calloigne, formant une galerie couverte, en parallélogramme, et soutenue par des colonnes d'ordre dorique ; la nouvelle caserne de cavalerie, bâtie en 1835 sur l'emplacement de l'ancienne Chartreuse; la Cour du prince, *het prinsenhof,* ancienne demeure des comtes de Flandre depuis le temps de Philippe le Bon, et l'ancienne Monnaie, adjacente, dans la rue dite de la Monnaie ; les locaux des confréries de Saint-Georges et de Saint-Sébastien. Cette dernière, honorée en 1835 du titre de Société royale, possède plusieurs tableaux de peintres brugeois.

Il existe à Bruges un grand nombre de maisons remarquables par leur ornementation. La plupart datent du XVe et du XVIe siècle ; les alentours de l'Académie des Beaux-Arts surtout sont riches en vieux bâtiments, ornés d'ogives, de trèfles, de fleurons, de niches; beaucoup de mai-

sons modernes sont aussi construites avec une grande élégance.

Bruges a donné le jour à des hommes dont le nom appartient à l'histoire des sciences, des lettres et des arts, et entre autres au savant jurisconsulte Josse de Damhoudere (m. 1581); aux mathématiciens Grégoire de Saint-Vincent (m. 1667) et Simon Stevin (m. 1635); à François Gomar, chef d'une secte de calvinistes qui troubla la Hollande sous le stathoudérat de Maurice de Nassau (m. 1631); aux historiens Jacques Despars, mort au commencement du XVIe siècle, et Olivier de Vrée ou Vrédius (m. 1632); aux peintres François Pourbus (m. 1580), Jacques Van Oost (m. 1671) et Jean-Jacques Van Oost (m. 1715).

Dans les environs de Bruges nous nous bornerons à citer : à *Sainte-Croix*, le beau pavillon, qui servait autrefois de campagne aux évêques de Bruges; *Maele*, hameau dépendant de la commune de Sainte-Croix remarquable jadis par le palais que s'y étaient bâti les comtes de Flandre, érigé plus tard en baronnie avec le village de Syssele, en faveur de Don Juan Lopez-Gallo; il en reste encore une tour carrée et un pont-levis; *Varssenaere*, dont l'église est ornée d'un portail de la plus grande beauté; *Dudzeele*, où on voit encore des ruines imposantes de l'ancienne église, ruinée par les iconoclastes; *Zedelghem*, dont l'église renferme d'antiques fonts baptismaux.

XI.

DAMME. — PORTS DE LA CÔTE : BLANKENBERGHE, OSTENDE, NIEUPORT. — FURNES. — DIXMUDE. — YPRES. — POPERINGHE. — THOUROUT. — ROULERS. — THIELT. — VALLÉE DE LA LYS : COURTRAI, MENIN, ETC.

La ville de *Damme* (866 h.) a suivi dans sa décadence l'ancienne capitale du commerce du Nord; elle est même tombée infiniment plus bas qu'elle. On aperçoit à peine les débris de son enceinte qui était immense. Ses monuments sont ou ruinés ou délaissés. L'église paroissiale, où furent célébrés, en 1429, le mariage de Philippe le Bon et d'Isabelle de Portugal, et, en 1468, celui de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York, est couverte de badigeon et réduite de moitié; la tour, qui s'élève avec majesté, est isolée du corps de l'édifice; à sa base est enterré Jac-

ques Van Maerlant, le père de la poésie flamande, mort en 1300. L'hôtel de ville de Damme, qui sert aujourd'hui de caserne, est un curieux édifice du XIVe siècle. La tourelle qui le surmonte et le porche à arcades ogivales qui orne sa façade lui donnent un aspect gracieux; à l'intérieur on remarque ses salles spacieuses, ses vitraux armoriés, ses larges cheminées, ses boiseries en chêne sculpté. A gauche de l'hôtel de ville, un maréchal occupe en partie l'ancienne bourse de la Tyr flamande.

Les digues qui contenaient autrefois la mer en cet endroit furent brisées en 1179, et l'inondation fut si terrible qu'une grande partie de Bruges fut couverte par les eaux. Le comte de Flandre fit venir en hâte de la Hollande des ouvriers habiles pour construire une nouvelle digue. Longtemps, dit-on, on ne put parvenir à combler la mer; un des travailleurs s'avisa un jour d'y jeter un grand chien, qui par hasard se trouvait près de lui. L'abîme présenta aussitôt un fond solide, et les ouvriers encouragés poussèrent les travaux avec tant de zèle qu'ils les eurent bientôt menés à bonne fin. La bourgade qui se forma sur la jetée et à laquelle Philippe d'Alsace accorda des priviléges en 1180, prit le nom de Hondts-Damme, digue du chien, et plaça cet animal dans son écusson.

Pour s'expliquer les progrès rapides de Damme, il faut se représenter cette ville assise sur une large rivière, qui, à peu de distance de là, se jetait dans le Zwyn, alors golfe large et profond. En 1213, la flotte de Philippe-Auguste, forte de douze cents voiles, fut brûlée dans le port de Damme par les Anglais et les Flamands, qui mirent le siége devant cette ville. Le roi de France accourut pour la délivrer et la livra ensuite aux flammes. Elle fut rétablie en 1238. Il

reste à peine de faibles traces des puissantes murailles qui lui permirent de soutenir, en 1384, pendant six semaines, les attaques d'une armée du roi de France, Charles VI, forte de 80,000 hommes. La rivalité du port de l'Écluse, la décadence de Bruges et l'envasement du Zwyn firent déchoir Damme du rang où son heureuse situation l'avait placée.

Quelques petits villages voisins, *Munnikerede*, *Houke*, *Mude*, situés près du même cours d'eau, ont eu aussi des jours de prospérité, de grands priviléges, des foires, mais ils n'ont pu s'élever au niveau des opulentes cités voisines, et la proximité de celles-ci a plus d'une fois attiré sur eux de grands malheurs.

Les côtes de la Flandre sont défendues contre la mer par des dunes ou des monticules de sable. Mais celles-ci, continuellement déchirées par les vagues, ont, dans les siècles passés, été constamment repoussées vers l'intérieur. Pour arrêter les invasions de l'Océan, on a adopté un nouveau système, qui consiste à prolonger des jetées en mer, pour reconquérir l'estran envahi. Ces travaux sont surtout nécessaires aux environs de *Blankenberghe* (2,125 h.), bourgade habitée par une population qui vit uniquement du produit de la pêche et qui a conservé avec un soin religieux le costume de ses ancêtres. On s'y rend souvent de Bruges en partie de plaisir. Ce port, si on peut appeler ainsi une localité où les bateaux s'échouent sur la grève, a remplacé un autre port appelé *Scarphout* et détruit, en 1334, par une épouvantable tempête, ainsi qu'un grand nombre de villages de la Flandre, de la Hollande et de la Frise; partout la mer avait rompu ses digues.

Le chemin de fer de Bruges à Ostende parcourt un pays

VUE D'OSTENDE

monotone. A mesure qu'on approche de la mer, on voit poindre à l'horizon le sommet des dunes, blanc comme s'il était couvert de neige. Il y a une station à *Jabbeke*, où le baron de Larebeke possède un vieux château. Près de là sont *Oudenbourg* et *Ghistelles*, localités autrefois importantes, mais que les guerres civiles ont ruinées. Le souvenir de sainte Godelieve, assassinée en 1070 par Bertulphe, son mari, vit encore à Ghistelles. Le château où elle fut assassinée, et qui fut ensuite transformé en monastère, était situé à quelque distance du village; il en existe encore quelques restes, entre autres la tour ruinée de la chapelle, qui est un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

Après avoir traversé le canal de Nieuport, on arrive en vue d'*Ostende*, que domine son phare. On entre dans ce port de mer en traversant sur de larges ponts les doubles fossés qui entourent son enceinte. L'ancienne ville d'Ostende, celle qui existait lors du fameux siége de 1601 et que la mer a depuis presque entièrement recouverte, devait ses commencements au comte Robert le Frison, qui y fit bâtir une église dédiée à saint Pierre en 1072. Elle souffrit considérablement de la tempête de 1334, et l'on fut à cette époque obligé de rebâtir l'église dans un endroit plus éloigné de la mer. Son commerce, surtout le commerce des harengs salés, prit une extension rapide depuis l'invention de Guillaume Beukels et de l'Ostendais Kien. Un havre nouveau fut creusé en 1443. Après que toute la Flandre se fut soumise au prince de Parme, cette ville seule resta aux Provinces-Unies, qui la garnirent de troupes nombreuses et en augmentèrent considérablement les fortifications. L'archiduc Albert, pressé par les états de Flandre de faire le siége d'une ville dont la garnison ravageait une grande partie du comté,

en commença le siége en 1601; mais quelles que fussent l'activité, l'intrépidité, la constance des assiégeants, il leur fallut trois années pour se rendre maîtres d'Ostende, défendue par des inondations, des forts et des troupes sans cesse renouvelées. Quand la place se rendit au général Ambroise Spinola, le 22 septembre 1604, elle ne présentait plus qu'un amas informe de décombres. Plus de 150,000 hommes, assiégeants et assiégés, avaient perdu la vie pour attaquer ou défendre ses remparts.

Les archiducs rétablirent la ville en peu de temps, en concédant de grands priviléges à ceux qui voulurent s'y établir. Pendant le XVIIe siècle, cette ville devint une pépinière de corsaires qui inquiétèrent le commerce des puissances contre lesquelles guerroyait l'Espagne et qui rendirent leur pavillon redoutable. En 1706, pendant la guerre pour la succession de Charles II, elle fut assiégée, bombardée et prise par les troupes des puissances alliées. Après la paix d'Utrecht, quelques vaisseaux belges naviguèrent vers les Indes sous le pavillon impérial, et ce commerce, accru par l'établissement, en 1722, d'une compagnie des Indes, prenait une grande extension, quand les Provinces-Unies, jalousant la prospérité du port d'Ostende, se prononcèrent contre cette institution avec tant d'énergie que l'empereur Charles VI se vit contraint de l'abolir en 1728. En 1745, Ostende fut assiégée et prise par le maréchal de Lowendahl.

Sous le règne de Marie-Thérèse, la ville d'Ostende vit son commerce croître rapidement; la neutralité de l'Autriche dans la guerre de 1778 entre la France, la Hollande et les États-Unis d'Amérique, d'une part, et l'Angleterre, de l'autre, le porta à un point inouï. En 1780, le nombre des

arrivages monta à 1,529; en 1782, il dépassa 2,600, et après la paix il resta très-considérable ; l'édit de 1781, déclarant Ostende port franc, eut pour résultat une augmentation de population telle qu'elle rendit indispensable la construction de la Neuve-Ville ; encore les locaux furent-ils longtemps insuffisants. La conquête d'Ostende par les Français lui porta un coup funeste dont elle ne se releva qu'après la révolution de 1830. Depuis cette époque, l'établissement de services réguliers de bateaux à vapeur entre Ostende et Londres, la construction du chemin de fer et l'établissement de bains de mer, de plus en plus fréquentés, lui ont donné une vie nouvelle. Sa population s'élève aujourd'hui à 14,000 habitants, parmi lesquels 2,000 environ sont Anglais. La pêche de la morue et du hareng y est très-active et ses huîtrières sont renommées.

La ville est en général bien bâtie et ses rues sont régulières, mais ses monuments ont peu d'importance, si l'on en excepte l'hôtel de ville, bâti en 1711, et orné d'une tour. Il y a une école de navigation, des institutions de bienfaisance, plusieurs casernes, un hôpital, de vastes bassins de commerce. Les écluses du canal de Bruges à Slykens sont remarquablement belles ; établies d'abord en 1669, elles s'écroulèrent en 1750 ; on les reconstruisit un peu plus vers l'intérieur, en 1755, aux frais des états de Flandre, et elles furent ouvertes à la navigation le 18 novembre 1758 ; elles sont entièrement en pierres de taille et passent pour les plus belles qui existent ; trois portes servent à établir la communication entre le canal et le port d'Ostende : la plus grande, d'environ 13 mètres d'ouverture, donne passage aux navires de mer de 300 à 600 tonneaux ; la seconde livre l'entrée du bassin, et la troisième est destinée à la circulation

des bateaux; ce magnifique ouvrage a coûté deux millions de florins. Il y a encore une écluse de chasse construite en 1810, afin d'empêcher l'envasement du port, et une écluse militaire. Les fortifications sont très-considérables et pourraient soutenir un long siége. Le plus grand agrément d'Ostende est la promenade sur la digue de mer, où l'on jouit, dans les beaux jours, d'un spectacle magnifique et d'une douce brise. Le phare, qu'on aperçoit au loin, a été bâti par l'architecte Dewez en 1772; le beau pavillon voisin ne date que de quelques années. N'oublions pas de mentionner le cabinet d'histoire naturelle de M. Paret à Slykens.

Une chaussée conduit le long des dunes à Nieuport. Le village voisin, dit *Lombardsyde* ou cap des Lombards, était jadis un lieu animé, que détruisit la tempête du 23 juin 1116. Les habitants du hameau de Sandeshove, à l'embouchure de la rivière de l'Ysère, construisirent une nouvelle ville pour remplacer l'ancienne, d'où le nom de Nieuport. Philippe d'Alsace leur accorda des priviléges en 1163. C'est à *Westende*, à peu de distance au nord de Nieuport, que se livra la bataille gagnée par Maurice de Nassau sur l'archiduc Albert, le 2 juillet 1600. *Nieuport* (2,960 h.), dont les habitants n'ont d'autres ressources que la pêche, est une ville triste et déserte. Cependant ses rues sont d'une complète régularité, bien rare en Belgique. On remarque dans ses environs, au milieu des dunes, une haute tour surmontée d'une flèche et à moitié ruinée; cette construction gothique porte le nom de Vieux-Fanal, *Oude-vier-toren*.

Furnes ou *Veurne* (4,600 h.), à peine éloignée de quelques lieues de Nieuport, communique par des canaux avec cette ville, le village de Loo, où passe l'Ysère, Bergues et

Dunkerque. Cette ville reçut des lois écrites en l'an 1109 et jouit depuis de grandes libertés. Elle fut prise et pillée, en 1297, après la bataille gagnée sur les Flamands par Robert, comte d'Artois. Cette ville, petite mais bien bâtie, compte parmi ses monuments l'hôtel de ville, édifice gothique; le palais de justice, autrefois châtellenie, orné d'une tour qui porte le millésime de 1628; l'église Sainte-Walburge, fondée en 1030 par le comte Baudouin de Lille et embellie, dans le XIIIe siècle, d'un chœur magnifique; l'église Saint-Nicolas, surmontée d'une flèche en brique d'une très-grande élévation. La chaire de cette église est ornée d'un beau groupe sculpté par les frères Parmentier, représentant saint Nicolas bénissant des enfants. Au nord de Furnes, non loin de la mer, était, avant les troubles du XVIe siècle, la célèbre abbaye appelée *des Dunes*, à cause de sa situation, et transférée depuis à Bruges. Vers l'ouest, entre les canaux de Dunkerque et de Bergues, à l'extrême frontière, s'étendent d'immenses prairies, appelées *la grande Moere*, c'est-à-dire le grand marais, desséchées en partie au commencement du XVIIe siècle, sous la direction de l'architecte Wenceslas Coeberger. Au sud de Furnes est *Loo*, petite ville que Philippe, fils du comte Robert le Frison, céda, en 1093, à une abbaye de chanoines réguliers établie en ces lieux.

La petite ville de *Dixmude* (3,500 hab.), sur l'Ysère, dut ses fortifications au comte Guy de Dampierre et au roi de France Philippe le Bel. Une seconde enceinte étant devenue nécessaire, on se prépara à la construire, en vertu d'un octroi du duc Jean sans Peur, daté de 1411; mais elle ne fut que commencée, et l'incendie de 1513 restreignit la ville dans ses anciennes limites. Dixmude, dont les environs produi-

sent un beurre renommé, est située sur l'Yperlée, près du canal conduisant au village de Handzaeme ; elle compte parmi ses monuments l'église paroissiale, dont le jubé est un magnifique échantillon de l'art gothique de la dernière époque. Une Adoration des mages, par Jordaens, est placée dans cette église.

On se rend de cette ville à Ypres par un canal et par une chaussée ; cette dernière passe à *Boesinghe*, dont la belle église est ornée d'une flèche admirable, construite au XIIIe siècle. De là on arrive aussitôt à *Ypres* (15,750 hab.), ville forte, située au milieu d'une plaine fertile, sur les bords de l'Yperlée, affluent de l'Ysère. Ce n'était d'abord qu'une bourgade, fortifiée vers l'an 902 par le comte de Flandre Baudouin II. Elle s'accrut considérablement pendant les siècles suivants, et en 1127 elle était déjà forte et peuplée ; en cette année, il s'y éleva une maison de l'ordre du Temple, et près de cet établissement religieux on institua une foire annuelle, que la comtesse Jeanne transféra dans l'intérieur de la cité en 1220, avec le consentement du grand maître Olivier. Il y avait de plus une autre foire franche, qui commençait le jour des Cendres et durait un mois. Toutes deux attiraient un concours immense d'étrangers et il s'y débitait des quantités considérables d'étoffes fabriquées à Ypres. Les bourgeois de cette ville étaient en relations continuelles avec l'Angleterre, la Champagne, la Bourgogne, la Lombardie, la Gascogne, l'Espagne et les villes hanséatiques. Ils excellaient surtout dans l'art de teindre les draps. Leur ville fut entourée de fossés et de remparts vers 1213, et on prétend qu'à cette époque sa population montait à 200,000 âmes. Ypres était alors une des trois principales villes de la Flandre Flamin-

JUBE DE L'ÉGLISE DE DIXMUDE

gante ou Flamande, et elle joua un rôle considérable dans les révolutions de ce pays au XIVe siècle. Les Yprois se distinguèrent à la bataille de Courtrai; mais ce glorieux épisode de leurs annales fut terni par des troubles qui éclatèrent en 1303, et à la suite desquels les foulons, entrés dans la salle du conseil de la commune, précipitèrent neuf nobles par les fenêtres. En 1322, les bourgeois obtinrent du comte un édit qui défendait la fabrication des draps dans un rayon assez étendu autour de la ville. Ils guerroyèrent plus tard contre ce prince et son fils. En 1383, étant rentrés dans le devoir, ils furent attaqués par les Anglais et les Gantois; mais ils se défendirent avec énergie, incendièrent leurs faubourgs et forcèrent les assaillants à lever le siége, après six semaines d'efforts infructueux. A la suite de cet événement, dont la mémoire fut conservée par une procession qui se faisait tous les ans le premier dimanche d'août, les faubourgs d'Ypres, qui formaient une partie considérable de cette ville, et qui servaient principalement d'asile à des tisserands turbulents, ne furent plus rebâtis; l'enceinte de la cité, qui ne consistait qu'en fossés et en haies, fut reconstruite en pierre en 1388. Cette ville déchut depuis considérablement. Elle fut plusieurs fois prise et reprise pendant les guerres des Français contre l'Espagne et la maison d'Autriche. Le prince de Condé s'en empara en 1648; l'archiduc Léopold la reprit l'année suivante; Turenne l'emporta encore en 1658; elle fut rendue à l'Espagne par le traité des Pyrénées conclu en 1659, conquise par la France en 1678, et jointe à ce pays par le traité de Nimègue de la même année. Après trente années de séparation, elle fut de nouveau réunie à la Flandre autrichienne par le traité d'Utrecht en 1713. Louis XV s'en empara encore en 1744 et la rendit

en 1748. En 1792 et 1794, elle fut prise par les républicains français.

La magnifique halle d'Ypres, monument remarquable par son étendue et son ornementation, est un témoignage durable de la prospérité dont Ypres jouissait au moyen âge. Ce bel édifice, entièrement isolé, a la forme d'un trapèze irrégulier, ayant 133 mètres dans sa plus grande longueur. La principale façade se compose d'un rez-de-chaussée formant autrefois une galerie ouverte, et de deux rangs de fenêtres en ogive. Au milieu s'élève une tour carrée ou beffroi, qu'on regarde comme la partie la plus ancienne du monument; elle contient l'horloge et le carillon, et elle est surmontée d'une flèche de forme octogone, que couronne un dragon de bronze doré. La première pierre de la halle a été posée le 1er mars 1201, par le comte Baudouin, depuis empereur d'Orient, Marie de Champagne sa femme, et le vicomte d'Ypres Erlebalde. L'aile gauche du bâtiment ou vieille halle a été achevée en 1230, l'aile droite ou nouvelle halle bâtie de 1285 à 1304, et la conciergerie ou façade postérieure en 1342. A l'intérieur on remarque une salle immense bâtie en équerre et dont le côté le plus long a 50 mètres d'étendue.

On peut juger, par les proportions grandioses de la halle, de l'importance qu'avait prise à Ypres la fabrication des draps; l'étage principal contenait autrefois les métiers des tisserands et ceux que l'on employait pour les étoffes de serge; au rez-de-chaussée se plaçaient les peigneurs de laine, les cardeurs, les fileurs, les tondeurs, les lainiers, les foulons, les teinturiers. Ailleurs étaient disposés les châssis pour étendre et faire sécher les draps. Les salles situées vers l'occident servaient de dépôt pour les laines

LES HALLES A YPRES

indigènes, anglaises, écossaises et espagnoles ; d'autres, de lieux de réunion aux gouverneurs, proviseurs et jurés de la draperie. En 1513 on plaça dans des niches, sur les côtés de l'entrée principale de l'édifice, les statues des princes qui avaient gouverné la Flandre depuis un siècle et demi ; cette dynastie de souverains, qui commençait à Marguerite de Mâle et à Philippe le Hardi, pour se terminer à Philippe le Bel et à Jeanne d'Aragon, fut détruite le 13 décembre 1792, le lendemain de l'entrée des troupes de la république française dans Ypres. Aujourd'hui que l'industrie et le commerce de cette ville ont disparu, les différentes parties de la halle servent à une foule d'usages. Les pièces du rez-de-chaussée, qui étaient jadis supportées par des arcades ouvertes, contiennent l'académie de dessin, la petite boucherie, la balance publique, l'entrepôt, le corps de garde, l'atelier de la ville, l'école dominicale dite *la Looye*, etc. Au premier étage, où se tiennent les deux foires annuelles, se trouvent un immense magasin et quelques pièces voûtées pour les archives ; au-dessus du rez-de-chaussée de la conciergerie, il y a une salle pour les concerts et les redoutes et une autre pour la réunion du conseil communal ; les séances du collége des bourgmestre et échevins se tiennent au-dessus du péristyle, galerie bâtie en 1620 et adossée à la vieille halle.

L'église dédiée à saint Martin était d'abord annexée à un monastère de chanoines réguliers, fondé au XIe siècle et transformé en 1559 en un chapitre, lors de l'établissement de l'évêché d'Ypres qui a été supprimé par le concordat en 1801. Les archéologues les plus instruits de la Belgique regardent cette église comme une des plus belles du pays. Commencée en 1221 et consacrée en 1270, elle est construite en entier dans le plus pur style gothique primaire, à l'ex-

ception de la chapelle du Saint-Sacrement, bâtie en 1623, et de la belle tour inachevée s'élevant en tête de la nef et commencée en 1434 sous la direction de l'architecte Martin Uutenhove, de Malines. Les principaux objets d'art qu'on y voit sont : le maître autel, en marbre de Carrare, placé en 1685 ; les tombeaux des évêques ; la tombe du comte de Flandre, Robert de Béthune ; un magnifique ex-voto antique, formé de six panneaux qui se replient l'un sur l'autre, et représentant le Paradis terrestre, magnifique peinture de Jean Van Eyck. On conserve encore à Saint-Martin quelques beaux reliquaires. Une tombe sans inscription y couvre les restes du fameux prélat Jansenius.

Les autres églises d'Ypres, Saint-Pierre, Saint-Jacques, Saint-Nicolas, etc., sont aussi assez remarquables ; Saint-Pierre, dont la construction date du XIVe ou du XVe siècle, est ornée d'une vieille tour remontant au XIe siècle.

L'hôpital Notre-Dame, les hospices de Belle et de Nazareth, l'école des pauvres garçons et celle des pauvres filles dite d'Élisabeth, renferment quelques objets d'art.

Les autres monuments d'Ypres sont : l'ancienne châtellenie ; les deux maisons des Templiers, dont l'antique façade est du même temps que la halle, mais d'une ornementation plus riche ; la boucherie, dont la partie inférieure remonte aussi à la même époque ; la caserne de cavalerie, etc.

A peu de distance d'Ypres, à mi-chemin entre cette ville et la frontière de France, est *Poperinghe* (10,500 hab.), petite ville qui depuis le VIIe siècle appartenait à l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer, qui y avait établi un prieuré. Poperinghe, situé sur le Schipvaert, affluent de l'Ysère, est

bien bâti et commerçant. La principale richesse de son fertile territoire est le houblon renommé qu'on y récolte. Il y a une belle place publique, un hôtel de ville, trois églises remarquables par leur architecture gothique : Saint-Bertin qui est la plus ancienne, Notre-Dame et Saint-Jean érigées en paroisses et bâties en 1290; une maison d'orphelins, un hôpital, etc. Poperinghe est la patrie de l'historien Pierre d'Oudegherst, mort en 1570.

Dans la contrée au sud de Bruges, on trouve quelques villes de second ordre, riches, peuplées, florissantes, telles que Thourout, Roulers, Thielt. Le nom de la première de ces localités (8,300 hab.) signifie *le bois de Thor, Thorhout.* Dans les lieux où la divinité germanique de ce nom, le fils d'Odin, était autrefois adorée, saint Amand fonda un monastère qui fut détruit par les Normands, et Robert le Frison institua une collégiale en 1073. C'était une des villes les plus commerçantes de la Flandre, grâce à des foires dont l'origine se perdait dans la nuit des temps.

Roulers ou *Rousselaere* (10,300 hab.), sur le Mandel, est une ville très-commerçante. On y fabrique beaucoup de toiles, des siamoises, des chapeaux, etc. Le fait le plus remarquable de son histoire est la mort du comte Baudouin à la Hache, en 1119, à la suite d'une blessure reçue à Eu en Normandie. On montre encore sur la Grand'Place la maison où expira ce sage et vaillant prince. Dans l'église paroissiale, ornée d'une haute et vieille tour, on voit un couronnement du Christ, par Abraham Janssens.

Thielt (12,500 hab.) a un marché de toiles très-important, où il s'est vendu par an jusqu'à 88,000 pièces. Cette localité a été fortifiée dès le XIIe siècle et possède un hôtel

de ville dont la tour en style gothique remonte, dit-on, à l'année 1131. C'est la patrie d'Olivier le Daim ou le Diable, barbier et favori de Louis XI.

Aux alentours des trois villes que nous venons de nommer, on trouve un grand nombre de bourgades, comme : *Pitthem* (6,200 hab.), où naquit le père Verbeyst, ce savant missionnaire qui enseigna les mathématiques aux Chinois ; *Ardoye* (7,650 hab.), dont le château s'élève au milieu d'une vaste bruyère ; *Meulebeke* (9,400 hab.), patrie du peintre Charles Van Mander, qui nous a raconté la vie des anciens maîtres de l'école flamande et qui mourut en 1606; *Ingelmunster* (6,060 hab.) et *Iseghem* (8,080 hab.). Quelques vieux châteaux se rencontrent encore dans cette riante contrée. Non loin de Thourout, on voit les débris de *Wynendaele*, situé sur une hauteur au milieu de grands bois. Ce manoir, dont la fondation est attribuée à Robert le Frison, fut la résidence favorite de Guy de Dampierre. Il passa ensuite aux comtes de Namur, puis aux seigneurs de Ravestein, aux princes de la maison de Juliers et enfin aux électeurs palatins. Il était encore debout quand arriva la révolution française, et fut à moitié démoli en 1811 ; aujourd'hui il est entièrement en ruine et appartient à M. Mathieu, de Bruxelles. L'abandon des restes de cette ancienne demeure des souverains du pays contraste avec l'aspect de la contrée, qui est en cet endroit très-accidentée. A quelque distance de Roulers, le château de *Rumbeke*, dont les constructions datent de l'époque de la domination espagnole, attire les regards par son étendue. Selon quelques traditions, c'est là que Baudouin Bras de Fer conduisit la princesse Judith après l'avoir enlevée à son père, le roi de France Charles le Chauve. Le nom du

village de *Swevezele*, la demeure des Suèves, rappelle le souvenir d'un peuple germain et sa transplantation partielle en Belgique par ordre de l'empereur Auguste. Ces Suèves vivaient, dans la Flandre Occidentale, mélangés aux Ménapiens, peuplade belge qui était très-adonnée à la navigation, et dont un canton appelé le *Mempisc* a longtemps rappelé le souvenir.

Un lieu obscur et isolé, appelé *West-Roosebeke*, entre Roulers et Ypres, a vu dans ses campagnes un de ces combats héroïques comme les Flamands, au moyen âge, savaient si bien en livrer. Toute la chevalerie de France, animée par la présence de Charles VI, alors jeune, hardi, entreprenant, s'avançait contre eux, afin de rendre le pouvoir au comte Louis de Mâle. Pour résister à une armée formidable, composée de l'élite de la nation la plus belliqueuse de l'Europe, Philippe d'Artevelde n'avait avec lui qu'une infanterie inférieure en nombre. Il n'hésita pas à marcher aux ennemis; mais ses troupes, attaquées sur leurs flancs et trop resserrées, furent mises en déroute. Lui-même périt en combattant. Ses vainqueurs n'eurent pas honte de souiller leur victoire en suspendant à un arbre le corps de celui qui leur avait disputé la victoire, comme si c'eût été le cadavre d'un vil criminel. Le Flamand qui avait montré aux Français les restes du régent de Flandre eut plus de grandeur d'âme. Soit remords d'être la cause involontaire de cet outrage, soit indignation, il refusa de laisser panser ses blessures et ne voulut pas survivre à son chef (14 novembre 1382).

Sur les bords de la rivière qui arrose la Flandre méridionale et se jette dans l'Escaut à Gand, on rencontre un grand nombre de localités importantes. La première, en

venant de Deynze par le chemin de fer, est *Harlebeke* (4,570 hab.), résidence des fabuleux forestiers de Flandre, officiers qui, selon la tradition, gouvernaient le pays au temps des rois des Francs de la race de Mérovée et de Charlemagne. C'est une bourgade très-ancienne que les Normands, en 882, et les Courtraisiens révoltés contre le comte de Flandre Baudouin IV, en 988, pillèrent et ravagèrent; en 1049, le comte Baudouin de Lille y fonda un chapitre de chanoines. Dans l'église principale, ornée au siècle dernier d'une nouvelle façade, on voit des épitaphes en l'honneur des prétendus forestiers.

De Harlebeke on aperçoit les tours de *Courtrai* (19,500 hab.), la plus importante des villes des deux Flandres après Gand et Bruges. Elle existait déjà au temps des Romains et fournissait aux armées impériales un corps de cavaliers appelés *Corturiacenses;* les Normands, après avoir ravagé une grande partie des territoires voisins, s'y établirent momentanément en 880. Vers la fin du xe siècle, les habitants s'insurgèrent contre le comte de Flandre Baudouin IV; mais à la mort de leur chef Elbodon, ils rentrèrent dans le devoir. Les successeurs de Baudouin firent souvent leur résidence dans cette ville. Lorsque les Brugeois se révoltèrent contre le roi de France Philippe le Bel, ils vinrent assiéger le château de Courtrai occupé par une garnison étrangère. C'est alors que Robert, comte d'Artois, à la tête d'une armée formidable par le nombre et la valeur des troupes qui la composaient, vint attaquer les Flamands; mais ceux-ci, campés au nombre de 50,000 près de l'abbaye de Groeningen, avaient leur front couvert par un ruisseau large et bourbeux. Commandés par Guillaume de Juliers, par Jean et Guy de Namur et par deux doyens brugeois,

LA GRANDE PLACE DE COURTRAI.

Coninck et Breydel, ils attendirent de pied ferme la cavalerie et les arbalétriers français. Une mêlée terrible s'engagea. Robert d'Artois poussa son cheval jusqu'au milieu des Flamands; mais il fut désarçonné, et sa mort décida la victoire. Les Français, poursuivis jusqu'aux portes de Tournai et de Lille, perdirent, dit-on, 8,000 cavaliers et 18,000 fantassins; il resta sur le champ de bataille 63 princes, ducs et comtes, et 700 bannerets; enfin, on recueillit 4,000 éperons, dont 700 furent suspendus aux voûtes de l'église de Notre-Dame. Ce coup terrible, qui frappait presque toutes les familles nobles de France, eut un grand retentissement en Europe (11 juillet 1302).

Quelques années plus tard, le comte Louis de Crécy, se trouvant à Courtrai avec un corps de 400 chevaliers, y fut attaqué par une armée de Brugeois. Irrités de ce qu'il avait mis le feu aux faubourgs pour se défendre, les habitants assaillirent sa troupe, le firent prisonnier et le livrèrent à ceux de Bruges (22 juin 1325), qui le gardèrent en captivité jusqu'à la fin de l'année. En 1382, après la bataille de Roosebeke, les Français pillèrent Courtrai et la livrèrent aux flammes, pour venger l'affront qu'ils avaient reçu près de ses murs. L'horloge qui était placée sur la halle, et qui passait pour une merveille, fut enlevée par ordre de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et transportée à Dijon. Dans le siècle suivant, on construisit à Courtrai de nouveaux remparts dont on voit encore les restes. Elle fut plusieurs fois prise par les Français pendant le XVIIe siècle. En 1744 ils détruisirent ses fortifications, et en 1793 ils remportèrent près de ses murs une victoire sur l'armée anglaise.

L'hôtel de ville de Courtrai a été rebâti en 1526. Il est

précédé d'un vaste perron et on y voit deux cheminées ornées de figurines et exécutées en 1587. Le beffroi, en face de l'hôtel de ville, est une tour simple et peu élevée; l'église Notre-Dame, dans laquelle on remarque la chapelle de Sainte-Catherine, bâtie en hors-d'œuvre en 1374 par Louis de Mâle qui la destina à servir de sépulture à ses successeurs, possède un des chefs-d'œuvre de Van Dyck, le Christ à la croix; deux beaux bas-reliefs de Lecreux de Tournai, le premier, représentant saint Roch et les pestiférés; le second, sainte Marie Madeleine et des anges. A Saint-Martin on voit un curieux tabernacle en forme de tourelle, haut de 40 à 50 pieds et datant, à ce qu'il paraît, de 1385.

Il y a à Courtrai une académie de dessin; une société pour l'encouragement des beaux-arts et de l'industrie, qui possède un musée et entre autres la Bataille des Éperons, par de Keyser; une bibliothèque publique, donnée par feu M. Goethals-Vercruysse et renfermant 12,000 volumes imprimés et 300 manuscrits; un hôpital, un hospice pour les vieillards, etc. La ville de Courtrai est renommée pour le commerce de toiles dont elle est le centre, et pour la fabrication des toiles damassées et du linge de table, industrie qui y est portée à un haut degré de perfection. Il y a aussi beaucoup de blanchisseries, de teintureries, d'ouvriers en sellerie et carrosserie, de dentellières, etc. C'est la patrie du chirurgien Jean Palfyn, l'inventeur du forceps, mort en 1730.

Menin (7,640 hab.), place forte sur la frontière de France, n'était qu'un bourg peu important avant que Louis de Mâle l'eût achetée vers l'an 1350 et réunie à ses domaines. Elle fut entourée de murs par les états de Flandre et ensuite par les généraux de Philippe II en 1578. Elle a été

LE CHRIST À LA CROIX, D'APRÈS VAN DYCK (À COURTRAI)

très-souvent prise et reprise. On y remarque l'église et la tour du beffroi, bâtie en 1610. Le général des patriotes, Jean-André Vandermersch, qui chassa les Autrichiens de la Belgique en 1789, était né à Menin.

Werwick ou *Wervicq* (5,670 hab.) est le *Viroviacum* des anciens itinéraires romains. Selon la tradition, son église de Saint-Martin aurait été construite sur l'emplacement d'un temple consacré au dieu Mars. Ce monument, bâti en 1214 et rebâti après un incendie qui l'avait détruit en 1582, offre l'aspect le plus noble et le plus imposant.

Comines ou *Comen* (3,340 hab.) est divisée en deux parties ; l'une restée belge, l'autre annexée à la France depuis 1667. Il y a un assez grand nombre de fabriques. C'était autrefois une ville fortifiée, qui fut démantelée au XVIIe siècle, et elle avait un château où naquit en 1445 Philippe de Comines, le meilleur historien qu'ait produit la Belgique. Auger de Busbecq, qui visita l'empire Ottoman en qualité d'ambassadeur du roi des Romains, Ferdinand Ier, naquit aussi à Comines en 1522.

Warneton (5,970 hab.) appartenait autrefois en partie aux comtes, en partie à des seigneurs particuliers, qui y fondèrent en 1138 une abbaye de chanoines réguliers. Elle fut fortifiée en 1127, embellie par Robert de Cassel, qui l'avait obtenue en apanage en 1320, et de nouveau entourée de fortifications par ordre des puissances alliées en 1709.

Messines (1,435 hab.), à quelque distance de Warneton, du côté d'Ypres, possède un établissement d'une grande utilité. Nous voulons parler de l'hospice fondé par Marie-Thérèse en 1776 pour recevoir des filles de militaires morts ou mutilés. C'était autrefois une abbaye de l'ordre de Saint-

Benoît, fondée en 1060 pour trente religieuses et douze chanoines, par la comtesse de Flandre Adèle. Cette institution a été réorganisée en 1818; ses revenus s'élèvent à 65,000 francs et le nombre des élèves y est, année moyenne, de 185.

Sur le fertile plateau qui sépare l'Escaut et la Lys, près de la frontière de France, on trouve le château ruiné de *Mouwe,* autrefois baronial; et *Mouscron* (5,600 hab.), où le chemin de fer venant de Courtrai se sépare en deux branches, l'une allant à Tournai, l'autre à Roubaix, à Lille et devant se prolonger jusqu'à Paris.

LE BEFFROI DE TOURNAI

XII.

PROVINCE DE HAINAUT.

Tournai. — Son histoire. — Ses monuments religieux et civils. — Ses établissements d'instruction publique. — Ath. — Enghien. — Soignies, etc. — Mons et ses environs. — Vallée de la Sambre.

Le chemin de fer relie par deux points le Hainaut aux autres fractions du royaume; dans la partie occidentale de cette province, la section de Gand à Lille jette un embranchement vers Tournai; dans sa partie centrale, la ligne principale du midi conduit à Mons et à Quiévrain, après s'être fractionnée pour atteindre Charleroi et Namur. For-

mée du Tournaisis, de la partie septentrionale de l'ancien comté de Hainaut, et de quelques fragments du duché de Brabant, du Namurois et de l'évêché de Liége, la province à laquelle nous sommes arrivés, et que les Français avaient baptisée du nom de département de Jemmapes, en mémoire d'une de leurs victoires, est une des plus riches et des plus populeuses de la Belgique. Elle forme en quelque sorte le point de jonction entre les immenses plaines de la Flandre et le sol accidenté de l'Ardenne ; à mesure qu'on s'avance vers la Sambre, le sol y devient de plus en plus montueux. Les productions naturelles y sont très-variées. L'arrondissement de Tournai est le plus fertile et le plus avancé sous le rapport de l'agriculture ; dans quelques localités, la terre végétale y atteint une profondeur de dix-huit pouces ; par contre on n'y trouve guère d'autres exploitations de produits organiques que des carrières. L'arrondissement de Mons est en partie aussi bien cultivé que le précédent ; en d'autres endroits le terroir y est moins productif, mais fournit en abondance ici de la houille, là des pierres de taille. Enfin, dans l'arrondissement de Charleroi, le sol, formé de sable, mêlé de pierres et d'argile, est en général peu favorable à la culture ; mais du moins il offre en grande quantité des houillères, des gîtes de minerai de fer, des carrières de pierre, de marbre, etc.

Au contraire de la Flandre, du Brabant et du pays de Liége, qui citent leurs vieilles et fières communes comme leurs plus beaux titres de gloire, le Hainaut, où la féodalité s'est toujours conservée vivace et puissante, s'enorgueillit de sa redoutable chevalerie. Nul pays n'a produit de plus rudes jouteurs, de plus intrépides combattants. A toutes les pages de notre histoire, on rencontre quelques-uns de

ces noms d'une célébrité européenne ; les Ligne, les Arenberg, les Croy, les Trazegnies, les Lalaing, les Chimay, familles encore debout après tant de siècles d'existence ; sans parler de celles aujourd'hui éteintes, comme les Enghien, les Avesnes, etc. Combien de nobles preux, sortis du Hainaut, ont brillé dans les croisades, combattu au moyen âge pour les rois de France ou d'Angleterre, versé leur sang pour les ducs de Bourgogne et leurs successeurs aux Pays-Bas. C'étaient encore de dignes enfants de cette contrée que Dumont, comte de Gages, Clerfayt, et le marquis de Chasteler, qui disputa le Tyrol aux armées de Napoléon.

Les premiers habitants du Hainaut avaient déjà en partage cet esprit belliqueux, qui caractérise encore leurs descendants. Il suffit de nommer les Nerviens, dont César fait un si brillant éloge. Plus tard les Francs succédèrent à cette tribu vaillante, et ils donnèrent à un des comtés de leur empire le nom de la Haine, une des rivières qui l'arrosaient. L'histoire du comté de Hainaut n'est pas, comme celle de la Flandre, une longue suite de guerres civiles, mais elle offre un enchaînement de luttes contre les états voisins.

Le premier des comtes héréditaires du Hainaut dont l'histoire fasse mention est le valeureux René, surnommé au Long Col, qui possédait de grands domaines dans le pays entre l'Escaut et la Meuse et qui obtint vers 915, du roi Charles le Simple, la dignité de duc bénéficiaire de la Lotharingie. Son second fils, appelé aussi René, hérita du comté de Mons ; mais René III et ses enfants René IV et Lambert (ce dernier devint la tige des comtes de Louvain, plus tard ducs de Brabant) furent plusieurs fois chassés du pays, à cause de leur turbulence, et ne conservèrent leur patrimoine qu'après de longs combats (960-986). Le mariage de

Richilde, fille du comte René V, avec Baudouin de Lille, amena la réunion momentanée de la Flandre et du Hainaut; mais le différend qui s'éleva, quelques années après, entre la comtesse et son beau-frère Robert le Frison, eut pour la première de tristes résultats. Chassée de la Flandre et vaincue à Cassel, elle acheta le secours de l'évêque de Liége, en se déclarant vassale de son église. Cette humiliation ne lui fut d'aucun secours ; une seconde défaite la contraignit à signer une paix désastreuse.

Quelques-uns de ses successeurs se distinguèrent par leurs qualités, entre autres Baudouin V, qui se rendit célèbre par ses victoires sur les ducs de Brabant et de Limbourg et sur les comtes de Namur. Ce prince entra en possession de la Flandre par son mariage avec Marguerite d'Alsace. Après la mort de sa petite-fille, Marguerite de Constantinople (1279), les états qu'il avait gouvernés furent de nouveau séparés, et le Hainaut tomba en partage à Jean, petit-fils de Marguerite et de Bouchard d'Avesnes. La nouvelle dynastie eut des commencements glorieux et prospères ; la Hollande, la Zélande et la Frise échurent en héritage au comte Jean (1299), et son fils Guillaume Ier eut un règne long et paisible.

Malheureusement, quelques années après la mort de celui-ci, la race des d'Avesnes s'éteignit en la personne du comte Guillaume II, mort dans une invasion en Frise en 1345. Marguerite, sa sœur, était mariée à l'empereur Louis de Bavière. La lignée princière appelée à gouverner le Hainaut, la Hollande, la Zélande, la Frise, n'eut qu'une existence déplorable. Marguerite et son fils aîné, Guillaume III, se disputèrent le pouvoir avec un acharnement coupable ; Guillaume, l'auteur de cette guerre impie, perdit la raison

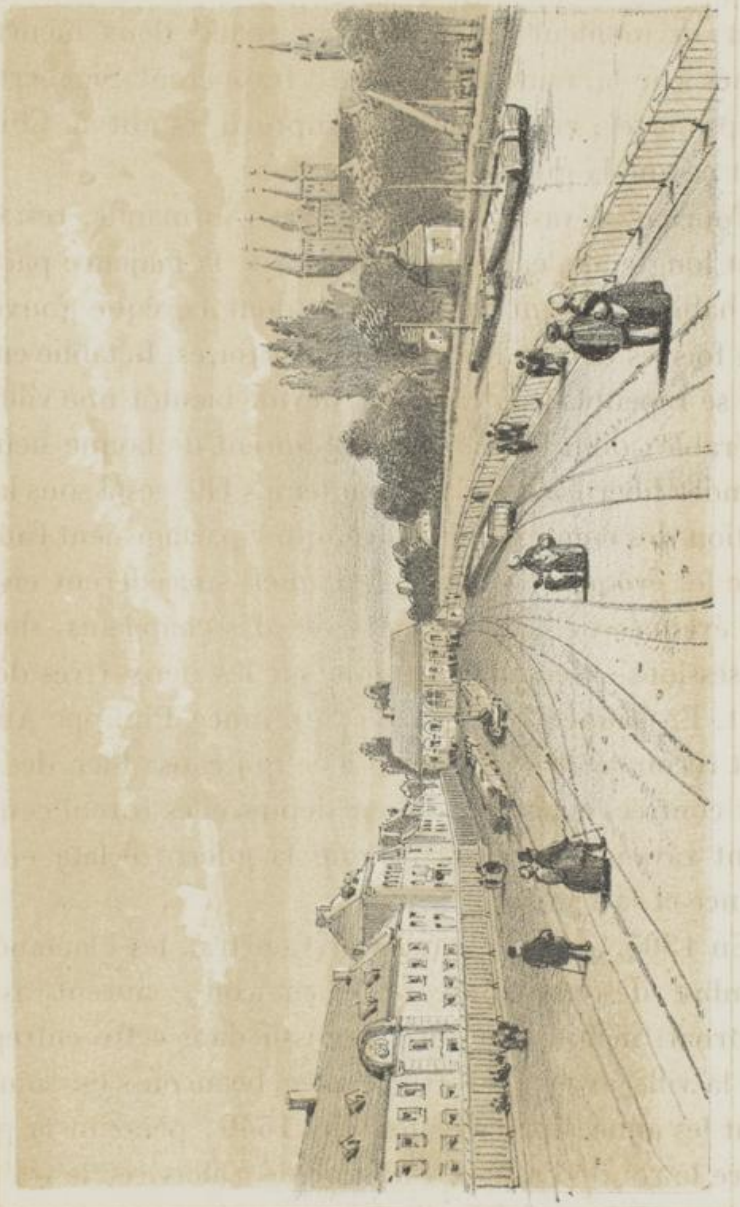
dans les premières années de son règne et passa trente années dans l'isolement ; son frère Albert vit sa cour déchirée pas des dissensions domestiques ; enfin Jacqueline, petite-fille d'Albert, termina dans la retraite une vie agitée. Unie au faible duc de Brabant Jean IV, qui la délaissait pour ses maîtresses et d'indignes favoris, dépouillée d'une partie de son patrimoine par son oncle, le fameux évêque de Liége, Jean de Bavière, surnommé Sans Pitié, elle crut trouver un défenseur dans Humfroid, duc de Glocester, et contracta avec lui une union coupable. Mal secondée par lui, elle ne put, malgré son intrépidité, défendre le Hainaut contre les armées de Jean IV, ni disputer longtemps la Hollande à Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre (1438). Ce dernier s'enrichit de ses dépouilles et les transmit à ses descendants. Outre la province belge qui porte le nom de Hainaut, le comté comprenait Valenciennes, Maubeuge, Avesnes, Landrecies et le Quesnoy, villes réunies à la France sous le règne de Louis XIV. Tournai et le Tournaisis ont toujours formé un territoire distinct.

Tournai (26,400 hab.), la première des villes du Hainaut en importance, en population, en activité industrielle, mais la seconde seulement dans l'ordre administratif, est la plus ancienne des cités de la Belgique. Déjà avant que Jules César eût soumis nos ancêtres, elle avait des rois ou chefs, comme : Auscro, Dubno, Donnus, dont quelques monnaies gauloises ont conservé le souvenir. Elle devint plus tard une cité romaine dont le roi des Francs, Clodion, vint s'emparer vers l'année 430. Lui et ses successeurs, Mérovée, Childéric, y eurent leur résidence, et Clovis y séjourna jusqu'au temps où il adopta pour lieux de demeure ha-

bituels Soissons et Paris, après qu'il eut conquis la Gaule, depuis la Somme jusques aux Pyrénées. En 575, le roi Chilpéric y fut assiégé par son frère Sigebert, et la ville était au moment de se rendre, quand deux meurtriers, armés par la reine Brunehaut, frappèrent Sigebert d'un coup mortel; cet événement imprévu rendit à Chilpéric tout ce que la guerre lui avait enlevé.

Tournai, dévastée en 882 par les Normands, resta pendant longtemps entièrement déserte, la majeure partie de ses habitants ayant fui à Noyon, dont l'évêque gouvernait à la fois les deux villes et leurs territoires. Rétablie en 912, elle se repeupla, s'agrandit et devint bientôt une ville considérable, dont les habitants obtinrent de bonne heure de grandes libertés. Pendant longtemps elle resta sous la protection des comtes de Flandre, qui y partageaient l'autorité avec les évêques de Noyon (auxquels succédèrent en 1147 des évêques de Tournai), et avec des châtelains, dont les possessions s'étendaient au loin sur les deux rives de l'Escaut. En l'année 1187, le roi de France Philippe Auguste y fit reconnaître son autorité, ce qui causa bien des maux aux contrées avoisinantes, car depuis elles furent constamment ravagées chaque fois que la guerre éclata entre la France et la Flandre.

En 1303, après la bataille de Courtrai, les Flamands, au nombre de cinquante mille environ, vinrent assiéger Tournai; mais ils ne purent réussir dans cette entreprise, car la ville avait été fortifiée avec beaucoup de soin pendant les années précédentes. En 1340, pendant la guerre entre le roi de France, Philippe de Valois, et le roi d'Angleterre, Édouard III, elle fut entourée par une armée formidable, que quelques auteurs font monter à cent mille



hommes et dans laquelle on voyait réunis des Anglais, des Flamands que commandait le fameux Jacques d'Artevelde, des Brabançons, des Hennuyers et des Allemands. Les assiégeants dirigèrent contre elle de rudes attaques, mais sans parvenir à vaincre ni à décourager la nombreuse garnison chargée de sa défense. Le duc de Brabant Jean III s'honora, dans cette occasion, par un acte de générosité; il recueillit et fit conduire à Arras les malheureux que l'on chassait de Tournai, afin d'y diminuer le nombre des bouches inutiles, et qui, sans lui, auraient péri de faim et de misère. Pendant les différends entre les rois de France et les ducs de Bourgogne, les Tournaisiens, attachés aux premiers, mais entourés de provinces ennemies, eurent de longues traverses à essuyer. Ils s'honorèrent surtout par leur fidélité constante à Charles VII, que les Anglais et les Bourguignons avaient dépouillé de la plus grande partie de ses états. En récompense de leurs services, ils obtinrent des priviléges honorables. Ainsi c'était à eux qu'était confiée la garde de la personne royale, quand l'armée était en campagne; ils étaient regardés comme *familiers de l'hôtel,* et, comme nobles, exempts du droit du nouvel acquêt. En 1477, le roi Louis XI leur envoya des troupes, qui causèrent de grands dommages à la Flandre et au Hainaut et attirèrent sur le Tournaisis des maux équivalents.

Au commencement du XVIe siècle, Tournai fut séparée du pays dont elle faisait partie depuis plus de mille ans. Le roi d'Angleterre Henri VIII s'en était emparé en 1513, y avait fait construire un château, et l'avait rendue à François Ier en 1517; en 1521, elle fut conquise par Charles-Quint et lui resta en vertu du traité de Madrid. Pendant les troubles de religion, en 1566, de graves désordres eurent

lieu à Tournai ; les calvinistes chassèrent l'évêque, le clergé et les religieux, et pillèrent toutes les églises. En 1581, la ville fut attaquée par le prince de Parme et vigoureusement défendue par la princesse d'Épinoy, née Lalaing, qui, l'épée à la main, animait les assiégés par ses discours et son exemple, et qui fut blessée au bras en repoussant un assaut. Cette héroïne ne consentit à capituler qu'après avoir perdu les trois quarts de ses soldats. Plus de quatre-vingts années s'étaient écoulées depuis ce siége mémorable, quand Louis XIV vint, en 1667, s'emparer de Tournai, qui lui fut laissée par le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1668. Le grand roi ordonna d'immenses travaux d'embellissements et de défense ; la ville avait pris un nouvel aspect, quand elle fut reconquise par les alliés en 1709, et annexée de nouveau aux Pays-Bas catholiques, devenus une province autrichienne. Les seuls événements mémorables qu'elle ait vus depuis sont le siége de 1745 et la bataille livrée près de ses murs en 1794. Ces épisodes de l'histoire nationale furent tous deux suivis de l'entrée des Français.

Malgré les vicissitudes politiques auxquelles elle a si souvent été soumise, Tournai a conservé quelque splendeur. La fabrique de tapis de MM. Schumacher, Overman et compagnie, jouit d'une grande célébrité ; la fabrication de la bonneterie occupe un grand nombre d'ouvriers dans la ville et son arrondissement ; les environs de Tournai sont fertiles et produisent des fruits d'une qualité excellente. La chaux, tirée de carrières voisines, alimente un commerce étendu ; sa fabrication occupe plusieurs milliers d'ouvriers, et elle s'exporte en France et en Hollande. Les rues de Tournai sont généralement larges, droites, bordées de beaux bâtiments. Les quais, en pierres de taille, con-

LE PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE TOURNAI

struits par ordre de Louis XIV, forment un coup d'œil imposant. Quand on entre dans Tournai par le chemin de fer, ils se prolongent devant vous le long de l'Escaut, ornés de belles maisons, animés par la présence de nombreux bateaux et dominés par la hauteur qui s'élève à l'ouest et sur laquelle on aperçoit la masse imposante de la cathédrale.

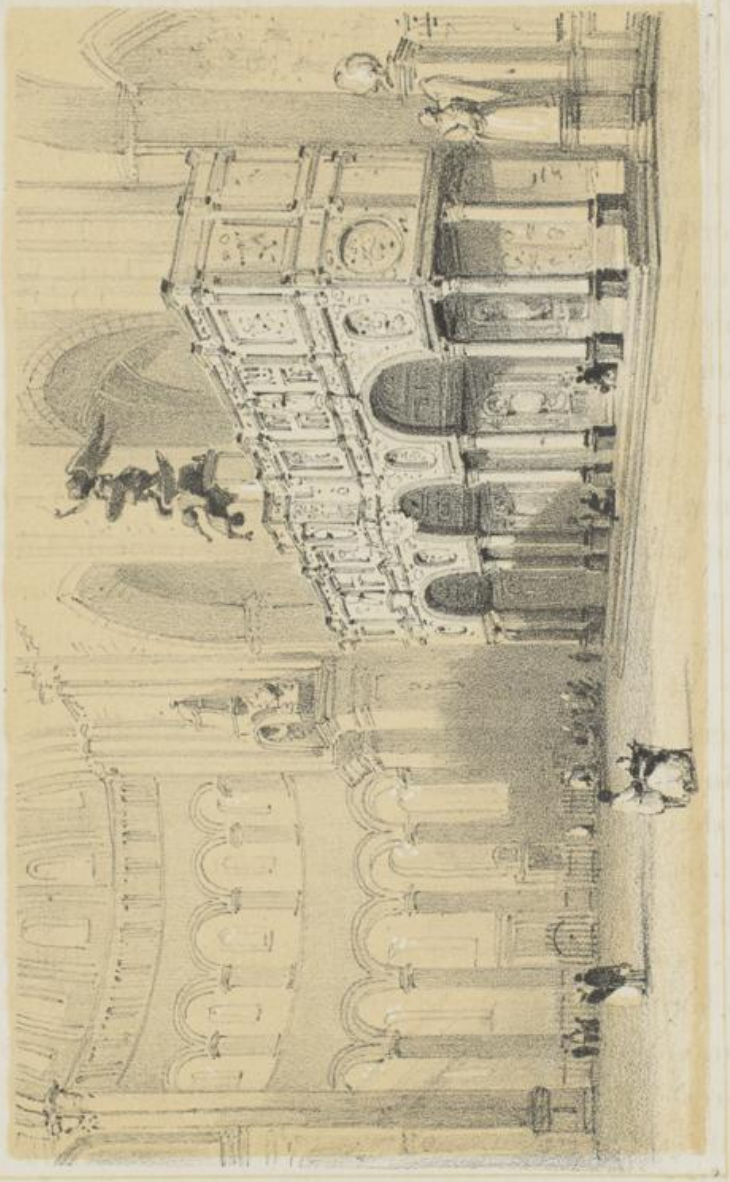
De toutes les églises de la Belgique, il n'en est pas de plus remarquable, sous le triple rapport de l'antiquité, de l'ornementation et des souvenirs, que la vieille Notre-Dame de Tournai, dont l'origine remonte au temps des Romains, à l'époque de la prédication de saint Piat. Les traditions disent qu'elle existait déjà quand saint Éleuthère vint prêcher la foi chrétienne dans la résidence de Clovis, et, s'il faut y ajouter foi, le terrain où elle s'élève est un don d'Hirenée, aïeul de ce saint apôtre de l'Évangile, et disciple de saint Piat.

Cet édifice rappelle en partie le style roman, en partie le style ogival. Le chœur, construit longtemps après la nef et la travée, a été commencé en 1110 et sa voûte en 1242. Par sa grandeur et son élévation, qui n'a pas moins de 100 pieds, par sa hardiesse et son élégance, par la légèreté effrayante de ses colonnes, ce chœur peut être mis en parallèle avec ce que la Belgique possède de mieux ; on est occupé actuellement à restaurer cette partie de l'édifice, qui a grand besoin de réparations, et on se propose de rouvrir la colonnade du chœur, qui a été maçonnée dans le siècle dernier. Il est à regretter que ses belles verrières aient été trop mutilées pour qu'il soit possible de les rétablir. La partie primitive de la cathédrale, c'est-à-dire la nef et la travée, qui paraissent avoir été bâties au XIe siècle, offrent des beautés d'un autre ordre. C'est le

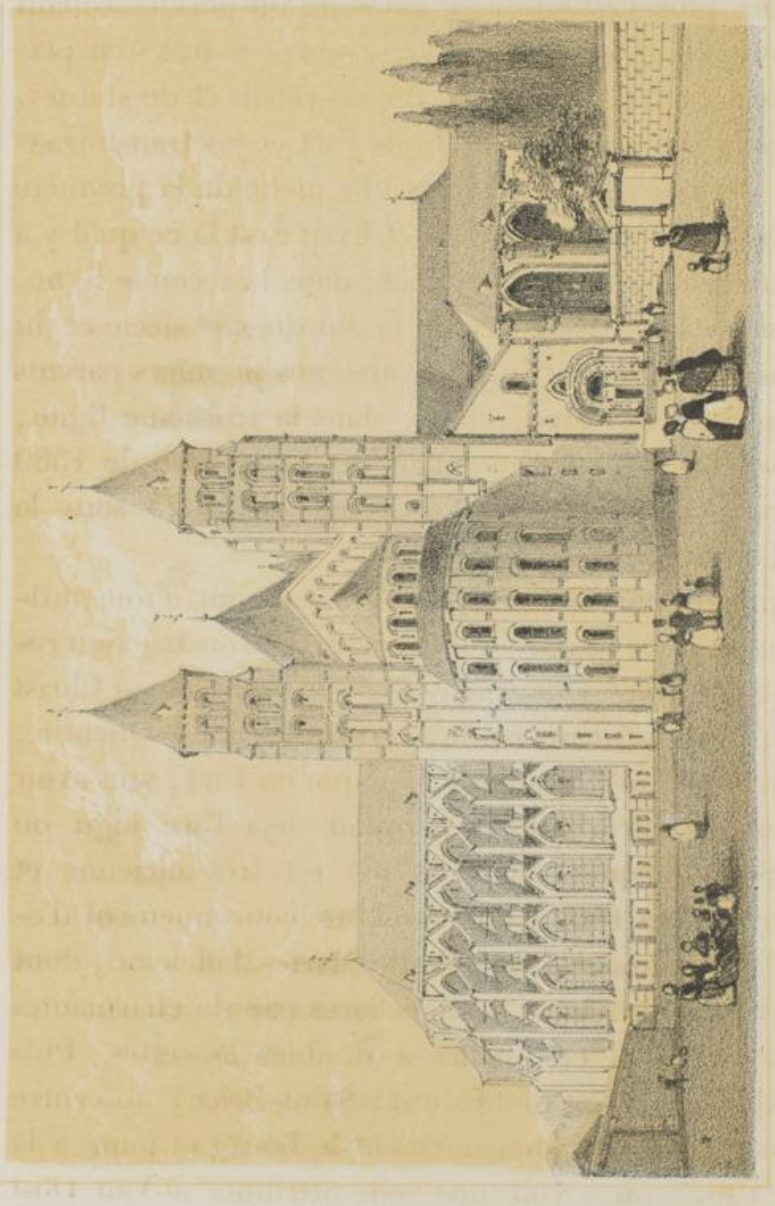
style chrétien primordial dans toute sa majesté et dans toute sa splendeur. Le croisillon, dont les dimensions sont colossales, se termine en deux absides circulaires ; sa partie centrale est surmontée à l'intérieur par une coupole de 140 à 150 pieds de haut, et à l'extérieur, par cinq tours, l'une ayant la forme d'un dôme, les quatre autres plus élancées. La nef n'a qu'une voûte cintrée, en brique, substituée en 1777 à l'ancienne voûte en bois. Ses collatéraux supportent une galerie ou église supérieure ; près de celui de gauche est l'église paroissiale de Notre-Dame, dont la première pierre fut posée en 1516 par le sieur de Montoye, au nom du roi Henri VIII d'Angleterre.

Les principaux objets d'art qu'on remarque à Notre-Dame sont : une toile attribuée à Rubens et représentant le Purgatoire, un Crucifiement de Jordaens, une Visitation et une Adoration des Bergers, que l'on croit de Lucas de Leyde, une Résurrection de Lazare par Pierre Pourbus, la châsse en vermeil renfermant les restes de saint Éleuthère ; et parmi les sculptures : le mausolée des évêques, derrière le maître autel ; les enfants de la tombe de l'évêque Villain ; le jubé qui ferme le chœur, construit en 1566 et orné de gracieux bas-reliefs que sculpta Corneille Floris et d'un beau groupe de Lecreux, saint Michel terrassant Satan.

Les portes placées à l'extrémité du croisillon ont beaucoup souffert des injures du temps, mais elles n'en sont pas moins d'un haut intérêt. A la porte méridionale, on remarque des sculptures, dont il n'est plus possible de déchiffrer le sujet ; à la porte septentrionale, on voit trois bas-reliefs représentant Jésus-Christ parmi les apôtres, saint Pierre frappant Malchus et le Reniement de saint



LE CHŒUR DE LA CATHÉDRALE DE TOURNAI.



CATHÉDRALE DE TOURNAI (CÔTÉ DU NORD)

Pierre. A côté des colonnes, sur les jambages, se trouve représenté un combat; le travail en est très-remarquable, car il rappelle le faire des ouvrages byzantins en métal qui se trouvent à Saint-Marc, à Venise. Le grand portail mérite encore plus l'attention. Il présente un porche saillant et couvert, composé de neuf arcs; sous ces arcs sont placées trois lignes de sculptures, de bas-reliefs et de statues, où l'on peut étudier le caractère de l'art et ses transformations du XIVe siècle au XVIIe. Dans une niche de la première ligne, on voit Dieu entre Adam et Ève : c'est là ce qu'il y a de plus ancien dans tout ce travail; dans la seconde ligne, qui présente des bas-reliefs de la fin du XIVe siècle et du commencement du XVe, on retrouve nos premiers parents dans le paradis terrestre; enfin, dans la troisième ligne, on les voit chassés par l'ange : ici on lit la date de 1589 sous une image de la Vierge et celle de 1625 sous la statue d'un évêque.

Presque toutes les églises de Tournai sont d'une antiquité très-reculée et offrent des parties de construction remarquables. Telles sont : Saint-Piat, où l'on voit un Christ crucifié, dans la manière de Van Dyck; Saint-Quentin, sur le marché, monument de l'époque où l'art, sans avoir abandonné le plein cintre, adoptait déjà l'arc aigu ou ogive; Saint-Jacques, dont la nef est très-ancienne et le chœur de l'an 1365 : on y voit un couronnement d'épines d'Abraham Janssens; Sainte-Marie-Madeleine, dont le croisillon et le chœur sont éclairés par de charmantes fenêtres à triples, et ailleurs à doubles lancettes. Puis dans le quartier à l'est de l'Escaut : Saint-Brice, au centre d'un quartier appelé anciennement le Bourg et joint à la cité en 1202; on y voit une toile attribuée à Van Oost

fils, les Pères de l'Église, placée au maître autel ; un autre tableau de ce maître, Dieu le Père et le Saint-Esprit ; et une composition de l'école de Rubens, l'Ange précipitant les démons. C'est à Saint-Brice qu'on a trouvé, le 27 mai 1655, le tombeau du roi Childéric Ier, père de Clovis ; un grand nombre d'objets antiques étaient renfermés dans cette sépulture, entre autres un anneau d'or orné d'un cachet sur lequel on voyait le portrait de ce prince et ces mots : *Childerici regis*.

Parmi les édifices civils, il en est plusieurs qui méritent d'attirer l'attention. Nous citerons entre autres : la Grand'-Garde, sur la place, jadis halle aux draps ou halle neuve, construite au XVIe siècle ; et le beffroi, construction qui date de temps très-reculés, et qui fut brûlée en 1391, puis rebâtie en partie en 1420. Il consiste en une haute tour entourée de cinq contre-forts arrondis. Au sommet était un aigle en cuivre, haut de onze pieds, placé en 1781 et enlevé ensuite par ordre de la république française.

L'hôtel de ville, situé près d'un joli parc servant de promenade publique, était autrefois l'ancien bâtiment du supérieur de l'abbaye de Saint-Martin, fondée au VIIe siècle, détruite par les Normands, et rétablie en 1092. La magnifique église de ce monastère, bâtie en 1671, a été vendue et démolie en 1801, le cloître et le jardin convertis en parc, le quartier abbatial, construit avec goût sur les dessins de Dewez, cédé à la commune qui en a fait le siége de son administration. Dans la nouvelle maison communale, est placé un cabinet de tableaux qui offre plusieurs toiles remarquables et entre autres Louis XIV à cheval, portrait donné par ce prince et exécuté par Lebrun et Vander-

SALLE DES CONCERTS A TOURNAI.

meulen. Une galerie voisine, nouvellement bâtie, renferme un musée d'histoire naturelle, formé en grande partie par les soins de M. Dumortier, membre de la chambre des représentants.

Il y a encore à Tournai une bibliothèque publique bâtie en 1755 par le chapitre de Notre-Dame, et renfermant environ 29,000 volumes, provenant des anciennes collections des communautés religieuses ; une salle de concerts, construite en 1823 ; un athénée, un séminaire, une bonne école des arts et métiers, une école de peinture et de sculpture fondée en 1756, etc. Le palais épiscopal et le tribunal, ancienne salle des états, sont peu remarquables. Parmi les hospices nous citerons : l'hôtel des prêtres émérites, occupant le rez-de-chaussée du bâtiment de la bibliothèque, l'hôpital Notre-Dame, l'hôpital de la Vieillesse et l'hospice des sœurs de la Charité, dit des Incurables.

Citons encore la citadelle, construite une première fois, par ordre de Louis XIV, sur les dessins de Vauban et sous la direction de l'ingénieur Mesgrigny, détruite au siècle dernier et rebâtie il y a une vingtaine d'années. Les belles et vastes casernes de Saint-Jean, des Capucins, des Sept Fontaines, ont été également élevées par les ordres du grand roi. L'écluse dite *des Moulins* et les beaux moulins qui l'avoisinent sont aussi du même temps. L'écluse dite *de Mer,* ou pont des Trous, par laquelle l'Escaut sort de la ville, est un monument plus ancien et plus imposant, malgré son aspect délabré. Ses arches et ses tourelles à demi ruinées lui donnent un aspect monumental.

Tournai est située au milieu d'un pays peuplé et fertile. Dans ses environs on remarque les châteaux de *Froyennes, Rumillies, Obigies.* A Kain se trouve une source d'eau fer-

rugineuse appelée *du Saulchoit, Fontaine de Madame* ou *Fontaine Saint-Bernard,* et un peu plus loin commence *le Mont de la Trinité* ou *Mont Saint-Aubert.* Au sommet de cette hauteur, qui s'élève dans un pays assez uni, est situé le village du même nom. Le versant méridional est entièrement cultivé, mais le côté opposé n'offre que des bois. La partie supérieure est très-escarpée.

Sur les bords de l'Escaut, vers la France, on rencontre *Antoing* (2,100 h.), ancienne seigneurie de la famille de Melun et ensuite des Ligne. Il reste de son château une tour haute et massive, à plusieurs étages et au sommet défendu par des mâchicoulis. La hauteur sur laquelle elle est bâtie domine la plaine de *Fontenoy,* où les troupes françaises, commandées par le maréchal de Saxe et animées par la présence du roi Louis XV, défirent complétement l'armée anglaise, hollandaise et autrichienne, conduite par le duc de Cumberland, le prince de Waldeck et le comte Konigsegg (11 mai 1745). Sur l'autre rive du fleuve, entre Hollain et Bleharies, est le monument appelé *Pierre Brunehault,* bloc de grès informe, haut de quinze pieds environ, large de dix et épais de deux. Les habitants de Hollain y voient un souvenir d'une victoire remportée par leurs aïeux sur les Hérules; d'autres, avec plus de raison, l'attribuent aux Belges primitifs. Non loin de là sont le château de *Lannoy,* la belle propriété de *Rongy,* à M. le baron de Roisin, et le château *Duchâtel,* au milieu de vastes bois.

Les environs de Mons étaient déjà mis en communication avec l'Escaut par la rivière la Haine et par le canal de Condé, commencé en 1807, quand le gouvernement hollandais ordonna la construction de la voie navigable de

Pommerœul à Antoing, projetée sous le gouvernement autrichien, et achevée en 1826, après trois années de travaux. Sur ses bords sont situés le vieux manoir de *Calenelle,* le château de *Maisnil,* la villa et le domaine d'*Arondeau,* le village de *Blaton,* et *Pommerœul,* où se réunissent les canaux d'Antoing et de Condé, au milieu de grandes prairies.

Le bourg du *Peruwelz* (7,350 hab.), à peu de distance de Blaton, est animé par de nombreuses fabriques de bonneterie, de cotonnettes, de tabac, des tanneries, des teintureries, des brasseries, etc. Dans le voisinage et sur une hauteur, on voit la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où se rendent chaque année de nombreux pèlerins, et au milieu de la forêt de Condé, sur le territoire français, se trouve le beau château appelé l'Ermitage, appartenant au duc de Croy.

Le premier lieu important sur la route de Tournai à Bruxelles est *Leuze,* anciennement *Lutosa* (5,800 hab.), ville riante, bien bâtie, et dont l'industrie a fait des progrès immenses depuis 40 ans. Les fabriques de bonneterie et les teintureries en bleu sont les principaux éléments de son activité. L'église Saint-Pierre, bâtie de 1741 à 1745, est le plus important de ses édifices. Le 18 octobre 1691, la cavalerie française vainquit près de cette bourgade la cavalerie alliée. Plus loin on rencontre *Ligne,* premier domaine de la famille princière de ce nom, si riche en hommes distingués.

Les origines de la ville d'*Ath* et de ses premiers maîtres sont très-obscures et dénaturées par des fables. Quelques-uns lui donnent pour fondateur Attila, ce farouche conquérant qui disait « que l'herbe ne repoussait plus là où

son cheval avait passé; » à coup sûr, ce n'était pas des villes qu'il laissait pour souvenirs aux pays que dévastaient ses armées. Quelques-uns substituent à Attila son vainqueur Aëtius, mais leur opinion n'a d'autres fondements qu'une vague ressemblance de mots. En 1148, Gilles de Trasignies, au moment de partir pour la croisade, vendit Ath, partie du patrimoine de ses ancêtres, à Baudouin IV, comte de Hainaut, qui y fit bâtir un château, construire des remparts, paver les rues, réparer l'antique tour de *Burbant* qui, après avoir traversé tant de siècles, a été démolie depuis peu. Ath obtint de son nouveau seigneur un marché franc tenu le jeudi de chaque semaine, et, favorisée par ses nouveaux maîtres, grandit rapidement en importance, en population, en étendue. Prise par les Français en 1667, elle fut fortifiée sous la direction de Vauban, qui y éleva trois nouvelles portes chargées d'inscriptions en l'honneur de Louis XIV. Elle fut bombardée et prise une seconde fois par les Français en 1697, conquise par les alliées en 1706 et assiégée de nouveau en 1745 par les troupes de France, qui la démantelèrent l'année suivante. Le roi des Pays-Bas en a fait rétablir les fortifications d'après un nouveau plan.

Ath (8,730 hab.) est aujourd'hui une place de guerre de premier ordre, qui renferme des casernes à l'épreuve de la bombe et un spacieux arsenal. On y remarque : l'hôtel de ville, bâti vers 1600, et l'église Saint-Julien, qui fut brûlée par la foudre il y a vingt-cinq ans environ, et dont la construction est moderne, sauf le chevet du chœur, le portail et la tour. Celle-ci, haute, carrée, placée en tête de la nef, était autrefois surmontée d'une flèche de 150 pieds d'élévation. On voit encore à Ath un collége renommé, dont l'existence remonte au commencement du xve siècle, plu-

CHATEAU DE BEL OEIL, PRÈS D'ATH.

sieurs hospices, une salle de spectacle. Ath, où l'on fabrique beaucoup de toiles de lin, est située sur la Dendre, qui y devient navigable. Dans cette ville est né le missionnaire Louis Hennepin (m. 1701), auquel on doit la découverte du Mississipi, le plus grand fleuve du globe.

Aux environs sont : *Brugelette*, où il y a un séminaire, autrefois abbaye de femmes ; *Cambron*, dont l'antique abbaye de l'ordre de Cîteaux est remplacée aujourd'hui par le château et le haras de M. le comte Duval de Beaulieu ; *Gages*, ancien patrimoine du brave Dumont, comte de Gages, né à Mons en 1698, chevalier de la Toison d'or, capitaine général des armées du roi d'Espagne, vice-roi de Navarre, mort en 1753 à Pampelune où le roi d'Espagne, Charles III, lui fit élever une honorable sépulture ; *Meslin l'Évêque*, remarquable par sa magnanerie ou établissement pour la culture du mûrier et l'élève des vers à soie, fondée par le gouvernement en 1826, et aliénée depuis peu ; *Chièvres*, jadis *Cervia* (3,055 hab.). Cette dernière localité, où le roi Charles le Chauve a fait battre monnaie en 877, a longtemps appartenu aux Croy et aux Egmont. L'église renferme de somptueux mausolées, et entre autres celui de Guillaume de Croy, marquis de Renty, mort en 1565. Le château et l'hôtel de ville sont situés sur la place, qui est d'une grande étendue.

Vers le sud, le voyageur doit visiter *Belœil*, dont la célébrité est européenne, et où réside d'ordinaire le chef de l'antique race des Ligne, le petit-fils du spirituel feld-maréchal, le descendant en ligne directe, de mâle en mâle, des fidèles compagnons d'armes des comtes de Hainaut. Le château se compose d'un vaste bâtiment carré, orné de quatre tours, entouré d'eau, de deux ailes fort étendues, détachées

du corps de logis, et de deux pavillons à l'entrée de la première cour. Il renferme une précieuse collection de portraits de famille, des tableaux des écoles italienne, flamande, espagnole, des sculptures, des antiquités, des manuscrits, une riche bibliothèque d'imprimés. Mais ce qui fait la gloire de Belœil, ce qui y attire les étrangers, c'est son magnifique parc, planté sur les dessins de Lenôtre en 1711, décrit par le feld-maréchal, heureux possesseur de ce beau domaine, et chanté par Delille. Comment décrire cette forêt, si variée et cependant si régulière, ces allées qui se prolongent à l'infini et qui, au sortir du bois, continuent à travers la plaine? Et ces longues files d'étangs, ces pavillons à moitié cachés sous d'épais ombrages, ces ruines simulées, ces sites ravissants? Il faut visiter ces lieux pour se faire une juste idée de leurs beautés.

Sur les frontières de la Flandre et du Hainaut, la petite ville de *Lessines* (5,000 hab.) a longtemps été la cause de sanglants démêlés entre les souverains de ces deux comtés, démêlés qui se terminèrent seulement en 1353, après avoir duré un siècle. On remarque dans l'église la balustrade en bois qui ferme le chœur et un tableau représentant le Martyre de saint Pierre. Lessines est le centre d'un commerce actif en pavés, en houille, en huiles, en bois de construction. Aux alentours se trouvent *Flobecq, Wannebecq,* le château de *la Hamaide,* lieu de naissance du comte d'Egmont, celui d'*Anvaing,* à M. le comte de Lannoy, entouré de belles avenues, de bois, d'étangs, d'immenses pelouses.

Sur les confins du Brabant, au milieu de villages qui la reconnaissaient autrefois pour leur capitale, est *Enghien* (3,680 hab.), sur la Marcq, affluent de la Dendre. C'était

anciennement le domaine de barons puissants, qui la transmirent à une branche de la famille de Luxembourg. Françoise de Luxembourg la porta en mariage à François, comte de Vendôme, aïeul du roi de France Henri IV, et celui-ci la vendit en 1607 à Charles de Ligne, prince d'Arenberg, dont les descendants la possèdent encore aujourd'hui. Il ne reste plus de leur château qu'un pavillon, mais on admire encore leur parc emmuraillé qui date de 1712 et comprend plus de 500 bonniers. On y remarque le temple des Sept-Étoiles, dont les quatorze arcades correspondent à un nombre égal d'allées de hêtres et de marronniers, les belles serres construites en 1826, une foule d'autres constructions, d'immenses étangs, des pelouses, des drèves, etc. C'est aux ducs d'Arenberg que la ville d'Enghien doit son collége, fondé en 1622; et l'église des Capucins, plusieurs sépultures qui sont son plus bel ornement. Au sud-est d'Enghien est *Steenkerque*, où le duc de Luxembourg vainquit en 1692 le roi d'Angleterre Guillaume III et ses alliés.

En se rendant de Bruxelles à Mons, au delà d'un tunnel de 500 mètres de longueur traversé par le chemin de fer du midi, on voit la tour de la vieille église de *Braine-le-Comte* (4,400 hab.); cette petite ville, qu'on appelait autrefois Braine-la-Wihotte, prit un nouveau nom quand elle fut achetée du chapitre de Sainte-Waudru à Mons par le comte Baudouin, en 1158. Elle a beaucoup souffert des guerres entre le Hainaut et le Brabant, et fut entre autres complétement saccagée en 1424.

De là on arrive bientôt à *Soignies* (6,540 hab.), qui doit ses commencements à un monastère fondé au VIIe siècle par Maldegaire, mari de sainte Waudru, et transformé en cha-

pitre par le duc de Lotharingie, Bruno, archevêque de Cologne, qui fit aussi, en 965, rebâtir l'église dédiée à saint Vincent. C'est un des plus vieux monuments du pays, comme le montrent à la première vue ses étroites fenêtres, ses nefs basses, ses ornements simples. Cette église renferme de belles stalles, qui auraient besoin de réparations. Soignies possède un hôtel de ville, bâti en 1610, et plusieurs établissements de bienfaisance, entre autres un hôpital qui contient 122 lits. Près de Soignies est *Louvignies*, où l'on voit encore une tour qui avait jadis sept étages et qui portait le nom de Tour des Sarrasins.

L'exploitation des carrières de pierres de taille est une source de prospérité pour les environs de Soignies; les plus importantes sont celles de Soignies et d'Écaussines. La pierre qu'on extrait en ce dernier endroit est susceptible d'un beau poli, et on la réduit en tables sur les lieux mêmes au moyen de scies mécaniques; on en emploie une grande quantité dans le pays, et on en exporte beaucoup en Hollande et en France, où on lui donne généralement le nom de granit de Flandre.

Au sud de Soignies, le railway fait une immense courbe vers l'occident pour éviter les hauteurs de Casteau, où l'on trouve quelques bruyères, et atteint *Jurbise*, village sur la route de Mons à Ath, voisin du bourg de *Lens*. Puis, revenant sur ses pas, la voie ferrée sillonne un canton boisé, descend dans la vallée de la Haine, et traversant les fortifications de Mons, vient s'arrêter dans l'arsenal de cette ville.

Mons (23,540 hab.) n'était anciennement qu'un lieu isolé auquel l'établissement d'un campement romain fit donner le nom de *Castri-Locus*, lieu du camp. Sainte Waudru y

MONS.

fonda, vers l'an 650, un monastère qui devint, en 959, un chapitre de chanoinesses. Après les ravages des Normands, la plus puissante famille de la Belgique, celle de René au Long Col, fixa sa résidence à Castri-Locus, appelé depuis Mons, en flamand Bergen, à cause de sa situation sur une éminence. Les comtes de Hainaut la favorisèrent et l'enrichirent de plusieurs institutions utiles. Le comte Jean l'entoura en 1290 d'une nouvelle enceinte, qui a fait place, il y a une vingtaine d'années, aux nouvelles fortifications.

Sous le règne de Jacqueline de Bavière, en 1425, la ville de Mons fut assiégée par une armée considérable de Brabançons et prise malgré les efforts de ses habitants. La princesse, remise entre les mains du duc de Bourgogne, fut conduite à Gand, d'où elle s'échappa quelque temps après. Depuis cette époque, le comté, réuni aux provinces voisines, n'eut plus d'histoire particulière. Pendant les guerres du XVIe siècle, sa capitale fut surprise par le comte Louis de Nassau, alors que la levée des 10e et 20e deniers mécontentait tout le pays (23 mai 1572); le duc d'Albe vint aussitôt l'assiéger et la prit, après avoir fait échouer les tentatives faites par le prince d'Orange et le sire de Genlis, chef des calvinistes français, pour amener la levée du siége (21 septembre 1572). Devenue, depuis les conquêtes de Louis XIV, une des clefs de la Belgique, Mons a été souvent assiégée pendant les deux derniers siècles. En 1680, le maréchal de Luxembourg vint l'investir; mais le traité de Nimègue rendit peu de temps après la paix à l'Europe occidentale. En cette occasion les habitants déployèrent un grand courage, et pour les en récompenser, le roi d'Espagne anoblit toutes les personnes qui com-

posaient cette année le corps municipal. En 1691, Louis XIV assiégea Mons en personne et la prit, malgré la vigoureuse résistance de la garnison et des habitants. Ce n'était plus qu'un amas de cendres et de débris, quand il y entra en vainqueur. Mons a été fortifiée avec le plus grand soin sous le gouvernement hollandais.

Les comtes de Hainaut avaient à Mons un château dont il n'est resté que quelques débris et la tour dite du Beffroi, bâtie en 1662 sur les dessins de Louis Ledoux, élève de François Duquesnoy, et décorée de plusieurs ordres d'architecture. Sa situation au sommet de la hauteur sur le penchant de laquelle Mons est assise, et sa grande élévation, font qu'on l'aperçoit de fort loin.

L'hôtel de ville de Mons est un gracieux monument d'architecture gothique; il a été commencé en 1458 et se compose simplement d'un rez-de-chaussée et d'un étage percé de fenêtres ogivales. La campanille qui surmonte le toit n'a été élevée qu'en 1718.

L'église de Sainte-Waudru, ancien oratoire de la communauté du chapitre noble de ce nom, a été plusieurs fois incendiée et reconstruite. L'édifice qu'on admire de nos jours, et qui est sans contredit une des plus belles œuvres que nous ait laissées l'architecture gothique, a été commencé le 13 mars 1461, et continué pendant le XVIe siècle sous la direction des deux Jean de Thuin, morts, le père en 1556, le fils en 1596. Les voûtes des bas côtés datent de 1525 et de 1527; celles de la nef, de 1580; et la consécration solennelle de l'église eut lieu le 1er mai 1582; mais on n'acheva ni le portail, ni la magnifique tour qui devait s'élever en tête de la nef. Il manquait aussi à cette basilique un perron; il a été décidé, en 1839, qu'on en

bâtirait un, entièrement en pierres bleues ; il est actuellement à peu près terminé.

Sainte-Waudru présente à l'intérieur un coup d'œil imposant ; la hardiesse des arcades, la légèreté des nervures qui, partant du sol, se prolongent jusqu'à la clef des voûtes, l'élégance et le bon goût des ornements, la pureté et la noblesse des proportions de son noble vaisseau, tout y commande l'admiration. Et ce qui contribue puissamment à faire ressortir ses beautés, ce qui ajoute à son caractère religieux et au recueillement qu'elle inspire, c'est qu'on n'y a point, comme dans nos autres églises, enseveli sous une couche épaisse de plâtre et de chaux les profils des pierres bleues, d'une coupe parfaite, dont les parties principales de l'église sont construites. La grande nef et le chœur sont séparés de leurs bas côtés par trente piliers composés de nervures groupées en faisceaux et qui, parvenues à une élévation de 60 pieds, s'épanouissent pour former les arêtes des voûtes. Une galerie en pierre travaillée à jour, d'un dessin riche et varié, règne au-dessus des arcades que soutiennent ces piliers. Quatre-vingt-dix fenêtres en ogive, toutes différentes, éclairent l'église ; celles du chœur sont ornées de superbes vitraux peints.

On voit à Sainte-Waudru une Exaltation de saint François de Paule, par Van Thulden ; une Élévation de la croix, par Abraham Téniers ; un Crucifiement attribué au même peintre ; et une Fuite en Égypte, que l'on croit du Poussin. On y remarque encore quelques autels gothiques d'un dessin très-élégant, de vieux bas-reliefs et le tombeau de la comtesse de Hainaut Alix. Jadis le chœur était séparé de la nef par un jubé magnifique, chef-d'œuvre de l'époque

de la renaissance, entièrement construit en marbre, et orné de groupes et de statues en albâtre. Il a été détruit au commencement de ce siècle.

Les autres églises de Mons offrent peu d'intérêt, sauf Sainte-Élisabeth, en partie gothique, en partie refaite de 1722 à 1724.

Mons compte plusieurs hospices de vieillards, un hôpital civil, une maison des incurables, un institut pour les sourds-muets ouvert en 1838, deux maisons des insensés, dont l'une s'appelle l'hospice de Froidmont; une maison dite du Bon Pasteur, pour les filles repenties, fondée en 1717 et rendue à sa première destination en 1839; un hospice d'orphelins, un institut pour le traitement des ophthalmiques, fondé par le conseil provincial en 1836; un dépôt de mendicité.

Il y a encore dans cette ville un tribunal de première instance; un théâtre rebâti en 1841 sur l'emplacement de l'académie des arts et de l'entrepôt des taxes communales; une école provinciale des mines, établie en 1837 aux frais de la province, dans le but principal de faciliter l'étude de l'exploitation des mines et de la métallurgie; un musée créé dans le même but par la régence, et composé de collections d'ornithologie, d'entomologie et de conchyologie; une bibliothèque publique renfermant 12,500 volumes, et formée il y a une quarantaine d'années; une académie de dessin et de peinture. Il y a aussi à Mons un parc, mais de peu d'étendue. Cette ville est la patrie du célèbre compositeur Roland de Lattre (Orlandus Lassus), né en 1520, mort en 1593; et de Jean-Bonaventure Dumont, comte de Gages.

Les casernes de la capitale du Hainaut sont en grand

INTÉRIEUR DE Ste VAUDRU A MONS.

nombre ; la plus belle peut contenir 1,600 hommes d'infanterie. Une nouvelle caserne de cavalerie a été bâtie récemment.

La ville de Mons est peu manufacturière et peu commerçante : des salines et des savonneries sont à peu près les seules fabriques qu'on y voie fleurir. Elle est plutôt habitée par des propriétaires et des détaillants. Mais la contrée aux alentours est animée par de nombreuses usines, et cette circonstance réagit sur la ville. Mons est en communication avec Tournai par le canal de Pommerœul à Antoing ; avec Condé, par celui qui porte le nom de cette ville. Elle est située au milieu d'un riche bassin houiller, qui s'étend depuis Quiévrain jusqu'à Morlanwelz, se reliant d'une part au bassin français d'Anzin et de Valenciennes, de l'autre au bassin de Charleroi. On y trouvait, en 1838, soixante-neuf mines, dont cinquante-trois étaient exploitées. Les machines à vapeur y étaient au nombre de cent quatre-vingt-treize, savoir : quatre-vingt-dix-sept servant à l'extraction de la houille, trente-huit à l'épuisement des mines, et quarante-huit à l'approfondissement de nouveaux puits ; outre ces moyens puissants, empruntés aux découvertes modernes et présentant une force totale équivalant à celle de 8,014 chevaux, on s'y sert encore de machines à molettes, de treuils, etc. Le nombre d'ouvriers employés dans les exploitations charbonnières montait à 16,896, et la quantité de houille extraite à 1,691,549 tonneaux de mille kilogrammes, d'une valeur globale de quinze millions de francs environ. Les productions du bassin de Mons s'écoulent principalement vers les Flandres, par le canal d'Antoing, et vers la France, par le canal de Condé, l'Escaut supérieur et le canal de Saint-Quentin.

Les houilles sont de différentes qualités, depuis la maigre que l'on recherche pour certaines usines, jusqu'à la houille grasse ou collante, dite *de fine forge,* qui est préférée par les maréchaux, les ferronniers, etc. Le centre du bassin se trouve sous la montagne dite du Flénu, dans les communes de Jemmapes et de Cuesmes. Les charbonnages de ce canton sont, à ce qu'il paraît, connus depuis une haute antiquité, et ce sont eux qui firent donner à une partie du pays des Nerviens le nom de *Forêt charbonnière* (*Carbonaria Sylva*), qui se perdit vers le xe siècle. Les principaux d'entre eux se trouvent entre Mons et Saint-Ghislain, à proximité de la Haine, du canal de Condé et du chemin de fer du Midi. Ils donnent de l'activité et de la vie aux villages de *Cuesmes* (2,800 h.), *Quaregnon* (4,700 h.), *Jemmapes* (5,000 h.), *Hornu* (5,750 h.), *Wasmes* (6,000 h.), *Pâturages* (7,000 h.), *Frameries* (9,000 h.) et *Dour* (6,250 h.). Ce canton est connu sous le nom de *Borinage.*

C'est à Jemmapes que les républicains français firent pour la première fois, le 6 novembre 1792, la conquête de la Belgique. Commandés par le général Dumouriez, ils attaquèrent l'armée autrichienne, et après une sanglante bataille, dans laquelle se distinguèrent le général Dampierre et le roi Louis-Philippe, alors duc de Chartres, ils se rendirent maîtres de presque toutes les villes du pays, la plupart d'entre elles ayant été démantelées par ordre de Joseph II. A *Ciply,* on voit une vaste grotte, qui s'est formée dans un banc de calcaire et qu'on appelle vulgairement *le trou des Sarrasins ;* elle consiste en une suite de salles et de galeries, ornées de cristallisations. Hornu, où, selon la tradition, les comtes de Hainaut rendaient la justice sous des chênes séculaires, montre avec orgueil l'immense éta-

blissement de Mme Desgorges-Legrand. Après de longs efforts, le mari de cette dame était parvenu à faire prospérer son usine. Pour l'embellir et fixer ses ouvriers auprès de lui, il fit bâtir, en 1824, deux cents petites maisons, qu'il loua à des prix modiques; il fit aussi les frais de construction d'une école, et créa ainsi un nouveau village, dont la situation est des plus pittoresques.

A Wasmes, la tradition conserve le souvenir de la lutte de Gilles de Chin, chambellan du comte Baudouin IV, contre un dragon qui désolait la contrée. Ce seigneur s'était déjà illustré en Syrie, en perçant de sa lance un lion furieux. Après avoir habitué ses chevaux et ses chiens à lutter contre une figure ressemblant au monstre, il le combattit et le tua. En commémoration de cet événement, il se fait encore à Wasmes une procession tous les ans, le mardi après la Pentecôte. Le *lumeçon*, cet accompagnement obligé de la fête de Mons, rappelle aussi ce combat célèbre.

Près de Hornu est la petite ville de *Saint-Ghislain* (1,900 h.), qui doit ses commencements à celui dont elle porte le nom. Il y vint vivre dans la solitude et y fonda, en 639, un monastère qui fut doté par le roi Dagobert. Une ville se forma par la suite à proximité du cloître. Elle fut fortifiée et assiégée par les Français chaque fois qu'ils envahirent la Belgique. Un peu plus loin est le village de *Boussu* (3,300 h.), dont le magnifique château moderne est la propriété du duc de Caraman. Il ne reste plus que peu de débris du manoir construit en 1539 sous la direction de Jacques de Breuck le vieux, mais la chapelle seigneuriale, attenante à la paroisse, renferme encore un beau mausolée, contenant les restes de Jean de Hennin et d'Anne de Bourgogne, sa femme, morte en 1551. Sur

ce tombeau est représenté un squelette en pierre blanche, dont le travail est d'une exactitude anatomique bien rare à cette époque. La dernière localité vers la frontière de France est *Quiévrain* (2,250 h.), petite ville peu importante.

A l'est de Mons on doit visiter le *mont Panisel, Havré*, sur la Haine, bel et vaste château, bâti en 1603, domaine du duc de Croy-Havré; l'église paroissiale contient les sépulcres de plusieurs seigneurs de cette famille, qui furent revêtus de hautes dignités à la cour de nos souverains. *Boussoit* appartient encore aux descendants du comte de Gages. *Binche* (5,130 h.), petite et jolie ville, est située au milieu de sites charmants, près de la chaussée Brunehault, qui conduit de Bavai à Maestricht. Elle fut fortifiée en 1110 par le comte Baudouin le Bâtisseur, et depuis elle forma d'ordinaire la dot des filles aînées des souverains du Hainaut. Il y avait un palais que la reine Marie de Hongrie fit rebâtir par de Breuck le vieux, où elle donna des fêtes d'une somptuosité sans égale, et qui fut incendié en 1554 par l'armée de Henri II, roi de France. A quelque distance vers le nord, cette princesse avait fait bâtir, sous la direction de l'architecte que nous venons de nommer, une villa qu'elle nomma *Marimont*, et qui essuya le même sort. Marimont, réparé et habité par l'archiduc Albert et l'infante Isabelle, fut détruit une seconde fois, à la fin du siècle dernier, par les troupes françaises. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques débris. Aux environs, on trouve *Waudrez*, existant au temps des Romains sous le nom de *Vodgoriacum; Bruille*, dépendance de cette commune et lieu de naissance du comte de Clerfayt, un des plus braves généraux qu'ait produits un pays fécond en braves, né en 1753, mort à Vienne en 1798; les *Es-*

tinnes, jadis *Leptines*. Les rois de France de la race des Carlovingiens eurent en cet endroit un palais où se tinrent deux conciles, l'un en 743, l'autre en 756.

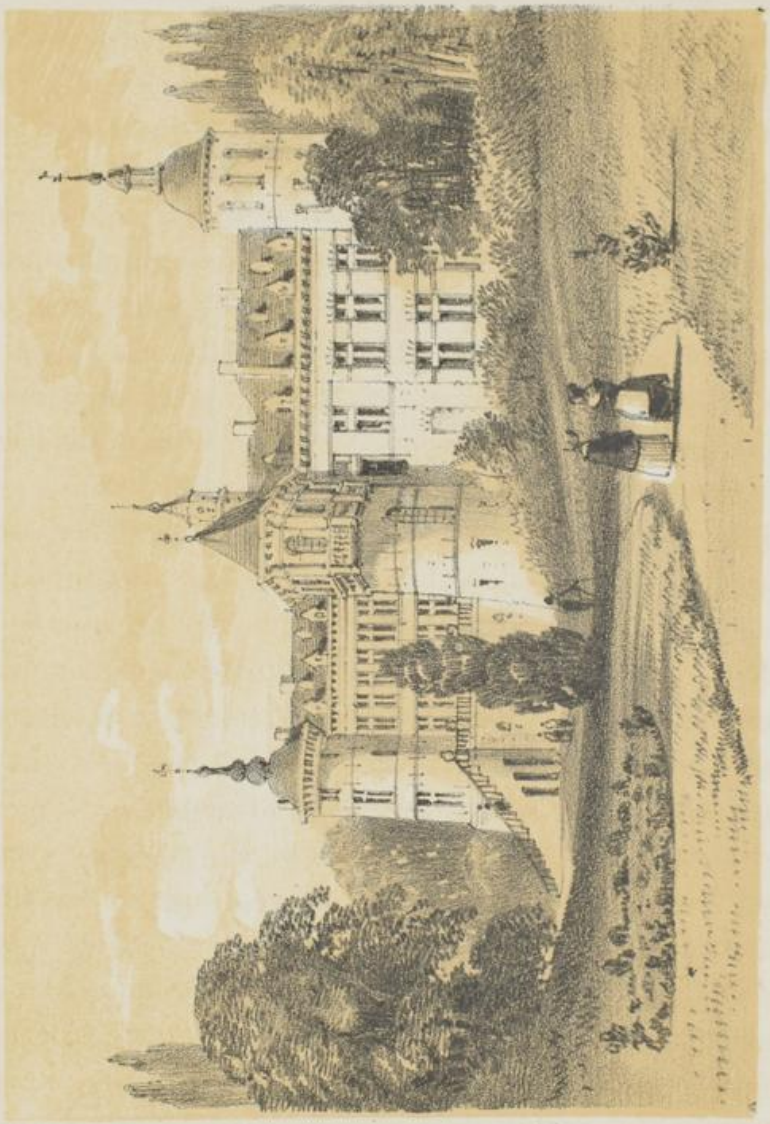
Au nord d'Havré est le bourg de *Rœulx* (2,650 hab.). Le prince de Croy-Solre, dont les ancêtres ont acquis en 1440 cette seigneurie, érigée en comté en 1550, y possède une magnifique résidence. La façade principale, percée de 72 fenêtres, a été rebâtie en 1760; le côté opposé est beaucoup plus ancien. Un parc, des drèves, des pelouses, des îles, des étangs, embellissent les alentours de ce séjour féodal. Saint Feuillen fut assassiné en ce lieu en 655 ou 658, et une église, transformée plus tard en abbaye, s'y éleva en son honneur.

Plus près de la frontière du Brabant, on rencontre *Seneffe*, dont le beau château moderne a été bâti en 1760 par M. de Pestre. Le prince de Condé et le prince d'Orange Guillaume III se sont livré en ce lieu un combat sanglant et peu décisif (1674). A quelque distance on rencontre le chemin de fer, section de Braine-le-Comte à Namur, et le canal de Bruxelles à Charleroi. Ce dernier passe sous le tunnel de Godarville pour traverser les hauteurs qui séparent les vallées de la Senne et du Piéton. Il suit ensuite le Piéton et le canal de Charleroi pour gagner les bords de la Sambre, qu'il longe jusqu'à Namur, en parcourant un pays qui offre à chaque pas des sites pittoresques. Dans la vallée du Piéton, on remarque le vieux manoir de *Trazegnies*, érigé en marquisat en 1614, situé sur une hauteur d'où la vue plane sur de magnifiques jardins. Deux tournois célèbres y ont eu lieu, en 1170 et en 1250. Dans le premier commença la longue inimitié de Henri Ier, dit le Guerroyeur, duc de Brabant, et de Baudouin V, comte de Hainaut. Dans le second périt

Guillaume de Dampierre, fils aîné de la comtesse de Flandre, victime, selon l'opinion commune, de la haine que lui portaient les d'Avesnes, ses frères utérins. Le château, entièrement renouvelé au XVIe siècle, a été réparé il y a environ vingt-cinq ans; il a conservé ses hautes tourelles, à flèches surmontées de girouettes; mais les fossés qui l'entouraient et le pont-levis de la porte d'entrée ont disparu. L'église du lieu renferme de superbes mausolées. Vers l'est s'étend la magnifique plaine de *Fleurus*, dans laquelle se sont si souvent combattues des armées. En 1662, le comte de Mansfeld y fut défait par le général espagnol Gonzalez; en 1690, le duc de Luxembourg y vainquit le prince de Waldeck, commandant les alliés; en 1794, le général Jourdan, à la tête des républicains français, y défit l'armée autrichienne; enfin, en 1815, l'empereur Napoléon y vainquit l'armée prussienne commandée par le maréchal Blücher.

Plus loin, sur la route de Bruxelles à Charleroi, sont : *Gosselies* (4,560 hab.), bourg populeux et animé; *Jumet* (8,000 hab.), plus considérable encore que le précédent; *Lodelinsart*, trois localités remarquables par leurs usines : houillères, verreries, clouteries, etc.; on compte à Jumet sept verreries et six à Lodelinsart. Le railway arrive à Charleroi par *Monceau-sur-Sambre*, dont le beau château, autrefois annexe du pays de Liége et propriété des Hamal et des Gavres, s'élève dans un site admirable.

Charleroi (6,150 hab.) est la plus moderne des cités de la Belgique, car elle ne date que de 1666. C'était à cette époque un modeste village du comté de Namur appelé Charnoy. Le comte de Castel-Rodrigo le fit entourer de murs pour couvrir le pays de ce côté, mais l'année sui-



CHATEAU DE TRAZEGNIES (HAINAUT.)

vante, se voyant forcé de l'abandonner aux Français, il en fit sauter les fortifications. Celles-ci furent relevées par ordre de Louis XIV, qui ordonna en 1676 la construction de l'entre-ville et de la ville basse, celle-ci située au sud de la rivière sur le territoire de Marcinelle. Depuis, cette forteresse importante a été plusieurs fois attaquée, prise et démantelée. Elle est aujourd'hui mieux fortifiée que jamais.

Les monuments d'une ville aussi récente ne peuvent guère offrir beaucoup d'intérêt. Nous citerons cependant l'église de la ville haute, bâtie en 1781, et celle de la ville basse, autrefois des Capucins, érigée en paroisse en 1801. Les maisons sont en général bien bâties, les rues sont toutes régulières, et les places, surtout celle de la ville haute, offrent un beau coup d'œil.

Charleroi est le centre d'un canton où l'industrie est extrêmement active et qui produit en abondance de la houille et du minerai de fer; les carrières de pierres de taille et de marbre y sont nombreuses, surtout sur les bords de la Sambre. Les charbonnages exploités y étaient en 1838 au nombre de quatre-vingt-deux, qui occupaient 8,345 ouvriers et employaient cent dix-huit machines à vapeur (d'une force totale de 3,197 chevaux), parmi lesquelles quarante-huit servant à l'extraction des produits, vingt à l'épuisement des mines et cinquante à l'approfondissement de nouveaux puits. Les quantités de houille extraites s'élevaient, année moyenne, à 724,359 tonneaux, s'exportant en Brabant par le canal de Charleroi, dans la province de Namur et en France, par la Sambre canalisée.

Les bords de cette rivière sont le principal siége, en Belgique, de la métallurgie du fer ; à une époque très-reculée,

le minerai y était déjà travaillé dans des appareils informes, qui firent ensuite place à des fourneaux permanents ; plus tard on surhaussa ces derniers, qui prirent le nom de hauts fourneaux, innovation qui paraît être due à des compatriotes, et dater du XVIe siècle. L'industrie sydérurgique semble avoir décliné, pendant les siècles suivants, dans les Pays-Bas catholiques, tandis qu'elle prenait de jour en jour plus d'extension dans l'évêché de Liége. Depuis cinquante ans, la forgerie belge s'est considérablement améliorée ; l'introduction du mode d'affinage à la comtoise, celle du système de forgerie à l'anglaise, la substitution de la houille au charbon de bois, lui ont donné une grande extension. En 1838 on comptait dans l'arrondissement de Charleroi trente-deux hauts fourneaux, dont huit au charbon de bois et vingt-quatre au coke, sur lesquels il n'y avait en activité que cinq de la première catégorie et neuf de la seconde; ces derniers consomment environ 300,000 tonneaux de houille par an. La production de la fonte, dans tout le Hainaut, s'est élevée, dans la même année 1838, à 45,000 tonneaux, et la fabrication du gros fer à 25,000 tonneaux, d'une valeur approximative de 11,650,000 francs.

L'arrondissement dont nous nous occupons possède encore d'autres sources de richesses dans ses verreries, qui en 1836 étaient au nombre de 23 et occupaient environ 900 ouvriers, et dans ses clouteries, qui emploient une population sept fois plus nombreuse. Ses usines les plus importantes sont celles des sociétés anonymes de Couillet et de Châtelineau et celle de Monceau-sur-Sambre ; la première renferme sept hauts fourneaux, cent soixante fours à coke, trente fours à griller, une forge à l'anglaise ; la se-

CHATEAU DE FONTAINE-L'EVÊQUE (HAINAUT)

conde comprend six hauts fourneaux et quatre-vingt-quinze fours à coke ; la troisième, quatre hauts fourneaux, cent vingt fours à coke, une forge à l'anglaise. Les forges de Marchiennes-au-Pont et de Mont-sur-Marchiennes sont aussi remarquables. Ces vastes établissements s'élèvent au milieu d'une riante vallée, où l'on rencontre à chaque pas des sites admirables. Ici des coteaux fertiles, là un hameau pittoresquement assis sur une hauteur, plus loin un fourneau à la stature colossale, des rochers arides, des bois, frappent tour à tour le regard. Quelquefois l'horizon s'élargit et l'on suit au loin la rivière qui sillonne les prairies de ses eaux argentées. La nuit un spectacle plus imposant se présente à vos yeux : les usines s'illuminent de feux et les lueurs qu'elles projettent donnent un nouveau charme au paysage.

En suivant les bords de la Sambre, on rencontre du côté de Namur *Châtelet* (2,860 hab.), petite ville florissante et bien bâtie ; *Châtelineau*, où l'on remarque un manoir appartenant au duc d'Arenberg et le hameau dit *la Chambre ; Aiseau*, ancienne demeure des princes de Gavre et *Presles*, où les Nerviens périrent au nombre de 60,000 en combattant les légions de César.

En se dirigeant vers la France, on visite : *Marchiennes-au-Pont*, bourg qui fut emmuraillé en 1596, où l'on remarque la place entourée de maisons, et où l'Heure, fatiguée de parcourir des contrées désertes, vient joindre ses eaux à celles de la Sambre ; *Fontaine-l'Évêque*, ancienne dépendance de l'abbaye de Lobbes, longtemps sujet de dispute entre les évêques de Liége et les comtes de Hainaut, réunie définitivement à ce dernier pays en 1757 ; son château, formé de vastes bâtiments ornés de tours, a longtemps appartenu à la famille de Rodeau. Sur le penchant d'une

colline boisée on aperçoit *Alne,* qui montre encore les immenses constructions de son abbaye, incendiée en 1793, ainsi que Lobbes, par la division du général français Charbonnier, lors de la retraite de l'armée de Dumouriez. La ville basse de *Thuin* (4,000 hab.) occupe le bord de la rivière, tandis que la ville haute, à laquelle on ne peut parvenir que par un escalier taillé dans le roc, semble encore commander à la contrée environnante, du haut de son rocher, qui s'élève isolé au milieu de collines boisées. Cette bourgade, qui fut donnée, en 888, avec Lobbes et tous les biens de ce monastère, par le roi Arnoul à l'évêque de Liége Franco, et qui fut fortifiée, en 972, par Notger, un des successeurs de ce prélat, brava en 1654 les attaques d'une armée française commandée par le comte de Duras: le prince de Liége récompensa la valeur des habitants en leur accordant de grands priviléges. *Lobbes,* veuve de son antique et célèbre monastère fondé par saint Landelin au VIIe siècle, et de sa magnifique église abbatiale, œuvre d'une hardiesse étonnante, bâtie de 1568 à 1576, montre encore sa vieille église paroissiale, dans laquelle les moines se défendirent contre les Hongrois, au Xe siècle. Plus loin on trouve *Merbes-le-Château* et *Solre-sur-Sambre,* dont le château appartient à la famille de Mérode; de hautes tourelles aux portes en ogive, et l'année 1593 marquée sur la façade, attestent l'ancienneté de cette demeure noble.

A l'entrée de la partie du Hainaut qui se prolonge vers le sud entre le département du Nord et la province de Namur, est *Beaumont* (2,064 hab.). La comtesse Richilde y bâtit un château qui dans la suite devint l'apanage ordinaire des fils puînés des comtes, et qui passa vers l'an 1432 à la famille de Croy. Réparé et fortifié en 1549 par Philippe,

duc d'Aerschot, ce château a été brûlé en 1660 par les troupes françaises et miné en 1691 par le roi d'Angleterre, Guillaume d'Orange. Ses restes, composés d'une enceinte de murs et de quelques tours, sont, ainsi que la ville, situés sur une hauteur entourée de sites admirables. Dans le voisinage on trouve *Barbançon*, jadis principauté appartenant à la famille de Ligne. Le château, que Louis XIV avait habité en 1672, a été abattu en 1825 par le propriétaire, M. Simonis, et remplacé par un élégant pavillon. Le village de *Vergnies* se glorifie d'avoir vu naître le compositeur François Gossec, mort en 1829.

Au delà du village de Rance, on entre dans *la Fagne*, région montueuse, presque entièrement couverte de bois et sillonnée de nombreux cours d'eau, qui roulent leurs eaux dans des encaissements profonds. Les villages et les habitations y sont fort clair-semés. Le seul lieu remarquable est *Chimay* (2,900 hab.), située dans une vallée arrosée par l'Eau-Blanche, à onze lieues au sud de Charleroi. Au milieu de ce beau bourg s'élève le château, situé sur un rocher de 50 pieds de haut et entouré de précipices. Érigée au XVe siècle en comté, puis en principauté, en faveur d'une branche des Croy, la terre de Chimay appartient aujourd'hui aux Riquet de Caraman, descendants de l'homme auquel la France doit le superbe canal de Languedoc. Dans l'église paroissiale est enterré Froissard, le célèbre chroniqueur du XIVe siècle. La commune de Chimay est de beaucoup la plus grande du royaume. Elle ne comprend pas moins de 12,692 hectares. Près de Chimay est situé l'étang de *Virelles*, qui n'a pas, je crois, son égal en Belgique. Son étendue est d'environ 100 bonniers.

Toute la contrée qui environne Beaumont et Chimay,

ainsi que la partie voisine du comté de Namur, est rarement visitée, même par les habitants du royaume. Ceux qui parcourent les bords pittoresques et animés de la Sambre se hasardent difficilement dans les bois de la Fagne et de la Thiérache. Ils y trouveraient cependant assez de sites remarquables pour se dédommager d'une excursion de quelques lieues.

XIII.

PROVINCE DE LIMBOURG.

LIMBOURG BELGE : SAINT-TROND, HASSELT, TONGRES, RIVES DE LA MEUSE. — LIMBOURG HOLLANDAIS : MAESTRICHT, RUREMONDE, VENLOO, WEERT, ETC.

Nous avons parcouru toute la Belgique occidentale; nous y avons vu des campagnes presque toujours planes ou sillonnées par des collines croissant en nombre et en hauteur selon notre éloignement des bords de la mer; nous avons admiré la fertilité du Brabant, des deux Flandres, d'une partie du Hainaut, les villes populeuses de ces contrées, leurs bourgs riches et nombreux; nous avons énuméré les

œuvres d'art principales qu'on y rencontre. Nous allons entrer maintenant dans la partie orientale du royaume, où d'autres objets attireront notre attention. La Meuse et ses affluents n'arrosent pas un pays aussi riche que l'Escaut; mais leurs rives sont plus pittoresques, les constructions des hommes, debout ou en ruine, s'y empreignent d'une majesté nouvelle, et la nature, comme pour remplacer les merveilles de l'art, y prodigue les siennes. Des mines, des grottes, des sources d'eau minérale, voilà ce qui y commande l'admiration aux voyageurs.

Le Limbourg, ci-devant département français de la Meuse-Inférieure, a été formé d'un grand nombre de territoires distincts. On y a fait entrer une fraction de la Hesbaye, avec les villes de Tongres et de Saint-Trond, les comtés de Los et de Horn, la ville de Maestricht, les terres d'empire de Reckheim, Thorn, Kessel, les cantons gueldrois de Ruremonde et de Venloo, des parcelles de ce que l'on appelait les terres d'Outre-Meuse, c'est-à-dire la seigneurie de Fauquemont, celle de Rolduc et le comté de Daelhem. L'évêque de Liége, le souverain des Pays-Bas catholiques, quelques seigneurs, et, depuis les conquêtes du stathouder Frédéric-Henri, en 1632, la république des Provinces-Unies, s'y partageaient la domination.

Cet assemblage de petits états auquel on a donné le nom de province de Limbourg, assez mal à propos, car l'ancien duché de ce nom est enclavé aujourd'hui dans la province de Liége, a été de nouveau morcelé par le traité des 24 articles; la Belgique n'y a conservé que les cantons à l'ouest de la Meuse jusqu'à Thorn. La Hollande, qui après la révolution de 1830 s'était maintenue en possession de la forteresse de Maestricht, a retenu cette ville et autour d'elle

un rayon de peu d'étendue, les cantons à l'est du fleuve et ceux à l'ouest, à partir de Thorn. La part qui lui est échue est devenue un duché compris dans la confédération germanique. Elle contient 190,000 habitants, et le Limbourg belge 170,000.

La lisière méridionale de la province est fort peuplée et fertile ; mais à mesure qu'on s'avance vers le nord, le sol se couvre de plus en plus de bruyères, d'étangs, de marais à tourbes, et les villages deviennent plus rares. Dans la partie belge seule, une étendue de 48,000 hectares, environ le cinquième du territoire, reste improductive ; toutefois les défrichements s'étendent d'année en année, et les efforts des capitalistes et des agronomes donneront bientôt, on l'espère, une nouvelle importance à la province, secondés qu'ils seront par les travaux que le gouvernement va faire exécuter pour la canalisation et l'irrigation de la Campine. C'est le manque de chaussées et de voies navigables, joint au morcellement de la contrée en une infinité de petites seigneuries, qui y a arrêté les progrès de l'industrie. L'agriculture même y est peu avancée, et l'on y cultive plus de seigle que de froment ; on y récolte, en outre, de l'avoine, du sarrasin, de l'épeautre, de l'orge, de la garance, du tabac, de la betterave. On élève dans cette partie du royaume une grande quantité de bétail.

Un court embranchement du chemin de fer, allant de Landen à Saint-Trond, relie cette dernière localité au reste du pays. *Saint-Trond* (9,100 hab.), autrefois *Sarchinium,* doit son nom à un noble de la Hesbaye qui y fonda en 655 une abbaye et la donna à l'église de Metz. Au xie siècle, ce monastère et le village voisin furent entourés de murs, assiégés en 1085 par l'évêque de Liége Henri de Verdun, et,

au moment où ce prélat y entrait par capitulation, saccagés par les habitants du bourg voisin de Brusthem. Au commencement du siècle suivant, Saint-Trond fut plusieurs fois attaquée par les ducs de Brabant et par les seigneurs de Duras, leurs alliés. Le duc Henri Ier avait l'intention de l'unir à ses états, mais il fut devancé par l'évêque de Liége, Hugues de Pierrepont, qui l'acquit de l'église de Metz, ainsi que les abbayes de Waulsort et de Hastière près de Dinant, en échange du village de Maidière en Lorraine (1227). Cependant ses successeurs, en qualité de hauts avoués de l'abbaye, conservèrent une grande influence à Saint-Trond et eurent à ce sujet plusieurs démêlés avec les nouveaux possesseurs de cette ville; en d'autres occasions, des querelles entre ses habitants et les Brabançons de Léau causèrent des guerres entre les deux pays.

En 1408, Saint-Trond resta fidèle à Jean de Bavière; mais en 1466, les bourgeois adhérèrent à l'insurrection des Liégeois contre Louis de Bourbon. En 1467, Charles le Téméraire vint les assiéger, et pour obtenir leur pardon, ils durent livrer dix otages qui furent décapités. Elle fut plusieurs fois attaquée et prise pendant les guerres de l'évêque Jean de Hornes contre les La Marck; ceux-ci, joints à Philippe de Clèves, commandant les Flamands et les Brabançons révoltés contre le roi Maximilien, y assiégèrent en vain le prélat en 1489. En 1566, le comte de Brédérode et d'autres nobles belges se réunirent dans la crypte de l'église abbatiale, malgré la défense de l'évêque, et y jurèrent de combattre le roi Philippe II. La ville fut démantelée en 1675 par le général français duc de la Feuillade, et entourée de quelques fortifications par les alliés en 1695.

Les principaux monuments sont : l'hôtel de ville, orné

d'une haute tour placée à un de ses angles ; l'église de Notre-Dame, autrefois collégiale, dans laquelle on remarque une statue de la Vierge attribuée à François Duquesnoy; l'église Saint-Martin, qui paraît remonter au XIe siècle ; l'église du couvent des Récollets, construite en 1734, remarquable par les dimensions de sa nef dont la largeur excède 50 pieds, etc. Il y a aussi une maison d'orphelins, un hospice pour les vieillards, un hôpital, un collége, et un séminaire qui, avant l'année 1839, était établi à Rolduc. On fabrique dans cette ville beaucoup de dentelles, qui procurent du travail à un sixième de la population.

Entre les routes qui conduisent à Tongres et à Liége, on trouve *Brusthem,* dont les habitants furent longtemps en lutte avec ceux de Saint-Trond ; son château, propriété des comtes de Los, fut ruiné en 1170 par les habitants de cette ville, fortifié de nouveau en 1174, rasé derechef en 1178, et encore détruit en 1440 et en 1489. Depuis cette année, il est resté en ruine, et l'on n'en voit plus qu'une tour et quelques pans de murs. Dans la plaine voisine, les Liégeois furent complétement vaincus par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, le 28 octobre 1467.

Un peu plus loin est *Looz, Los* ou *Borchloon* (1,500 hab.), jadis capitale d'un comté qui comprenait à peu près toute la province belge, sauf Tongres, Saint-Trond et quelques villages près de la Meuse. Le comte Arnoul II, mort sans enfants, le donna à l'église de Liége, en 1014, à la demande de son parent l'évêque Balderic. Celui-ci en investit son frère Arnoul à condition de le tenir en fief de lui et de ses successeurs, et à charge de réversion à l'église à défaut d'héritiers mâles. Le comte Louis III, qui n'avait qu'une fille, disposa de son patrimoine en faveur de son

neveu Thierry de Heynsberg, et celui-ci, après une lutte de peu de durée contre l'église de Liége, en conserva la possession. Après la mort de Thierry, son neveu Godefroid de Dalembroek, et Arnoul d'Oreye, seigneur de Rummen, à qui Godefroid vendit ses droits au comté en 1363, ne purent résister aux armes liégeoises. Arnoul, assiégé et pris dans Rummen, le 15 octobre 1365, après un siége de neuf semaines, fut contraint de renoncer à ses prétentions, et depuis, le pays de Los resta annexé à l'évêché de Liége. On voit encore à Los quelques restes d'anciennes fortifications et la belle église de Saint-Odulphe, jadis collégiale.

Vers le sud, on doit citer le beau manoir de *Hers*, longtemps domaine de la famille de Linter ; *Corswarem*, qui a donné son nom à une branche de la famille de Los encore existante, et où l'on voit le château d'*Hasselbroek*, entouré d'un large fossé ; *Montenaeken*, où il y avait autrefois une forteresse des comtes de Los, qui fut rasée en 1466 par les troupes du duc de Bourgogne. Il s'est livré en cet endroit plusieurs combats : en 1213, le 13 octobre, le duc de Brabant, Henri Ier, y fut vaincu par l'évêque de Liége, Hugues de Pierrepont, dans l'endroit appelé *la Warde de Steppes* ; le lieu où le prélat fit célébrer l'office divin avant de commencer la bataille, se nomme encore *de Messeberg*, la montagne de la Messe. Les Brabançons y prirent leur revanche le 12 octobre 1465, et les Espagnols y défirent en 1568 les calvinistes français entre le village et Pellaines.

Au nord de Saint-Trond, nous trouverons encore un champ de bataille célèbre : *Wilder*, où l'évêque Alexandre remporta une victoire complète sur l'armée du duc de Brabant, Godefroid Ier, le 7 août 1130. La plaine où s'est donnée la bataille a conservé le nom de *Standart*, parce

que les vainqueurs y prirent l'étendard du duc, que la reine d'Angleterre lui avait donné et qui était porté sur un char traîné par quatre bœufs. Il n'y a qu'un pas de Wilder à *Duras,* dont le château, situé au milieu d'un étang, a été pendant de longues années la résidence des comtes qui en portaient le nom, et qui possédèrent les seigneuries de Jodoigne, Clermont, Rochefort, l'avouerie de Dinant, la sous-avouerie de Saint-Trond, etc. Les seigneurs de Duras étaient maréchaux héréditaires du pays de Liége. Leur manoir, après avoir longtemps appartenu aux d'Oyenbrugge, est possédé aujourd'hui par les d'Oultremont.

Hasselt (8,200 hab.), située sur le Demer, autrefois ville principale du pays de Los, est aujourd'hui la capitale de la province. Elle fut dotée de priviléges en 1232 et emmuraillée en 1282. Ses habitants se montrèrent toujours jaloux de leurs franchises, et en 1566, à la voix du prédicant Dryver, ils voulurent substituer la religion réformée au culte catholique; mais l'évêque de Groesbeek les força à la soumission. Depuis 1830, ses fortifications ont été augmentées et on y a construit des casernes et d'autres bâtiments militaires. Il y a plusieurs églises, entre autres la principale, consacrée à saint Quentin, rebâtie en 1602, et ornée de sculptures provenant de l'abbaye de Herkenrode, de l'ordre de Cîteaux. Il y a à Hasselt des établissements de bienfaisance, un collége, un hôtel de ville bâti en 1580, un tribunal.

Près de la route qui conduit de Hasselt à Diest, et qui suit le cours du Demer, on rencontre : *Curange,* où les comtes de Los établirent le siége de leur cour féodale, dite la salle de Curange, transférée à Maeseyck en 1457 et rétablie dans sa résidence primitive en 1469. Le château des comtes, rasé en 1486 par les troupes de La Marck, fut rétabli

en 1526. C'est à *Herck-la-Ville* qu'Édouard III, roi d'Angleterre, prit solennellement possession, en 1338, de la dignité de vicaire de l'Empire, dignité qui lui avait été déférée par l'empereur Louis de Bavière, afin qu'il pût contraindre les princes de la Basse-Allemagne à marcher avec lui contre le roi de France, Herck est la patrie de Godefroid Wendelin, géographe et astronome, mort en 1660.

Les environs de *Haelen,* petite ville peu importante, et de la cité brabançonne de Diest, rappellent le souvenir de l'établissement de la domination franque dans notre pays. *Tessenderloo, Taxandriæ locus,* le lieu ou plutôt le bois des Taxandres, localité aujourd'hui pauvre et obscure, a pris son nom d'une peuplade amenée de Germanie en Belgique par les généraux romains. Au IVe siècle de notre ère, les Francs Saliens vinrent occuper les demeures de ces anciens habitants du pays; Julien les soumit à la domination de l'Empire (358), mais leur isolement, au milieu des bois et des marais de la Belgique centrale, rendit léger pour eux le joug de la servitude, et leur position leur permit de profiter des embarras des empereurs et des invasions des autres barbares pour étendre leurs conquêtes. Dans la première moitié du Ve siècle, ils s'emparèrent de Tournai, de Cambrai, de Térouane, et dans sa seconde moitié du reste de la Gaule. Le nom du village de *Zeelhem* (la demeure des *Saliens*), et d'un lieu entre Herck et Haelen, *Seelbempden* (les prés saliques), sont des traces de leur séjour dans cette partie du royaume.

D'autres localités offrent des vestiges des temps féodaux, comme Lummen et Rummen. Le vieux manoir de *Lum-*

men ou *Lumay*, et avec lui la dignité d'avoué de la Hesbaye, ont appartenu successivement à une race de ce nom, aux Wassenberg, aux Agimont et, depuis le XIVe siècle, aux La Marck et aux Arenberg, leurs héritiers. Le Sanglier des Ardennes, Guillaume de LaMarck, et son arrière-petit-fils, le fameux et cruel chef des gueux de mer, les ont possédés à cent années de distance. *Rummen*, qui est situé dans la province de Brabant, a aussi son vieux castel, aujourd'hui négligé. Il est célèbre dans l'histoire par le fameux siége qu'il soutint en 1365, et par les monnaies que ses maîtres ont fait frapper.

Vers le nord on trouve la petite ville de *Beeringen* et *Beverloo*, où depuis quelques années un camp d'observation et de manœuvres est établi en permanence près de la frontière de Hollande, dans une très-forte position. C'est un camp baraqué pour les armes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie; il occupe la partie occidentale de la grande bruyère, composée des terrains communaux de Beverloo, Hechtel et Exel. De grandes manœuvres y ont lieu tous les ans, à la fin de l'été.

Bien au delà de *Zonhoven*, situé sur la chaussée conduisant de Hasselt à Bois-le-Duc, sont les bourgs de *Peer*, *Achel*, *Hamont* et *Brée*. Le premier, fortifié en 1338, par ordre d'Everard de La Marck et de sa femme Marie de Los, n'a de remarquable que sa vieille église paroissiale; le troisième n'a été emmuraillé qu'en 1575; le dernier est situé sur le canal de Maestricht à Bois-le-Duc. Toutes ces localités, ainsi que la plupart des bourgades et des villages de la province, ont été fréquemment prises et pillées.

Nous devons à présent parler de l'antique cité de *Tongres* (6,060 hab.), la seule ville de la Belgique, avec Tournai,

qui puisse se glorifier d'avoir été importante du temps des Romains. Elle s'appelait primitivement *Aduatuca* et doit, à ce qu'il paraît, son origine aux Aduatiques, qui la fondèrent dans le territoire des Éburons, leurs tributaires, pour les contenir dans le devoir. En l'année 54 avant Jésus-Christ, Jules-César y envoya hiverner une de ses légions et quelques cohortes, sous le commandement de Quintus Titurius Sabinus et de Lucius Aurunculius Cotta. Les peuples de la Belgique profitèrent de l'éparpillement des troupes romaines pour se soulever, et les Éburons, sous la conduite de leur roi Ambiorix, vinrent assiéger le camp d'Aduatuca, attirèrent au dehors les légionnaires et les défirent complétement ; mais cette victoire excita contre eux la colère du conquérant de la Gaule, qui les anéantit et livra leur territoire à la plus affreuse dévastation.

Sous le règne d'Auguste, selon l'opinion commune, des tribus d'origine germanique vinrent repeupler leur pays désert et s'établirent, les Suniciens, sur les bords de la Roer, les Tongrois, près du Jaer, les Béthasiens, sur les rives de la Gette; et les Taxandres, en Campine. Les Tongrois se distinguèrent par leur valeur dans plusieurs guerres, et leur capitale, qui prit le nom d'*Aduatuca des Tongres* (*Aduatuca Tungrorum*), devint une ville belle et populeuse. La cité (ou canton) de Tongres, l'une des deux qui composaient la province appelée la Germanie inférieure (l'autre était celle de Cologne), s'étendait depuis le *Peel-land* jusqu'à la crête des hauteurs de l'Ardenne et jusqu'à la Semoy, et depuis la Roer jusqu'à la Dyle. Saint Materne qui, selon la tradition, était disciple de saint Pierre, mais que les auteurs les plus versés dans l'histoire ecclésiastique font vivre au commencement du IVe siècle de notre ère,

fonda l'évêché de Tongres, mais les incursions des barbares, qui devenaient de jour en jour plus fréquentes et plus terribles, ayant entièrement ruiné cette ville, l'un de ses successeurs, saint Servais, mort en 383, alla fixer sa résidence à Pont-sur-Meuse (*Pons Mosæ*), aujourd'hui Maestricht. Dans le siècle suivant, la Tongrie, aussi appelée Thuringie, forma un petit royaume franc, qui fut conquis par Clovis.

Réduite par ses malheurs à la plus grande misère, Tongres resta pendant plusieurs siècles complétement oubliée, et jamais elle ne sut reconquérir son ancienne importance; les Normands la dévastèrent, et les empereurs la cédèrent ensuite aux évêques de Liége. Elle fut pillée en 1178 par Gérard, comte de Los, et en 1213 par Henri, duc de Brabant; en 1467, elle dut, comme Saint-Trond, livrer dix de ses habitants au duc Charles le Téméraire et se racheter du pillage; l'année suivante, l'évêque Jean de Bourbon et le seigneur de Humbercourt y furent faits prisonniers par les Liégeois. En l'année 1677, elle fut cruellement rançonnée par les troupes françaises, à plusieurs reprises. La proximité de Maestricht, forteresse assiégée dans toutes les guerres du XVIIe et du XVIIIe siècle, lui a toujours été funeste.

L'église de Notre-Dame, commencée en 1240, est sans contredit un des plus beaux édifices de style ogival que possède le pays. Elle est, à l'extérieur comme à l'intérieur, remarquable par la régularité et l'élégance de ses proportions, et par la richesse de ses ornements. La tour, dont la première pierre a été posée le 5 mai 1441 et qui fut incendiée en 1677 et restaurée en 1696, est une énorme masse carrée, d'une grande élévation, couronnée d'une flèche à

quatre pans que surmonte une tourelle octogone. Derrière le chœur est l'ancien cloître des chanoines, la plus ancienne construction de ce genre qui existe en Belgique; il consiste en un préau carré, dont trois côtés sont bordés d'une galerie soutenue par des colonnes ; il date du xe ou du xie siècle. Le palais épiscopal en était aussi voisin, mais il a disparu dans l'incendie de 1178.

Citons encore l'hôtel de ville, édifice de forme quadrangulaire, précédé d'un perron, et bâti à la fin du xviie siècle; l'hospice où l'on voit dans l'oratoire le mausolée de la comtesse de Betho, exécuté par Delcour en 1698 ; les restes des anciennes murailles et la porte de Visé. N'oublions pas de mentionner la fontaine minérale, située à quelque distance de la ville, décrite par Pline le Naturaliste; longtemps oubliée et négligée, elle appela au xvie siècle les soins des magistrats de la ville ; depuis on lui a rendu une partie de son ancienne splendeur, surtout en 1700 et en 1774. Cette source est située au milieu de la terre de *Betho,* dont le château a été bâti, au siècle dernier, par le comte de Hinnisdael, tréfoncier de l'église de Liége ; une digue, qui longe le parc voisin, est connue sous le nom de *Digue de Mer*. La tradition veut que jadis l'Océan ait baigné l'enceinte de la ville, et on en donne pour preuve une découverte d'ancres et de gros anneaux de fer, attachés aux murailles de la cité. Tongres est située sur la petite rivière le Jaer, sur la chaussée romaine de Bavai à Cologne, et au centre d'autres communications de second ordre qui facilitaient ses communications avec les principales localités de l'ancienne Belgique.

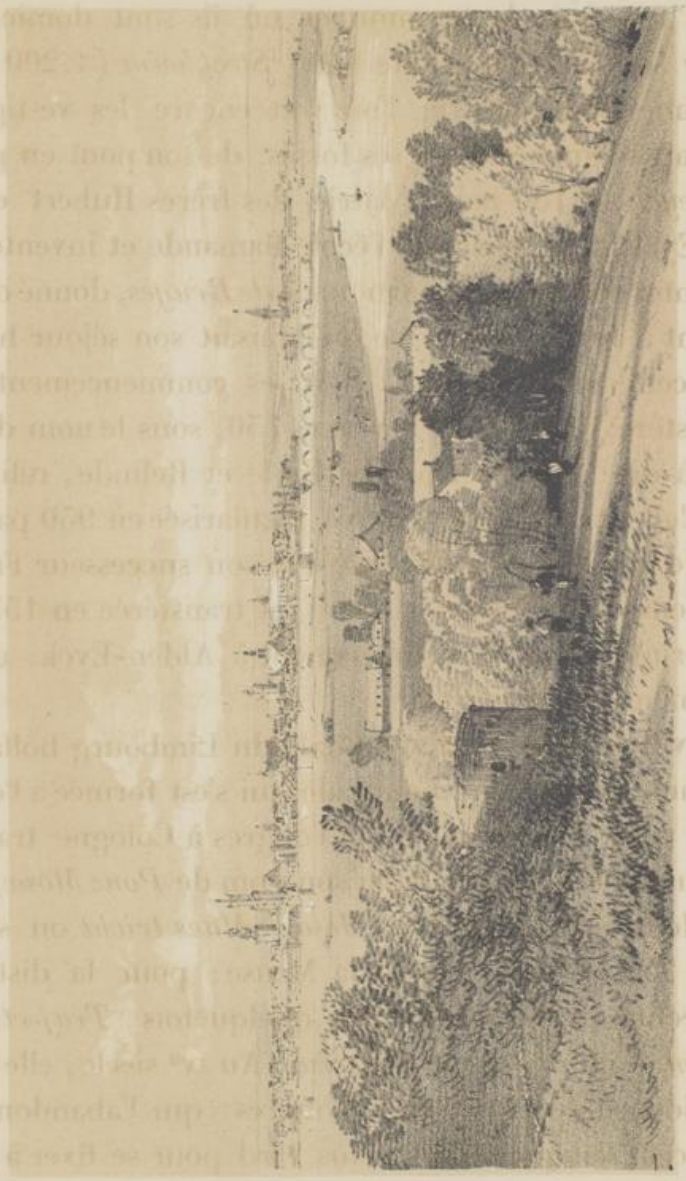
Dans les environs de Tongres, sont, sur la rive orientale du Jaer, *Hamal,* dépendance de Russon, habitation mo-

derne qui a remplacé un manoir très-ancien, assiégé et pris par les Liégeois à plusieurs reprises; sur la rive occidentale de la même rivière, *Coninxheim,* qui a sans doute été anciennement une demeure des rois francs, et *Lowaige,* où il y avait sous la domination romaine une colonie militaire appelée des Lètes de Lowaige (*Læti Lagenses*). Un peu au nord de Tongres, sous la commune d'Overrepen, est *Calmont,* ancienne forteresse des comtes de Los, restée en ruine depuis qu'elle a été brûlée, en octobre 1489, par Albert de Saxe, commandant les troupes du roi Maximilien d'Autriche, et par l'évêque de Liége, Jean de Hornes. Elle avait résisté plus d'un mois et était défendue par Everard de La Marck, qui s'en était emparé en 1486. Ses ruines occupent une hauteur d'où l'on jouit d'une vue délicieuse; les débris de sa chapelle sont encore visités par des pèlerins.

Vers le nord on rencontre *Bilsen* (3,340 hab.), où l'on remarque la vieille église paroissiale, l'hôtel de ville et l'ancienne commanderie des Vieux-Joncs (*Alden-Biesen*), de l'ordre Teutonique, aujourd'hui convertie en maison de campagne. A *Munster-Bilsen,* il y avait autrefois un chapitre de chanoinesses nobles, qui n'était dans l'origine qu'un ermitage bâti par Landrade, fille de Wandrégisile, comte franc, morte en 690. A côté de l'église de Sainte-Landrade, devenue plus tard paroissiale, s'éleva une collégiale dédiée à saint Amour, et fondée vers l'an 850; l'abbesse prenait le titre de princesse et portait dans ses armoiries l'épée et le bonnet ducal. *Asch* est situé au milieu d'un pays presque entièrement désert et couvert de terrains incultes. Aux bords de la Meuse on trouve la demeure de *Petershem,* célèbre dans le moyen âge; l'an-

cienne capitale d'une seigneurie, érigée ensuite en comté, *Reckheim,* qui possède aujourd'hui un dépôt de mendicité servant aux provinces de Limbourg et de Liége, et auquel est annexé un hospice d'aliénés qui y sont entretenus aux frais des communes où ils sont domiciliés, et qui y sont au nombre de 140 ; *Stockheim* (1,200 hab.), ancienne bourgade où l'on voit encore les vestiges du château seigneurial, de ses fossés, de son pont en pierres; *Maeseyck* (4,150 hab.), patrie des frères Hubert et Jean Van Eyck, fondateurs de l'école flamande et inventeurs de la peinture à l'huile. Le surnom de *de Bruges,* donné ordinairement à Jean, vient de ce qu'il faisait son séjour habituel dans cette ville. Maeseyck doit ses commencements à un monastère, fondé en ce lieu vers 730, sous le nom d'*Eyck,* c'est-à-dire le chêne, par Herlinde et Relinde, religieuses de Valenciennes. Cette abbaye, sécularisée en 930 par l'évêque de Liége Richer, fut cédée à son successeur Farabert par l'empereur Othon en 944, et transférée en 1571, du lieu primitif de son établissement à Alden-Eyck, dans la ville même de Maeseyck.

La ville de *Maestricht,* capitale du Limbourg hollandais, a commencé par une bourgade qui s'est formée à l'endroit où la voie romaine allant de Tongres à Cologne traversait la Meuse, et elle a pris de là son nom de *Pons Mosæ,* Pont-sur-Meuse, ou *Trajectum Mosæ, Maes tricht* ou simplement *Tricht*, passage de la Meuse; pour la distinguer d'Utrecht, on l'appelait aussi quelquefois, *Trajectum ad Mosam* ou *Trajectum Superius.* Au IVe siècle, elle devint la résidence des évêques de Tongres, qui l'abandonnèrent trois cent cinquante ans plus tard pour se fixer à Liége; saint Servais fut le premier et saint Lambert le dernier



de ses prélats. Les rois francs y eurent aussi un palais.

En vertu de donations des empereurs carlovingiens et de leurs successeurs, l'église de Liége avait des possessions dans Maestricht, entre autres l'église de Notre-Dame ; mais les souverains se réservèrent l'abbaye ou chapitre de Saint-Servais, qu'ils donnèrent à l'église de Trèves, et qui, plusieurs fois usurpée aux IXe et Xe siècles par le duc René au Long Col et ses descendants, fut enfin cédée au duc de Brabant, Henri Ier, par l'empereur Frédéric II, en 1214. A partir de cette époque, Maestricht demeura sujette de l'évêque de Liége et du duc, par indivis ; chacun de ces princes y avait sa justice et exerçait sa juridiction sur les personnes qui lui étaient soumises. Il fut alors stipulé que ceux-là seraient sujets de l'évêque, qui seraient nés dans la ville d'une mère liégeoise, ou qui, étant nés Liégeois, viendraient s'établir à Maestricht. Les bourgeois fils d'une mère brabançonne, ou venus d'un autre pays que l'évêché, devaient, au contraire, être sujets du duc.

Maestricht fut plusieurs fois attaquée par les habitants de Liége, cette cité servant d'ordinaire de refuge aux évêques, quand ils étaient en contestations avec leurs communes, aussi turbulentes que celles de la Flandre. Jean de Bavière s'y retira en 1407, Louis de Bourbon y chercha plusieurs fois un asile; le fameux Guillaume de La Marck, surnommé le Sanglier des Ardennes, y fut décapité le 20 juin 1485.

En 1550, l'empereur Charles-Quint unit à perpétuité la ville de Maestricht au duché de Brabant ; ce qui ne porta toutefois aucune atteinte à la juridiction et aux droits de l'évêché. En 1576, Maestricht ayant pris le parti des États, les redoutables soldats espagnols coururent au secours de

leurs compatriotes qui en formaient la garnison et qui occupaient le quartier au delà de la Meuse, appelé *Wyck*. Réunis, ils forcèrent le pont qui traverse le fleuve, en faisant marcher devant eux des femmes du faubourg, sur lesquelles les bourgeois n'osaient diriger leurs coups. Les assaillants pénétrèrent de cette manière dans la ville et la livrèrent à la plus effroyable dévastation. Trois années plus tard, le prince de Parme vint mettre le siége devant Maestricht, qui avait une seconde fois échappé à la domination du roi. Les fortifications de la place avaient été renforcées, la garnison et les habitants étaient décidés à une résistance énergique; longtemps les efforts des assiégeants furent infructueux, plusieurs assauts furent inutiles; enfin, après trois mois d'attaques continuelles, les Espagnols parvinrent à escalader les remparts. Maestricht fut abandonnée à la rage du soldat; le massacre fut horrible; il n'échappa guère, de la garnison et des habitants, que quatre cents personnes (29 juin 1579). En 1632, les Hollandais prirent Maestricht et la gardèrent en vertu du traité de Munster; Louis XIV s'en rendit maître le 29 juin 1673 et la rendit par la paix de Nimègue en 1678. Par un accord conclu à cette époque entre les Provinces-Unies et l'Espagne, cette dernière puissance aurait dû rentrer en possession de cette place importante; mais elle ne put en obtenir la remise. Maestricht fut encore conquise par les Français en 1748. L'empereur Joseph II en revendiqua la possession, mais il y renonça bientôt. Les Français bombardèrent en vain Maestricht en 1793; l'approche de forces autrichiennes considérables les obligea à la retraite. Lors de leur seconde invasion, en 1794, ils attaquèrent de nouveau cette place et s'en emparèrent après un siége de onze jours.

Maestricht est partagée par la Meuse en deux parties de grandeur inégale ; le quartier vers l'est, appelé *Wyck,* peut être considéré comme une petite ville distincte. Il est joint à la cité par un beau pont en pierres de taille, bâti en 1683 et reposant sur neuf arches. La population de Maestricht s'élève à 22,000 âmes. Ses principales industries sont la fabrication des draps, des armes à feu, de l'eau-de-vie, des bas, du tabac. Il y a aussi des raffineries de sel, des tanneries, brasseries, teintureries, etc. La Meuse facilite les communications avec Liége, où se rend tous les jours un bateau à vapeur, et le canal dit *Zuid-Willems-Vaart* (canal méridional de Guillaume), ouvert le 24 août 1826, permet aux bateaux de communiquer avec Bois-le-Duc.

Les deux principales places sont le grand Marché et le *Vrythof.* Sur le marché est situé l'hôtel de ville, entièrement en pierres de taille, commencé en 1659 et achevé en 1663, bâtiment carré, auquel on monte par un double perron ; jadis le magistrat liégeois montait par l'escalier de droite, le magistrat brabançon par celui de gauche. La maison communale est surmontée d'une tour élégante et enrichie d'un beau carillon. Le *Vrythof,* agrandi en 1821, est embelli par les églises Saint-Servais et Saint-Jean, par le grand corps de garde, élevé en 1737, et par une plantation qui sert de promenade. Cette place est une des plus belles du pays ; Guillaume de La Marck, surnommé le Sanglier des Ardennes, y eut la tête tranchée.

L'église de Saint-Servais est un vaste édifice en forme de croix, orné de cinq tours, dont trois en tête de la nef et deux à l'extrémité de l'abside, derrière le chœur. Quelques auteurs font dater celui-ci du temps de saint Monulphe, évêque de Tongres, qui fonda l'église au vi^e^ siècle, et ils

attribuent la construction de la nef à Charlemagne. D'autres croient que les parties les plus anciennes de l'édifice actuel ne remontent pas au delà du xe siècle. Sous le chœur existait autrefois une très-vieille crypte, qui fut détruite en partie en 1811. Il s'y trouvait plusieurs sépultures, et entre autres celles de l'évêque saint Servais et de Charles de France, duc de la Basse-Lotharingie, mort en 1001. L'église de Saint-Servais possède un beau tableau de Van Dyck, représentant la Descente de Croix, et deux toiles de Crayer : saint Thomas d'Aquin et saint Hyacinthe; mais ce qu'elle offre de plus remarquable sous le rapport de l'art, c'est un magnifique porche ou vestibule, décoré d'ornements et de statues. On suppose que les souverains assis, placés dans le creux des voussures ogives, représentent les rois et les empereurs protecteurs et bienfaiteurs de l'église. Ce curieux ouvrage paraît dater du xe ou du xie siècle. Mentionnons encore le beau cloître voisin, construit au xve siècle.

Les autres églises remarquables sont : Notre-Dame, jadis paroisse des sujets de l'évêque de Liége, de même que Saint-Servais était celle des habitants brabançons ; Saint-Martin, au faubourg de Wyck ; Saint-Jean, cédée aux calvinistes en 1632 et ornée d'une belle tour construite au xve siècle : le philologue Saumaise, mort en 1652, y est enseveli.

Le principal établissement de bienfaisance est l'hôpital pour les indigents, qui sert aussi d'hospice pour les infirmes, établi en 1820 dans l'ancien couvent du Mont-Calvaire ; on peut y recevoir 150 malades, et l'on y entretient de 150 à 180 vieillards des deux sexes. Il y a encore un hôpital pour les insensés, plusieurs petits hospices, un asile pour les orphelins

ÉGLISE ST SERVAIS, A MAESTRICHT

réformés, un autre pour les orphelins catholiques, un hospice pour les enfants pauvres catholiques, etc.

On remarque encore à Maestricht l'Athénée, autrefois couvent des Dominicains ; le célèbre architecte de cet ordre, frère François Romain de Gand, qui prit part à la reconstruction du pont sur la Meuse, a fait bâtir l'édifice servant de demeure au directeur et orné de son portrait. L'église des Récollets a été transformée en palais de justice et le couvent des frères Cellites en mont-de-piété. Cette ville offre de plus un théâtre, une école de dessin, une bibliothèque publique, plusieurs casernes, un arsenal, et d'autres bâtiments militaires. Le naturaliste François-Xavier de Burtin (m. 1818) et le sculpteur Mathieu Kessels (m. 1836) étaient de Maestricht.

Le principal appui de la défense de Maestricht est le fort Saint-Pierre, placé sur une hauteur qui domine la Meuse. Sur la même éminence est le hameau de *Caster*, qui rappelle le souvenir des Romains, et plus loin le pittoresque site de *Slavande*, où il y avait autrefois un couvent de Récollets. Au-dessous de ces anciennes constructions, entre la Meuse et le Jaer, s'étendent des cavités d'une nature toute particulière ; le sol est un amas de calcaire grossier, espèce de tuf tendre, se réduisant en poussière à la moindre pression et pouvant être taillé au moyen d'un instrument tranchant. Il se façonne en pierres employées de temps immémorial pour la construction des maisons et des édifices. Depuis nombre d'années, les habitants des environs fouillent sans relâche le sein de la montagne Saint-Pierre et y creusent ces galeries souterraines, rendues célèbres par de belles découvertes d'ossements fossiles. Une partie d'entre elles semblent remonter au temps des Romains ; d'autres

forment un labyrinthe inextricable, illustré par mainte histoire lugubre. Des inscriptions et des dessins couvrent les parois de la grotte, dont la température, toujours égale, de huit degrés environ au-dessus de zéro, permet à ces œuvres fragiles de l'homme de traverser les siècles, tandis qu'à l'air le marbre même n'est pas insensible à l'influence des saisons.

Quatre chaussées partent du faubourg de Wyck et sillonnent la partie orientale du Limbourg : l'une d'elles se dirige au sud vers Battice et Verviers, au travers de l'ancien comté de Daelhem ; une autre conduit à Vaels et à la cité de Granus et de Charlemagne, Aix-la-Chapelle ; une troisième suit jusqu'à Heerlen les traces de la voie romaine qui unissait autrefois les deux cités de la Germanie inférieure, Tongres et Cologne ; la dernière, enfin, relie Ruremonde et Venloo à la capitale du nouveau duché de Limbourg.

La petite ville de *Vaels* (2,500 hab.) n'était, il y a soixante et dix ans, qu'un modeste village ; mais déjà la liberté du culte, dont on y jouissait sous la domination hollandaise, y attirait une grande affluence de monde. On y voit quatre églises : celles des catholiques et des réformés allemands sont situées vis-à-vis l'une de l'autre, sur une colline ; il y en a encore une pour les Français réfugiés, une autre pour les luthériens, et une maison où s'assemblent les anabaptistes. La prospérité de Vaels est due à ses importantes fabriques de draps.

Sur les bords pittoresques de la Geule, s'élevait autrefois la redoutable et célèbre forteresse de *Fauquemont*, *Valckenborg*, le *Coriovallum* ou *Corvovallum* des Romains. C'était la résidence de seigneurs puissants, dont les posses-

sions étaient circonscrites entre la Meuse et la Roër, mais dont l'influence s'étendait sur toute la Basse-Allemagne. Plusieurs d'entre eux furent des princes guerriers et redoutables à leurs voisins : entre autres Waleram Ier, qui posséda aussi le manoir de Poilvache, près de Dinant, guerroya longtemps contre l'évêché de Liége et l'archevêché de Cologne, et mourut enfin dans un combat en 1242; Thierry Ier, massacré par les habitants de Cologne, dans une bataille livrée dans leur ville, la nuit du 14 au 15 octobre 1268; Waleram II, surnommé le Roux, fils du précédent, l'un des plus ardents adversaires du duc de Brabant Jean Ier, et le dernier des princes coalisés contre lui pour la succession du duché de Limbourg qui ait posé les armes après la bataille de Woeringen; Renaud, son fils puîné, dont toute l'existence fut une suite de démêlés avec le duc de Brabant Jean III. Celui-ci lui enleva successivement la ville de Sittard, qu'il réunit à ses états (1318), Fauquemont, qui fut assiégée à deux reprises (1327 et 1329), et Montjoie, dont la mort de Renaud entraîna la reddition (1332). Le fils de ce dernier, Thierry III, se distingua dans les guerres entre le roi d'Angleterre Édouard III et Philippe de Valois, roi de France; mais lui et son frère Jean moururent sans laisser de postérité, et leur sœur Philippe vendit le patrimoine de ses aïeux qui fut enfin réuni au Brabant par achat (1364).

Le pays de Fauquemont, sa capitale et ses trente-huit villages, furent partagés entre le roi d'Espagne et les états-généraux des Provinces-Unies, en 1661, quelques années après le traité de Munster. Le bourg de Fauquemont, dont les Hollandais s'étaient emparés en 1644 et dont ils détruisirent les fortifications, leur resta par le partage de 1661;

son château, qui était situé sur une montagne isolée, mais dominée par d'autres, fut ruiné par les Français vers l'année 1672. Non loin de là sont les belles exploitations de houille de l'ancienne abbaye de Rolduc, à *Kerkraede,* et un peu plus loin le vieux château d'*Amstenraedt,* entouré de vastes jardins.

La route de Maestricht à Ruremonde parcourt un pays où l'on rencontre à chaque pas des souvenirs des descendants de Charlemagne. D'abord c'est *Meerssen* (1,820 hab.), sur la Geule, où il y eut au mois de février 847 un grand plaid général de la nation des Francs; l'empereur Lothaire y contracta avec ses frères, Louis, roi de Germanie, et Charles, surnommé le Chauve, roi de la France occidentale, une alliance qui fut renouvelée au même lieu en 851. Meerssen fut donnée en 968 par Gerberge, veuve du duc de Lotharingie Giselbert et du roi de France Louis IV, à l'abbaye de Saint-Remi à Reims.

A *Elsloo* ou *Hasloo,* les chefs normands Godefroid et Sigefroid vinrent s'établir en 881 et furent assiégés en 883 par une armée considérable que commandait l'empereur Charles le Gros; après un siége de douze jours, ce prince, qui négocia toujours avec ces barbares au lieu de les combattre, leur accorda la faculté de se retirer, à des conditions très-avantageuses : aussi revinrent-ils quelques années après, pendant le règne d'Arnoul de Carinthie; dans cette seconde invasion, ils défirent une armée franque, près de la rivière la Geule, le 26 juin 891.

Sur la Geleen, affluent de la Roër, on trouve la petite ville de *Sittard* (3,900 hab.), autrefois dépendante du pays de Juliers et propriété des sires de Fauquemont, assiégée et prise par le duc de Brabant en 1318, et enlevée à ce

prince en 1334 par ses ennemis. On y voit une église datant du XVIe siècle et ornée d'une tour haute de 250 pieds; le commerce de grains, de toiles, d'étoffes de laine et de coton, y est assez actif. A une lieue au nord-ouest est situé *Born*, qui formait autrefois l'apanage d'une branche de la famille ducale de Limbourg. D'après d'anciens documents, il paraît que le roi Zuentibold et sa femme Sophie donnèrent à quatorze villages des environs une forêt nommée *Grater* ou *Graterheid*, pour réparer les vexations qu'ils avaient commises à leur égard. Les curés de ces villages recevaient annuellement quatre chariots de bois, à charge de faire tous les dimanches des prières publiques pour ces bienfaiteurs du canton, ce qui avait encore lieu au XVIIe siècle. La forêt, qui s'étendait de la Geleen à la Meuse, est aujourd'hui entièrement convertie en terres et en pâturages.

C'est dans cette contrée que le roi Zuentibold, après avoir régné quelques années en Lotharingie, fut vaincu et tué, le 13 août 900, par les comtes Étienne, Gérard et Madfrid, révoltés contre lui. Son corps fut enseveli dans l'abbaye de *Susteren*. Cette abbaye, située près de la Geleen, avait été fondée en 714 par Pepin de Herstal et sa femme Plectrude; elle fut soumise par le roi Arnoul au monastère de Pruim, et transformée plus tard en un chapitre de chanoinesses nobles.

Au confluent de la Meuse et de la Roër, on voit la ville de *Ruremonde* (5,550 hab.), longtemps simple village et entourée de murs seulement en 1290 par le comte de Gueldre, Othon III; un évêché y fut établi en 1559, mais il fut aboli lors du concordat de 1801. Cette ville, ainsi que toute la Gueldre, fut en 1543 définitivement réunie

aux provinces belges; elle fut prise par les Hollandais en 1632, reconquise par les Espagnols en 1636, et elle devint au XVIIIe siècle la capitale de la Gueldre autrichienne, quand la ville de Gueldre eût passé sous la domination de la Prusse. On y remarque l'église de l'abbaye dite le Munster, bâtie de 1220 à 1224, construite en majeure partie de pierres de tuf et ornée du mausolée des fondateurs surmonté de leurs statues. A quelque distance de la ville, sous la commune de Herten, est une tombe très-élevée, appelée *Aldenborg* ou *Drusiusberg*. La tradition populaire place en cet endroit la sépulture du jeune Drusus, fils d'Auguste, qui, suivant les annales romaines, mourut dans le pays entre le Rhin et la Meuse.

Après avoir longé la Meuse pendant plusieurs lieues, on arrive à *Tegelen,* village où il se trouve un grand nombre de poteries et de tuileries, et dont l'église renferme plusieurs tableaux; puis on gagne *Venloo* (6,525 hab.), ville forte protégée vers l'ouest par le fort Saint-Michel, dont elle est séparée par le fleuve. Ce n'était qu'une bourgade en 1343 quand Renaud, premier duc de Gueldre, l'entoura de fortifications. Elle a été souvent assiégée et reprise, surtout pendant les guerres de l'empereur Maximilien contre les ducs de Gueldre; le traité des Barrières la réunit aux possessions des Provinces-Unies; elle fut cédée à la France par la république Batave en 1795; un coup de main la livra aux Belges en 1830. C'est en cette ville qu'on fit le premier essai des bombes, inventées par un habitant pour servir à des feux d'artifice. Cette tentative eut de funestes résultats pour l'inventeur, dont la maison fut incendiée, et pour la ville, qui fut consumée en partie. Venloo a été la patrie de Hubert Goltzius (m. 1583), savant antiquaire, et d'Éric

Dupuis ou Erycius Puteanus, littérateur fécond. On a plusieurs fois projeté la construction d'un canal qui par Venloo relierait au Rhin la Meuse et l'Escaut. L'infante Isabelle fit commencer dans ce but quelques travaux, ruinés bientôt par les Hollandais. Le canal du Nord, decrété en l'an XI de la république, a été commencé en 1808 et abandonné en 1813, par suite des événements politiques.

Il n'y a qu'un seul endroit considérable dans toute cette langue de terre, qui s'étend entre la Prusse et la Meuse jusqu'à la province hollandaise dite la Gueldre. C'est *Gennep,* petite ville sur la Niers, anciennement annexe du duché de Clèves ; son château a été détruit par les Français en 1710. Le village de *Mook,* à l'extrême frontière, est célèbre par une bataille dans laquelle périrent Louis et Henri de Nassau, frères de Guillaume, prince d'Orange, ainsi que Christophe, fils de l'électeur palatin. Leurs troupes furent mises en déroute par les bandes espagnoles (14 avril 1574).

Un des premiers villages du Limbourg hollandais, à l'ouest de la Meuse, est *Thorn* ou *Thore,* autrefois capitale d'une petite principauté qui comprenait en outre Heel, Ittervoort, Gratem, Baexen, Stamproy, et quelques hameaux. C'était un domaine appartenant à l'abbaye fondée en ces lieux, en 992, par Hilsonde, dame de Stryen, qui donna en outre à ce monastère de grands biens à Gertruidenberg et aux environs, et qui s'y retira pour y finir ses jours. Il y avait un double chapitre de chanoines et de chanoinesses ; l'abbesse était princesse d'empire.

De Heel à Neer, le long des rives de la Meuse, dans une longueur de trois lieues, et du fleuve vers l'intérieur des terres, dans une largeur de deux lieues, s'étendait la terre de *Horn* ou *Hornes,* contrée peu fertile, parsemée de tour-

bières, de bruyères, de hauteurs sablonneuses, et arrosée par la *Neer*. Elle devait son nom au village de Horn, situé à peu de distance de Ruremonde. Ses nobles seigneurs figurent avec éclat dans l'histoire du pays et ont fourni aux princes de la maison de Bourgogne de zélés serviteurs et d'intrépides capitaines. Après la mort du dernier d'entre eux, Florent de Montmorency, décédé en 1570, l'évêque de Liége réclama la terre de Horn comme un fief du comté de Los vacant faute de mâles, et il s'en mit en possession.

Plus à l'ouest, au milieu d'un canton qui faisait autrefois partie de la Gueldre autrichienne, le bourg de *Weerdt* (6,000 hab.) montre avec orgueil dans son église de Saint-Martin le tombeau de Philippe de Montmorency, comte de Hornes, décapité à Bruxelles par ordre du duc d'Albe. Weerdt possède encore, mais tombant en ruine, son château, qui appartient à la famille de Caraman. Cette bourgade se glorifie d'avoir donné le jour au célèbre Jean de Weerdt, garçon cordonnier, devenu, grâce à ses exploits, général des armées autrichiennes, et mort à Prague vice-roi de Bohême en 1655.

Le château de *Kessel,* bâti sur une éminence qui domine la plaine environnante et appartenant à M. le baron de Keverberg, offre un aspect imposant. C'était autrefois un *castellum* ou château du peuple Ménapien, qui habitait primitivement les rives de la Meuse et du Rhin, et qui, à une époque inconnue, mais probablement pendant la domination romaine, émigra vers l'ouest et alla occuper les rives de l'Escaut et de la Lys, où nous avons retrouvé ses traces. Au moyen âge, Kessel était le chef-lieu d'un comté qui comprenait dix-huit villages. Renaud II, duc de Gueldre, en fit l'acquisition en 1340, et les anciens

seigneurs ne gardèrent que la terre de Kessel, qui passa plus tard aux barons de Mervik et ensuite à ceux de Keverberg. Cette seigneurie, au siècle dernier, s'étendait le long de la Meuse, l'espace de dix lieues, au nord de la seigneurie de Horn.

A l'ouest, une immense ligne de tourbières appelée *les Marais de Peel*, constitue en quelque sorte une limite naturelle entre la province du Brabant et le duché de Limbourg septentrional. Ces tourbières, qui sont formées de débris de substances végétales, s'exploitent en été. Les produits qu'on en retire se débitent dans la Campine et dans une grande partie de l'arrondissement de Ruremonde, où ils servent au chauffage du peuple.

XIV.

PROVINCE DE LIÉGE.

La Hesbaye. — Liége. Coup d'oeil historique sur cette ville et description de ses monuments.

La province de Liége, une des plus importantes du pays à cause de ses grands établissements industriels, se partage en deux parties bien distinctes : l'une, désignée d'ordinaire sous le nom de Hesbaye, est une immense plaine, et son sol, composé de couches de calcaire recouvertes d'un dépôt de terrain meuble, est éminemment propre à la culture des céréales et des plantes oléagineuses ; l'autre partie, qui comprend les

LE PONT DES ARCHES À LIEGE.

rives de la Meuse et les contrées voisines, vers l'est, est hérissée de hauteurs rocheuses et sillonnée de gorges et de ravins. Dans la première de ces parties, l'agriculture est en progrès et on y voit disparaître peu à peu les jachères et s'augmenter le nombre des prairies artificielles, ainsi que la culture du froment ; dans la seconde région, dont l'épeautre est la principale culture, les habitants dirigent toute leur industrie vers l'établissement de pâturages, de closeries, vers l'élève du bétail et la fabrication des fromages. Des forêts couvrent le cinquième du territoire de la province ; ses mines, dont nous parlerons plus loin, sont sa plus grande richesse. On n'y cultive que peu ou point le lin, le chanvre, le tabac, la garance, l'orge et le sarrasin. Au sud-ouest, un canton qui confine à la fois à la Prusse et au Luxembourg, et qu'on appelle les Fanges ou Fagnes (*Veen*), n'est qu'une immense et stérile bruyère, périlleuse à traverser en hiver, sauvage et déserte en été.

Le morcellement politique qui existait autrefois dans le Limbourg se retrouvait aussi dans ce qui forme aujourd'hui la province de Liége, et cela depuis la plus haute antiquité. Ainsi quand les Romains arrivèrent en Belgique, on y trouvait plusieurs peuplades : les Condrusiens et les Ségniens, sur le bord de la Meuse et vers l'Ourte ; et plus au nord, les Éburons. Sous le gouvernement des rois francs, jusqu'à Charlemagne, il y eut unité ; mais plus tard la donation à l'église de Saint-Lambert de domaines épars dans lesquels la souveraineté était abandonnée à l'évêque, et les empiétements des comtes et des seigneurs puissants sur le pouvoir suprême, créèrent dans le pays des divisions bizarres. Peu à peu l'évêché comprit : Liége et ses envi-

rons, la Hesbaye, Saint-Trond, le comté de Los, une partie de Maestricht, Huy et son territoire, le marquisat de Franchimont, Dinant, Lobbes, Saint-Gérard, Bouillon, etc. Cette principauté, qui exista huit siècles, s'étendait du nord au sud depuis la Campine jusqu'à la Lorraine; son territoire, variable dans sa largeur, s'arrondissait ici entre les duchés de Brabant et de Limbourg, là se resserrait entre le Namurois et le Luxembourg, et enfin traversait l'Entre-Sambre-et-Meuse, pour enlacer encore une partie des bords de la Sambre, entre le Hainaut, le Brabant et le comté de Namur. La partie orientale de la province de Liége presque entière constituait jadis le duché de Limbourg et la principauté de Stavelot.

La Hesbaye, que le chemin de fer traverse de l'ouest à l'est, a été souvent ravagée par de grandes armées. Le plus pur sang de la noblesse hesbignonne avait été versé dans la terrible guerre de famille, dite des Awans et des Waroux, qui se prolongea pendant près de quarante années : les guerres entre les ducs de Bourgogne et le pays de Liége achevèrent la ruine et la décadence de ces familles de chevaliers, issues de Raes de Dammartin, et dont le gracieux et naïf Hemricourt nous a raconté les amours et les exploits.

De même que la partie sud du Brabant, la Hesbaye est riche en tombes romaines ou germaniques, et en champs de bataille; mais ni *Landen*, ni *Hannut*, jadis citadelles avancées du Brabant, maintes fois assiégées, prises et reprises, aujourd'hui pauvres villages, n'ont conservé de souvenirs du passé. La première, qui ne compte que 750 habitants, était autrefois assez considérable, à en juger du moins par les fondements de murs qu'on y trouve. Elle est célèbre pour avoir été le berceau de la seconde

race des rois francs : Pepin de Landen, qui commença la grandeur de la famille des Carlovingiens, y mourut vers l'an 640 et y fut enterré sous un monticule qui porte encore son nom : plus tard son corps fut transporté à Nivelles par les soins de sa fille Gertrude.

Au milieu de la Hesbaye, sur le Jaer ou Geer, est la petite ville de *Waremme* (1.570 hab.), réunie en 1078 à l'évêché de Liége par donation de la comtesse Ermengarde. Elle n'est pas riche en antiquités ; son église a été reconstruite en 1801, son enceinte de murs a disparu, et de son château il ne reste plus qu'une petite hauteur, à peine suffisante pour indiquer son emplacement. Dans les vastes plaines qui s'étendent au delà du Jaer dans la direction de Liége sont : *Awans,* où l'on montre encore dans une prairie près de l'église quelques ruines du château seigneurial, et le manoir si longtemps ennemi de *Waroux,* sous Alleur ; celui-ci est encore debout ; il est de forme ovale, et tel, dit l'abbé De Feller, que l'Europe n'en offre peut-être point de semblable. C'est l'amour qui fut cause de la lutte sanglante qui a éternisé le nom de ces deux résidences féodales. Un jeune gentilhomme de la famille de Waroux voulait épouser une fille fort riche du territoire d'Awans ; le voué du lieu prétendit que celle-ci était de condition servile, et mit arrêt sur ses meubles et opposition au mariage. Le jeune homme passa outre et fit transporter les meubles de sa femme dans une autre juridiction ; le voué prit les armes pour soutenir ses droits, et le sang ayant coulé, la plupart des nobles du pays se virent impliqués dans cette querelle. Elle dura trente-huit ans (1297-1335) et causa la mort de 32,000 hommes. Une paix conclue par la médiation de l'évêque Adolphe de La Marck, et connue sous le

nom de Paix des Douze, la termina enfin et abolit le droit de vengeance privée.

Pour arriver à la station de Liége, le chemin de fer descend vers la Meuse, au moyen de deux plans inclinés, longs de 2,000 mètres chacun et rachetant tous deux une pente de 55 mètres. Entre ces deux plans inclinés, vis-à-vis le faubourg de Sainte-Marguerite, on a établi un palier sur lequel sont établis les bâtiments des machines. Les convois parcourent à la descente les plans inclinés par l'effet seul de la pente, qu'on régularise convenablement en faisant agir les freins des voitures et en ajoutant au besoin des waggons destinés spécialement à retenir et munis de freins puissants. Pour la montée, on emploie des câbles sans fin mis en mouvement par des machines à vapeur fixes ; les convois sont en outre munis des mêmes freins qu'à la descente et d'un waggon-traîneau. On jouit en cet endroit d'un panorama admirable ; Liége se montre à vos pieds avec ses innombrables maisons, ses clochers, ses tours, sa citadelle qui la domine vers le nord, la Meuse qui, après avoir traversé la vieille cité de Notger, sillonne les prairies de Jupille, le fertile plateau d'Herve qui s'étend vers l'est et les hauteurs boisées de Quinquempoix.

Liége (74,650 hab.) est assise dans une riante et pittoresque vallée, entre deux collines que sépare une distance d'environ 2,230 mètres : la montagne de Sainte-Walburge sur la rive gauche, le mont Cornillon sur la rive droite. La Meuse forme en cet endroit plusieurs îles et y reçoit vers l'ouest le ruisseau la Légie, qui prend sa source à Ans, et vers l'est la rivière l'Ourte. Peu de villes ont une situation plus heureuse que celle de Liége, placée sur les bords d'un grand fleuve qui la met en communication d'une part avec

les provinces de la Hollande, de l'autre avec le nord de la France, près de l'embouchure dans la Meuse de l'Ourte, navigable en partie, et dont la canalisation et la jonction avec les affluents de la Moselle ont été commencées et seront peut-être bientôt reprises. Le chemin de fer, qui relie Liége aux parties occidentales du pays, longe cette grande cité pour se porter vers l'Allemagne. Les nombreuses houillères et mines qui se trouvent en abondance aux alentours contribuent puissamment à activer son industrie et son commerce. Ses fabriques d'armes jouissent d'une grande réputation ; la valeur des objets de cette nature exportés s'est élevée, terme moyen, de 1834 à 1836, à trois millions de francs. Ses manufactures de limes et de scies, ses établissements pour la confection de machines à vapeur et de mécaniques, ses fonderies de fer et de cuivre, ses brasseries, etc., sont pour elle autant de sources de prospérité. On fait encore à Liége des couvertures de laine d'une grande beauté.

Liége n'était au VIe siècle, qu'un hameau entouré de montagnes, de rivières et de bois. Saint Monulphe, évêque de Tongres, y ayant passé en se rendant à Dinant, fut frappé de la beauté de ce lieu écarté et de sa position avantageuse, et y fonda une église en l'honneur de saint Cosme et de saint Damien. Cent cinquante ans plus tard, un de ses successeurs, saint Lambert, qui affectionnait ce séjour, y fut assassiné par des parents d'Alpaïde, femme de Pepin de Herstal. Saint Hubert, qui le remplaça sur le siége épiscopal, abandonna Maestricht et choisit pour résidence le bourg sanctifié par le martyre de son prédécesseur (709). Il y éleva une église en son honneur et donna à Liége ses premières lois. Depuis lors, la nouvelle cité épiscopale, que les Normands

dévastèrent en 882, grandit en importance à mesure que s'étendit l'autorité temporelle de ses prélats. Longtemps ceux-ci avaient continué à porter le nom d'évêques de Tongres; Richaire, qui gouvernait le diocèse vers l'an 930, est le premier qui adopta le nom de sa capitale, en vertu d'une bulle du pape Jean X.

Une suite de grands princes, qui régnèrent depuis le milieu du xe jusqu'au milieu du xie siècle, attirèrent à Liége par un gouvernement sage une population nombreuse, l'embellirent en y fondant un grand nombre de chapitres et de monastères, et annexèrent à ces communautés des écoles qui devinrent célèbres. Avant eux la ville ne comprenait que le versant oriental de la hauteur de la citadelle, et se terminait à la Meuse et au bras de ce fleuve appelé la Sauvenière. Le quartier appelé *l'Ile*, entouré par ce dernier cours d'eau, était encore inhabité; Eracle paraît lui avoir le premier donné quelque importance en y établissant l'église collégiale de Saint-Paul. Notger, qui régna après lui et qui mourut en 1008, étendit les bornes de ses états, accrut sa juridiction et affermit son autorité. Notger avait élevé, presque en même temps, les collégiales de Saint-Jean, de Saint-Denis et de Sainte-Croix; Baldéric, à son tour, éleva l'abbaye de Saint-Jacques et consacra Saint-Barthélemi. Liége dut à Réginard, mort en 1035, le premier pont en pierre jeté sur la Meuse, et à Wazon, qui termina sa carrière en 1048, l'amélioration de ses écoles. Du temps de ce dernier, la domination des évêques s'étendait sur tout ce qui forma depuis la principauté, à l'exception de Bouillon et de Couvin, acquis seulement vers l'an 1095.

A cette période de développements lents, mais continus, succède une époque de transition, pendant laquelle les évé-

nements politiques marquent seuls dans l'histoire de Liége; puis viennent les terribles guerres soutenues par les habitants de cette cité pour le maintien de leurs droits et de leurs priviléges. Depuis le commencement du XIIIe siècle, et surtout depuis l'apparition du premier tribun, Henri de Dinant, en 1250, jusqu'à la conquête du pays par les Français en 1794, ce ne sont que luttes incessantes, dans lesquelles triomphent tour à tour le pouvoir suprême et le peuple.

Sous l'évêque Hugues de Pierrepont, en 1213, Liége essuya une terrible catastrophe; le duc de Brabant Henri, qui réclamait la possession des seigneuries de Moha et de Waleffe, y entra le jour de l'Ascension et l'abandonna au pillage; ce désastre, qui fut vengé par la bataille de Steppes, fit sentir la nécessité de fortifier la ville du côté de Sainte-Walburge. On se mit aussitôt à l'œuvre, et la cité fut bientôt en bon état de défense. Sous Henri de Gueldre, une rupture éclata d'abord entre lui et la commune, puis au sein de celle-ci, entre les bourgeois riches et les métiers; l'éloquence et l'audace de Henri de Dinant soutinrent longtemps le courage du peuple; mais après une guerre désastreuse, Henri de Gueldre entra en vainqueur dans Liége, le 28 octobre 1255, et le tribun populaire fut forcé de fuir.

La première moitié du XIVe siècle n'offre qu'une longue suite de révoltes et de traités; en 1302, une nouvelle émeute amena le triomphe des gens de métiers; sous Adolphe de La Marck, les paix de Fexhe en 1316, de Wihogne en 1326, de Flone en 1330, et de Liége en 1343, ne furent suivies que de courtes trêves. A la suite de la dernière, on décréta la création du tribunal des Vingt-Deux,

chargé de recevoir les plaintes des citoyens qui auraient été molestés ou lésés par les officiers de l'évêque, et auxquels on aurait refusé de rendre justice. Les commencements du règne d'Engelbert de La Marck furent marqués par une guerre civile très-sanglante, et l'évêque, que soutenaient plusieurs princes, fut vaincu à Vottem le 1er novembre 1347; par contre, l'année suivante, le duc de Brabant Jean III, dont il avait imploré l'assistance, vainquit à son tour les Liégeois le 21 juillet 1347, et la paix de Waroux, conclue bientôt après, commença une époque plus tranquille.

Le XVe siècle fut malheureux pour les Liégeois, qui obéissaient, dans ses commencements, à Jean de Bavière. Une faction, connue sous le nom de Haydrois, ayant chassé ce prince de sa capitale, le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, rassembla une puissante armée pour rendre le pouvoir à son parent. Trente-cinq mille hommes, parmi lesquels on comptait l'élite de la chevalerie de Bourgogne, d'Artois, de Flandre et de Hainaut, attaquèrent à Othée les bourgeoisies de l'évêché, qui n'avaient avec elles que sept cents cavaliers. Longtemps la victoire resta indécise; enfin, les Liégeois, attaqués de toutes parts, rompirent leurs rangs, et la bataille devint une boucherie (24 novembre 1408). Les vainqueurs souillèrent leur triomphe par des atrocités sans exemple. Fort heureusement Jean de Bavière abdiqua en 1418, et ses successeurs, Jean de Walenrode et Jean de Heynsberg, cicatrisèrent les maux qu'il avait causés.

Les désordres recommencèrent pendant le règne de Louis de Bourbon, qui gouvernait sous l'influence du duc de Bourgogne Philippe le Bon et de conseillers perfides qui abusaient de sa jeunesse et de son inexpérience. D'autre

part, le peuple était sans cesse excité à la révolte par des émissaires du roi de France Louis XI, qui se servait de lui comme d'un moyen pour susciter des embarras à la maison de Bourgogne. Depuis plusieurs années, la plus grande anarchie régnait dans l'état, quand une déclaration de guerre fut envoyée par les Liégeois au duc Philippe (1465). Le combat de Montenaeken et le sac de Dinant, en 1466, amenèrent une première trêve, bientôt rompue. Le duc Charles, qui venait de succéder à son père, gagna sur ses turbulents voisins la bataille de Brusthem, dans laquelle périt l'élite de la bourgeoisie liégeoise (28 octobre 1467), et qui fut suivie d'une paix onéreuse. Un nouveau soulèvement ne tarda pas à éclater, et ses conséquences furent encore plus terribles. Le duc de Bourgogne et le roi Louis XI, qu'il avait arrêté à Péronne et forcé de le suivre, arrivèrent devant la cité avec une armée nombreuse. C'est alors qu'eut lieu ce trait d'héroïsme de six cents Franchimontois qui, pendant la nuit du 29 au 30 octobre 1468, assaillirent avec furie le quartier des deux princes, et y trouvèrent tous une mort glorieuse dans une lutte inégale. Liége avait été récemment démantelée, ses habitants s'enfuirent pour la plupart, et les assiégeants y entrèrent le 30 sans trouver de résistance. Presque toutes les maisons devinrent la proie des flammes, et quarante mille habitants furent passés au fil de l'épée ou noyés dans le fleuve. Avant le siége ils étaient, dit-on, au nombre de cent vingt mille. Ces scènes sanglantes attirèrent sur leurs auteurs les foudres de l'Église. La mort de Charles le Téméraire rendit à Liége une partie de ses anciens priviléges; mais les incursions de Guillaume de La Marck, surnommé le Sanglier des Ardennes, livrèrent de nouveau l'évêché à l'anarchie.

L'évêque, s'étant porté à la rencontre de Guillaume pour empêcher son entrée dans la ville, fut massacré par le farouche guerrier à Wez, dépendance de Grivégnée (29 août 1482); de là une guerre, qui se ralluma quand Guillaume, arrêté par ordre de l'évêque Jean de Hornes, eut porté sa tête sur l'échafaud, à Maestricht. Longtemps ses parents et ses partisans conservèrent le pouvoir dans la cité.

Après tant de maux vinrent enfin les beaux jours d'Érard de La Marck (1506-1538), qui maintint ses états en paix, les gouverna sagement et rétablit les édifices qu'avaient détruits le temps et les guerres civiles. Gérard de Groesbeek (1564-1580), au milieu de la conflagration générale produite par les troubles de religion, suivit avec bonheur la même politique.

Les réglements publiés au commencement du XVIIe siècle pour l'élection des magistrats de la cité ranimèrent les feux de la discorde; deux partis acharnés l'un contre l'autre se formèrent : *les Chiroux* tenaient le parti de l'évêque, *les Grignoux* celui de la ville. Le bourgmestre Sébastien La Ruelle, dévoué au parti populaire, fut lâchement assassiné en 1637, dans un repas auquel l'avait invité René de Renesse, comte de Warfusée; à la nouvelle de cet attentat, la colère du peuple ne connut plus de bornes; Warfusée fut attaqué dans son hôtel et tomba percé de coups; son corps, traîné au Marché, y fut écartelé et ses membres sanglants dispersés dans tous les quartiers de la ville; ses domestiques et ceux qu'on soupçonnait d'avoir été ses complices furent impitoyablement massacrés. Après une longue guerre qui ruina les campagnes, l'évêque Ferdinand de Bavière entra dans Liége le 17 septembre 1649, à la tête de ses troupes allemandes.

Son successeur Maximilien-Henri, qui appartenait aussi à la maison de Bavière, eut également un règne très-orageux (1650-1688) ; la lourdeur des impôts devint la cause de nouveaux troubles, qui coûtèrent la vie à plusieurs bourgmestres et qui se terminèrent en 1684 par l'établissement d'une nouvelle organisation, restreignant considérablement la puissance de la commune. Aux maux produits par ces déchirements vinrent se joindre les ravages des armées de Louis XIV, et en 1691 le maréchal de Boufflers, s'étant emparé de la Chartreuse, bombarda la ville pendant cinq jours ; l'hôtel de ville et presque toutes les maisons situées entre le Marché et la Meuse périrent dans ce désastre. La ville se rendit par capitulation au duc de Marlborough, et la citadelle fut prise d'assaut, en 1702, pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Le XVIIIe siècle, plus calme que le précédent, n'offre, à côté du règne bienfaisant de Velbruck, qu'un seul épisode de troubles, la révolution de 1789, qui força l'évêque Constantin de Hoensbroech à quitter momentanément le pays. Le comte François de Méan, son successeur, fut forcé de fuir devant l'armée de Dumouriez. Entrés dans Liége le 28 novembre 1792, les Français l'abandonnèrent en 1793 et y revinrent l'année suivante ; une lutte sanglante eut lieu, le 27 juillet 1794, sur le pont des Arches, et les Autrichiens, en se retirant, ruinèrent une partie du quartier d'Outre-Meuse et incendièrent tout le faubourg d'Amercœur ; on ne reconstruisit ce dernier qu'en 1803, un décret impérial ayant accordé à cet effet un subside de 300,000 francs.

Liége se divise en deux parties d'inégale grandeur : l'une comprenant la majeure partie des habitants et presque tous les monuments et édifices publics ; l'autre fort res-

treinte, et composée du quartier d'Outre-Meuse et de quelques hameaux voisins. Elles sont réunies par deux ponts dits des Arches et de la Boverie. Le premier, construit pour la première fois au XIe siècle, et emporté à plusieurs reprises par les fortes eaux, a été recommencé le 17 octobre 1648 et achevé en 1657 ; il a coûté 316,000 florins de Liége. Il est formé de six arches et long de 135 mètres ; jadis il était fermé par une petite forteresse appelée les Dardanelles et abattue en 1790. Le pont de la Boverie, auquel on travaille pour la seconde fois, bien que son origine ne date que de l'année 1834, avait été si vicieusement bâti qu'il fallut y interdire le passage ; la société concessionnaire fut obligée de jeter bas ses constructions et de les relever à nouveaux frais. Les travaux ont recommencé en 1841 ; le pont aura cinq arches, quatre sur la Meuse et une sur l'Ourte. Il y a encore à Liége plusieurs ponts de moindre importance, sans parler du magnifique pont du Val-Benoît où le railway traverse le fleuve.

Le centre de Liége a reçu de notables embellissements depuis un demi-siècle ; les places de la Comédie, Verte et de Saint-Lambert (cette dernière occupe l'emplacement de la somptueuse basilique élevée au patron de la ville), les rues de la Régence et de l'Université, le passage Lemonnier, le plus beau de la Belgique et dont le nom rappelle à juste titre l'architecte de cette charmante galerie, ont donné un nouvel aspect à cette partie de la cité liégeoise. Le quai de la Sauvenière, qui borde l'ancien fossé de ce nom, et la promenade d'Avroy, large avenue plantée d'arbres et se prolongeant jusqu'à la Meuse, offrent un charmant coup d'œil. Les autres places sont : le Marché, les places devant et derrière Saint-Paul et la place de l'Université, ornée depuis

COUR DU PALAIS, A LIÉGE.

l'année 1842 de la statue de Grétry, coulée par Buckens d'après un modèle de Geefs.

Le palais épiscopal, aujourd'hui converti en palais de justice, est un monument de la plus grande beauté. Un premier édifice, construit en 973 par l'évêque Notger, avait disparu le 18 avril 1185, lors d'un violent incendie qui détruisit l'église de Saint-Lambert et les bâtiments voisins; un second, dont les fondements furent jetés en 1189, avait été anéanti par un nouveau désastre en 1505; celui qui existe aujourd'hui date du règne d'Érard de La Marck, si l'on excepte la façade principale, donnant sur la place de Saint-Lambert, et les deux ailes de la première cour, reconstruites après un incendie qui éclata en 1734. La façade, élevée en 1737 sous la direction de l'architecte Agnessens de Bruxelles, offre un riche portique d'ordre composite, orné de six colonnes colossales; ces colonnes supportent une corniche qui porte à son tour deux autres colonnes soutenant un fronton au milieu duquel est placé un cadran. La galerie de la cour présente un coup d'œil singulier; les soixante piliers qui la supportent sont tous de formes différentes, et couverts de sculptures bizarres dues au ciseau de François Borset, né dans le quartier d'Outre-Meuse vers la fin du xve siècle. Cette partie date des années 1508 à 1526; la façade donnant sur la rue Derrière-le-Palais a aussi conservé son ancien aspect. La propriété du palais épiscopal de Liége est aujourd'hui contestée par la province à l'administration des domaines. C'est là que siégent une cour d'appel, dont la première chambre s'assemble dans l'ancienne salle des États du pays; un tribunal de première instance, qui occupe les grands appartements du prince; et un tribunal de commerce, qui

a remplacé les échevins dans les locaux qui leur étaient autrefois assignés. On y trouve aussi les bureaux de l'administration des domaines, les archives provinciales, une prison pour femmes, les écuries du train d'artillerie, etc.

L'hôtel de ville, vulgairement appelé la Violette, reconstruit une première fois vers la fin du XIVe siècle, une seconde fois en 1497, incendié lors du bombardement de la cité par les Français en 1691, a été relevé de nouveau quelques années après (1714-1718). Sa façade, d'un style simple et noble, est ornée d'un beau perron. Le ruisseau qui a donné son nom à la ville, la *Legia*, passe sous la maison communale; honteux de sa faiblesse, ce torrent semble à dessein dérober son cours à tous les regards et cacher sous le nom vulgaire de *Ri-de-coq-Fontaine* la trop glorieuse dénomination que l'antiquité lui avait imposée. Au milieu de l'antique forum liégeois, planté d'arbres et servant de marché, on voit trois belles fontaines rangées sur la même ligne. La principale, placée entre les deux autres, est un hexagone élevé sur un corps d'architecture et supporté par des colonnes d'ordre toscan qui forment six portiques, ornés d'une corniche chargée de six bustes représentant des vertus. Plus haut s'élève une colonne posée sur cinq consoles et quatre lions, et surmontée de trois déesses adossées qui soutiennent une pomme de pin ornée d'une petite croix. Ce bel ouvrage, entièrement en marbre, a été exécuté par Delcour en 1696, pour remplacer une fontaine en bronze placée en 1449, enlevée en 1467 par ordre de Charles le Téméraire, et renvoyée de Bruges à Liége en 1477. C'est là ce qu'on appelle *le Perron*, et ce qui était autrefois le palladium de la cité liégeoise.

Il n'est pas de villes en Belgique, sauf Tournai, dont les

LE PERRON A LIÉGE

églises offrent autant d'intérêt que Liége. On doit malheureusement regretter de ne plus y voir le plus beau des édifices dus à la munificence des princes-évêques, la magnifique cathédrale de Saint-Lambert, où l'art gothique avait déployé sa riche ornementation, et la piété des fidèles accumulé des trésors inestimables. Ce beau temple, que le XIIIe siècle avait vu élever, a disparu pendant la domination française.

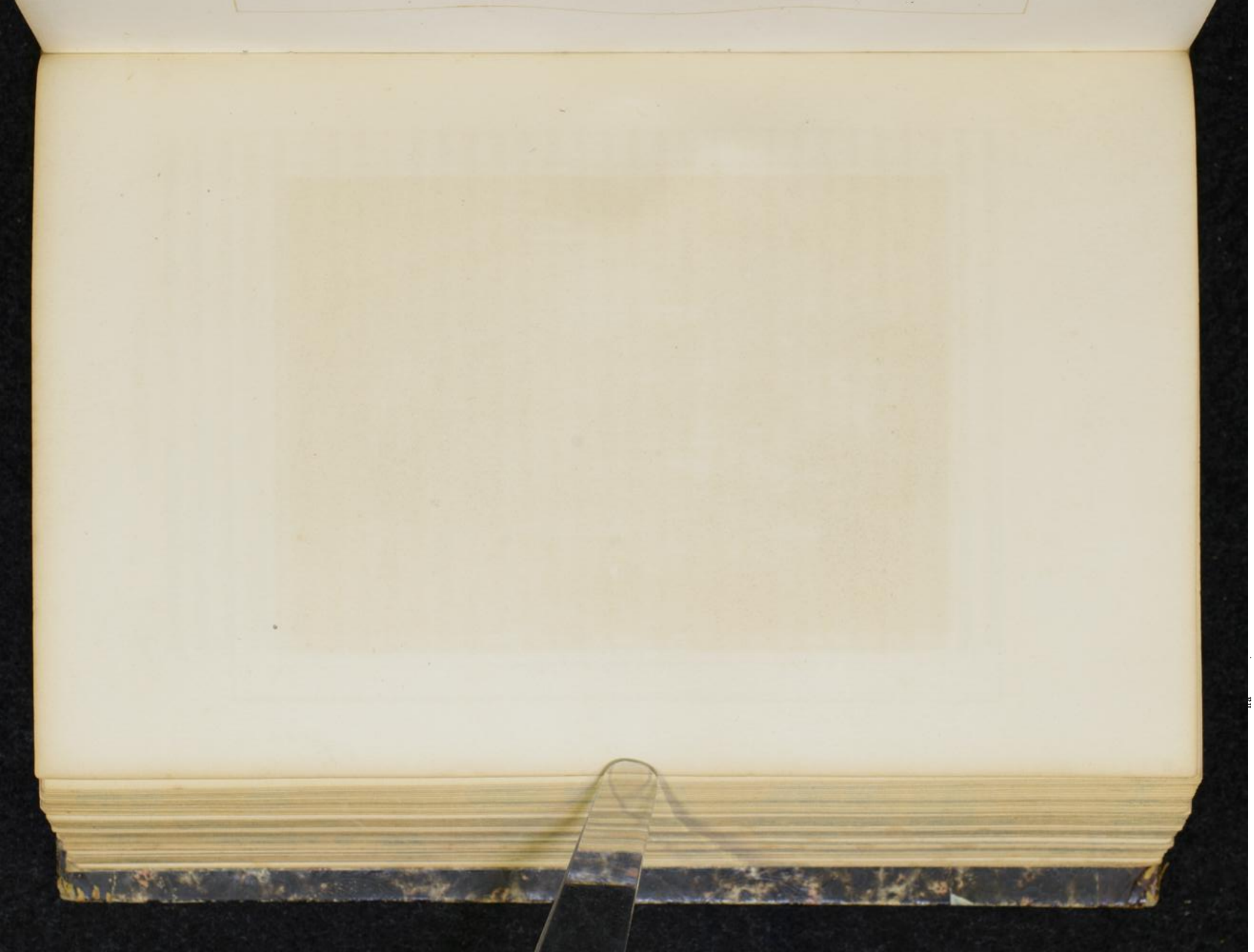
Saint-Paul, collégiale fondée par l'évêque Éracle en 967, érigée en cathédrale depuis le concordat de 1801, est bâtie dans le pur style gothique des XIIIe et XIVe siècles. Le chœur est la partie la plus ancienne; le reste du monument appartient à une époque plus récente et ne fut achevé qu'en l'année 1557; il est peu d'églises qui offrent un ensemble aussi harmonieux; partout on y remarque ce profond sentiment de l'art qui conserve à un édifice son unité tout en soignant ses différentes parties jusque dans les moindres détails. Les voûtes de la nef sont ornées de peintures représentant un immense feuillage peuplé d'oiseaux. Les belles portes en cuivre qui ferment l'entrée du chœur attirent l'attention, ainsi qu'un Baptême de Jésus-Christ par Carlier, quelques toiles de Bertholet, Douffet, Ansiaux, une Conversion de saint Paul, par Lairesse; une Descente de Croix, par Otto-Venius; les Quatre Évangélistes, par Quellyn. Dans une chapelle particulière, est un bon morceau de sculpture de Delcour, le Christ au Tombeau, en marbre blanc. Au-dessus de la grande porte d'entrée se trouve un autre ouvrage du même maître, un Christ en bronze, qui était autrefois placé au milieu du Pont des Arches, sur le fort appelé *les Dardanelles*. Dans la tour, construction qui date de 1823 et qui dépare l'édifice, est

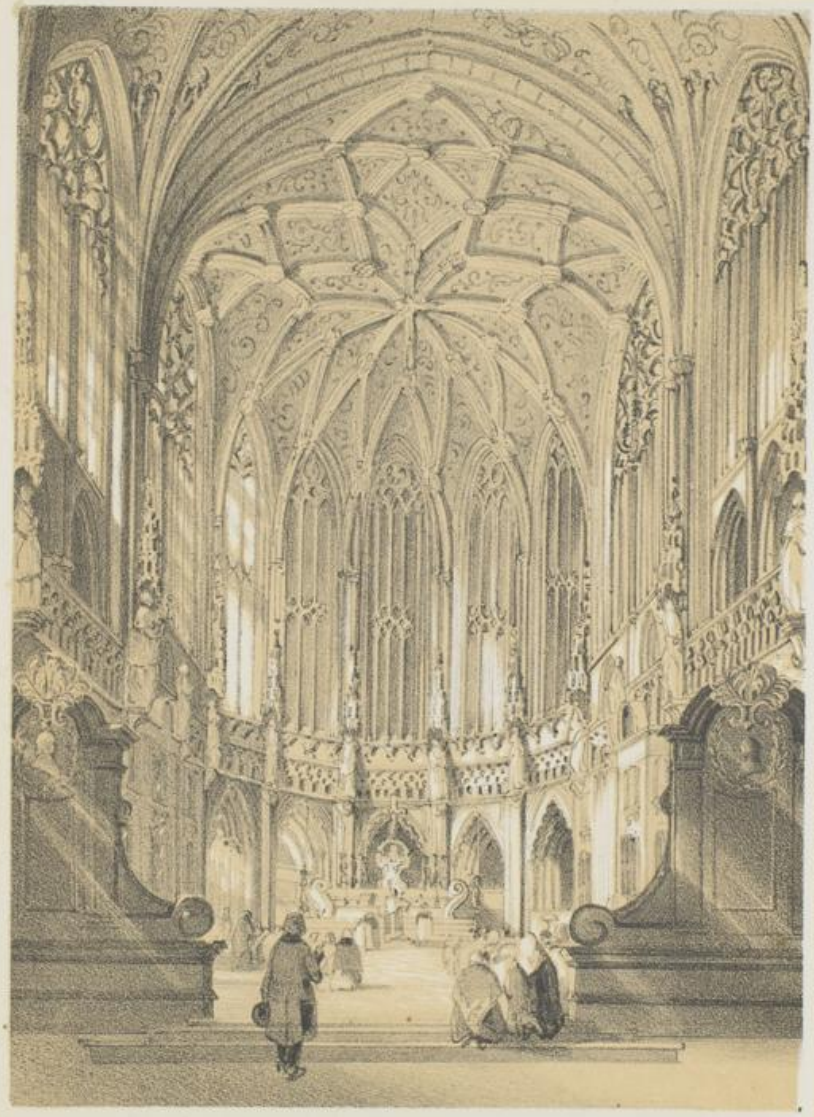
placé l'ancien carillon de la cathédrale. Une autre relique provenant de Saint-Lambert est conservée à Saint-Paul ; c'est un buste renfermant la tête de saint Lambert. Cet ouvrage d'orfévrerie, en vermeil, émaillé et parsemé de pierreries, est remarquable par ses ciselures. Il fut commencé en 1513 par Henri Zutman, sur l'ordre d'Érard de La Marck. Il coûta, dit-on, un travail de sept années et une dépense de plus de cent mille écus, somme énorme pour le temps.

Saint-Jacques, devenue collégiale en 1785, était autrefois une annexe de l'abbaye de Bénédictins fondée par l'évêque Baldéric, en expiation des guerres qu'il avait entreprises. Baldéric choisit, pour l'emplacement de la fondation qu'il projetait, un lieu désert, inculte, écarté, situé dans l'île de la Meuse où s'élevaient déjà les églises de Saint-Paul et de Saint-Jean. Il y jeta en 1016 les fondements d'un monastère dont la construction fut achevée en 1030 ; une partie de l'église, c'est-à-dire la tour et quelques murs adjacents, date de cette époque ; mais le reste du temple a été reconstruit de 1522 à 1538. Le portail, exécuté dans le style de la renaissance, a été bâti sur les dessins de Lombard.

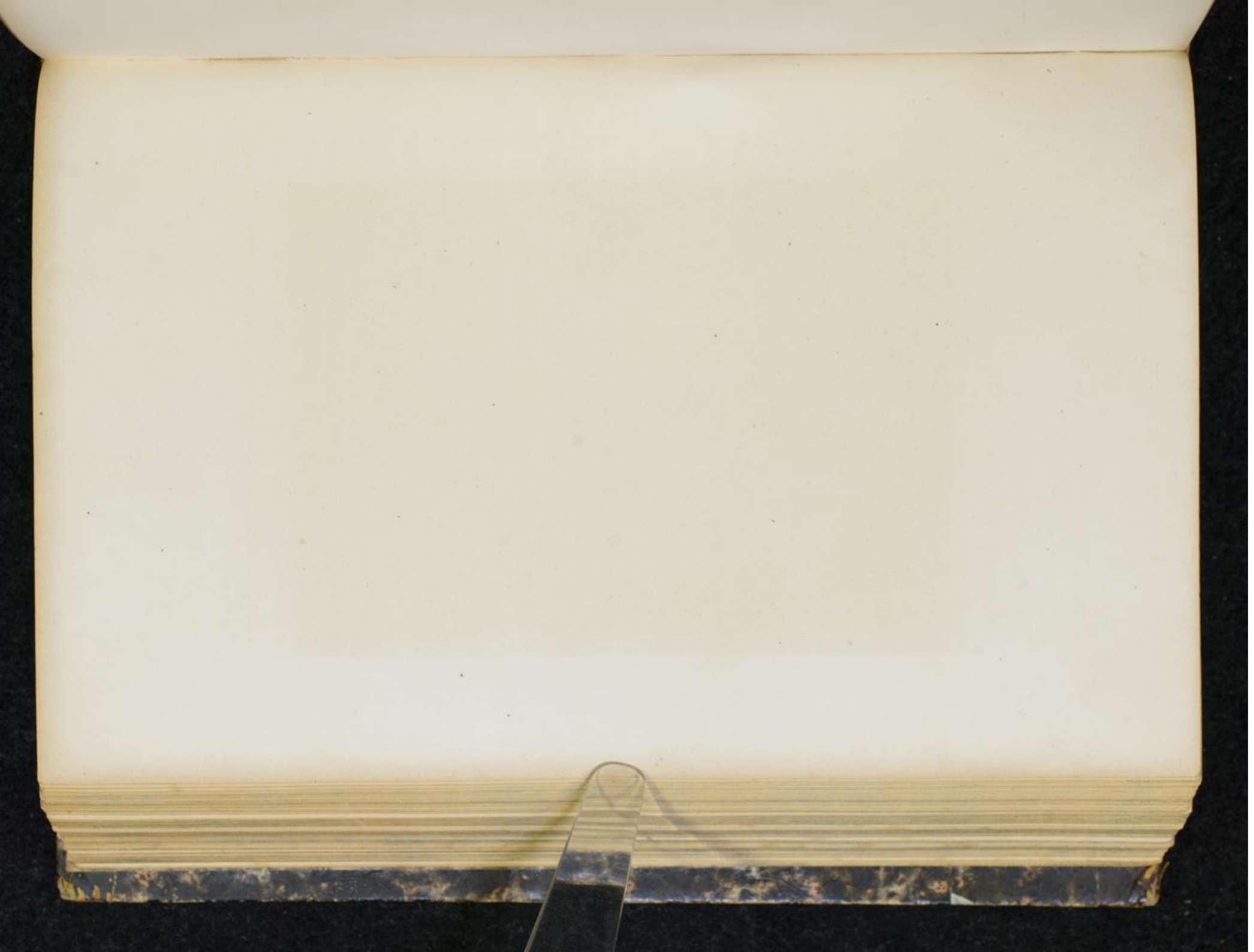
La nef, admirable de légèreté, est ornée de peintures qui jettent dans l'église une teinte mystérieuse. Au-dessus des arcades qui la soutiennent sont représentés, en médaillons, les portraits des rois et des prophètes de l'Écriture, avec leurs noms et des versets de la Bible, en lettres gothiques, qui semblent former, de chaque côté de ce majestueux vaisseau, une prière continue. Plus haut se développe un balcon à jour, dont la pierre a été tressée comme du jonc et qui semble posé sur la pointe des arcades. Un des plus spi-

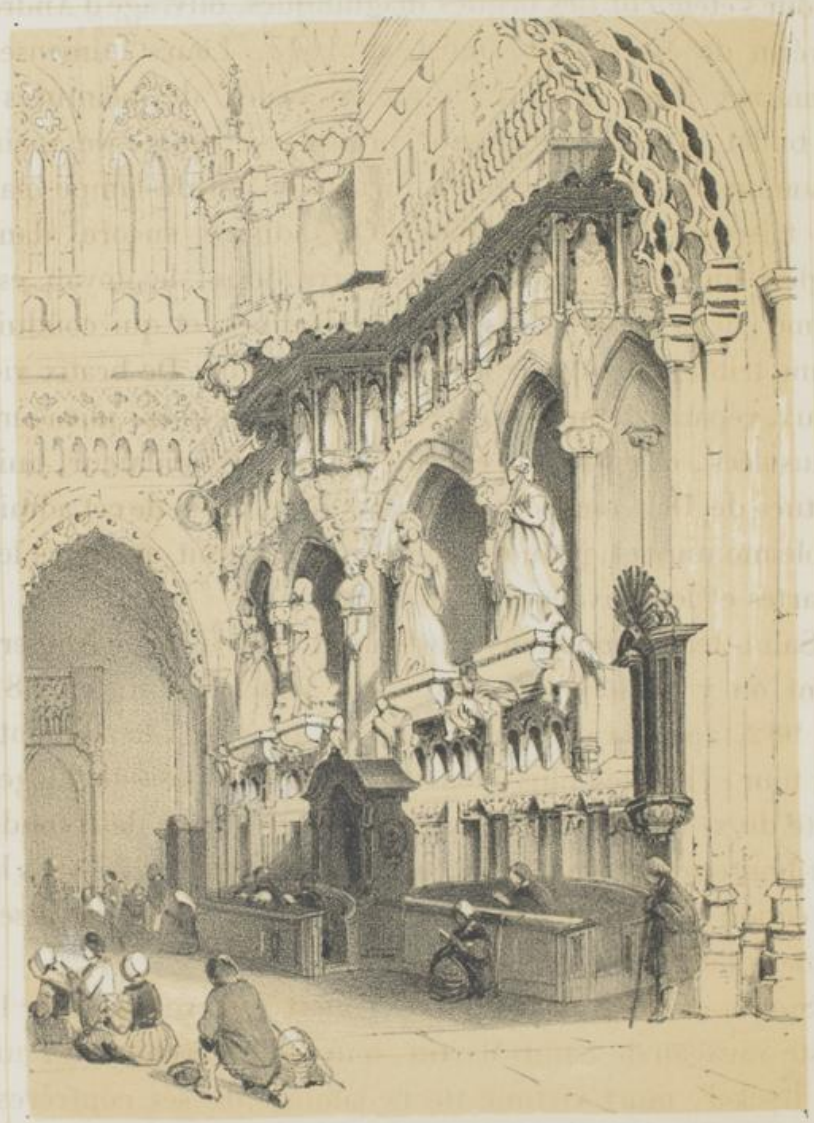
SAINT JAQUES A LIÉGE.





LE CHOEUR DE St JACQUES A LIEGE.





L'ORGUE DE ST JACQUES À LIÉGE.

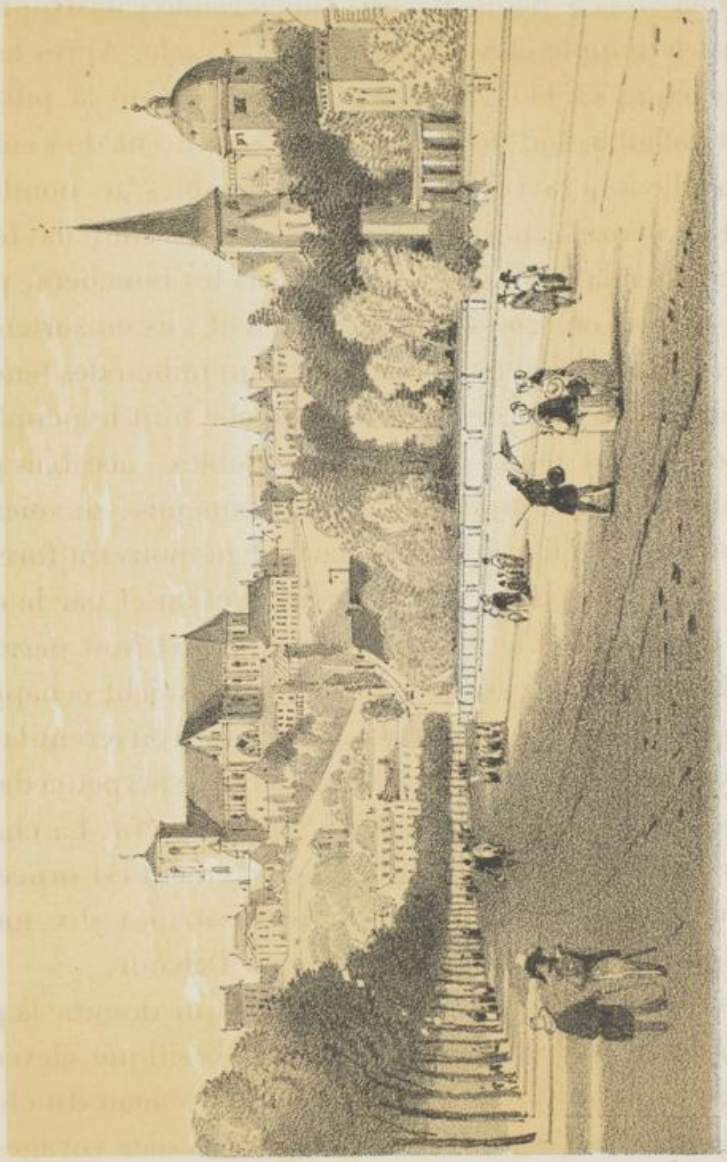
rituels écrivains de la France, M. Nisard, a donné de Saint-Jacques une description à la fois poétique et exacte. Sous la tour s'étendent des orgues magnifiques, ouvrage d'André Sévérin de Maestricht, mort en 1673. Leurs immenses panneaux dorés sont à l'intérieur ornés de peintures ; le buffet descend en pointe presque à portée de main d'homme et se termine en forme de cul-de-lampe par un faisceau de cinq niches. On admire encore dans l'église un double escalier de pierre, dont le noyau est formé par la superposition de ses marches, et qui conduit à une tribune d'où l'on a vue sur le chœur. De beaux vitraux, réparés depuis peu avec beaucoup de soin, plusieurs mausolées, et entre autres celui de l'évêque fondateur, huit statues de Delcour, sont les autres ornements de cet admirable monument gothique, où l'on conservait autrefois les chartes et les priviléges de la cité.

Saint-Jean, fondation de prédilection de l'évêque Notger, dont on y conserve les restes, fut bâtie par lui, en 981 ou 982, après la destruction du château de Chèvremont. La tour, l'un des plus anciens débris que possède Liége, date du xe siècle ; la nef et le chœur, en forme de rotonde surmontée d'un dôme, ont été reconstruits en 1757 sous la direction de l'architecte Renoz. Le cloître voisin est assez remarquable.

Sur une hauteur située vers l'ouest, on voit s'élever le vaste vaisseau de Saint-Martin, œuvre de l'architecte Paul de Ryckel, mort victime de la jalousie de ses confrères. L'église actuelle a été bâtie sur les fondements d'une autre, qui remontait au xe siècle et qui devait sa fondation à la reconnaissance de l'évêque Éracle, délivré à Tours d'ulcères que les médecins désespéraient de guérir (960 envi-

ron). L'institution d'une auguste cérémonie, la fête du Saint-Sacrement ou Fête-Dieu, jeta un nouveau lustre sur ce temple; elle fut établie en 1246, et célébrée pour la première fois à Saint-Martin. Une terrible catastrophe détruisit le temple élevé par la piété d'Éracle. Après la mort de l'évêque Thibaud de Bar, les nobles, dont la puissance allait s'affaiblissant de jour en jour, résolurent de s'emparer de la ville à la faveur de la nuit; assemblés au nombre de onze à douze cents sur la place du Marché, ils tentent d'incendier la halle à la viande; mais les bouchers, prévenus, étaient enfermés dans ce bâtiment; ils en sortent aussitôt, et un combat terrible s'engage au milieu des ténèbres. Bientôt le son lugubre du tocsin appelle tout le peuple aux armes, et au point du jour, les nobles, accablés par le nombre toujours croissant de leurs ennemis, se voient refoulés dans l'église de Saint-Martin; ne pouvant forcer cet asile, défendu par sa massive construction et par le désespoir des vaincus, le peuple y met le feu et voit périr dans les flammes ceux de ses ennemis qui avaient échappé au massacre (1313). Deux cents chevaliers trouvèrent la mort dans le temple lors de cet événement qui se perpétua dans les souvenirs sous le nom de *Mal-Saint-Martin*. La chapelle placée sous l'invocation du Saint-Sacrement est ornée avec beaucoup de goût; on y remarque surtout dix médaillons en marbre de Gênes sculptés par Delcour.

Sainte-Croix, bâtie sur une hauteur qui domine la partie centrale de la ville, est encore une basilique élevée par Notger, qui la fit construire sur l'emplacement du château de Radus Des Prez, pendant que ce chevalier voyageait en Allemagne. La tour octogone de cette église, en briques, est très-ancienne; le chœur et la nef sont de style ogival,



ST MARTIN A LIEGE VUE DE LA PROMENADE

du XIVe ou du XVe siècle. On y remarque un excellent tableau de Bertholet, ainsi que deux belles statues en marbre de Delcour, l'empereur Constantin et l'impératrice Hélène, sa mère. En enlevant le badigeonnage qui couvrait ses murs, on a trouvé dans quelques chapelles de vieilles peintures à fresque.

Saint-Denis, consacrée en 990, n'a conservé de ses constructions primitives qu'une tour informe renfermant la cloche Henri, l'ancien bourdon de la cathédrale. Le buffet d'orgues, le meilleur de Liége et presque aussi beau que celui de Saint-Jacques, date de 1589. Dans une chapelle près du chœur on voit une armoire divisée en quinze loges, où sont représentées la Passion du Christ et la Vie du patron. Ce travail en bois sculpté paraît dater du XVe siècle; malheureusement les panneaux ont disparu.

A Saint-Barthélemy, église consacrée en 1015 par l'évêque Baldéric, et dont la façade est ornée de deux vieilles tours byzantines, on remarque l'antique baptistère de Notre-Dame-aux-Fonts, exécuté, selon quelques chroniqueurs, en 1113, par Lambert Patras, batteur de cuivre de Dinant. On y voit aussi une Exaltation de la Croix, par Bertholet; un Christ en Croix, par Engelbert Fisen, qui passe pour le chef-d'œuvre de ce peintre; une Cène de Plumier, etc. Saint-Barthélemy a compté au nombre de ses chanoines le mathématicien Mathieu Laensberg dont les almanachs ont rendu le nom si populaire.

On y voit encore avec intérêt, quoiqu'elles soient moins curieuses à étudier que les précédentes, Saint-Antoine, ancienne église des Récollets, reconstruite au XVIIe siècle, où les métiers se retiraient pour délibérer quand l'hôtel de ville leur était fermé; la façade de l'ancien oratoire des Carmes,

aujourd'hui Notre-Dame, desservie par des Rédemptoristes; Saint-André, sur le grand Marché, fondée en 951, rebâtie en 1765 par l'architecte Renoz, et convertie pendant la domination française en temple du culte des théophilanthropes, remarquable seulement par son dôme; les Augustins et les Bénédictines. Le portail de cette dernière, situé quai d'Avroy et bâti en 1627, est regardé comme un chef-d'œuvre.

Le principal établissement de bienfaisance est l'hospice de Bavière, situé en Outre-Meuse, qui contient 147 lits; il a été fondé vers 1606 par l'évêque Ernest de Bavière. Les autres fondations de Liége sont : l'hospice des hommes incurables; celui des femmes incurables, séparé du précédent en 1756; celui des orphelins, fondé en 1620; celui des orphelines, établi en 1707; celui des insensés, qui remonte au xve siècle; celui des insensées, institué par le baron de Surlet en 1701; l'hospice de la maternité, créé en l'an XII; l'institut royal des sourds-muets et aveugles. Il y a aussi un mont-de-piété, établi par Ferdinand de Bavière en 1622; sa curieuse façade est ornée de bas-reliefs dont le sujet est tiré des fables d'Ésope.

Les institutions pour l'instruction sont nombreuses à Liége. Nous citerons en premier lieu l'Université, créée en 1816, réorganisée en 1835 et augmentée en 1838 d'écoles préparatoires et spéciales des arts et manufactures et des mines. Les bâtiments, reconstruits en grande partie depuis peu, contiennent de belles collections : la bibliothèque, dont le local a été agrandi de moitié et considérablement embelli depuis 1840, renfermant 56,000 volumes, 25,000 brochures et 430 manuscrits; le cabinet de physique, où sont réunis presque tous les appareils nécessaires

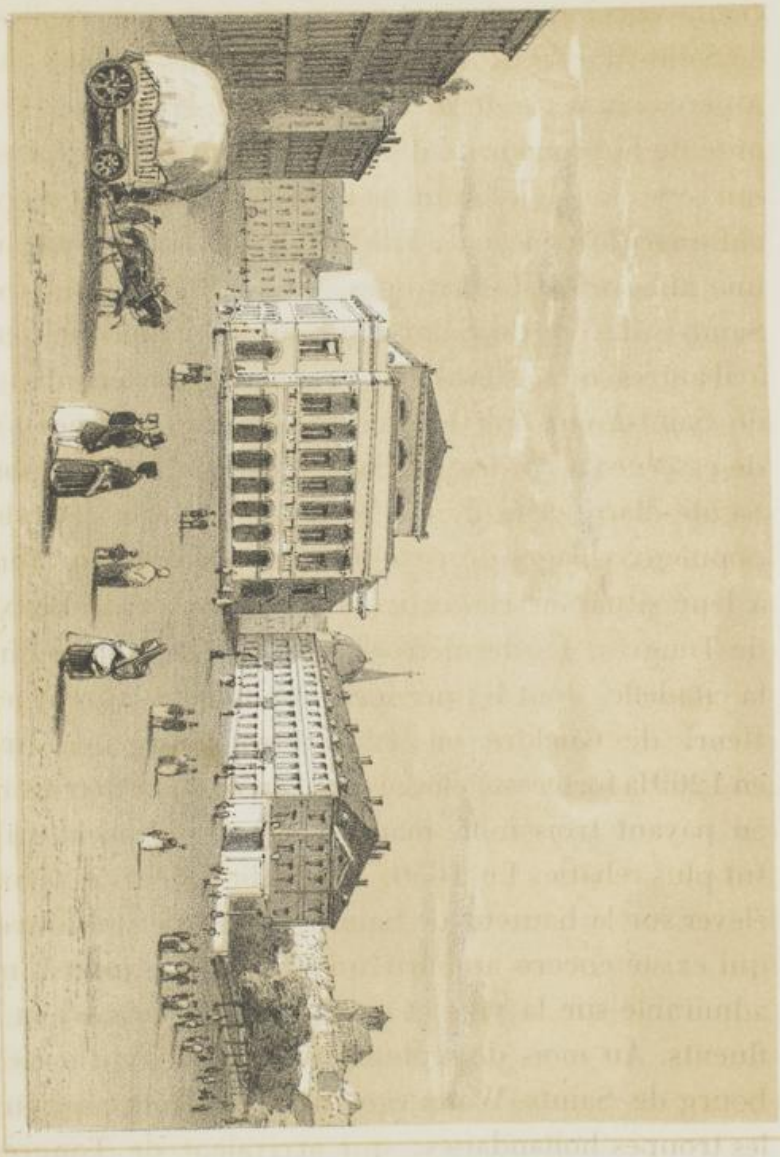
à la mesure et au mouvement des corps, à l'acoustique, à l'optique, à l'explication des phénomènes du magnétisme, de l'électricité, quelques instruments d'astronomie, indispensables à l'observatoire élevé en 1838; un musée de mécanique appliquée, un laboratoire de chimie, une galerie minéralogique la plus complète du royaume; une autre de géologie, remarquable surtout par de nombreux fossiles trouvés dans les cavernes de la province et du Luxembourg; un laboratoire de chimie industrielle et de métallurgie, un musée de botanique, ainsi qu'un jardin pour l'étude des plantes, établi en 1841; un cabinet de zoologie, une collection d'anatomie comparée, composée de plus de mille pièces et formée par le savant Fohmann.

Liége possède encore un séminaire épiscopal, placé, ainsi que l'évêché, dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de Beaurepaire, bâtiments remarquables par leur construction et leur situation sur le bord de la Meuse; une académie des beaux-arts, créée en 1819 et placée dans les salles de l'hospice Saint-Abraham; un conservatoire royal de musique; un collége communal, dont les beaux bâtiments datent de 1841 et 1842; une école industrielle, occupant, sur l'emplacement de l'ancienne halle des drapiers, de belles salles bâties en 1788, rue Féronstrée; une école spéciale des troupes du génie, créée en 1838; une société libre d'émulation, instituée par le prélat Velbruck en 1770, dans le but de cultiver et d'encourager les lettres, les sciences et les arts; une association pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique, etc.

N'oublions pas de mentionner la fontaine Saint-Jean et celle de Vinave d'Ile, ornées par Delcour, la première, d'une statue du saint dont elle porte le nom; la seconde, d'une

statue de la Vierge ; le théâtre, dont la première pierre fut posée le 1er juillet 1818 ; le casino dit du Beau Mur, situé à Grivegnée dans une situation très-pittoresque, et inauguré en 1839.

Liége est une ville ouverte, bien qu'une partie de son ancienne enceinte subsiste encore, ainsi que les vieilles portes de Saint-Martin, Hoche-Porte, Vivegnies, Saint-Léonard et Amercœur, cette dernière au delà de la Meuse. A l'extrémité de la promenade d'Avroy, commence le quai d'Avroy qui se prolonge à l'infini le long de la Meuse et se confond enfin avec le hameau du Val-Benoît, où l'on trouvait autrefois une abbaye de Bernardines. Les faubourgs adjacents de Saint-Gilles et de Saint-Laurent ont emprunté leur nom à d'autres monastères, le premier appartenant à l'ordre de Saint-Augustin ; le second, dont les bâtiments servent de caserne, à l'ordre de Saint-Benoît. Hors les portes de Sainte-Marguerite et de Sainte-Walburge s'étendent les populeux villages de ce nom, qui doivent leur animation à leur situation respective sur les routes de Bruxelles et de Tongres. La dernière de ces localités est dominée par la citadelle, dont les premiers fondements furent jetés par Henri de Gueldre en 1255 ; les bourgeois surprirent en 1269 la forteresse élevée par l'évêque, la détruisirent, et en payant trois mille marcs d'argent obtinrent qu'elle ne fût plus rebâtie. En 1650, Maximilien Henri de Bavière fit élever sur la hauteur de Sainte-Walburge un nouveau fort qui existe encore aujourd'hui et d'où l'on jouit d'une vue admirable sur la ville et ses alentours, le fleuve et ses affluents. Au mois de septembre 1830, il y eut dans le faubourg de Sainte-Walburge un engagement sérieux entre les troupes hollandaises, qui arrivaient de Tongres pour



PLACE DE LA COMÉDIE À LIÉGE.

ravitailler la citadelle et les habitants postés dans le faubourg. Ceux-ci eurent l'avantage ; le fort ne se rendit cependant que le 16 octobre. Au faubourg Saint-Léonard on voit la fonderie royale de canons, établissement de premier ordre, tant sous le rapport des immenses développements de ses moyens de fabrication que de la haute perfection de ses produits. Ses commencements ne remontent qu'à l'année 1804, et elle ne devint que plus tard une propriété du gouvernement. Le quai de Saint-Léonard et celui de Coronmeuse, qui en est la continuation, sont plantés d'arbres et forment une des plus belles promenades du pays. D'un côté s'étendent des hauteurs couvertes de vignobles, et de l'autre se présentent la Meuse et des sites pittoresques.

Dans le quartier peu important d'Outre-Meuse, il n'y a à mentionner que la place Grétry. Vers le nord s'étendent de vastes prairies ; vers le nord-est, on voit le cimetière général dit *de Robermont ;* vers l'est, en dehors de la porte d'Amercœur, se trouvent le faubourg de ce nom, sur la route de Verviers, et le fort de la Chartreuse, nouvellement restauré, sur le mont Cornillon et près de la route d'Aix ; au sud, dans les prés où l'Ourte, divisée en plusieurs bras, vient confondre ses eaux avec celles de la Meuse, est le joli hameau de la Boverie, dont les guinguettes sont en été le rendez-vous de la jeunesse liégeoise.

Le nombre des enfants de Liége qui ont fait honneur à leur patrie est très-considérable. Elle a élevé pour écrire ses annales Gilles d'Orval (né 1220), Jean d'Outre-Meuse (m. 1399), Jacques de Hemricourt (m. 1403), Jean Chapeauville (m. 1617), Barthélemi Fisen (m. 1648), Jean Érard Foullon (m. 1668). Elle a vu naître deux excellents

jurisconsultes, Mathias Guillaume de Louvrex (m. 1724) et Charles de Méan (m. 1674) ; elle a eu son école de peinture, dont les chefs ont été Lambert Lombard (m. 1565) et Gérard Lairesse (m. 1711). Elle a produit le graveur Jean Varin (m. 1672), et Grétry, un des plus célèbres compositeurs de musique française (m. 1813).

XV.

Environs de Liége : Vottem, Rocour, etc. ; Jupille, Herstal, Visé ; Plateau de Herve. — Vallée de la Vesdre : Chaudfontaine, Verviers, Limbourg. — Spa. — Vallée de l'Amblève : Stavelot, Remouchamps. — Vallée de l'Ourte : Logne, Tilf.

Sur la route de Liége à Tongres, vers la droite, on trouve *Vottem,* village qui occupe une place distinguée dans les annales du pays. Les échevins de Liége ne pouvaient juger hors de cette ville qu'en cet endroit, selon une ordonnance de l'évêque Henri de Gueldre ; c'est là qu'ils condamnèrent au bannissement Henri de Dinant, en 1255. Une paix fut conclue à Vottem, en 1331, entre l'évêque Adolphe de la Marck et ses sujets, et en 1347 Engelbert, successeur d'Adolphe, y fut vaincu par les bourgeois de Liége et de Huy. Entre ce village et *Rocour* il se livra, le

11 octobre 1746, une bataille sanglante, gagnée sur les troupes coalisées par le maréchal de Saxe commandant l'armée française. Plus au nord, à droite de la chaussée, est *Othée,* où le duc de Bourgogne, Jean, conquit le surnom de *Sans Peur,* et l'évêque Jean de Bavière celui de *Sans Pitié,* et où commença entre la maison de Bourgogne et les Liégeois la haine qui devait être si funeste à ceux-ci. Une industrie particulière à *Glons,* localité voisine du Jaer, est la confection et le débit de chapeaux de paille ; elle a pris de grands développements depuis un demi-siècle et s'étend aujourd'hui non-seulement dans toute la Belgique, mais encore en Hollande, en France et en Allemagne.

En suivant les bords de la Meuse en aval du chef-lieu de la province, on atteint bientôt *Jupille,* l'une des résidences de prédilection de Pepin de Herstal, qui y mourut le 16 décembre 714, et de son petit-fils le roi des Francs Pepin le Bref, et lieu présumé de la naissance de Charlemagne. On n'y trouve plus de traces de la demeure de ces grands princes; mais à *Herstal*, situé de l'autre côté du fleuve, on voit encore deux tours et d'autres restes d'une villa qui a aussi été habitée par les Carlovingiens et surtout par l'un des Pepin, qui en a pris son surnom distinctif, et par son arrière petit-fils, Charlemagne, qui y célébra les fêtes de Pâques en 771, 772 et 773. Un traité fut conclu en cet endroit, en 870, entre les rois francs Charles le Chauve et Louis de Germanie. Jupille, donné par l'empereur Henri II à l'église de Verdun, fut cédée à celle de Liége en 1266; Herstal, après avoir longtemps appartenu au Brabant, passa par échange sous la même domination, en 1655. C'est aujourd'hui un bourg qui peut aller de pair avec

VUE DE VISÉ

bien des villes, tant par l'état florissant de son commerce et le chiffre de sa population que par la beauté de ses maisons, dont la plus grande partie forment une rue de trois quarts de lieue de longueur, continuant en quelque sorte le faubourg Saint-Léonard de Liége. Herstal a 8,000 habitants; son église, dédiée à saint Charlemagne et à la Vierge, a été rebâtie en 1677.

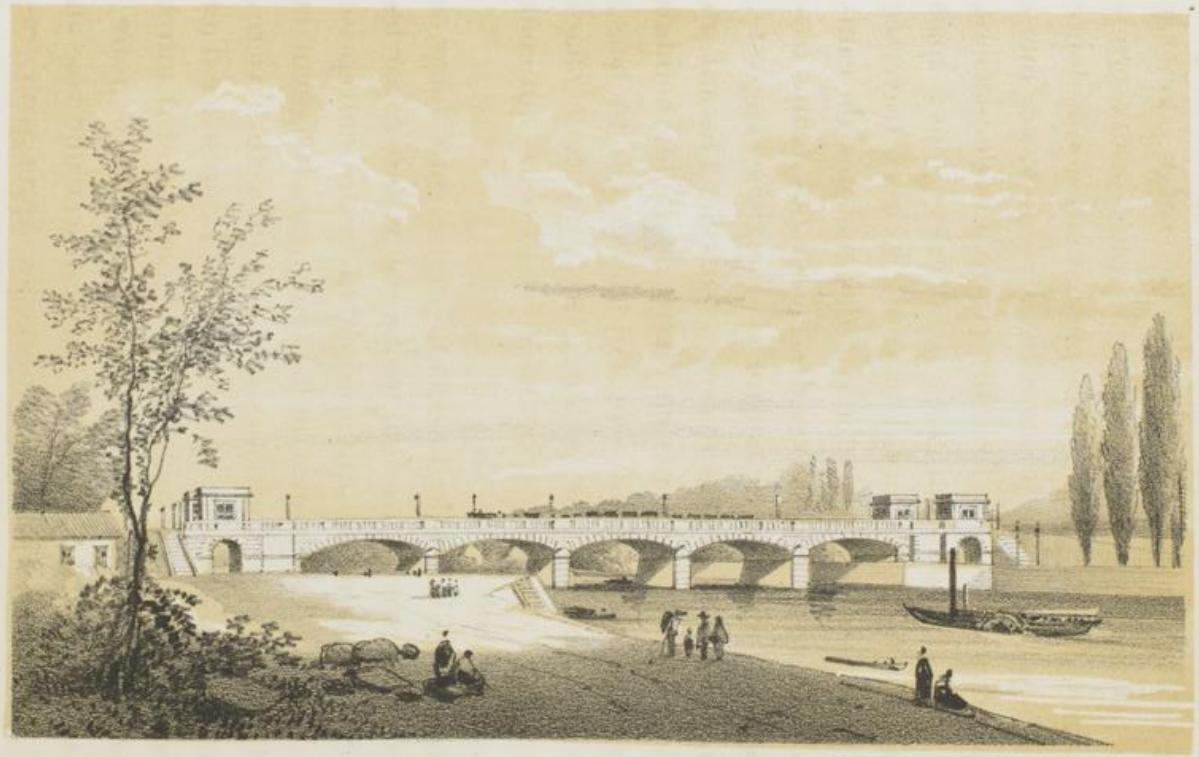
Un peu plus loin on trouve le château moderne d'*Argenteau*, bâti sur des rochers escarpés, aux sommets couronnés de verdure; sur un roc isolé et des plus escarpés, qu'un pont de deux arches unit à celui qu'occupe le château, était autrefois le manoir, qui fut pris et rasé par les Liégeois en 1347 et démantelé par les troupes françaises en 1674. C'est aujourd'hui une propriété des comtes de Mercy-Argenteau. La petite ville de *Visé* (2,100 hab.) obtint de Charlemagne un marché qui dans la suite fut très-fréquenté; elle fut cédée par Othon III à Notger en 983, entourée de murs en 1334 et démantelée en 1675, par ordre de Louis XIV. Ses principaux édifices sont l'hôtel de ville, bâti en 1612, et l'église de Saint-Martin, autrefois collégiale.

Dans les campagnes qui s'étendent à l'est de la Meuse et au nord de la Vesdre, et qui forment un pays fertile, peuplé, commerçant, on rencontre : *Daelhem* (1,130 hab.), jadis capitale d'un petit comté conquis par le duc de Brabant en 1229, et partagé en 1661 entre l'Espagne et les Provinces-Unies; *Julémont*, patrie du père jésuite Jean Bollandus, qui a attaché son nom à une des plus belles publications historiques qui aient jamais paru, les *Acta Sanctorum* ou Vies des Saints, ouvrage encore inachevé après deux siècles de travaux; *Aubel* (3,250 hab.), lieu

de naissance de Simon-Pierre Ernst, curé d'Afden et historien (m. 1817); *Henri-Chapelle,* qui doit son origine à un oratoire bâti au milieu des bois par un duc de Limbourg, du nom de Henri, antérieurement à l'an 1172; *Battice* (4,300 hab.); *Herve* (3,800 hab.), très-jolie ville située sur une éminence, centre d'un grand commerce en fromages, en autres denrées et en cordonnerie ; on y voit une vieille église paroissiale, dédiée à saint Jean-Baptiste, deux hospices et un collége.

Non loin de Henri-Chapelle, près de la grande route de Liége à Aix-la-Chapelle, est l'exploitation de la calamine dite *de la Vieille-Montagne,* connue déjà depuis le xve siècle, et appartenant par indivis aux gouvernements belge et prussien. Elle fournit actuellement, année commune, 12 millions de kilogrammes de calamine qui, réduits à l'état métallique, produisent 1,500,000 kilogrammes de zinc. La réduction de la calamine en zinc se fait en partie à la Vieille-Montagne, en partie dans les établissements de Saint-Léonard et d'Angleur, près de Liége.

La Vesdre, qui prend sa source sur le territoire prussien près de Montjoie, et qui se jette dans l'Ourte à Chênée après un cours de douze lieues, roule sur un lit de cailloux, encaissée partout de rochers élevés. A l'endroit où elle entre dans la province de Liége, elle est de 430 mètres plus élevée que le niveau de l'Océan, et à l'endroit où elle joint ses eaux à celles de l'Ourte, son élévation n'est que de 59 mètres, ce qui constitue entre ces deux points une différence de niveau de 371 mètres ou de 1,200 pieds environ. Sa pente très-rapide et la multiplicité des digues qui la retiennent rendent ses crues subites et dangereuses. Elle est navigable en temps ordinaire de son embouchure



PONT DU VAL-BENOIT PRÈS LIÉGE.

à Prayon, et pendant les hautes eaux jusqu'à Ensival, près de Verviers ; mais sa navigation est sans importance, et en été on n'y voit que des barques de pêcheurs. Il serait difficile d'imaginer des sites plus gracieux, plus agréables, plus variés, que ceux arrosés par cette belle rivière, dont les eaux vives et le cours sinueux sont les plus beaux ornements du pays qu'elle parcourt. Ce ne sont pas là sans doute les scènes imposantes des Alpes et des Pyrénées, ces montagnes immenses, ces pics toujours couronnés de glaciers, que les touristes admirent dans d'autres régions ; mais une vallée aux mille détours, bordée de rochers, traversée par une route animée, embellie par des maisons de campagne, des usines nombreuses, des ruines des temps féodaux, et au milieu de cette nature à la fois riche et agreste, les travaux gigantesques du rail-way qui relie l'Escaut au Rhin, de magnifiques ponts en pierre de taille, nombre de tunnels percés à grand'peine au travers des rochers ; en voilà assez pour retenir le voyageur dans cette charmante contrée, et pour y ramener souvent ceux qui l'ont une fois parcourue.

L'exécution de la partie du chemin de fer entre Liége et la frontière prussienne a longtemps été retardée par les difficultés sans nombre que présentait cette entreprise grandiose. Les deux chaînes de hauteurs qui étreignent la vallée de la Vesdre, le cours sinueux de cette rivière, l'existence de la chaussée qui la côtoie, la présence d'un grand nombre d'usines qu'il a fallu respecter, et d'autres motifs non moins importants, ne laissaient à l'administration qu'un seul parti à suivre, celui de tracer une voie au rail-way sans reculer devant les obstacles. Après avoir traversé la Meuse au Val-Benoît, la voie ferrée sillonne la plaine

d'Angleur, passe l'Ourte à Chênée où il y a une station, va trouver ensuite la Vesdre, la suit jusqu'à Dolhain-Limbourg, où elle la quitte pour gagner le plateau au moyen de fortes rampes, et atteint ainsi la limite du royaume, entre Limbourg et Henri-Chapelle. Les sections de Chênée à Pepinster, et de Pepinster à la frontière, dont l'étendue est de 39,000 mètres (environ huit lieues), n'offrent pas moins de dix-huit tunnels et de vingt ponts. La construction des tunnels a présenté de grandes difficultés par la présence inattendue des eaux dans les montagnes, et par la nature de la pierre dont celles-ci se composent; le plus long de tous est celui de Halinsart, qui a 637 mètres. Les ponts sont généralement divisés en trois arches, de forme et de grandeur différentes. Celui qu'on a jeté sur la Meuse, entre les rivages du Val-Benoît et du Bac-en-Pot, a cinq arches de vingt mètres d'ouverture, outre deux arches latérales, et sert à la fois aux convois, aux piétons et aux voitures; cette magnifique construction, entièrement en pierres bleues, est jetée avec ampleur sur le fleuve; elle est ornée d'un garde-corps, composé de pilastres en pierre et de balustres en fonte; sa longueur est de 150 mètres et sa largeur de 15. Le pont sur l'Ourte, à Chênée, est composé de trois arches de seize mètres d'ouverture chacune; il est continué par vingt-quatre arcades: douze destinées à faciliter l'écoulement des eaux de l'Ourte en cas de crue extraordinaire, et douze autres placées à l'intérieur de la fabrique de zinc à Angleur. Le dernier des ponts sur la Vesdre, celui des Grands-Prés à Dolhain, est aussi fort beau; il est formé de plusieurs arches et de vingt arcades de dix mètres de largeur et de dix-sept à dix-huit mètres de hauteur. Tous ces travaux, commencés en 1840, et poursuivis avec

la plus grande activité, ont été achevés en 1843. Ils ont coûté au pays la somme énorme de 25,200,000 francs, plus de trois millions par lieue.

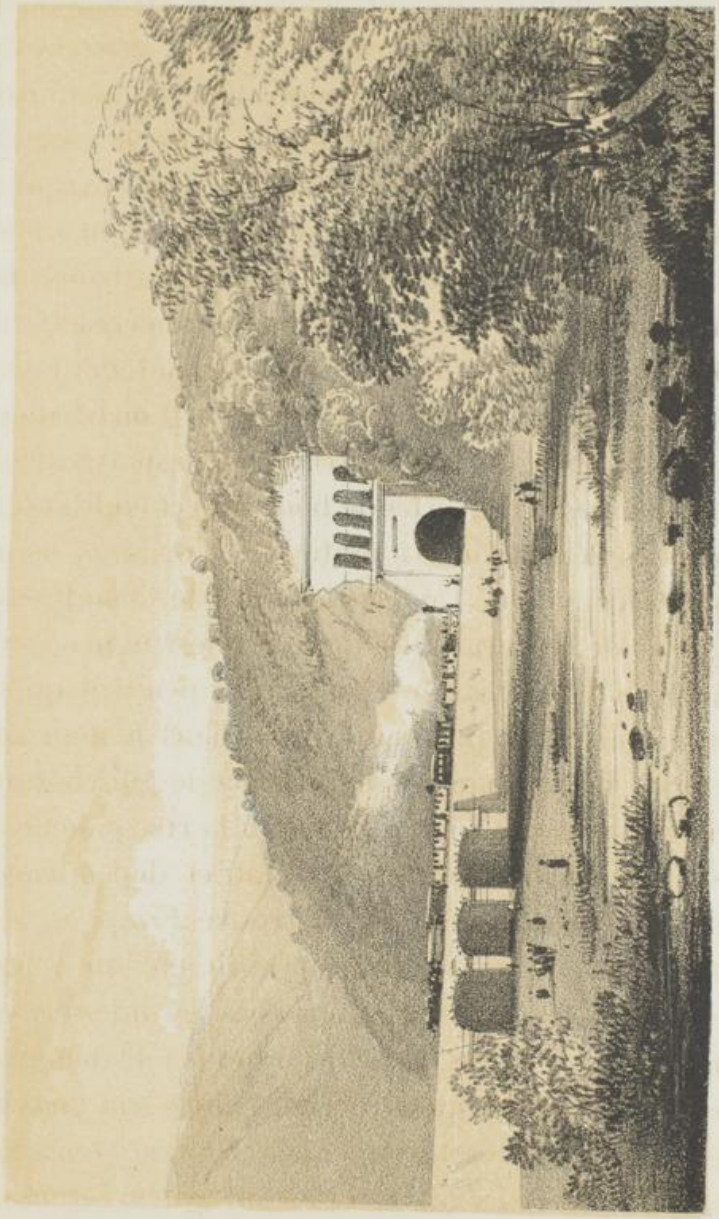
Les premières localités que l'on trouve en sortant de Liége sont *Grivegnée,* où l'on remarque le laminoir et le haut fourneau de M. Orban ; et *Chênée,* village riche et populeux, formant avec le précédent une longue suite d'habitations le long de la route. A Chênée on rencontre la Vesdre, que l'on passe sur un pont commencé en 1811 par des soldats espagnols prisonniers. Plus loin la route se bifurque ; une voie conduit à Theux et de là à Verviers, par les hauteurs ; l'autre, plus fréquentée, suit la rivière et se sépare à Pepinster en deux embranchements, aboutissant l'un à Verviers, l'autre à Theux, Spa et Stavelot.

Il ne reste plus que de faibles restes du château de *Chèvremont* ou du Mont de la Chèvre, bâti sur la hauteur qui a conservé ce nom, à gauche de la rivière. C'était anciennement un palais des rois francs de la famille des Carlovingiens, appelé quelquefois *le Neuf-Château,* et auquel était annexée une abbaye. Griffon, fils de Charles-Martel, y fut enfermé en 741 par ses frères Pepin et Carloman ; pendant les incursions des Normands, on y déposa comme dans un lieu sûr, les reliques de plusieurs saints ; au xe siècle, la forteresse fut mainte fois assiégée et prise ; enfin en 980 elle fut détruite par l'évêque Notger. Selon la tradition, ce prélat, avec une suite nombreuse de guerriers, s'y serait introduit en habit ecclésiastique, pour donner le baptême au fils du châtelain, et aurait attaqué ce dernier à l'improviste. Notger fit abattre tous les édifices qui occupaient la hauteur, sur laquelle on ne voit plus aujourd'hui qu'une petite chapelle de la Vierge, lieu de pèlerinage très-fré-

quenté. L'abbaye avait été supprimée en 972 et ses biens donnés à l'église d'Aix-la-Chapelle.

Les eaux de *Chaudfontaine,* connues depuis plusieurs siècles et fréquentées par de nombreux étrangers, sont limpides et inodores ; elles n'ont pas la chaleur excessive de quelques autres sources thermales, leur température ne s'élevant qu'à 32 degrés centésimaux ; mais elles sont d'un usage plus général et moins critique. Elles sont extraites du réservoir commun par une mécanique imitant celle de Marly près Paris, et conduites à l'hôtel des bains, fondé en 1713 ; une roue de 30 pieds de hauteur opère leur filtration. Le village est situé dans un site enchanteur ; une jolie église moderne, des habitations généralement bien bâties, des usines nombreuses, y forment un riant contraste avec des hauteurs très-élevées et couvertes de bois. En cet endroit le railway traverse deux tunnels, pratiqués, l'un sous la montagne de Chèvremont, l'autre sous celle de Chaudfontaine.

Au sortir de ce dernier, on jouit d'une vue magnifique, et d'autant plus saisissante qu'on a été pendant quelques instants emprisonné, pour ainsi dire, dans le sein même de la terre. Le paysage est dominé par le joli château de *la Rochette,* assis sur une éminence à la rive gauche de la rivière, autrefois forteresse de l'état et dépendance du comté de Daelhem. Plus loin on trouve *Fraipont,* le manoir *des Mazures,* que l'on croit avoir été un repos de chasse des Pepin, converti aujourd'hui en une maison de plaisance dans le style pseudo-gothique ; le hameau de *Pepinster,* qui, à ce qu'on prétend, doit son nom à des princes de la famille carlovingienne ; *Ensival,* localité qui est, ainsi que les précédentes et les suivantes, animée par beaucoup d'usines.



TUNNEL DE CHAUDFONTAINE

La ville de *Verviers* (20,000 hab.) est aujourd'hui le centre principal de l'industrie drapière, qui dans le moyen âge avait élevé les cités de la Flandre et du Brabant à un si haut degré de splendeur. On y compte quarante-huit fabriques de draps, casimir, flanelle ; trente et une teintureries, six savonneries, et nombre d'autres établissements importants. En 1833, la draperie occupait à Verviers et aux environs 40,000 ouvriers, qui fabriquaient annuellement 100,000 pièces de draps d'une valeur approximative de 25,000,000 de francs. Les capitaux employés par cette industrie étaient évalués à 75,000,000 de francs. Les commencements de cette prospérité ne remontent pas au delà du milieu du XVIIe siècle. Avant cette époque, Verviers n'était qu'un bourg ; ce ne fut qu'en 1651 qu'il fut mis au rang des villes du pays de Liége et qu'on lui accorda le droit d'envoyer des députés aux assemblées des états. Ses habitants s'appliquèrent alors à l'embellir, et en moins de dix ans ils l'environnèrent de murailles. Sa prospérité ayant suivi une forte progression, on a rebâti depuis peu la plupart de ses monuments. L'église Saint-Rémacle a été élevée de 1834 à 1838, à l'aide de souscriptions volontaires ; l'hôtel de ville date de 1774 ; la fontaine et le perron de bronze, sur le Marché, ont été placés en 1732 ; le théâtre est de l'an 1820 ; le beau pont sur la Vesdre, de l'an 1832 ; l'élégant local de la société d'harmonie est aussi récent. Il y a à Verviers plusieurs établissements de bienfaisance, un mont-de-piété, un athénée, une école industrielle. Verviers a vu naître le vaillant général Henri Jardon, tué en 1809. Plusieurs villages adjacents à Verviers ont suivi l'impulsion donnée à cette ville par les progrès de l'industrie. C'est ce qui est arrivé à *Hodimont* et à *Dison*. Hodimont

(2,700 hab.) était autrefois vulgairement appelé faubourg d'Espagne, parce qu'il n'était séparé de Verviers que par une porte et un petit ruisseau, et parce qu'il dépendait du Limbourg. Dison compte aujourd'hui quatre-vingt-cinq manufactures de draps et 4,000 habitants. L'architecte Laurent Dewez (m. 1812), dont nous avons déjà fait plus d'une fois mention, était de *Petit-Rechain,* village voisin.

La petite ville de *Limbourg* (1,810 hab.) est restée telle que l'avaient faite les siècles passés. Elle se divise en ville haute et en ville basse ou Dolhain. La première, située au sommet d'un rocher très-élevé, ne consiste qu'en une seule rue; il ne reste plus de traces de l'ancien château des ducs démoli en 1785, mais on voit encore leur chapelle, qui se trouve sous le chœur de l'église Saint-Georges et qui communiquait avec le palais par un souterrain taillé dans le roc. L'église renferme une pyramide gothique en pierres de sable, sculptée avec délicatesse et placée en 1544. Le duché, qui comprenait Limbourg, Herve, Eupen, aujourd'hui ville prussienne, et quelques cantons voisins, n'était d'abord qu'une simple seigneurie, dont les possesseurs, issus des comtes d'Arlon, commencèrent à s'intituler comtes de Limbourg vers le milieu du XIe siècle et adoptèrent le titre de duc lorsque quelques-uns d'entre eux eurent été élevés à la dignité de duc de la Basse-Lotharingie. La bataille de Woeringen, livrée près de Cologne en 1289, soumit le Limbourg au duc de Brabant Jean Ier, qui le transmit à ses successeurs. Limbourg fut prise par le prince de Parme en 1578, par les Hollandais en 1632, et par les Espagnols en 1635. Les Français, s'en étant rendus maîtres en 1675, firent sauter le château, ruinèrent les fortifications et mirent le feu aux maisons. Elle fut rendue à l'Espagne

VUE DES RUINES DU CHÂTEAU DE FRANCHIMONT, PRÈS SPA.

par le traité de Nimègue en 1679. Au sud-est de Limbourg s'étend la grande forêt nommée *Hertogenwald* ou *forêt du Duc*, contenant plus de 12,000 hectares, parmi lesquels une forte partie sont actuellement hors du royaume. Le chêne, le hêtre et le bouleau sont les essences de bois qui y dominent.

Nous avons parlé du hameau de Pepinster; c'est en cet endroit que la route de Spa se sépare de celle de Verviers et que les cours d'eau du marquisat de Franchimont viennent se joindre à la Vesdre.

En remontant la Hoëgne, on rencontre *Theux* (4,960 h.), une des résidences des rois d'Austrasie, donnée à l'église de Liége en 898, mise au rang des villes en 1456, aujourd'hui bourg assez peuplé, bien bâti et percé de rues régulières. On y trouve une carrière de laquelle on extrait du marbre noir magnifique. Plus loin est la charmante villa de *Juslenville*, où a résidé la reine de Hollande, Hortense Beauharnais. Au sommet d'une éminence qui domine le cours de la Hoëgne et du Weay, apparaît le château ruiné de *Franchimont* ou mont des Francs, élevé pour protéger le pays d'alentour. Il rappelle le souvenir du sac de Liége en 1468 et des braves qui ne craignirent pas d'aller pendant la nuit attaquer Charles le Téméraire et Louis XI au milieu de leur armée, et méritèrent les éloges de leurs ennemis mêmes. Le saccagement du pays de Franchimont fut la punition de leur courageuse témérité.

Une route qui se déroule entre des collines couvertes de verdure, au travers de prairies qu'arrose une jolie rivière, conduit au hameau du Marteau, où la chaussée fait un coude et où commence la belle avenue de *Spa*. Cette bourgade (3,800 hab.), aujourd'hui si célèbre et si fré-

quentée, est ornée de beaux édifices et d'un grand nombre de maisons construites avec élégance et servant l'été au logement des étrangers qui viennent chercher, dans ce coin des Ardennes, la santé et le plaisir. Ce n'était autrefois qu'un petit village, où il n'y avait que quelques cabanes et des forges. Un habitant de Bréda, Colin le Loup, y ayant été guéri par l'usage des eaux, s'y fixa en 1326 et bâtit près de la fontaine du Pouhon des forges, des fourneaux et des habitations qui commencèrent ce que l'on appelle encore *le Nouveau Spa*. En l'an 1573 seulement, Spa devint une paroisse, et de cette époque aussi date sa célébrité. Marguerite de Valois, femme de Henri IV, vint quelques années après pour y prendre les eaux, mais la difficulté des chemins la retint à Liége. Depuis, un grand nombre de personnages distingués sont successivement venus visiter Spa; parmi les princes nous citerons Alexandre Farnèse, prince de Parme, les archiducs Albert et Isabelle, la reine Christine de Suède, Pierre le Grand, Gustave III de Suède, l'empereur Joseph II; et parmi les savants : Werner. Volney, Monge, Van Swinden, Faujas de Saint-Fond, de Candolle, Raynal, Alfiéri, Juste-Lipse, etc. Deux incendies, ceux de 1807 et de 1831, y ont causé de grands dégâts, aussitôt réparés. Le plus grand commerce de cette ville consiste dans le débit des eaux et celui des ouvrages en bois verni, industrie due à un habitant nommé Dagly, qui inventa en 1713 un vernis à l'épreuve de l'eau et du feu.

Les édifices de Spa sont ses deux wauxhalls, ses deux hôtels des bains, bâtis l'un en 1818, l'autre en 1841, sa salle de spectacle, sa salle de redoutes, son église primaire, bâtie en 1719, l'hospice sous l'invocation de saint Charles. Ce que l'on y visite de préférence, ce sont ses six

d'un grand nombre
et servant l'été au
chercher, dans ce
r. Ce n'était autre-
que quelques ca-
la, Colin le Loup, y
fixa en 1326 et bâtit
es, des fourneaux
ce que l'on appelle
lement. Spa devint
e sa célébrité. Mar-
nt quelques années
difficulté des che-
nombre de per-
enus visiter Spa;
Farnèse, prince
a reine Christine
e Suède, l'em-
Ferner. Volney,
d, de Candolle,
incendies, ceux
dégâts, aussitôt
ette ville consiste
ges en bois verni,
agly, qui inventa
du feu.
auxhalls, ses deux
autre en 1841, sa
, son église pri-
vocation de saint
e, ce sont ses six

FONTAINE DU POUHON, À SPA.

sources. Le Pouhon jaillit au centre du bourg, sous le péristyle d'un monument élevé en 1820 à la mémoire de Pierre le Grand par le prince d'Orange, aujourd'hui roi des Pays-Bas : cette source paraît être la plus profonde de toutes celles de la vallée ; elle apparaît dans une espèce d'anse, formée par la montagne au nord du bourg ; immédiatement après avoir été puisée, elle est claire et limpide, mais exposée au contact de l'air, elle ne tarde pas à s'altérer ; on lui trouve une saveur plus aigrelette et plus piquante qu'aux eaux des sources voisines. La Géronstère, située dans un bois à trois quarts de lieue au sud de Spa, occupe le bas d'un coteau fort pittoresque ; son eau exhale une odeur fétide, hydro-sulfureuse, qui se fait sentir à plusieurs pieds de distance ; elle a une saveur fade, désagréable et très-peu aigrelette. La Sauvenière et le Groesbeek, à vingt minutes environ de distance vers le sud-est, sont presque contiguës : la première sort dans un bassin emmuraillé que surmonte un dôme en pierre de taille ; elle participe de la nature du Pouhon et de celle de la Géronstère, c'est-à-dire qu'elle est tout à la fois aigrelette et sulfureuse ; la seconde a une saveur piquante et est moins ferrugineuse que ne le sont les autres sources. Les eaux du Tonnelet, qui est éloigné de Spa d'une demi-lieue vers l'est, sont les plus aigrelettes de toutes. Très-près de cette dernière est le Watrooz. On doit remarquer que les pluies, les sécheresses et tous les changements météorologiques influent considérablement sur les qualités de ces eaux.

Spa est entouré de montagnes assez hautes qui s'étendent en ellipse, en montrant çà et là un front rocailleux et aride, et ne laissent qu'une ouverture à l'ouest pour la petite rivière appelée le Weay. On a pratiqué dans une partie des hauteurs

des rampes très-douces qui présentent les promenades les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer ; taillées en zigzags dans le roc, elles conduisent insensiblement les promeneurs sur le plateau cultivé, d'où ils découvrent les nombreuses montagnes, les forêts épaisses, les bruyères stériles, qui s'étendent à perte de vue dans les différentes directions. La hauteur de Spaloumont, qui défend la ville contre le vent du nord, est célèbre par le souvenir d'Annette et de Lubin, personnages d'un conte de Marmontel. Il y a encore la promenade de Sept Heures, ainsi appelée de ce qu'avant l'établissement de la salle de la Redoute, la société se réunissait à quatre et à sept heures dans deux prairies différentes, où l'on donnait des fêtes et des bals ; en 1757, la dernière de ces prairies fut convertie en esplanade.

Au delà de Spa commencent les *Fagnes* ou *Fanges*, appelées en flamand *Veen*, immense territoire marécageux, qui comprend une partie de la province de Liége et qui s'étend de l'ouest à l'est d'Aywaille à Lomersdorf, en Prusse, sur une longueur de dix lieues et une largeur variant d'une lieue à quatre; la nature y semble frappée de mort, et on ne peut y essayer aucune espèce de culture, à cause de la trop grande humidité du sol. L'élévation de cette contrée y cause des froids très-vifs et y occasionne en hiver une grande accumulation de neiges.

Dans un lieu écarté de l'Ardenne, appelé *Stabulum*, parce que, selon la tradition, il était fréquenté par les bêtes sauvages, saint Rémacle, évêque de Tongres, fonda en 650 une abbaye à laquelle le roi Sigebert donna, quatre ans plus tard, tous les biens qu'il possédait aux alentours dans un circuit de douze lieues. Les abbés, qui étaient élus par

la communauté de Stavelot et celle de Malmédy, son annexe, surent maintenir leur indépendance jusqu'à la fin du siècle dernier : ils étaient princes de l'empire et avaient le droit de battre monnaie et de faire grâce. La belle et antique église abbatiale de *Stavelot* a disparu, sauf une partie de la tour aujourd'hui convertie en séchoir de cuir et en magasin d'écorces ; les autres bâtiments conventuels s'élèvent encore sur les bords de l'Amblève. Dans l'église paroissiale de Saint-Sébastien, on conserve la châsse de saint Remacle, en argent doré, enrichie de figures relevées en bosse et longue de deux mètres ; on y voit aussi un beau buste en argent, renfermant les reliques de l'abbé Poppon. La population de Stavelot est de 3,800 habitants ; sa principale industrie est la préparation du cuir ; on y compte soixante-douze tanneries et trois moulins à tan. Malmédy appartient aujourd'hui à la Prusse.

En suivant le cours de l'Amblève, on arrive à la *Cascade de Coo,* où cette rivière précipite ses eaux du haut d'un rocher de 50 à 60 pieds d'élévation. Du pont en bois placé sur la hauteur, on jouit d'un panorama admirable. A trois lieues au sud-ouest de Spa, au fond d'un ravin baigné par les eaux de l'Amblève, on trouve la grotte de *Remouchamps,* dont la longueur dépasse 450 mètres et dont les salles et les galeries contiennent de fort belles cristallisations. Dans la salle d'entrée, des fouilles ont fait découvrir des ossements fossiles de lions, d'hyènes, d'éléphants, d'ours, etc., qui ont été déposés au cabinet d'histoire naturelle de Liége ; au delà d'un pont jeté sur une petite rivière souterraine, est la salle des Ruines, la plus vaste de toutes ; plus loin encore, dans la salle des Fées, on

admire quelles merveilles la nature peut créer avec quelques gouttes d'eau. Personnages, êtres fantastiques, fleurs, draperies, diamants, flocons de neige, tout cela se retrouve dans les masses de stalactites qui garnissent les parois des voûtes. Toutefois ces curiosités pâlissent devant celles qu'ont fait connaître de nouvelles explorations ; le général Niellon et le chevalier Hoy, capitaine anglais, ont découvert, le 25 août 1834, une autre grotte, située sous l'ancienne et la dépassant en magnificence ; mais pour y pénétrer il faut se laisser descendre, attaché à une corde, au fond d'un gouffre effrayant. La grotte est rarement accessible, à cause des eaux qui l'inondent en grande partie à la suite d'un orage ou de fortes pluies.

Sur l'autre rive de l'Amblève, le château de *Montjardin* élève, au milieu de bois et de rochers, ses fières tourelles et ses redoutables murailles. Un peu plus loin on rencontre l'église gothique de *Dieupart, Roborive,* où Charles-Martel vainquit, en 716, le roi Chilpéric et son allié le chef frison Radbod ; et le village d'*Aywaille,* où passe la chaussée de Liége à Bastogne. Cette commune possède depuis un temps immémorial une vaste étendue de terrain comprenant quatre mille bonniers et appelée la Poralée ; on prétend que c'est un don fait par un Emprard le braconnier, qui mourut en 1230. A un quart de lieue en aval on voit les ruines du château dit *d'Amblève* et appelé vulgairement *des Quatre fils Aymon,* dépendance de Sprimont. Bientôt on arrive à l'Ourte.

Près de l'endroit où cette grande rivière entre dans la province de Liége, à Vieuville, on remarque les débris du château de *Logne,* situé sur un rocher escarpé, qui domine toutes les hauteurs d'alentour. C'était une propriété de

l'abbaye de Stavelot, qui l'engagea à Everard de la Marck; Guillaume de la Marck et Robert, son neveu, en firent une de leurs places d'armes. En 1521, ce dernier ayant déclaré la guerre à Charles-Quint, le comte Henri de Nassau vint cerner ce manoir, le foudroya de sa redoutable artillerie et força la garnison à se rendre à discrétion; la plus grande partie des brigands qui avaient défendu Logne furent pendus et la forteresse fut détruite de fond en comble, puis rendue à l'abbaye. Le sculpteur Jean Delcour, qui était né à *Hamoir,* localité du voisinage, et qui mourut en 1707, laissa par son testament tous ses biens pour la fondation dans ce village d'une chapelle sur le modèle de celle de Notre-Dame de Lorette.

L'Ourte, qui se forme dans le Luxembourg de deux sources, est navigable dans toute la partie de son cours qui arrose la province de Liége, avant et après les mois de gelée et dans les moments de crue. Son lit est obstrué par des bancs de gravier, des rochers roulants et des pêcheries; en outre il manque de chemin de halage, et en beaucoup d'endroits les chevaux qui traînent les bateaux sont obligés de quitter le sentier longeant la rivière et de marcher dans l'eau. La contrée que l'Ourte parcourt est montueuse et ses côtes escarpées sont peu productives; quelques parties sont couvertes de bois, d'autres offrent des pâturages aux bêtes à laine. Grossie par de nombreux affluents descendant des hauteurs de l'Ardenne, elle inonde souvent ses pittoresques rives.

Dans la commune d'Esneux, les ruines du château de *Montfort,* consistant en des pans de murs d'une hauteur et d'une épaisseur extraordinaires, rappellent encore les souvenirs des quatre fils Aymon, qui y faisaient, dit-on, leur

résidence ; ce manoir fut détruit en 1495 par les Brabançons et les Luxembourgeois. Le joli village de *Tilf*, dont les alentours sont ravissants, a acquis une nouvelle importance depuis qu'une grotte y a été découverte en mars 1837 par des ouvriers qui venaient de faire sauter une mine. L'entrée, située à 50 pieds au-dessus du niveau de la rivière, est une voûte basse. On remarque d'abord la magnifique salle des Harpes et l'effrayant passage, espace vide entre deux rochers, que l'on a baptisé du nom de Passage de Rhodes, et que deux étudiants de l'université de Liége, MM. Beekman et Duménil, ont franchi les premiers. Plus loin, obligés ici de ramper, là de se laisser glisser sur des côtes très-roides, marchant tantôt dans la boue et tantôt sur des aspérités, on visite les salles dites des Carapaces, des Écharpes, des Cristaux. Dans une seconde grotte, plus récemment découverte, on admire une cristallisation de la plus grande beauté, simulant une longue nappe d'eau et appelée la Baignoire des Nymphes. Un torrent et des ruisseaux arrosent ces cavités mystérieuses, qui semblent s'étendre vers Aywaille et qui communiquent peut-être avec la grotte de Remouchamps ; on y trouve aussi un lac, lac pur et paisible, que ne vient jamais rider le souffle du vent. Il faut trois ou quatre heures pour les parcourir, à cause des passages difficiles et des précipices qu'on y rencontre; mais on est bien dédommagé de ses fatigues en contemplant ces beautés qui sont restées si longtemps inconnues, et dont des explorations courageuses augmentent le nombre de jour en jour. On se rend ordinairement à Tilf par la barque qui part de Liége le matin à huit heures et qui revient le soir. C'est une des plus belles promenades qu'on puisse imaginer ; elle se revêt surtout d'un charme mélan-

colique à l'approche de la nuit. On passe devant un grand nombre de maisons de campagne et d'usines, entre autres devant le village d'*Embourg*, où l'on place la résidence d'Ambiorix, le vaillant roi des Éburons, qu'anéantit César ; et l'on rencontre les villas de *Colonster* et de *Beaufraipont*, la fonderie de zinc de M. Mosselman, le pont de Chênée, le haut fourneau de M. Orban à Grivegnée et le château de *Quinquempoix*, que décorent des hauteurs boisées.

XVI.

De Liége a Huy. — Huy. — Vallées de la Méhaigne et du Hoyoux.

La ville de Liége est le centre d'un bassin houiller qui s'étend du nord au sud, dans toute la largeur de la province, sur les bords de la Meuse, et qui se prolonge en outre dans une partie de la province de Limbourg. Le nombre total des mines comprises dans ce bassin était, en 1838, de cent quinze, savoir soixante sur la rive gauche du fleuve et cinquante-cinq sur la rive droite. Elles occupaient 10,648 ouvriers et produisaient 740,000 tonneaux de charbon de terre. Les machines à vapeur employées dans la province à l'exploitation des houillères étaient au nombre de quatre-vingt-dix, cinquante-huit servant à l'extraction du combustible et trente-deux à l'épuise-

ment des eaux. Les exploitations qui environnent Liége sont les plus importantes; ce sont aussi celles-là qui donnent une houille si grasse qu'on ne peut l'employer aux usages domestiques dans son état naturel; on est obligé de la pétrir avec de l'argile pour en former des boulets qui brûlent avec moins de rapidité. Sur les hauteurs de Saint-Gilles, on ne compte pas moins de soixante à soixante-cinq couches superposées; quelques houillères atteignent une profondeur de 584 mètres.

La Meuse est la principale voie servant à l'écoulement des mines de houille du bassin de Liége; elle les conduit en Hollande et en France, mais la navigation de ce fleuve est souvent interrompue; au delà de biefs ou bassins profonds, on trouve des barres en gravier ou en roc, à peine recouvertes d'eau; ici son lit est profond et le chenal large; ailleurs le courant n'a pas la profondeur voulue. S'il manque à la Meuse des travaux d'art qui lui donnent un plus grand mouvement commercial, elle est, par contre, richement dotée d'avantages naturels. Une promenade en bateau à vapeur, de Liége à Dinant, est une des plus belles excursions que puisse entreprendre un voyageur en Belgique.

Le premier objet qu'on aperçoit en s'éloignant de la ville de Notger, c'est le pont du Val-Benoît. On longe ensuite les villages de *Tilleur, Jemeppe, Ougrée,* où le sol fournit en abondance des fruits, des légumes, des céréales, et recèle des richesses plus productives encore. Ici rien n'efface le nombre et la splendeur des établissements industriels, qui dressent de toutes parts leurs cheminées géantes, aux longs panaches de fumée. Ougrée, et surtout le hameau de Sclessin, qui est une de ses dépendances, méritent à cet égard une mention particulière. Un

pont suspendu sur la Meuse, achevé en 1843, facilite les communications entre Jemeppe et Seraing.

La réputation de l'établissement de *Seraing* est européenne. C'était primitivement le château d'une famille noble, qui le céda aux évêques de Liége ; Érard de la Marck en 1533 et Georges-Louis de Berg en 1724 le firent restaurer ; ensuite Jean Théodore de Bavière, successeur de Georges-Louis, le fit rebâtir ; la république française le transforma en hôpital, et le gouvernement des Pays-Bas le céda en 1816 à Charles James et John Cockerill, qui y établirent des ateliers de construction pour les machines à vapeur, les mécaniques à filer la laine et le lin, ainsi qu'une filature de lin. John, devenu seul propriétaire, en 1819, donna à cette usine d'immenses développements et y fit construire, en 1821, le premier haut fourneau au coak qu'ait vu la province de Liége. Avant la mort de cet infatigable industriel, arrivée à Varsovie le 19 juin 1840, il y avait à Seraing dix-neuf machines à vapeur, d'une force motrice de 784 chevaux, des ateliers et des travaux d'exploitation pour 3,500 ouvriers. On y trouve réunis un charbonnage, une fabrique de fer composée de deux hauts fourneaux au coak, de trente-six fours à coak, de fours à griller le minerai ; deux fonderies, une usine pour la fabrication du fer malléable, comprenant deux feux d'affinerie, quatorze fours à puddler, deux marteaux, dix fours à chauffer, cinq laminoirs, etc. ; un établissement pour la construction de machines et appareils ; des ateliers, des magasins, et nombre d'autres bâtiments qu'il serait par trop fastidieux d'énumérer.

Sous la commune de Seraing sont encore les houillères et hauts fourneaux de *l'Espérance* et la verrerie du *Val-*

Saint-Lambert, créée en 1826 et où l'on fabrique le cristal, la gobeleterie commune, et accessoirement des bouteilles, des verres et des verres à vitres. La verrerie occupe les bâtiments d'une abbaye de l'ordre de Cîteaux, établie en 1202 en cet endroit, qu'on appelait alors le champ des Maures (*Campus Maurorum*), sans doute parce qu'il était peuplé de houilleurs.

Le paysage prend ensuite un aspect plus agreste. Nous voici devant la riante demeure de *Flémalle*. Quelques instants après on passe devant l'ancien manoir de *Chokier*, bâti sur un roc élevé et surplombant la route ; malgré sa position presque inexpugnable, il fut pris et brûlé par les Huitois au temps d'Engelbert de La Marck ; un siècle plus tard, il appartenait à Fastré Baré de Surlet, l'un des capitaines de l'armée liégeoise à la bataille de Brusthem et mort dans cette sanglante journée. Dans une grotte située à quelque distance, on a trouvé des débris d'espèces antédiluviennes d'éléphants, d'hippopotames, de rhinocéros, d'ours, d'hyènes, de chats, de chiens et de loups, ainsi que des ossements pétrifiés d'animaux dont la race a survécu aux grandes révolutions du globe.

La rive occidentale de la Meuse est, de Chokier à Huy, presque constamment bordée de hauteurs escarpées, tandis que sur l'autre rive s'étendent les verdoyantes campagnes de *Ramet-Yvoz*. Près du ruisseau des Awirs, aux alentours pittoresques, on voit les ruines du château d'*Aigremont*, qu'on dit avoir été élevé par les quatre fils Aymon, et qui appartint longtemps aux La Marck ; en 1474 il fut démantelé par l'évêque Louis de Bourbon. *Warfusée,* vaste demeure située sur une éminence d'où l'on domine un site très-étendu, et le hameau de *Dommartin,* dépendances de Saint-Georges,

ont été le berceau de la noblesse hesbignonne, issue d'Alix de Warfusée et de Rase de Dommartin, dit à la Barbe. Les anciennes résidences féodales de *Seraing-le-Château*, d'*Oultremont*, sous Warnant, et de *Jehay*, sont encore dignes d'attention par les parties anciennes qu'elles présentent. Plus près de la Meuse, on rencontre à *Amay* une belle église gothique ornée de trois tours carrées contiguës et assez hautes; puis on remarque à *Flône* les restes de son abbaye et plusieurs mines de plomb, de calamine, d'alun, de fer et de houille.

Près de la rive orientale de la Meuse, au delà du château de *Hermalle*, que les Huitois détruisirent en 1313, un monticule couvert de broussailles indique l'emplacement du manoir comtal de *Clermont* qui fut acheté en 1096 par l'évêque Obert et possédé longtemps par la famille de Duras. Les Huitois le brûlèrent en 1300; l'évêque Adolphe de La Marck y mourut le 3 novembre 1344, de regret d'avoir consenti à l'établissement du tribunal des Vingt-Deux, et les indomptables bourgeois de Huy, ces terribles adversaires de la féodalité, le prirent en 1346 après un siége de quinze jours et le détruisirent. Depuis il n'est plus sorti de ses ruines.

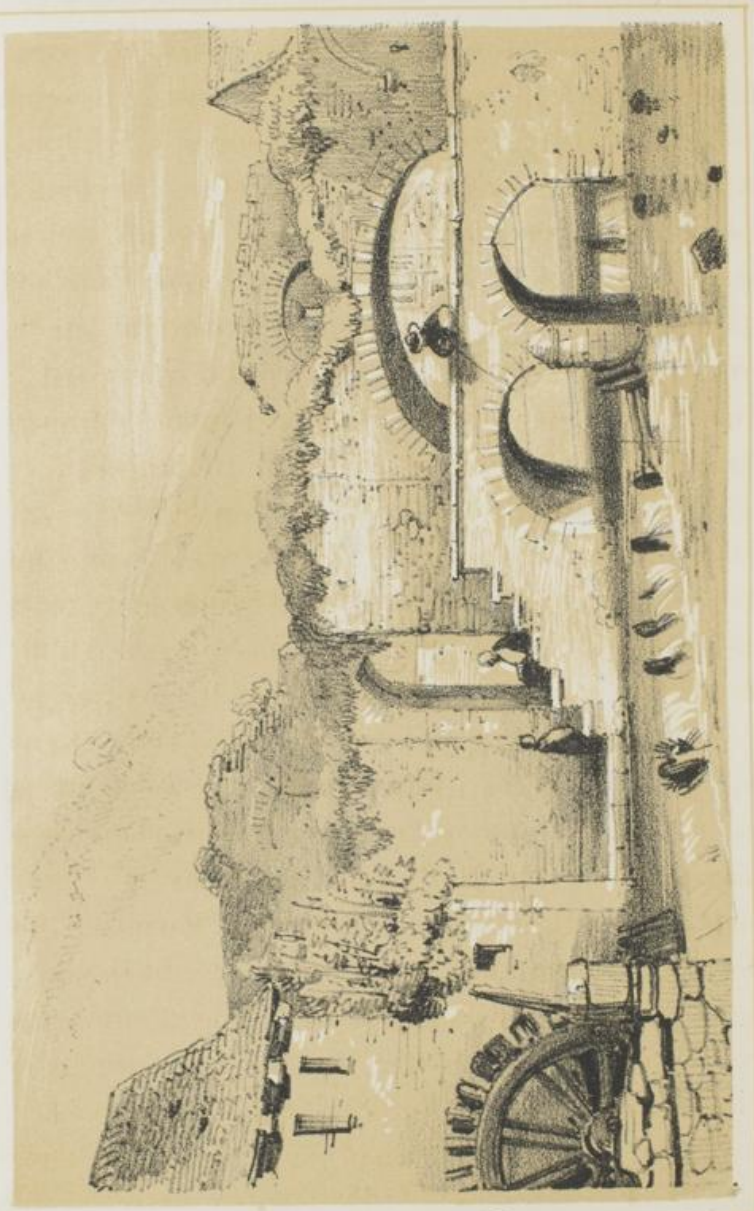
Enfin, après avoir dépassé les beaux villages d'*Ampsin* et de *Neuville*, on aperçoit *Huy*. Cette ville (8,000 hab.), dont la fondation est attribuée par la tradition à l'empereur Antonin, et qui fut donnée en 985 par l'empereur Othon II à l'église de Liége, a joué un rôle considérable dans les annales du pays. Les châteaux environnants disent assez quelle fut autrefois l'ardeur belliqueuse de ses habitants, et cette fière devise, affichée jadis aux limites du territoire communal, en était un autre témoignage :

issue d'Alix
à la Barbe.
le-Château,
nt encore di-
s présentent.
ny une belle
s contiguës et
restes de son
amine, d'alun,

u delà du châ-
rent en 1515,
que l'emplace-
acheté en 1096
r la famille de
fque Adolphe
le regret d'a-
Vingt-Deux,
ibles adver-
un siége de
plus sorti de

ages d'*Ampsin*
e (8,000 hab.),
on à l'empereur
pereur Othon II
dérable dans les
ts disent assez
es habitants, et
es du territoire

VUE DE HUY



RUINES ROMAINES PRÈS D'HUY.

Mieux vaut mourir de franche volonté,
Que du pays perdre la liberté.

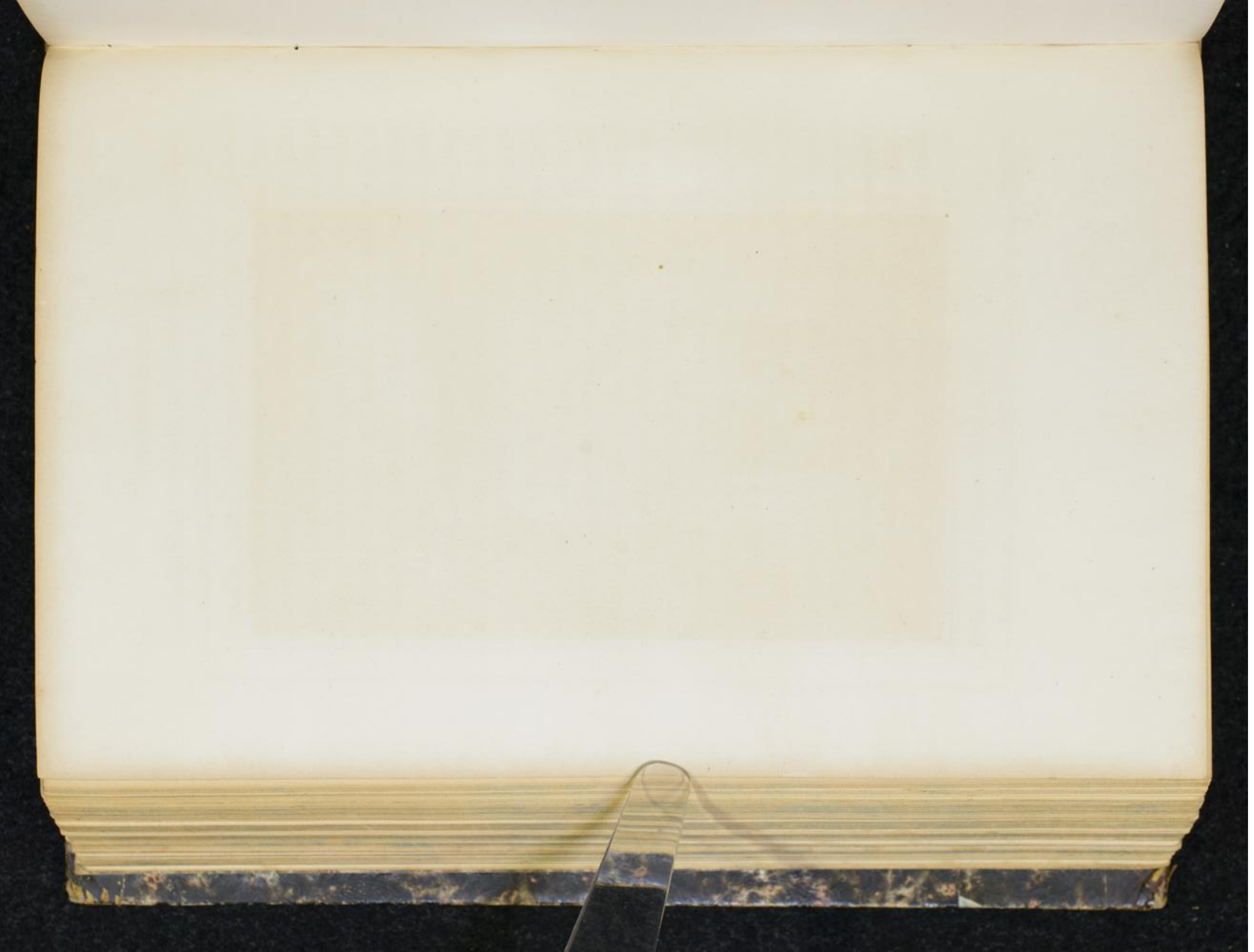
La ville de Huy fut pillée et brûlée en 1053 par Baudouin de Lille, fils du comte de Flandre, et en 1063 par le duc de Lotharingie Godefroid; mais elle se rétablit, grâce à la sollicitude que montra pour elle l'évêque Théoduin. Ses habitants déployèrent une grande ardeur pour soutenir les Liégeois dans presque toutes leurs guerres contre leurs évêques; toutefois ceux-ci se retirèrent souvent dans le château qui existe de temps immémorial sur la hauteur dominant la cité. Ce château, restauré en 1518, fut surpris en 1595 par les troupes des Provinces-Unies, que commandait le gouverneur de Bréda Hérauguier, ce qui amena la reddition de la ville; mais l'un et l'autre furent bientôt repris par le comte de La Motte, à la tête des troupes espagnoles et liégeoises. Huy fut assiégée et prise par Louis XIV en 1675, rendue à l'évêque en 1678, emportée d'assaut et presque entièrement brûlée par les Français en 1693, reprise par les alliés en 1694, et encore attaquée avec succès, plus d'une fois, pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Les Hollandais y tinrent garnison jusqu'en 1718; puis, après avoir démoli ses remparts, la rendirent au prince-évêque. Parmi les débris des fortifications encore existantes du côté du Hoyoux, il en est quelques-uns qui paraissent remonter a une époque très-reculée, et que l'opinion commune attribue aux Romains; ces restes de l'antiquité consistent en un pont et quelques pans de murailles. Plusieurs auteurs ont vu dans Huy la ville des Juhones, dont parle Tacite; mais ce sentiment n'a pas été adopté par ceux qui ont le mieux étudié

la géographie de l'empire des Césars. Le fort a été reconstruit après la bataille de Waterloo.

La ville, dont la plus grande partie est située sur la rive méridionale du fleuve, fait par la Meuse un grand commerce en blé ; celui du vin devient de jour en jour plus important ; le vallon qu'elle occupe fournit en abondance des fruits et des légumes qui se répandent dans tout le Condroz ; les coteaux voisins sont couverts de vignobles, de vergers, de bosquets et de maisons de campagne. Huy renferme beaucoup de tanneries et de corroieries, des distilleries, des brasseries, plusieurs papeteries, parmi lesquelles il en est une qu'on peut ranger au nombre des plus considérables du pays, des raffineries de sel, des établissements métallurgiques, etc. Son principal monument est l'église de Notre-Dame, beau vaisseau gothique commencé le 15 mars 1311. Sa façade offre une magnifique rose; l'intérieur est d'une grande ornementation, et les voûtes, refaites en 1536, sont peintes en arabesques. Au dehors, près du chœur, on voit un vieux portail du XIe siècle orné de sculptures et de statues. Parmi les nombreux couvents qui existaient jadis à Huy, le plus remarquable était sans contredit celui de Neufmoustier, fondé en 1108 par Pierre l'Ermite et lieu de sépulture de cet homme célèbre. Les ossements du premier croisé, dispersés par les révolutionnaires français, ont été recueillis depuis peu. Huy possède en outre un hôtel de ville et plusieurs hospices, parmi lesquels on doit citer celui dit d'Oultremont, destiné aux infirmes et aux orphelins des communes de Warnant, Saint-Georges et Hucorgne. Le pont sur la Meuse, a été construit en 1714.

Tout près de Huy et non loin de la province de Namur,

PORTAIL DE LA VIERGE À HUY



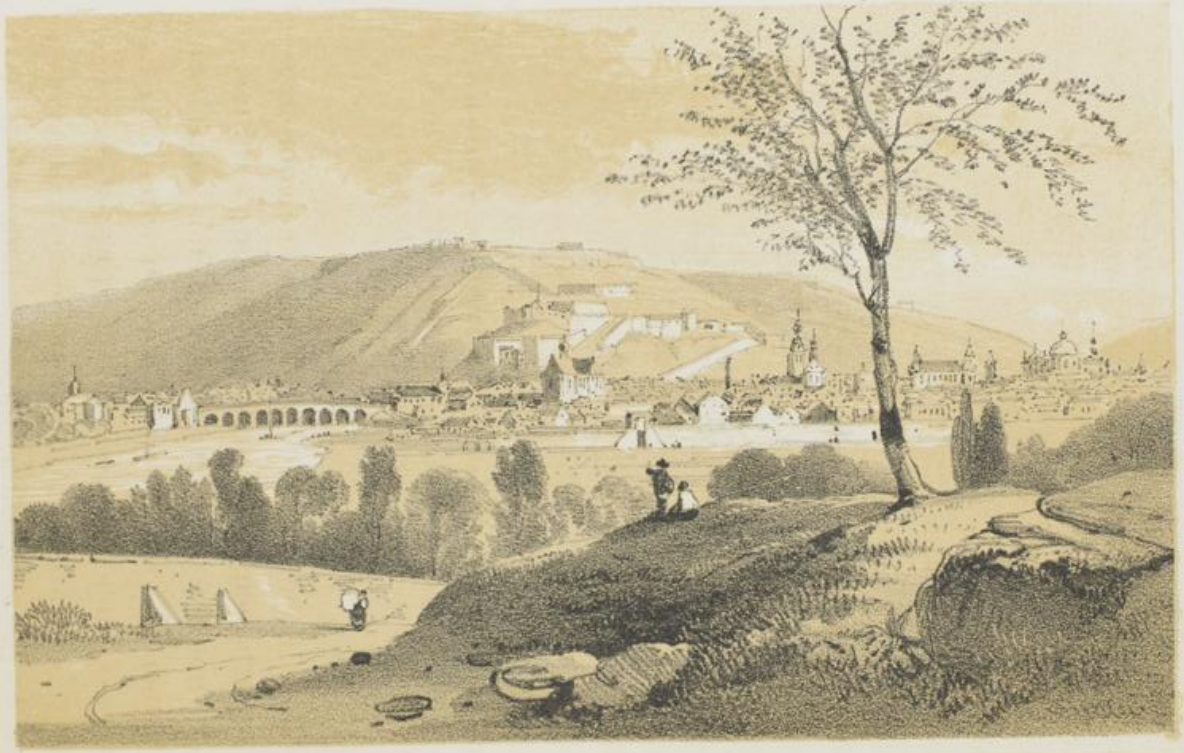
CHATEAU DE MODAVE.

on voit les ruines de *Beaufort*. Il ne reste que quelques pans de murs de ce manoir contre lequel sont venues se briser des armées. Il était bâti sur une hauteur escarpée, sa situation le mettait à l'abri de toute insulte, et il était aisé de le ravitailler au moyen d'un souterrain qui aboutissait à la rivière ; ses seigneurs, dont les parents possédaient aussi les terres de Falais, de Gosnes, de Spontin et de Celles, quand éclata entre eux et les habitants du pays de Liége la terrible guerre dite de la Vache, se défendirent vaillamment contre les habitants de Huy, en 1275 ; mais pour s'assurer un appui, ils se reconnurent vassaux de Guy de Dampierre, comte de Flandre et de Namur. Les Huitois brûlèrent Beaufort en 1429 et les Français le ruinèrent en 1554. Cette terre a passé depuis en bien des mains ; M. le duc de Beaufort en a fait tout récemment l'acquisition.

Les rives de la Méhaigne et du Hoyoux, qui se jettent dans la Meuse à Huy, sont riches en beaux sites et en souvenirs historiques. Le dernier, qui déborde fréquemment, vient des confins de l'Ardenne et passe au château de *Modave,* qui d'un côté se montre sur un roc taillé à pic dominant la rivière et présente un aspect imposant et sauvage, et dont l'autre façade a vue sur un terrain plat, traversé par de belles avenues ; on remarque dans la vallée une machine hydraulique qui, munie d'une seule pompe aspirante et foulante, élève à cent mètres de hauteur inclinée, simultanément et par le même mouvement de piston, deux espèces d'eau différente. On sait que l'un des seigneurs de Modave, Arnoul, baron de Ville, se fit passer pour inventeur de la machine hydraulique de Marly, dont l'essai avait été fait à Modave, en 1682, par Renkin Sualème, ouvrier né à Jemeppe en 1644 et mort en 1708.

La Méhaigne, qui vient de la Hesbaie et qui, après avoir alimenté un grand nombre d'usines, se jette dans la Meuse au faubourg de *Statte*, en face de la ville de Huy, parcourt une contrée très-pittoresque. Sur ses bords on voit les débris du château de *Moha*, bâti sur un roc escarpé, accessible seulement d'un côté; on trouve dans ses ruines un puits creusé à une telle profondeur, qu'il était alimenté par la rivière. Moha a longtemps appartenu aux comtes de Dasbourg en Lorraine; le comte Albert, après avoir perdu ses deux fils qui s'entretuèrent en voulant imiter les courses des tournois, déclara en 1204 que ce château passerait après lui à l'église de Liége. Six ans après, sa femme lui donna une héritière; mais celle-ci étant morte en 1225 sans laisser de postérité, la donation sortit son plein effet. Moha fut surpris et rasé en 1576 par les habitants de Huy. Un peu plus loin les ruines imposantes de *Falais* rappellent la gloire de la maison de Beaufort et le souvenir des dommages causés au pays par les ordres de Louis XIV.

et qui, après avoir
ette dans la Meuse
de Huy, parcourt
bords on voit les
roc escarpé, ac-
ve dans ses ruines
qu'il était alimenté
enu aux comtes de
après avoir perdu
t imiter les courses
château passerait
rès, sa femme lui
norte en 1225 sans
plein effet. Moha
ants de Huy. Un
Falais rappellent
venir des dom-
is XIV.



VUE DE NAMUR.

XVII

PROVINCE DE NAMUR.

La Meuse de Huy a Namur. — Namur et ses environs. — Pays d'Entre Sambre et Meuse. — Rives de ce dernier fleuve de Namur a la frontière française. — Vallée de la Lesse. — Le Condroz.

La province de Namur, appelée sous la dénomination française département de Sambre-et-Meuse, a été formée d'un grand nombre de territoires autrefois entremêlés. Pour lui donner son étendue actuelle, on a réuni la majeure partie de l'ancien Namurois, quelques villages de la Hesbaie liégeoise et du Brabant, les possessions des princes-évêques de Liége à l'est et à l'ouest de Dinant, des parcelles du duché de Luxembourg, et enfin les villes depuis

longtemps françaises de Philippeville et de Marienbourg.

Jadis le morcellement de ce pays, peu fertile de sa nature, était un grand obstacle au développement de sa prospérité. Des guerres continuelles, nées de contestations sans cesse renaissantes, y détruisaient périodiquement ce que la paix avait enfanté; et chacune de ces luttes, auxquelles la nature du sol communiquait quelque chose de son âpreté, aigrissait le caractère de ses habitants. Les guerres entre l'Espagne et la France attirèrent plus tard de grandes calamités sur ces contrées, et chaque campagne y fut signalée par la ruine de quelques-uns de ces manoirs, construits pour la guerre au moyen âge et détruits par elle dans les temps modernes. Aujourd'hui cet état de choses a complétement changé. Dans toute la province, l'agriculture a fait de grands progrès par l'augmentation du nombre des voies de communication et par l'établissement de fours à chaux. Dans l'arrondissement de Namur, les terres sont en général grasses, argileuses et très-productives; dans ceux de Philippeville et de Dinant, le sol recouvre de grandes masses de calcaire ou de roches de schiste argileux; la culture du froment y est presque inconnue; on la remplace par celle de l'épeautre, et on cultive aussi le seigle, l'orge, l'avoine. Les bois occupent environ 127,000 hectares, c'est-à-dire près du tiers du territoire; le chêne, le hêtre, le frêne, le charme, le bouleau, sont les principales essences que l'on y rencontre. Cette province produit d'excellents chevaux de trait et des moutons très-estimés; le bétail y est d'une belle qualité. En outre, les productions inorganiques s'y présentent en abondance, surtout la houille qu'on exploite principalement aux environs de la capitale, et le minerai de fer, très-répandu dans l'Entre Sambre et Meuse.

Il y a en outre des mines de cuivre, de plomb, des carrières de marbre, de pierres bleues, de pierres à chaux et à polir, des ardoisières.

Le paysage conserve au delà de Huy son aspect enchanteur. Bientôt on aperçoit *Andenne* (4,900 hab.), aujourd'hui renommée pour ses fabriques de faïence, sa papeterie, ses usines de tout genre, la plupart créées par M. Cockerill; autrefois séjour d'un chapitre de chanoinesses nobles, fondé par sainte Begge, fille de Pepin de Landen, en 692, et réuni, en 1785, au chapitre de Moustier sur Sambre, par Joseph II, qui assigna pour demeure à ces communautés le couvent des Carmélites chaussées à Namur. Il y avait autrefois un pont sur la Meuse qui fut détruit en 1155 par les Liégeois et dont on distingue encore les ruines, quand les eaux de la Meuse sont très-basses. Plus loin un rocher très-élevé et très-escarpé porte les restes du château de *Samson,* dont des traditions attribuent les commencements à un comte Aubéron, prétendu fils de Clodion le Chevelu, roi des Francs; il a été démoli en 1692 par ordre du gouvernement des Pays-Bas. Sur la rive droite, le nom de *Marche-les-Dames* rappelle que son cloître devait sa fondation à de nobles dames qui s'y retirèrent dans la solitude et y attendirent vainement le retour de leurs maris partis pour la première croisade.

La position de *Namur* (21,500 hab.), au confluent de la Meuse et de la Sambre, sous la protection de hauteurs fortifiées, est extrêmement importante pour la défense du pays. On s'accorde généralement à placer en cet endroit, ou du moins sur le terrain au nord du confluent des deux rivières, la position de la ville des Aduatiques, assiégée et prise par César l'an 56 avant Jésus-

Christ. Pendant les siècles qui suivirent, l'histoire se tait sur Namur ; seulement, du temps des rois francs de la race de Mérovée, on la voit citée sous le nom de *Namurcum*, et après les invasions des Normands, elle devient la résidence de comtes héréditaires et indépendants.

Le premier comte de Namur dont l'histoire fasse mention est Bérenger, qui vivait dans la première moitié du xe siècle et dont la postérité masculine régna sans interruption pendant trois siècles. Le comte Henri l'Aveugle, qui avait joint à l'héritage de son père le comté de Luxembourg, se voyant sans enfants, désigna en 1163 pour son successeur le comte de Hainaut Baudouin V ; plus tard il se remaria, et une fille lui étant née, il voulut revenir sur sa donation ; de là naquit une guerre dans laquelle Baudouin fut vainqueur, à Neuville-sur-Méhaigne, du comte de Namur et de la coalition formidable qui le soutenait (1194). Ses droits furent confirmés ; toutefois le Luxembourg échappa à sa domination et fut laissé à Ermesinde, fille de Henri (1199). Après lui, Namur appartint successivement à son second fils Philippe et à sa fille Yolende, qui épousa Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre. L'un des enfants de Pierre et d'Yolende, Baudouin, empereur de Constantinople, ayant été chassé de cette ville par les Grecs, vendit en 1263, au comte Guy de Flandre, ses droits sur le comté de Namur, dont il n'était déjà plus souverain, car sa femme, Marie de Brienne, avait indisposé contre elle tous les esprits, et les Namurois soulevés avaient reconnu pour seigneur Henri de Luxembourg, descendant de Henri l'Aveugle par les femmes. Le comte de Flandre s'assura la possession du Namurois en épousant Isabelle de Luxembourg, et le transmit à son fils Jean Ier. Jean III, le

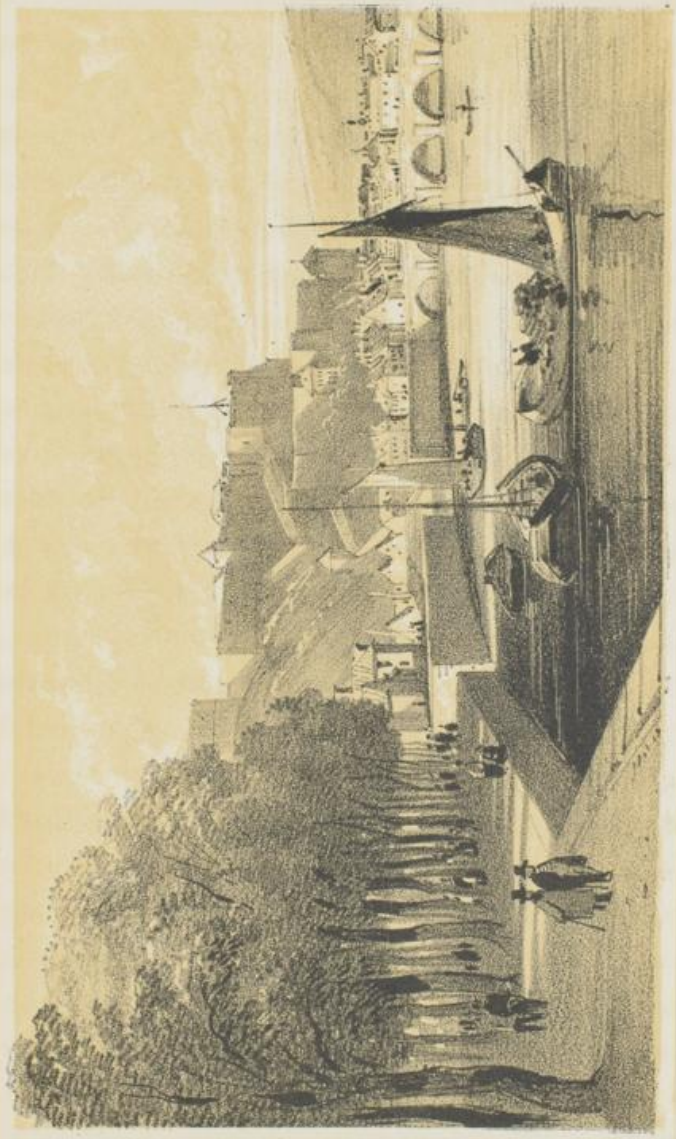
huitième de ses successeurs, vendit ses états en 1420, moyennant 132,000 écus d'or, à Philippe, duc de Bourgogne, et mourut en 1429, sans avoir été marié.

La ville de Namur a été mainte fois assiégée pendant le moyen âge, soit par des princes qui s'y disputaient le pouvoir, soit par d'autres qui eurent à lutter contre les habitants. L'événement de ce genre le plus célèbre est le siége soutenu dans le château pendant deux ans, de 1256 à 1258, par Franc, bâtard de Wesemale, commandant au nom de Baudouin II, empereur de Constantinople, et de sa femme Marie de Brienne. Pendant les temps modernes, la position redoutable de Namur a été souvent convoitée. En 1577, le gouverneur général don Juan d'Autriche s'en empara par surprise et rompit de cette manière avec les États du pays. En 1692, elle fut assiégée et prise par Louis XIV, après un siége de quelques jours et malgré le voisinage d'une armée ennemie; mais en 1695 un autre siége, conduit aussi à bonne fin en dépit des efforts d'une armée française, la remit aux mains de Guillaume III, roi d'Angleterre. Elle fut bombardée en 1704 par des troupes hollandaises, prise par les Français en 1746, démantelée en 1784, et occupée par les Français en 1792 et 1794. Il y eut sous ses murs un engagement entre les alliés et la colonne du général Vandamme, le 20 juin 1815. Celui-ci, pour favoriser sa retraite, fit encombrer de bois la chaussée, et y fit mettre le feu. Le 1er octobre 1830, il y eut encore dans cette ville un combat entre les habitants et la garnison, qui se rendit le lendemain. Namur a reçu en l'an 1414 son étendue actuelle. Ses grandes fortifications, construites en 1755, ont été considérablement augmentées en 1817. La citadelle, autrefois château des comtes

et démolie en 1784, a été relevée sur un plan plus vaste en la même année ; elle occupe un roc escarpé situé entre la Meuse et la Sambre. La coutellerie et la tannerie sont les principales branches de l'industrie namuroise, et les nombreuses usines éparpillées aux environs y donnent une grande activité au commerce.

Presque tous les édifices sont modernes ; entre autres l'hôtel du gouvernement, autrefois palais épiscopal, bâti en 1727 par l'évêque Strickland ; l'hôtel de ville, construit en 1828 sur l'emplacement de l'ancien qui datait de 1578 ; le palais épiscopal, anciennement refuge de l'abbaye de Malone, élevé au commencement de ce siècle, etc. Le beffroi, où se trouve la cloche de retraite, fait exception à la règle commune. Il date, dit-on, du XIe siècle, et a été surhaussé au commencement du XVe. Il en est de même du palais de justice, bâti en 1464 dans une partie des cloîtres de Saint-Aubin et agrandi en 1582 ; les états de la province et le souverain bailliage y tenaient leurs séances.

L'église collégiale de Saint-Aubin ou de Saint-Jean-Évangéliste, devenue cathédrale en 1559, est un bel édifice d'architecture moderne. La première pierre de ce temple a été posée le 21 juin 1750 par le prince de Gavre, au nom du prince Charles de Lorraine, et la consécration de l'église eut lieu le 20 septembre 1772. Le frontispice, orné de vingt colonnes corinthiennes, est surmonté de cinq statues, représentant le Sauveur et les Évangélistes. A l'intérieur, on voit le mausolée de don Juan d'Autriche, mort à Bouge près de Namur en 1578, et dont le corps a été envoyé en Espagne. On y trouve aussi un Baptême de Jésus-Christ, par Schut ; une Sainte Cène, attribuée à Van Dyck ; et deux statues en marbre blanc de Carrare, saint Pierre et



VUE DU CHATEAU DE NAMUR

saint Paul, sculptées par Delvaux pour l'abbaye de Floreffe. On reconnaît dans l'église Saint-Loup la somptuosité ordinaire des oratoires des jésuites ; c'est une des plus belles de celles que possédait cet ordre. On y remarque douze colonnes en marbre rouge et des confessionnaux d'une grande beauté. Des lambris sculptés avec goût garnissent le bas des murs à la hauteur d'environ sept pieds. Saint-Loup a été consacrée en 1645 et érigée en paroisse en 1777. Dans l'ancienne église des Récollets, dédiée à Notre-Dame, commencée en 1750 et achevée en 1756, on voit une statue de Delvaux, saint Antoine, ainsi que les tombes des comtes Guillaume Ier et Guillaume II.

Les principaux établissements de bienfaisance sont : l'hospice de Saint-Gilles, dit le grand hôpital, où l'on reçoit des vieillards des deux sexes ; sa chapelle a été bâtie en 1671 ; l'hospice de Saint-Jacques, pour l'entretien de trente-deux malades ou blessés ; l'hospice d'Harscamp, fondé en 1806 dans l'ancien couvent des Récollets par Isabelle Brunelle, comtesse d'Harscamp ; l'hospice de la charité maternelle, celui des orphelins, etc.

Il y a encore dans cette ville un séminaire épiscopal, fondé en 1658 et rebâti en 1727 ; un athénée royal placé dans le couvent des Jésuites, où se trouvent aussi la bibliothèque publique, les cabinets de minéralogie, de physique, et le laboratoire de chimie ; une académie de peinture, une salle de spectacle, bâtie en 1824 et 1825, un arsenal, des casernes nombreuses, etc. Citons encore le pont sur la Meuse, percé de neuf arches, le pont sur la Sambre, soutenu par trois arches et reconstruit au commencement du XVIIIe siècle, et le grand moulin de Sambre, qui a huit tournants à moudre le grain, un à moudre l'huile et une fou-

lerie. En 1837, le gouvernement a créé à Namur un pénitencier pour les femmes condamnées à la reclusion et aux travaux forcés. Le système suivi dans cette prison consiste dans l'isolement cellulaire la nuit et la réunion silencieuse le jour. Les détenues s'occupent aux travaux ordinaires de leur sexe. Ce pénitencier, établi dans les bâtiments de l'ancien dépôt de mendicité, a été ouvert en 1840.

Le paysagiste Juppin, qui vivait au XVIIe siècle, et Louis Dewez, l'auteur de l'unique histoire du pays que nous possédions (mort en 1834), étaient de Namur.

Le faubourg de *la Plante,* le long de la Meuse, vers Bouvignes, et ses jolies promenades ; *Jambes,* du côté du Luxembourg, où l'on trouve la pierre dite *du Diable,* monument celtique composé d'une énorme pierre soutenue par quatre autres ; du côté du nord, *Bouge,* où campa Charles-Quint en 1554 et où mourut le fils naturel de ce prince, don Juan d'Autriche, en 1578 ; *Védrin,* remarquable par sa mine de plomb, découverte en 1610 ; et enfin l'ermitage taillé dans le rocher dit *des Grands Malades,* voilà ce qu'offrent de plus curieux les environs immédiats de Namur.

Le plateau qui s'étend vers le nord, et qui forme la partie la plus populeuse de la province, est couvert d'un grand nombre de villages, parmi lesquels on remarque *Gembloux* (2,400 hab.), sur l'Orneau. Connue déjà du temps des Romains sous le nom de *Geminiacum,* et voisine de la voie encore existante, qui conduisait de Bavai à Tongres, cette petite ville reçut un nouveau lustre de son abbaye de Bénédictins, fondée en 922 par saint Guibert, et dont l'abbé prenait le titre de comte, et siégeait au premier rang des nobles aux états de Brabant. Ce monastère

avait autrefois une riche bibliothèque et a fourni au pays son premier historien, le chroniqueur Sigebert, mort en 1112. L'ancienne église paroissiale ayant été démolie en 1811, sauf la tour, qui s'élève isolée, c'est aujourd'hui dans l'église abbatiale, construite vers le milieu du siècle dernier, qu'on célèbre les offices; les bâtiments claustraux sont occupés par un pensionnat de demoiselles. Le 31 janvier 1578, don Juan d'Autriche, commandant les troupes espagnoles, attaqua à l'improviste les troupes des États campées près de Gembloux et les défit complétement. Ce succès éclatant fut suivi de la prise de la ville, dont les vaincus avaient fait leur place d'armes, et en quelques mois don Juan, profitant de la terreur qu'inspiraient ses armes, se rendit maître d'une partie du Brabant, du Hainaut et du Namurois.

Du côté de Charleroi, on voit le beau pavillon de *Golzinne,* entouré de vastes jardins, autrefois château fort bâti vers l'an 1100 par le comte Godefroid, assiégé en 1188, en 1231, en 1356, rasé par les Liégeois en 1429 et abandonné à cette époque; *Corroy-le-Château,* jadis comté appartenant à une branche de la famille de Nassau; la célèbre baronnie de *Sombreffe,* les ruines de l'antique manoir de *Ligny, Spy* et enfin *Mielmont,* dont le château encore imposant fut fortifié par le comte Henri l'Aveugle et brûlé en 1188, après un siége de sept jours, par le duc de Brabant.

Sur les rives de la Meuse, côtoyées par la section du railway qui va de Charleroi à Namur, sont situées *Malone* et *Floreffe,* localités toutes deux jadis renommées par leurs abbayes : à Malone, située dans une gorge resserrée, il y avait des chanoines réguliers, et le village, enclavé dans le Namurois, formait une terre franche dépendante de l'évê-

ché de Liége. Floreffe, au contraire, était un domaine des comtes de Namur, qui y établirent des prémontrés en 1121. L'église abbatiale, consacrée en 1250, réparée en 1770 sur les plans de Dewez et devenue paroissiale, est extrêmement remarquable. Dans les bâtiments claustraux, occupés aujourd'hui par le petit séminaire de l'évêché de Namur, on remarque le cloître carré, entouré d'ouvertures ogivales, et l'ancienne salle dite des Comtes de Namur, ornée de leurs armoiries, et partagée en deux nefs par six colonnes. Le village est bâti sur un coteau. C'était autrefois une petite ville qui fut fortifiée et dotée de priviléges par le comte Henri l'Aveugle ; mais du vivant même de ce prince, la guerre qui éclata entre lui et le comte de Hainaut amena en 1188 la prise et la ruine de Floreffe.

En pénétrant dans le pays qui a emprunté son nom aux deux rivières qui l'enlacent de leurs eaux, on arrive à *Fosses* (2,950 hab.), située dans un ravin et baptisée sans doute par cette circonstance. Il y eut un monastère de religieuses, que l'abbesse Gisèle donna en 908 à l'évêque de Liége et qui fut plus tard converti en chapitre. La ville offre encore quelques restes de tours et de murailles, fortifications qui ne l'ont pas garantie de pillages fréquents pendant le moyen âge. C'est l'évêque Notger qui l'entoura de murs vers l'an 984.

Brogne ou *Saint-Gérard* (1,443 hab.), située sur une éminence, au milieu d'une plaine qui l'environne de tous côtés, dans l'ancien Namurois, doit le second de ces noms à un seigneur qui y fonda une abbaye vers 915, près d'un oratoire dédié à saint Michel, fondé, selon la tradition, par Pepin de Herstal, et consacré par saint Lambert. Ce monastère a été réuni en 1566 à l'évêché de Namur, et ses

bâtiments ont totalement disparu. C'est la patrie de Pierre Boiseau, marquis de Châteaufort, général au service d'Espagne, mort à Zamora en 1741.

Plus loin on rencontre *Florennes* (1,474 hab.), longtemps propriété de seigneurs particuliers, qui y fondèrent une abbaye en 1012, et la donnèrent à l'évêché de Liége. Le 12 septembre 1015, le comte de Louvain, Lambert, et le comte de Mons, René, atteignirent en cet endroit le duc de la Basse-Lotharingie Godefroid III, et le forcèrent à livrer bataille; leur impétuosité leur devint funeste; les ennemis combattirent avec la fureur du désespoir et remportèrent une victoire complète. Lambert fut au nombre des morts. On raconte que ce prince resta longtemps au fort de la mêlée sans recevoir de blessure, grâce à quelques reliques que lui avait données une chanoinesse de Nivelles et qu'il portait dans son armure; elles se détachèrent inopinément et il reçut aussitôt un coup mortel. Le comte de Hainaut, Baudouin, dit de Jérusalem, céda à Obert, évêque de Liége, ses droits sur la ville de Florennes, qui fut démantelée en 1702. Il y a un château appartenant au duc de Beaufort. C'est la patrie du savant biographe Jean-Noël Paquot (m. en 1803).

Walcourt (952 hab.), dont la tour massive s'aperçoit au loin, a eu également des seigneurs particuliers, jusqu'à ce que le comte de Namur en fît l'acquisition en 1363. L'église, détruite en 1615 par un incendie, a été reconstruite à l'aide des aumônes des habitants et des pèlerins. Dans un combat livré près de Walcourt en 1689, le prince de Waldeek défit l'armée française.

Philippeville (1,165 hab.) est bâtie sur un plateau élevé qui dépendait autrefois d'un village liégeois appelé Corbi-

gny. La reine Marie de Hongrie acquit cette localité, et y fit commencer en 1555 une nouvelle ville à laquelle elle donna le nom de son neveu. Il n'y a à citer que les fortifications, les casernes, l'arsenal, et elle ne consiste qu'en dix petites rues, aboutissant toutes à une place centrale. Philippeville fut cédée à la France en 1659 et séparée de ce royaume en 1815. Dans ses environs, on voit les ruines des châteaux de *Samart*, dont le nom dérive, dit-on, des mots latins *Sacellum Martis*, la chapelle de Mars, et de *Sautour*, village sur une côte élevée, appelé vulgairement la ville aux seize tours. Les ruines de ce dernier consistent en un bâtiment carré et quelques donjons ; de vastes souterrains conduisent de là au pied de la colline. Les alentours offrent fréquemment des antiquités romaines.

C'est encore à la gouvernante des Pays-Bas, Marie de Hongrie, que la petite ville de *Marienbourg* (682 hab.) doit sa fondation. Elle fut bâtie en 1542 sur le territoire du village de Frasnes, échangé avec l'évêque de Liége contre la seigneurie de Herstal. Cette ville tomba en 1554 au pouvoir de la France, qui la garda jusqu'à la paix de 1559 ; elle fut cédée ensuite à cette puissance en 1659 et lui resta jusqu'en 1815. Ses fortifications, qui avaient été démantelées par ordre de Louis XIV, ont été rétablies en 1818. Elle est située entre les ruisseaux dits la Brouffe et l'Eau Blanche.

La dernière localité remarquable, sur la route de Namur à Rocroy, est *Couvin* (2,540 hab.), ville très-ancienne appartenant primitivement à l'abbaye de Saint-Germain des Prés près de Paris, cédée ensuite par les religieux au roi de France Robert, donnée par celui-ci à sa sœur Hedwige qui épousa le comte de Hainaut, René III, et vendue par le comte Baudouin à Obert, évêque de Liége, en 1096, pour

CHATEAU DE MONTAIGLE.

une livre d'or et cinquante marcs d'argent. Il y avait autrefois un château fort où un comte de Chimay, Jean de Renty, surnommé à la Houssette, fut retenu en captivité sept années par les habitants, irrités des dégâts qu'il commettait dans les campagnes ; ses vassaux, ayant appris le lieu de sa détention, vinrent le délivrer en 1470, et rasèrent sa prison. Couvin est situé sur le ruisseau dit l'Eau Blanche, qui s'engouffre sous un rocher à quelque distance de là et reparaît un quart de lieue plus loin. On y voit de beaux établissements métallurgiques, et il se trouve aux environs quelques ardoisières.

En se rapprochant de Dinant, on voit sur un roc isolé, à une lieue et demie de cette ville, les ruines de *Montaigle*, consistant en une dizaine de grandes tours reliées par des murs. Montaigle, appelé anciennement Faing, fut donné en 1213 par le comte de Namur, Pierre de Courtenay, et sa femme Yolende, à Gilles de Berlaimont, et fut réuni au comté par achat, en 1289 ; il a été ruiné par les Dinantais en 1429. Il domine un vallon pittoresque, resserré par des rochers couverts de bois épais, et arrosé par deux ruisseaux, le Flavion et la Sosoye, qui viennent y confondre leurs eaux et coulent réunis vers le nord.

La route de Namur à Dinant, qui côtoie la Meuse, ne le cède pas en beautés à celle de Liége à Huy. Elle a même un caractère plus sauvage, et cela lui donne plus de charmes aux yeux des voyageurs habitués aux plaines un peu monotones de la Flandre et du Brabant. Au delà du faubourg de la Plante et du village de Dave, le fleuve coule entre deux murailles naturelles, l'une à demi cachée par la végétation, l'autre dépouillée de toute parure parce qu'elle ne reçoit que faiblement les rayons du soleil, et alors qu'il

est à son déclin; çà et là on rencontre un village; parfois des îles jetées au milieu des eaux jettent de la variété dans le paysage.

Une partie de la contrée qu'on laisse à droite est occupée par la forêt de Marlagne et d'autres bois moins considérables. A *Profondeville*, on voit la grotte du Trieux de Frêne, avec sa salle du dôme, connue dans le village sous le nom de la Grande Église, parce que le corps de saint Feuillen y a, dit-on, reposé pendant cent ans. Plus loin est *Annevoye*, où deux sources d'eau vive forment un ruisseau dont le cours n'est que d'un quart de lieue, et qui fait cependant tourner trente roues servant à diverses usines; ses eaux sont en partie conduites dans les jardins du château, où elles alimentent un immense réservoir en forme de canal, situé à 160 pieds au-dessus du niveau du fleuve.

Sur la rive orientale, *Yvoir* montre sa fontaine intermittente, située au pied du rocher de Vénatte, montant et descendant régulièrement de sept en sept minutes, et *Poilvache* son vieux fort, assis sur un rocher d'un accès difficile, assiégé par les Liégeois en 1238, en 1522 et en 1429, et entièrement détruit par les troupes du roi de France, Henri II, en 1554. Poilvache et le territoire environnant avaient été cédés au Luxembourg par le traité conclu en 1199; ils furent réunis de nouveau au Namurois en 1342, par la vente qu'en fit le roi Jean de Bohême au comte Guillaume.

Bientôt on aperçoit au sommet d'une côte escarpée quelques débris de tours, seuls restes de la forteresse de *Crèvecœur*, bâtie en 1320 par les habitants de Bouvignes, et célèbre par le dévouement de trois dames, qui s'y retirèrent avec leurs maris et une poignée de braves, lorsque le

VUE GÉNÉRALE DE DINANT

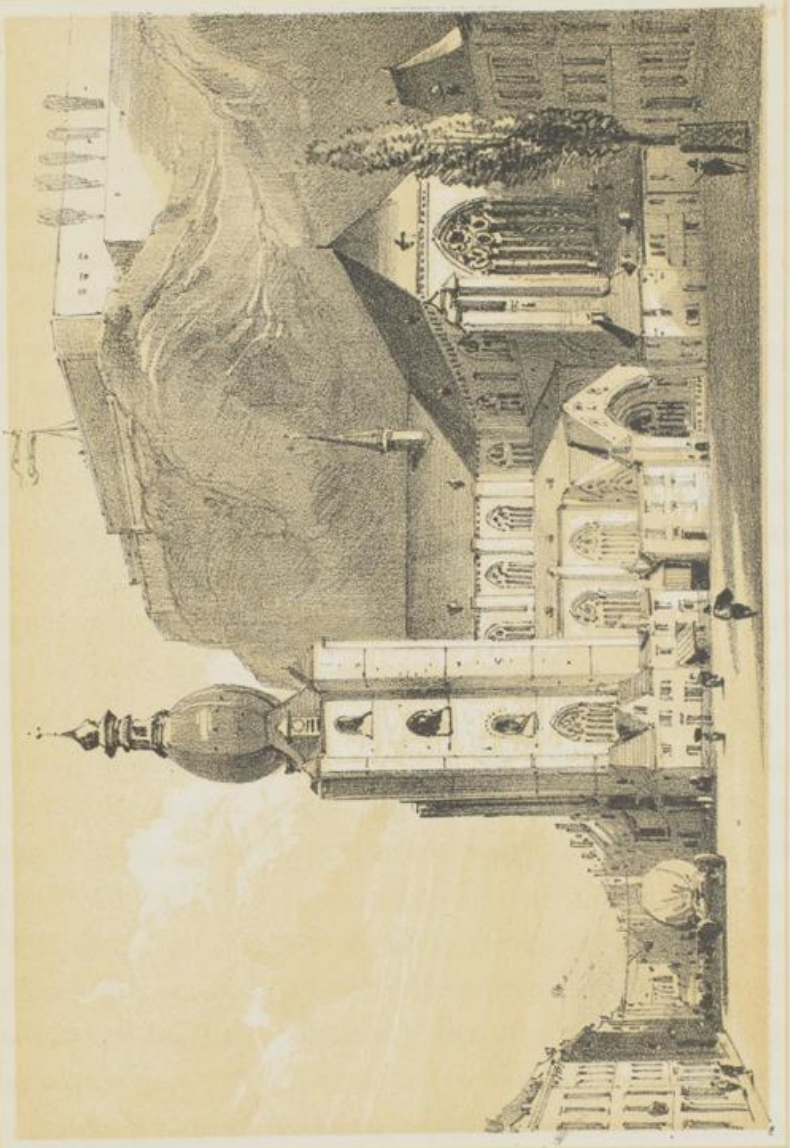
roi Henri II saccagea cette ville en 1554, et en fit massacrer les habitants. Leurs maris ayant péri dans une sortie, ces femmes courageuses, préférant la mort au déshonneur, se précipitèrent du haut des murailles. Un anniversaire qui se célèbre dans l'église de Bouvignes atteste la réalité de ce fait héroïque.

La petite ville de *Bouvignes* (874 hab.), célèbre par ses démêlés avec Dinant, appartenait aux comtes de Namur, en vertu d'une donation impériale de l'an 940. Elle fut entourée de murs vers l'an 1176. Des guerres continuelles l'empêchèrent de prendre de grands développements. Cependant elle faisait autrefois un assez grand commerce en toiles, cuirs, pelleteries et ouvrages en cuivre, ce qui excitait entre elle et Dinant une jalousie qui ne s'éteignit que par la ruine de cette dernière cité ; mais Bouvignes, à son tour, essuya des calamités pareilles. Attaquée à l'improviste par le roi de France Henri II, elle fut prise d'assaut le dimanche 8 juillet 1554, pillée et saccagée ; tous ceux qu'on y trouva les armes à la main furent impitoyablement égorgés. Elle est située sur le penchant d'une colline qui descend vers la Meuse, et l'on voit encore des parties de ses murailles. On y remarque la grotte dite le Trou-Clabeau, qui présente à son entrée un demi-cercle aussi parfait que s'il avait été tracé au compas.

Il n'y a qu'un pas de cette localité au faubourg de *Saint-Médard,* séparé de Dinant par la Meuse, sur laquelle est jeté un beau pont de six arches, datant de 1717. En sortant des gorges que sillonne la route de Philippeville à Dinant, on est frappé de l'aspect que présente la dernière de ces villes. Rien de pittoresque comme ses maisons massées le long du fleuve, la flèche de l'église qui les domine,

et l'immense pan de roc, entièrement nu, qui domine le fleuve, les maisons, l'église, et que couronne une citadelle. On remarque à Saint-Médard l'hôpital civil, autrefois couvent des Capucins.

La ville de *Dinant*, anciennement *Dionant* (5,650 hab.), fut donnée aux évêques de Tongres ou de Liége par l'un d'eux, saint Monulphe, qui vivait vers le milieu du VIe siècle de l'ère chrétienne. Depuis elle grandit sous la protection des successeurs de saint Lambert, et elle était déjà importante quand on construisit pour la première fois son pont sur la Meuse, en 1080, pour faciliter ses communications avec la rive opposée. Elle acquit surtout une grande renommée pour les ouvrages de cuivre, qu'on désignait autrefois sous le nom de *dinanderie*. Des guerres contre les sujets du comte de Namur et des dissensions intérieures lui causèrent beaucoup de maux. En 1276, pendant la guerre de la Vache, ses habitants, refoulés dans la ville par les Namurois et poursuivis par eux jusque dans l'intérieur de leurs murailles, abattirent tout à coup la herse de la porte et firent un horrible carnage des assaillants. La haine que se portaient les habitants de Bouvignes et de Dinant commença vers cette époque, mais elle ne se déclara pas incontinent. Les Dinantais attaquèrent un jour à l'improviste les faubourgs de Bouvignes et les pillèrent complétement ; leurs ennemis, pour se venger, les attirèrent dans une embuscade, près de Hastières, et massacrèrent tout ce qui était sorti de la ville, puis ils bâtirent le château de Crèvecœur (1317) ; les Dinantais à leur tour élevèrent sur la rive droite de la Meuse la tour Montorgueil, d'où ils lançaient sur la cité ennemie des brandons allumés, de la chaux bouillante et des débris de roc. Leurs adversaires



ÉGLISE DE DINANT

étant venus attaquer cette forteresse, ils demandèrent du secours à l'évêque Adolphe de La Marck, et, secondés par lui, ils allèrent assiéger la cité ennemie; mais après un siége de quarante et un jours, l'évêque, ayant trouvé réparée une brèche qui avait été faite la veille, se décida à lever le siége. Les habitants de Bouvignes vinrent alors assaillir Montorgueil qui fut pris et rasé; de leur côté les Dinantais s'emparèrent de Poilvache en 1322, ce qui hâta la conclusion de la paix.

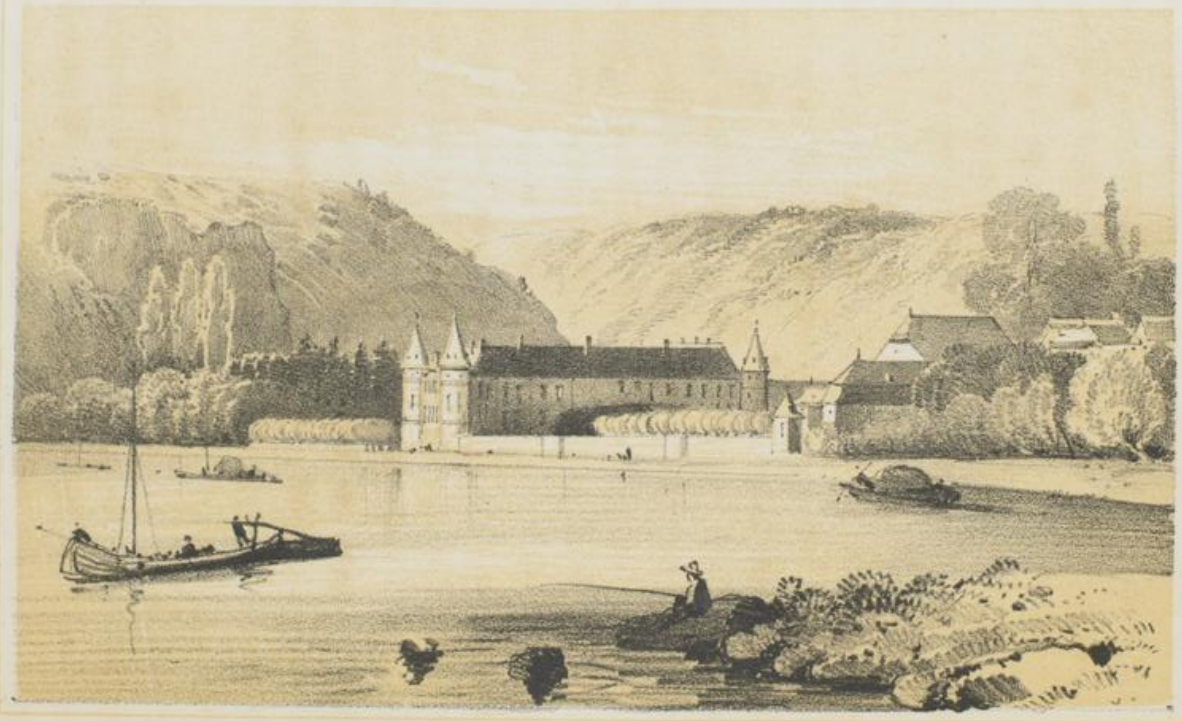
Après la bataille d'Othée, les habitants de Dinant, qui avaient pris le parti des Liégeois soulevés, furent contraints de démolir Montorgueil, qu'ils avaient relevé; l'ayant réédifié de nouveau, ils furent attaqués en 1429, par ordre du duc de Bourgogne, Philippe, devenu comte de Namur, et une des conditions de la paix signée en 1431 entre le duc et l'évêque Jean de Heynsberg fut la démolition de cette tour fatale. En 1466, les Dinantais montrèrent la plus grande haine contre la maison de Bourgogne; ils en furent cruellement punis. Pour se venger des insultes dirigées contre lui et son père, Charles, comte de Charolais, vint investir Dinant le 14 août; le duc Philippe, quoique accablé d'infirmités, se fit porter au siége en litière pour mieux savourer sa vengeance. La ville, battue par une artillerie formidable, dut se rendre à discrétion; tout y fut passé au fil de l'épée, et 800 bourgeois, liés deux à deux, dos à dos, furent précipités dans le fleuve; pendant le pillage, un incendie se déclara et consuma presque toutes les habitations.

Elle s'était déjà relevée de ses ruines et montra la même audace, quand le duc de Nevers, général français, se présenta devant elle en 1554; ses habitants ayant refusé

de rester neutres, elle fut attaquée, prise et saccagée. Depuis le XVIIe siècle, elle a été souvent prise et reprise, pendant les guerres entre la France et les puissances alliées. Sa position est extrêmement importante; aussi le dernier gouvernement a-t-il fait rebâtir, en 1818, l'ancien château ou citadelle qui commande le cours de la Meuse. Ce château, dont on fait remonter la construction à l'épiscopat de Nithard, en 1040, avait été réparé par Érard de La Marck et démantelé par les Français en 1702.

Il y a à Dinant un grand nombre d'anciennes églises et de restes d'anciennes constructions. Nous mentionnerons entre autres le débris des murs, et surtout la grosse tour ruinée, qu'on voit du côté de la France, avant d'arriver à la Roche-Bayard, aiguille de pierre s'élevant sur le bord de la Meuse, isolée de la chaîne des hauteurs par ordre de Louis XIV. L'hôtel de ville, dont la construction est peu remarquable, remonte en partie à l'an 1637, en partie au XVIIIe siècle. L'église principale, dédiée à Notre-Dame, est un beau temple bâti dans le genre gothique du XIIIe siècle, orné de quelques statues et vitraux. Elle est partagée en trois nefs, remarquables par la grandeur et la beauté de leurs proportions et par l'élévation des voûtes, qui, dans la nef centrale, ont une hauteur de plus de cent pieds; le chœur est d'une étendue médiocre, parce que l'énorme rocher qui surplombe l'église de ce côté n'a pas permis de lui donner des proportions convenables. Au bas côté droit de la nef est le baptistère, oratoire carré, qui paraît remonter au Xe ou au XIe siècle, ainsi que les fonts baptismaux. Il en est de même de l'ancienne porte bouchée qui se trouve au bas côté gauche de la nef et qui est ornée de bas-reliefs cu-

LA ROCHE BAYARD SUR LA MEUSE



CHATEAU DE FREYR.

rieux, du travail le plus barbare. On doit citer aussi les deux porches de l'église, de la plus gracieuse et de la plus riche ornementation. La grosse tour qui s'élève en tête du monument, surmontée d'une flèche, a 110 pieds de hauteur. Parmi les autres églises, il en est qui remontent à une haute antiquité; quelques-unes sont modernes et assez bien bâties, d'autres sont devenues des propriétés particulières ou ont été affectées à différents services publics. Les bâtiments de l'abbaye de Leffe, d'abord église collégiale, convertie ensuite en monastère de Prémontrés, existent encore. Un chemin entre les hauteurs et des jardins et prés qui s'étendent jusqu'à la Meuse, conduit au hameau dit *Devant-Bouvignes,* où l'on voit encore quelques faibles traces de la forteresse Montorgueil.

Le château de *Freyr,* où fut signé, le 25 octobre 1675, le premier traité de commerce entre la France et l'Espagne, et où M. de Beaufort-Spontin donna en 1785 des fêtes superbes à l'archiduchesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas, est situé au pied d'une colline en amphithéâtre, en face d'un bassin magnifique formé par la Meuse, et d'une chaîne de rochers à pic qui bordent la rive opposée du fleuve. Le château est entouré par de beaux jardins, et à proximité on trouve une grotte découverte en 1819 et longue de 350 pieds. Le nom de cette localité rappelle le souvenir d'une divinité qui y était sans doute vénérée, Freya, la Vénus germanique.

Un peu plus loin on voit les restes de *Château-Thierry,* manoir qui fut plusieurs fois assiégé et pris, et dont la destruction finale eut lieu en 1554; quelques bâtiments des abbayes de *Waulsort* et de *Hastières,* dépendantes autrefois de l'évêché de Metz, et, depuis 1227, de celui

de Liége ; enfin, à *Agimont,* il reste encore quelques débris d'une résidence féodale qui commandait à toutes les contrées d'alentour, et qui, après avoir appartenu aux sires de Rochefort, à une branche de la maison de Los, et aux La Marck, devint, par achat, la propriété de l'empereur Charles-Quint. Les troupes du roi de France Henri II la rasèrent en 1554, et depuis cette époque elle n'a plus été relevée.

Les cantons du sud-est de la province de Namur, de la Lesse à la Semoy, forment une contrée stérile, isolée, déserte. On y trouve *Beauraing,* que le duc de Beaufort choisit pour résidence et où il fit construire, en 1785, une villa magnifique, incendiée par les Français le 18 novembre 1792. Les ruines grandioses de cette construction de si courte durée sont posées sur la crête d'un rocher et dominent un paysage admirable par son étendue et la variété de sa végétation. *Orchimont,* dont l'étymologie est d'ordinaire attribuée aux ours des Ardennes, mais qui en réalité doit son nom à un seigneur appelé Ursion, qui vivait au xe siècle, fut usurpé à cette époque par le comte de Hainaut, René, et ensuite assiégé en 956 par le roi de France Lothaire, qui y fit prisonniers les enfants de René ; en 1636, le maréchal de Châtillon fit raser Orchimont, et depuis il est resté en ruine.

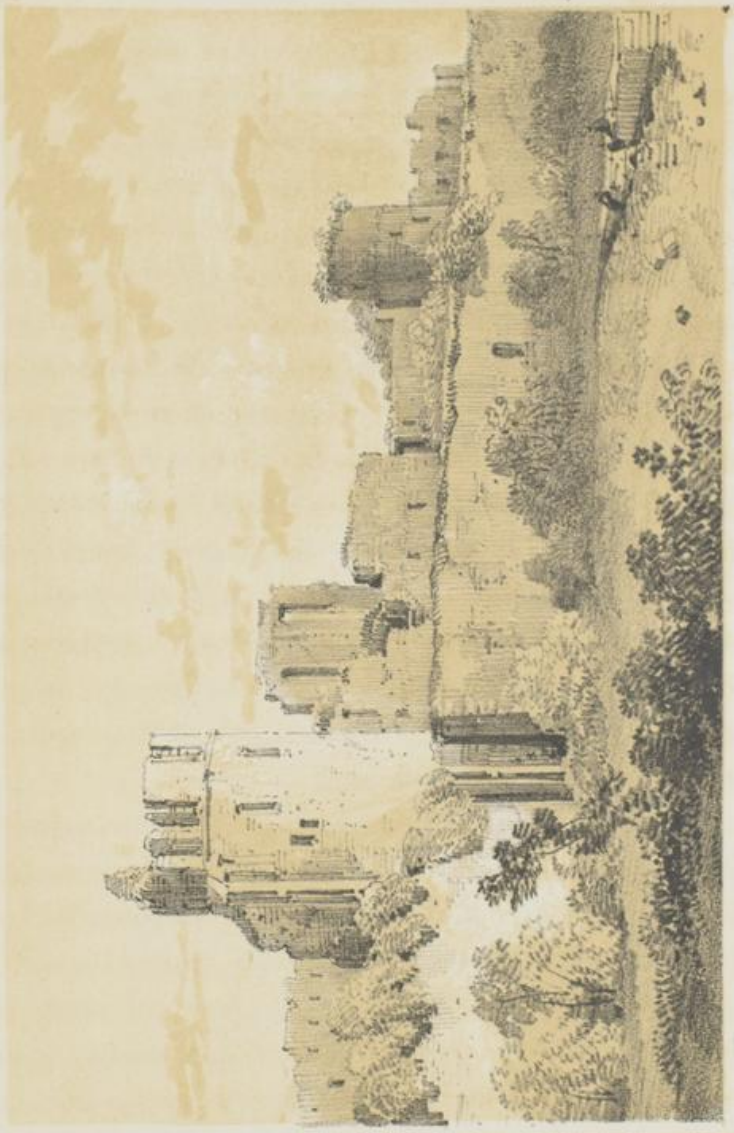
La Lesse, qui prend sa source dans le Luxembourg, et qui se jette dans la Meuse à Anseremme, coule dans une gorge profonde, entre des coteaux garnis de bois et des rochers arides ; elle arrose un pays qui produit du minerai de fer, du marbre, du bois, mais dont la population est pauvre et peu nombreuse. Elle est flottable dans une partie de son cours. La route qui conduit de Dinant à Arlon

gagne au travers de grands bois et par une pente assez douce la hauteur de *Dréhance,* et passe près de *Celles,* dont le vieux manoir remonte, dit-on, au temps de Pepin de Herstal. Il forme un triangle irrégulier, garni de quatre tours et de deux tourelles, occupant un rocher solitaire dont le pied est baigné par la Vève et le Mirande. Il y a à Celles une crypte ou église souterraine, et dans les environs une chapelle dédiée à Notre-Dame de Foy, lieu de pèlerinage renommé. En ce dernier endroit, cent quarante-cinq tableaux sur bois sont attachés à la voûte; vingt-cinq d'entre eux, représentant des épisodes de la vie du Seigneur, sont disposés de manière à former une croix. On passe ensuite près de *Hardenne,* domaine du roi, qui y a fait bâtir un pavillon de chasse, au milieu d'une contrée abondante en gibier, et sur la crête d'un rocher très-élevé d'où l'on jouit d'une vue magnifique; puis on arrive à *Villers-sur-Lesse,* où la famille de Liedekerke possède un château.

Le village de *Han-sur-Lesse* n'a par lui-même rien de remarquable, mais une grotte immense et curieuse lui a donné quelque célébrité. Au delà de la hauteur qui borne au midi le village, la Lesse, qui vient du Luxembourg, se précipite sous terre au lieu dit le gouffre de Belvaux, et après un cours souterrain et presque entièrement ignoré, elle reparaît, calme et limpide, à peu de distance de Han. C'est par sa sortie du rocher qu'on entre dans la grotte; on s'embarque sur ses eaux, et après avoir exploré quelques petites galeries latérales, on aborde sur une plage en terre glaise; ici on peut se rendre directement dans la magnifique salle du Dôme, ou suivre d'abord une longue suite de salles et de passages qui longent la rivière. La salle

du Dôme, qui doit son nom à un amas de stalactites et de stalagmites affectant la forme d'un dais, offre des dimensions colossales. Sa plus grande longueur est de 154 mètres, son moindre diamètre de 135, et sa plus grande élévation, de 56. En général, ses voûtes sont si élevées, qu'il est impossible de préciser leur hauteur, leurs formes ou leur solidité. Il y a quelque chose d'effrayant dans cette nef immense, créée au sein de la terre par des révolutions mystérieuses; minée dans ses fondements par des courants d'eau, elle disparaîtra sans doute un jour, et en s'affaissant, elle forcera la Lesse à se créer une route nouvelle. Plus loin on traverse la rivière sur un petit pont et on parcourt ensuite de longues galeries, où le sol est en général limoneux, et où d'espace en espace on aperçoit quelques belles cristallisations, parmi lesquelles on remarque le Trophée et la Cascade. Au trou dit Stopcul ou d'Enfaule, on revoit enfin la lumière du jour, après plusieurs heures de marche dans des retraites ténébreuses. A 450 mètres environ de distance est le gouffre de Belvaux; là les eaux se précipitent dans la montagne à grand bruit et entrent dans une salle qu'on appelle l'Entonnoir, où elles se perdent.

Considérée dans son entier, la grotte suit la direction de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, sauf dans sa partie antérieure, dirigée vers le nord. Sa plus grande longueur, depuis la sortie des eaux jusqu'au trou d'Enfaule est de 1,281 mètres, en suivant les détours du souterrain, et de 800 en ligne directe. L'ensemble des salles et passages connus dépasse en longueur 3,000 mètres, mais chaque année des explorations amènent des découvertes, et si l'on pouvait pénétrer dans la montagne par la grotte du Gouf-



RUINES DU CHATEAU DE ROCHEFORT PROVINCE DE NAMUR.

fre, bien des beautés inconnues se dévoileraient à tous les regards.

Aux environs de Han, vers le sud, on remarque l'ermitage de *Resteigne* et le village isolé de *Bure*, où il y a un château qui était autrefois une propriété de l'abbaye de Saint-Hubert. Vers le nord, en remontant l'Homme, qui se joint à la Lesse à Éprave, après qu'elle a parcouru de vastes cavernes riches en stalactites, on arrive à *Rochefort* (1,100 hab.), dont le nom indique la situation sur une hauteur escarpée et où le même cours d'eau passe sous un pont en pierre de cinq arches. Cette localité est par elle-même fort peu intéressante, mais il s'y trouve un vaste château en ruine qui, après avoir longtemps appartenu à des seigneurs, possesseurs aussi de Walcourt, de Clermont et de Duras, passa à la famille des La Marck et fut plusieurs fois assiégé et pris pendant le xve siècle. Il fut rasé en 1636 par le maréchal de Châtillon, et restauré à grands frais, il y a une centaine d'années, par le comte Jean-Ernest de Lauwenstein, évêque de Tournai. Lors de la révolution française, il appartenait aux Stolberg et fut vendu comme bien d'émigré ; la main de la destruction s'est étendue sur lui sans cependant achever son œuvre ; une enceinte de murs, quelques tours et la porte d'entrée, d'une architecture assez imposante, sont restées debout. Ces débris sont fort beaux à examiner, surtout du côté de *Saint-Remy*, hameau où l'on voit une carrière de marbre rouge, veiné de blanc, de vert et de bleu, aujourd'hui abandonnée à cause de l'abondance des eaux.

Dans le pays qui a conservé le nom des Condrusiens, peuplade belge mentionnée par César, le sol est moins aride que dans les contrées plus méridionales. *Ciney*

(1,472 hab.), qui en est la capitale, est assise sur un plateau fertile. Elle est bien bâtie et le centre d'un commerce assez étendu. Sa sujétion à l'évêché de Liége lui attira de grands malheurs, et pendant le moyen âge elle fut fréquemment assiégée et prise par les troupes des comtes de Namur et de Luxembourg, dont les possessions cernaient le Condroz. Elle eut surtout à souffrir de la sanglante guerre de la Vache, née en 1275 du vol d'une pièce de bétail. Henri de Luxembourg et les seigneurs de Beaufort la prirent d'assaut le 18 avril 1276, et les habitants, qui s'étaient réfugiés dans l'église, y périrent au milieu des flammes. Jean Ier, comte de Namur, l'attaqua inopinément pendant la nuit du 13 mars 1322, mais il fut vigoureusement repoussé. Ciney fut prise et pillée par les troupes des ducs de Bourgogne, en 1408 et en 1466. Les Français s'en emparèrent en 1554 et s'en rendirent encore maîtres à plusieurs reprises, pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle; ils la démantelèrent en 1702. En 1708, les bourgeois de Ciney, habitués aux combats, allèrent assiéger le comte Louis François de la Tramerie, comte d'Hertin, dans son château de Mouffrin; mais ce seigneur, aidé de ses vassaux, les obligea à se retirer. Le principal, ou pour mieux dire l'unique monument de Ciney, est son église paroissiale, dédiée à saint Nicolas, reconstruite en 1618 et ornée d'une massive tour gothique. On y voit deux statues de Delvaux, en pierre, la Vierge et saint Joseph.

Aux alentours de Ciney, on remarque un grand nombre de châteaux, entre autres le beau manoir de *Spontin*, entouré de doubles fossés, orné de tours et situé près du Bouc, dans lequel on pêche des truites et des ombres excellentes; les Huitois furent obligés d'en lever le siége

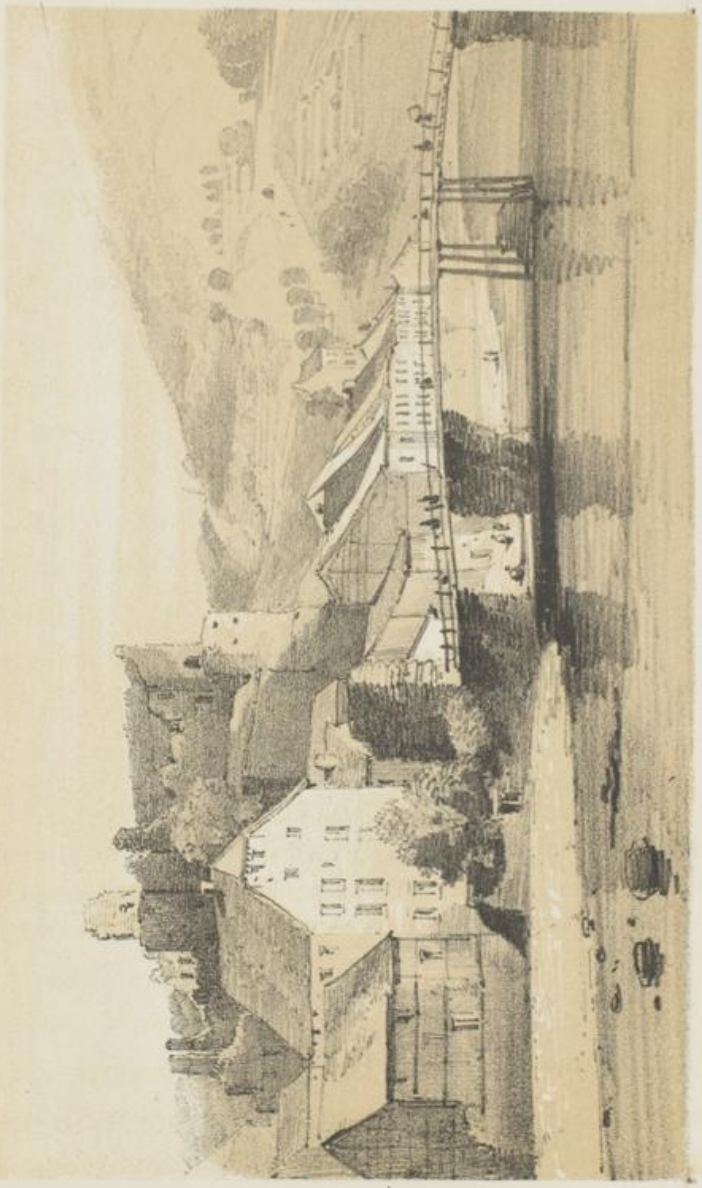
en 1313; les Liégeois, en 1429, et les troupes des États, en 1577, furent plus heureux; il appartient à une branche de la famille de Beaufort. *Corioule*, habitation possédée par M. le baron de Stassart, bâtie en 1760 et agrandie il y a quelques années, est située sous Assesse. A Braibant se trouve le château de *Halloy*, demeure de M. d'Omalius, que le monde savant compte au nombre de ceux qui ont hâté les progrès de la géologie. *Gosnes* rappelle les souvenirs de la guerre de la Vache; son manoir, qui appartenait alors à un Beaufort, fut assiégé et pris par les habitants de Huy, en 1275. Sous Maffe est le château de *Méan*, qui a donné son nom à une des plus illustres familles liégeoises.

XVIII.

PROVINCE DE LUXEMBOURG.

Généralités. — Luxembourg belge. — Vallée de l'Ourte : Durbuy, La Roche, Houffalize, Viel-Salm. — Marche, Saint-Hubert. — Vallée de la Semoy. — Arlon, Bastogne. — Luxembourg hollandais. — Luxembourg et ses environs. — Vallées de la Sure, de la Wiltz et de l'Our.

La province de Luxembourg était habitée, antérieurement à l'ère chrétienne, par la puissante tribu des Tréviriens, à laquelle appartenait tout le pays entre la Meuse et le Rhin, pays occupé en grande partie par l'immense forêt appelée l'Ardenne; les Tréviriens livrèrent plusieurs ba-



tailles à César, mais la fortune leur fut contraire et il leur fallut subir la loi du vainqueur; ils la supportèrent longtemps avec impatience, et l'un de leurs chefs profita de la révolte du chef batave Civilis et des luttes de plusieurs prétendants à l'empire, pour se rendre à peu près indépendant, jusqu'à l'arrivée de troupes nouvelles, envoyées par Vespasien (70 ans après Jésus-Christ). Les Romains sillonnèrent de routes l'Ardenne, y construisirent des forts, y élevèrent un grand nombre de villas, et communiquèrent aux habitants leur civilisation et leurs vices. La conquête de la Gaule par les Francs modifia complétement l'aspect de la contrée.

Au xe siècle elle se fractionna en un grand nombre de petits états indépendants l'un de l'autre ou retenus seulement par un fragile lien de vasselage. Les comtes d'Ardenne, qui étaient issus de la branche aînée de la famille de ce nom, qui possédaient le château de Bouillon, et qui furent presque sans interruption ducs de la Basse-Lotharingie, depuis l'an 960 jusqu'en 1100, y avaient une puissance incontestée. Après la mort du dernier d'entre eux, Godefroid VI dit de Bouillon, et après la vente de son château à l'église de Liége, les comtes d'Arlon et de Limbourg, qui appartenaient à la même race, qui furent aussi ducs de Basse-Lotharingie de 1100 à 1140, et qui prirent ensuite le titre de ducs de Limbourg, héritèrent de leur influence; mais plus tard elle passa aux comtes de Luxembourg, que la fortune se plut à combler de ses faveurs.

D'abord simples possesseurs de quelques cantons voisins de l'Alzette, et avoués des abbayes de Saint-Maximin à Trèves et d'Epternach, ces comtes, également issus de la maison d'Ardenne, réunirent sous leur sceptre, par échan-

ges, achats, héritage, la majeure partie de l'ancien pays des Tréviriens. Ils obtinrent ainsi Luxembourg, le comté ou marquisat d'Arlon, les comtés de Chiny, de La Roche, les terres de Mirwart, Bastogne, Remich ; ils possédèrent quelque temps le Namurois ; ils auraient conquis le Limbourg, s'ils n'avaient trouvé dans le duc de Brabant Jean Ier un rival trop redoutable. Les changements de dynastie, qui sont souvent funestes aux états, furent pour beaucoup dans ces agrandissements. Le mariage de la comtesse Ermésinde avec le comte de Namur, Henri l'Aveugle, amena la réunion de la terre de La Roche, qui en 1199 fut distraite du Namurois et jointe au Luxembourg en faveur d'Ermésinde, fille de Henri l'Aveugle, et de son mari Thibaud de Bar. Cette deuxième Ermésinde épousa en secondes noces, en 1214, Waleram II, duc de Limbourg et marquis d'Arlon. Son administration sage et éclairée, comme régente, accrut la prospérité du Luxembourg, et ses principales villes lui durent leur affranchissement. Quatre princes ses descendants, tous portant le nom de Henri, régnèrent après elle, et tous marchèrent constamment vers le même but : l'extension de leur autorité dans le pays entre la principauté de Liége d'une part, celles de Metz et de Trèves d'autre part, et l'assujettissement des seigneurs dont l'anarchie féodale avait favorisé les usurpations. Henri IV fut élu roi des Romains en 1308, et vers le même temps son fils Jean l'Aveugle devint roi de Bohême. Charles, fils aîné de Jean, continua la lignée des empereurs d'Allemagne et des rois de Bohême, de la maison de Luxembourg, lignée qui s'éteignit au milieu du xve siècle ; le comté devint le patrimoine de son frère Wenceslas, pour lequel il fut érigé en duché en 1354. Ce Wen-

occupent plus d'un quart du territoire et les prairies artificielles près d'un dixième. Bien que de taille moyenne, le bétail des Ardennes, et surtout le mouton, est très-estimé; les chevaux y sont petits, mais pleins de force et de feu.

Les mines nombreuses de la province ne sont pas exploitées comme elles devraient l'être, à cause de leur éloignement des grands centres d'industrie et du manque de routes. Dans les dernières années de l'existence du royaume des Pays-Bas, une société avait obtenu l'autorisation de creuser un canal qui, partant de la Meuse, devait aller rejoindre la Moselle par l'Ourte et la Sure canalisées, et un canal de jonction entre ces deux rivières; cette voie de communication, dont le développement aurait été de 50 à 60 lieues, devait servir à l'écoulement des produits des mines, minières et carrières de l'Ardenne, et faciliter l'envoi des engrais si nécessaires à cette contrée. Les travaux avaient commencé quand éclata la révolution de 1830. Par une décision récente, le gouvernement belge, avec le consentement des chambres, a décidé qu'une somme de deux millions de francs serait consacrée à l'exécution de routes dans la province.

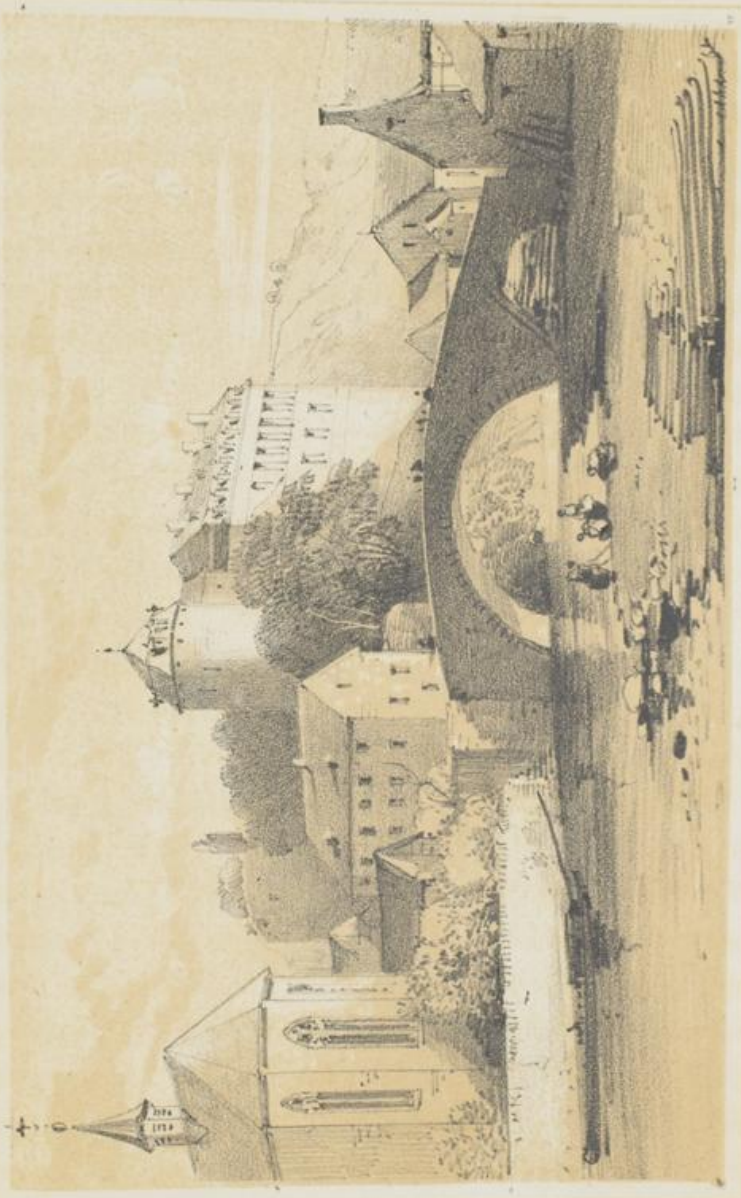
La partie hollandaise, ou le grand-duché, a été plus favorisée par la nature. Le sol y est généralement meilleur et produit en abondance les différentes espèces de céréales, des légumes et des fruits. La vigne est cultivée avec succès sur les bords de la Moselle, et le vin que l'on y fait est de bonne qualité, quoique généralement très-léger. L'industrie y est assez active, et la proximité de la Moselle et des villes de Metz et de Trèves y donne au commerce une plus grande activité.

Gascogne. On enlève le gazon, on le met en tas, on le dessèche et on le brûle ; on obtient de cette manière une cendre imprégnée d'un sel très-fertilisant ; le sol qui a reçu cet engrais peut donner du seigle deux ans de suite, mais alors il s'appauvrit de nouveau, et il lui faut quinze années de repos pour se couvrir d'un nouveau gazon. Les genêts qui croissent dans les bruyères, et qui servent de litière et de chauffage, sont aussi fort nuisibles. Il y a peu d'années encore, la science de l'agriculture était très-arriérée dans le Luxembourg ; l'usage de la chaux, de la marne et du plâtre, commence à s'y répandre. Traitées par ces puissants amendements, des bruyères ont fourni d'abondantes moissons, et les prairies artificielles remplacent peu à peu les terrains auxquels on ne demandait qu'une récolte tous les vingt ou trente années. On se sert aussi avec succès du moyen suivant : pour remédier au peu d'épaisseur de la terre végétale, on divise un champ en deux et on réunit sur une moitié la totalité du terreau. Les semis de sapin ont encore offert quelques heureux résultats. Aujourd'hui il n'existe plus dans l'arrondissement d'Arlon qu'une faible étendue de terres improductives ; vers Marche et vers Bastogne, de grandes quantités de bruyères ont été défrichées.

Sur 440,000 hectares qui forment l'étendue territoriale de la partie belge, 9,400 seulement, presque tous situés aux environs d'Arlon et de Virton, sont consacrés à la culture du froment ; le seigle, les pommes de terre, les trèfles, réussissent partout dans la province ; mais la culture du tabac y est presque inconnue ; celle du lin, du chanvre, du colza et du sarrasin est nulle ; celle de l'orge et de la vigne ne s'étend pas au dehors de l'arrondissement de Virton, et celle du houblon ne dépasse pas les alentours de Durbuy. Les bois

Si l'Ardenne est un pays pauvre et peu peuplé, ses habitants ont du moins conservé le caractère belliqueux et les mœurs simples de leurs ancêtres. Ils ont hérité de la vaillance de ces soldats intrépides qui combattaient avec tant d'honneur dans les armées de l'Espagne et de l'Autriche. Dans sa cabane de bois et d'argile, l'Ardennais vit content de son sort ; il est franc, ouvert, hospitalier, et borne son ambition à posséder quelques parcelles de terre. Il ne connaît pas la mendicité, cette lèpre hideuse qui mine sourdement la prospérité, l'avenir des pays les plus riches et les plus florissants de l'Europe. On compte dans le Luxembourg belge 175,000 habitants et dans le Luxembourg hollandais 180,000.

La petite ville de *Durbuy* (280 hab.) est la première localité intéressante qu'on rencontre en remontant l'Ourte. La terre de ce nom était anciennement une dépendance du comté de La Roche ; au XVIIe siècle elle fut engagée par le domaine aux comtes de Grobbendonck, et elle appartient aujourd'hui à M. le duc d'Ursel, qui y a un château. L'évêque Obert de Liége, surpris à l'improviste, en 1100, par le comte Henri de La Roche, y fut quelque temps gardé captif. Les fortifications de Durbuy ont été détruites par les Français en 1683. Aux environs on trouve des mines de cuivre, de plomb et de fer. Sous la commune de Marcourt, à 2.040 pieds au-dessus du niveau de la rivière, on voit une grande tour et d'autres débris du château de *Montaigu*, dont quelques seigneurs, honorés du titre de comte, se sont rendus célèbres au XIIe siècle. Un ermitage, dédié à saint Thibaud et très-fréquenté par les pèlerins, a hérité de la célébrité du manoir, détruit depuis plusieurs siècles. Tout près de là est La Roche



DURBUY. (PROVINCE DE LUXEMBOURG.)

(1,300 hab.), bourgade bâtie dans la situation la plus pittoresque, au fond d'une vallée resserrée entre des rochers et au pied d'une hauteur très-escarpée, que couronnent les ruines d'un château-fort agrandi par Louis XIV en 1680, et depuis abandonné. On prétend que c'était une maison de chasse de Pepin de Herstal, et les habitants montrent encore, sur la montagne de Corrumont, un siége taillé dans le roc et appelé le siége de Pepin ; ils prétendent que ce duc d'Austrasie y donnait audience et s'y reposait des fatigues de la chasse. Le premier comte connu de La Roche, Henri, fils puîné du comte de Namur, Albert III, refusa en l'an 1081 de soumettre ses domaines à la juridiction du tribunal de paix, à l'établissement duquel il avait concouru avec la plupart des autres princes du pays. Vaincu dans un combat, il se retira dans son château, y soutint vaillamment les efforts de ses ennemis et les força à se retirer. Wideric de Walcourt, fils de Mathilde de La Roche, fut dépouillé de ses domaines dont l'empereur assura la possession à Baudouin, comte de Hainaut. La Roche devint, en 1199, une annexe du Luxembourg et n'en a plus depuis été séparée. A *Houffalize,* appelée anciennement *Haufflescht* (1,027 hab.), et où la route de Liége à Bastogne traverse l'Ourte, on voit encore quelques restes de l'ancien château seigneurial et des murs de la ville rasés en 1688 par ordre du roi de France. Béatrix de La Roche porta la seigneurie de Houffalize à son mari, appelé Winand ; à leurs descendants succédèrent les Grandpré, les Argenteau et les Mérode.

Dans le canton extrême au nord-est du Luxembourg, est *Viel-Salm* (3,033 hab.), localité à laquelle ses ardoisières et ses carrières de pierres à aiguiser donnent de l'importance ; les premières de ces exploitations se trouvent

à un quart de lieue au sud du village et sont disposées en ligne droite, de 1,000 mètres environ de longueur, depuis le hameau de Neuville jusqu'à celui de Salm-Château, sur le versant nord d'une colline. Elles sont au nombre de vingt-huit ; leur production annuelle est toujours considérable et varie de 2 à 4,000,000 d'ardoises. A Salm-Château, on voit les masures du manoir qui a donné son nom à cet endroit et qui a été détruit à la fin du siècle dernier, après avoir servi de prison lors de la première invasion française. Il ne reste que des débris insignifiants de ce berceau d'une famille longtemps illustre et commencée par un roi, Herman de Luxembourg, fils du comte Gilbert, élevé au trône en 1081 par les nobles allemands soulevés contre l'empereur Henri IV. Au XIIIe siècle, la maison de Salm se partagea en deux branches, celles de *Lorraine* et d'*Ardenne*, dites aussi de Haut et Bas-Salm, éteintes la première en 1560 et la seconde en 1416. Henri VI de Salm en Ardenne, resté sans enfants, légua tous ses biens à son plus proche parent Jean VII de Reiferscheid, dont la postérité s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Viel-Salm a vu naître l'historien Bertholet (m. 1775).

Au milieu d'un plateau assez fertile est *Marche* (1,900 h.), petite ville bien bâtie, qui doit son nom à sa situation sur une frontière (*Marca, Mark*). C'était autrefois la capitale du petit pays de Famenne, qui était, lors de l'invasion romaine, habité par les Pémanes, dont parle César. Quelques-uns soutiennent qu'elle a été réunie au Luxembourg comme annexe de la terre de La Roche ; d'autres disent en vertu d'une donation du monastère de Stavelot. Elle fut brûlée par les Liégeois en 1236 et en 1318. Là fut conclu entre don Juan d'Autriche et les États généraux, le 12 février 1577,

le traité appelé l'édit perpétuel, qui rétablit momentanément le pouvoir de Philippe II dans les Pays-Bas. Les fortifications de Marche ont été rasées en 1688 par ordre de Louis XIV. Cette ville possède des forges, des tanneries, des moulins à farine, à tan et à scier le bois ; la fabrication de dentelles y occupe beaucoup de monde. Dans l'église de Saint-Rémacle, qui est gothique et qui a été réparée en 1717, on voit d'anciens fonts baptismaux. Dans le voisinage on trouve la commune d'*On*, où il y a une grotte difficile à parcourir. A quelques lieues vers le sud, dans un territoire montueux et éloigné des grandes routes, est le bourg de *Nassogne* (1,000 hab.), où l'empereur Valentinien séjourna en l'an 372 et où fut assassiné, en 738, saint Monon, l'un des prédicateurs de l'Évangile dans les Ardennes. On fabrique à Nassogne beaucoup de boissellerie.

D'immenses bois et de vastes bruyères entourent de tous côtés *Saint-Hubert*, appelé autrefois *Andain* (1,842 hab.). Pepin de Herstal et sa femme Plectrude confièrent en l'an 698 à saint Bérégise le soin de fonder en cet endroit un couvent ; en 825, l'évêque de Liége y fit porter le corps de saint Hubert, et depuis cette époque ce dernier nom a remplacé celui d'Andain. Les religieux étaient seigneurs de la ville et de ses environs, et presque indépendants, car, pendant le moyen âge, les événements politiques modifièrent complétement, à plusieurs reprises, la division de l'Ardenne, et la suzeraineté de Saint-Hubert devint un objet de contestations entre les évêques de Liége et les comtes de Luxembourg, contestations qui duraient encore au siècle dernier. L'abbaye a été rebâtie avec le plus grand luxe il y a une centaine d'années ; le gouvernement

la destine à un pénitentiaire pour les jeunes condamnés.

Les voyageurs qui visitent la grotte de Han-sur-Lesse ne peuvent quitter les Ardennes sans aller voir la magnifique église de cette ville. Son architecture riche et imposante s'empreint d'un nouveau caractère de grandeur dans une contrée et une ville où les constructions des hommes sont en général peu remarquables. Sa façade, ornée de deux tours en dôme, date de l'année 1701; c'est la seule partie moderne; les cinq nefs, les voûtes, le chœur, ont été commencés par l'abbé Nicolas de Malesies, mort en 1538, et achevés par son successeur Rémacle de Marche, mort en 1564. Ce temple, dont la vaste étendue frappe d'admiration, offre un bel échantillon du style gothique flamboyant. On y remarque de superbes orgues placées au-dessus du portail, et de magnifiques stalles en chêne, au nombre de soixante-deux et rangées sur deux rangs; celles de droite surtout sont fort bien exécutées. Au-dessous du chœur est une crypte, que soutiennent des piliers massifs. Dans le pourtour du chœur, on voit une chapelle fermée par une balustrade à plusieurs rangs de balustres, d'un style bizarre et tourmenté; dans une chapelle adjacente on conserve quelques objets qui ont appartenu au patron de la ville, et entre autres son cor de chasse et son étole; c'est depuis des siècles un lieu de pèlerinage très-fréquenté, car saint Hubert est regardé comme le patron des chasseurs et invoqué contre la rage. L'ancienne église paroissiale, consacrée à saint Gilles, est peu remarquable, quoique ancienne. Le célèbre peintre de fleurs, Joseph Redouté, mort à Paris il y a quelques années, était né à Saint-Hubert en 1759, d'un père également peintre distingué.

Le vieux château de *Mirwart* est situé non loin de là, dans un canton boisé, sur une hauteur qui commande le cours de l'Homme. Ses maîtres, qui étaient avoués héréditaires du monastère dont nous venons de parler et qui, à ce titre, jouissaient de grands droits dans le territoire environnant, eurent fréquemment des démêlés avec les abbés. Ils relevaient autrefois du duché de Bouillon : au XIIIe siècle, ils se déclarèrent vassaux des comtes de Luxembourg, qui achetèrent la seigneurie du comte Guillaume de Hainaut, le 29 avril 1344. Mirwart appartint ensuite aux La Marck, puis aux Croy, et à différents propriétaires. Malgré plusieurs siéges et plusieurs restaurations, il a conservé ses vieilles tourelles.

Un des principaux cours d'eau du Luxembourg est la Semoy, qui prend sa source près d'Arlon et se jette dans la Meuse en France. Sa canalisation serait d'une grande utilité au pays qu'elle parcourt, mais la conformation d'une partie de ses rives s'y oppose. Après avoir arrosé un vallon large et bien cultivé, d'Arlon à Chiny, elle coule pendant plusieurs lieues sur le roc vif, entre deux chaînes de montagnes schisteuses ; en outre ses sources sont fort amoindries en été. Elle ne sert qu'au transport par bateaux ou à bûches perdues des bois provenant des forêts qui la bordent, entre Herbeumont et Bouillon, et cela uniquement pendant deux mois de l'année.

Le nom seul de *Bouillon* (2,500 hab.) rappelle un de nos plus beaux titres de gloire, la conquête de Jérusalem par le duc Godefroid, commandant les chrétiens coalisés pour la délivrance du Saint Sépulcre. Depuis longtemps la principale branche de la maison d'Ardenne en était en possession, quand elle s'éteignit, en 1076, par la mort du

duc de Lotharingie, Godefroid V dit le Barbu. Ce vaillant guerrier laissa son héritage à son neveu qui portait aussi le nom de Godefroid ; ses dernières volontés ne s'exécutèrent pas sans peine ; le nouveau seigneur de Bouillon fut assiégé dans cette ville par le comte de Namur et l'évêque de Verdun, qu'il repoussa vaillamment. Il se distingua ensuite dans les guerres que l'empereur Henri IV soutint contre les Saxons, et obtint le titre de duc de la Basse-Lotharingie, en 1090 ; enfin, au moment de partir pour la Palestine, il vendit à l'église de Liége son château de Bouillon, en 1095. Quelques années plus tard le comte de Bar revendiqua ce domaine, s'en empara et ne le rendit à l'évêque Alexandre Ier qu'après un siége terrible (1138). En 1484, Guillaume de La Marck se fit donner en caution le duché de Bouillon, mais son neveu Robert en fut dépouillé par le traité de Madrid, en 1526. En 1552 le roi de France, Henri II, s'empara de la ville par surprise ; le gouverneur liégeois, Guillaume de Horion, fut condamné à mort pour n'avoir pas su défendre la place et décapité à Liége le 14 avril 1553 ; à la suite du traité de Cateau-Cambresis, en 1559, Bouillon fut restitué à ses légitimes possesseurs et leur resta soumis pendant cent vingt années. En 1677 le maréchal de Créquy s'en empara, et par le traité de Nimègue, Louis XIV fit donner le duché à Godefroid Maurice de la Tour d'Auvergne, descendant de Charlotte de La Marck, en se réservant le droit de garnison dans la capitale. Le duché fut réuni en 1795 à la république française et annexé en 1815 au grand-duché de Luxembourg. L'indemnité stipulée par le congrès de Vienne en faveur des héritiers du dernier duc a été adjugée en 1816 au prince Charles Alain de Rohan-Montbazon.

Le château ou fort de Bouillon, qui sert encore au besoin de prison d'état, et qui a été restauré de 1827 à 1830, n'a rien conservé de ses anciens bâtiments, sauf des cachots sombres et humides taillés dans le roc ; on y montre une excavation en forme de siége, appelée le fauteuil de Godefroid. Le château s'élève sur une hauteur ; la ville, au contraire, est placée dans une gorge profonde, près de la Semoy. Elle n'offre d'autres édifices que ses casernes, bâties en 1690, et son hôpital, construit de 1748 à 1768 sur les plans de Dewez. Il s'y trouve une manufacture de tulles fort importante.

En suivant les bords de la Semoy, on rencontre successivement Cugnon, Herbeumont, Chiny. C'est à *Cugnon* (*Casæ Congidunenses*) que saint Rémacle eut d'abord l'intention de se retirer, mais ensuite il trouva ce lieu peu solitaire et il choisit pour séjour la solitude où s'élève aujourd'hui Stavelot. Dans un vallon où coule le ruisseau d'Aise, au milieu d'un bois domanial, à Mortehan près *Herbeumont*, on trouve un groupe d'ardoisières, les plus anciennes et les plus riches du pays ; elles sont au nombre de quatorze, placées les unes à côté des autres, et peuvent livrer au commerce six millions d'ardoises par an. *Chiny* (1,144 hab.) a longtemps été la capitale d'un petit comté ; le premier de ses seigneurs connus est Arnoul, gendre du comte d'Ardenne, Ricuin, qui vivait dans la première moitié du xe siècle. Ses biens passèrent plus tard aux comtes de Los et furent cédés, en 1364, au duc Wenceslas de Luxembourg par Arnoul de Rumigny. La ville est peu importante et son principal commerce consiste dans la vente du bois ; l'église dédiée à sainte Walburge et rebâtie en 1829 contient les restes de plusieurs possesseurs du comté.

A quelque distance vers le nord est *Neufchâteau* (1,643 hab.), petite ville particulièrement renommée par ses foires de bestiaux; ses fortifications, qui étaient assez considérables, furent rasées par les Français vers l'an 1555. A *Longlier* il y avait une maison royale où le roi Pepin séjourna en 763 et que le duc de Lotharingie, Godefroid IV, donna à l'abbaye de Florennes.

Au sud de la Semoy, sous la commune de Villers-devant-Orval, quelques faibles débris, qui vont chaque année en diminuant, sont les seuls vestiges de la riche abbaye d'*Orval,* fondée en 1070 par le comte de Chiny Arnoul II. Elle fut ravagée une première fois, le 11 août 1637, par les troupes du maréchal de Châtillon. On avait réparé les anciens bâtiments et construit de nouveaux édifices, et entre autres une église, bâtie sous la direction de l'architecte Dewez et achevée en 1758, quand les républicains français vinrent les anéantir tous. Après l'avoir spoliée en entier, après avoir fouillé jusqu'aux tombeaux, ils livrèrent l'abbaye à l'incendie et hâtèrent sa ruine à coups de canon.

La petite ville de *Virton* (1,784 hab.), dont le nom dérive de sa position sur les deux petites rivières, le Vir et le Ton, qui s'y réunissent, ne présente rien de bien intéressant. Un comte de Chiny la vendit en 1340 au comte de Luxembourg; Charles-Quint la fit fortifier, et les Français, en 1688, ordonnèrent le démantèlement de ses murailles. Les alentours sont fertiles et riches en minerai de fer.

Deux villes du Luxembourg belge, Arlon et Bastogne, sont placées sur le plateau qui sépare les bassins de la Meuse et de la Moselle, et peuvent être considérées comme les clefs de la province. *Arlon* (4,300 hab.), aujourd'hui capitale de la partie belge du Luxembourg, est

probablement la plus ancienne localité de tout ce pays. Elle existait du temps des Romains sous le nom d'*Orolaunum*, et pendant le moyen âge elle fut la capitale d'un marquisat possédé d'abord par une branche de la maison d'Ardenne et réuni au Luxembourg par le mariage de Waléram III, comte ou marquis d'Arlon, duc de Limbourg, avec Ermesinde, comtesse de Luxembourg. Elle a souvent été ravagée par des incendies, et les guerres lui ont fait aussi un mal considérable. En 1558, les Français, sous les ordres du duc de Guise, la détruisirent de fond en comble; en 1604, elle fut saccagée par les troupes hollandaises; en 1651, elle fut ravagée par les Français; en 1671, ses fortifications furent rasées; en 1793, elle fut pillée par les troupes de la république à la suite d'une bataille qu'elles gagnèrent près de cette ville sur les Autrichiens. On avait trouvé à Arlon un grand nombre d'antiquités romaines; en 1558, le comte de Mansfeld les fit enlever pour décorer sa magnifique villa près de Luxembourg. Lors de la destruction des murailles, on découvrit encore des fragments d'architraves, de frises, de piliers, des pierres de diverses formes, couvertes d'inscriptions. Cette localité a pris de grands développements depuis la révolution de 1830, qui l'a élevée au rang de chef-lieu de la province. On y a établi un hôpital militaire dans l'ancien couvent des Capucins et une caserne dans celui des Carmes.

En se dirigeant vers le nord, on rencontre sur la chaussée de Namur à Luxembourg, et sur la rivière la Wiltz, *Bastogne* (2,220 hab.), dont la plaisante qualification de Paris en Ardennes ne doit être prise que comme une moquerie de l'état des villes de cette contrée. Après avoir longtemps appartenu à l'église d'Aix-la-Chapelle, Bastogne

fut achetée en 1332 par le comte de Luxembourg Jean l'Aveugle, roi de Bohême. Ses fortifications furent démantelées en 1688 ; elle avait soutenu avec succès, en 1602, les attaques dirigées contre elle par le comte Louis de Nassau. Selon quelques-uns, c'est la patrie du général Beck, de messager devenu baron et gouverneur général au service d'Espagne, blessé à mort à Lens en Artois en 1648. Bastogne est renommée pour ses jambons. Il y a beaucoup de tanneries et on y confectionne une grande quantité de bas de laine au tricot. Il y a un petit séminaire.

Luxembourg (12,000 hab.), dont les traités de 1815 ont fait une forteresse de la confédération germanique, tout en y laissant subsister la souveraineté du roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, est une des places les plus fortes de l'Europe. Elle se divise en ville haute et en ville basse ; la première, bâtie sur un roc absolument inaccessible dans la plus grande partie de sa circonférence, a la forme d'un heptagone ; elle est entourée d'une forte muraille, de fossés profonds et d'un double rang d'ouvrages avancés ; en son milieu est un puits d'une immense profondeur, creusé dans le roc et qui suffirait aux besoins de la citadelle et des habitants si, pendant un siége, l'ennemi parvenait à détourner le cours de l'Alzette ; la ville basse, qu'arrosent cette rivière et un de ses affluents, est aussi ceinte de murs et d'ouvrages avancés ; elle se partage en deux quartiers, le Grund et le Pfaffenthal.

Ce n'était d'abord qu'un village appartenant à l'abbaye de Saint-Maximin près de Trèves et cédé par elle, en 963, au comte Sigefroid qui en fit sa résidence habituelle ; l'an 1120, avant la construction de l'église Saint-Nicolas, ce n'était encore qu'une dépendance de la paroisse de

LUXEMBOURG

Weimerskirck ; l'enceinte actuelle de la ville date du règne de Wenceslas II, vers l'an 1385. Luxembourg fut prise d'assaut, à la faveur de la nuit, en 1443, par Philippe le Bon ; les Français s'en emparèrent en 1479 et la perdirent la même année. Sous le règne de Charles-Quint, en 1541, commencèrent les grands travaux qui devaient faire de cette ville une place de premier ordre ; pour favoriser la défense, on abattit alors Clausen, Munster et le vieux château ; cependant Luxembourg ne put résister aux Français ni en 1542, ni en 1543. Ils tentèrent en vain de s'en rendre maîtres par trahison en 1660 et en 1678 ; ils la bloquèrent tout aussi inutilement en 1682 ; ils y jetèrent six mille bombes sans plus de succès en 1683 ; enfin en 1684 le maréchal de Créquy s'en empara après un siége régulier qui coûta aux assiégeants 8,000 hommes et qui fit beaucoup d'honneur au gouverneur, prince de Chimay. Louis XIV fit encore augmenter les fortifications sous la direction de Vauban ; mais en 1697, par le traité de Riswyck, il dut restituer la ville à l'Espagne. Luxembourg resta fidèle à Philippe V pendant la guerre pour la succession d'Espagne et ne se soumit à l'Autriche qu'à la paix d'Utrecht. Pendant le siècle dernier, on a constamment accru ses moyens de défense ; aussi en 1795 les Français n'ont-ils pu y entrer qu'après un long blocus. Elle est restée, en 1830, étrangère à la révolution belge.

Luxembourg est assez bien bâtie. Son isolement, depuis 1830 jusqu'en 1839, a nui à son industrie, mais sa nouvelle position lui donnera sans doute une grande importance. Elle est aujourd'hui le lieu de résidence de toutes les autorités du grand-duché de Luxembourg ou Luxembourg hollandais. Ses principaux édifices sont l'église Saint-

Nicolas, fondée en 1120 et rebâtie au siècle dernier ; l'ancienne église des Jésuites, consacrée à saint Pierre ; l'hôtel de ville, commencé en 1830 sur l'emplacement du couvent des Récollets, l'athénée, les casernes, etc. Il y a des tanneries, des chamoiseries, des fabriques de papier, de carton, de toiles, de tabac, de colle, des brasseries et des moulins à plâtre. Luxembourg a vu naître les historiens Jean-François Schannat (m. 1739) et Alexandre Wiltheim (né 1684).

En descendant l'Alzette, tout près de Luxembourg, l'on voit *Eich* (4,600 hab.), bourg populeux qu'animent plusieurs usines et fabriques, et entre autres la belle faïencerie de Sept-Fontaines, située tout près de Luxembourg. La somptueuse villa bâtie par ordre du gouverneur du duché, comte de Mansfeld, en 1563, villa embellie de terrasses, de berceaux, de bosquets, de cascades, de jets d'eau, de statues de marbre, était peu éloignée ; mais cette habitation, témoignage de la magnificence d'un des plus vaillants généraux de Charles-Quint et de Philippe II, délaissée après sa mort en 1609, dépouillée des antiquités qu'elle renfermait, et qui furent transportées à Bruxelles et à Madrid, puis tombée insensiblement en ruine, a été démolie en partie en 1650 et en 1684 ; il n'en reste plus qu'un fragment de la façade et la porte d'entrée.

En suivant le cours de l'Alzette jusqu'à son confluent avec la Sure, on trouve *Mersch* (2,800 hab.) et *Ettelbruck* (3,600 hab.). Près de Mersch est le château de *Schoenfeltz*, le manoir le mieux conservé du grand-duché, ancienne propriété des Brias. Près de l'Eischen et de l'Attert, affluents de l'Alzette, l'une sous Tuntingen et l'autre près d'Osperen, sont les demeures féodales d'*Ansembourg* et

d'*Useldange*, châteaux anciens et remarquables placés sur des rocs élevés.

En remontant l'Alzette on trouve *Hesperange*, où l'on voit les restes d'un château que Maximilien d'Autriche fit raser en 1483 pour punir Gérard, seigneur de Rodemacheren, qui avait pris le parti de la France ; les pittoresques hauteurs de *Mont-Saint-Jean*, près Bettembourg, occupées jadis par une commanderie de l'ordre de Malte, et le beau village d'*Esch-sur-l'Alzette* (1,900 hab.), souvent ruiné dans les guerres qui ont désolé le pays. Plusieurs localités de ces cantons sont remarquables par le grand nombre d'antiquités qu'on y a découvertes et qu'on y découvre encore. Tels sont *Mont-Soleuvre* : dans son château, détruit par les Français en 1552, Louis XI et Charles le Téméraire conclurent en 1475 une trêve qui devait durer neuf années et par laquelle le comte de Saint-Pol fut livré au roi de France ; *Niedercorn*, dont l'église est bâtie sur des ruines qu'on suppose avoir appartenu à un temple romain, et qui consistent en une allée voûtée, large d'environ dix pieds et haute de quatorze ; le *Titelberg* ou *Mont de Tétricus*, montagne escarpée où l'on retrouve en très-grand nombre des médailles de cet empereur, qui paraît y avoir campé ; il y avait jadis en ce dernier endroit d'anciennes constructions, et l'on y voit encore l'entrée d'un souterrain que l'on croit communiquer avec la crypte de l'église de Niedercorn.

La Moselle, qui vient de France, et qui, après avoir séparé le grand-duché des États prussiens, fait un coude pour gagner Trèves, passe à *Remich* (2,200 hab.) et à *Grevenmacheren* (2,400 hab.). Les environs de la première de ces villes sont très-pittoresques et produisent en abondance du

vin d'assez bonne qualité et des fruits excellents; il s'y livra, le 11 avril 882, une bataille sanglante dans laquelle les habitants des pays de Trèves et de Metz furent complétement défaits par les Normands; l'évêque de Metz, Wala ou Walo, y fut tué. Grevenmacher s'appelait autrefois Macheren, et elle appartenait à l'église de Trèves; en 1153 elle devint, par échange, une annexe du Luxembourg, et au XIVe siècle elle prit son nom actuel, qui signifie la frontière des comtes.

Sur la Sure, affluent de la Moselle qui apporte à cette rivière le tribut de tous les cours d'eau du Luxembourg oriental, est *Epternach* ou *Echternach* (3,800 hab.), célèbre jadis par son monastère, fondé vers l'an 700 par saint Willebrod et converti aujourd'hui en faïencerie. La fameuse procession dansante, qui consiste à reculer de deux pas sur trois et qui a lieu le mardi de la Pentecôte, subsiste encore; en 1814 on y a compté plus de dix mille pèlerins. Le pays entre Echternach et Luxembourg est riche en antiquités. A Junglinster on voit les ruines du vaste château de *Bourglinster;* dans la commune de Bech, le hameau d'*Alt-Trier* offre en abondance des tombes, des vases, des médailles et d'autres vestiges de la domination romaine, et cette circonstance, rapprochée de son nom, semble prouver qu'il a été anciennement la primitive Trèves, la première capitale des belliqueux Tréviriens. A *Berdorf,* l'autel de l'église est romain; il est orné d'un bas-relief sur lequel on voit groupés Hercule, reconnaissable à sa massue et à sa peau de lion, Junon et le paon, son oiseau favori, Apollon tenant sa lyre, et Pallas avec son bouclier. A *Beaufort*, il y a un château appartenant à la famille de Liedekerke.

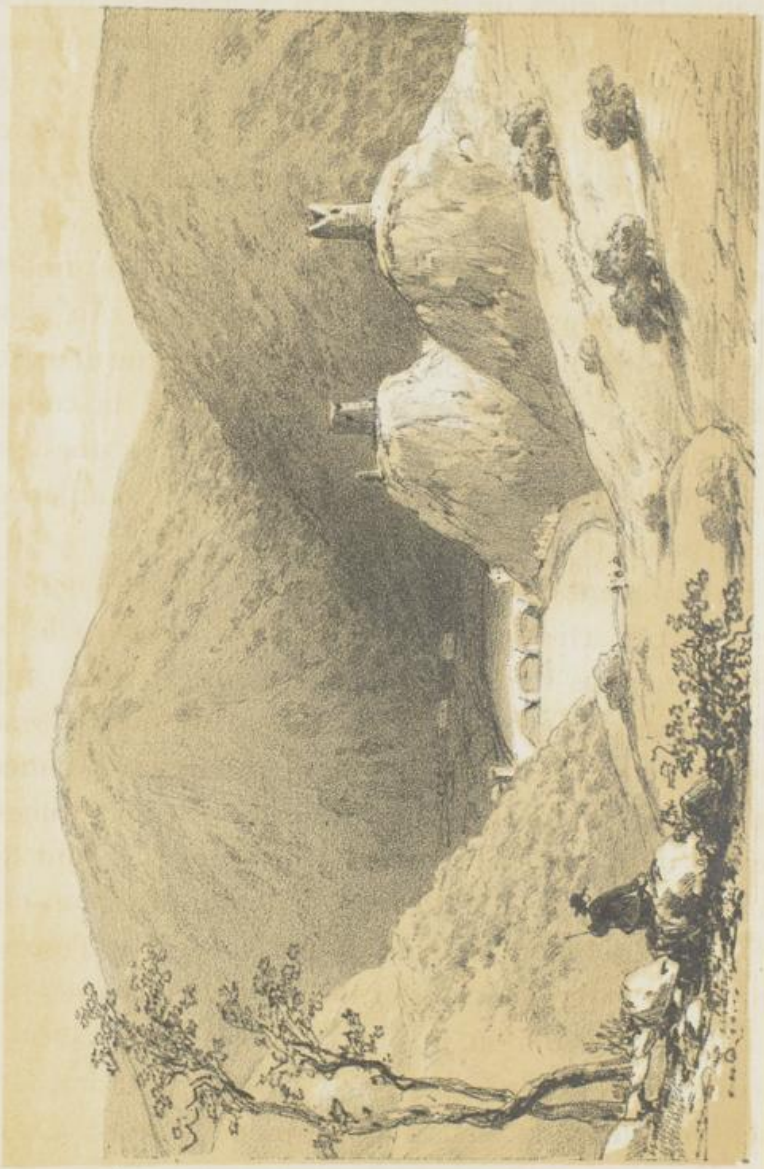
Au delà de l'endroit où l'Our, venant des montagnes volcaniques de l'Eyffel, vient se jeter dans la Sure, on trouve *Diekirch* (2,250 h.), où l'on fait un commerce assez considérable en draps, cuirs, pierres et plâtre. Ce n'était en 1266 qu'un amas de chaumières autour d'une chapelle, quand le comte de Luxembourg, Henri, l'acheta de Godefroid, sire d'Esch. Elle fut élevée au rang de ville, fortifiée en 1320 par Jean de Bohême et démantelée en 1688. Les alentours de Diekirch ont aussi offert en grand nombre des antiquités romaines.

Au nord-est de Diekirch, l'on voit sur un roc escarpé, dont le pied est baigné par la Blèze, quelques tours et d'autres ruines du château de *Brandebourg,* qui a appartenu pendant plusieurs siècles à des seigneurs de ce nom et qui passa en 1690 par mariage aux Beaufort-Spontin. *Vianden* (1,500 hab.) est située sur l'Our, qui la sépare du territoire prussien; des tanneries, des chamoiseries, quelques fabriques de draps et de chapeaux, lui donnent une certaine activité industrielle. Le château est aujourd'hui en ruine; il appartient au roi de Hollande et fait partie des domaines de ses ancêtres depuis le mariage d'Othon de Nassau avec Adélaïde de Vianden, union qui s'effectua vers l'an 1350. Un peu plus loin est *Stolzembourg,* où il y a une mine de cuivre dont l'exploitation a été plusieurs fois entreprise et abandonnée pendant le siècle dernier. Une montagne voisine, d'une très-grande élévation et se terminant en cône, est couronnée par les débris d'une résidence féodale appelée *Falkenstein.*

La Woltz, affluent de la Wiltz et dont le cours est à peu près parallèle à celui de l'Our, passe dans le bourg de *Clervaux* ou *Clerff,* où il y a un château appartenant aux

comtes de Lannoy. La Wiltz, affluent de la Sure, qui prend sa source près de Bastogne, arrose la petite ville qui porte son nom et où l'on trouve douze tanneries, sept moulins à tan, une fabrique de colle forte et environ soixante fabriques de draps; l'on y exploite aussi trois carrières de pierres à bâtir. *Wiltz* et ses alentours formaient autrefois une seigneurie qui a été érigée en comté au XVIIe siècle. Dans la partie supérieure de la vallée de la Sure, est situé *Goesdorf,* où il y a une mine d'antimoine qui était exploitée au siècle dernier; plus loin est *Esch-sur-la-Sure,* dans un site très-pittoresque, au milieu de bruyères immenses et de hauteurs escarpées. Au sommet des rochers qui bordent la rivière, on remarque deux tours, seuls restes de l'ancien château seigneurial; la commune fabriquait autrefois avec des laines du pays une grande quantité de draps, mais cette industrie est aujourd'hui languissante.

En terminant cette énumération des curiosités naturelles, des œuvres artistiques et des richesses industrielles de la Belgique, nous ferons remarquer combien il est aujourd'hui facile de parcourir le royaume dans tous les sens. Le chemin de fer a réduit à quelques heures la distance qui sépare les principales villes des différentes provinces. En partant de Bruxelles le matin, vous pouvez, avant que la moitié de la journée soit écoulée, prendre un bain de mer à Ostende, admirer les basiliques d'Anvers, de Tournai ou de Mons, ou vous extasier devant quelques-unes de ces vues riantes qu'offrent en si grand nombre les vallées de la Meuse, de la Vesdre, de l'Ourte et de la Sambre. Grâce à l'achèvement de la section de Braine-le-Comte à Charleroy et à Namur, section qui s'inaugure au moment où s'im-



ESCH SUR LA SURE (LUXEMBOURG)

priment ces pages (30 juillet 1843), il n'y aura pas jusqu'à la région ardennaise elle-même, autrefois si isolée, qui ne devienne pour tous les Belges un but de promenade; et, de leur côté, les habitants de ces contrées se montreront avides de parcourir les riches cités et les fertiles campagnes de la Flandre et du Brabant.

FIN.

TABLE GÉOGRAPHIQUE.

A

Achel, 279
Aduatuca, *voyez* Tongres.
Aerschot, 76
Aeltre, 175
Afflighem, 60
Agimont, 370
Aigremont, 345
Aiseau, 267
Aldenborg, 294
Alt-Trier, 396
Alne, 268
Alost, 183
Alsemberg, 58
Amand (Saint-), 98
Amay, 346
Amblève, 338
Ampsin, 346
Amstenraedt, 292
Andain, *voyez* Saint-Hubert.
Andenne, 353
Anderlecht, 51
Annevoye, 364
Ansembourg, 394
Antoing, 248
Anvaing, 252
Anvers, province, 86
Anvers, ville, 101
Ardenne (l'), 376
Ardoye, 228
Arendonck, 131
Argenteau, 325
Argenteuil, 57
Arlon, 390
Arondeau, 249
Asch, 283
Assche, 60
Assenede, 176
Ath, 249
Aubel, 325
Audenaerde, 187
Auderghem, 55
Averboden, 78
Awans, 301
Awirs (ruisseau des), 345
Aywaille, 338

B.

Baerdeghem, 183
Baisy, 83
Barbançon, 269
Basele, 180
Bastogne, 391
Battice, 326

Beaufort, 349
Beaufort, 396
Beaufraipont, 341
Beaumont, 268
Beauraing, 370
Beeringen, 279
Beersel, 58
Belgique, généralités. 1
Beloeil, 251
Berchem, 126
Berdorf, 396
Berleghem, 190
Bernard (Saint-), 127
Bernard (fontaine Saint-), *voyez* Saulchoit (f. du).
Betho, 282
Beveren, 178
Beverloo, 279
Bilsen, 283
Binche, 262
Blankenberghe, 216
Blaton, 249
Bloementhal, 61
Boesinghe, 222
Boitsfort, 55
Bonlez, 81
Boom, 98
Boort-Meerbeek, 62
Borchloon, *voyez* Los.
Borgerhout, 126
Borinage (le), 260
Born, 293
Bornhem, 98
Bouchout, 60
Bouchoute, 176
Bouge, 358
Bouillon, 387
Bourglinster, 396
Boussoit, 262
Boussu, 261
Bouvignes, 365
Brabant (le), 9
Braine-le-Château, 85
Braine-le-Comte, 253
Brandebourg, 397
Brée, 279
Broechem, 127
Brogne, *voyez* Saint-Gérard.
Brugelette, 251
Bruges, 192
Bruille, 262
Brusthem, 275
Bruxelles, 11
Bruxelles, (faubourgs de), 49
Burcht, 179
Bure, 373

C.

Calenelle, 249
Calloo, 179
Calmont, 283
Cambron, 251
Campine (la), 127
Cantecroy, 127
Capelle-au-Bois, 62
Casæ Congidunenses, *voyez* Cugnon.
Caster, 289
Castri-Locus, *voyez* Mons.
Celles, 371
Chambre (la), 267
Charleroi, 264
Châtelet, 267
Château-Thierry, 369
Châtelineau, 287
Chaudfontaine, 330
Chênée, 329
Chèvremont, 329
Chièvres, 251
Chimay, 269

Chiny, 389
Chokier, 345
Ciney, 373
Cingelberg (de), 179
Ciply, 260
Clabecq, 59
Clermont 346
Clervaux, 397
Colonies agricoles, 130
Colonster, 341
Comines, 233
Coninxheim, 283
Coo (cascade de), 337
Corioule, 375
Coriovallum, *voyez* Fauquemont.
Corroy, 81
Corroy-le-Château, 359
Corswarem, 276
Cortenberg, 54
Cortewalle, 179
Courtrai, 230
Couvin, 362
Crayenhof, 180
Crèvecœur, 364
Croix (fort la), 127
Croix (Sainte-), 213
Cruybeke, 180
Cruyckenbourg, 60
Cruyshautem, 190
Cuesmes, 260
Cugnon, 389
Cumptich, 76
Curange, 277

D.

Dacknam, 178
Daelhem, 325
Damme, 214
Dendermonde, *voy.* Termonde.
Deurne, 127
Deynze, 174
Dieghem, 54
Diekirch, 397
Diest, 78
Dieupart, 338
Dinant, 366
Dison, 331
Dixmude, 221
Dolhain, *voyez* Limbourg
Dommartin, 345
Dour, 260
Dréhance, 371
Drusiusberg (le), *v.* Aldenborg.
Dry-Toren (de), 62
Duchâtel, 248
Dudzeele, 213
Duffel, 99
Dunes (Abbaye des), 221
Duras, 277
Durbuy, 382
Duysbourg, 57

E.

Eecloo, 176
Eenham, 190
Eich, 394
Elewyt, 26
Elsloo, 292
Embourg, 341
Enghien, 252
Ensival, 330
Epternach. 396
Esch-sur-l'Alzette, 395
Esch-sur-la-Sure, 398
Escornaix, 187

Espérance (houillère de l'), 344
Esschembeek, 85
Essche-Saint-Liévin, 186
Estinnes (les), 262
Ettelbruck, 394
Evergem, 176
Eversberg, 55
Eyck, *voyez* Maseyck.

F.

Fagne (la), 269
Fagnes ou Fanges (les), 299, 336
Faing, *voyez* Montaigle.
Falais, 350
Falkenstein, 397
Fauquemont, 290
Flandre (la), 134
Flandre orientale (la), 139
Flandre occidentale (la), 191
Flémalle, 345
Flénu (le), 260
Fleurus, 264
Flobecq, 252
Flône, 346
Floreffe, 359
Florennes, 361
Folz-les-Caves, 80
Fontaine-l'Évêque, 267
Fontenoy, 248
Forêt, 51
Forêt charbonnière (la), 260
Fosses, 360
Fraipont, 330
Frameries, 260
Franchimont, 333
Freyr, 369
Froyennes, 247
Furnes, 220

G.

Gaesbeke, 59
Gages, 251
Gand, 141
Gavre, 190
Geel, 132
Geldenaken, *voyez* Jodoigne.
Gembloux, 358
Genappe, 82
Gennep, 295
Gérard (Saint-), 360
Ghislain (Saint-), 261
Ghistelles, 217
Gilles (Saint-), 51
Gilles (Saint-), 179
Glons, 324
Goesdorf, 398
Golzinne, 359
Gosnes, 375
Gosselies, 264
Goyck, 60
Grammont, 185
Grands-Malades (les), 358
Graterheid, 293
Grevenmacheren, 395
Grimberghe, 61
Grivegnée, 329
Grobbendonck, 132
Groenendael, 56

H.

Haeght, 62
Haelen, 278
Hageland (le), 75
Hainaut (le), 235

Hal, 58
Halloy, 375
Hamaide (la), 252
Hamal, 282
Hamme, 181
Hamoir, 339
Hamont, 279
Hannut, 300
Han-sur-Lesse, 371
Hardenne, 371
Harlebeke, 230
Hasloo, *voyez* Elsloo.
Hasselbroeck, 276
Hasselt, 277
Hastières, 369
Hautem-Saint-Liévin, 186
Havré, 262
Heffene, 98
Henri-Chapelle, 326
Herbeumont, 389
Herck-la-Ville, 278
Hérenthals, 132
Hermalle, 346
Hers, 276
Herstal, 324
Hertogenwald (forêt dite), 333
Herve, 326
Herzelles, 186
Hesbaye (la), 300
Hesperange, 395
Heverlé, 76
Hévillers, 81
Heylissem, 80
Heyst-op-den-Berg, 132
Hingene, 98
Hoboken, 127
Hodimont, 331
Hof-ter-Saxen (t'), 179
Hooghstraeten, 130
Horn, 295
Hornu, 260
Houffalize, 383
Hougarde, 79
Houke, 216
Hubert (Saint-), 385
Huy, 346
Huysse, 190

I.

Ingelmunster, 228
Iseghem, 228
Ixelles, 51

J.

Jabbeke, 217
Jambes, 358
Jehay, 346
Jemeppe, 343
Jemmapes, 260
Jodoigne, 79
Josse-ten-Noode (Saint-), 50
Julémont, 325
Jumet, 264
Jupille, 324
Jurbise, 254
Juslenville, 333

K.

Kerkraede, 292
Kessel, 296

L.

Laeken, 52
Laerne, 176
Landegem, 175
Landen, 300
Lannoy, 248
Laurent (Saint-), 126
Léau, 78
Lede, 186
Ledeberg, 140
Leeuw-Saint-Pierre, 60
Lembecq, 59
Lennick, 60
Lens, 254
Leptines, *voyez* Estinnes (les). 263
Lessines, 252
Leuze, 249
Liefkenshoek, 179
Liége, province, 298
Liége, ville, 302, 342
Lierre, 99
Ligne, 249
Ligny, 359
Lillo, 127
Limale, 57
Limbourg, province, 271
Limbourg, ville et duché, 332
Lobbes, 268
Lodelinsart, 264
Logne, 338
Lokeren, 177
Lombardsyde, 220
Lombeke-Notre-Dame, 60
Longlier, 390
Loo, 221
Looz, 275
Louvain, 63
Louvignies, 254
Lowaige, 283
Lummen, 278
Luxembourg (le), 376
Luxembourg, 392

M.

Madame (fontaine de), *voyez* Saulchoit (fontaine du).
Maele, 213
Maestricht, 284
Maisnil, 249
Maldeghem, 176
Malderen, 62
Malines, 87
Malone, 359
Marche, 384
Marche-les-Dames, 353
Marchiennes-au-Pont, 267
Marienbourg, 362
Marimont, 262
Maseyck, 284
Masmines, 186
Mazures (les), 330
Méan, 375
Médard (Saint-), 365
Meerssen, 292
Melle, 140
Mempisc (le), 229
Menin, 232
Merbes-le-Château, 268
Merchtem, 60
Mersch, 394
Merxplas, 130
Meslin-l'Évêque, 251
Mespelaer, 183
Messeberg (de), 276

Messines, 233
Meulebeke, 228
Middelbourg, 176
Middelwinden, 80
Mielmont, 359
Mirwart, 387
Modave, 349
Moere (la grande), 221
Moha, 350
Molenbeek, 52
Monceau-sur-Sambre, 264
Mons, 254
Montaigle, 363
Montaigu, 77
Montaigu, 382
Montagne-de-Fer, 76
Montenaeken, 276
Montfort, 339
Montjardin, 338
Mont-Saint-Aubert, *voyez* Trinité (mont de la).
Mont-Saint-Jean, 395
Mont-Soleuvre, 395
Mook, 295
Mortzele, 183
Mouscron, 234
Mouwe, 234
Mude, 216
Munnikerede, 216
Munster-Bilsen, 283

N.

Namur, province, 351
Namur, ville et comté, 353
Nassogne, 385
Nazareth, 190
Nederboulaere, 185
Neerwinden, 80
Neufchâteau, *voy.* Chèvremont.
Neufchâteau, 390
Neuville, 346
Nevele, 175
Nicolas (Saint-), 178
Niedercorn, 395
Nieuport, 220
Ninove, 184
Nivelles, 83
Notre-Dame-au-Bois, 56

O.

Obigies, 247
On, 385
Oostacker, 176
Opdorp, 62
Opwyck, 140
Orchimont, 370
Orolaunum, *voyez* Arlon.
Orp-le-Grand, 80
Orval, 390
Ostende, 217
Othée, 324
Oudenbourg, 217
Ougrée, 343
Oultremont, 346
Oydonck, 174

P.

Panisel (mont), 262
Parcq, 75
Pâturages, 260
Peel (marais de), 297
Peer, 279
Pepinster, 330

Perck, 62
Peruwelz, 249
Perwez, 81
Peteghem, 174
Petershem, 283
Philippe (fort Saint-), 127
Philippeville, 361
Pierre (mont Saint-), 289
Pierre Brunehault, 248
Pierre du Diable, 358
Pitthem, 228
Plante (la), 358
Poilvache, 364
Pommercœul, 249
Pons Mosæ, *voyez* Maestricht.
Poperinghe, 226
Postel, 132
Presles, 267
Profondeville, 364

Q.

Quaregnon, 260
Quatre-Bras, 83
Quiévrain, 262
Quinquempoix, 341

R.

Raccourt, 80
Ramet-Yvoz, 345
Rassenghien, 186
Rechain (Petit-), 332
Reckheim, 284
Remouchamps, 337
Remy (Saint-), 373
Remich, 395
Renaix, 187
Resteigne, 373
Roborive, 338
Roche, (la), 382
Rochefort, 373
Rochette (la), 330
Rocour, 323
Rœulx, 263
Rongy, 248
Roosebeke, 76
Rotselaer, 76
Rouge-Cloître, 55
Roulers, 227
Rumbeke, 228
Rumillies, 247
Rummen, 279
Rumpts, 98
Ruremonde, 293
Ruppelmonde, 180

S.

Salm, *voyez* Viel-Salm.
Samart, 362
Samson, 353
Santbergen, 185
Santvliet, 127
Sarchinium, *voy.* Saint-Trond.
Saulchoit (fontaine du), 248
Sautour, 362
Saventhem, 54
Schaerbeek, 50
Scharphout, *voyez* Blankenbenberghe.
Schendelbeke, 185
Scherpenheuvel, *voy.* Montaigu.
Schoenfeltz, 394
Schoonhoven, 77

Schorisse, *voyez* Escornaix.
Schooten, 127
Sclessin, 343
Seel-Rempden, 278
Seneffe, 263
Sept-Fontaines, 394
Seraing, 344
Seraing-le-Château, 346
Sichem, 77
Sittard, 292
Slavande, 289
Soigne (forêt de), 55
Soignies, 253
Solre-sur-Sambre, 268
Sombreffe, 359
Sotteghem, 187
Spa, 333
Spontin, 374
Spy, 359
Statte, 350
Stavelot, 336
Steen, 62
Steenhuyze, 187
Steenkerque, 253
Steenockerzeel, 54
Steppes (Warde de), 276
Stockheim, 284
Stolzembourg, 397
Susteren, 293
Swevezele, 229

T.

Tamise, 180
Tegelen, 294
Ter-Banck, 76
Ter-Heyden, 76
Termonde, 181
Tervueren, 56
Tessenderloo, 278
Theux, 333
Thielt, 227
Thorn, 295
Thourout, 227
Thuin, 268
Tilf, 340
Tilleur, 343
Tirlemont, 78
Titelberg (le), 395
Tongerloo, 132
Tongres, 279
Tournai, 239
Trajectum, *voyez* Maestricht.
Trappe (couvent de la), 130
Trazegnies, 264
Trinité (mont de la), 248
Trois-Fontaines, 55
Tronchiennes, 175
Trond (Saint-), 273
Turnhout, 130
Turninum, *voyez* Deurne.

U.

Uccle, 58
Useldange, 394

V.

Vaels, 290
Valckenborg, *voyez* Fauquemont.
Val-Saint-Lambert, 344
Varssenaere, 213
Védrin, 358
Veen, *voyez* Fagnes.
Velsique, 187

Venloo, 294
Vergnies, 269
Verviers, 331
Vesdre (vallée de la), 326
Veurne, *voyez* Furnes.
Viane, 186
Vianden, 397
Viel-Salm, 384
Vieille Montagne (la), 326
Villers, 81
Villers-sur-Lesse, 371
Vilvorde, 61
Virelles (étang de), 269
Virton, 390
Visé, 325
Vlierbeek, 63
Vodgoriacum, *voyez* Waudrez.
Vottem, 323
Vracene, 179

W.

Waelhem, 98
Waerschoot, 176
Waes (pays de), 177
Waesmunster, 181
Walcourt, 361
Walhain, 81
Wannebecq, 252
Waremme, 301
Warfusée, 345
Warneton, 233
Waroux, 301
Wasmes, 260, 261
Waterloo, 57
Waulsort, 369
Waudrez, 262
Waverwald (le), 98
Wavre, 81
Weerdt, 296
Werwick, 233
Wesemael, 76
Wespelaer, 62
Westerloo, 132
West-Roosebeke, 229
Westende, 220
Wetteren, 140
Wilder, 276
Willebroeck, 98
Willerieken, 56
Wiltz, 398
Wineghem, 127
Wondelghem, 176
Wynendaele, 228

Y.

Ypres, 222
Yssche, 57
Yvoir, 364

Z.

Zedelghem, 213
Zeelhem, 278
Zele, 181
Zwyndrecht, 179

TABLE DES SOMMAIRES.

PRÉFACE. Page 1

I. COUP D'ŒIL GÉNÉRAL. 1

II. PROVINCE DE BRABANT. — Commencements, progrès et splendeur de Bruxelles. — État actuel et principales industries de cette ville. — Promenades et places publiques. — Palais. — Hôtel de ville et Maison dite du Roi. — Hôtel de la Monnaie et Théâtre. — Églises. — Établissements de charité. — Établissements d'instruction publique. — Musée et collections particulières. — Canaux et stations du chemin de fer. — Constructions et curiosités diverses. 9

III. Faubourgs et environs de Bruxelles. — Wespelaer. 49

IV. Louvain. — Son histoire. — Son hôtel de ville. — Ses hôpitaux et hospices. — Son université. — Ses autres institutions et monuments. — Ses environs. — Vallées du Démer et de la Gette. — Wavre. — Genappe — Nivelles. 63

V. PROVINCE D'ANVERS. — Histoire et description de Malines. — Esquisse des environs de cette ville. 86

VI. Coup d'œil historique sur les commencements, la splendeur et la décadence du commerce d'Anvers. — État actuel de cette ville. — Description de ses monuments et en particulier de ses églises. — Ses institutions artistiques, commerciales et militaires. — La Campine et ses principales localités. 101

VII. PROVINCE DE LA FLANDRE ORIENTALE. — L'ancien comté de Flandre. — La province de la Flandre orientale. — Coup d'œil sur l'histoire de la ville de Gand. 134

VIII. Description de Gand. 151

IX. Environs de Gand. — Pays de Waes. — Vallée de la Dendre. Plateau entre la Dendre et l'Escaut. — Audenaerde et ses alentours. 174

X. Province de la Flandre occidentale. — Ancienne prospérité du port de Bruges. — Édifices civils et religieux de cette ville. — Musée et collections particulières. — Monuments divers. — Environs. 191

XI. Damme. — Ports de la côte : Blankenberghe, Ostende, Nieuport. — Furnes. — Dixmude. — Ypres. — Poperinghe. — Thourout. — Roulers. — Thielt. — Vallée de la Lys : Courtrai, Menin, etc. 214

XII. Province de Hainaut. — Tournai. — Son histoire. — Ses monuments religieux et civils. — Ses établissements d'instruction publique. — Ath. — Enghien. — Soignies, etc. — Mons et ses environs. — Vallée de la Sambre. 235

XIII. Province de Limbourg. — Limbourg belge : Saint-Trond, Hasselt, Tongres, rives de la Meuse. — Limbourg hollandais : Maestricht, Ruremonde, Venloo, Weert, etc. 271

XIV. Province de Liége. — La Hesbaye. — Liége. Coup d'œil historique sur cette ville et description de ses monuments. 298

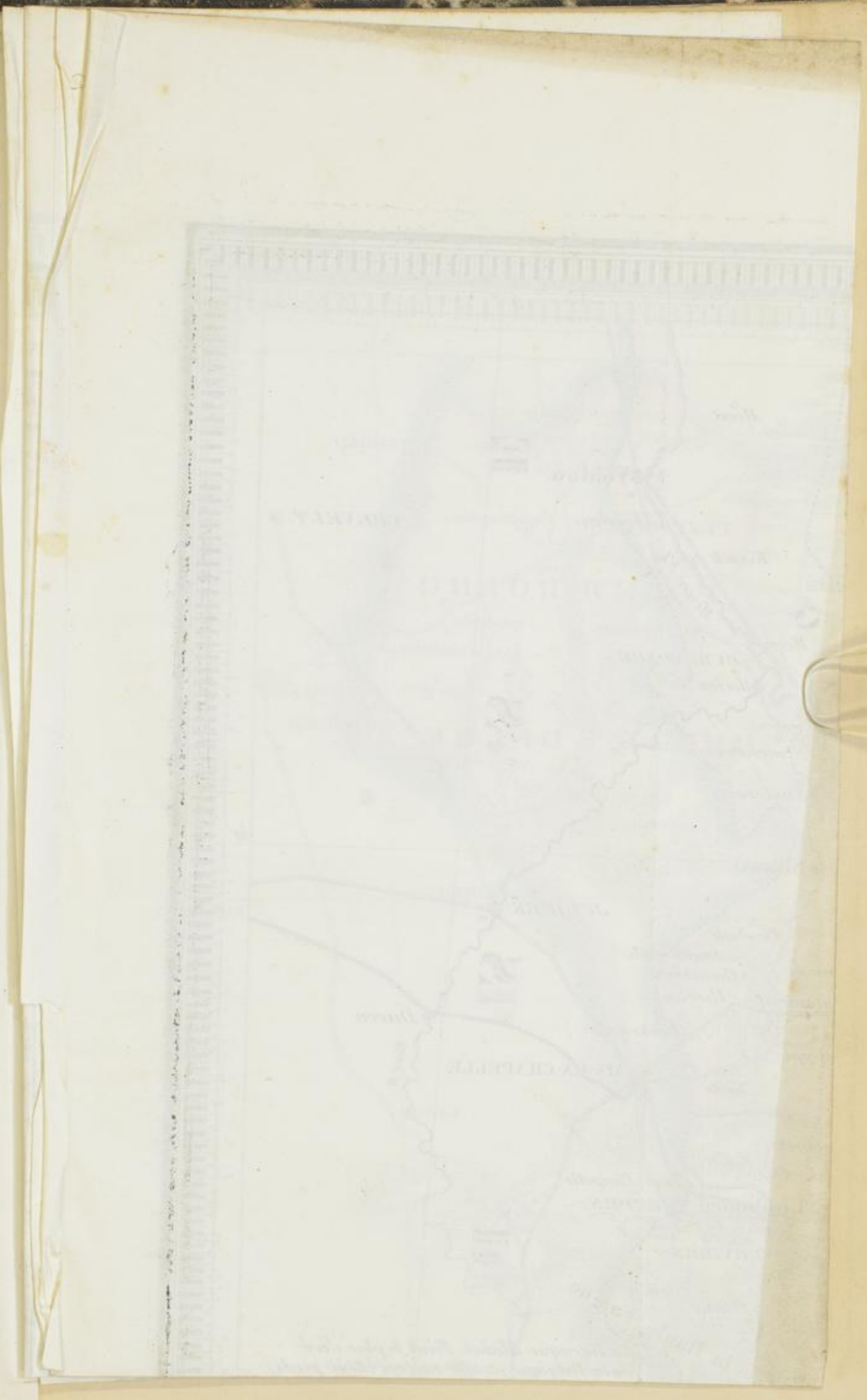
XV. Environs de Liége : Vottem, Rocoux, etc. ; Jupille, Visé ; Plateau de Herve. — Vallée de la Vesdre : Chaudfontaine, Verviers, Limbourg. — Spa. — Vallée de l'Amblève : Stavelot, Remouchamps. — Vallée de l'Ourte : Logne, Tilf. 323

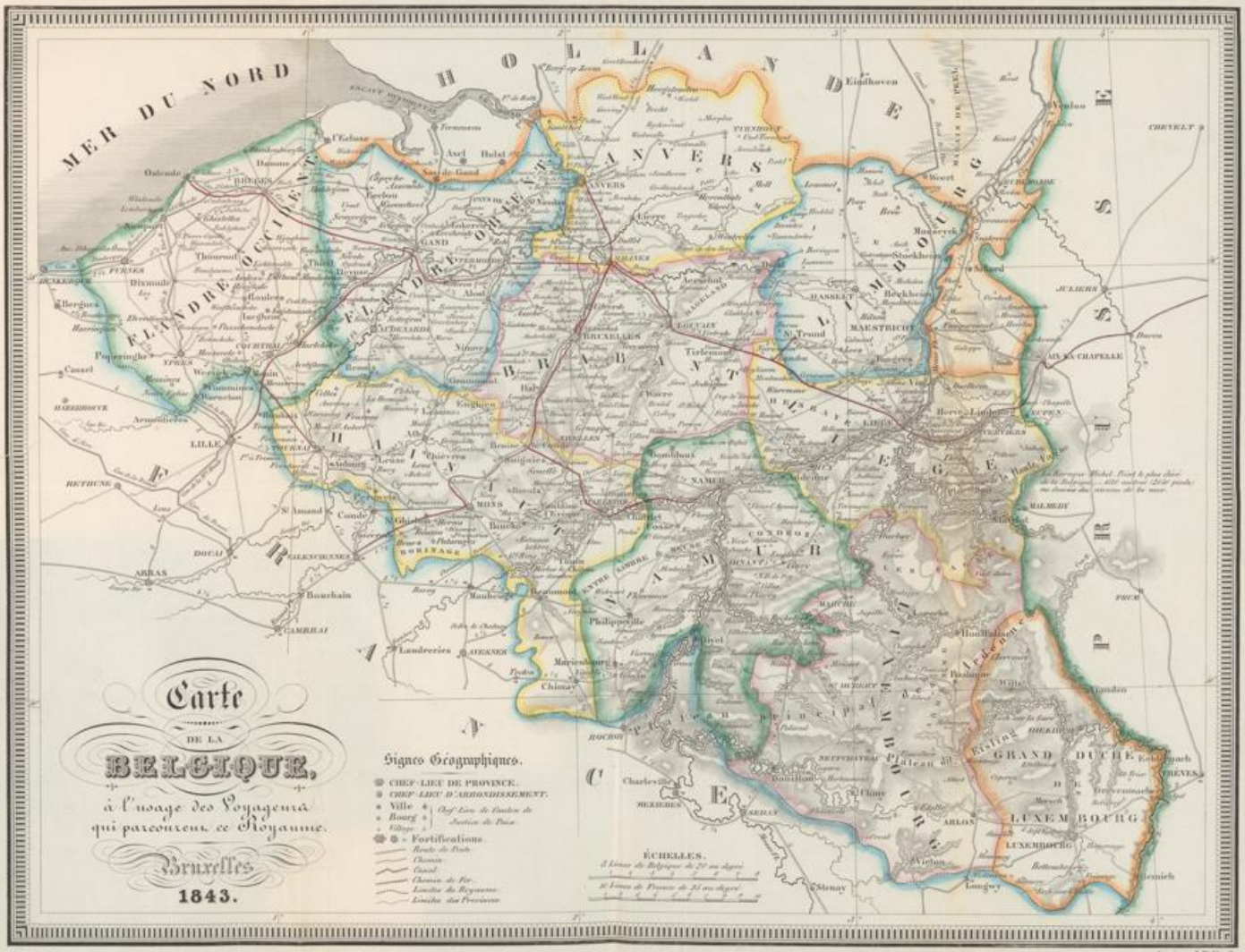
XVI. De Liége à Huy. — Huy. — Vallées de la Méhaigne et du Hoyoux.

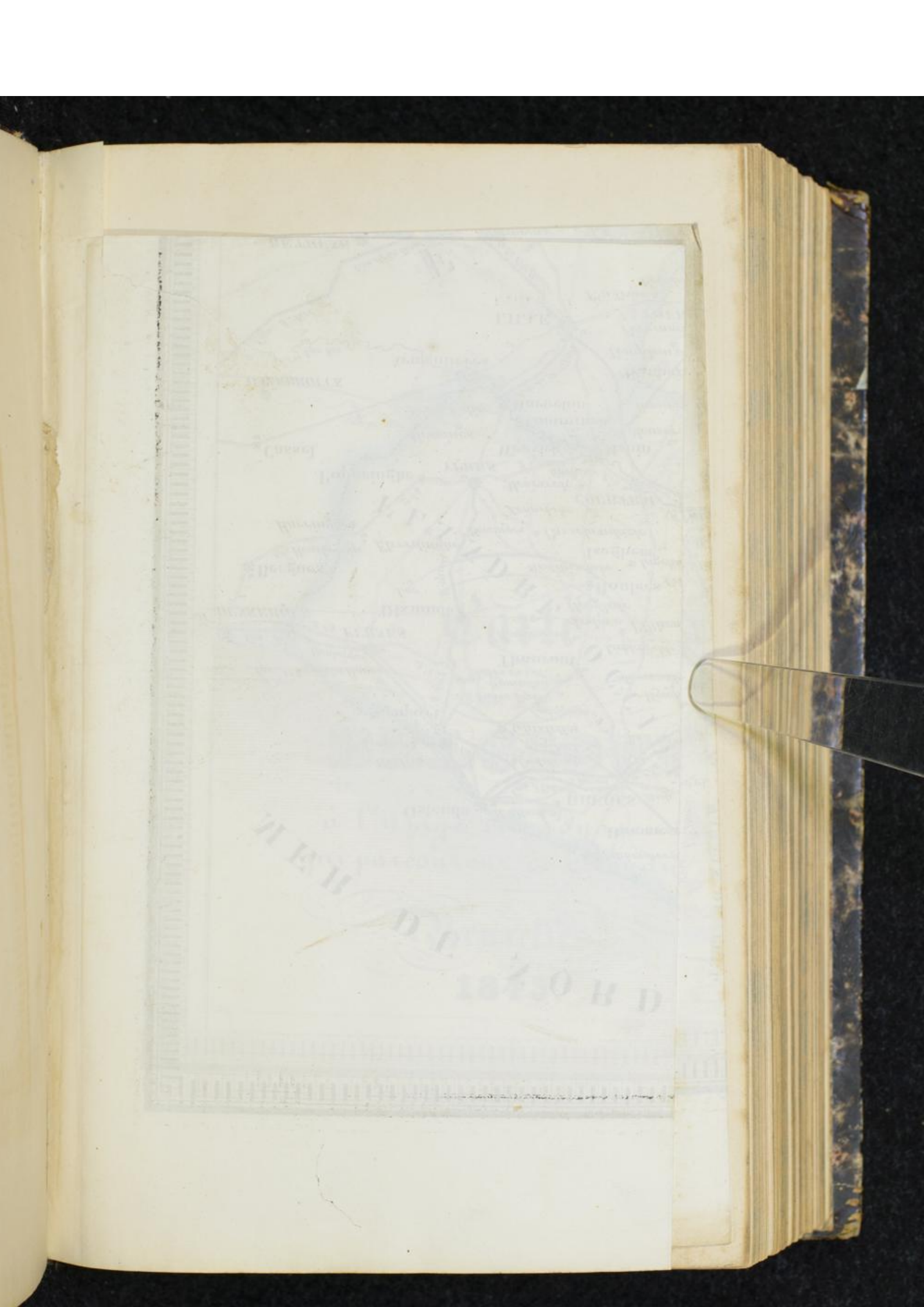
XVII. Province de Namur. — Namur et ses environs. — Pays d'Entre Sambre et Meuse. — Rives de ce dernier fleuve de Namur à la frontière française. — Vallée de la Lesse. — Le Condroz. 351

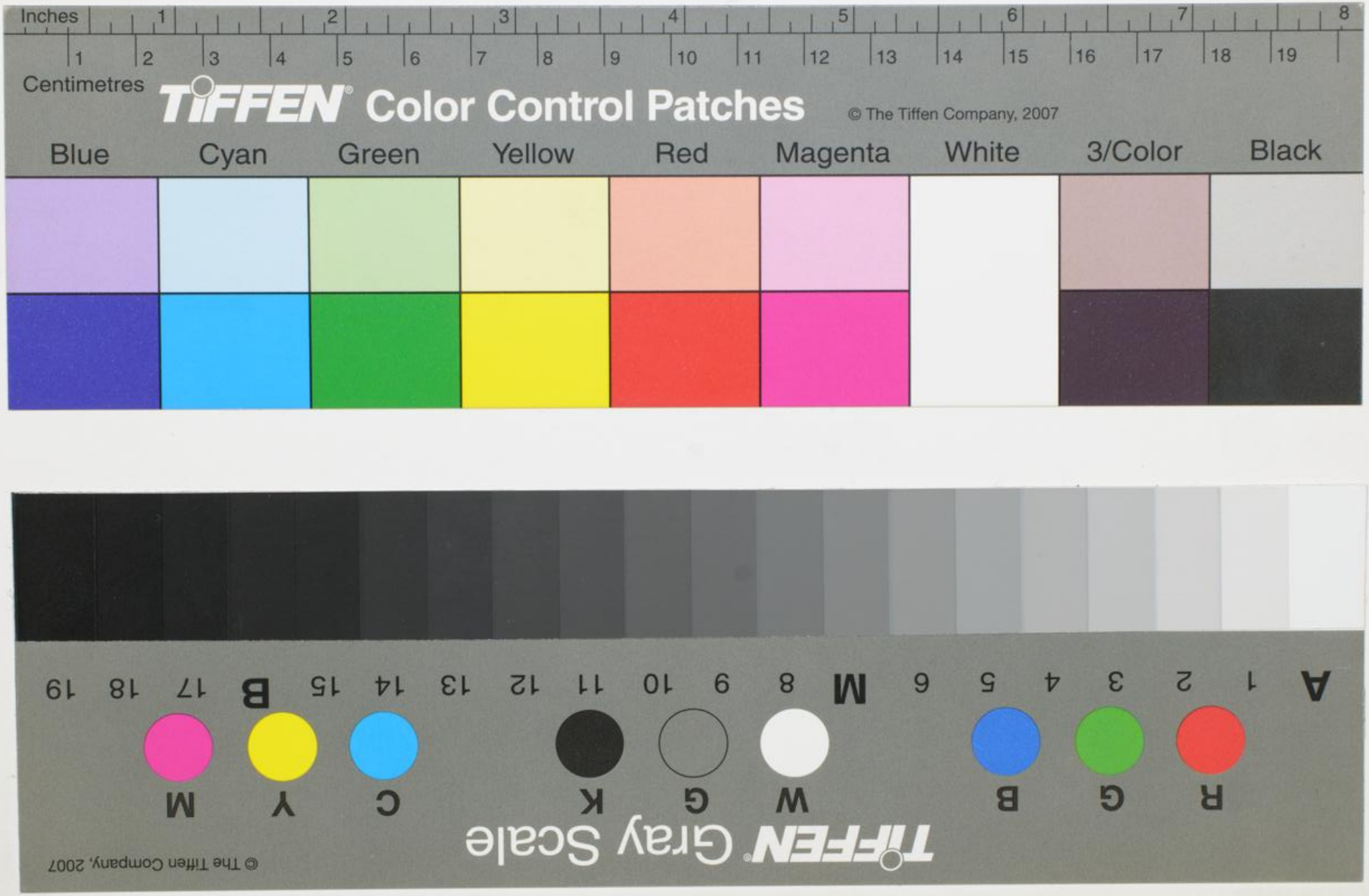
XVIII. Province de Luxembourg. — Généralités. — Luxembourg belge, — Vallée de l'Ourte : Durbuy, La Roche, Houffalize, Viel-Salm. — Marche, Saint-Hubert. — Vallée de la Semoy. — Arlon, Bastogne. — Luxembourg hollandais. — Luxembourg et ses environs. — Vallée de la Sure, de la Wiltz et de l'Our. 376

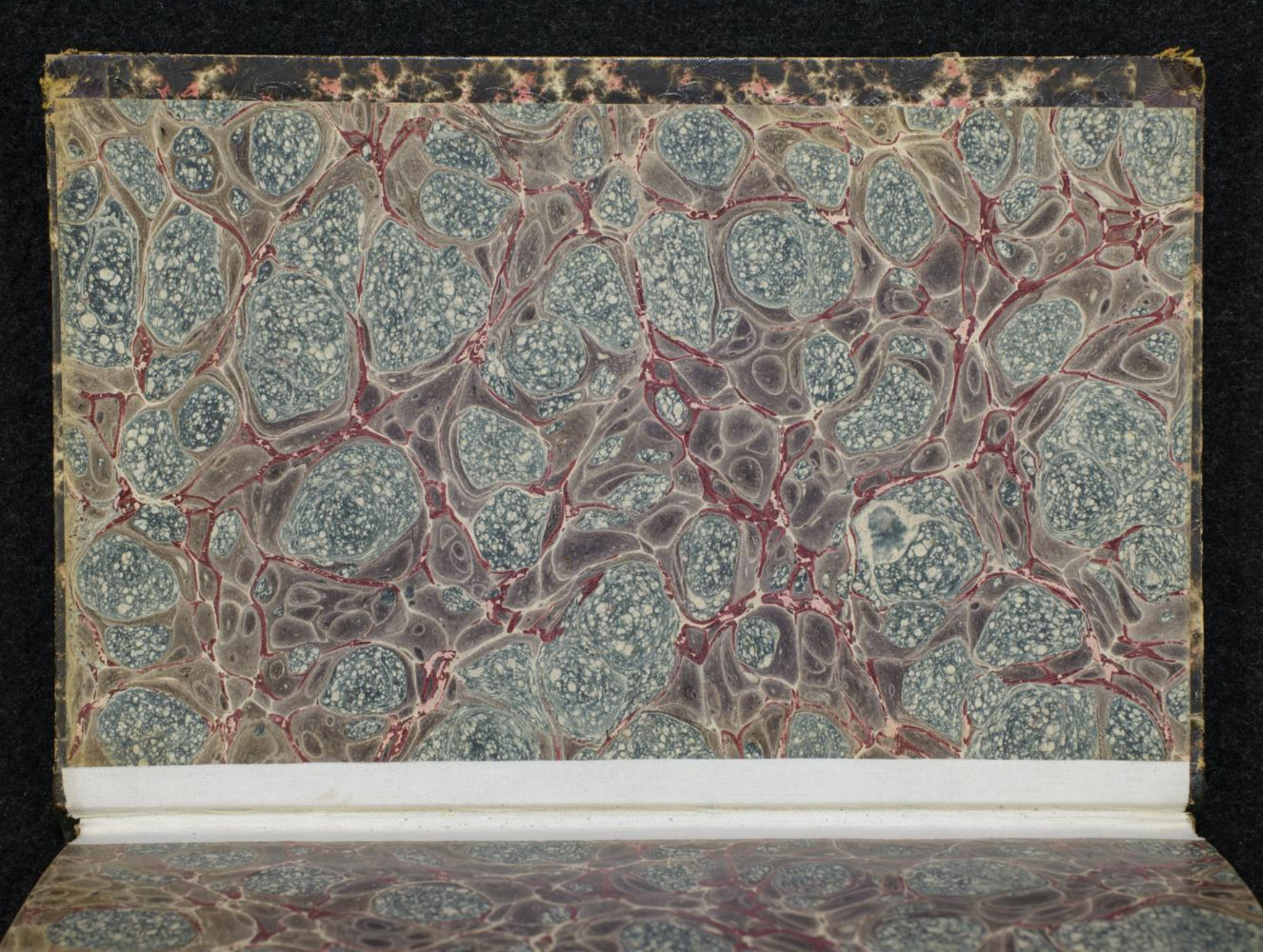
FIN DE LA TABLE.

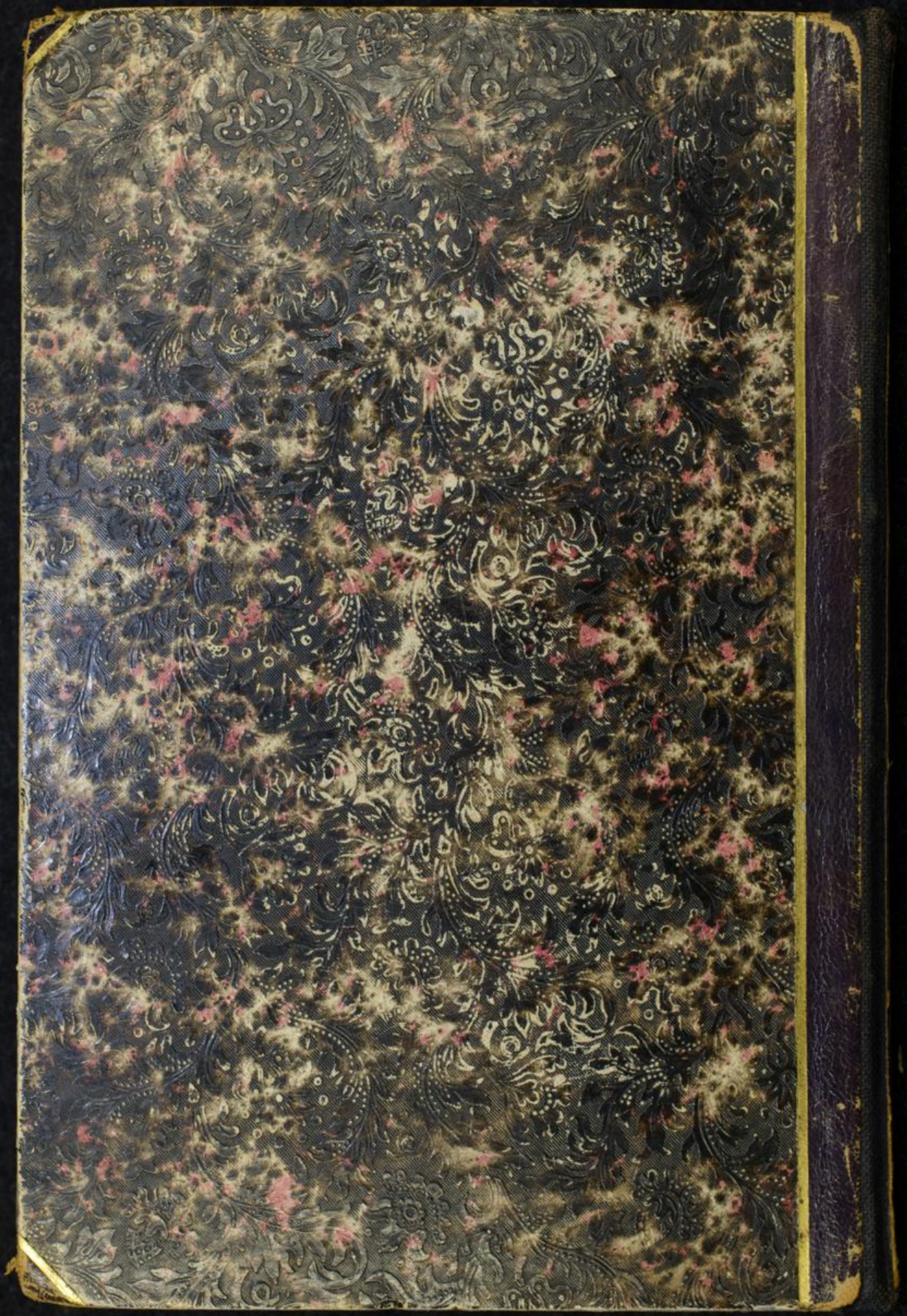



Carte
DE LA
BELGIQUE,
à l'usage des Voyageurs
qui parcourent ce Royaume.
Bruxelles
1843.
Signes Géographiques.
CHEF-LIEU DE PROVINCE.
CHEF-LIEU D'ARRONDISSEMENT.
Ville
Bourg
Village
Chef-Lieu de Canton de Justice de Paix.
Fortifications.
Route de Poste.
Chemin.
Canal.
Chemin de Fer.
Limites du Royaume.
Limites des Provinces.
ÉCHELLES.
MER DU NORD
HOLLANDE
FRANCE
PRUSSE
GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG
FLANDRE OCCIDENTALE
FLANDRE ORIENTALE
ANVERS
BRABANT
LIMBOURG
LIÈGE
HAINAUT
NAMUR
LUXEMBOURG
Plateau principal de la Belgique
Plateau du Eifel
Ardennes
BRUXELLES
GAND
ANVERS
LIÈGE
MAESTRICHT
LILLE
MONS
NAMUR
LUXEMBOURG
ARLON
Gravé par H. Wahlbrecht.




Inches
1 2 3 4 5 6 7 8
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
Centimetres
TIFFEN Color Control Patches
© The Tiffen Company, 2007
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black
A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19
R G B W G K C Y M
TIFFEN Gray Scale
© The Tiffen Company, 2007





VUE DE BRUXELLES, PRISE DU CHEMIN DE FER DU MIDI.

PLAN DE BRUXELLES.

CATHEDRALE.

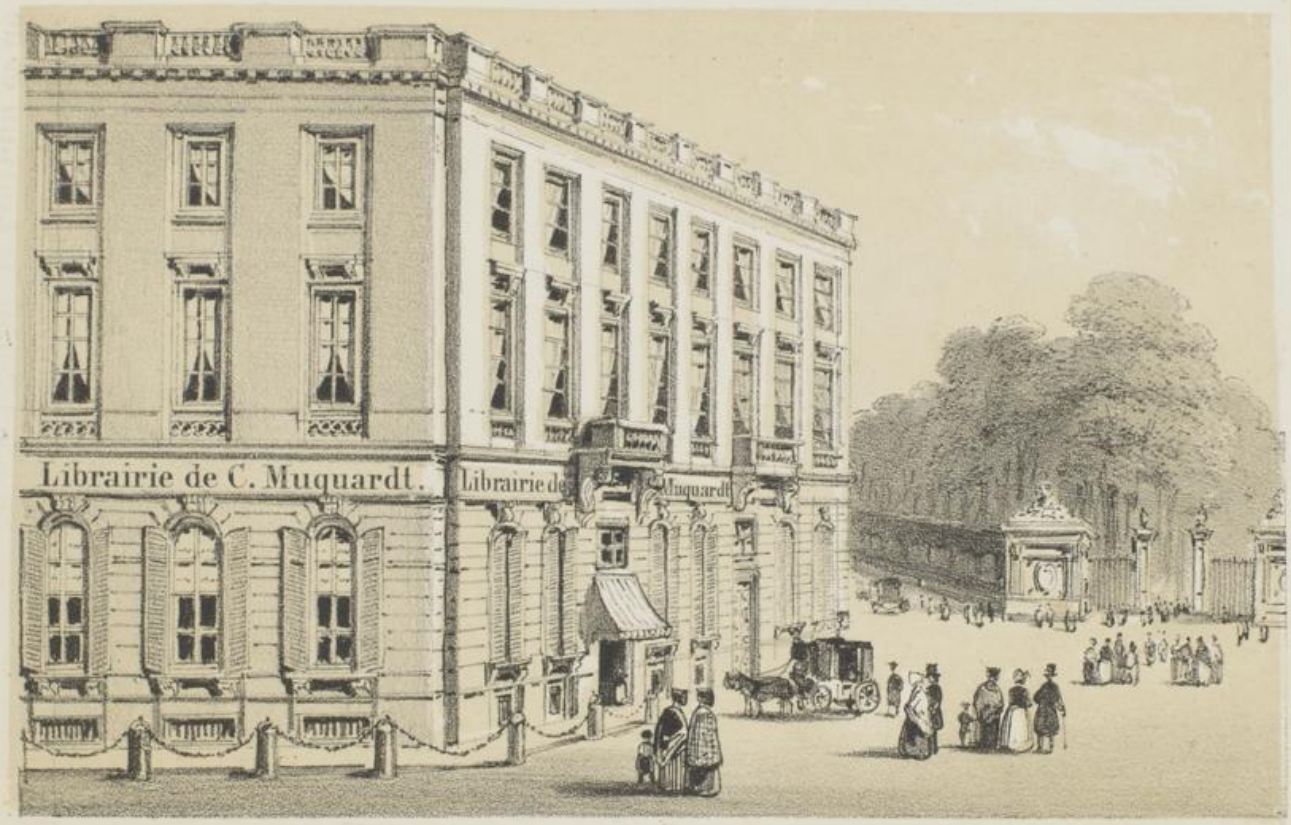
HOTEL DE VILLE.

PALAIS DE LA NATION.

PALAIS DU ROI.

Déposé.

Gravé par H. Wichmann.

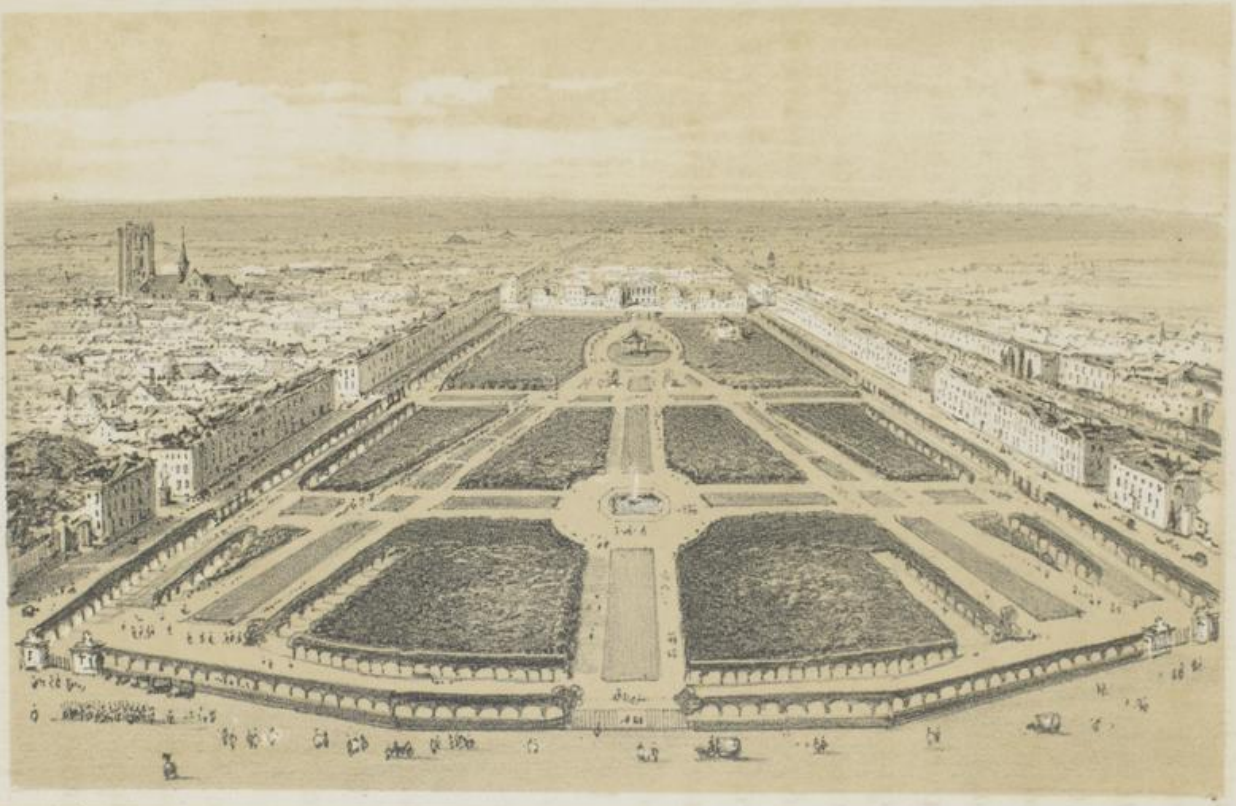


ENTRÉE DU PARC PAR LA PLACE ROYALE À BRUXELLES.

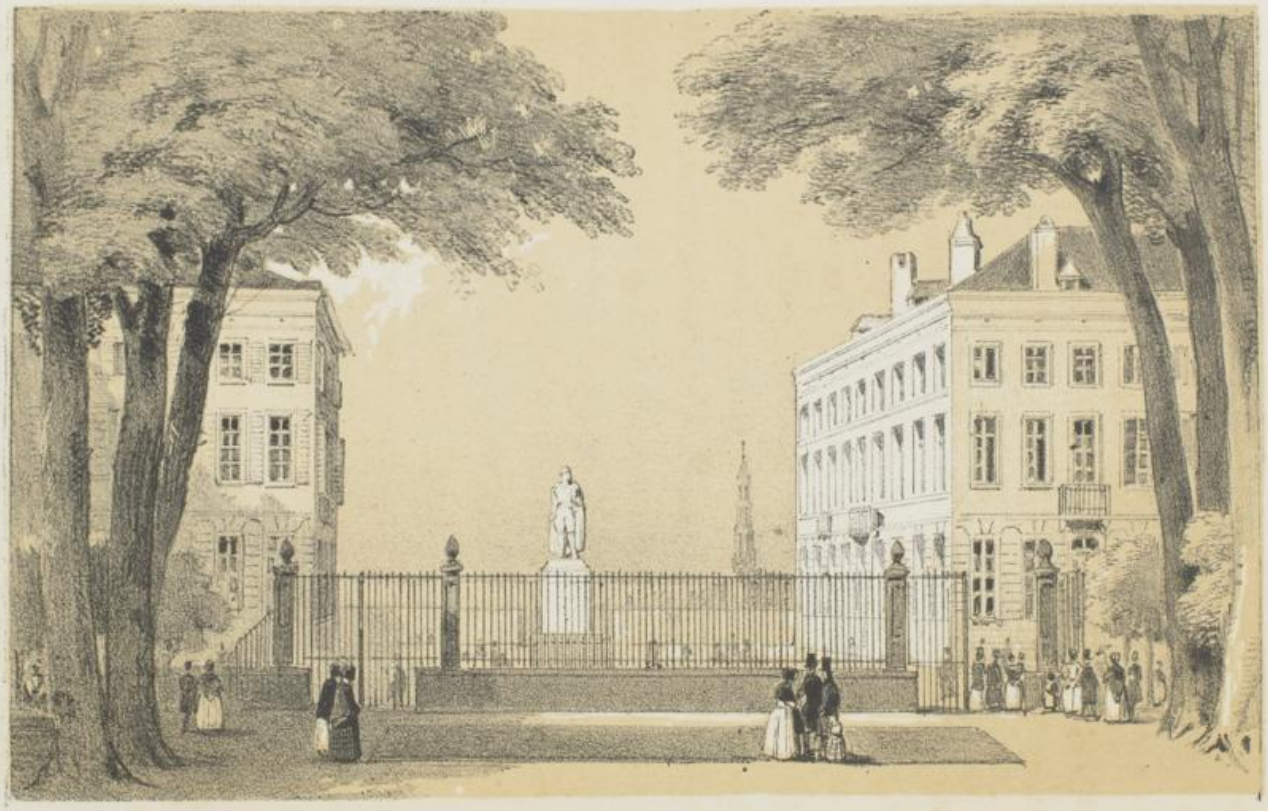
PLACE ROYALE À BRUXELLES.

PROMENADE DE L'ALLÉE VERTE A BRUXELLES

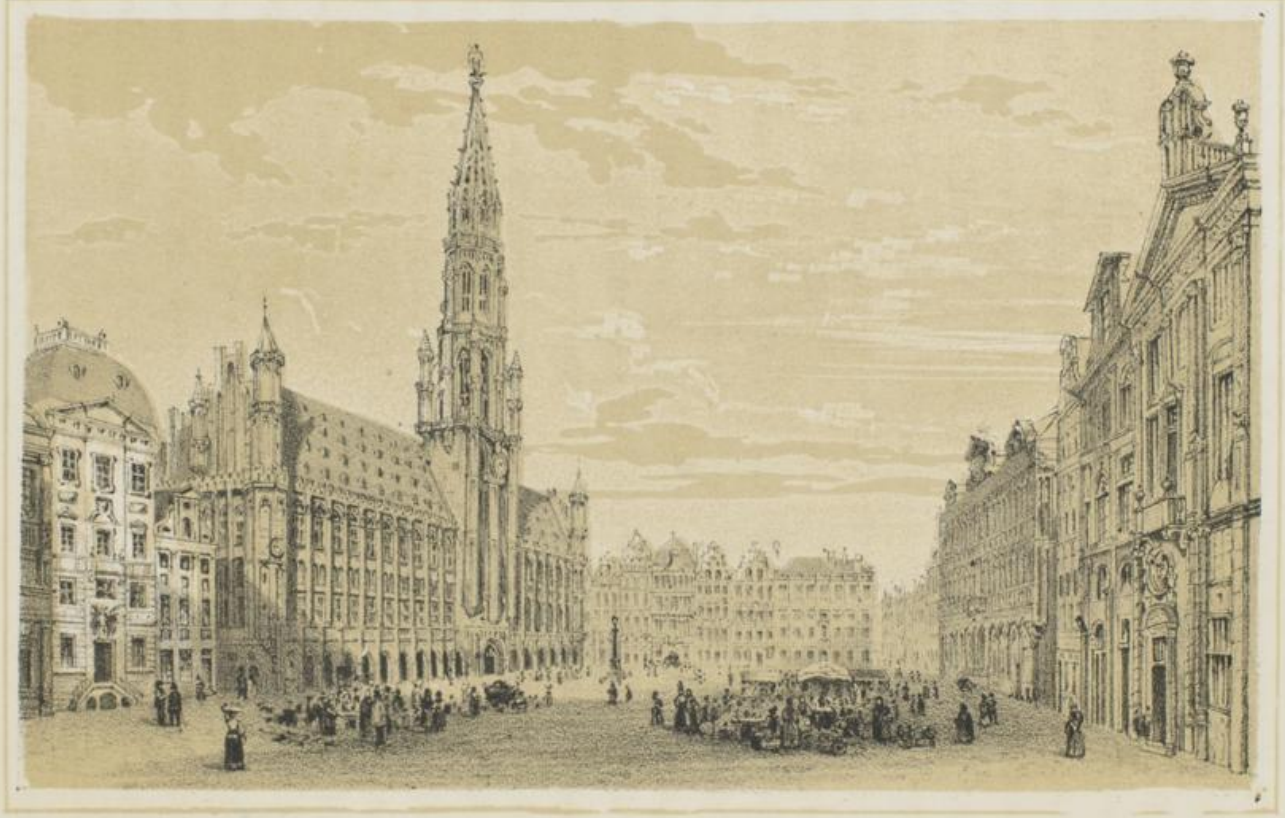
LE PALAIS DE LA NATION, À BRUXELLES.



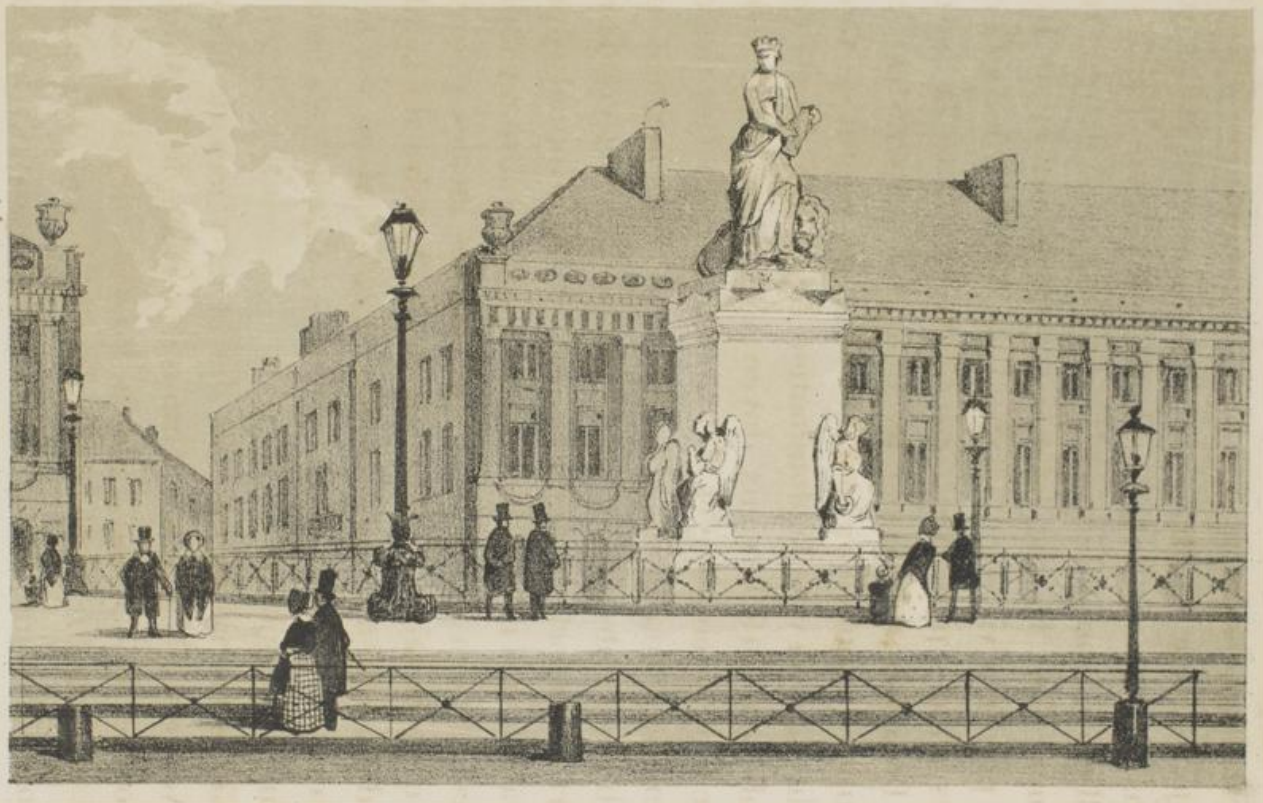
PANORAMA DU PARC



STATUE DU GÉNÉRAL BÉLIARD, À BRUXELLES.

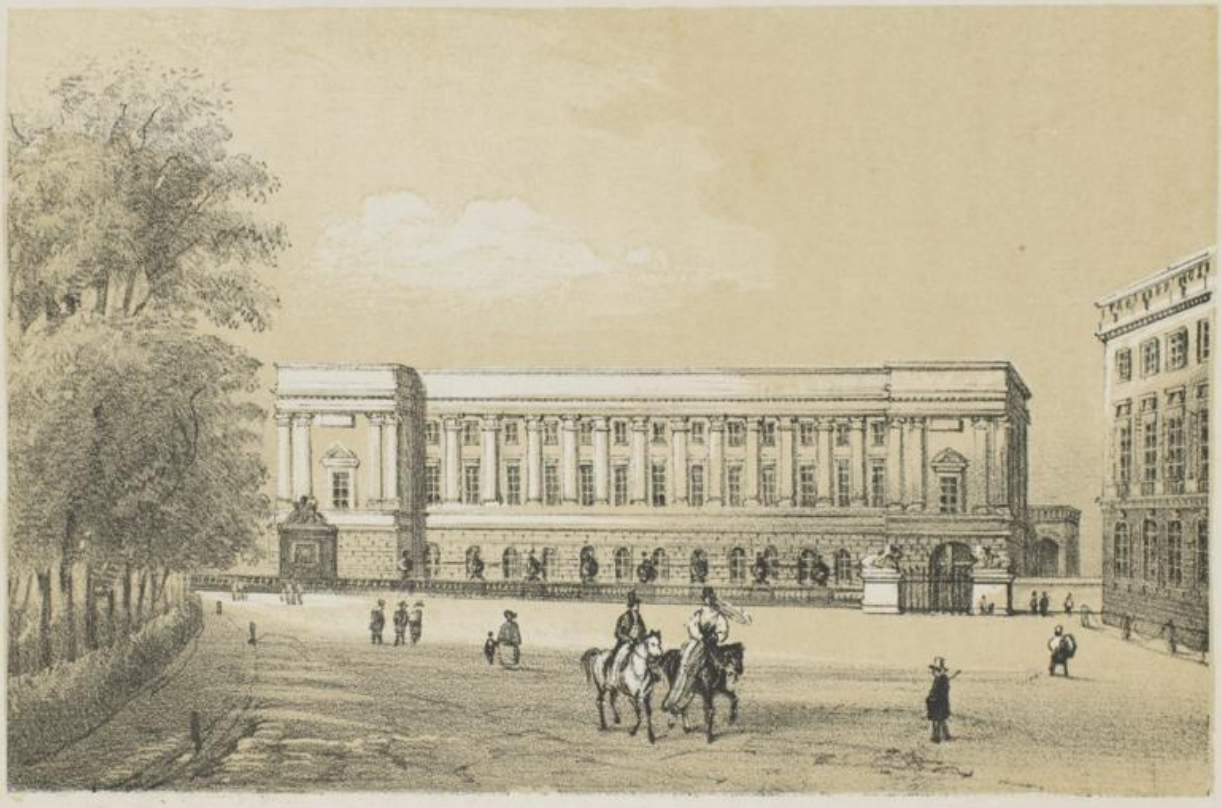


LA GRANDE PLACE À BRUXELLES.

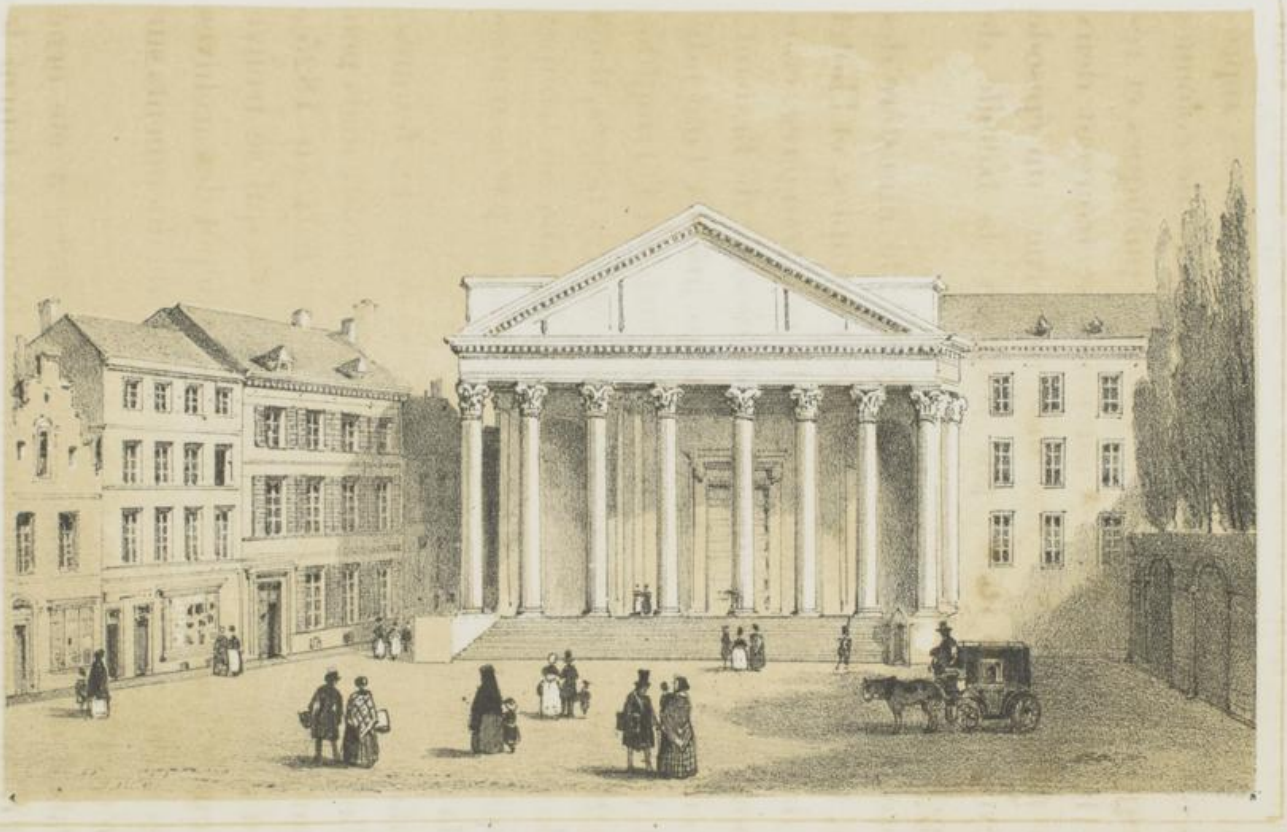


PLACE DES MARTYRS, A BRUXELLES.

PALAIS DU ROI A BRUXELLES

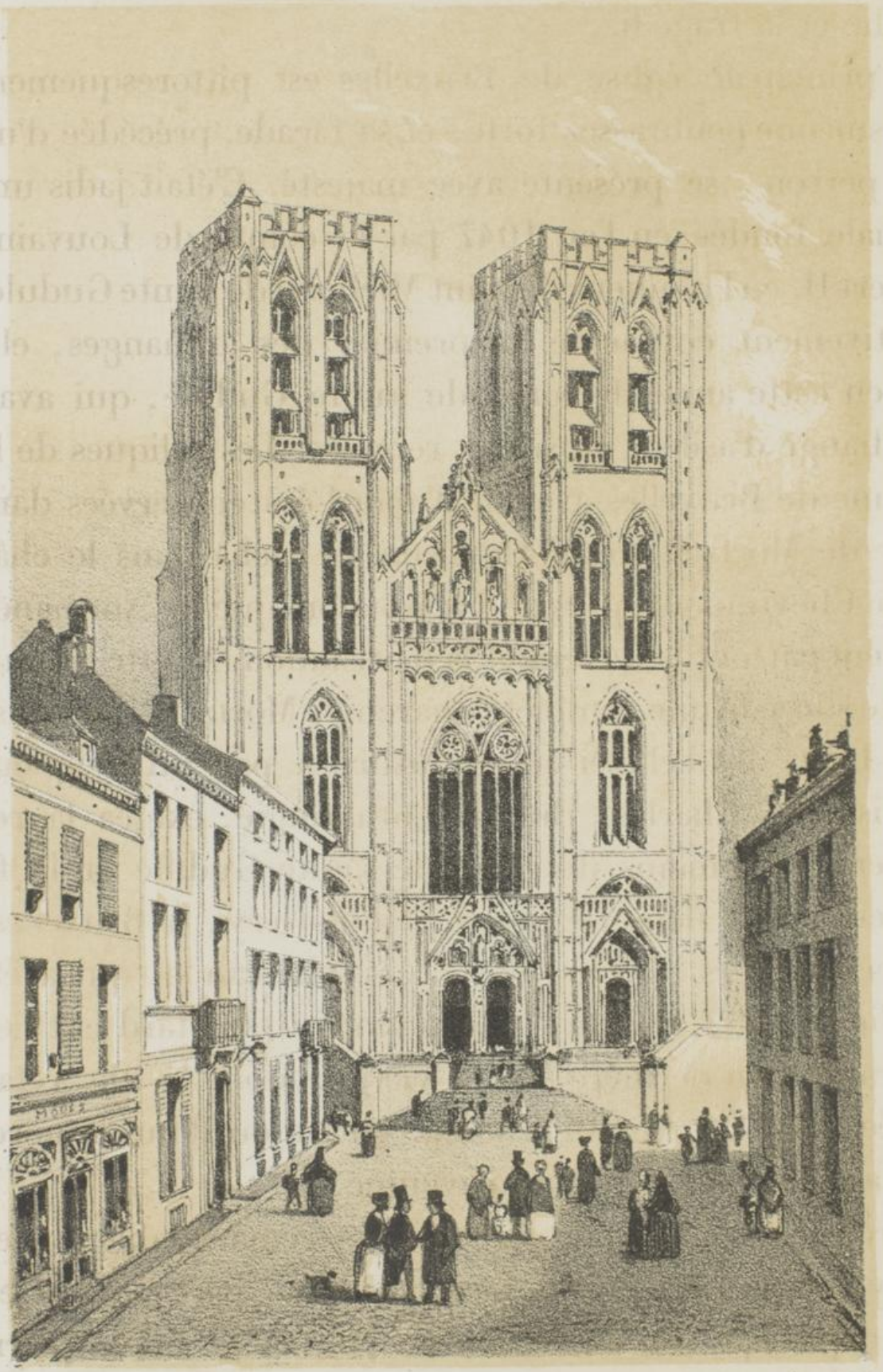


ANCIEN PALAIS DU PRINCE D'ORANGE, A BRUXELLES.



PALAIS DE JUSTICE, A BRUXELLES.

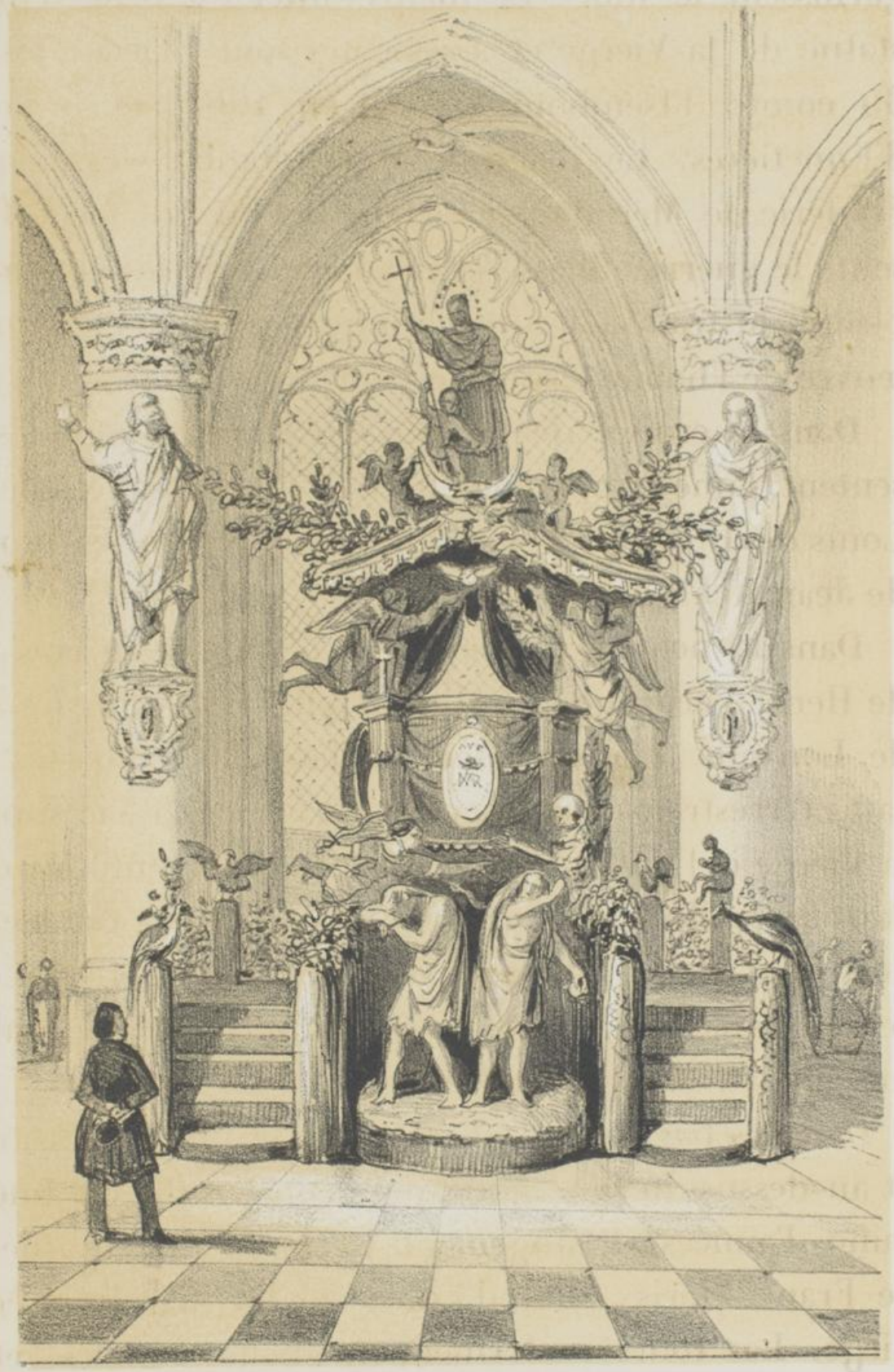
PLACE DE LA MONNAIE, A BRUXELLES



ÉGLISE DE ST MICHEL ET GUDULE, À BRUXELLES.

ÉGLISE DE STE GUDULE À BRUXELLES.

INTERIEUR DE Ste GUDULE.



LA CHAIRE DE STE GUDULE A BRUXELLES.

INTÉRIEUR DE N D DES VICTOIRES DU SABLON

ÉGLISE DE LA CHAPELLE, A BRUXELLES

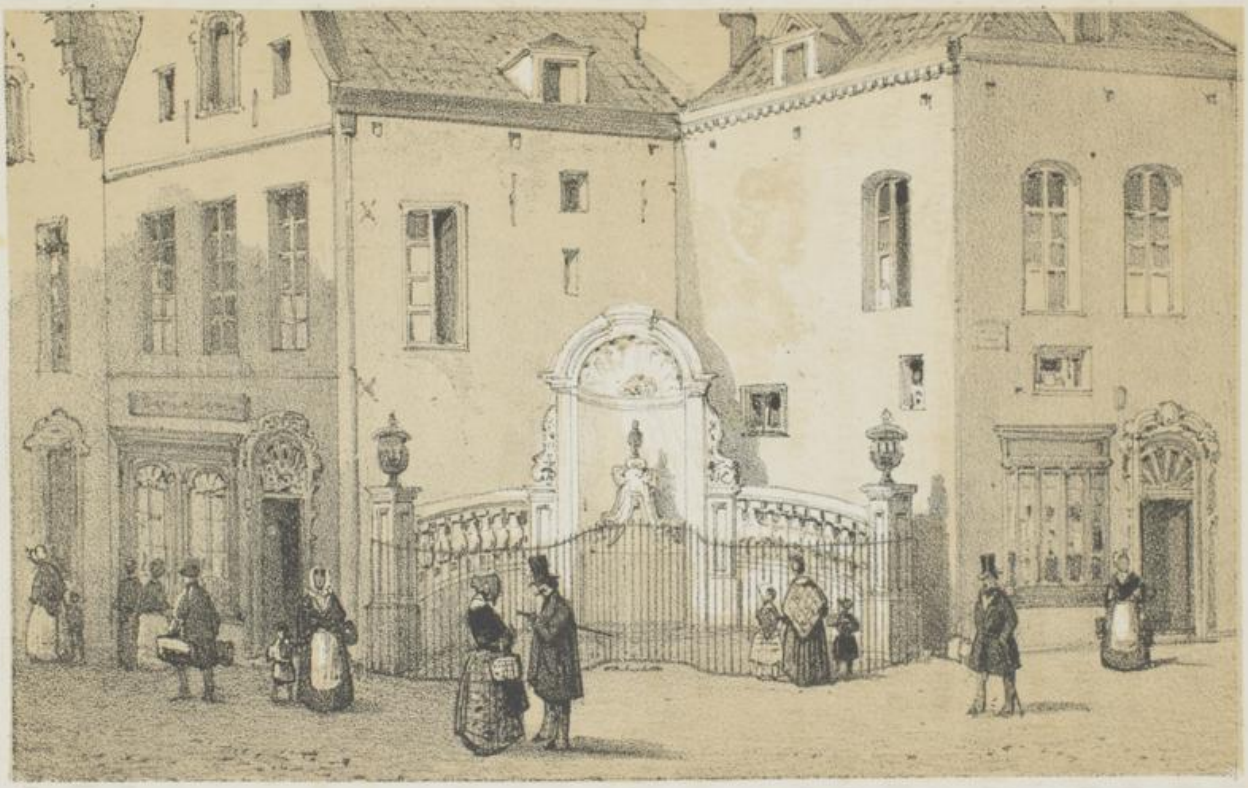
BASSIN DE Ste CATHERINE, A BRUXELLES.

FAÇADE DU GRAND HOSPICE, A BRUXELLES

NOUVEL HOPITAL St JEAN A BRUXELLES.

JARDIN BOTANIQUE A BRUXELLES

PLACE DU MUSÉE, À BRUXELLES



FONTAINE DU MANNEKEN PIS, À BRUXELLES

PALAIS DU ROI, A LAEKEN.

CHÂTEAU DE STEENOCKERSEEL, PROVINCE DE BRABANT

MONUMENTS DU CHAMPS DE BATAILLE DE WATERLOO

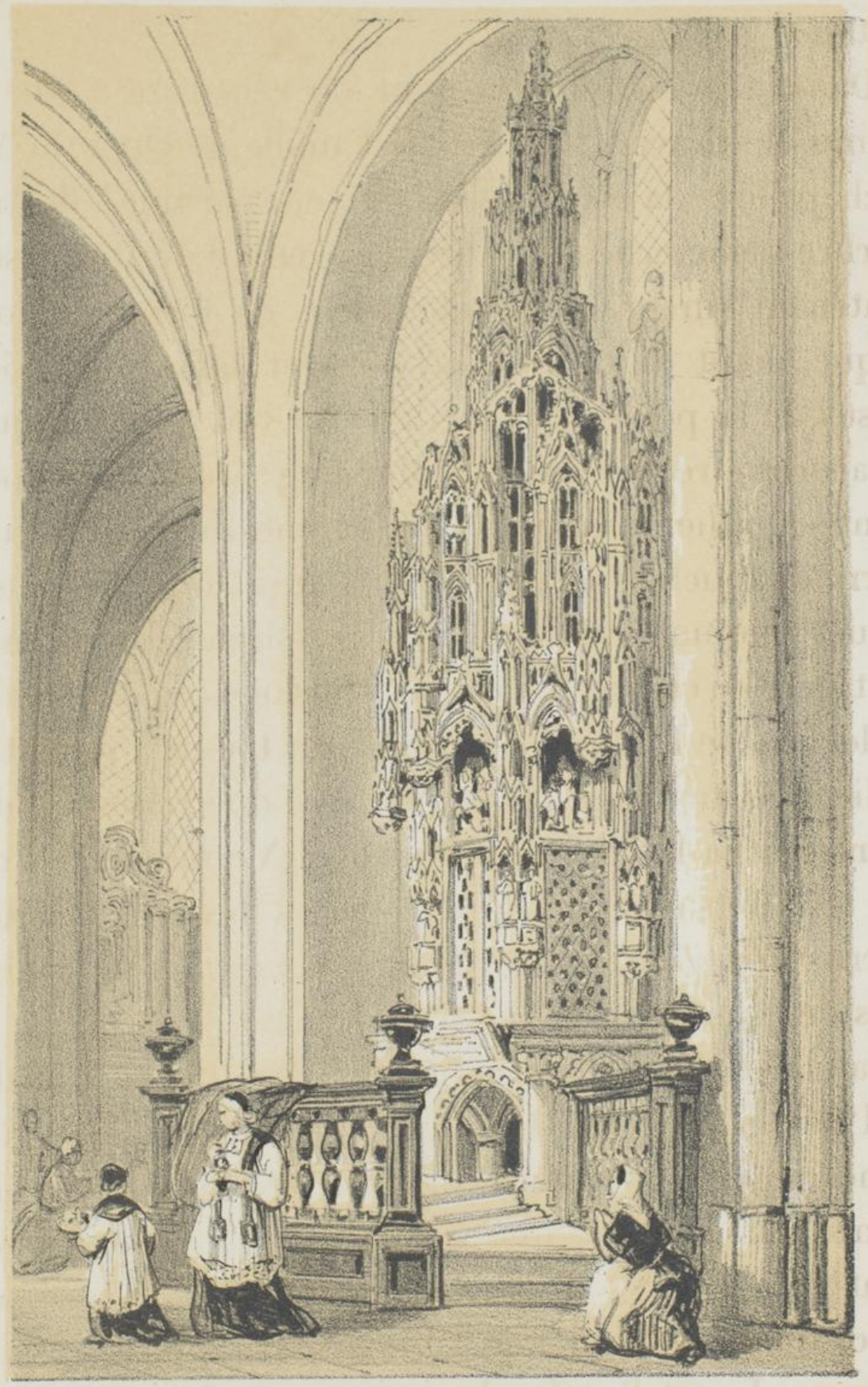
CHATEAU DE BEERSEL PROVINCE DE BRABANT

CHÂTEAU DE GAESBEEK, PROVINCE DE BRABANT.

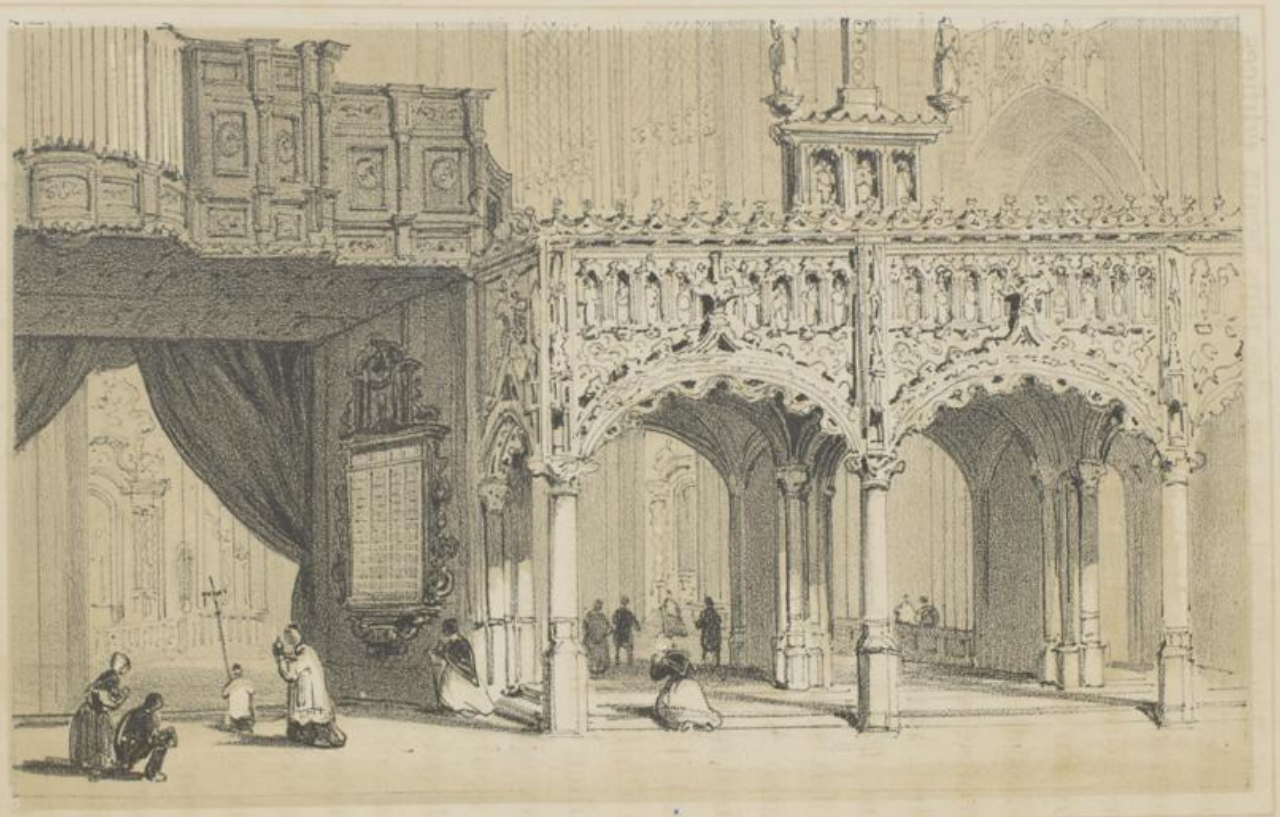
VUE DU PARC DE WESPELAER

LOUVAIN.

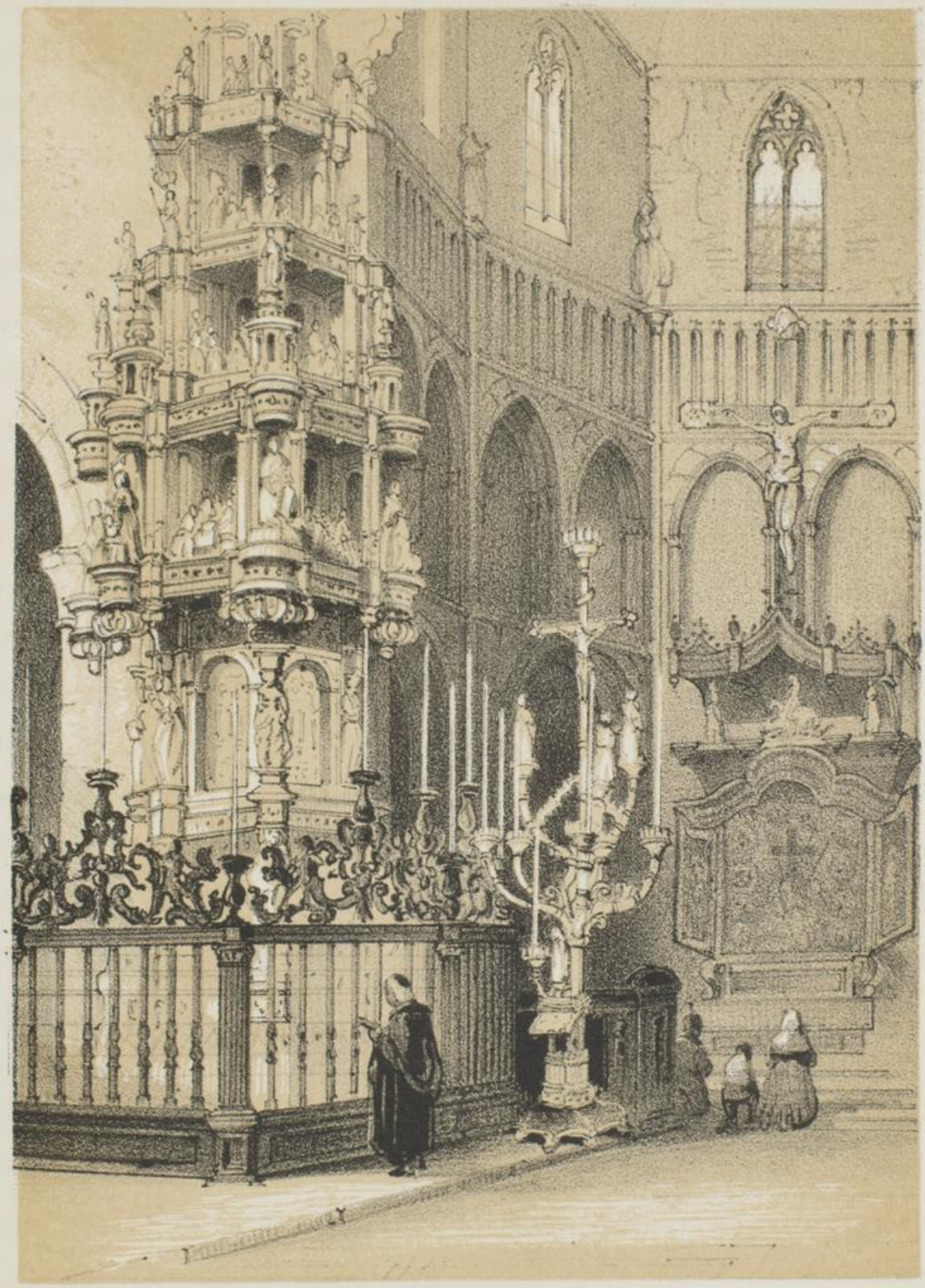
HÔTEL DE VILLE, A LOUVAIN.



LE TABERNACLE DE ST PIERRE À LOUVAIN.



JUBÉ DE St PIERRE A LOUVAIN



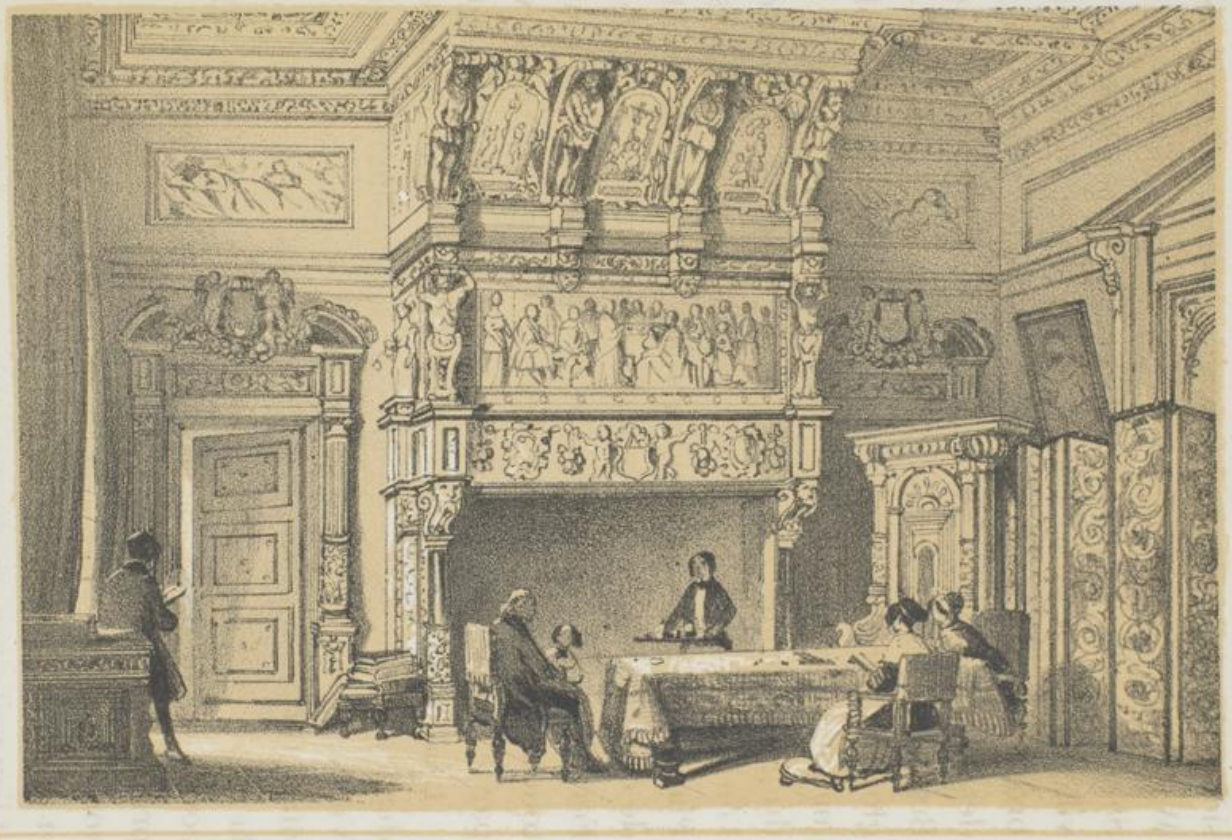
TABERNACLE DE L'ÉGLISE DE LÉAU

LES RUINES DE L'ABBAYE DE VILLERS

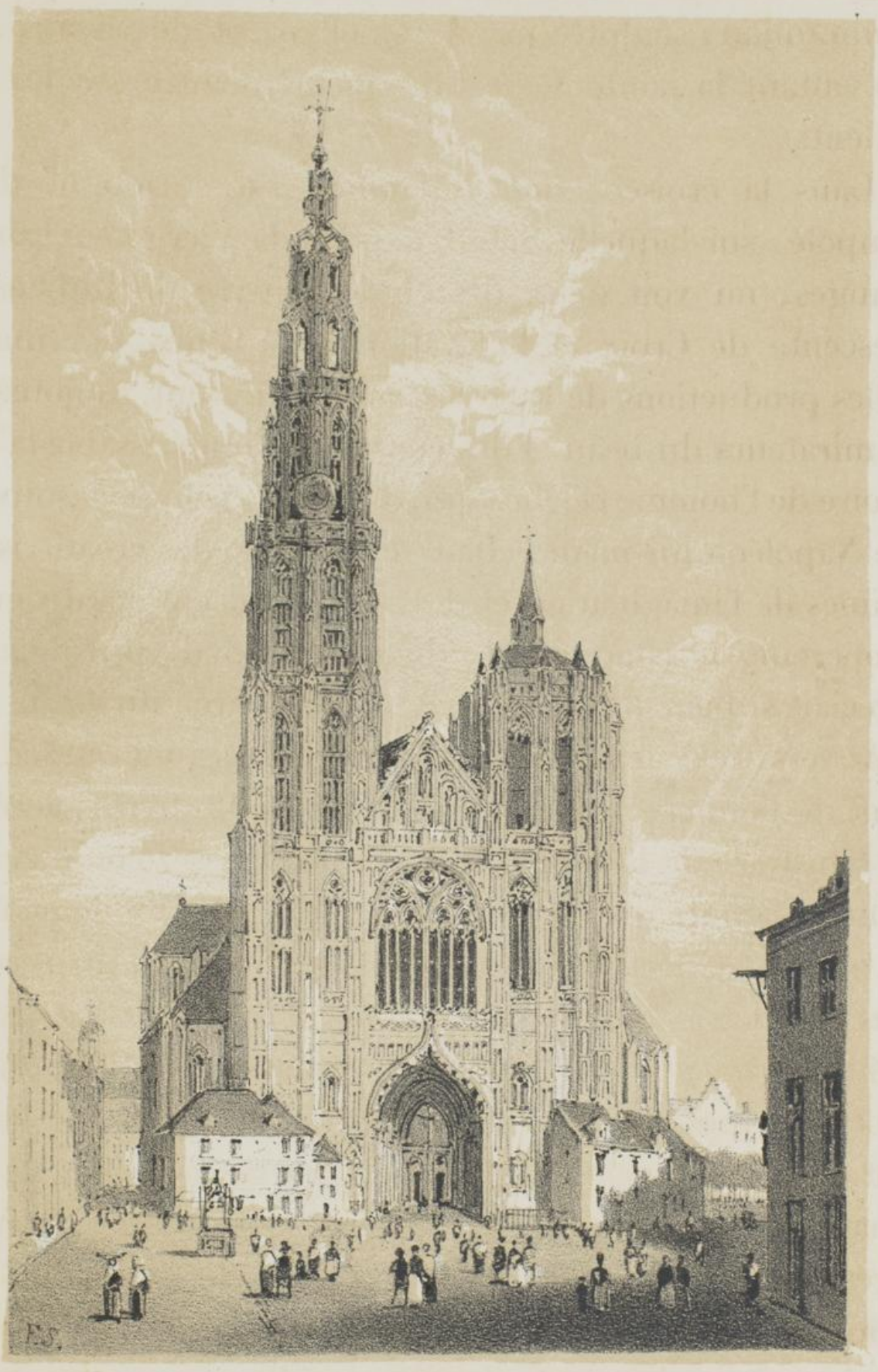
NIVELLES.

CATHEDRALE DE MALINES

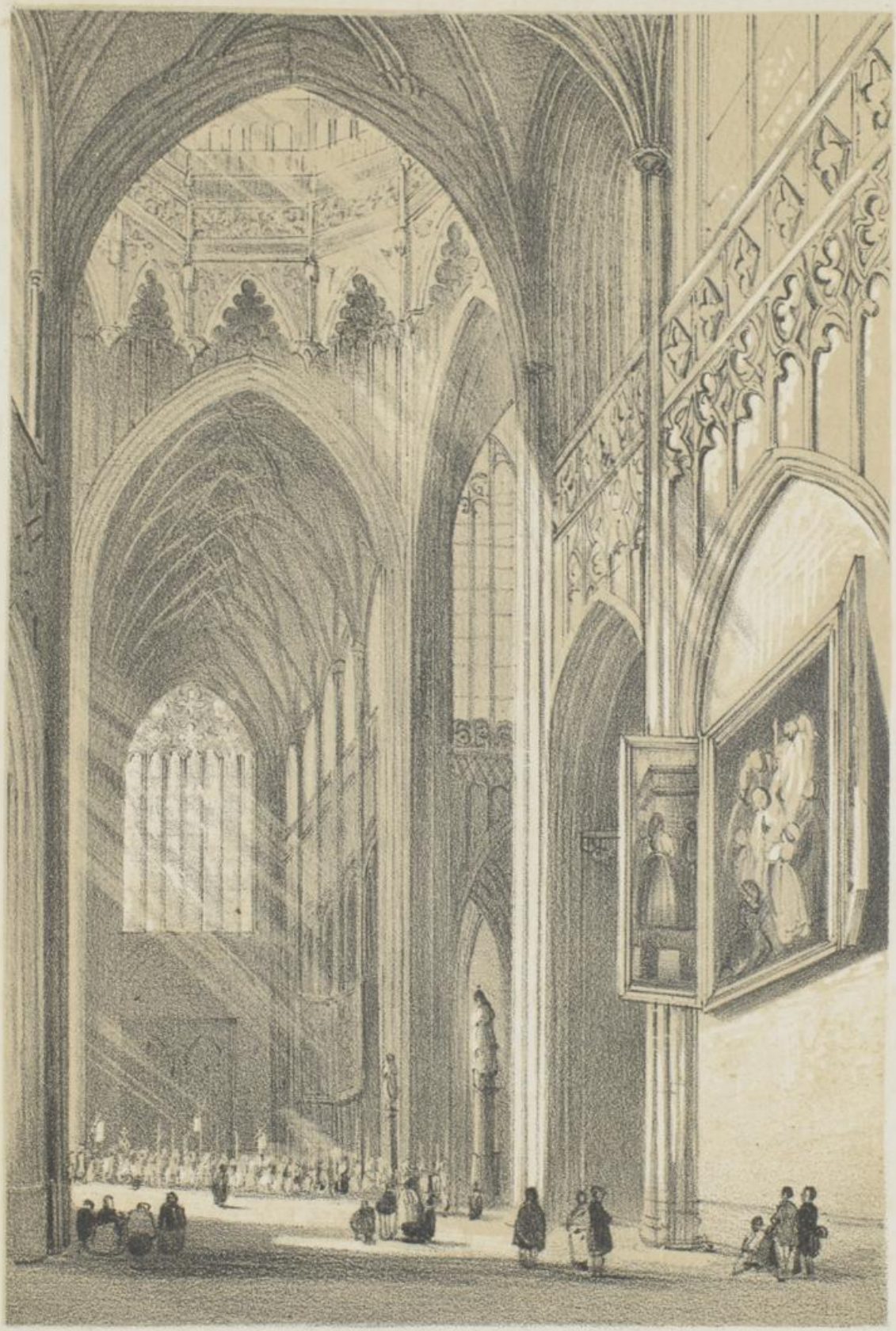
ANVERS.



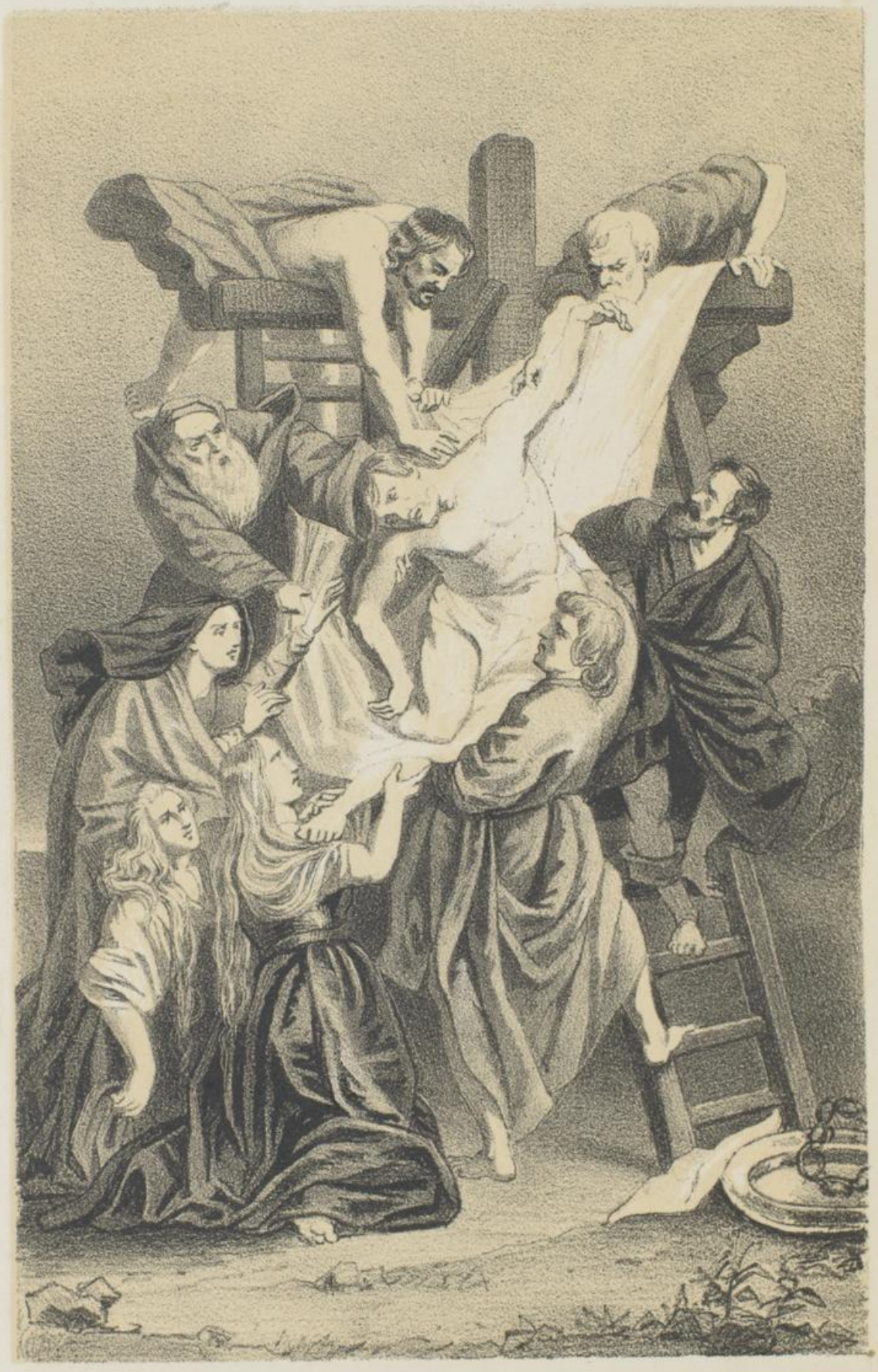
LA SALLE DES MARIAGES, À ANVERS.



NOTRE DAME A ANVERS



INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'ANVERS.



LA DESCENTE DE CROIX D'APRÈS RUBENS (À ANVERS.)

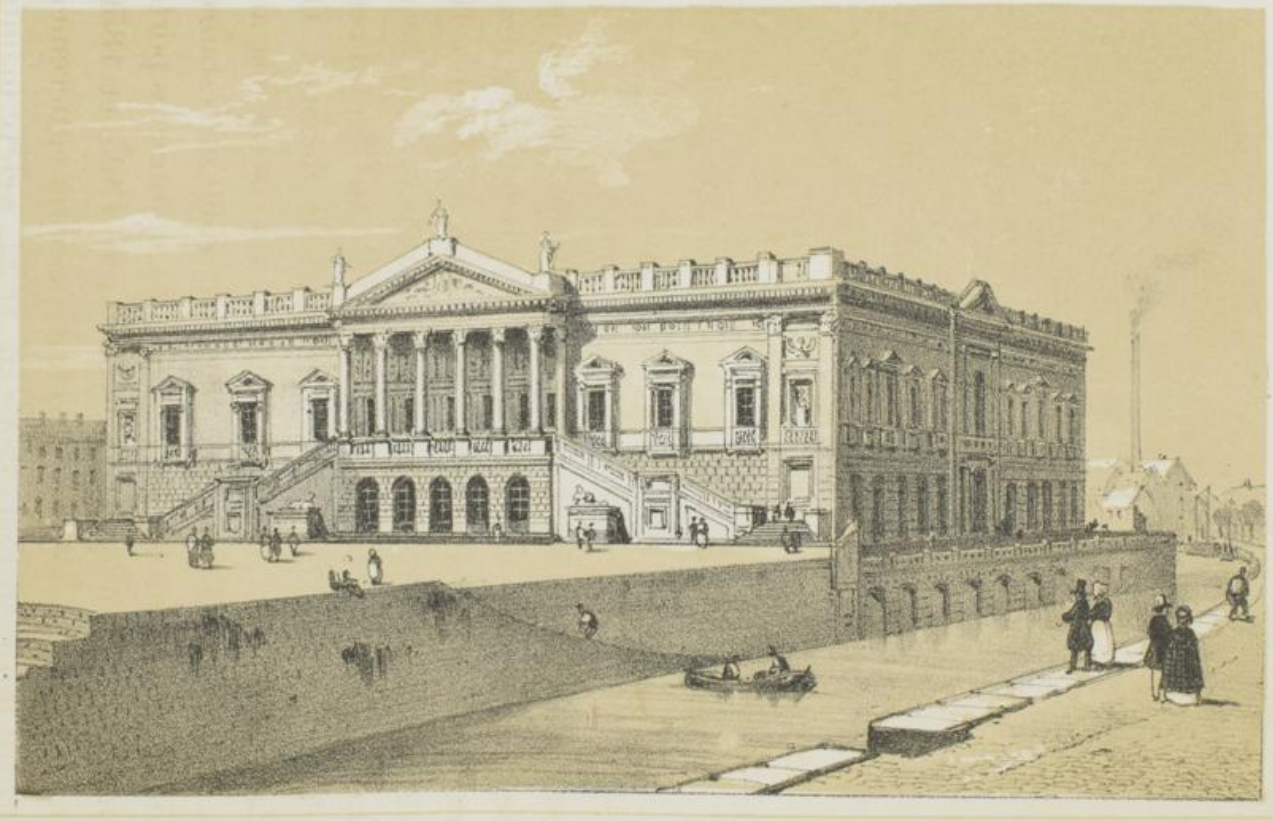
INTÉRIEUR DE LA BOURSE D'ANVERS.

LE CALVAIRE A ANVERS.

LE THÉATRE D'ANVERS.

L'ABBAYE DE TONGERLOO, (PROVINCE D'ANVERS).

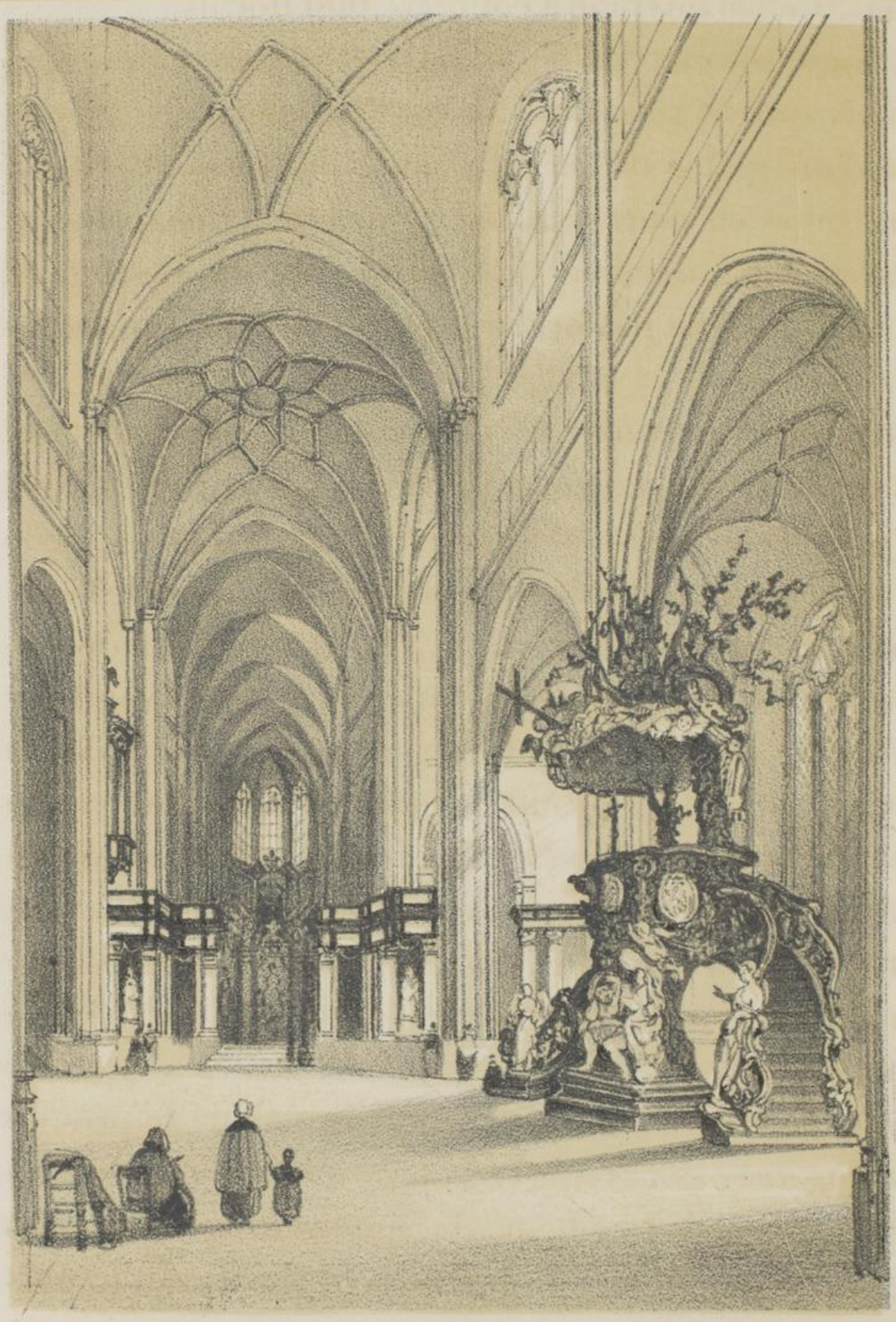
ANCIEN CHATEAU DES COMTES DE FLANDRE, A GAND



VUE DU PALAIS DE JUSTICE A GAND

HÔTEL DE VILLE, À GAND.

LE THEATRE A GAND.



INTÉRIEUR DE L'EGLISE St BAVON, À GAND.

L'EGLISE St NICOLAS, À GAND.

ÉGLISE DE ST PIERRE, À GAND.

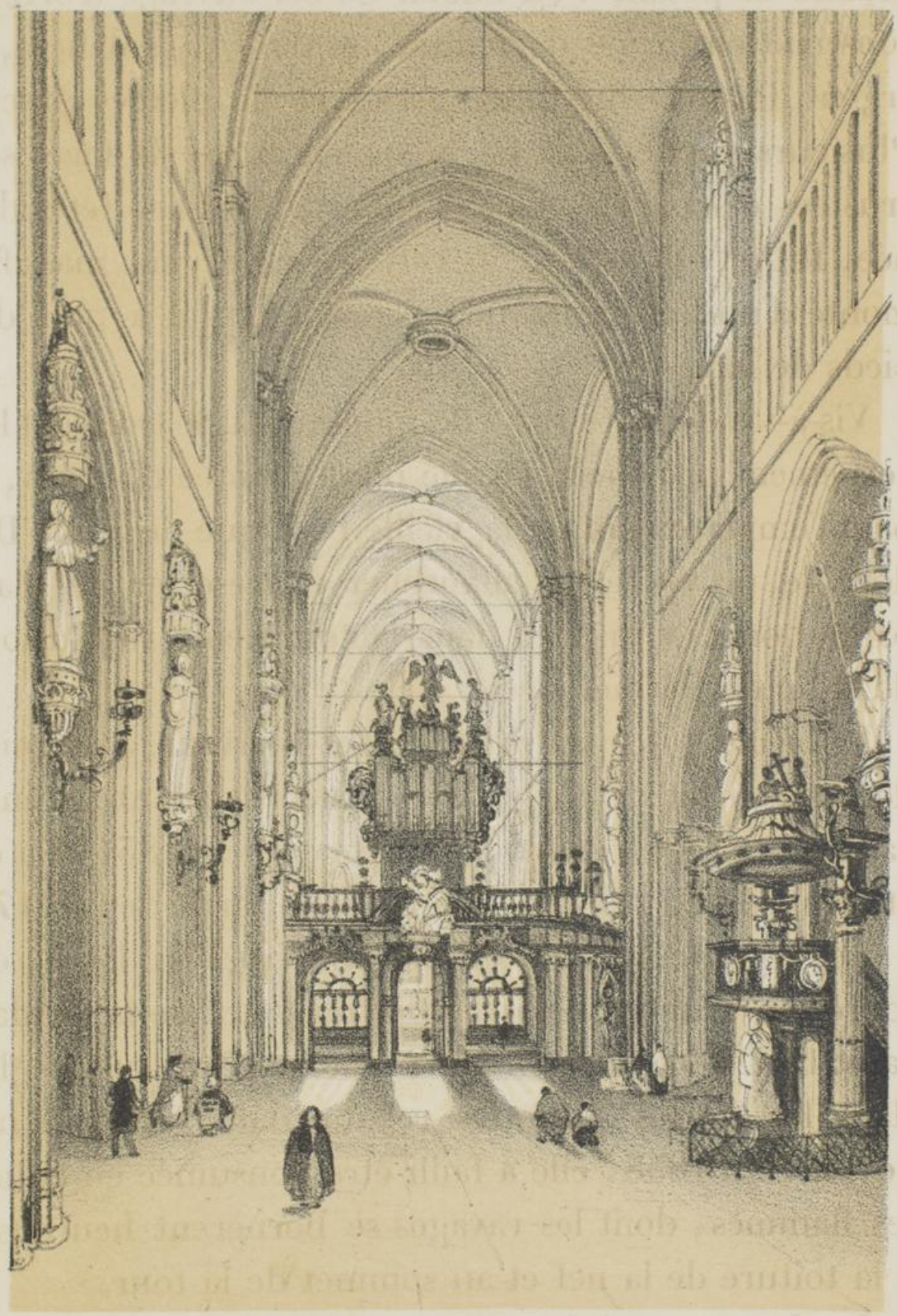
LE CASSINO À GAND.

HÔTEL DE VILLE, A AUDENARDE.

HOTEL DE VILLE, A BRUGES

LA TOUR DES HALLES, À BRUGES.

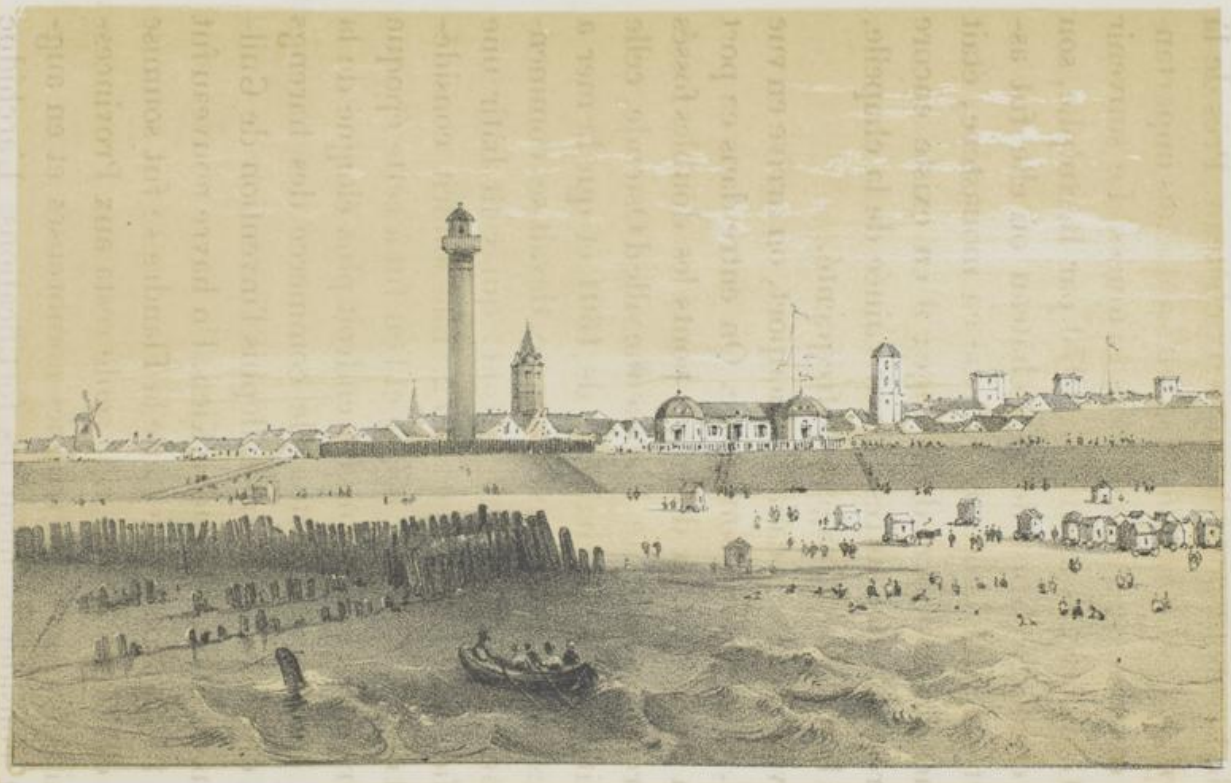
CHEMINÉE DU FRANC DE BRUGES.



ÉGLISE DE S^T^ SAUVEUR, A BRUGES.

VUE DE L'EGLISE St JACQUES, A BRUGES.

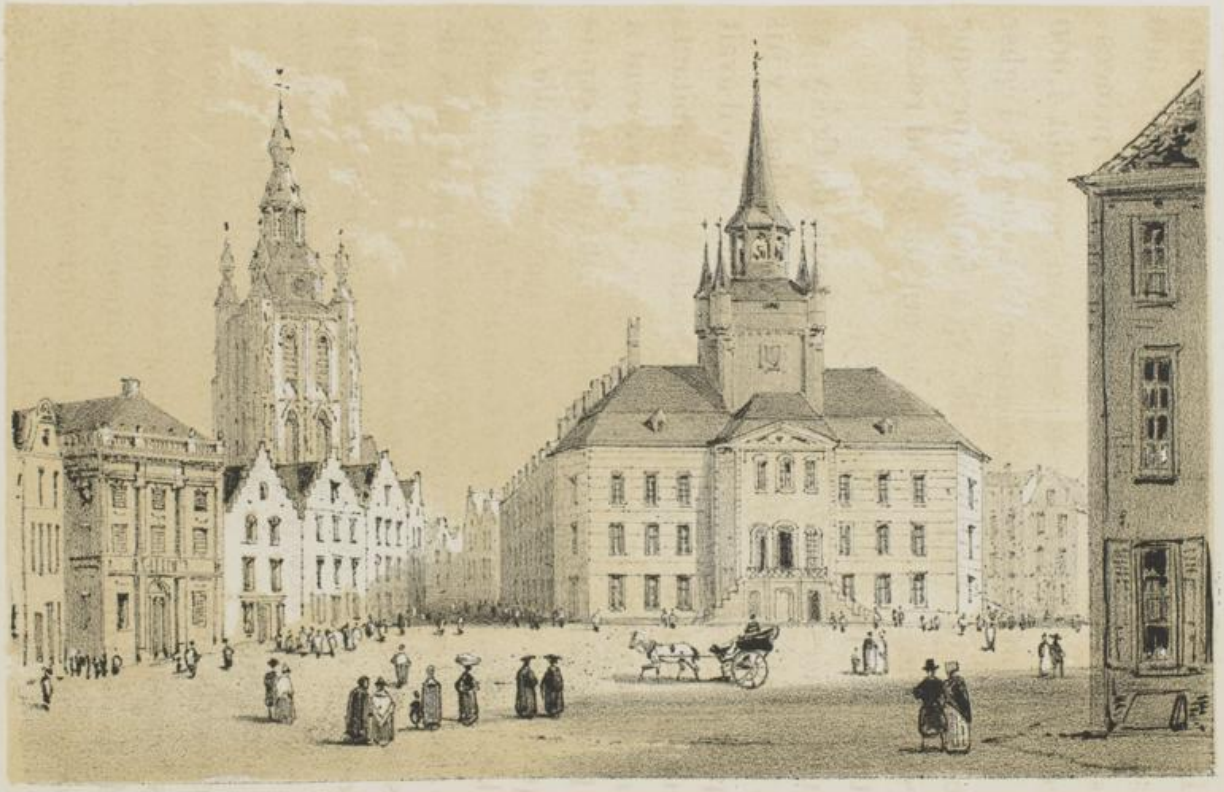
PONT St JEAN, A BRUGES.



VUE D'OSTENDE

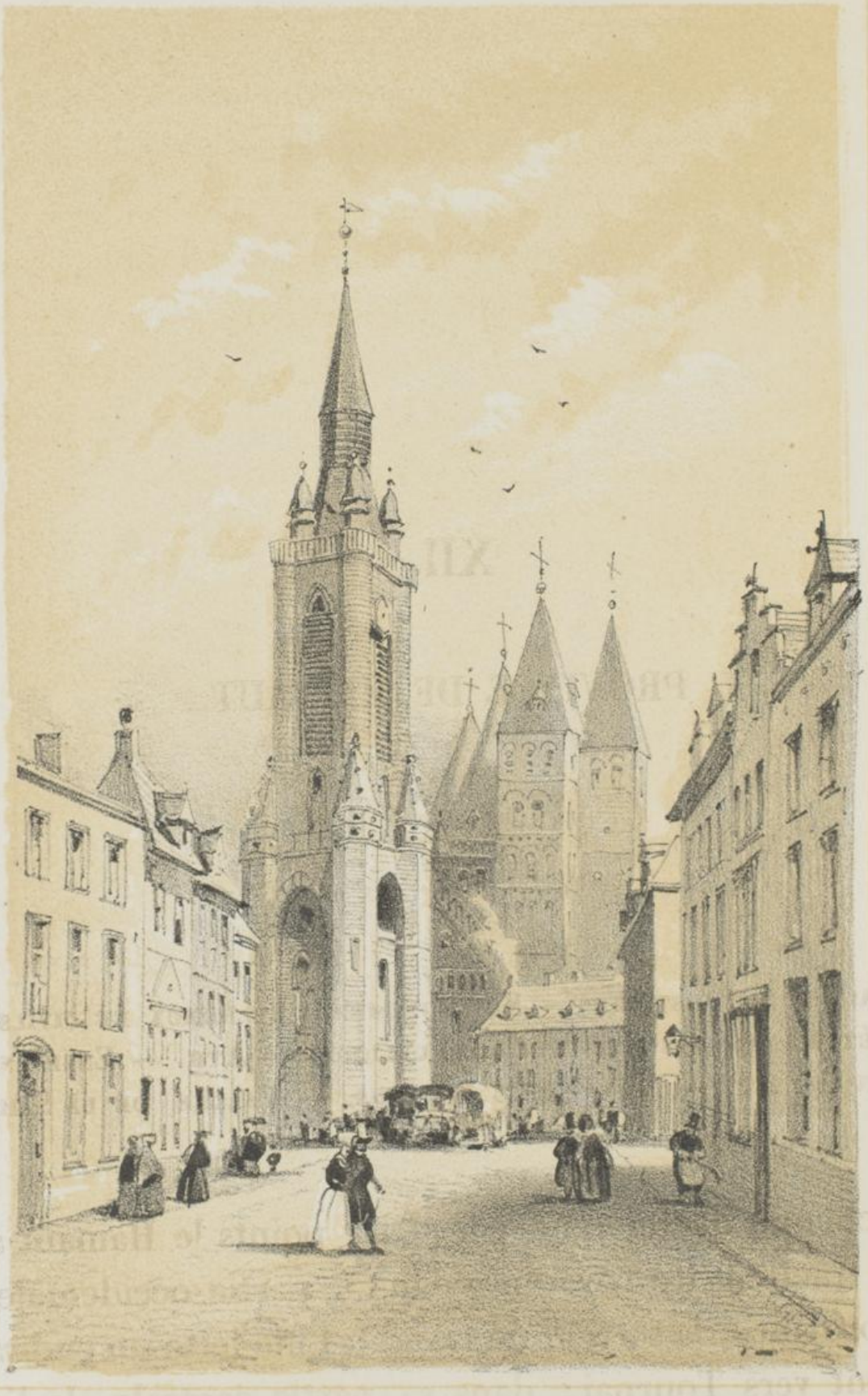
JUBE DE L'EGLISE DE DIXMUDE

LES HALLES A YPRES



LA GRANDE PLACE DE COURTRAI.

LE CHRIST À LA CROIX D'APRÈS VAN DYCK (À COURTRAI)



LE BEFFROI DE TOURNAI

STATION DU CHEMIN DE FER A TOURNAI

LE PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE TOURNAI

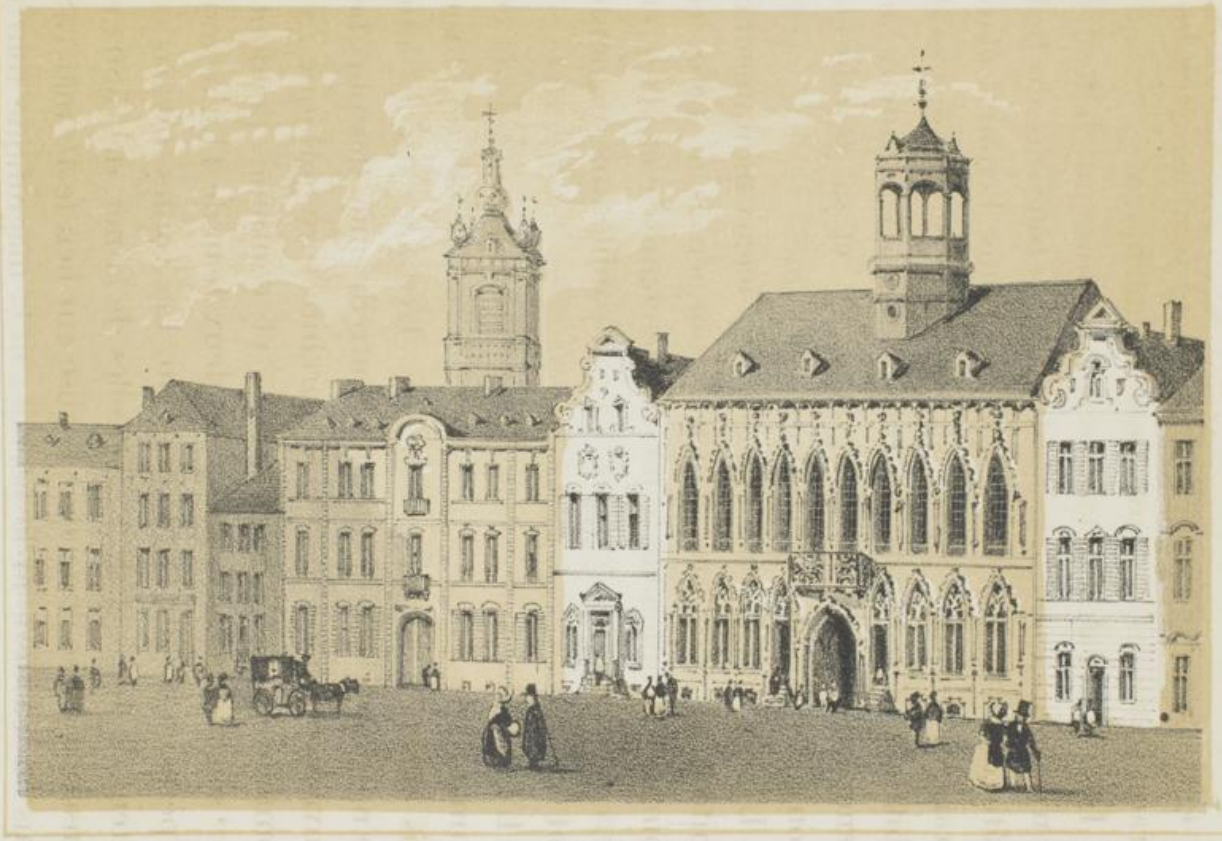
LE JUBÉ DE LA CATHÉDRALE DE TOURNAI

CATHÉDRALE DE TOURNAI (CÔTÉ DU NORD)

SALLE DES CONCERTS A TOURNAI.

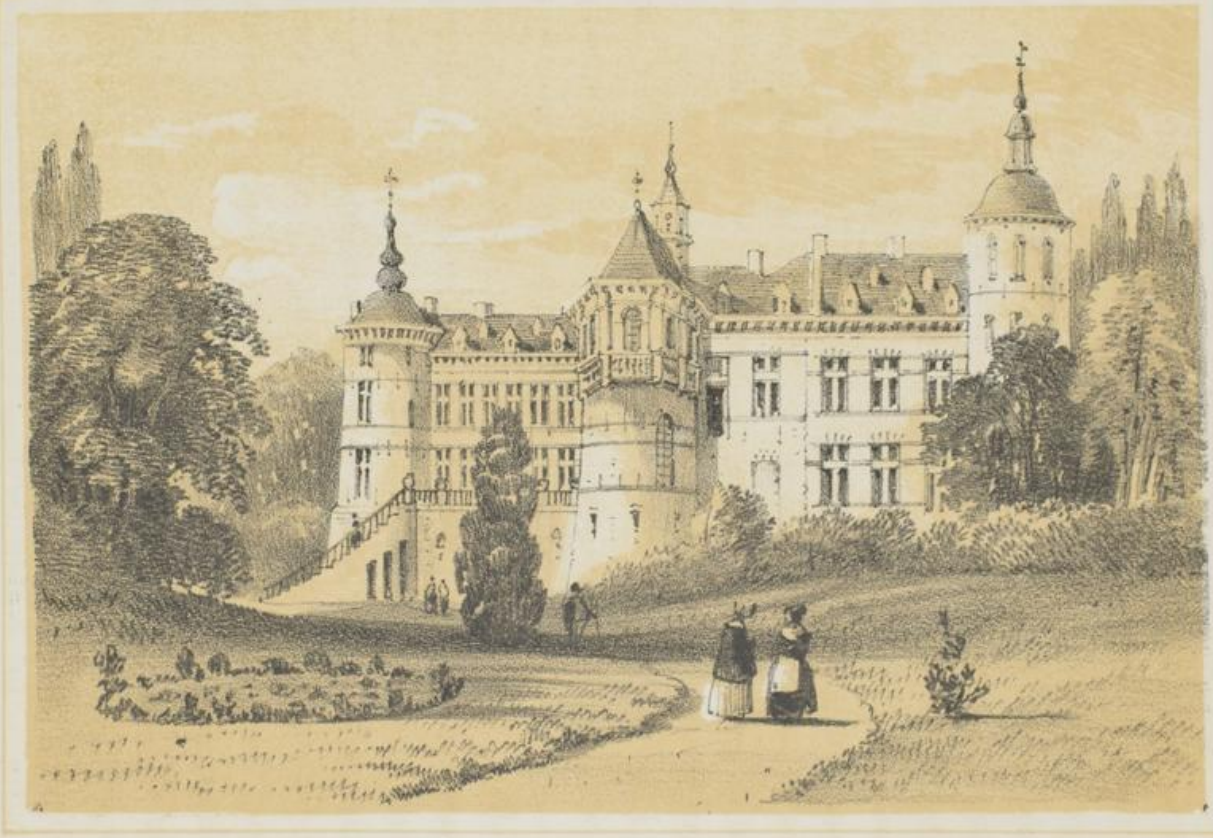
CHATEAU DE BEL-OEIL, PRÈS D'ATH.

MONS.



PLACE DE L'HOTEL DE VILLE A MONS

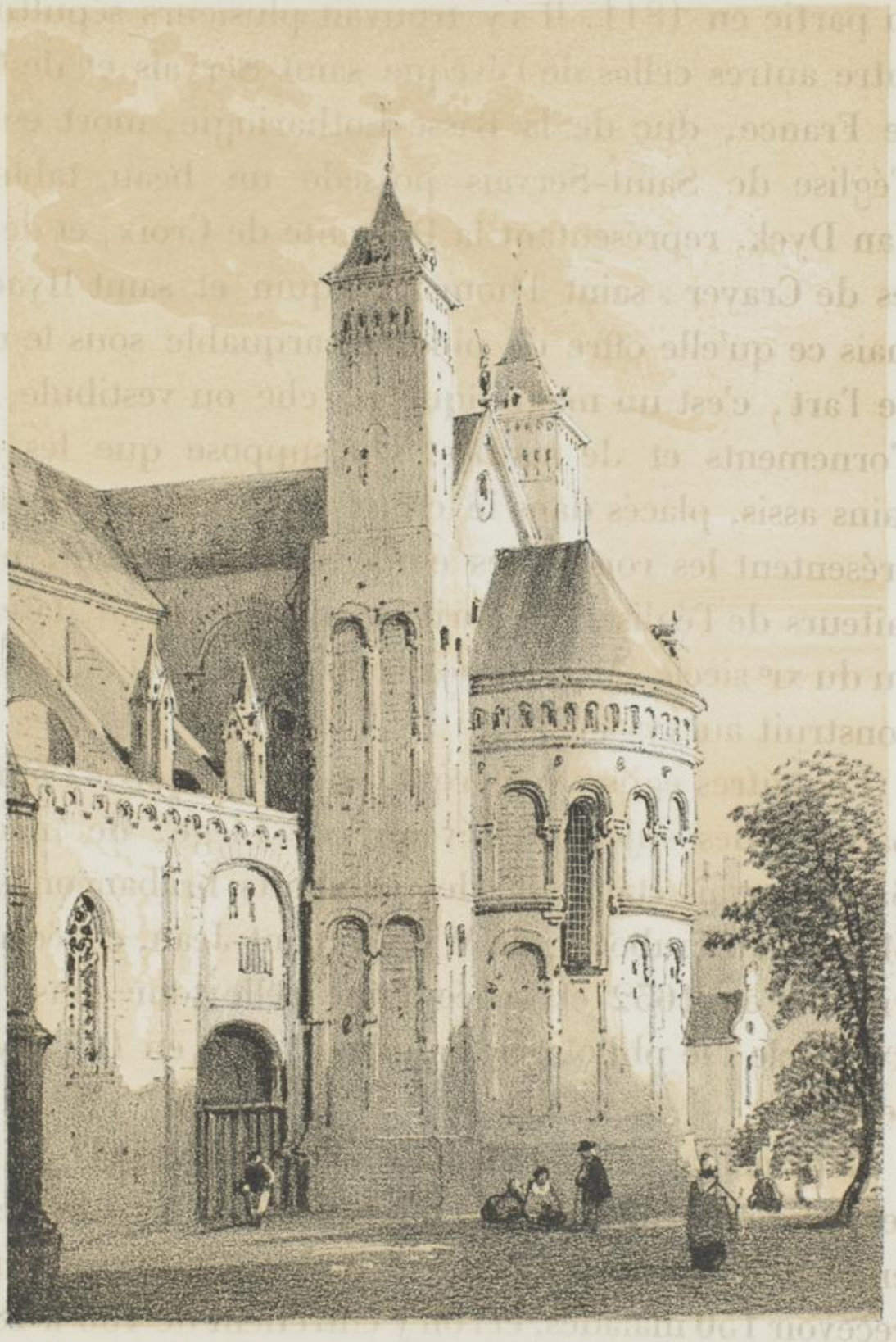
INTÉRIEUR DE Ste VAUDRU A MONS.



CHATEAU DE TRAZEGNIES (HAINAUT.)

CHÂTEAU DE FONTAINE-L'EVÊQUE (HAINAUT)

MAESTRICHT



EGLISE ST SERVAIS, A MAESTRICHT

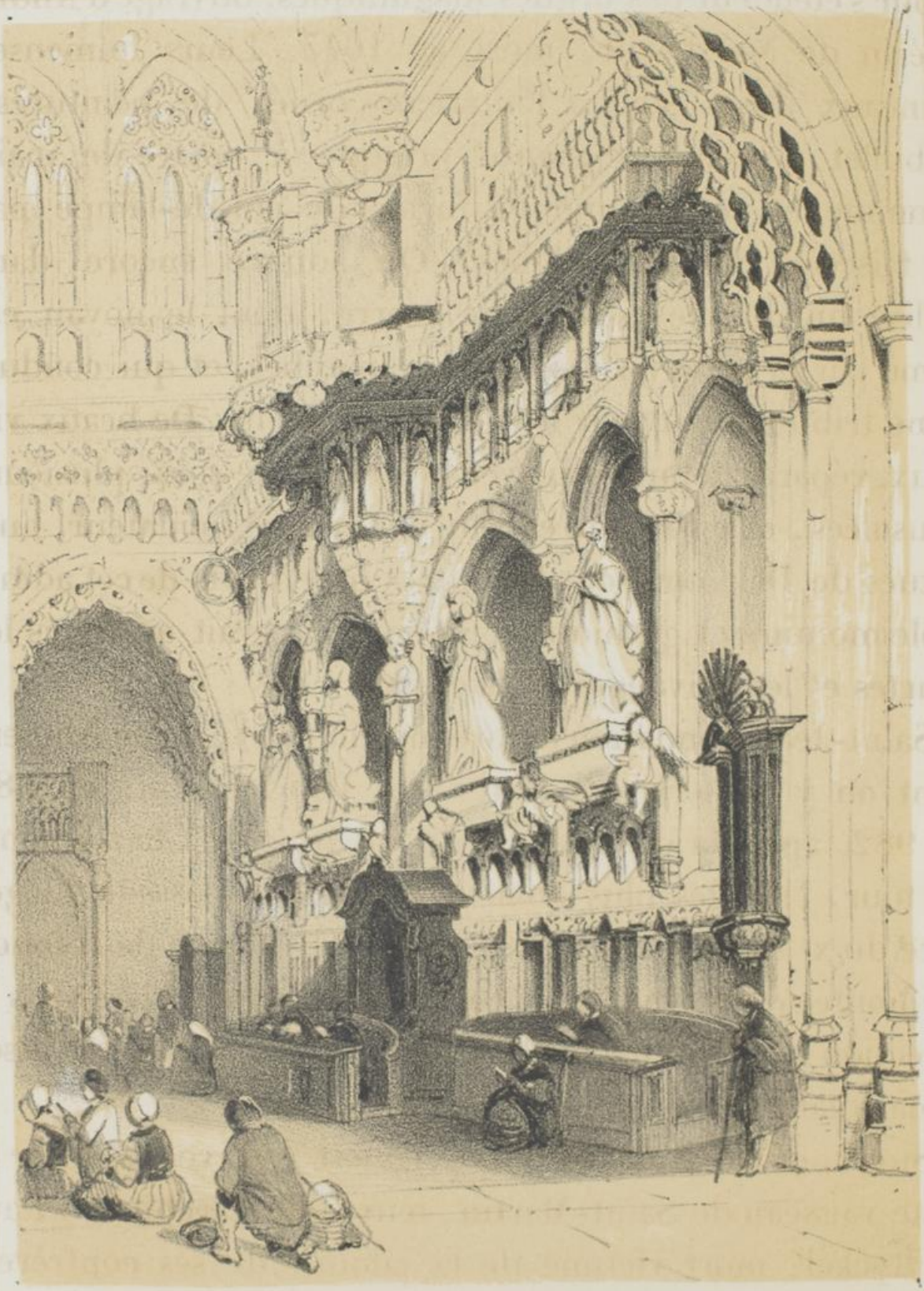
LE PONT DES ARCHES À LIEGE

COUR DU PALAIS, A LIÉGE.

LE PERRON A LIEGE

SAINT JAQUES A LIEGE.

LE CHŒUR DE St JACQUES A LIEGE.



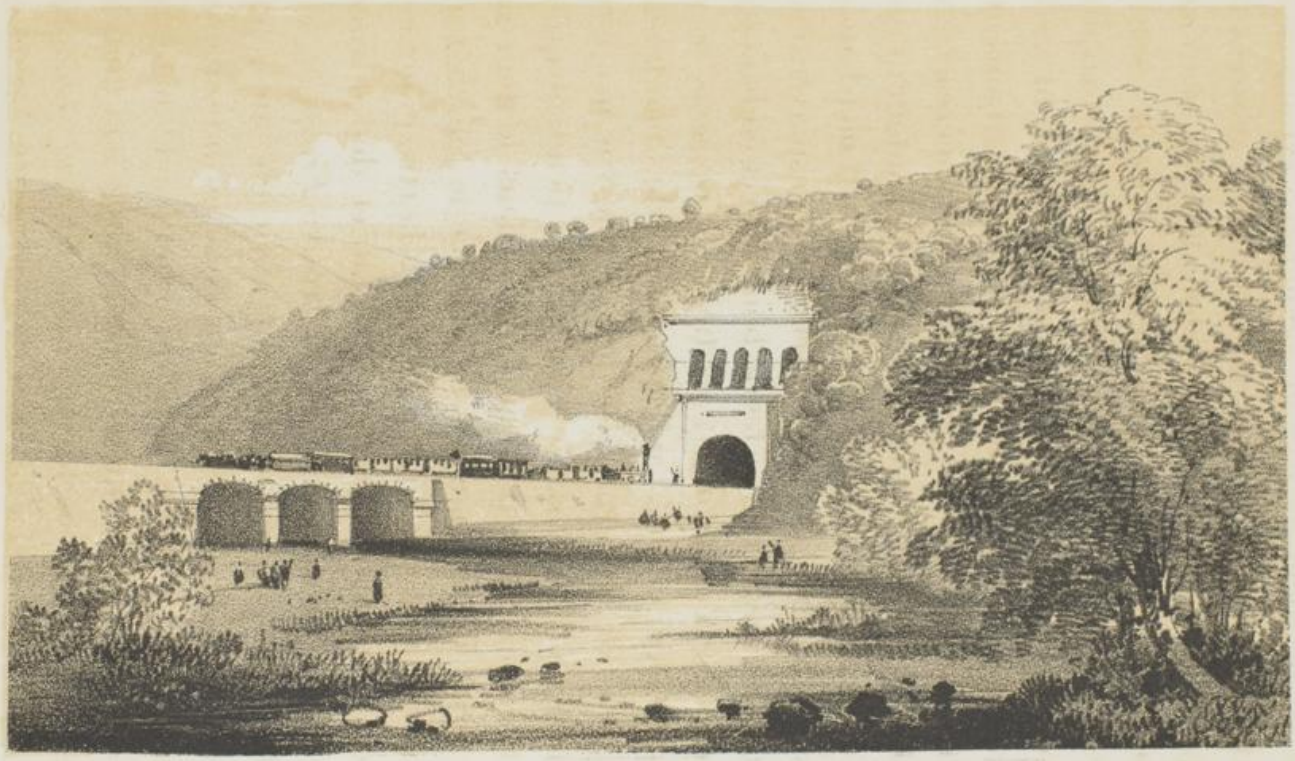
L'ORGUE DE ST JACQUES A LIÉGE.

S.t MARTIN A LIEGE VUE DE LA PROMENADE

PLACE DE LA COMÉDIE À LIÉGE

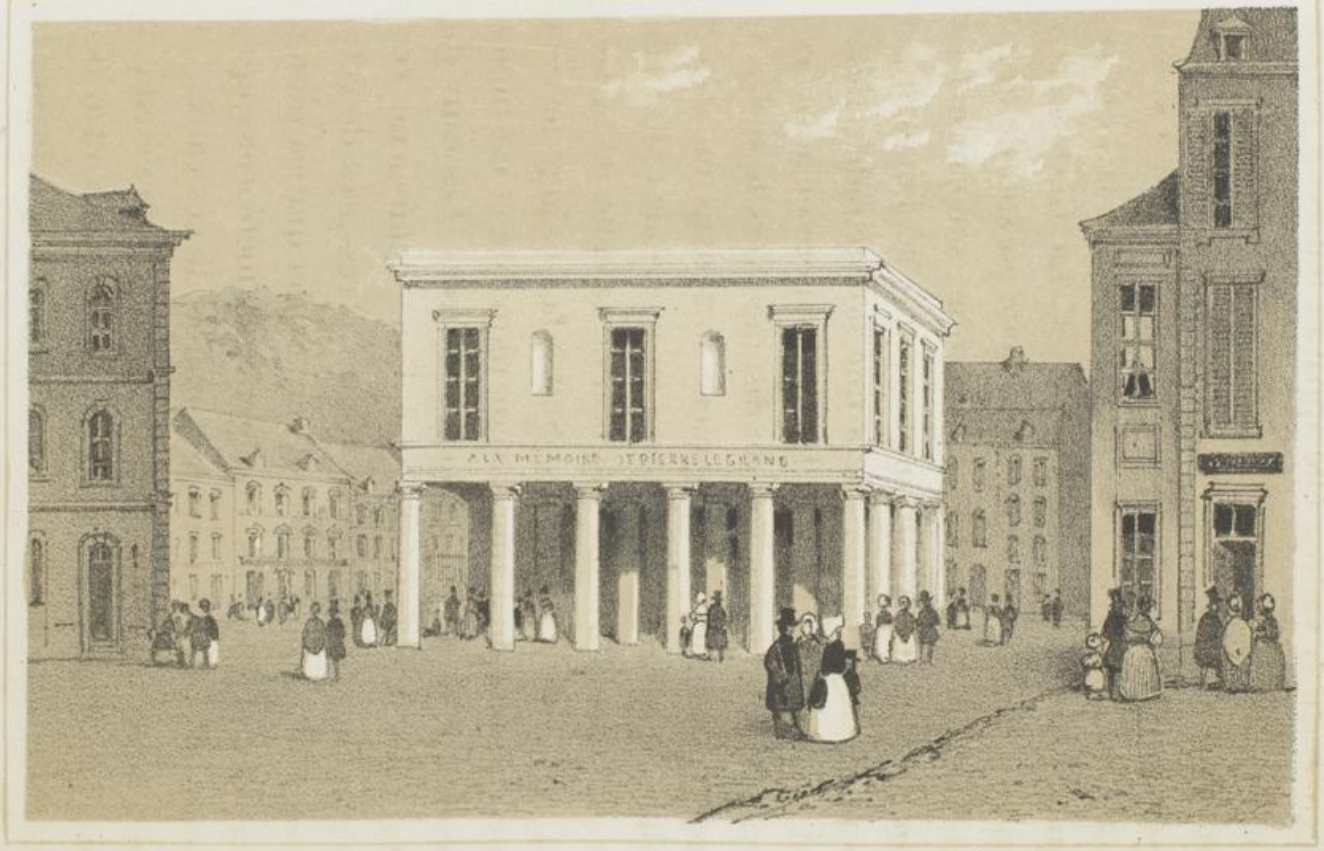
VUE DE VISÉ

PONT DU VAL-BENOIT PRÈS LIÉGE.

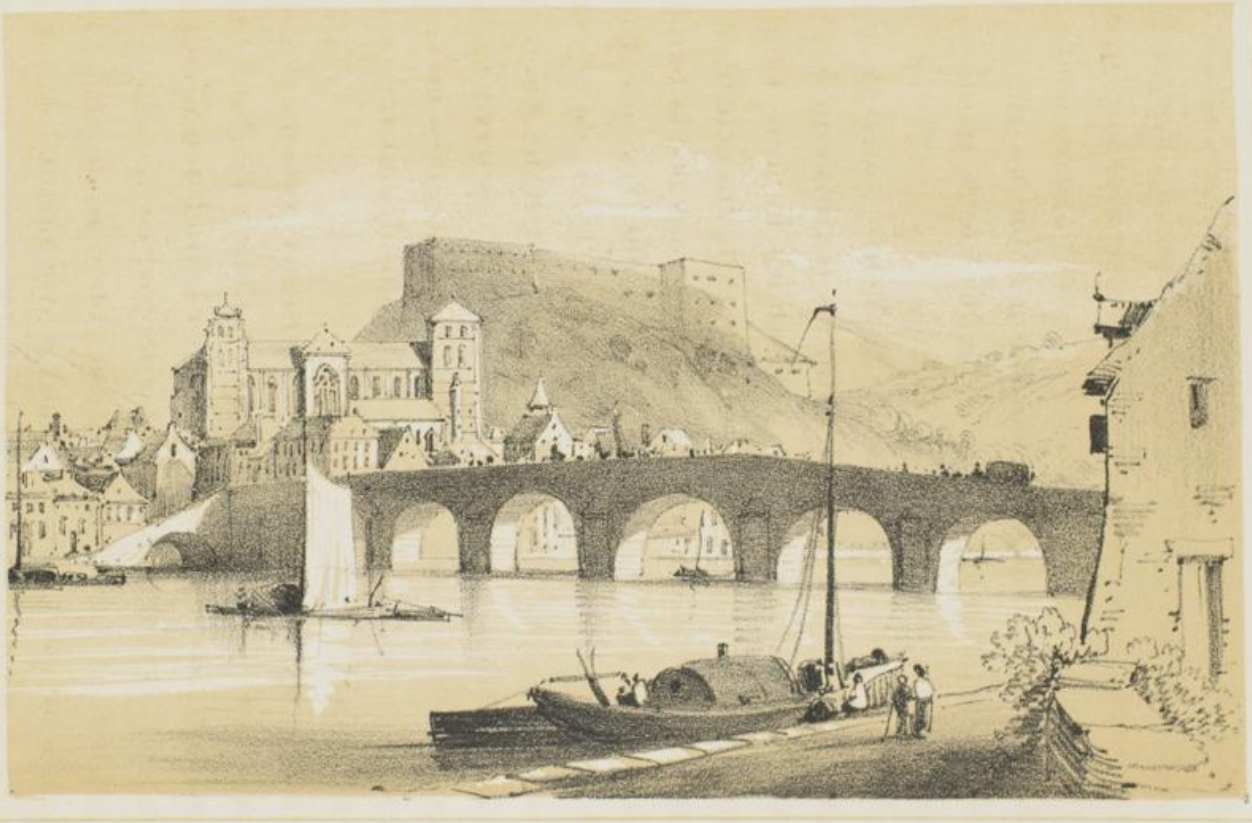


TUNNEL DE CHAUDFONTAINE.

VUE DES RUINES DU CHÂTEAU DE FRANCHIMONT, PRÈS SPA.

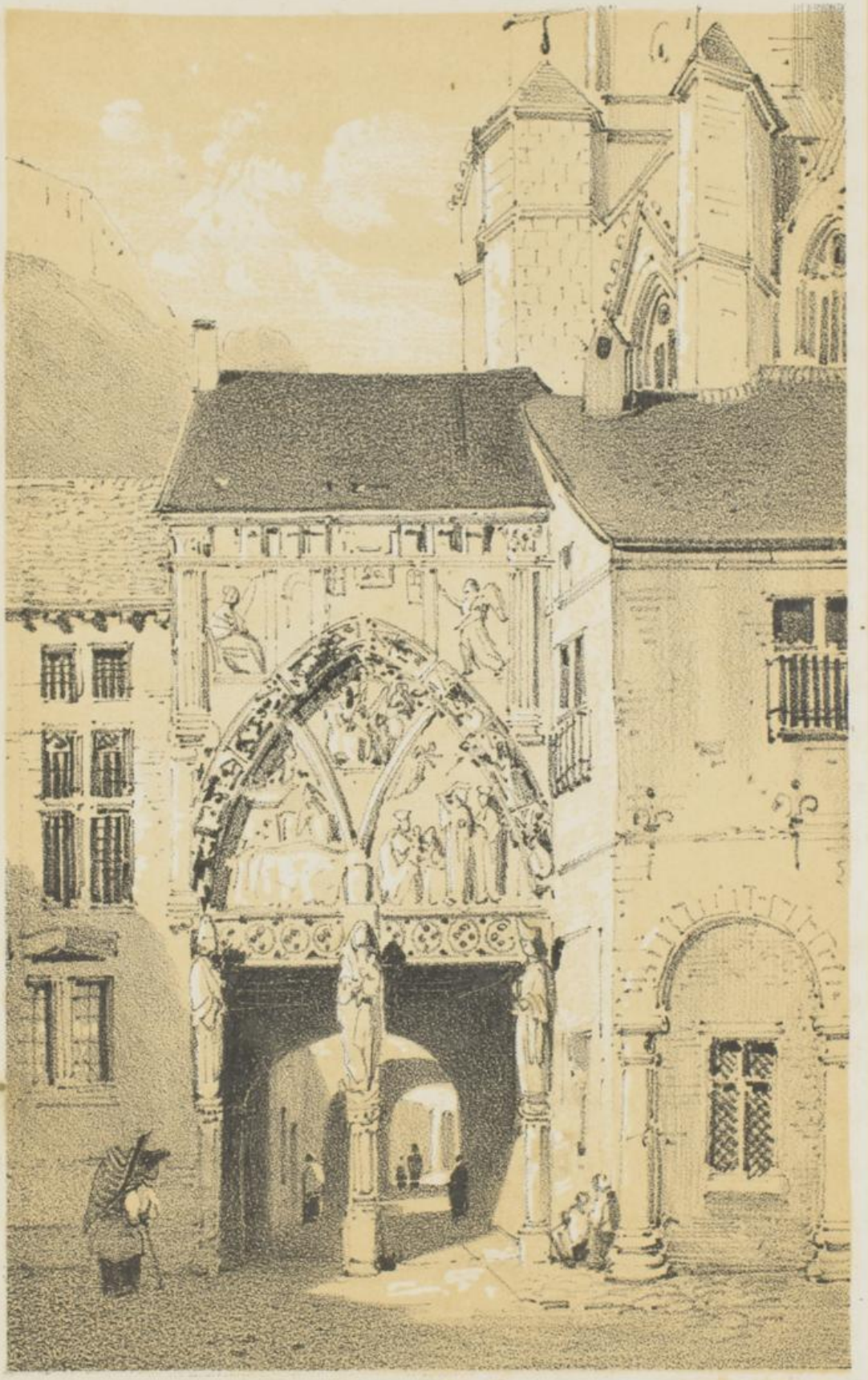


FONTAINE DU POUHON, A SPA.



VUE DE HUY

RUINES ROMAINES PRÈS D'HUY.

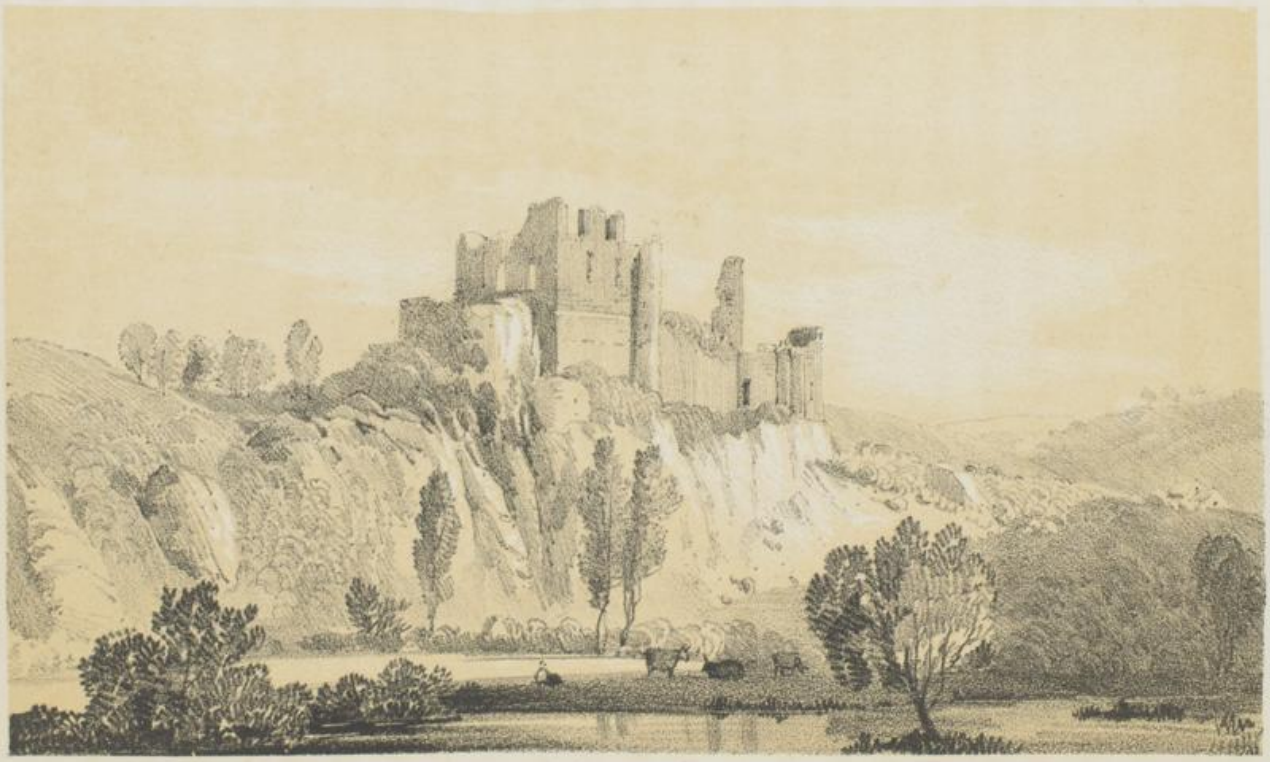


PORTAIL DE LA VIERGE À HUY.

CHATEAU DE MODAVE.

VUE DE NAMUR.

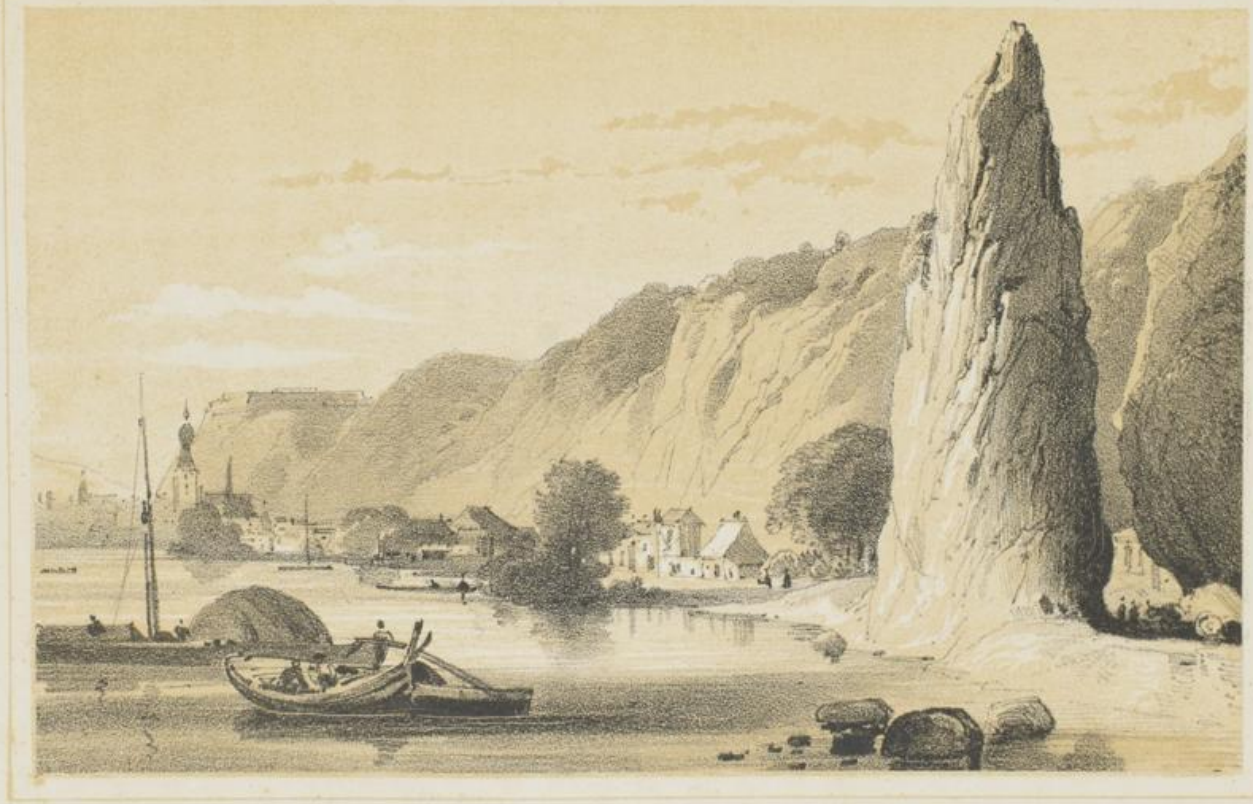
VUE DU CHATEAU DE NAMUR



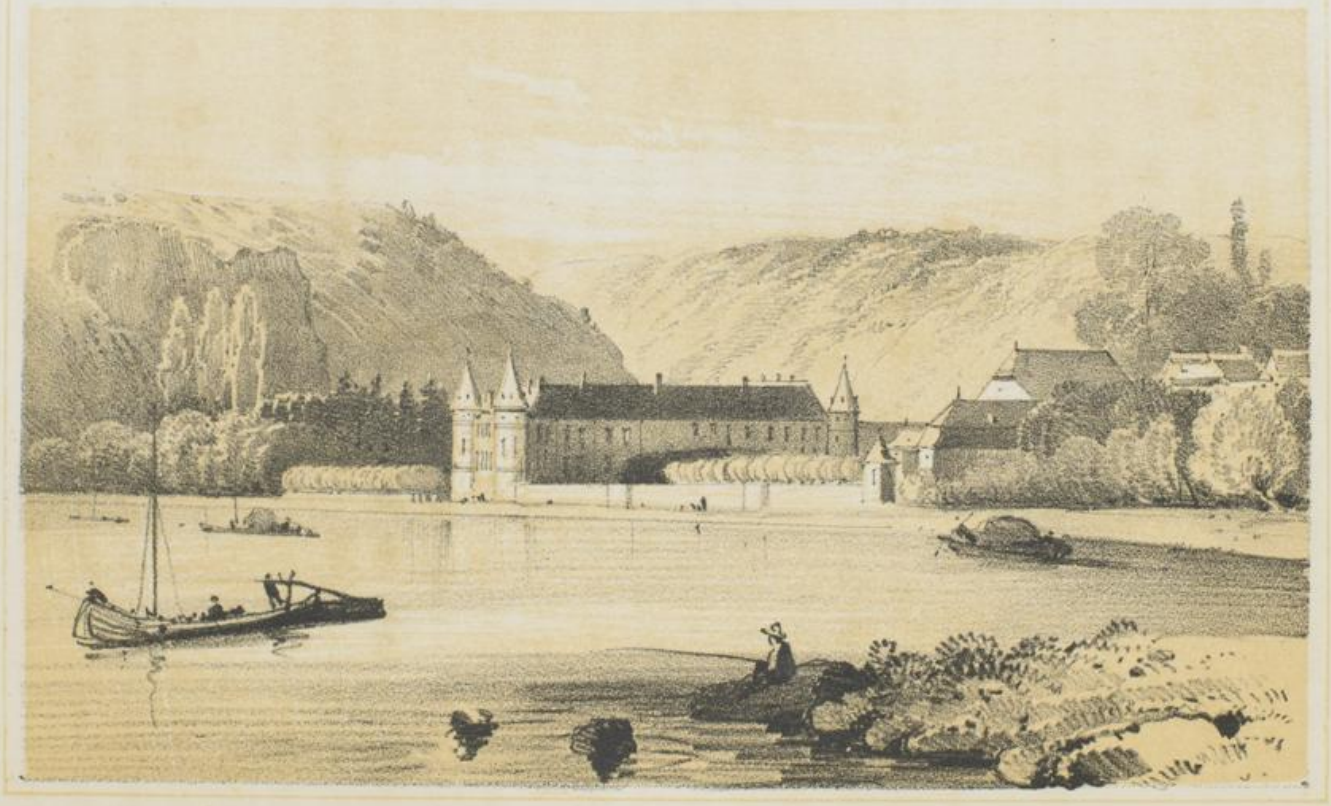
CHATEAU DE MONTAIGLE.

VUE GENERALE DE DINANT

ÉGLISE DE DINANT



LA ROCHE BAYARD SUR LA MEUSE



CHATEAU DE FREYR.

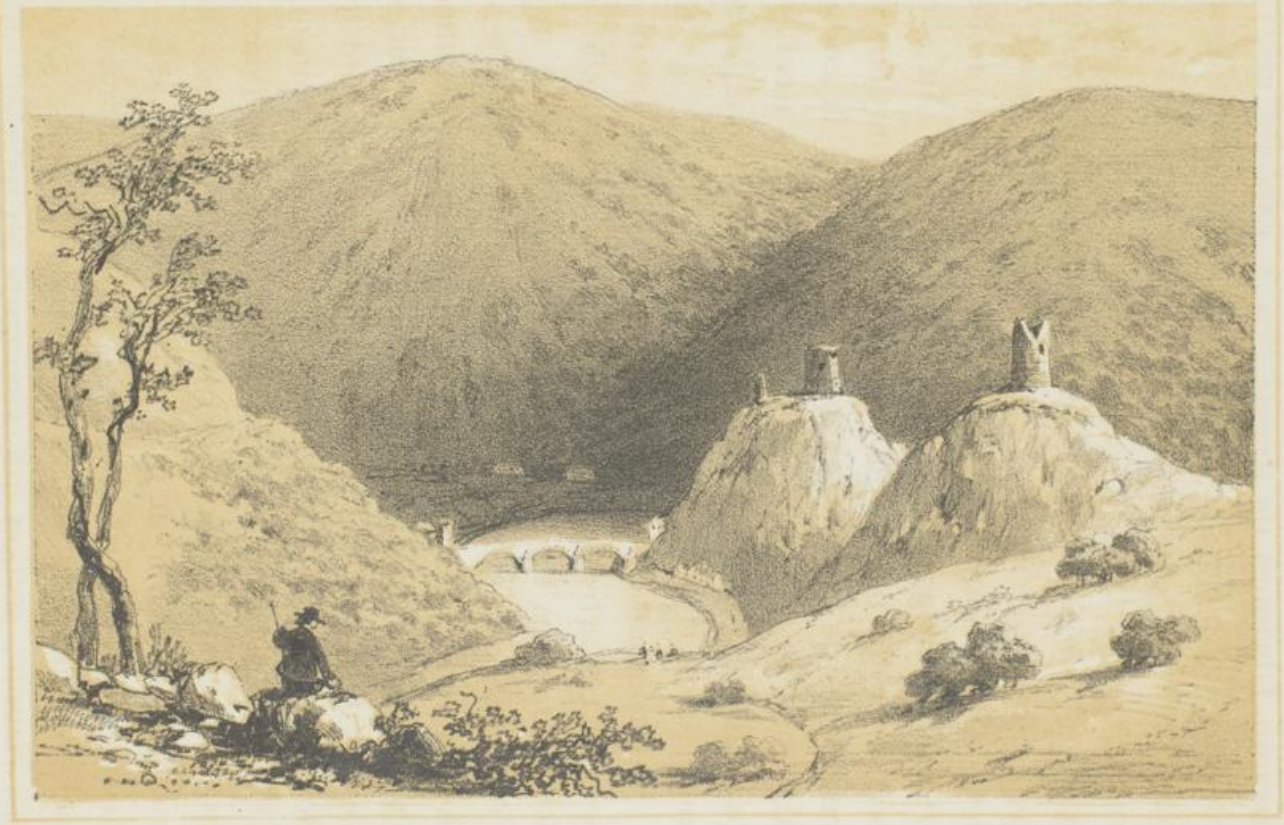
RUINES DU CHATEAU DE ROCHEFORT PROVINCE DE NAMUR.

LA ROCHE

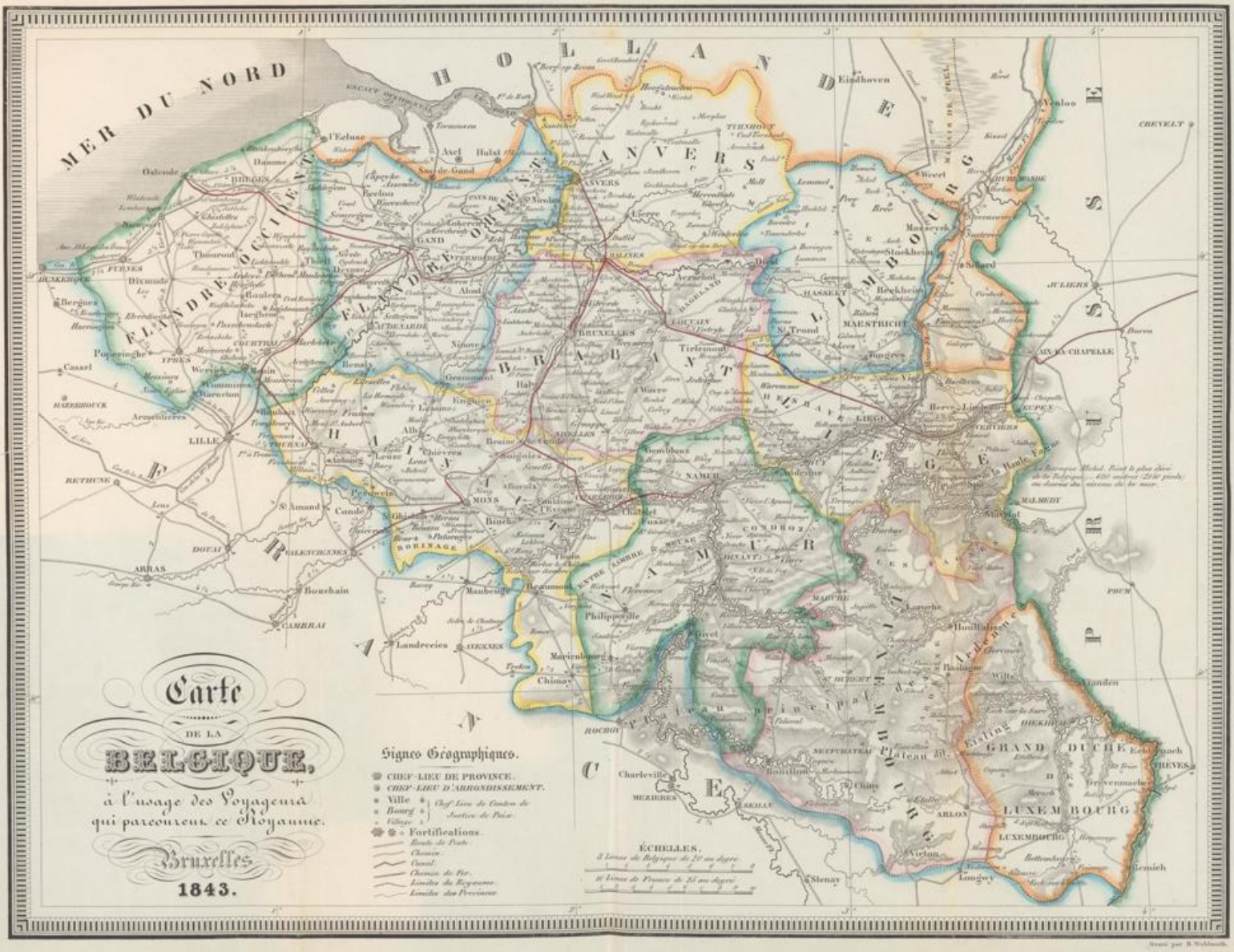
DURBUY. (PROVINCE DE LUXEMBOURG)

BOUILLON

LUXEMBOURG.



ESCH SUR LA SURE, (LUXEMBOURG.)


Carte
DE LA
BELGIQUE,
à l'usage des Voyageurs
qui parcourent ce Royaume.
Bruxelles.
1843.
Signes Géographiques.
CHEF-LIEU DE PROVINCE.
CHEF-LIEU D'ARRONDISSEMENT.
Ville
Bourg
Village
Chef-Lieu de Canton de Justice de Paix.
Fortifications.
Route de Poste.
Chemin.
Canal.
Chemin de Fer.
Limites du Royaume.
Limites des Provinces.
ÉCHELLES.
MER DU NORD
HOLLANDE
ANVERS
FLANDRE OCCIDENTALE
FLANDRE ORIENTALE
BRABANT
LIMBOURG
HAINAUT
NAMUR
LIEGE
LUXEMBOURG
GRAND DUCHÉ
Plateau principal
Ardenne
Bruxelles
Gand
Anvers
Liège
Namur
Mons
Tournay
Ostende
Bruges
Ypres
Lille
Arras
Cambrai
Valenciennes
Maubeuge
Charleroi
Philippeville
Marienbourg
Dinant
Spa
Verviers
Maestricht
Hasselt
Tirlemont
Louvain
Aix-la-Chapelle
Luxembourg
Arlon
Virton
Longwy
Sedan
Mézières
Rocroi
Givet
Chimay
Thuin
Binche
Soignies
Ath
Tournai
Courtrai
Roulers
Thielt
Alost
Termonde
Audenarde
Eecloo
Sas de Gand
Hulst
Axel
Terneuzen
l'Ecluse
Dunkerque
Furnes
Dixmude
Nieuport
Bergues
Hazebrouck
Armentières
Bethune
Douai
Orchies
Lens
Hénin
Carvin
Quesnoy
Avesnes
Landrecies
Le Cateau
Bouchain
Valenciennes
Condé
Saint Amand
Tournay
Leuze
Chièvres
Lessines
Enghien
Grammont
Alost
Termonde
Saint Nicolas
Lokeren
Gand
Malines
Aerschot
Diest
Hasselt
Beeringen
Genk
Maaseyck
Weert
Eindhoven
Turnhout
Herenthals
Lierre
Anvers
Saint Trond
Waremme
Huy
Andenne
Namur
Dinant
Philippeville
Charleroi
Binche
Mons
Soignies
Nivelles
Wavre
Jodoigne
Tirlemont
Louvain
Bruxelles
Hal
Alost
Audenarde
Courtrai
Ypres
Poperinghe
Casel
Cassel
Bergues
Dunkerque
Furnes
Ostende
Bruges
Thourout
Roulers
Thielt
Eecloo
Sas de Gand
Hulst
Axel
Terneuzen
l'Ecluse
Flessingue
Middelbourg
Veere
Zierikzee
Goes
Tholen
Bergen op Zoom
Breda
Gertruydenberg
Oosterhout
Tilburg
Bois-le-Duc
Helmond
Peer
Bree
Weert
Eindhoven
Venloo
Gueldre
Clèves
Nimègue
Arnheim
Utrecht
Amersfoort
Harderwyck
Zwolle
Deventer
Almelo
Enschede
Groningue
Leeuwarden
Sneek
Harlingen
Amsterdam
Haarlem
Leyde
Rotterdam
Dordrecht
Gorcum
Schoonhoven
Gouda
Woerden
Utrecht
Amersfoort
Zutphen
Doesburg
Arnheim
Nimègue
Bommel
Bois-le-Duc
Oisterwyck
Tilburg
Breda
Gertruydenberg
Bergen op Zoom
Tholen
Goes
Zierikzee
Veere
Middelbourg
Flessingue
Ostende
Bruges
Dunkerque
Furnes
Bergues
Hazebrouck
Armentières
Lille
Bethune
Douai
Arras
Orchies
Lens
Hénin
Carvin
Quesnoy
Avesnes
Landrecies
Le Cateau
Cambrai
Bouchain
Valenciennes
Condé
Saint Amand
Tournay
Leuze
Chièvres
Lessines
Enghien
Grammont
Alost
Termonde
Saint Nicolas
Lokeren
Gand
Malines
Aerschot
Diest
Hasselt
Beeringen
Genk
Maaseyck
Weert
Eindhoven
Venloo
Gueldre
Clèves
Nimègue
Arnheim
Utrecht
Amersfoort
Harderwyck
Zwolle
Deventer
Almelo
Enschede
Groningue
Leeuwarden
Sneek
Harlingen
Amsterdam
Haarlem
Leyde
Rotterdam
Dordrecht
Gorcum
Schoonhoven
Gouda
Woerden
Utrecht
Amersfoort
Zutphen
Doesburg
Arnheim
Nimègue
Bommel
Bois-le-Duc
Oisterwyck
Tilburg
Breda
Gertruydenberg
Bergen op Zoom
Tholen
Goes
Zierikzee
Veere
Middelbourg
Flessingue